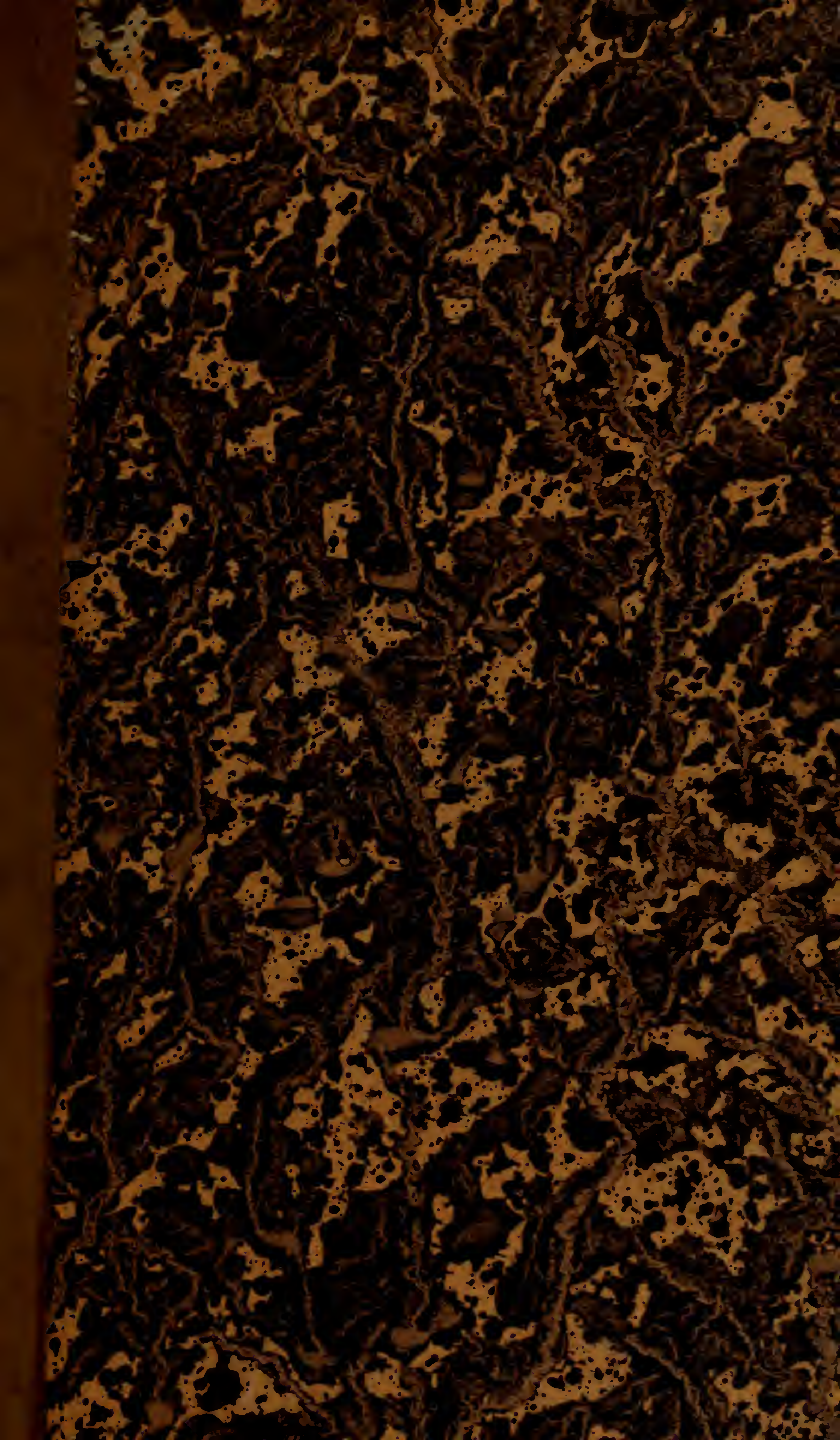
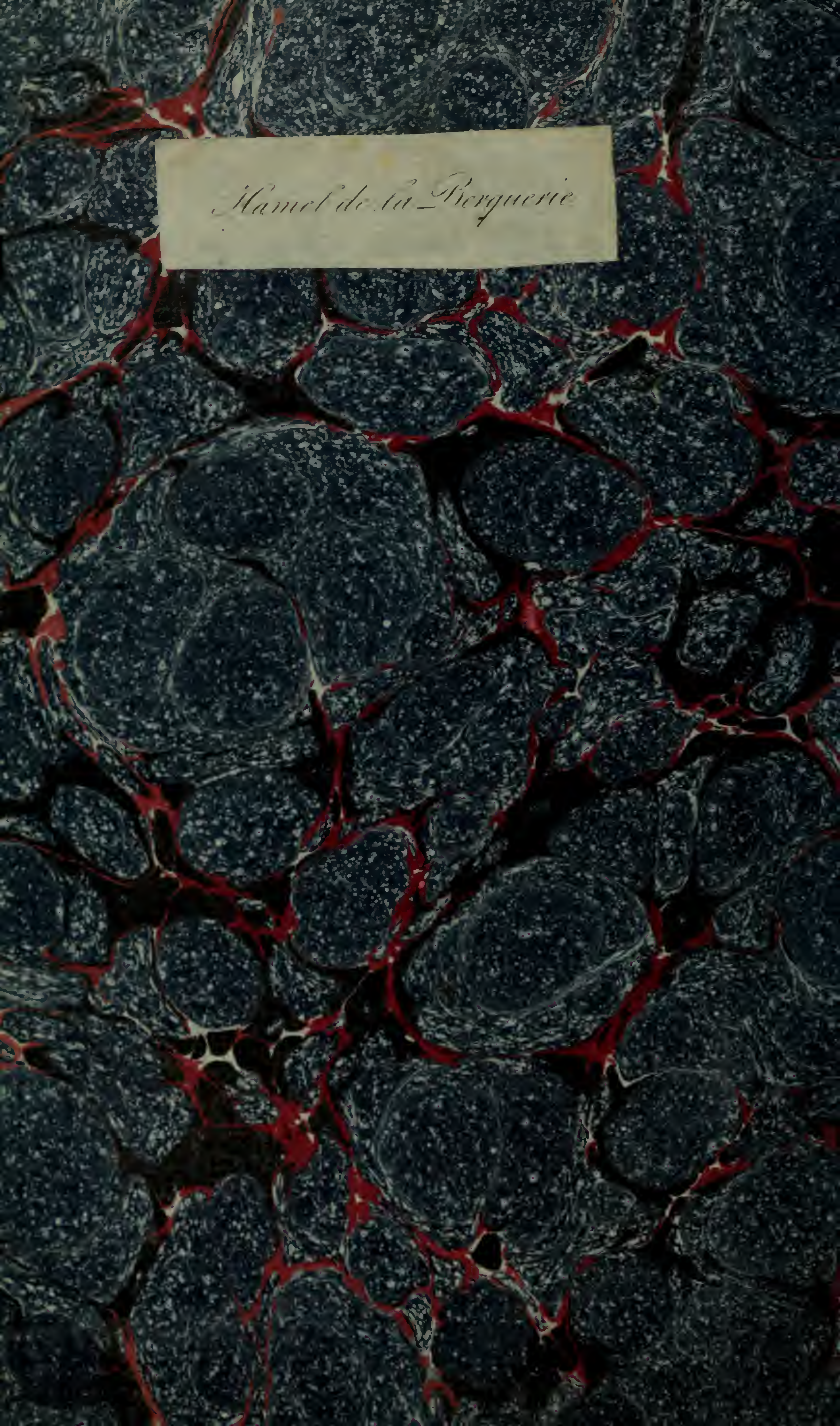
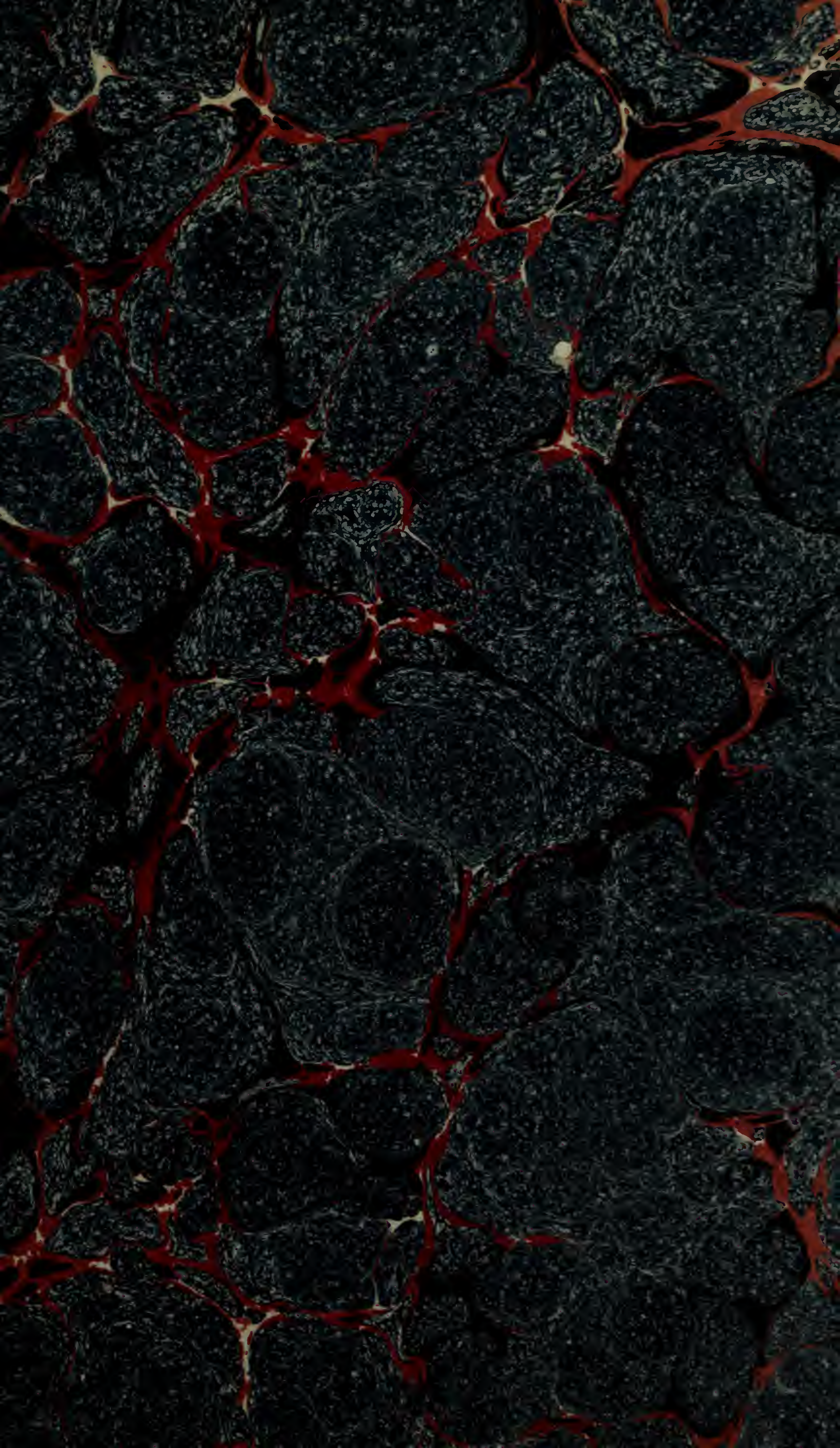



Hamel de la Bergerie



ÉCHO

DE FRANCE.

ECHO DE FRANCE,

ET

REVUE CATHOLIQUE.

L'*Echo de France* paraît en deux éditions :

La première édition, dite de luxe, paraît le 1er de chaque mois, papier fin satiné, avec gravures, 64 pages.—Pour les départemens, 18 fr.— Pour Paris, 16 fr.

Deuxième édition, le 10 de chaque mois, sur papier fin satiné, 48 pages. — Pour les départemens, 13 fr. — Pour Paris, 12 fr.

REVUE CATHOLIQUE.

La *Revue Catholique* paraît le 15 de chaque mois. 32 pages, papier fin satiné. — Pour les départemens, 7 fr. 50 cent. — Pour Paris, 6 fr.

L'*Écho*, édition de luxe, et la *Revue Catholique*, éditions réunies, par an, pour les départemens, 24 fr. — Pour Paris, 20 fr.

L'*Echo*, deuxième édition, et la *Revue Catholique*, par an, pour les départemens, 20 fr. — Pour Paris, 18 fr.

On s'abonne, dans les départemens, chez les correspondans de la Société, les libraires, dans les bureaux des messageries, et aux bureaux des gazettes de province, etc.

GRAVURES.

APOTHÉOSE DE LOUIS XVI, gravure sur acier.—Avant la lettre, 20 fr. —Avec la lettre, 12 fr.

APOTHÉOSE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE, gravure sur acier. — Avant la lettre, 20 fr. — Avec la lettre, 12 fr.

JÉSUS-CHRIST DOCTEUR, gravé sur acier, d'après Tony Johannot, papier grand-aigle. — Avec la lettre, 20 fr. — Avant la lettre, 40 fr.

JÉSUS-CHRIST SAUVEUR, gravé sur acier, d'après Rubens, papier grand-aigle. — Avec la lettre, 20 fr. — Avant la lettre, 40 fr.

Il reste quelques exemplaires des années précédentes au prix de 13 fr. le volume.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

ÉCHO

DE FRANCE,

REVUE

Monarchique et Littéraire.

Deuxième Série.

TOME SEPTIÈME.

JUILLET 1837 A JANVIER 1838.

PARIS,

345, RUE SAINT-HONORÉ.

AVIS.

L'administration a l'honneur de rappeler à MM. les abonnés que la *Revue catholique* et l'*Écho de France* formant deux publications entièrement indépendantes l'une de l'autre, et par conséquent deux comptabilités distinctes, chaque nature d'abonnement doit être spécifiée dans toutes les lettres de demandes.

La correspondance des deux établissemens s'est tellement multipliée et a entraîné tant de frais, que, de part et d'autre, on croit devoir prier MM. les abonnés d'affranchir leurs lettres, autant toutefois que le bureau de poste de leur résidence leur en offrirait la facilité.

Ceux de nos souscripteurs qui désireraient ne pas continuer leur abonnement sont priés de nous renvoyer de suite les numéros reçus, en spécifiant, au dos de l'adresse, à laquelle des publications ils entendent seulement s'abonner. On comprend dans quels frais onéreux entraîne l'envoi de livraisons à des personnes qui, plus tard, refusent le paiement des mandats tirés sur elles, en disant qu'elles ne sont pas abonnées au journal qui leur a cependant été adressé.



Le Galérien

ÉCHO
DE FRANCE.

SOMMAIRE.

LE GALÉRIEN.

(NOUVELLE.)

Je prends le titre qui a été placé au bas de la lithographie de M. Alophe; mais ce n'est pas sans quelque répugnance que je me décide à l'écrire. Le galérien!... pour nous, c'est le criminel que la société a rejeté avec dégoût de son sein; ce n'est pas un captif, ce n'est pas un paria, ce n'est pas même un esclave : c'est un réprouvé qui a cessé d'avoir une patrie, une cité, une famille, et qui, toujours condamné à traîner les chaînes de sa flétrissure, n'appartient plus à l'humanité que par les souffrances de l'expiation. A son aspect, horreur ou mépris; jamais un de ces mouvemens d'intérêt ou de pitié que la raison puisse avouer; car, en perdant sa dignité morale, cet être déchu ne semble avoir appris qu'à ramper; il n'y a plus en lui que l'hypocrite humilité de la bassesse. Plus durement enchaîné qu'une bête féroce, il n'ose pas rugir comme elle; il accueille par un lâche sourire le gardien qu'il exècre, et lèche jusqu'aux mains qu'il voudrait déchirer. Mais voici une figure dont tous les traits diffèrent de ce type; voici sous le bonnet du forçat l'image d'un homme; il y a le calme d'une

AVIS.

L'administration a l'honneur de rappeler à MM. les abonnés que la *Revue catholique* et l'*Écho de France* formant deux publications entièrement indépendantes l'une de l'autre, et par conséquent deux comptabilités distinctes, chaque nature d'abonnement doit être spécifiée dans toutes les lettres de demandes .

La correspondance des deux établissemens s'est tellement multipliée et a entraîné tant de frais, que, de part et d'autre, on croit devoir prier MM. les abonnés d'affranchir leurs lettres, autant toutefois que le bureau de poste de leur résidence leur en offrirait la facilité.

Ceux de nos souscripteurs qui désireraient ne pas continuer leur abonnement sont priés de nous renvoyer de suite les numéros reçus , en spécifiant , au dos de l'adresse, à laquelle des publications ils entendent seulement s'abonner. On comprend dans quels frais onéreux entraîne l'envoi de livraisons à des personnes qui , plus tard, refusent le paiement des mandats tirés sur elles , en disant qu'elles ne sont pas abonnées au journal qui leur a cependant été adressé.

Écho de la jeune France.



Le Galérien

ÉCHO DE FRANCE.

SOMMAIRE.

LE GALÉRIEN.

(NOUVELLE.)

Je prends le titre qui a été placé au bas de la lithographie de M. Alophe; mais ce n'est pas sans quelque répugnance que je me décide à l'écrire. Le galérien!... pour nous, c'est le criminel que la société a rejeté avec dégoût de son sein; ce n'est pas un captif, ce n'est pas un paria, ce n'est pas même un esclave : c'est un réprouvé qui a cessé d'avoir une patrie, une cité, une famille, et qui, toujours condamné à traîner les chaînes de sa flétrissure, n'appartient plus à l'humanité que par les souffrances de l'expiation. A son aspect, horreur ou mépris; jamais un de ces mouvemens d'intérêt ou de pitié que la raison puisse avouer; car, en perdant sa dignité morale, cet être déchu ne semble avoir appris qu'à ramper; il n'y a plus en lui que l'hypocrite humilité de la bassesse. Plus durement enchaîné qu'une bête féroce, il n'ose pas rugir comme elle; il accueille par un lâche sourire le gardien qu'il exècre, et lèche jusqu'aux mains qu'il voudrait déchirer. Mais voici une figure dont tous les traits diffèrent de ce type; voici sous le bonnet du forçat l'image d'un homme; il y a le calme d'une

bonne conscience, il y a l'énergie d'un noble caractère sur ce mâle visage. En présence de deux femmes émues, le galérien de M. Alophe ne joue point l'émotion ; il ne proteste pas de son innocence ou de ses remords pour tirer double prix d'une boîte de paille ou d'une calebasse de coco; non, il contemple dans l'attitude d'une douce mélancolie le petit navire, ouvrage de ses mains; on dirait que c'est un ami qui va le quitter, et dont il ne peut se séparer sans regret. Que signifie donc cette scène d'adieux si expressive dans sa simplicité ? Le cœur devine qu'il y a là autre chose qu'une élégie de bagne; il est attiré vers une douleur réelle; il entrevoit une honorable exception, dont le mystère l'intéresse; et ce pressentiment, en effet, n'a rien de trompeur.

I.

Le 28 juillet 1830, le troisième régiment d'infanterie de la garde, presque entièrement composé de Vendéens, eut, on le sait, beaucoup à souffrir ; son brave colonel, M. de Plenselves, fut atteint d'un coup mortel, et il fallut, pour le transporter dans une maison, s'exposer à une grêle de balles. La fusillade partait, comme d'autant de meurtrières, des fenêtres matelassées, des lucarnes des toits et des soupiraux des caves; pas un tirailleur n'était en vue. Les grenadiers qui portaient le blessé frémissaient de rage en le couvrant de leur corps, et s'indignaient de ne pouvoir le venger quand, au détour d'une rue, ils rencontrèrent une bande de faubouriens conduite par un des dix-sept élèves de l'Ecole polytechnique qui se mêlèrent à la lutte des trois journées. Déposer le brancard du blessé, fondre à la baïonnette sur le rassemblement, le disperser, le mettre en fuite, s'emparer de son chef, ne fut pour eux que l'affaire d'un moment. Le jeune homme fut traîné sur le pavé, et, malgré les cris du colonel, il allait être massacré quand un sergent qu'il avait effleuré d'un coup de feu, et qui lui avait arraché son fusil, s'élança au milieu de ses camarades et le réclama comme lui appartenant.

— C'est mon prisonnier ! s'écria-t-il, j'en réponds ; nous avons un compte à régler ensemble ; à moi de le conduire à l'état-major général.

Le jeune homme venait d'être fouillé ; on avait trouvé des cartouches dans ses poches ; la fureur des soldats qui avaient vu tant de victimes éclaircir leurs rangs était au comble ; mais le sergent insiste avec

une nouvelle force. Il leur représente que justice leur sera faite, et que puisqu'il y avait eu combat, il fallait respecter les lois de la guerre, sans s'occuper de savoir si on les respectait à leur égard.

Sa voix est enfin écoutée, et il parvient, non sans peine, à s'ouvrir un passage.

Près du Palais-Royal, une femme sort précipitamment d'une maison, et court éperdue à sa rencontre :

— Mon fils, mon fils! s'écrie-t-elle; par pitié, rendez-moi mon fils!

— Impossible! répond le sergent; il a été pris les armes à la main.

— Ah! je vous en prie, je vous en supplie; voulez-vous donc qu'il soit fusillé?

— Ne nous a-t-il pas fait fusiller, nous?

— Laissez, ma mère, dit avec impatience le prisonnier; il fait son devoir; c'est moi qui l'ai blessé.

— Qui vous parle de cela, jeune homme; ce qu'il faut dire, c'est que mon colonel se meurt, et que c'est vous autres qui l'avez tué.

A ces derniers mots, prononcés avec une sombre énergie, la malheureuse mère sentit son courage se glacer, et ne trouva plus que des larmes; cependant elle essaya encore de mêler des offres à ses prières; mais le soldat, indigné de ses promesses, lui tourna brusquement le dos, et continua sa marche vers le Carrousel.

— N'avez-vous donc pas de mère! s'écria l'infortunée en se jetant de nouveau sur son passage, et en joignant ses mains suppliantes.

— Oui, j'en ai une; mais depuis deux jours vos Parisiens n'y ont guère pensé; car si jamais je la revois, ça ne sera pas leur faute... Suivez-moi, madame, ajouta-t-il à voix basse, et taisez-vous si vous voulez sauver votre fils.

Arrivé dans la rue de Chartres, qui décrit une courbe et présente plusieurs issues : « Allons, dit-il en s'adressant à son prisonnier, donnez-moi votre parole d'honneur de ne plus prendre part à cette guerre d'embuscades, et vous êtes libre. »

Oh! qui dirait les transports de la pauvre mère! elle appuya le serment de son fils de toute l'effusion de sa reconnaissance, et ne voulut se retirer qu'après avoir appris le nom de celui qui la rendait à la vie. Ce nom, que nous voudrions pouvoir citer en entier, était Adrien M....

II.

Deux années après, le 4 mai 1832, je crois, un étranger frappait à la porte d'une élégante bastide, sur les côtes de la Provence; il était revêtu d'une blouse de serge, et portait un sac de soldat sur ses épaules.

— Monsieur, dit-il au jeune homme qui vint lui ouvrir, j'ai passé la nuit dans une métairie de la Camargue, là-bas, entre les étangs, et le fermier qui m'a enseigné le chemin de votre maison de campagne, m'a dit que j'y trouverais un honnête homme; c'est ce qui fait que je suis venue, bien qu'on m'ait assuré que vos opinions étaient ennemies des miennes.

—Qui êtes-vous?

—Un fugitif traqué depuis trois jours par la garde nationale et la gendarmerie. Voilà mon passeport... il a été signé à Massa avant l'embarquement... Vous savez tout à présent; un seul mot de vous peut me perdre... je suis donc tranquille.

Et en parlant ainsi, il posa son sac, et s'essuya le front avec l'impassibilité d'un voyageur qui s'installe dans une auberge.

Le jeune homme jeta les yeux sur le brevet que l'étranger appelait son passeport, et aussitôt un cri de surprise et de joie lui échappa; il avait reconnu celui qui l'avait sauvé le 28 juillet.

— Que la Providence soit bénie! dit le sergent; c'est elle qui me conduit, et il le faut bien, car depuis que j'ai perdu de vue mon étoile, je marche au hasard sans savoir où je vais.

Toute la famille du jeune homme, attirée par la curiosité, était accourue; sa mère (il y a tant de mémoire dans le cœur d'une mère) nomma le voyageur dès qu'elle l'aperçut; elle s'arrêta un moment comme saisie, jeta un cri de bonheur, et se précipita dans ses bras; le retour d'un de ses enfans ne lui aurait pas fait verser de plus douces larmes.

Tout ce qu'une généreuse hospitalité peut inspirer de tendres soins fut prodigué à l'ex-sergent de la garde, et, malgré les actives recherches de la police, qui avait un moment saisi sa trace, il put se reposer quelques jours, et attendre en toute sécurité les nouvelles qui lui étaient nécessaires pour prendre un parti après les événemens de Marseille et de la Ciotat.

Une semaine n'était pas encore écoulée que déjà, armé de son bâton de voyage, et le sac sur le dos, il faisait ses adieux aux habitans de la bastide. Ni les vives instances du fils, ni les observations pleines de sollicitude de la mère ne purent le retenir.

— A la grâce de Dieu, dit-il en leur serrant les mains. Je suis parti avec *elle*... j'irai jusqu'où elle ira... fût-ce au bout du monde!... Que voulez-vous! je suis enfant de mon père : il n'avait prêté qu'un serment, et il y fut fidèle. Il suivit Napoléon à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène... C'est sur ce dernier rocher qu'il est mort, toujours à son poste, comme un brave... Ah! s'il était là... je suis bien sûr que, malgré la différence du ponpon, il serait content de moi, et qu'au lieu de m'arrêter, il serait le premier à me dire : En avant!

Ces paroles, prononcées sur le seuil de la porte avec la chaleur d'une ame exaltée, firent cesser toutes les remontrances de la famille provençale; et quelques instans après, le grenadier avait disparu derrière les haies d'amandiers qui bordent la route de Nîmes.

III.

Récemment encore, les forçats, chargés d'un collier de fer rivé sur une enclume à grands coups de marteau de forge, étaient condamnés à subir le supplice d'une longue exposition en traversant la France. Les voitures cellulaires qui doivent dérober à l'humanité le spectacle de cette marche cruelle n'existaient qu'en projet, et une foule stupidement avide se pressait sur les quais de Rochefort pour voir défiler la dernière chaîne partie de Bicêtre. Ce mouvement de curiosité s'était fait sentir jusque dans le bagne; les bonnets verts surtout, ces damnés de la société qu'une peine perpétuelle a livrés à la perversité du désespoir, battaient des mains à l'aspect des nouvelles recrues destinées à augmenter le nombre de leurs compagnons de douleur; leurs chaînes qui s'entre-choquaient formaient un affreux cliquetis, et les imprécations des gardes-chiourmes, qui couraient çà et là le bâton levé, se perdaient dans le tumulte de leurs ricanemens féroces. Un seul, insensible à tout ce bruit, ne quitta pas son ouvrage; il était si occupé à polir la carène d'un petit modèle de paquebot qu'il ne s'aperçut même pas que deux femmes, suivies d'un domestique, étaient arrêtées à quelques pas de lui.

Ces dames portaient des habits de deuil; c'était une mère et sa

fille : l'une avait perdu un fils, l'autre un frère; et elles voyageaient pour chercher quelque distraction. Elles venaient donc de visiter l'arsenal, la corderie, les chantiers, et elles commençaient à parcourir les ateliers du bagne, lorsque, frappées d'une ressemblance étrange, elles consultèrent leurs souvenirs avec une inquiète stupeur.

— Quel est cet homme? demandèrent-elles en même temps à leur guide en lui montrant le forçat qui travaillait avec une attention si soutenue.

— Oh! répondit celui-ci, nous savons mieux les sobriquets que les noms : les uns l'appellent le *Politique,* les autres le *Brigand.* C'est un Vendéen qui a chouanné comme quatre, et qui était devenu si terrible qu'on a été obligé de le mettre à prix pour l'avoir; mais du reste on n'a rien à en dire; c'est le meilleur sujet de l'*établissement;* il a été découplé dès qu'on a pu le connaître, et l'on a tant de confiance en lui qu'on ne le surveille que pour la forme.

Cette explication incomplète redoubla l'inquiétude des deux femmes; elles s'approchèrent du condamné, il leva les yeux, et elles demeurèrent interdites. Plus de doute, c'était celui qu'elles tremblaient de reconnaître. C'était Adrien, placé encore une fois (et dans quelle situation!) en présence de la mère du jeune homme qu'il avait arraché à la mort.

Ce moment fut de ceux dont l'impression douloureuse ne s'efface jamais. Adrien sourit tristement aux deux femmes, et son premier mouvement fut d'interroger leur deuil.

Hélas! celui qui avait voulu le détourner des périls de la Bretagne avait été chercher d'autres dangers dans la Péninsule; il avait succombé dans la sanglante journée de Huesca avec une partie de la légion étrangère. Son ancien libérateur le plaignit avec toute la sincérité d'une affliction profonde, et sa pensée, entraînée vers cet ami des mauvais jours, ne fut ramenée sur son propre sort que par les questions pressantes qui lui furent adressées.

Il raconta alors tout ce qui lui était arrivé dans les marais du Bocage; ses combats de tous les jours, ses alertes de toutes les nuits, son *aventure* du château de la Pénicière, sa captivité, son jugement, sa condamnation.

—J'ai fait la guerre, dit-il, comme d'autres l'ont faite dans les journées d'avril et de juin, et même un peu plus militairement; cependant

les vaincus de Paris ont été jugés par des conseils de guerre, et nous, on nous a traînés devant des cours d'assises; là ce ne sont pas des factieux que l'on a dénoncés ainsi qu'on en avait le droit, ce sont des assassins et des voleurs; on ne m'a pas accusé d'avoir fait le coup de feu contre la troupe de ligne ou les gendarmes, mais d'avoir commis des homicides volontaires contre certains individus; et au lieu de me mettre un bandeau sur les yeux et de me fusiller comme à la rigueur on le pouvait, on a préféré m'envoyer aux galères et m'attacher à la chaîne d'un bandit; ainsi, la flétrissure au lieu de la mort, parce que la flétrissure est cent fois plus insupportable pour un homme de cœur... Dans le premier moment, je voulais me soustraire à l'infamie dont j'étais menacé; une arme sûre me restait, mais un de nos vieux prêtres bretons qui, lui aussi, a passé autrefois par les geôles et les bagnes, m'a dit de ces choses auxquelles on ne peut résister. J'ai appris de lui que tous les martyrs de la première Vendée, les Bonchamp, les Charrette, les Cathelineau, les Laroche-Jacquelein, avaient été qualifiés de brigands, et je me suis résigné à porter le même nom qu'eux; la résignation m'a été d'autant plus facile que je n'ai reçu depuis que je suis ici que des marques d'intérêt de tous ceux dont l'affection m'est chère; les forçats, même les plus endurcis dans le crime, comprennent que je ne viens pas du même pays qu'eux; je ne suis dans leur pensée qu'un condamné politique, et le surnom qu'ils m'ont donné l'atteste. Toutes mes idées sont tournées maintenant vers le monde où l'on se console des peines de la terre, et afin d'abréger la longueur du voyage, j'ai pris le travail pour compagnon de route; tenez, mesdames, voyez ces étuis et ces corbeilles; que dites-vous de mes progrès? mais voici mon chef-d'œuvre, regardez ce petit navire. J'ai encore imité mon père, il avait représenté à Sainte-Hélène le vaisseau de l'île d'Elbe qui l'amena sur la plage de Cannes; moi, j'ai modelé celui qui des côtes d'Italie m'a jeté sur le littoral de votre Provence. Que de rêves de gloire, que d'espérances de bonheur je retrouve dans cette miniature du *Carlo-Alberto*! Et n'est-ce pas le moins que je vive un peu du passé, moi qui n'ai plus ni le présent ni l'avenir!

Les deux dames étaient trop attendries pour qu'il leur fût possible de se contenir plus long-temps; elles fondirent en larmes à ces dernières paroles.

—Des pleurs!... reprit Adrien en essayant de sourire, que vous êtes

bonnes! Il y a trois ans que je n'en verse plus, moi... si ce n'est pourtant quand je songe à ma pauvre vieille mère..... ajouta-t-il d'une voix plus grave; elle n'est pas seulement octogénaire. mais paralytique!.... et, vous le savez, on ne donne pas de congé ici... Ah! si je pouvais la voir encore une fois, la presser sur mon cœur, et mourir après... Mais non, non, j'extravague, elle me croit déjà mort..... je la reverrai ailleurs... ça vaudra mieux.

—Malheureuse mère, dit la jeune fille; privée ainsi pour toujours de son fils; infirme et peut-être sans pain.... S'il nous était possible, du moins, de la soulager!

— Soyez rassurées à cet égard. Si l'argent suffisait au bonheur, jamais paysanne vendéenne n'aurait été plus heureuse, car tout ce que je reçois, et l'on ne cesse de me donner, tout lui arrive sans qu'elle connaisse la main qui lui en fait l'envoi.

—Mais enfin, reprit vivement la jeune fille, vous pouvez, vous devez avoir encore une espérance : l'amnistie...

— Ce mot-là n'est pas connu aux bagnes; pas d'amnistie pour les forçats. Ceux qui ont fait à Paris ou à Lyon ce que j'ai fait dans les combats de la Vendée sont libres à présent; l'amnistie a passé sur Doullens, sur Poissy, sur Clairvaux, sur le mont Saint-Michel, elle s'est arrêtée sur la tête même d'un vil assassin, d'un Meunier; mais je vous l'ai déjà dit, on m'a condamné comme brigand, et pour les brigands il n'y a pas d'amnistie...

Cette pénible entrevue fut interrompue par le glas de la cloche qui rappelait tous les forçats dans l'intérieur du bagne; il fallut se séparer, et dès le lendemain les deux voyageuses avaient pris la route de la capitale. On assure que depuis leur arrivée, elles n'ont cessé de solliciter pour obtenir la grâce du condamné ou du moins quelque commutation de peine; mais jusqu'ici leurs nobles efforts ont été vains; seront-ils moins infructueux plus tard. Le zèle qui les anime le mériterait assurément..... mais on l'a dit dans le sanctuaire même de la justice : l'amnistie est une de ces annonces capricieuses et avares qui ne tombent pas des mains de la charité, mais qui passent par le crible de la politique.

De la Restauration de Versailles.

Les hommes de nos jours sont tourmentés d'une préoccupation étrange, préoccupation qui a présidé à la restauration de Versailles. Ils veulent faire de cette époque une époque artiste ; ils ne rêvent que monuments, statues, obélisques, galeries, colonnades, tableaux, bas-reliefs, arcs de triomphe, et ils prétendent rappeler à la fois l'empire de Napoléon, le règne de Louis XIV et celui de François Ier.

Lorsqu'on va chercher des exemples dans le passé, il faudrait le comprendre.

Il y eut en effet, dans notre histoire, un roi dont le sceptre, aussi puissant que la baguette des fées, évoquait du tombeau les beaux arts, nobles enfans ensevelis dans le linceul de la Grèce, leur mère ; un roi dont la main chevaleresque, touchant Athènes, cette belle aux ruines dormant, la réveillait à Paris. François Ier, se servant de l'élévation de son trône pour découvrir la gloire aux deux bouts de l'horizon, empruntait à l'Italie Léonard de Vinci et le Primatice. Par ses ordres s'élevait Fontainebleau, cette sublime auberge destinée à être visitée par tant et de si illustres hôtes ; Fontainebleau qui abrita successivement la captivité d'un pape et l'abdication d'un empereur ; Fontainebleau, magnifique tente de pierre et de marbre qui prêta son ombre gigantesque aux têtes les plus fières et aux événemens les plus merveilleux. En même temps le Louvre commençait à s'élancer du sol, comme la pensée monarchique se dégageant des langes de la féodalité ; et Chambord, avec son parc gigantesque, son escalier tant admiré et ses mille cheminées, semblait indiquer les accroissemens d'une puissance dont il fallait élargir les demeures.

Mais c'est précisément parce que François Ier accomplit toutes ces choses que de notre temps on ne peut égaler de pareils travaux. Pour appeler dans ses états Léonard de Vinci et le Primatice, pour compter parmi ses serviteurs Philibert de Lorme, Jean Goujon, Pierre Bontemps et Germain Pilon, pour avoir construit Fontainebleau et Chambord et pour avoir conçu le Louvre, il fallait avoir été le rival généreux de Charles-Quint, avoir été armé chevalier par le chevalier sans peur et sans reproches, avoir gagné la bataille de Marignan, et

surtout avoir perdu la bataille de Pavie, où tout fut perdu fors l'honneur.

Il y eut en effet dans notre histoire un roi encore qui, du haut de son trône, donna le signal à tout un siècle de grandeurs et de magnificences. Louis XIV paraît, et Perrault continue le Louvre. Sous la puissante main de Mansard et de Lenôtre, Versailles sort d'un désert avec sa pompeuse architecture, les merveilles de ses jardins et son peuple de statues. Lebrun, Mignard, Vander-Meulen, Coysevox, Girardon et Pujet embellissent cette royale demeure par les chefs-d'œuvre du ciseau et de la palette, et Lafontaine s'écrie, en transmettant à la postérité le souvenir des fêtes dont Versailles est le théâtre : « Tout le monde a ouï parler des merveilles de ces fêtes, des » palais devenus jardins, des jardins devenus palais, de la soudaineté » avec laquelle on a créé ces magnifiques choses qui rendront les en- » chantemens croyables à l'avenir. »

Mais c'est précisément parce que Louis XIV a pu exécuter ces beaux ouvrages, qu'on ne saurait en exécuter de pareils de nos jours. Pour avoir continué le Louvre, pour avoir, du jet d'une seule pensée, assis Versailles comme un trône de marbre sur un tapis de verdure, pour avoir imprimé un sceau de grandeur à tant de monumens, pour avoir été le protecteur des arts et des artistes, il fallait avoir fini la fronde en renvoyant ce misérable conspirateur de Gaston d'Orléans planter des simples dans ses jardins de Blois; il fallait avoir achevé l'œuvre de Henri IV et de Richelieu en abaissant la maison d'Autriche; il fallait avoir par trois fois vaincu les coalitions européennes et couronné tant de mémorables événemens en plaçant sur le trône d'Espagne un rejeton de la maison de France.

Il y eut enfin dans notre histoire un puissant empereur qui a laissé dans nos cités des arcs de triomphes, des édifices de tout genre, et sur une de nos places un bronze monumental.

Mais, encore une fois, ce qu'il a fait on ne peut le faire aujourd'hui. Il faut un triomphateur pour poser des arcs de triomphe. Si Napoléon n'eût pas traversé l'Europe en conquérant, s'il n'eût pas jeté aux quatre vents du ciel le bruit de sa gloire, s'il n'eût vieilli son nom en le trempant dans la poussière des Pyramides, si vingt champs de bataille n'eussent vu éclater son génie, s'il n'eût pas été un puissant

législateur et un illustre capitaine, s'il n'eût pas été un grand homme enfin, il n'eût point été un si grand architecte.

Il y a donc une haute unité philosophique que les hommes de notre temps n'ont pas comprise, c'est que pour couvrir un pays d'édifices monumentaux, l'or ne suffisait pas, et que tout n'était pas dit lorsqu'on avait inscrit un crédit de cent millions au budget. Les monumens sont comme une histoire de pierre où les événemens viennent s'écrire d'eux-mêmes sous le compas de l'architecte et le ciseau du sculpteur. La colonne qui, sur la place Vendôme, s'élève d'un seul jet vers le ciel, orgueilleuse et solitaire, n'est-elle pas l'image de cette destinée impériale, si grande dans son isolement, qui sortit de terre pour aller toucher la nue, sans que rien avant elle eût annoncé son prodigieux essor, sans que rien derrière elle puisse la reproduire, car la destinée de Napoléon, dépourvue d'aïeux et de postérité, semble une pensée de Dieu, tombée toute vivante du grand livre d'en haut?

Les lignes infinies du Louvre et de Versailles ne s'étendent-elles pas majestueuses, régulières et solennelles, comme la gloire du grand siècle et du grand roi? Dans la rectitude de cette architecture, ne voyez-vous pas la fronde réprimée, comme dans sa puissance l'Europe vaincue? Dans cette beauté de l'ensemble et dans cette perfection de tous les détails, ne reconnaissez-vous pas l'expression de cette époque qui fut le grand rendez-vous de toutes les gloires, et où tous les genres d'illustrations attinrent leur apogée, où Pascal, Bossuet, Racine et Boileau fixèrent la langue, tandis que Louis XIV fixait nos frontières? De même dans le grandiose moins régulier de Chambord, dans la multitude de ces détails qui ne plient point sous l'unité de l'ensemble, dans ce château aux mille feux, qui, de loin, semble être une ville, ne retrouvez-vous pas l'image de cette époque de transition de la monarchie féodale à la monarchie royale, époque où se reflètent encore les chevaleresques merveilles d'un passé qui, chaque jour, s'efface et s'enfuit?

C'est que le marbre et la pierre ne sont que les mots de l'architecture, ce sont les événemens de l'époque qui en donnent la pensée. Une architecture qui n'a rien à exprimer, rien à dire, rien à représenter, c'est un livre où il n'y a que des mots, des mots assemblés au hasard, qui n'ont ni sens ni couleurs, et ne vont ni à l'intelligence ni à l'ame. C'est là le malheur des architectes d'aujourd'hui. Ils ont bien la pierre et le marbre; mais qu'ont-ils à écrire avec le marbre et avec

la pierre? Les mots ne leur manquent point, mais dans une époque où il n'y a point d'événemens, où trouver des pensées? François Ier, Louis XIV, Napoléon, bâtissaient avec de la gloire. C'est ce ciment moral dont on a perdu aujourd'hui le secret et dont l'absence rend stériles tous les efforts qu'on fait de notre temps pour renouveler les merveilles de ces époques privilégiées.

La tendance même que suivent ces efforts révèle leur impuissance. Les époques vraiment artistes ne restaurent point, elles créent. Elles ne passent point leur temps à arranger, elles conçoivent quelque chose de puissant et de neuf. Elles sont tourmentées d'une grande idée qu'elles ont hâte de produire à la lumière du soleil; on ne les voit point perdre des heures précieuses à corriger, sur les monumens, ces traces de décrépitude, cicatrices des siècles, ou fautes d'orthographe colossales que le temps introduit dans les meilleurs ouvrages. Les arrangeurs d'édifice ressemblent merveilleusement aux commentateurs des livres. Dans les siècles féconds on enfante le texte, dans les siècles stériles on met au bas du texte la glose. Le commentateur et l'arrangeur viennent derriere l'écrivain et l'architecte, comme l'ombre derrière la lumière, bien heureux quand ils ne l'obscurcissent pas. Ce sont les parasites de la gloire qui, s'asseyant à une table qui n'a point été dressée pour eux, demandent à leur hôte une célébrité d'emprunt et une immortalité de ricochet. Ils ont quelque trait de famille avec ces plantes grimpantes qui enveloppent les arbres et les étouffent quelquefois.

C'est ainsi que les hommes de l'époque actuelle ont restauré Versailles.

Nous l'avons dit, un monument est une pensée, et il y a des Iliades de marbre et de pierre. Lorsque l'on touche à un monument, la première règle à suivre est donc de respecter, dans toute sa pureté et dans toute son intégrité, la pensée dont il est l'expression. C'est là plus qu'une règle, c'est un devoir. Que dirait-on d'un commentateur qui altérerait le sens d'une phrase de Tacite ou d'un vers d'Homère, ou mieux encore, qui voudrait mêler sa poésie à celle du grand poète, ou sa prose à celle de l'immortel historien? Un tel homme ne serait-il pas regardé comme atteint et convaincu du crime de lèse-majesté littéraire? Ne traiterait-on pas son procédé brutal comme un bris de gloire? Ne serait-il pas dénoncé à la réprobation des contemporains et à celle

de la postérité comme un iconoclaste de renommées? S'il en est ainsi pour un livre, il en sera de même pour un monument. Que la pensée soit enveloppée dans une enveloppe de sons ou dans une enveloppe de bronze, qu'elle soit métaphysique et tracée sur une simple feuille de papier, ou qu'elle aille symboliquement s'écrire sur une page de marbre, il importe peu, et elle n'est pas moins inviolable sous quelque forme qu'elle se présente.

La pensée de Louis XIV avait doublement droit au respect, d'abord en raison de sa grandeur, ensuite en raison du respect que ce grand prince avait lui-même montré pour l'existence du vieux Versailles, tel qu'il avait été construit par Louis XIII. « Sa Majesté, » dit un écrivain du temps, « a eu cette piété pour la mémoire du feu roi, son père, de » ne rien faire abattre de ce qu'il avait fait bâtir. » Louis XIV mit tant de fermeté dans cette résolution, que lorsque Jules-Hardoin Mansard, qui avait remplacé Leveau dans la direction des bâtimens, chercha à persuader au roi que cet édifice n'était pas solidement construit, il n'obtint que cette réponse : « En ce cas, qu'on l'abatte, » mais il sera rétabli tel qu'il est. » Ainsi, le grand roi, qui avait, lui, de si hautes et de si éloquentes pensées à confier à la pierre, montra pour l'expression d'une autre époque une pieuse vénération. Il ne voulut point toucher à l'œuvre de Louis XIII. Plus que tout autre, il avait donc droit d'exiger qu'on observât à son égard la loi qu'il avait si religieusement observée, et qu'on respectât dans Versailles l'inviolabilité de sa royale pensée.

Cette pensée a-t-elle été respectée par les restaurateurs de Versailles? Voilà la seule question que nous poserons, question d'art, d'intelligence, de civilisation et de philosophie. Nous laisserons de côté tous les détails, nous ne ferons point apercevoir à nos lecteurs, le long de ces murailles tapissées de tableaux, des ornemens qui, suivant quelques personnes, ressemblent à des taches ; nous ne les égarerons pas au milieu d'une forêt de portraits ; nous ne dénombrerons pas les toiles médiocres, les ressemblances hasardées ou controuvées, et tant d'autres défectuosités qui frappent les yeux les moins clairvoyans. Nous voulons conserver à la question que nous avons posée sa majestueuse simplicité. La pensée de Louis XIV a-t-elle été respectée? tout est là. Si elle l'a été, peu importent les détails, ils disparaissent sous l'ensemble. Si elle ne l'a pas été, peu importent encore les détails. Défectueux

et dignes de blâme, ils ne font que fournir un nouveau motif à une censure déjà justifiée et motivée. Empreints d'une rare perfection et dignes de louanges, ils n'offriraient point une raison suffisante de retirer cette censure. Eût-on embelli Versailles, on l'a gâté dès qu'on l'a changé.

Pour savoir si l'on a changé la pensée du grand roi, il faut d'abord dire quelle était cette pensée. Déjà nous l'avons indiquée en peu de mots, et elle est si claire qu'il suffit de jeter les yeux sur l'édifice pour la lire écrite dans toutes ses parties. Versailles n'est point un de ces monumens dont le sens est obscur, un de ces livres enveloppés de ténèbres dont les pages discrètes et mystérieuses ne révèlent leurs enseignemens qu'aux regards de quelques initiés. Tout commentaire est inutile auprès de ce texte éclatant de lumière ; à quoi bon la lueur des flambeaux pour admirer le soleil? Soit que vous envisagiez la façade du château qui regarde la place d'Armes, cette cour terminée par une grille le long de laquelle s'élevait la figure des quatre élémens, cour immense agrandie encore par la vaste place qui la suit et qui va se jeter elle-même dans une prodigieuse avenue ; soit que vous vous arrêtiez devant la façade opposée, qui, dominant ce sublime escalier de verdure qui conduit à la grande pièce d'eau, semble un trône monumental élevé au-dessus de cette nature obéissante, humblement courbée devant le grand roi: la pensée de Versailles se révèle à vos regards dans toute sa puissance et dans toute sa majesté. Les lignes de cet architecture si régulières et si fières vous la crient, comme la sublime monotonie de ces appartemens, comme le fier isolement du château, comme cette forêt taillée de main d'homme qui arrondit ses voûtes dociles sous cette main qui façonna la pierre et les hommes, la nature et la société: Versailles, c'est une transfiguration gigantesque de la royauté parvenue à l'apogée de sa gloire ; c'est l'apothéose de l'unité dans la puissance, dans le territoire, dans les idées; Versailles, c'est un dix-septième siècle de marbre et de pierre qui a duré jusqu'à nous, comme un magnifique reflet de ce dix-septième siècle que nos regards cherchent dans l'histoire, et que les froides mains de la mort ont couché dans le cercueil. Vous retrouvez, sous ces voûtes, la royale période de Bossuet et le vers si pur et si harmonieux de Racine ; il y a dans le style de cette architecture des pages de l'oraison de Henriette de France et des vers d'A-

thalie. Un siècle dans un homme, l'unité; la royauté, voilà donc la pensée de Louis XIV, voilà Versailles.

Maintenant, qu'ont fait les restaurateurs de ce beau monument? Nous ne voulons point leur prêter nos idées, nous prendrons les leurs telles qu'ils les ont exprimées eux-mêmes. Ils ont voulu faire de Versailles une espèce de Panthéon, un entrepôt de nos gloires. Au lieu d'un monument exceptionnel, disent-ils, d'un monument consacré à un seul homme, ils ont voulu faire un monument consacré à tous les âges de notre histoire, à toute la nation; ils ont voulu substituer au Versailles monarchique un Versailles populaire. Cela a été dit plus ou moins sottement, en vers ou en prose; car l'adulation, avec son instinct de bassesse, va toujours ramasser les bévues pour leur adresser des louanges d'autant plus méritoires qu'elles ne sont point méritées. Au lieu de dire : *l'État, c'est moi*, s'écrient les uns, Versailles nous dit maintenant : *l'État, c'est nous ;* trivialité dépourvue de sens, prise à la place d'une belle et bonne phrase qui n'a point été comprise. Cet autre (1), l'académicien des couplets de factures, qui mettrait Versailles en vaudeville, s'il espérait y gagner mille écus, reproduit, en détestables vers; une idée analogue :

Sur ces murs, et par nos exploits,
Philippe écrivit notre histoire ;
Ce n'était là que le temple des rois,
Il en a fait le temple de la gloire.

Ainsi, de leur propre aveu, les restaurateurs de Versailles, nous voulons parler de la petite coterie de mauvais architectes et de déplorables artistes qui a poussé le pouvoir à cette profanation, car nous traitons ici la question de goût et non la question politique ; ainsi, de leur propre aveu, les restaurateurs de Versailles ont changé, mutilé, défiguré la pensée du grand roi. Ils ont voulu donner à Versailles un autre sens que le sien, une autre destinée que sa destinée. De l'expression admirable, exacte, positive du grand siècle, ils ont voulu faire l'expression vague, indécise, indéterminée de toutes les époques. D'une phrase pleine de sens et de majesté, ils ont voulu faire les lieux communs intrinsèques et extrinsèques de notre histoire. Ils ont changé une église

(1) M. Scribe.

en Panthéon, déposé dans le sanctuaire de l'unité la collection de tous les contrastes. Ce n'est pas là une calomnie, pas même une accusation; les auteurs de cette belle conception la proclament eux-mêmes, résignés à subir l'admiration publique et à s'endormir au bruit des louanges.

Ce qu'ils ont fait, c'est tout simplement un sacrilége. Jamais, de mémoire d'homme, barbarisme plus colossal n'épouvanta le bon sens et le goût. Cette restauration matérielle de Versailles, c'est sa destruction morale, car la vie des monumens réside surtout dans leur pensée. Or, pour faire revivre Versailles, ils lui ont ôté l'ame. Stupides médecins qui croient que lorsqu'on a détruit le principe de l'existence, on guérit un cadavre en bouchant ses blessures! Et que penseraient-ils donc d'un homme qui, sous prétexte qu'Athalie est trop exclusivement religieuse, trop exclusivement hébraïque, fondrait dans le cours de cette magnifique tragédie les *Contes philosophiques* de Voltaire. Ils crieraient au blasphême, au scandale littéraire. Ils plaindraient le chef-d'œuvre de l'esprit humain mis à feu et à sang, et torturé à bras de commentateurs.

Criez moins haut, messieurs les commentateurs de Versailles. Versailles, cette *Iliade* en marbre et en pierre, cette Athalie architecturale, c'est ainsi que vous l'avez traitée. A. Nettement.

UNE REINE DE DIX-SEPT ANS.

Après un règne de sept ans, Guillaume IV, roi d'Angleterre, vient de mourir. Quelques jours encore, et une jeune fille déjà proclamée dans la cité de Londres sera solennellement couronnée à Westminster; l'archevêque ou l'évêque qui présidera à la cérémonie, lui dira :

« Promettez-vous de gouverner le peuple de ce royaume d'Angleterre et toutes les possessions qui en dépendent, conformément aux statuts observés par le parlement, ainsi qu'à ses lois et coutumes? »

Elle répondra : « Je le promets. »

L'évêque ajoutera : « Promettez-vous de faire, suivant votre pouvoir, exécuter la loi et la justice dans tous vos jugemens? »

Elle répondra : « Je le promets. »

« Jurez-vous d'employer tout votre pouvoir à maintenir les lois de

» Dieu, la vraie profession de l'évangile, et la religion protestante réfor-
» mée, établie par la loi? Jurez-vous de maintenir les évêques et le
» clergé de ce royaume, et les églises confiées à leur garde, dans tous
» les droits et priviléges qu'ils ont ou qu'ils pourraient avoir, soit col-
» lectivement, soit individuellement. » Elle répondra : « Je jure de faire
» tout cela. *All this I promise to do.* »

Ensuite, Alexandrine Victoria Ire, étendant la main sur les saints évangiles, ajoutera : « Tout ce que je viens de promettre ici, je jure de le tenir et de l'observer; que Dieu me soit en aide! » Elle baisera le livre, elle signera la fameuse déclaration contre le *papisme*.

Et en vertu de la constitution, Victoria Ire sera un grand pontife, un général en chef, un grand amiral, un haut justicier.

Elle convoquera ou dissoudra à son gré les assemblées du parlement. Qu'importe qu'une femme ne puisse point participer au pouvoir législatif, celle-là réunira sous sa couronne le pouvoir politique et le pouvoir exécutif. Elle interviendra aussi dans l'exercice du pouvoir confié au parlement qui se compose d'abord du roi, et ensuite des lords spirituels, des lords temporels et des communes.

Au dehors, elle négociera des traités, elle fera la paix ou la guerre, elle enverra et recevra des ambassadeurs, elle disposera de toutes les forces nationales, des armées de terre et de mer.

Elle pourra commander en personne ses armées. Ce droit lui est acquis : s'il fut nié à l'infortuné Charles Ier, le parlement le reconnut à Charles II; il est maintenant écrit dans la constitution de l'état.

Victoria Ire est inviolable, par conséquent irresponsable ; ne va-t-elle pas régner en vertu de cette maxime fondamentale : le roi ne peut faillir : *The king can do no wrong.*

Que dire de cette métaphysique gouvernementale quand elle se traduit en si étranges réalités ?

Jeune vierge, une fiction politique vous fait nommer encore le père de la patrie, *parens patriæ.*

Vous allez gouverner un royaume qui compte vingt-cinq millions d'habitans. Vous disposerez à l'occident de l'Europe des destinées de cinquante millions d'hommes. La paix et l'équilibre du monde seront confiés à la sagesse de votre politique, mais vous aurez, il est vrai, autour de votre trône et dans la chambre des lords, les descendans de ceux qui se firent les défenseurs de toutes les religions de Henri, d'Édouard ou

d'Élisabeth, de ceux qui prononcèrent l'arrêt de mort de Sommerset pour faire leur cour à Northumberland, et celui de Northumberland pour se laver d'avoir partagé sa conduite ; de ceux qui soutinrent un instant les droits de lady Jeanne, et abandonnèrent sa cause au premier doute du succès ; en un mot, de ceux qui eurent de la constance pour acquérir à tout prix des biens et des honneurs, et qui eurent toujours des sermens pour les pouvoirs établis.

Un conflit dont les effets sont incalculables se prépare entre les deux grandes influences qui divisent l'Angleterre. Passons en revue les armées avant l'heure du combat.

Le whig et le tory sont d'accord sur le maintien de la constitution, c'est-à-dire sur l'administration du royaume par un souverain héréditaire, et sur le concours législatif de ce souverain avec les deux chambres du parlement. Un partisan de la monarchie absolue n'est pas un tory, un républicain n'est pas un whig ; ces partis diffèrent en ce que l'un se préoccupe surtout des droits et des franchises du sujet, et l'autre des droits et des prérogatives du monarque. A la suite d'une lutte, la pente des événemens pourrait peut-être entraîner les torys jusqu'à l'établissement d'une monarchie pure, et les whigs jusqu'au renversement de la monarchie. L'un se dit parti progressif, l'autre, parti conservateur. Mais où est la borne du progrès ? où est la limite de la conservation ?

A côté de ces deux partis, en grandit un troisième qui ne craint ni de frapper trop fort ni d'aller trop loin ; tout pour lui est aristocratie, dans le torysme comme dans le whigisme, et il veut faucher toute aristocratie. C'est le parti radical, impuissant avorton naguères, mais qui a reçu de nos révolutions continentales l'appui de la propagande républicaine.

C'est dans ce triangle de feu qu'est placé le trône sur lequel la nouvelle reine va s'asseoir avec la candeur de ses dix-sept ans, et sa timidité de jeune fille.

Le *constitutionalisme* est une forme assez moderne pour n'avoir pu réunir encore les suffrages de tous les peuples ; sera-t-il sans danger pour lui de s'exposer aux rapprochemens qui naissent des circonstances ? que vont dire les esprits prévenus en voyant tous les trônes constitutionnels tomber en quenouille ? leur objectera-t-on que lorsque les *femmes règnent les hommes gouvernent*, ils répondront que c'est le

gouvernement des ambitieux, des favoris, des hommes d'intrigues. Et voyez les admirables résultats :

Dona Maria ne peut faire un pas dans Lisbonne sans que la milice armée ne se précipite terrible sur son passage, demandant la constitution et poussant des cris de mort contre les ministres.

En Espagne, Christine était récemment encore prisonnière dans son palais, et bientôt peut-être, accompagnée de Munoz, elle fuira, emportant à travers les *Descamisados* ou les soldats de Charles V un berceau où dormira l'innocente Isabelle, reine de toutes les Espagnes.

Ah ! si la vertu des principes monarchiques de notre vieille France avait besoin de recevoir un nouvel hommage, nous n'en voudrions pas d'autres que le spectacle des trônes qui nous entourent ! Que ce soit notre consolation et le châtiment de ceux qui, après avoir proclamé l'hérédité masculine de la couronne parmi nous, ont réuni tous leurs efforts pour abolir la loi salique dans la Péninsule!

Quelles que puissent être les vicissitudes de la royauté française, nous avons du moins une garantie contre l'intronisation d'un étranger, et une question de mariage n'amènera pas pour nous l'injurieuse alternative de passer sous un sceptre allemand ou anglais, italien ou espagnol.

Qui épousera la princesse Victoria? C'est sur cette question que la diplomatie européenne va engager une des luttes les plus graves et les plus vives qui se soient jamais vues. Au-delà du Rhin on appuiera le fils du prince d'Orange, en deçà le neveu de Léopold, et ce sera une femme, la duchesse de Kent, qui pourra faire pencher la balance en y jetant un caprice; déjà pour l'effrayer, on a fait huer aux portes du palais le principe monarchique dans la personne du duc de Cumberland; maintenant, pour ouvrir l'avenue du trône au principe révolutionnaire, on va faire parler l'orgueil de famille. Née de Cobourg, ne se souviendra-t-elle pas des siens? elle a un neveu dont elle peut faire un roi; ces Cobourg sont si bonnes gens ! ils acceptent tous les trônes que l'on veut bien leur donner; ce sont, comme aurait dit Henri IV, les gascons de la royauté, *ils poussent partout où on les plante.*

Livrés comme nous le sommes à l'étude spéculative des principes, et toujours étrangers à la polémique des intérêts, nous ne voulons faire

parler ici ni nos pressentimens ni même nos vœux ; mais l'avénement de la reine Victoria ne pouvait passer inaperçu dans l'*Écho de France;* il ouvrait sous le seul aspect de l'histoire une trop large sphère à la méditation pour qu'il nous fût possible de ne pas le recommander à l'attention de nos lecteurs. L. DE JOUVENEL.

DE L'INDUSTRIALISME.

A quel signalement le reconnaître ? Quel caractère lui assigner ? Est-ce un aigrefin ou un coupeur de bourses ? un charlatan ou un voleur ? Distingue qui pourra ! Le monstre a toutes les bosses du vice et quelques-unes du crime; dans son état habituel, il se contente de l'intrigue, de l'agiot, du cynisme; mais dès que les circonstances excitent son audace ou fouettent sa cupidité, il pousse plus loin; il ne se borne plus à braver les lois de la morale, il se joue hardiment sur les écueils de la police correctionnelle et il affronte jusqu'aux périls de la cour d'assises. Toute sa vie, balancée entre la fraude légale et la fraude illicite, est un mouvement de va-et-vient du Code de commerce au Code pénal.

Son nom est plus jeune que lui; il l'a reçu en flétrissure plutôt qu'en baptême ; on le connaissait en France dès le jour où l'on connut l'industrie, peut-être même avant ; car, chez nous, l'abus vient vite, et son progrès a toute la rapidité qu'il enlève au développement du bienfait dont il est sorti.

La fin du règne de Louis XIV, commencement de tant de mauvais règnes, fut témoin des premiers pas de l'industrialisme. Créations de rentes sur l'Etat, emprunts usuraires, aliénations de domaines, refontes de monnaies, émissions de nouveaux papiers, banqueroute publique enfin, en fallait-il davantage pour faire éclore cet esprit honteusement mercantile qui s'abat sur toutes les misères et qui les suce avec une avidité de harpie. Traîné sur la scène en sortant de la chambre ardente, l'industrialisme s'appela Turcaret, puis installé, grâces à Law, dans la rue Quincampoix, il y tint une école d'agiotage qui conduisit le comte de Horn du vol au meurtre, et finalement à l'échafaud.

Vint la désastreuse administration de l'abbé Terray qui fut marquée par le trafic des croupes et des pensions sur la ferme générale ; puis le ministère de Calonne et de ses faibles successeurs qui, pour nouvel aliment au fléau qui dévorait nos finances, lui ouvrirent la caisse d'escompte et lui livrèrent les billets noirs. Ce fut le beau temps de l'abbé d'Espagnac.

La pompe à feu de Chaillot, prônée par Beaumarchais, servit à battre monnaie aux dépens des dupes. On peut la considérer comme la première *machine à actions* que l'industrialisme ait fait fonctionner. La science du prospectus, toute novice qu'elle fût encore, trouva des inspirations chez les roués de l'époque. Elle alla partout, criant : Plus de porteurs d'eau, plus de fontaines, plus de rivière ; comme elle a crié de nos jours : plus de grêle, plus d'incendie, plus de mortalité.

89, du premier coup de son terrible marteau, tua l'industrie ; mais l'industrialisme, maître de toutes les ruines, put y moissonner à loisir. Les occasions ne lui manquèrent pas, elles revinrent chaque jour plus belles avec un nouveau désastre, avec une nouvelle calamité. Les assignats, les mandats territoriaux, les fournitures aux armées, la loi du *maximum*, l'emprunt forcé, le tiers-consolidé, les ventes de biens nationaux, tout concourut à produire dans la société un paroxisme semblable à celui d'une fièvre délirante. La Convention, en cherchant un remède, s'aperçut que le mal l'avait gagnée. Quatre de ses membres, Delaunay d'Angers, Fabre d'Églantine, Bazire et Chabot, furent pris en flagrant délit. Mais la gangrène ne disparut pas avec ces hommes corrompus. Il n'y avait plus de morale publique ; la loi ne devait plus être un frein.

Le Directoire, qui visait à la tolérance, donna l'exemple du désordre. Barras et Rewbell, qui firent rétablir la loterie, lancèrent toutes les fortunes privées dans la frénésie du jeu. L'agiotage, qui officie à présent sous les voûtes d'un temple Grec, se faisait alors en plein vent ; il avait choisi pour théâtre le jardin du Palais-Royal, et les abords du Perron étaient ses coulisses. Il fallait voir cette troupe toujours hurlante de loups-cerviers, ces sacrépans au menton enfoncé dans la cravate, aux énormes catogans poudrés, à la houpelande bordée de sa lisière, au chapeau à cornes incliné militairement sur l'oreille, tenant d'une main quelques pièces d'argent au type équivoque, et de l'autre leur bâton noueux. Si ces honnêtes spéculateurs faisaient une mauvaise

journée, la soirée les dédommageait à coup sûr : bourses, montres, tabatières, mouchoirs, tout pour eux était de bonne prise.

En 1801, grande réaction morale; les traitans du Palais-Royal sont expulsés. L'industrialisme ne travaille plus que sur la démonétisation des pièces antérieures au système décimal, sur les créances provenant de fournitures à liquider, sur les actions du canal de l'Ourcq et sur celles de la banque de France, récemment substituée à la caisse des comptes courans; mais les agens-de-change, qui ont sollicité et obtenu la réforme des agioteurs du Perron, ne tardent pas à s'emparer de la partie la plus lucrative et la moins périlleuse de leur exploitation. La Bourse devient un long tapis vert dont les râteaux de longueur différente sont tenus par des croupiers qui s'appellent, dans leur argot, haussiers, baissiers, coulissiers, courtiers-marrons. Telle charge qui a été achetée 100,000 fr. en vaut 300,000 deux années après, et sera bientôt vendue près d'un million. Le commerce des nouvelles multiplie ses expédiens et ses ruses. Quand le télégraphe se tait on le fait parler, on dresse des pigeons pour devancer son vol, des faucons pour écarter les pigeons de leur route, et un service régulier d'impostures est organisé pour escompter les mensonges officiels.

Arrive 1814; le blocus continental cesse, l'industrie renaît, et dans chaque sillon qu'elle ouvre se glisse furtivement l'industrialisme; mais un ordre financier et une prospérité matérielle sans exemple résistent à son action rapace; il lui faut encore des jours d'orage, et 1830 lui rend les eaux troubles dans lesquelles il aime à jeter ses filets.

Place à Robert-Macaire! Voilà le type tombé d'une houpelande du Perron et retrouvé sous le frac en lambeaux d'un dandy de bagne. — Place aussi à Bertrand ! Il y a en lui moins une dupe qu'un complice. C'est l'immoralité stupide suivant le char de l'immoralité intelligente. N'allez pas rire de ces deux hommes, et ne voir en eux que des personnages de comédie. Ces dignes associés, ce sont des héros d'industrie, et le spirituel M. Philippon, en les faisant circuler à plaisir dans toutes les professions, vous prouvera qu'ils n'ont rien d'imaginaire. Ce sont des hommes de progrès, et voilà tout.

Remarquez d'abord leur point de départ, et l'audace des projets qu'ils forment dans l'orgueil de leur misère : — « Bertrand, j'adore l'industrie, s'écrie Macaire en secouant du bout des doigts la poussière de ses haillons: si tu veux, nous créerons une banque, mais là, une

vraie banque!.... Capital : cent millions de millions, cent milliards de milliards d'actions. »

N'est-ce pas là, sinon le portrait, du moins la caricature de ces fanfarons d'industrie dont l'ambition n'aspire jamais à rien moins qu'à faire sauter les banques? Peu leur importe le choix des moyens, ils n'aperçoivent que le succès, et, de même que Macaire, ils sont toujours prêts à dire : Est-ce qu'on arrête un millionnaire?

La société en commandite, cette invention si féconde de l'esprit d'association, a reçu tant d'atteintes qu'elle manque souvent aux établissemens les plus dignes de son appui. Eh bien, comment mieux caractériser le scandale des abus que dans la leçon d'industrie donnée par Macaire!

Exemple : Vous achetez un procédé nouveau, n'importe quoi, bon ou mauvais, vous l'achetez 600 fr., 500 fr., 25 fr., le moins possible! Vous créez 500,000 fr. d'actions, le plus possible! Vous faites des annonces-monstres, des promesses-monstres; vous réalisez le capital, vous l'empochez, vous mettez ensuite la clef sous la porte, vous déposez votre bilan, c'est-à-dire le bilan de la société.... le tour est fait et vous passez à un autre. »

L'enseignement est si simple que l'on ne saurait plus être surpris en voyant du jour au lendemain tant d'écoliers passer maîtres.

Appelez une à une les principales professions, et laissez Macaire vous les présenter. Il mettra le doigt sur chaque plaie, il vous éclairera sur chaque danger.

LE NÉGOCIANT.

Eh bien! M. Macaire, vous reprenez donc vos opérations? — Oui, j'ai mon concordat. Parbleu! mes créanciers ne se plaindront pas, je leur abandonne : — En traites sur la maison Bertrand, Wormspire et compagnie... un million.—En une créance sur le gouvernement des îles Sandwich... un million. — En bons d'Espagne... un million.— En la dot de ma femme, en actions sur le papier de sûreté, les tiges de bottes, les parapluies, les cuisines roulantes et autres banques industrielles... un million.

Total, quatre millions, et je n'en dois que trois! On ne dira pas que je fais perdre un sou!... — Mais ces créances me semblent difficiles à recouvrer. Croyez vous qu'on les fasse rentrer? — Ah! pour

cela, ça ne me regarde pas, écoutez donc ! C'est l'affaire de mes créanciers, et je ne me mêle pas des affaires des autres.

LE BOURSIER.

(*Robert se répand dans les groupes en colportant des nouvelles qu'à la Bourse on trouve importantes*)... J'apprends, par courrier extraordinaire que le roi d'Angleterre a la coqueluche... une conspiration vient d'éclater à Pezenas, un caporal a proclamé la république, et a entraîné toute son escouade... le choléra est à Paris, je l'ai vu comme je vous vois, la police est sur ses traces... (*La rente baisse, Bertrand achète; alors Robert change de langage.*) Tout ce que je viens de vous dire est faux; je reçois par le courrier ordinaire la nouvelle que le roi d'Angleterre va bien, le caporal de Pezenas chantait la mère Godichon, et son escouade faisait chorus, mon correspondant s'est trompé; quant au choléra, il est mort, son médecin l'a tué... (*La rente hausse, Bertrand revend avec bénéfice, et Macaire dit en s'en allant :* ENFONCÉ LES BÊTAS !)

L'AGENT DE CHANGE.

Ecrivez : Acheté 10,000 fr. de rentes, 5 pour 100, pour M. Tripot, à 106 fr. 90 cent... Bah ! c'est un bon enfant, mettez 80 cent....

Acheté 15,000 fr. de rentes, 5 pour 100, pour M. Moutonnet, à... C'est un animal qui se plaint toujours, mettez à 95 cent.; je lui apprendrai à suspecter ma bonne foi !

LE BANQUIER.

La nouvelle ne peut pas être connue à Bordeaux, prends la poste, crève dix chevaux, arrive le premier, joue ferme à la baisse, et nous réaliserons encore un million à coup sûr... Moi, je vais au Palais; nous condamnons ce matin un drôle qui a volé dix francs... Voler dix francs, ppppolisson !!!

L'AVOCAT CIVIL.

Messieurs, l'acte dont on parle est évidemment nul, entaché de fraude et sans caractère de légalité.... (*Le président interrompant Me Macaire.*) Mais vous vous trompez, vous plaidez contre votre propre partie... (*Robert à part.*) Diable ! diable ! c'est vrai, je m'en-

fonce.... (*Haut.*) Voilà ce qu'on va sans doute vous dire.... Mais cet acte est bien certainement loyal, légal et parfaitement valable, etc.

(*Il plaide cinq heures sans cracher, et perd son procès.*)

L'AVOCAT CRIMINEL.

Mon cher Bertrand, donne-moi cent écus, je te fais acquitter d'emblée. — J'ai pas d'argent. — Eh bien! donne-moi cent francs. — Pas le sou. — Tu n'as pas dix francs? — Pas un liard! — Alors donne-moi tes bottes, je plaiderai la circonstance atténuante.

L'AVOUÉ.

Gagné, mon cher, gagné sur tous points! — C'est bien temps, un procès qui a duré dix ans, et qui m'a ruiné! — Mieux vaut tard que jamais! — Enfin, combien me revient-il? — Le voici : la cour vous accorde 12,000 fr.; nous avons 13,500 fr. de frais. Vous ne me devez plus que 1,500 fr. — Mais alors je perds 1,500 fr. — Oui, mais vous gagnez votre procès.

L'ARCHITECTE.

Comment, M. Macaire, cette maison qui ne devait me coûter, d'après votre devis, que 70,000 fr., va me revenir à plus de *trois cent mille* francs!... — Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute; vous faites percer au midi une croisée que nous devions ouvrir au nord; vous ne voulez plus que quatre étages au lieu de cinq; nous devions couvrir en zinc, nous ne couvrons plus qu'en ardoise. Je ne puis répondre que de mon projet; vous le changez, ça vous regarde.

L'AGENT D'AFFAIRES.

Que diable! mon cher, vous êtes bien bon de vous échiner à payer vos dettes, éteignez-les donc tout d'un coup! — Comment ça? — Parbleu! apportez-moi vos livres, je les arrangerai, c'est ma spécialité : nous ferons un petit passif, un gros actif; nous assemblerons vos créanciers, nous offrirons cinq pour cent payables en dix ans; pendant dix ans, vous ne donnerez rien; dans dix ans, vous recommencerez; les créanciers seront morts, les dettes oubliées, et tout sera dit...

LE MÉDECIN.

Diable! ne plaisantez pas avec cette maladie!... Croyez-moi, buvez de l'eau, beaucoup d'eau! frottez-vous les os des jambes, et revenez

me voir souvent, ça ne vous ruinera pas, mes consultations sont gratuites... Vous me devez 20 fr. pour ces deux bouteilles.

LE JOURNALISTE.

Je vous apporte un article sur la loi nouvelle. Je l'éreinte drôlement, vous verrez! — Mais à quoi pensez-vous, M. Macaire, ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer cette loi-là, nous devons la défendre.— Ah! bien, bien! je vais retoucher ça, et je vous en fais un article mousseux en faveur de la susdite.

LE SPÉCULATEUR DRAMATIQUE.

Votre ouvrage est assez *bonne*... je *la* ferai recevoir, je ferai copier le manuscrit, et vous ne me donnerez pour cela que les trois quarts du droit d'auteur... Mais une chose à laquelle je tiens, c'est que je sois seul en nom; c'est une condition, *sine quâ nonne!*

LE COMMIS-VOYAGEUR.

Comment diable! M. Dumont, un homme comme vous doit avoir les *Connaissances utiles*!!... Il faut que je vous abonne... — Non, non, c'est inutile, je n'en veux pas. — Vous avez bien raison!... Mais je vous vendrai une bonne pièce de Bordeaux. — Non, non, c'est un vin trop froid, je ne l'aime pas...—Vous avez ma foi bien raison! N'en parlons plus, je vous inscris seulement pour les *Connaissances utiles*, et pour une pièce de Bordeaux... — Non, M. Macaire, non! — C'est bon, mon Dieu! c'est bon! vous me payerez ça quand vous voudrez; j'enverrai demain la quittance.

LE LIBRAIRE.

Messieurs et Dames, y aurait-il dans cette aimable localité quelqu'un qui voudrait se faire un fort joli revenu sans peine et sans travail?... S'il en est un, qu'il prenne en dépôt mes abécédaires... C'est une spécialité pour laquelle il n'est pas besoin d'être libraire, pas besoin d'être connaisseur, pas besoin de savoir lire, au contraire! il suffit de me verser un petit cautionnement... Les plus gros sont les meilleurs, comme dit la chanson.

LE RESTAURATEUR.

Nous exploiterons la carotte en grand! nous servirons le potage en voiture, nous aurons des tables sur toutes les bornes, nous ferons

pleuvoir dans Paris les allouettes rôties.... Nous....— Avez-vous déjà réalisé quelque chose de ce beau projet?— Comment donc! mais sans doute, sans doute! j'ai réalisé des actions.

LE MAÎTRE DE PENSION.

M. le professeur, voici mon système d'éducation : mener les études doucement pour qu'elles aillent long-temps, donner des vacances, recevoir des cadeaux à tous les anniversaires possibles; et quant aux prix, être d'une impartialité parfaite... — C'est juste, n'en donner qu'aux meilleurs élèves... — Pas si bête! mécontenter les parens? non pas, non pas, donner des prix à tout le monde : chacun le sien!

Est-ce là tout? Non, le cortége ne finirait pas si nous voulions y faire entrer tous les hommes de proie que M. Philippon a dévoilés; à chaque nouveau personnage, si l'on est tenté de crier : *De plus fort en plus fort*, il faut dire aussi : *De plus vrai en plus vrai*. Mais voici l'industriel qui mérite de fermer la marche, c'est l'entrepreneur de schismes :

« En vérité, en vérité! je te le dis, Bertrand, le temps de la commandite va passer, mais les badauds ne passeront pas... Si nous faisions une religion? heim! —*Diable! Diable!* une religion, ce n'est pas facile à faire! — T'es toujours bête, Bertrand! On se fait *Pape*, on loue une boutique, on emprunte des chaises, et l'on fait des sermons sur la mort de Napoléon, la découverte de l'Amérique, sur Molière, sur n'importe quoi! Ce n'est pas plus difficile que ça. »

Une réplique est toute prête, nous le savons, pour ceux que blesserait ce musée des turpitudes contemporaines. Ce ne sont, diront-ils, que des exceptions. Aucune industrie ne peut être solidaire du dol ou de la fraude qui se couvre de son nom. Soit! Nous ne demandons qu'à honorer les professions que la probité honore! Mais qui oserait nier les ravages de la démoralisation? N'est-il pas manifeste qu'indépendamment des abus exceptionnels, il y a des vices d'habitude qu'on ne cache pas, parce qu'ils sont passés en force d'usages? Se fait-on quelque scrupule d'exagérer les prix? N'a-t-on pas des signes de convention pour dissimuler les chiffres réels? Le mélange des liquides, l'altération des qualités ou des quantités, l'accaparement, le monopole,

tous les moyens de rendre les concurrences impossibles ne sont-ils pas admis comme naturels et licites?

Nous avons vu dans une des plus grandes villes de France une affiche ainsi conçue :

« Magasin à louer. — Ce magasin jouit d'un crépuscule très-favo-
» rable à la vente des draps. »

Et aucun marchand de draps ne s'indignait; tous, au contraire, avaient eu soin d'élever des auvans pour se procurer *la jouissance* du même crépuscule.

Demandez, dans un moment d'effusion, à la plupart des industriels ce qu'ils pensent de la contrebande, de la fraude sur les primes d'exportation ou d'importation, et, en un mot, de toutes les opérations prohibées qui ne portent préjudice qu'au trésor, et vous verrez si leur conscience ne se repose pas avec une entière quiétude dans une distinction qu'ils croient aussi juste que rationnelle.

Ces notions confuses du bien et du mal, ces habitudes vicieuses méritent, ce nous semble, de fixer l'attention de ceux qui veulent concentrer dans l'industrie toutes les forces sociales. L'aristocratie effective qu'ils brûlent de former n'aurait-elle pas besoin d'une éducation qui l'épure, avant d'être appelée à remplacer cette ancienne, aristocratie qui malgré les défauts qu'on n'a cessé de lui reprocher depuis cinquante ans, n'a jamais pu être déshéritée de sa vieille réputation d'intégrité et d'honneur?

Pour nous en tenir au développement de la politique matérielle, de la politique à chemins de fer et à machines à vapeur, laissons la démocratie à ses rêves d'organisation conservatrice.; mais n'hésitons pas à le déclarer : pas d'association sans confiance; on ne peut propager l'une sans raviver l'autre; c'est sous ce rapport surtout qu'on ne stabilise qu'en moralisant : veut-on franchement que l'industrie vive, il faut tuer l'industrialisme.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

POÈTES-ROMANCIERS

DE LA FRANCE

AU MOYEN-AGE.

I.

CYCLE BRETON.

WACE.

§ II.

Li Romanz de Brut.

BALLADE ALBANAISE. — MONUMENS DRUIDIQUES. — LÉGENDE BRETONNE.

Le roi Vortigern, ne pouvant venir à bout de poser les fondemens de sa forteresse, comme nous l'avons vu, manda ses mages, qui lui conseillèrent d'y murer une victime humaine, seul moyen, disaient-ils, d'en assurer pour jamais la solidité. Une tradition semblable existe dans le nord. On chante sur les côtes de l'Albanie une vieille ballade relative à la fondation de la ville de Scodra, maintenant Scutari, dont l'idée principale est absolument la même. On pourrait trouver la source de cette curieuse analogie dans une identité de race, les Scodristes et les Bretons appartenant tous deux à la grande famille celtique; mais comment expliquer alors les rapports d'opinions et de pensées qui existent entre des races parfaitement distinctes, selon les physiologistes, et des peuples placés aux extrémités du monde ; comment le pâtre des vallées de Cachemire ou des forêts d'Hymalaïa conserve-t-il des traditions que l'on est tout surpris d'entendre répéter aux Bardes d'Armorique ou d'Irlande ? C'est que nous sommes tous « les enfans d'un même père, qui est au ciel » ; tous, les fils d'une mère qui nous a portés dans ses bras, et endormis au même berceau de ses sympathiques accens, dont le souvenir nous est resté, nous suit dans la vie, et nous charme, comme un concert de lointain bonheur effacé. Oui !

nous le croyons fermement, telle est la cause de ces phénomènes. Les secrets du monde ne sont pas tous écrits dans les livres des philosophes; il en est de sublimes gravés au fond de notre cœur; c'est à lui qu'il faut les demander; c'est lui qui doit nous les apprendre.

Mais qu'on nous permette de reproduire ici la ballade albanaise, recueillie et publiée, à Vienne, par Wuk Stéphanotwish (1); elle mérite d'être connue.

La citadelle de Scodra.

«Trois frères bâtissaient une citadelle : l'aîné se nommait Wuskaschin, il était roi ; le cadet, Uliescha ; le dernier, Joiko.

Trois cents ouvriers y travaillaient depuis trois ans sans pouvoir venir à bout de poser les fondations et de bâtir la citadelle. La Wila (2) renversait la nuit les constructions du jour.

Et quand vint la quatrième année, la Wila du bois s'écria :

— Sire Wuskaschin, tous tes efforts seront vains, toutes tes richesses inutiles, et tu ne parviendras point à élever ta citadelle si tu ne trouves deux frères d'un même nom, Stojan et Stojana; ordonne qu'on les cherche, ô prince! et puis fais-les jeter dans les fondemens, et tu pourras alors seulement édifier ta citadelle d'une manière solide et durable.

Aussitôt, le roi Wuskaschin manda Dessimir, son serviteur.

— Dessimir, mon enfant, écoute-moi : tu me servis toujours comme un serviteur dévoué ; mais, dès ce moment, je veux que tu deviennes mon fils ; mets les chevaux au chariot, et dans le chariot six sacs d'or, et va par le monde, et me cherche deux frères d'un même nom, Stojan et Stojana ; enlève-les ou achète-les, et me les conduis à Scodra, pour que nous les fassions jeter dans les fondemens de la citadelle ; car nous pourrons alors seulement l'édifier d'une manière solide et durable.

Et Dessimir se hâta d'atteler les chevaux au chariot, qu'il chargea de six sacs remplis d'or, et il se mit à courir le monde cherchant les deux frères du même nom. Il les chercha trois ans, et nulle part il ne put les trouver. Alors il revint vers le roi, avec ses chevaux et son chariot, et lui remit les six sacs remplis d'or.

---

(1) Wuk Stéphanowitsh Karadschitch : *Danitza.*

(2) Génie des bois, des montagnes et des eaux.

— Sire, voici les chevaux et le chariot, voici les six charges d'or; nulle part je n'ai pu découvrir les deux frères, les deux frères du même nom, je n'ai pu découvrir Stojan et Stojana.

Et le roi fit venir une seconde fois Rad, le maître maçon, et Rad, ses trois cents ouvriers, et ils se remirent à l'ouvrage; mais, à mesure qu'ils bâtissaient, la Wila minait leurs travaux, et elle criait du fond des bois :

—Sire Wuskaschin, écoute-moi : à quoi bon te donner tant de peines et dépenser tant d'argent; comment pourras-tu parvenir à élever ta citadelle si tu ne viens d'abord à bout d'en asseoir les fondations. Pourtant, dis-le moi, chacun de vous trois n'a-t-il pas chez lui une épouse? Eh bien! qu'on mure dans les fondations celle qui viendra demain matin porter leur repas aux maîtres; alors seulement, ô roi, tu pourras édifier ta citadelle d'une manière solide et durable.

Sur cela, le roi manda ses deux frères.

— Mes frères, sachez ce que m'a appris la Wila des bois : elle a dit que, si l'on mure dans les fondemens celle de nos trois épouses qui viendra demain matin à la Bojana porter aux maîtres leur déjeuner, nous pourrons asseoir sans obstacle notre citadelle sur de solides bases. Jurons, mes frères, par le saint nom de Dieu, qu'aucun de nous n'apprendra ce secret à son épouse, et que le sort décidera laquelle ira à la Bojana.

Et chacun des trois frères jura, par le saint nom de Dieu, qu'il ne révèlerait point le secret à son épouse.

Quand vint la nuit, ils regagnèrent leurs maisons blanches; puis ils soupèrent, et se retirèrent chacun de leur côté en leur chambre à coucher.

Mais Wuskaschin oublia le premier son serment, et dit à son épouse :

— Ne va pas, cher amour, ne va pas demain matin aux rives de la Bojana porter le déjeuner aux maîtres, on te tuerait, on t'enfermerait dans les fondemens.

Uliescha trahit aussi son serment, et parla de la sorte à sa femme :

— Garde-toi bien d'aller, mon amour, d'aller demain à la Bojana! ne porte point aux maîtres leur déjeuner; si jeune que tu es, tu serais perdue, tu serais murée toute vive dans les fondations de la forteresse.

Joiko seul tint parole, et ne dit rien à son épouse.

Dès le point du jour, les trois frères se levèrent, et se rendirent aux travaux, sur les bords de la Bojana.

Voici venir de la maison deux jeunes femmes ; ce sont les deux aînées des trois belles-sœurs : la première porte du linge à sécher ; elle va l'étendre sur la prairie ; mais là, elle s'arrête, et ne pousse pas plus avant.

L'autre tient dans ses bras une cruche de terre rouge ; elle va à la fraîche fontaine ; elle cause un peu avec d'autres femmes, se repose quelques instans, et ne pousse pas plus loin.

La femme de Joiko est la seule qui soit restée à la maison ; car elle a un petit enfant au berceau, un nouveau-né, qui n'a vu qu'une lune encore.

Cependant l'heure du déjeuner arrive ; la vieille mère de Joiko se lève, et veut appeler les jeunes servantes, et aller porter avec elles le repas aux maîtres, à la Bojana.

Mais sa fille l'arrête, et lui dit :

— Ne t'inquiète point de cela, bonne mère ; reste ici bercer mon enfant ; je porterai moi-même le déjeuner à mon seigneur. Ce serait grand péché devant Dieu, et grande honte à moi devant les hommes si tu leur portais leur repas, tandis que nous sommes ici trois jeunes femmes dans la maison.

La vieille mère resta donc au logis à bercer le petit enfant, et la jeune épouse de Joiko, ayant appelé les servantes, sortit avec elles pour aller porter le déjeuner aux maîtres.

Comme elle arrivait à la Bojana, son mari l'aperçut, courut au-devant d'elle, et l'entourant de son bras droit, il la baisa mille fois en inondant son beau visage de larmes brûlantes.

— Chère amie ! ô toi la moitié de mon cœur ! ne le vois-tu pas, il faut que tu meures ? A qui as-tu laissé Johann ? qui lavera aujourd'hui notre enfant ? qui l'allaitera ?

Il allait poursuivre, mais Wuskaschin l'interrompit, et prenant la pauvre femme par la main, il la conduisit à Rad, le maître maçon, qui appela ses trois cents ouvriers.

La douce et jeune épouse les regardait en souriant, s'imaginant que ce n'était qu'un jeu ; mais ils avaient la citadelle à bâtir. Ils se hâtèrent donc d'entasser autour d'elle des pierres et des arbres ; si bien, que le monceau s'élevait déjà à la hauteur de ses genoux.

Et la belle et jeune épouse les laissait faire, et souriait : elle pensait toujours que ce n'était qu'un jeu ; et cependant ils jetaient sans cesse,

en grande hâte, des pierres et des arbres autour d'elle ; si bien, qu'elle en eut dans peu jusqu'à la ceinture.

La pauvre femme, voyant le sort qui l'attendait, se mit à pleurer, conjurant ses beaux-frères d'avoir pitié d'elle.

— Si vous craignez Dieu, ne me laissez pas ensevelir ainsi vivante toute jeune.

Mais les beaux-frères détournaient la tête, et n'écoutaient point ses plaintes. Alors elle s'adressa à son mari :

— Cher époux, ne souffre pas qu'on m'enterre ainsi toute jeune d'une manière si affreuse ; retournons à la maison ; notre bonne mère a de l'or, elle achètera une esclave ou une captive à enfermer sous ces murailles.

Mais il n'écouta point sa prière.

Voyant cela, elle parla de la sorte à Rad, le maître maçon :

— O toi, mon frère, cher maître, au nom de Dieu, laisse une étroite ouverture à la hauteur de mon sein ; permets que je sorte ma blanche gorge pour que je puisse, que je puisse quand il viendra, allaiter mon enfant, mon petit Johann.

Et le maître, s'entendant prier au nom de Dieu, eut pitié d'elle, et lui fit, à la hauteur du sein, une étroite ouverture, par laquelle elle passa sa gorge blanche, afin de pouvoir allaiter son petit Johann.

Elle conjura une seconde fois le maître :

— Je t'en prie, mon frère, laisse devant mes yeux une étroite ouverture, que je puisse voir d'ici ma jolie maison quand on m'apportera mon Johann, et quand on le reportera chez nous.

Et, comme un frère, le maître s'attendrit, et lui laissa devant les yeux une étroite ouverture, afin qu'elle pût voir de loin sa jolie maison lorsqu'on lui apporterait l'enfant, et qu'on le reporterait chez elle.

C'est de cette façon que fut bâtie la citadelle de Scodra. On porta l'enfant à sa mère, et sa mère le nourrit pendant une semaine, une seule ; après, on n'entendit plus sa voix ; mais il resta dans ses mamelles assez de lait pour son enfant, et pendant une année le nourrit sa mère.

Et ce qui fut alors est encore aujourd'hui : les mères qui ont perdu leur lait vont en pèlerinage en ce lieu de miracle ; elles visitent ce lieu béni pour apaiser leur enfant. »

Ainsi donc, comme nous le disions tout à l'heure, les deux tradi-

tions d'Armorique et d'Albanie sortent d'une tige unique ; seulement, elles ont subi l'influence de cieux différens, pareilles à ces arbres d'Asie qui, selon les climats, se chargent de fruits ou de fleurs.

Je reviens au roman de Wace.

La forteresse de Vortigern ne put le sauver. Selon que Merlin le lui avait annoncé, Emrys et Uther-penn-Dragon, alors retirés en Armorique auprès du roi leur oncle, ne tardèrent pas à descendre en l'île de Bretagne ; ils le bloquèrent dans sa tour, où ils mirent le feu, et le firent mourir en expiation du meurtre du Kun Stantin leur père.

Après cette victoire, et la pacification de l'île, Emrys songea à faire élever un tombeau digne d'eux aux guerriers bretons que le chef des Saxons, Hengist, avait massacrés dans les plaines d'Ambres-Bury. Ce tombeau est le fameux Stone-Henge ; c'est, après Karnak, en Armorique, un des plus beaux monumens druidiques de l'Europe.

Le Stone-Henge est formé de quatre cercles d'énormes quartiers de granit brut, qui s'élancent en pyramides, se croisent en herses de pierre, ou se dressent en double colonne traversées par une troisième horizontale et fixe, comme la porte carrée d'un temple antique. Il embrasse un espace immense, entouré d'une tranchée profonde de plus de trente pieds de largeur.

Il y a quinze siècles que les vents, les orages et les flots des générations humaines grondent à l'entour sans pouvoir en ébranler une seule pierre. Les âges, les tempêtes et les hommes passent, et le colossal monument est là, toujours debout et immobile sur son indestructible base.

Merlin, dit-on, en fut l'architecte. Cet homme extraordinaire, dont les Bretons ont fait un prophète, le moyen-âge un enchanteur, et qui ne s'est montré à nous jusqu'ici qu'enveloppé d'ombre et de mystère, cet homme était fils, non d'une religieuse et d'un démon, comme le raconte le poète, mais d'une druidesse et d'un proconsul romain. La peine de mort qu'entraînait pour la mère la violation de ses vœux de vierge était la raison qui avait fait jeter un voile sur la naissance de son fils, et donné cours à la tradition merveilleuse que nous avons rapportée. Tout jeune, il avait gagné l'anneau d'or et la harpe de prince des Bardes aux grands jeux poétiques. Le roi Emrys se l'était attaché, et il avait pris place à la cour sur le fauteuil d'honneur du Barde couronné. C'est un des premiers druides qui ait reçu le baptême selon les *triades*

galloises ; selon les mêmes autorités, « il s'en alla en mer, avec neuf autres Bardes, dans une maison de verre, et l'on ne put jamais parvenir à savoir ce qu'il devint; » suivant la tradition bretonne, une druidesse, qu'il aimait, l'aurait fait mourir et enterré près d'une fontaine, au fond d'un bois de l'Armorique.

Ses chants, qui prédisaient aux Bretons de si belles destinées de gloire et de liberté, l'ont immortalisé parmi nous. Long-temps après sa mort, le livre de ses prophéties était religieusement consulté la veille de la bataille, et nos guerriers allaient au combat en frappant leurs boucliers, et répétant ce bardit fameux qui leur a tant de fois donné la victoire :

« Le peuple s'armera de la lance et du bâton ferré, et marchera à l'ennemi. Alors il y aura un massacre général des étrangers; alors les fleuves rouleront du sang ;

» Les fontaines d'Armorique jailliront alors, et les fils de Brut-Hu seront couronnés du diadême ;

» La Cornouaille sera remplie de joie, et les chênes de la Cornouaille reverdiront ;

» Les demeures des vieux Bretons seront rebâties, et celles des étrangers détruites ;

» La semence du dragon blanc sera arrachée de nos champs, et les débris de sa génération décimés ;

» Ils porteront le joug d'une servitude éternelle, et avec la herse et le soc ils déchireront le sein de leur mère ;

» Viendra le lion de la justice, aux rugissemens duquel trembleront les tours de la Gaule et les monstres des îles ;

» En ce temps-là, le lys et l'ortie auront des fleurs d'or, et l'argent sortira des ongles des bêtes mugissantes ;

» Et les chiens seront éventrés, et les animaux des forêts vivront paisiblement ensemble ;

» Les faucons cesseront d'infester les airs, et la dent des loups de déchirer ;

» Le demi-cercle sera rond ; l'humanité gémira à la vue du supplice ;

» Et les Bretons vivront toujours, et le nom de leurs ennemis périra avec eux. »

Merlin éleva, avons-nous dit, le monument d'Ambresbury. L'auteur

de l'original breton qu'a traduit maître Wace en décrit ainsi l'érection. On se souvient que le poëme est du neuvième siècle.

« Le roi manda de toutes parts d'habiles ouvriers et les engagea à mettre toute leur science en œuvre pour bâtir un monument qui perpétuât éternellement la mémoire des guerriers morts pour la patrie ; mais tous reculèrent devant une telle entreprise.

» Alors, Trémorik, évêque de Kerléon, vint trouver le roi, et lui dit : Sire, si personne ne veut se charger de l'ouvrage, Merlin le Barde s'en chargera. Je ne pense pas qu'il y ait en tout votre royaume quelqu'un plus renommé que lui, et plus habile, tant à prédire l'avenir qu'à opérer des prodiges. Faites-le venir.

» Le roi envoya donc des messagers en tous lieux pour quérir Merlin et le lui amener. Ils le trouvèrent chez les Géwiséens, au bord de la fontaine de Galabas, qu'il avait coutume de fréquenter, lui apprirent de quoi il s'agissait, et le conduisirent au roi.

» Et Merlin lui dit : Si vous voulez élever un monument éternel en l'honneur des guerriers au lieu même où ils ont péri, envoyez chercher le Korig-Gan-Ti (1) sur le mont Killar, en Irlande. Il y a là un monument de pierre comme personne de cet âge n'en édifierait, à moins que l'esprit ne vînt chez lui au secours de l'art. Ces pierres sont énormes, et nul ne les saurait remuer ; si on les range dans la plaine de la même manière qu'elles le sont là, elles y resteront éternellement debout.

» A ces mots de Merlin, le roi se prit à rire, demandant comment cela se pourrait faire ; comment on pourrait transporter de telles pierres d'un si lointain royaume, et si la Bretagne manquait de rochers.— Sire, ne riez pas si follement, reprit Merlin, car je ne vous parle pas en fou ; ces pierres-là sont saintes, et propres à guérir de bien des maux. Des géants les transportèrent jadis du fond de l'Afrique, et les élevèrent en Hybernie ; ils établirent au milieu d'elles des bains qu'ils remplissaient d'une eau où ils avaient fait infuser diverses herbes préparées, et avec laquelle ils les avaient lavées ; quand ils étaient malades ou blessés, ils se baignaient dans cette eau-là, et en sortaient guéris. Il n'y a pas une pierre en ce lieu qui n'ait quelque vertu particulière.

---

(1) A la lettre : *la demeure de la Druidesse blanche.* — On voit en effet en Irlande, sur la montagne dont il est ici question, un monument absolument semblable au Stone-Hange ; l'aurait-on pris pour modèle ?

» Le roi se rendit à l'avis de Merlin, et fit partir avec lui Uter-penn-Dragon, son frère, et une suite de quinze mille hommes d'armes. Les vaisseaux furent bientôt prêts; les vents étaient bons; ils mirent à la voile, et prirent le chemin d'Hybernie.

» Dans ce temps-là régnait en ce royaume un jeune prince nommé Gilloman. A la nouvelle de l'arrivée des Bretons, il rassembla une grande armée, et s'avança au-devant d'eux; mais lorsqu'il apprit le motif qui les amenait, il éclata de rire, et dit : Vit-on jamais pareille folie! Est-ce que les rochers d'Hybernie valent mieux que ceux de Bretagne, qu'ils viennent envahir de la sorte notre pays? Ah! sur mon ame, tant que je vivrai ils ne nous enlèveront pas la plus petite pierre du Korig-Gan-Ti!

» Les deux armées s'attaquèrent donc avec fureur; mais les Bretons eurent la victoire, et gagnèrent le mont Killar, où ils trouvèrent le monument, devant lequel ils restèrent stupéfaits d'étonnement et d'admiration.—A l'ouvrage! jeunes hommes, s'écria Merlin; unissez toutes vos forces pour enlever ces pierres, et sachez si l'esprit le cède à la force, ou la force à l'esprit!

» Et ils unirent tous leurs bras, et essayèrent en mille façons de déplacer le monument. Echelles, cordes, machines, tout fut employé, mais en vain : ils n'en purent venir à bout; voyant cela, Merlin sourit; puis, ayant bien pris ses mesures, et placé tout ce qui lui était nécessaire, il enleva les pierres sans effort, les fit transporter et ranger en ordre à bord des vaisseaux; et, ainsi chargés des pierres tombales de leurs guerriers, les Bretons reprirent gaîment la route de la Bretagne, où ils ne tardèrent pas à arriver.

» Aussitôt, le roi fit publier par ban, en tous lieux, que le clergé, les grands et le peuple eussent à se réunir, sur la montagne d'Ambres, pour l'inauguration du monument qu'on allait y élever en l'honneur des guerriers bretons. Et les prêtres et les évêques, et les grands et le peuple, obéirent aux ordres du roi; et le jour de la Pentecôte étant arrivé, le roi mit son diadême sur sa tête, et célébra la solennité avec une grande pompe. Et pendant les fêtes eut lieu l'érection du monument d'Ambres. Merlin, sur l'ordre du roi, souleva les blocs énormes venus d'Hybernie avec la même facilité qu'il les avait remués déjà, et les rangea dans la plaine de Bretagne dans le même ordre qu'elles

l'étaient sur le mont Killar. Et il prouva de cette manière que la force le cède à l'esprit. »

Les Bretons d'outre-mer, dans leurs triades, ou traditions nationales, mettent le Stone-Henge avec les pierres de Ket-Ti et le tumulus de Cyvrangon, deux autres monumens du même genre, au nombre des trois merveilles de l'île de Bretagne. Incapables d'abstraire, comme tous les peuples des temps héroïques, et de saisir les ressorts cachés que Merlin, le dernier des druides et l'héritier de leurs connaissances physiques, faisait mouvoir sous leurs yeux, ils attribuèrent à ses travaux une cause surnaturelle, y virent un prodige, et s'inclinèrent devant lui comme devant un confident des secrets du ciel sur la terre. Ainsi l'antiquité crut que les murailles de Thèbes s'étaient élevées d'elles-mêmes aux sons de la lyre d'Orphée, et elle en fit un demi-dieu; ainsi trois maçons florentins arrivèrent un jour en Armorique, ils tenaient encore à la main l'équerre et la truelle avec lesquelles ils venaient de construire la cathédrale de Westminster, et allaient se diriger vers la France quand le duc de Bretagne les arrêta à leur passage. Il les retint quelque temps à sa cour; et les ayant conduits un matin au fond d'une forêt écartée, sur le bord d'une fontaine, près de laquelle s'élevait un tertre de gazon qu'on appelait la tombe du *fou du bois* (1), il leur enjoignit d'y bâtir une église, dédiée à la sainte Vierge, en l'honneur de ce pauvre fou. Ses ordres furent exécutés, et bientôt l'on vit s'élever dans la solitude un des plus admirables monumens qu'ait produit l'architecture gothique, où tous les pèlerins bretons vont chaque année s'agenouiller devant la statue de Notre-Dame-*du-Fou-du-Bois*.—Aujourd'hui si vous demandez au pâtre des landes d'alentour qui a bâti sa belle église, il vous dira que ce sont trois anges *venus du pays des Saxons*.

Nous ne pouvons résister au désir, puisque l'occasion s'en présente, de faire connaître à nos lecteurs toute la légende dont le souvenir vient de se réveiller en nous, et de prêter à notre allusion; c'est peut-être un peu hors de propos en ce grave sujet; mais nous ne doutons pas qu'on ne nous pardonne en faveur de sa grâce touchante.

« En l'année treize cent cinquante florissait en la Bretagne, en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salaün, issu de

(1) Fol-Goat.

parens pauvres d'un village d'auprès de Lesneven, dont les noms nous sont inconnus.

» Ce jeune enfant, croissant en âge, commença, après la mort de ses parens, à chérir les douceurs de la solitude, choisissant, pour sa retraite ordinaire, un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine, bordée d'un très-beau vert naissant. C'est là qu'il a goûté la manne des consolations divines, où, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol perché sur l'épine de l'austérité, il chantait : *Ave Maria.*

» Il était misérablement vêtu, marchait toujours nu-pieds, n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tortu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou ès environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots; car il disait : *Ave Maria*, et puis en son langage breton : *Salaün a zébré bara*, c'est-à-dire Salaün mangerait du pain. Il prenait tout ce qu'on lui donnait, et revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

» Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois : *Ave, Maria*, ou bien chantait quelque rythme breton en l'honneur de Marie.

» On rapporte que, lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air chantant : *O Maria!* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps.

» C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelait-on *le Fou : Salaün ar fol.* Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la reine des cieux.

» Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent : *Qui vive!* Auxquels il répondit : *Je ne suis ni Blois ni Montfort* (1), *je suis serviteur de madame*

(1) Ducs de Bretagne alors en guerre.

Marie, et vive Marie! A ces paroles, les soldats se prirent à rire, et le laissèrent aller.

» Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans sans avoir jamais offensé personne. Enfin, il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

» Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lys et au vermeil de la rose.

» Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, et près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

» Et l'on vit un beau lys frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur ses feuilles, en lettres d'or, ces deux mots : *Ave, Maria.* »

Th. de la Villemarqué.

DES ÉCOLES HISTORIQUES.

On a beaucoup parlé du malaise moral et physique de notre société, et du retour à la croyance qui grandit et se développe; mais un des traits les plus saillans du travail progressif et conservateur qui s'opère autour de nous, et dont on n'a pas assez tenu compte, c'est, sans contredit, l'ardeur qui pousse les hommes de savoir ou d'étude à fouiller nos ruines et à mettre à nu les sources de notre histoire. On se plaît à chercher des souvenirs dans la nuit des anciens temps, à remuer la cendre des morts, à honorer les tombeaux et à s'instruire à la vue des ossemens humains. L'intelligence, recueillie en elle-même, dégagée des préoccupations du moment et des misé-

rables rivalités qui bourdonnent autour d'elle, se jette dans les bras du passé pour lui demander ses nobles enseignemens.

Aux premières lueurs de la civilisation correspondent, chez presque tous les peuples, des travaux féconds en souvenirs héroïques. Toutes les nations, grandissant peu à peu à l'ombre de la main divine, marchent au milieu de l'enthousiasme et de la foi. L'avenir semble les bercer dans des flots de poésie et parmi les couronnes que les siècles doivent ternir ou emporter. C'est ainsi qu'Olympiades écrit les annales de la Grèce, que Rome proclame ses *fastes consulaires*, et que le moyen-âge nous offre ses chroniques. Voilà les premiers rudimens de l'histoire. Les progrès de la société les feront éclater avec grandeur; ils prépareront les matériaux pour des œuvres plus complètes; et puis se montreront derrière le rideau des âges, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Tite-Live, Tacite, Mézerai et Bossuet.

Le développement prodigieux que la science historique a obtenu dans toute l'Europe remonte à la fin du seizième siècle. A cette époque de fermentation intellectuelle, tous les peuples de l'Europe travaillent à débrouiller le chaos qui s'étend derrière eux. On cherche à soulever un coin du voile qui pèse sur le passé, à étudier les faits principaux des anciens temps. La France donna l'élan aux autres nations qui avaient déjà les yeux fixés sur elle. Joseph Scaliger, cet homme qui semble avoir été puiser au ciel à la source des connaissances humaines, le seul, dit Frédéric Schegel, que le peuple français puisse opposer à Leibnitz, découvrait les ressources de la chronologie pour l'étude de l'histoire; les Ducanges, les Baluze, les Lecointre, les Duchesne, les Tillemont, l'Académie des inscriptions et les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dans leurs innombrables investigations, exhumaient les légendes, les chartes et milles autres élémens historiques enfouis dans les ruines du moyen-âge, et coordonnaient les monumens gigantesques qui feront l'étonnement de la postérité la plus reculée.

L'histoire, passée entre les mains de Daniel et de Mézerai, se revêtit d'une robe plus riche et plus éclatante. Elle fit la critique des hommes et des choses avec impartialité, souvent même avec indépendance. Peut-être ne pénétrait-elle pas encore assez profondément dans la pensée des personnages, car elle allait chercher dans les résultats de leurs entreprises seulement les traces de leur prudence ou de leur habileté. C'était un miroir où les rois pouvaient se regarder dans toute

leur puissance et contempler l'image réfléchie de leurs erreurs ou de leurs défauts ; mais ce miroir était incomplet, puisque les peuples ne pouvaient pas y paraître derrière leurs conducteurs. Ce fut alors que Bossuet nous les montra marchant en aveugles dans les secrets desseins de la Providence. Il esquissa, avec toute la profondeur de son génie, l'histoire entière de l'humanité dans un seul tableau où les peuples et les rois se donnaient la main pour franchir l'espace qui les séparait de leurs destinées communes.

Le passage du dix-huitième siècle dans le monde historique fut marqué par des décombres. Il gratta le tableau de Bossuet pour en effacer les lignes sublimes, et corrompit toutes les sources de l'histoire en niant les vérités bibliques et en expliquant l'admirable architecture de l'univers par les seules forces attractives et moléculaires. Des hommes, doués de l'intelligence la plus élevée, ayant pris l'état social en mépris et en haine, entreprirent l'œuvre des Titans, et voulurent comme eux escalader le ciel après avoir rayé le nom de Dieu de leur conscience et de leurs écrits. La raison humaine, proclamée l'arbitre suprême du code moral, religieux et politique, donna le branle à toutes les institutions, et pour arriver à ces incroyables bouleversemens, le levain de la révolte fut jeté, à pleines mains, au milieu de la société d'alors en proie au sommeil léthargique, mourante de faiblesse et d'incurie, qui s'en allait à tout vent de doctrine et ne devait se réveiller que pour monter sur l'échafaud. Voltaire, que l'on recontre toujours sur le chemin de la destruction, rabaissa la dignité de l'histoire aux misérables proportions du pamphlet religieux et politique, et Montesquieu lui-même, cet homme de génie, qui un siècle plus tôt eût été le disciple ardent de Bossuet, reçut de son siècle une influence fâcheuse pour les hautes facultés de son intelligence. Ce fut lui qui le premier tourna ses regards vers l'autre partie du détroit, et ouvrit ainsi l'arène aux idées politiques de la Grande-Bretagne.

En résumant ce que nous avons dit jusqu'ici de notre littérature historique, nous voyons que deux écoles ont paru déjà dès le dix-septième siècle. La première, que nous appellerons école analytique, celle de Daniel et de Mézerai, étudie les faits avec l'érudition des monastères, et la seconde, école synthétique, celle de Bossuet, groupe l'histoire des nations autour d'une idée religieuse, et montre aux peuples les diverses manifestations de Dieu dans la succession des empires et le dévelop-

pement progressif des sociétés humaines. Une seule école règne dans le dix huitième siècle, c'est l'école philosophique ou matérialiste.

Trois grandes fractions divisent et partagent l'école historique moderne. La première fraction a pour but de retremper l'histoire aux récits simples et naïfs des chroniqueurs du moyen-âge ; la seconde, coiffée du bonnet voltairien qui cache une couleur plus prononcée, se pose en jouant avec la fatalité ; et la troisième enfin, protestante ou doctrinaire, sacrifie l'étude des faits aux préjugés du moment; elle tient un glaive d'une main et de l'autre un flambeau.

M. de Barante paraît sur le premier plan. Dans son *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, il a donné une étude assez fidèle, mais un pâle tableau du XIVe et du XVe siècles. Quatre rois de France y sont représentés, Charles V, Charles VI, Charles VII, et Louis XI; on y voit Duguesclin épouvantant l'Anglais qui est venu prendre pied en France et y planter son drapeau; l'anarchie qui accompagne la démence de Charles VI; la lutte sanglante des ducs d'Orléans et de Bourgogne pour la régence; les réactions des Bourguignons et des Armagnacs ; les désastres d'Azincourt, de Crevant et de Verneuil ; Henri V, roi d'Angleterre, proclamé roi de France ; Jeanne d'Arc, la fille céleste qui indique la victoire à Charles VII et qui meurt sur un bûcher anglais; et le triomphe de Louis XI sur Charles-le-Téméraire. Voilà, en partie, les principaux desseins de cet ouvrage assez pauvrement colorié.

L'idée qui anima M. de Barante dans la composition de cette histoire fut peut-être bonne et morale, mais, hâtons-nous de le dire, il n'eut jamais la conscience de sa moralité. Il restaura le monde historique en le retrempant aux sources primitives, et cela, sans comprendre lui-même l'élan nouveau qu'il imprimait à la science. L'engouement de la France pour Walter Scott avait séduit son ambition, il essaya de transporter dans son ouvrage les détails pittoresques et la couleur locale que le romancier anglais sait répandre sur toute chose. Le moment était bien choisi, la tentative réussit.

Selon nous, la forme historique adoptée par M. de Barante s'arrête trop à la surface ; il n'a fait qu'entrevoir d'une manière vague et confuse les causes lentes et progressives qui ont amené l'établissement de la puissance bourguignonne par Philippe-le-Hardi, les sanglantes factions et les guerres civiles formées par Jean-sans-Peur, les catas-

trophes qui mirent les destinées de la monarchie entre les mains de Philippe-le-Bon, enfin la victoire de Louis XI sur Charles-le-Téméraire. Le coup d'œil philosophique lui manque; les secrets motifs de la grandeur et de la force de ces temps héroïques, si remplis de chutes et de restaurations soudaines, se sont dérobés à sa vue, ou plutôt, il n'a pas voulu les chercher lui-même; il a mieux aimé peindre les faits qu'en approfondir les causes.

Nous voici en présence du système fataliste dont M. Thiers est le représentant. Selon les données de cette désespérante doctrine, l'humanité, dans son passage à travers les siècles, marcherait vers un but fatal, sans providence pour la conduire, et sa roue éternelle devrait broyer les générations qui feraient obstacle à sa course. Voilà le système désorganisateur de toute société proclamé en France dix-neuf cents ans après la mort du Christ! Voilà l'homme du *progrès* qui s'élève contre toutes les civilisations, et saute à pied joint de l'autre côté de la croix pour faire descendre sur le front et sur la conscience des hommes le niveau de la fatalité, et place ainsi Bossuet à côté de Voltaire, Robespierre et Marat auprès de Louis XVI, et le duc de Berry vis-à-vis de Louvel, pour rejeter d'une main brutale toutes les législations écrites et nier la liberté humaine en lui dressant une apothéose sur les milliers de victimes qu'elle vient d'étouffer!

Voyez? Louis XVI, le père du peuple, monte sur l'échafaud. Il parle comme un roi chrétien, pour pardonner, mais le roulement du tambour se fait entendre.... une tête tombe.... tout est consommé pour la royauté!..... Soyez calmes et retenez votre anathème, car la victime était dévouée, et M. Thiers le proclame.

Une reine paraît dont les cheveux ont blanchi dans une seule nuit. Le bourreau est prêt, sa tête va rebondir sur le billot du vingt-un janvier! n'exhalez pas votre horreur, car la fatalité l'a voulu, et M. Thiers le proclame.

Sous les voûtes froides et humides du temple, un enfant et un roi, Louis XVII, est en butte aux angoisses de la faim, aux tremblemens du froid et aux plus poignantes humiliations. Le cordonnier Simon et sa femme, *l'instituteur et la gouvernante*, comme la révolution les nommait d'une façon si atrocement dérisoire, l'accablent de coups, le privent d'air et de lumière, le chargent de guenilles et le conduisent à la mort en lui faisant traverser une agonie de plusieurs années. Le 8 juin 1795

a vaincu le 21 janvier 1793 par le raffinement des cruautés faites à huit-clos. Mais n'allez pas interroger ces crimes, car la fatalité les voulait, et M. Thiers le proclame.

Tel sont les égaremens de cette haute intelligence que l'orgueil a fourvoyée, que l'ambition dévore. M. Thiers a chanté un hymne à la révolte, et cette *noble* fille l'élèvera dans ses bras sanglans et le conduira dans les salons dorés des cours; quitte, envers lui, pour lui disputer ce nouveau terrain quelques mois après.

Le système de la fatalité appliqué à l'histoire, a dit un profond philosophe, est une preuve certaine de l'ignorance des causes politiques de la part de l'écrivain. Lorsqu'un physicien, arrêté dans ses démonstrations expérimentales, remonte au hasard pour expliquer les phénomènes de la nature, c'est là une confession manifeste de son ignorance des causes naturelles; il en est de même pour l'historien qui avoue ainsi la faiblesse de ses ressources démonstratives. Voilà pourquoi M. Thiers s'est jeté dans les bras de l'admiration pour rendre son œuvre plus facile. Il admire d'abord Louis XVI, puis Mirabeau, puis Robespierre, parce que sa tète domine tous les massacres, puis Danton, puis Barras; mais la nature de ces derniers était si laide qu'il a été forcé de la voiler, de la grandir en lui donnant quelques proportions. Dans sa verve enthousiaste, il applaudit, il bat des mains aux états généraux, à l'assemblée nationale, à la constituante, à la convention, et par conséquent à la terreur et au déluge de sang qui la suit; il tressaille de joie à la vue du directoire. S'il eût écrit l'histoire du consulat et de l'empire, ce fier apôtre de la liberté aurait même admiré son sceptre de fer. Ne nous demandez pas maintenant pourquoi il n'a point applaudi au sublime dévouement du clergé, qui refusa de plier sous l'erreur et préféra monter sur l'échafaud parce qu'il s'approchait du ciel.... Quand le cœur manque à l'homme, est-il capable de sentir?...

M. Guizot s'est placé sur un terrain à part. Il a étudié les progrès de la civilisation européenne considérés sous le point de vue de la liberté de la raison individuelle, en nous donnant ainsi les ébauches d'une histoire protestante et doctrinaire. Assis à la Sorbonne, au milieu d'une foule d'élèves, c'est là qu'il commence le patriciat dont il a puisé l'amour à l'école de Genève, avec cette manière large d'apprécier et de grouper les faits qui lui est particulière. Il s'efforce d'établir une ligne de démarcation entre le développement social et celui de l'individu,

parce que ce dernier, selon lui, mérite plus d'attention et d'appui, et que le progrès de la société lui fait obstacle. Il fait germer dans les cœurs cette politique dogmatique dont le vaste réseau s'étendra plus tard dans toute l'Europe. Il agite la grande question de la légitimité, mais sa logique devient boiteuse. Ici, comme partout, il évite la conclusion parce que l'échafaudage métaphysique de son système éclaterait sur sa tête. Il a de la haine et du mépris pour tout ce qui heurte ses doctrines politiques, et le protestant de Genève devient tour à tour, comme l'a dit un critique, *un homme des communes*, *un centenier du temps de la ligue, un de ces turbulens caractères d'échevins qui tendaient leurs chaînes jusque devant la porte du palais du roi.*

Cependant M. Guizot laisse dormir parfois son humeur et ses préjugés. Alors, de grandes appréciations jaillissent de sa pensée; mais le sophisme revient bientôt; il sème dans l'esprit de la jeunesse qui l'écoute les idées de bouleversement et de révolte par ses nombreuses allusions à la révolution anglaise de 1688. On voit qu'il aime à contempler la figure de Cromwel, à suivre pas à pas toutes les phases de sa vie, comme s'il voulait le proposer pour modèle. Toute sa fougue puritaine se réveille lorsqu'il se trouve face à face avec Martin Luther. Le disciple de Calvin se raidit, mais il ne montre pas l'unité de la civilisation européenne brisée par les prêches du moine de Wittemberg, le nuage qu'il fait lever sur la monarchie française, et qui formera plus tard l'orage des révolutions dont l'aîle sanglante la couchera dans la ruine; car une chaîne invisible qui est dans les mains de Dieu unit toutes les agitations de la terre. Après les secousses de l'autel viennent les ébranlemens du trône, et quatre siècles après sa mort les semences de Luther devaient porter leurs fruits sur l'échafaud de Louis XVI. — Oh! comme il dut bondir de joie, au fond de son tombeau, ce réformateur orgueilleux, lorsqu'on lui jeta la tête du roi en hécatombe à ses principes! Si vous les aviez entendus ces ricanemens sourds qu'il poussa au bruit de la chute de cette tête, vous eussiez frémi : car une tête de roi qui tombe bouleverse les empires et fait trembler le monde!

Autour de M. Guizot et dans le même système d'histoire politique se groupent MM. de Sismondi et Thierry. Ces deux écrivains, dans leurs essais de réintégration des peuples et des races, ont rembruni leurs couleurs dans les portraits des rois. C'est ainsi que des vues étroites

et mesquines se trouvent mêlées à leurs puissantes investigations, à leurs critiques profondes, et que l'esprit de parti a jeté ses taches sur tant de nobles études. Nous devons surtout nous élever contre ces erreurs si funestes en présence de M. Thierry, qui a fouillé les ruines de nos premiers âges, les débris de la féodalité, sans remuer l'élément libre de cette société et ses franchises provinciales, et qui a miné l'antique édifice qui abrita toutes les générations de nos pères afin de mieux applaudir à sa ruine et de danser sur ses décombres. Dans les époques tumultueuses où l'émeute gronde encore dans le lointain, il est du devoir du critique de faire entendre sa voix, quelque faible et inhabile qu'elle soit d'ailleurs, contre les hommes d'intelligence qui jettent un regard avide dans les ombres du passé pour y chercher les tisons ardens qui peuvent rallumer l'incendie d'un brasier mal éteint!

On l'a jugé d'avance : l'école moderne, préoccupée de ses haines politiques, n'a pu rien comprendre au fond religieux de notre histoire. L'élan sublime donné par Bossuet à la science de l'humanité ne devait pas dépasser les limites du dix-septième siècle. Lorsque l'homme, se posant comme son propre Dieu, rejette la notion d'un ordonnateur suprême dans les affaires du monde, il est conduit par un enchaînement de conséquences inévitables à expliquer l'ordre par le hasard, l'humanité par le doute, la société par la révolte, et l'univers par le chaos.

Certes, la part de l'historien est bien large aujourd'hui, car les hypocrites ont brisé leur masque, et la religion nous appelle. Qu'il se hâte donc de rassembler tant de débris épars, afin de replacer la société sur les puissantes bases de l'amour et de la croyance. Au lieu de s'abîmer dans l'indifférence et l'inertie, elle se ranimera plus belle, plus forte, plus vigoureuse à la voix de Dieu. Que l'historien traduise donc les lois générales du monde moral et politique selon les données du christianisme ; c'est là qu'il trouvera l'histoire et la vie de l'humanité tout entière, sa chute et sa réhabilitation. Aidé et soutenu par sa vive lumière, il pourra comprendre la liberté dont les nations européennes tendent à devenir les esclaves. La civilisation, un moment enrayée au milieu de sa course, rentrera ainsi dans les voies de ses destinées, et son passage à travers les siècles déterminera aux yeux de l'avenir le but qui lui a été assigné par la main divine. FRANCIS LACOMBE.

ARCHÉOLOGIE.

LES TOURS DE FOIX. — LE CHATEAU DE BERNUY.

Un de nos correspondans du Languedoc, le savant M. Alexandre du Mège, secrétaire-général de la société archéologique du midi de la France, vient de nous adresser plusieurs mémoires d'un haut intérêt; nous mentionnerons particulièrement les tours de Foix et le palais de Bernuy.

La première de ces notices transporte le lecteur du douzième au quinzième siècle; la seconde, du quinzième au dix-septième.

Plusieurs dynasties de comtes souverains ont possédé les tours de Foix. La plus ancienne commence à Roger Ier, fils de Bernard Roger, comte de Carcassonne, en 1050. Le douzième descendant de ce prince, Matthieu de Foix, mourut, en 1398, sans enfans, et le comté devint la propriété d'Isabelle, sa sœur, mariée à Archambaud de Grailly, captal de Buch; le comté passa ainsi dans la maison de Grailly, qui forma la seconde dynastie. En 1432, Gaston III, par son mariage avec Eléonore de Navarre, héritière de cette couronne, unit le titre de comte à celui de roi. François Phœbus mourut sans postérité, et laissa le comté à Catherine de Foix, sa sœur. Elle épousa Jean d'Albret, en 1484, et ainsi commença la troisième dynastie. Jeanne d'Albret, fille de Henri de Navarre, fut mariée à Antoine de Bourbon, et la quatrième dynastie, commencée à Antoine, finit à Louis XIII, qui, en octobre 1620, réunit le comté de Foix à la couronne.

On se rappelle encore dans ce pays de son ancienne indépendance; on y parle du comté de Foix comme s'il existait encore avec son souverain particulier, ses franchises et ses vieilles libertés. Alors même que, cédant à l'usage, on nomme le département de l'Arriège, on a bien soin de le distinguer du reste du royaume.

Le château est situé au bas du *rocher de Foix*; les tours en formaient le donjon, le dernier refuge; défiguré aujourd'hui par de nouvelles constructions, ce château sert de Palais-de-Justice; les tours sont les prisons du département.

Des prisons!... ainsi finit le dix-huitième siècle; tout ce que son vandalisme avait épargné reçut l'empreinte de sa tyrannie! Que de nobles chevaliers ont combattu dans ces sentiers étroits tant de fois parcourus depuis par des geôliers et des bourreaux. En 1272, tandis que sur la haute tour du château flottait la bannière blanche où brillait, en champ d'or, les pals de gueules des comtes, les troupes de Philippe-le-Hardi montèrent à l'assaut et tentèrent une escalade héroïque; jamais siége ne fut plus téméraire et plus glorieux. Ce même rocher, arrosé de tant de généreux sang, ce célèbre *roch de Fouïs*, que les anciens habitans du midi avaient pris pour l'emblême de la force et de la stabilité, a dû être *tracé* de nos jours; le génie s'en est emparé et des pionniers l'ont taillé; d'énormes éclats, détachés par la mine, ont roulé sur les bords de l'Arget, au milieu des

aulnes et des peupliers ; ce sont là les débris de l'antique maison de Foix ; c'est à peu près tout ce qu'il en reste.

Les souvenirs de l'histoire veillent au pied de ces tours dégradées ; en les contemplant, on se rappelle, avec Froissard, cette longue suite de nobles comtes dont les noms rayonnent autour de celui du magnifique Gaston-Phœbus, de ce modèle de courtoisie et de valeur, qui fut le François Ier du Béarn, et qui mérite, par sa gloire encore plus que par sa naissance, de se placer comme un frère à côté d'Henri IV. Bolbone, suivant l'heureuse expression de M. du Mège, était le Saint-Denis de ces rois-chevaliers ; mais ce Saint-Denis des Pyrénées a été violé comme celui des bords de la Seine ; le repos des lits de marbre n'a pas été plus respecté que celui des tombes de plomb, et les fiers châtelains de la forteresse aux trois tours élancées, les puissans comtes de Foix, qui ont embelli leur terre natale de tant de riches domaines, n'ont pas même gardé une pierre pour abriter leurs ossemens.

Le palais de Bernuy, dont les jésuites ont fait un collége, eût pu devenir l'hôtel de Cluny de Toulouse, si un autre du Sommerard s'en était fait le conservateur.

« Parmi les monumens que la renaissance a semés avec tant de profusion sur le sol des provinces méridionales, aucun ne montrait mieux le goût délicat, le charme, l'élégance, la féerie de l'architecture à cette grande époque artistique ; les restes à demi renversés de ce vaste palais sont encore admirables. Jean de Bernuy, qui fit construire cet édifice, était natif de Burgos ; il descendait d'un gouverneur de cette capitale de la Vieille-Castille. Ses grandes richesses, dit l'historien Lafaille, lui enflaient le courage, joint qu'il était gentilhomme ; et j'ai remarqué qu'on le distinguait fort dans les rôles ; car, où les plus forts après lui ne sont imposés qu'à 300 livres, sa cote-part est de mille écus, et il ne s'accommodait pas de cette distinction. » Mais alors qu'il pouvait montrer, sans y être forcé, son amour pour le roi, il offrait sa fortune tout entière. Serviteur dévoué de François Ier, qui l'aimait, Jean de Bernuy se rendit caution pour la délivrance de ce monarque après la funeste journée de Pavie, et sa fortune fut jugée suffisante pour répondre de cette rançon. De notre temps, on a vu aussi une grande fortune s'engager pour un trône, et se perdre ; mais cet engagement là n'avait rien de généreux ; ce n'était qu'une félonie que l'ambition exploita et qui fut payée par l'ingratitude. Les choses se passèrent autrement sous François Ier ; ce roi, qui n'avait jamais reçu que d'honorables services, ne pouvait que s'honorer en s'en souvenant. On le vit, le 4 août 1533, dîner avec la reine et cent dames de sa cour chez son féal Bernuy, et le fouquet toulousain, qui n'avait jamais tiré un denier du trésor, put donner une fête de Grand-Vaux sans avoir à craindre le sort du surintendant de Louis XIV.

REVUE LITTÉRAIRE.

UNE AME DE BOURBON;

Lettres écrites en 1786 et 1787, publiées par M. *Ballanche* (1).

Ce n'est pas nous qui aurions livré ces deux petits volumes à la publicité ; nous aurions craint que son souffle impur ne vînt ternir la pureté naïve de lettres si chastes , si intimes ; nous aurions peut-être aussi voulu jouir seuls et sans partage de toutes ces lignes écrites pour nous, et que la foule est au moins inhabile à comprendre ; mais parce que nous aurions cru notre égoïsme une réserve juste et sainte , nous ne tiendrons pas le langage de ceux qui voient comme une infamie dans la publication que nous annonçons aujourd'hui.

Tandis que le génie ou l'ambition des hommes dictent à l'histoire des peuples des pages sinistres ou glorieuses ; le cœur aussi a son histoire , histoire secrète d'enivremens et d'angoisses , de douces illusions et d'amers désenchantemens ; mais rarement il livre ses confidences. Aussi considère-t-on comme une étrangeté et presque comme un scandale l'histoire simple , touchante et morale d'un noble cœur. Pour que nous en soyons venus à en agir ainsi, il faut que nous ayons bien peu d'hommes de cœur, bien peu de livres écrits avec le cœur. Depuis quand , mon Dieu ! l'amitié est-elle devenue un contrat illicite ? dans quel texte de morale a-t-on trouvé qu'épancher son ame était un crime ? que révéler de tendres sentimens était dangereux ? Si nous flétrissons toujours , comme pernicieux à la société , les livres où les égaremens les plus coupables semblent vouloir trouver leur excuse dans la fougue des passions, si nous condamnons toute pensée qui ne vient pas d'une ame chrétienne , si nous condamnons tout lien contracté au mépris de la morale et de la religion , nous ne savons que nous réjouir quand nous apercevons qu'au milieu d'une société froide , égoïste et impie , il y a des ames ardentes , dévouées et religieuses ; quand nous apercevons qu'à côté de toutes les misérables pensées d'intérêt qui unissent les sociétés il y a des êtres qu'unit une mutuelle pensée de dévouement.

A ceux qui n'ont pas dans l'ame la corde qui vibre les nobles et tendres sentimens, nous ne dirons point de lire ces lettres , ils n'y verraient peut-être que la grâce élégante et simple du style. Mais qu'ils les lisent ceux qui , long-temps préoccupés des intérêts positifs de la vie , en ont un peu oublié la douce poésie , qu'ils les lisent, et ils se sentiront comme rajeunis. Refermant le livre, ils diront en retenant une larme venue à leur paupière : Dieu ! que ce qui vient du cœur est beau et fait de bien !

L. de J.

(1) Chez Delloye, éditeur, place de la Bourse, 5.

A M. le Directeur de l'*Écho de France*.

Monsieur,

Si l'excellent ouvrage (1) qui vient de paraître sur la captivité de François Ier devait avoir du retentissement dans tous les lieux de France où l'on aime l'histoire nationale, il appelait plus particulièrement encore l'attention des habitans de Chambord ; pour nous, le règne de l'auguste chevalier n'aura pas de fin ; environnés de ses souvenirs, nous les cultivons avec un respect religieux, et tous les hommages rendus à sa mémoire reçoivent de notre part un accueil aussi reconnaissant que si, au lieu d'être les gardiens solitaire de son héritage, nous faisions partie de sa maison ; permettez-moi donc de remercier, dans l'*Écho de France*, le modeste savant qui vient d'enrichir notre bibliothèque d'un des plus beaux monumens dont elle puisse s'enorgueillir.

M. Rey s'est fait comme Bayard le champion du prisonnier de Pavie ; il a vu dans les calomnies historiques de M. Rœderer l'arme traîtresse d'un autre *Sotomajor*, et c'est avec une arme mieux trempée et plus courtoise qu'il en a fait justice : il ne s'est servi que de la vérité.

Le traité de Madrid imposé par la violence était-il exécutable ?

Y avait-il engagement d'honneur de la part de François Ier dans l'acception chevaleresque du mot au seizième siècle ?

Le roi de France pouvait-il, pour se racheter, céder de son propre mouvement une partie de la France, et devait-il, après avoir laissé ses fils en ôtage et payé une rançon, aller reprendre ses fers ?

Telles sont les graves questions que l'auteur a examinées avec toutes les autorités du temps ; historiens de France et d'Espagne, amis et ennemis, il a tout consulté, et les lumières qu'il a répandues sur les faits, les ont mis dans un tel jour qu'il est impossible de conclure autrement que lui.

D'abord si l'on se transporte avec M. Rey dans les idées de l'époque, on n'oubliera pas qu'un chevalier pris sur le champ de bataille ne regardait sa captivité comme inviolable que lorsqu'il avait donné sa parole de ne pas chercher à s'y soustraire ; or, jamais François Ier ne voulut contracter cet engagement, et un traité quel qu'il fût ne pouvait pas suppléer au refus de s'engager ainsi suivant l'usage consacré par les lois de la guerre Évidemment, le traité de Madrid n'était et ne pouvait être exécutable dans la pensée de François Ier, que jusqu'à concurrence de son droit, et de celui de la nation implicitement appelée à ratifier ce traité, puisqu'il s'agissait de la cession d'une province dont il ne pouvait disposer sans son concours.

Charles-Quint, comptant sur la légèreté qu'il attribuait à son rival, s'efforça

---

(1) *Histoire de la Captivité de François Ier*, par M. Rey, membre de la Société des Antiquaires de France, etc., etc. Chez Techner, place du Louvre, et Delloye, place de la Bourse.

de lui tendre un piége en l'engageant au-delà de son pouvoir ; mais le piége était si grossier et la mauvaise foi si flagrante que son chancelier même Gallinara qui en pressentait l'inutilité refusa d'apposer sa signature au traité.

Suivez François I[er] à son retour d'Espagne. Son premier cri en franchissant la frontière fut celui-ci : *Je suis encore Roi.* Il entendait par-là que Charles-Quint n'avait pu le dépouiller du titre qu'il tenait de Dieu et de son droit ; mais cette couronne qu'il avait portée si haut dans les fers il venait la déposer sur l'autel de la patrie, et il était décidé, s'il fallait retourner à Madrid, à l'abdiquer avant, pour ne pas la livrer à la merci de Charles-Quint.

Voici l'assemblée des notables convoquée à Cognac en présence de deux envoyés du monarque Espagnol et des députés de la Bourgogne ; voici encore les trois ordres réunis à Paris dans un lit de justice en novembre 1527, et quel langage le roi tient-il, si ce n'est celui d'un homme prêt à se dévouer, mais qui ne veut sacrifier que lui-même.

« Si vous jugez, dit-il, que l'état ne puisse subvenir à la rançon exigée pour » mes enfans, il faut ou vendre la Bourgogne ou trouver bon que je retourne » me constituer prisonnier à Madrid; car de croire que les choses puissent » rester dans l'état où elles sont, et que j'achète ma liberté au prix de celle » de mes enfans, qui *sont ceux de la chose publique*, ce serait me faire outrage. » D'ailleurs quel serait le fruit de cette barbare politique ? Je puis mourir de- » main, et au lieu d'un roi, vous en auriez deux à racheter. Si, par les arran- » gemens qui peuvent être pris, ma présence cesse d'être nécessaire, je pars pour » Madrid. Écartez de vos délibérations tout ce qui me touche personnellement, » et ne consultez que l'intérêt de notre commune patrie, à qui nous devons » tous également, lorsque ses besoins l'exigent, le sacrifice de notre vie et de » notre liberté. »

Le clergé est entendu. Il répond par l'organe du cardinal de Bourbon qu'il conseillera le roi selon sa conscience et l'aidera selon son pouvoir.

La noblesse, représentée par le duc de Vendôme, déclare qu'elle est prête à sacrifier *corps et biens ;* et le premier président de Selve fait au roi les offres les plus généreuses tant au nom de sa compagnie qu'en celui des autres compagnies souveraines, le corps de ville et le *tiers-état.*

La délibération de chacun des ordres séparés dure quatre jours, et le 16 décembre 1529, les *Trois Ordres réunis* reconnaissent d'un commun accord que le roi de France excéderait son pouvoir en abdiquant, parce qu'appartenant à ses sujets comme ils lui appartiennent, il n'aurait pas le droit de disposer de sa personne sans leur aveu ; que les promesses arrachées par la force et les violences étant de leur nature *invalides et nulles*, il n'était tenu en aucune manière de faire la cession de la Bourgogne ; que père de la chose publique qui par son absence demeurait orpheline, il était supplié de rejeter toute pensée de retour à Madrid, et que l'empereur se contentant d'une somme de 2,000,000 d'écus d'or pour la rançon *des fils de France*, ce nom indiquait les obligations du pays. »

Cette décision était conforme au principe de notre ancien droit public : *Lex consensu populi fit et constitutione regis.* La patrie et le roi étaient inséparables ; aucun divorce n'était admissible entre l'oint de Dieu et le peuple. Le roi, pre-

mier gentilhomme du royaume (*gentis homo*), ne pouvait pas plus abdiquer que céder une portion quelconque de la France sans le consentement de la nation.

Citant l'exemple de Henri, gendre du marquis de Montferrat, devant Salonique en 1207; de Clisson, retenu traîtreusement par le duc de Bretagne, et de beaucoup d'autres illustres prisonniers, M. Rey démontre la nullité radicale du traité de Madrid.

Puffendorf opine dans le même sens. « Charles-Quint, dit-il, n'avait aucun recours contre la parole du roi qui ne lui avait jamais été donnée, et c'est pourquoi, reconnaissant lui-même l'inutilité d'un traité qui n'était qu'insidieux, il retint en ôtage les fils de France.

Mais le monarque espagnol fit plus encore : il signa le traité de Cambrai et proclama ainsi de la manière la moins équivoque la bonne foi de François Ier, bonne foi qu'il avait du reste assez hautement reconnue en venant s'exposer lui-même aux représailles de son ancien prisonnier.

« Si François Ier fut parjure, s'écrie M. Lacretelle, tous les Français furent ses complices. »

On aime à voir M. Rey s'animer de la même indignation pour repousser une attaque dont le but est de flétrir l'honneur chevaleresque de l'ancienne France dans sa plus haute personnification ; ce sont là de ces colères généreuses qui honorent le cœur et qui font d'un écrivain quelque chose de mieux qu'un homme qui écrit, je veux dire, un homme qui sent et qui pense, et dont la plume ne sait comme la vôtre, M. le Directeur, exprimer que les convictions.

J'ai l'honneur, etc.

Chambord, le 22 juin 1837.

Le Comte Adrien de Calonne,
Conservateur de Chambord, membre de la Société archéologique de la Somme, etc., etc.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE JUIN.

Mon bulletin mensuel sera court. Sur quatre semaines, Paris en a passé deux hors barrière, et les autres n'ont été remplies que par une fête en cinq ou six actes avec prologue, épilogue, entrée, ballets, galas, étouffemens, asphyxies, pompes funèbres, etc. Pour parler des merveilles de Fontainebleau et de Versailles, il faudrait, en bonne conscience, les avoir vues, et je l'avoue sans honte comme sans rancune, on avait oublié de m'inviter. Quant aux bals de l'Hôtel-de-Ville et de l'Opéra, on comprend qu'après les historiographes officiels, je ne m'aviserai pas d'en faire la description. L'enthousiasme délirant de M. Scribe, noté par M. Auber, chanté par M. Duprez et rechanté sur tous les tons par MM. des Débats, m'a porté à la tête. Je ne sais qu'admirer et me taire.

Une observation seulement, c'est qu'on a oublié la morale de tous ces contes des mille et une nuits ; serait-ce qu'on ait désespéré d'en trouver une ; que tout ait cessé avec la dernière mèche du dernier lampion, ou avec la dernière fusée du dernier feu d'artifice, et qu'il ne soit resté en fin de compte que la carte à payer? On aurait tort : bonne ou mauvaise, toute représentation a sa morale, et quand l'auteur oublie de la tirer, c'est le public qui s'en charge. Or le public, je veux parler de celui qui n'a pas les raisons de complaisance et de mutisme signalées par l'honorable M. Gaugier, a beaucoup ri et se permettra de rire encore longtemps du contraste qui lui a été offert. Si bonnes gens que nous soyons, si épris qu'on nous suppose des beaux spectacles et des belles paroles, nous n'admettons pas qu'on puisse nous dire blanc et noir en même temps, et nous montrer l'ombre de Louis XIV aux chants de la *Marseillaise*.

Il y a une époque dans l'année pour les travestissemens : libre à chacun alors de prendre le masque qui lui convient, ou de se barioler des couleurs qui lui plaisent ; mais passé ce temps de grâce, il n'y a ni à propos ni bon goût à déguiser sa voix ou son visage. On s'expose, en agissant de la sorte, à être accueilli par le cri cynique des gamins de nos faubourgs, et, en vérité, c'est là un bien pauvre dénouement après tant de frais de mise en scène.

Exclu comme je le suis du *pays légal*, et par suite du monde privilégié qui a le monopole des billets, je n'ai eu à choisir, pour prendre ma part du bonheur national, qu'entre les Champs-Élysées et le Champ-de-Mars, et il m'a paru qu'en ma qualité de contribuable, je pouvais faire comme nombre de hauts fonctionnaires, j'ai bravement cumulé ; mais quelle cohue, quelle poussière, quel tapage dans le carré Marigny et sur les allées voisines ! C'est bien là que la comédie se joue à découvert ! Tous les charlatans, tous les bateleurs, tous les saltimbanques patentés, sont réunis comme dans un sabbat-monstre ; tous ont des grosses caisses pour accompagner leurs discours, et des trompettes pour proclamer leur gloire ; les habits usés et retournés, les couleurs ternies, les broderies

fanées, les oripeaux tirés de la friperie des grands et petits théâtres, toute cette défroque enfin qui grimace un luxe de cour, est étalée devant une multitude de béotiens que l'on cherche à piper par des harangues à perdre haleine, ou des parades à se rompre les os; aisément rassasié de tant de plaisirs, j'ai passé outre, et franchissant avec effort l'allée des Veuves dont le calme habituel m'a paru singulièrement troublé, je suis arrivé au pont d'Iéna et delà au Champ-de-Mars.

On m'avait promis un bombardement magnifique; il ne s'agissait de rien moins que de la lunette Saint-Laurent, de cette lunette imprenable qui a été prise sans coup-férir, et qui a mérité de figurer dans les armes d'un jeune conquérant; je n'étais pas fâché, je le confesse, de me trouver face à face avec quelque chose qui eût l'air d'un danger; cela donne des émotions et cela ne fait aucun mal; d'ailleurs, nous étions en petit comité, rien que ceux que l'on avait jugé à propos d'éloigner des Tuileries par une adroite diversion, deux cent mille à peu près; les faiseurs de statistique diraient deux cent mille *ames*, et que n'est-ce rigoureusement vrai, mais hélas! s'il y a souvent doute pour les ames, il y a toujours certitude pour les corps, et il serait bien à désirer que la police se livrât à une appréciation plus matérielle quand elle mesure les portes par où doivent rouler les flots de la foule.

Tous les tertres du nord étaient si remplis, qu'un gant jeté dans quelque direction que ce fût n'aurait pu tomber à terre. Il y avait de quoi frémir à la seule pensée d'un mouvement dans cette masse compacte, que déjà l'impatience agitait sourdement; on entendait vociférer çà et là par les loustics : la toile ou la recette! Mais voici mieux; un enfant perché au sommet d'un orme d'où il criait à tue-tête : place à louer! arrache une branche et la fait voler au milieu d'un tertre; elle atteint le casque d'un dragon qui se fâche; la foule se moque de ses jurons, et aussitôt le facétieux moutard a cent imitateurs; des mottes de gazon sont arrachées et lancées toutes pierreuses, à droite et à gauche; la riposte était inévitable; en peu d'instans la mêlée devient générale, sur trois tertres on se bat en hurlant, les femmes aveuglées par le sable qui pleut sur elles, se couvrent la tête de leur robe, et crient d'autant plus fort qu'elles ne peuvent fuir.

La plaisanterie promettait; nombre de coups de poings avaient été distribués, et j'avais pu remarquer, en examinant les acteurs de ce galant prologue, que la plupart, vêtus de blouses, appartenaient aux environs de Paris; or, qui ne connaît ces bons paysans de la banlieue, qui ne sait que n'ayant guère d'autre école de civilisation que la halle, il n'est pas de brutalités dans lesquelles ils ne soient prêts à se ruer comme des Hurons; je me tais sur les escouades de filous et sur les bandes de forçats libérés que l'absence de la police avait rendues maîtresses du terrain; l'heure de leur travail n'était pas encore venue; elles se contentaient de peloter en attendant partie. Il se faisait, en style d'argot, un actif *déplacement* de montres et mouchoirs, et des rires sauvages couvraient la voix des plaignans.

Dix heures sonnent à l'horloge de l'école militaire, et enfin le signal de l'attaque est donné. Quelle pitoyable déception! Beaucoup de bruit et de fumée, beaucoup de poudre tirée aux moineaux, mais rien de guerrier, rien qui vaille

Franconi ; après un échange monotone de grenades, de baguettes, de bombes, de serpentaux et de chandelles romaines, le fort de toile peinte, éclairé d'un reflet rougeâtre, est censé dévoré par les flammes, puis tout rentre dans l'ombre ; la farce est jouée.

Une partie des spectateurs qui regrettait le feu d'artifice du quai d'Orsay, hâte alors le mouvement de la retraite, dans l'espérance de voir au moins le bouquet ; sur cinq portes deux seules sont tournées vers Paris ; le gros de la foule y court ; mais dès que ses premiers rangs en ont franchi le seuil, une triple panique agit à la fois sur sa tête et sur ses flancs, elle recule, elle s'arrête, elle se resserre, elle s'étreint, et la compression est si forte qu'elle enfonce des côtes et brise des poitrines. Des pierres ont été lancées à dessein, des ifs chargés de lampions allumés sont renversés tout-à-coup et mettent le comble à la confusion ; la marche suspendue entre l'étroit passage des grilles reprend de vive force et reçoit une telle impulsion que tous ceux qui tombent sont perdus. Un torrent de plomb roule sur leurs corps et les broie. Ah ! quel spectable de mort ! Que de cris d'effroi, de douleur, de désespoir ! Que d'agonies râlant dans la poussière ! Comment pourrais-je tout faire voir, tout faire entendre, comment surtout pourrais-je rendre les lamentations de tant de malheureuses mères séparées de leurs enfans !

Au milieu des scènes qui m'ont le plus frappé après ce moment terrible, il en est une que j'aurai toujours devant les yeux ; j'ai vu un ouvrier qui se tenait attaché au cadavre d'une jeune femme et qui ne répondait que par des imprécations de fureur à ceux qui voulaient l'en détacher. Cet homme marié à peine depuis quelques jours avait fait tête à la foule pour couvrir le corps de sa femme qui était tombée évanouie ; mais pressé de toutes parts et se débattant contre le flot, il avait été porté sur elle, et en voulant la sauver, il l'avait écrasée lui-même sous ses pieds raidis par une résistance opiniâtre.

Toutes ces horreurs dues à une imprévoyance coupable se passaient le 14, et trois jours après, quand l'hôpital du Gros-Caillou et la Morgue étaient encore encombrés de victimes, nos municipaux voulaient danser ; on eut beaucoup de peine à obtenir le renvoi de leur bal au 18, anniversaire de Waterloo ; il y eut d'étranges murmures ; n'alla-t-on pas jusqu'à trouver mauvais que le roi d'Angleterre menaçât la cour de son deuil ! La remise de la fête qui devait ajouter cent vingt mille francs à la dépense était, suivant les esprits forts, une faiblesse impardonnable ; je citerai un de ces philosophes stoïques venu tout exprès de Versailles par la Gondole, et qui tint si peu de compte du sentiment général que, regardant l'ajournement comme un vain bruit, il s'affubla avec intrépidité de l'habit à la française. Dès le matin il avait fait rectifier sa lettre d'invitation sur laquelle on avait mis *Petit Chat* au lieu de *Tichat;* il avait profité de l'occasion pour visiter les salles de l'Hôtel-de-Ville qui, comparées à celles du bal de Versailles, lui avaient offert, disait-il avec emphase, toute la différence d'un vers luisant au soleil ; enfin il avait déjeûné *légèrement*, et il s'était abstenu de dîner *pour éviter la chaleur* ; aussi entra-t-il dans une colère de dogue en apprenant que les opposans l'avaient emporté. « Et ces glaces ! Et ces galantines ! Et ces daubes ! Et ces énormes poissons ! répétait-il sans cesse en levant les yeux au ciel ; qu'est-ce que tout cela va devenir ! Quel meurtre, Grand Dieu ! laisser

perdre tant d'excellentes choses ou, ce qui est plus impolitique, les envoyer aux hospices ! »

Cet honnête philantrope, interprète naïf de tant d'autres, a dû être bien plus indigné, selon toute apparence, lorsque le 18, jour du grand bal et de la petite conspiration, il a vu les rafraîchissemens passer devant lui dans des boîtes fermées ; mais ses tribulations n'ont pas fini là, le bal donné à l'opéra par la garde nationale a pu le livrer encore à l'affreux supplice de Tantale, si j'en juge par le nombre des fugitifs qui couraient à Tortoni comme des incendiés courent à la rivière. O généreuse milice citoyenne ! Qu'elles sont splendidement ordonnées tes fêtes de famille ! Que d'élégance ! Quel goût exquis ! Quelle noble profusion ! C'est au milieu de tes *épouses* qui la comblaient de leurs attentions délicates que la jeune duchesse est tombée d'épuisement comme Vert-Vert sur son tas de dragées ! Ajoute donc, tu le dois à ta gloire, ajoute *mille écus de vers* à ceux que la caisse municipale a payés, et qu'un épithalame bourgeois soit le complément du chant royal ? Ce ne sera pas un écu par beauté plus belle que l'Hélène...... de Paris. X. Moraldi.

Revue des Théâtres.

COMÉDIE FRANCAISE.

Première représentation. — Le *Chef-d'œuvre inconnu*, drame en un acte et en prose, de M. Charles Lafond.

Nous voulons vous montrer l'art dramatique sous toutes ses faces ; nous voulons contrôler avec vous tout à la fois son spirituel et son matériel ; nous l'examinerons donc tour à tour sous le rapport moral, sous le rapport littéraire, et même sous le rapport financier ; nous dirons ce qu'a été le théâtre, ce qu'il est devenu, et nous chercherons à deviner ce qu'il deviendra. Grande tâche que celle-là, mais qui appartient de droit à l'*Écho de France*, puisqu'il a pour mission de porter la lumière partout.

Dans notre dernier article, nous vous parlions du public factice qui a remplacé le véritable public, nous vous parlions des auteurs *reconstructeurs* et *démolisseurs*; occupons-nous maintenant des *critiques*, ou si vous aimez mieux des *feuilletonnistes* : jugeons qui a jugé, frappons qui a frappé.

La critique aujourd'hui se partage en trois camps : la critique douce, sucrée, complaisante, bénévole, qui loue tout, qui applaudit tout, qui exalte tout, qui s'enthousiasme de tout, et qui crie sans cesse au prodige ! au miracle ! au chef-d'œuvre ! depuis l'article *Comédie-Française* jusqu'à l'article *Folies-Dramatiques*. Vous connaissez ces phrases pour ainsi dire stéréotypées : « *Le succès a été com-*

plet; l'auteur a été nommé au milieu des applaudissemens; la foule assiégera les portes; la pièce en vogue, etc., etc. »

Puis nous avons la critique violente, acerbe, grossière, impitoyable, qui siffle tout, qui brise tout, qui pulvérise tout, frappant à droite, à gauche, comme un Colin-Maillard, et qui se proclame la critique, la seule et véritable critique, parce qu'elle dit toujours : C'est mauvais, c'est exécrable! et parce qu'elle donne toujours raison aux sifflets. Ces deux critiques sont aussi dangereuses l'une que l'autre, et toutes deux sont aussi nuisibles à l'art dramatique.

Où l'auteur ira-t-il puiser des conseils utiles? où pourra-t-il éclairer son inexpérience? où trouvera-t-il la conscience de ce qui est bien ou mal dans son œuvre. Ballotté entre la louange exagérée des uns et le blâme outré des autres, il n'aura plu de foi dans la critique, il restera avec tous ses défauts, et perdra peut-être même ses qualités.

Pauvres auteurs! au moment où vous sentez vos forces augmenter, votre esprit grandir, votre imagination se développer; au moment où vous prenez confiance en vous-mêmes, où, pleins de courage, vous abordez hardiment un sujet vaste et difficile, tout hérissé de ces obstacles qui font à chaque instant faillir le cœur, un article brutal tombe sur vous comme la foudre; le journaliste s'empare sans pitié de vos œuvres, il les déchire avec sa griffe de fer: hier, peut-être, il vous a tendu la main!.... quand il vous verra, il vous nommera encore son ami; dans son cabinet, la plume à la main, c'est un tigre; mais le soir, lorsqu'il est au balcon avec vous, il fera patte de velours dans ses gants jaunes; armé de son binocle et paré de sa canne à pomme d'or, c'est le meilleur homme du monde! Il vous assurera qu'il ne vous en veut pas personnellement, qu'il vous aime, qu'il croit au mérite qu'il niait ce matin : ce ne sont pas vos œuvres qui l'occupent, ce n'est pas vous qu'il veut frapper; mais vous travaillez pour tel théâtre, et ce théâtre n'a pas d'égards pour son journal; vous faites un ouvrage qui doit enrichir tel directeur, et ce directeur est son ennemi intime : il lui refuse une loge de six places pour sa famille; c'est un crime de *lèze-journalisme.* Le feuilletonniste vise sur le directeur et c'est vous qu'il tue. Voilà de la justice distributive.

Que diriez-vous si nous voulions vous initier aux secrets de la critique dramatique; que de petites haines, de basses envies, de guerres misérables, nous aurions à vous dévoiler? Nous pourrions vous dire une multitude de *pourquoi;* une foule de *parce que*; mais un numéro tout entier de l'*Écho de France* ne suffirait pas, et le cœur vous soulèverait à tant de petitesses et de turpitudes : n'en parlons plus.

Mais à côté de ces critiques que nous ne qualifierons pas, il est encore une classe de critiques moins nombreuse, hélas! que les deux autres. Gens d'élite, ceux-là obéissent à une voix qui se trompe rarement ou qui fait excuser l'erreur, la conscience : indulgens, parce qu'ils tiennent compte aux écrivains de leurs dégoûts, de leurs insomnies, de leurs pénibles travaux; sévères lorsqu'ils rencontrent la médiocrité qui triomphe par l'intrigue; plus sévères encore lorsqu'ils s'adressent au talent qui s'égare, au génie qui dépense en cuivre l'or qu'il a reçu du ciel. Avant d'écouter une pièce, ils ne s'enquièrent pas de l'opinion de l'auteur; ils proclament son succès sans arrière-pensée, sans regarder la cou-

leur de la bannière. Ils ne sont pas sourds au bruit, ils ne sont pas aveugles à la lumière, ils ne se disent pas: ceci est toujours mal; ceci est toujours bien. Ils aiguillonnent et ne blessent pas, ils éclairent et ne brûlent pas, ils touchent et ne frappent pas, évitant enfin les trois écueils de la critique: l'esprit de coterie, l'esprit de mauvaise camaraderie et surtout l'esprit de parti.

C'est après avoir tracé ces lignes que nous avons été à la Comédie Française; c'est après un examen consciencieux des devoirs du critique que nous avons écouté la pièce nouvelle. C'est donc sous ces impressions, que tout lecteur de bonne foi comprendra, que nous jugerons et examinerons l'œuvre de M. Charles Lafond. Commençons par une courte analyse :

Rolla, pauvre artiste, exilé de Gènes, ne pourra jamais obtenir la main de Léonor, la fille d'un riche et noble seigneur. S'il parvient cependant à remplir le monde de son nom ; s'il peut remplacer la fortune et la naissance par la gloire, peut-être alors !... Un grand concours est ouvert à Florence, la couronne d'or doit ceindre la tête du vainqueur ; aussi, comme les joues de Rolla se creusent et se flétrissent, c'est qu'il ne peut plus reposer, l'artiste ! c'est qu'il n'a plus qu'une seule pensée, sa statue de sainte Cécile. Depuis plusieurs jours il est là, immobile devant son œuvre ; le bras qui porte la lyre est imparfait et son génie est stérile! Nul, jusqu'à ce jour, n'a vu sa statue, pas même son jeune frère Stéfano, qui, en ce moment, part pour vendre une statuette en bois que vient de confectionner Rolla pour subvenir à leurs plus pressans besoins.

Mais quelle sombre pensée vient de traverser l'esprit de l'artiste? l'insensé! cette statue est l'image de celle qu'il aime... la montrer, c'est donner à tous le secret de leur amour. On pourrait croire que Léonor est venue poser devant lui !

Stéfano accourt tout joyeux; un vieillard vient de l'arrêter dans la rue, d'admirer la statuette et de lui remettre une bourse pleine d'or. Rolla veut aller voir les statues de ses concurrens. A peine est-il sorti que le vieillard paraît ; il veut connaître le jeune homme qui annonce de si étonnantes dispositions. Stéfano, entraîné par les promesses du vieillard, découvre la statue. C'est un chef-d'œuvre! le bras gauche seul est imparfait, mais le vieillard a saisi le ciseau et le défaut a disparu.

Rolla a vu les statues de ses rivaux, et il veut enfin montrer son œuvre à son frère. O surprise ! cette imperfection qu'il n'avait pu vaincre n'existe plus !.... — Tu as trahi mon secret, tu as montré ma statue à ce vieillard, et ce vieillard c'est Michel-Ange !...... Trois coups de ciseau ont révélé le grand homme au jeune artiste !

Michel-Ange a vu le grand duc, qui envoie aussitôt chercher la statue. Rolla refuse de la livrer ; on reconnaîtra Léonor, elle sera déshonorée aux yeux de tous... Le grand duc a ordonné d'employer la force, Rolla alors n'hésite plus, il brise sa statue ! mais à peine a-t-il porté la main sur le chef-d'œuvre, que sa raison s'égare... Le coup qui a brisé la statue est retombé sur son ame. Il meurt le pauvre artiste, entre les bras de Michel-Ange et de Léonor, entre la gloire et le bonheur !

C'est une touchante histoire que celle du sculpteur Rolla, n'est-ce pas ? Mais pourquoi M. Charles Lafond a-t-il eu la malencontreuse idée de la trans-

porter à la scène ? quel beau livre il y avait à faire ! Cette vie si courte et toute artistique, se développant pleine d'angoisses, d'espérance, d'amour, d'extases, de malheur et de gloire, toute empreinte de mélancolie et de douleur ! Mais le *chef-d'œuvre inconnu* n'a-t-il donc pas réussi ! M. Charles Lafond a-t-il été infidèle aux promesses de l'auteur de *La famille Moronval*, non, son nouveau drame a réussi, se faisant passage tantôt au milieu de la froideur, tantôt au milieu des bravos des spectateurs. A peine étions-nous échauffés par un style brillant et coloré, une passion énergiquement exprimée, des scènes habilement conçues, que nous retombions glacés ! émus en voyant cet homme si faible luttant avec courage contre sa forte et fatale destinée, nos yeux se remplissaient de larmes, et tout-à-coup nous sentions nos larmes se tarir ! C'est que le talent de l'auteur venait à chaque instant se briser contre le piédestal de sa sainte Cécile ; c'est qu'à chaque instant l'illusion était détruite ; le mot *chef-d'œuvre* revient pour ainsi dire à toutes les phrases ; eh ! bien, ce *chef-d'œuvre* qui saisit d'admiration Michel-Ange lui-même, savez-vous quel est ce *chef-d'œuvre* à la Comédie-Française ? une statue de plâtre bien misérable, bien disgracieuse, dont de pauvres paysans voudraient à peine pour la madone de leur village ! Comme elle eût été belle dans un livre cette sainte Cécile ! comme l'imagination du poète eût été s'inspirer au souvenir du beau tableau de Paul Delaroche.

Le livre eût été neuf ; le drame est venu modestement se ranger après deux succès, le *Tasse* et *Chatterton*. Plaignons donc l'auteur du *chef-d'œuvre inconnu* de n'avoir pas compris toute la portée de son sujet ; gémissons sur l'erreur de M. Charles Lafond, car nous lui devons une pièce médiocre de plus, et un beau livre de moins.

Vicomte ALMÉRIC.

Nous adressons à nos abonnés une table des matières contenues dans le sixième volume ; nous avions oublié de la comprendre dans le numéro de juin.

---

*Les bureaux de l'*Écho de la Jeune France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Raunheim lith

Imp. d'Aubert et de Junca

Que fais-tu là! Cromwell?..

ÉCHO

DE FRANCE.

SOMMAIRE.

A CROMWELL

Devant le portrait de Charles Ier.

Que fais-tu là, Cromwell ?... tes yeux sur ce tableau
Cherchent-ils un passé qui dort dans le tombeau ?
Viens-tu, le cœur léger sous le poids de ton crime,
D'un regard triomphant contempler ta victime ;
Ou, dédaignant ce peuple à genoux devant toi,
Jeter ta dictature à la face d'un roi ?...
Non : tout révélerait cette orgueilleuse joie
Dont rayonna ton front, quand, penché sur ta proie,
Tu broyais sous les coups de ta botte ferrée
Les restes d'un martyr, une tête sacrée...
Ton œil est triste et morne ; on n'y reconnaît plus
Ce regard qui rendait jusqu'au bourreau confus ;
Ton large front se voile, une sombre tristesse
Le sillonne des plis qui rident la vieillesse...
Ah ! c'est que ta pensée a plongé dans les temps !...

C'est qu'au fond de ton cœur des échos éclatans
Aux cris de tes remords commencent à répondre ;
C'est qu'enfin l'avenir accourt pour te confondre !

Que fut ta république ?... un fléau détesté ;
Elle meurt comme toi dans sa stérilité ;
Ton fils même, fuyant sur un lointain rivage,
Repousse avec horreur ton coupable héritage ;
Richard ne voudrait pas au prix du monde entier
Ramasser dans le sang les dons d'un meurtrier ;
Et tremblante à ton bras, ainsi qu'à la faucille
Tremble l'herbe des champs, ta douce et noble fille
S'épuise en vains efforts pour dévorer les pleurs
Dont l'ardente amertume irrite tes douleurs.

Où sont tes puritains ? où sont ces *têtes rondes*,
Géans qui promettaient des races si fécondes ;
Un peuple de marchands t'empêche de les voir
Dans ta grande cité changée en grand comptoir,
Et des vieux cavaliers la race abâtardie
Sur ses monceaux d'argent semble seule agrandie.

Tu traînas dans la poudre un sceptre chargé d'ans ;
Un autre a reparu : l'or et les diamans
Y remplacent le fer ; c'est un hochet fragile
Qu'on jette sans danger dans une main débile.
Naguère d'un vieillard privé de sa raison
N'a-t-il pas amusé la royale prison,
Et le voici mêlé pour une jeune fille
Aux perles de l'écrin légué par sa famille !...

Si les morts pouvaient rire, oh ! qu'il rirait de toi
Ce fantôme sanglant plus que jamais ton roi !
.... Mais vois donc !... ce n'est plus d'une image sans vie
Que tombe à ton aspect une muette ironie...
Charles s'est ranimé !... tu l'entends... le voilà !...
Marche, marche, Cromwel... ne t'arrête plus là !...

A. P.

Des Tièdes et des Renégats.

Depuis qu'il a été fait une visite domiciliaire chez mon fils, j'ai fait venir de chez moi tous les papiers que j'avais à Paris ; car ce qui me désolerait profondément, ce serait que la police étendît sa sale griffe sur des papiers que je regarde comme saints et sacrés ; oui, saints et sacrés, car la plupart de ces lettres ont été écrites par des mains aujourd'hui tombées en poussière dans le cercueil. Sur tant et de si doux souvenirs d'amitié et de famille, le souffle aviné d'un agent de police.... Oh profanation ! profanation !...

Voilà donc maintenant mon lit de souffrances tout couvert des souvenirs du passé ; et parmi les papiers de formes, de tailles et de nuances différentes qui y sont épars, j'aperçois une liasse que le temps a jaunie.

Cette liasse, qui porte la date de l'année 1742, est adressée à mon grand-père, Antoine Walsh ; j'y ai trouvé tant de choses qui peignent bien les hommes, et qui prouvent qu'en tout temps ils sont les mêmes, que je n'hésite pas à en transcrire plusieurs passages : le *jacobite* de 1742, c'est le royaliste de 1837 ; le *Hanovrien* qui va faire sa cour au palais de Saint-James, c'est le partisan des faits accomplis qui va courtiser le pouvoir établi....

Aberdeen, le 20 juillet 1742.

« Vous avez sans doute murmuré contre moi ; vous aurez répété : Il n'écrit pas ; que fait-il donc ?... Mon cher ami, j'observais et j'observe ; car, voyez-vous, il ne faut pas que je vous écrive ce qui pourrait faire plaisir à notre jeune prince Charles Edouard ; mais il faut que je vous écrive *ce qui est*. Vous vous souvenez de ce que j'ai dit au roi en quittant Saint-Germain : *Sire, je ne vais pas vous chercher des espérances, je vais vous quérir la vérité.*

» Depuis que je suis au pays où mon devoir m'a conduit, depuis que je remplis ma mission, je me persuade que c'est en Ecosse que l'on a dit pour la première fois : *Infâme celui qui, dans les troubles civils de sa terre natale, s'isole de tous les partis et n'en épouse aucun.*

» Ceci est dans tous les cœurs, chez le *laird* comme chez le simple homme du peuple. Il y a des contrées où les populations aiment tant

le repos, que si on le leur offrait dans la boue, elles s'y coucheraient pour y dormir. Oh! je vous assure que dans les *Highlands*, il n'en est point ainsi; et quand vous dites aux montagnards : Vous accommodez-vous du calme que vous donne le *Hanovrien?* ils secouent tristement la tête et regardent leurs claymors et les portraits de Marie Stuart et de Charles Ier.

» Je ne suis pas encore entré chez un seul royaliste sans trouver de ces images de nos maîtres légitimes : les hommes chargés d'entretenir ici le feu sacré ont deviné toute la puissance des signes extérieurs, ils ont pensé que l'on s'engageait par ces professions de foi visibles, et ils ont bien pensé.

» Quand j'entre dans une *maison où les murs*, si je puis parler ainsi, *ne portent point de cocarde,* je me défie du maître du logis. En Ecosse, on rencontre peu de ces murs-là; on dit que les murs ont des oreilles et écoutent, il faut qu'ils aient une langue et qu'ils parlent.

» Dites donc, mon cher ami, à notre comité de continuer ses envois de gravures et d'écrits jacobites.

» Dans un pays grave comme l'Ecosse, il y a plus de chances de voir durer la fidélité qu'ailleurs. Ici, quelques-uns de nos amis s'aperçoivent bien que les brochures et les publications qu'on leur envoie d'outre-mer ne sont pas toutes marquées du sceau du génie; mais dans leur amour pour la *bonne vieille cause*, ils se garderaient bien d'y signaler des défauts ou de l'ennui; sachant leur but, ils les louent et les soutiennent de leur argent.

» L'autre soir, chez notre ami *Jacques O'Mead*, un jeune homme disait que le pamphlet du père Keating, *The second Sight* (La seconde Vue), était une pauvre publication, et qu'il ne pouvait plus lire. A ce propos, mon vieil oncle s'est écrié : « Voilà bien comme sont les » hommes qui manquent de persistance; leur légèreté les empêche » de suivre long-temps la même route; et comme ils n'osent avouer » que leur fidélité s'est lassée par la longue durée des jours d'épreuve, » ils crient *à l'ennui* contre les écrivains de leur parti, quand on serait » en droit de crier contre eux *à l'inconstance.* Et pour détourner les » regards de leur plaie, ils cherchent à blesser les autres. »

» Après ces paroles un peu rudes, et dites avec chaleur, mon oncle, adoucissant sa voix, ajouta : « Jeune homme, je vous ai parlé sévère- » ment; mais vous le méritiez, car vous veniez de faire feu sur les

» nôtres : pour le triomphe de notre cause, qui est sainte et belle, il
» faut que nous soyions tous hommes de bonne volonté ; n'ayant qu'un
» cœur, qu'un esprit, qu'un espoir et qu'un but. Vous êtes d'une race
» à ne pas vous lasser de la durée des mauvais jours ; votre fidélité ne
» ressemble pas à ces plantes qui ne vivent que s'il y a du soleil....
» Quand on épouse une cause, on ne stipule pas combien d'années on
» lui restera attaché ; c'est un engagement à toujours. »

» En Ecosse, la voix des vieillards a de l'autorité sur les jeunes gens, et les paroles de mon oncle furent écoutées avec respect par celui auquel elles étaient adressées. »

Edimbourg, le 30 juillet 1742.

« Dans ma dernière lettre, je vous ai fait connaître, mon cher ami, les dispositions morales du peuple, et c'est après avoir tout bien pesé et tout bien examiné, que je le déclare, en conscience, favorable à la cause des Stuarts ; tout ce qui est honorable dans ce pays, tout ce qui vit sous le toit de son père, tout ce qui fait le bien où ses devanciers l'ont fait, désire que le trône revienne à qui de droit.

» Voulant la justice pour leurs propriétés, ils la veulent pour le pouvoir royal. Les gens qui pensent ainsi attendent et espèrent, et ne veulent tenir ni de loin ni de près au pouvoir actuel. On ne citerait pas parmi les familles les plus distinguées des Highlands trois noms qui aient passé à l'Hanovrien, et qui aient pris du service dans sa maison.

» Cet éloignement pour la cour actuelle de Saint-James est si enraciné dans les plus nobles maisons, que lorsqu'on y marie une fille, on met dans le contrat que son mari, s'il venait à changer, ne pourrait jamais, et dans aucun cas, mener sa femme à la cour du nouveau pouvoir.

» Voici un fait arrivé dernièrement aux environs de Glascow, qui vous peindra mieux que tout ce que je pourrais vous dire où en est aujourd'hui l'esprit jacobite chez les loyaux Ecossais.

L'ÉCUSSON BRISÉ.

« Parmi la noblesse des environs de Glascow, sir Andrew Mac-Clogan se distinguait par un amour de nouveauté et de changement peu commun parmi ses compatriotes, qui, il faut le dire, sont sta-

tionnaires dans leurs habitudes de famille, chose dont je ne me plains pas, car je hais le mouvement ou le progrès qui éloigne des bonnes choses.

» Sir Andrew faisait de fréquentes absences du pays, et souvent les émissaires du parti et les voyageurs du comité s'étaient plaints d'avoir trouvé les portes de son château toujours fermées; quand il s'absentait, il ne laissait point au manoir de famille ses deux fils avec le chapelain, mais les emmenait à Londres quand il y allait, et il y allait sans cesse. Dans la contrée, on parlait avec amertume de cette dérogation aux vieilles mœurs highlandaises. Un jour, après une absence de près d'une année, sir Andrew Mac-Clogan revint au château paternel; mais il y revint seul, ses fils n'étaient plus avec lui, et quelques voisins qui étaient allés à son manoir depuis son retour avaient été frappés de l'air de tristesse de lady Mac-Clogan. Pendant leur visite, ils avaient vu cette noble dame, qui ne passait pas pour être heureuse, souvent attacher ses regards sur un grand tableau où étaient peints ses deux enfans dans le vrai et vieux costume écossais, puis tout-à-coup détourner ses yeux, et à la dérobée en essuyer des larmes involontaires; tout ceci avait, comme on le pense bien, été redit dans la contrée, et, de plus en plus, les esprits devenaient défavorables au seigneur Mac-Clogan.

» Un grand moment d'épreuve approchait. Chaque année, le 29 janvier, jour anniversaire de la mort de Charles Ier, le chef du parti jacobite réunissait chez lui les hommes qui, par leur position, leur influence et leurs richesses, pouvaient le mieux servir la bonne cause.

» Sir Andrew était, et par son nom et par ses pères qui avaient toujours été attachés de près à la personne des Stuarts, dans la position d'être invité à la grande réunion jacobite; mais il avait tellement baissé dans l'opinion de nos amis que l'on se demandait s'il serait invité au grand anniversaire.

» Lord Elphinston l'invita; il vint donc ainsi qu'une grande et noble foule chez le chef du comité. C'était dans une des parties les plus sauvages des Highlands, parmi des rochers couverts de neige et de sapins centenaires aux longs rameaux pendans, que s'élevaient les tours du château d'Elphinston; et c'était grandement solennel que de voir de fidèles Ecossais avec leurs plaids, leurs tartans, leurs claymores au côté et leurs toques à plumes noires ombrageant leurs fronts attristés, se rendre silencieusement à la journée funèbre.

» Sur le donjon du vieux manoir gothique, au-dessus de cette vaste et haute pile de pierres grisâtres, flottait la bannière armoriée des Elphinston avec cette belle devise : GLORIA MEA, FIDES.

» Comme le jour du régicide est un jour de jeûne commandé, on ne se mit à table qu'après le soleil couché ; le repas fut grave et silencieux et à la lueur de flambeaux de cire jaune.

» En sortant de la salle du banquet, lord Elphinston invita ses nobles hôtes à passer dans la galerie appelée la salle du roi.

» Cette salle avait un aspect saisissant, elle était éclairée également avec des torches de cire que portaient des bras de fer partant des murailles ; tous les portraits de famille qui d'ordinaire ornaient les boiseries de chêne étaient voilés de tentures noires. Un seul portrait était resté découvert, il était placé tout au fond de la grande galerie ; ce tableau, qui s'offrait seul aux regards comme une apparition, c'était Charles-le-Martyr bénissant ses enfans avant d'aller à l'échafaud.

» De droite et de gauche, le long des murs, étaient rangés des fauteuils drappés, où les nobles assistans prirent place sur l'invitation du maître du château. Au-dessus de chaque fauteuil était l'écusson de celui qui avait droit de s'y asseoir.

» Lord Elphinston était assis sur un siége plus élevé, à la droite du portrait royal ; de l'autre côté siégeait un vieillard à la figure sévère et aux longs cheveux blancs, c'était John Jervis, le doyen des jacobites de toute l'Ecosse.

» Sa mémoire était prodigieuse, et l'on disait que sa tête gardait les annales du passé et du temps présent, et y retenait gravés les faits, les gestes, et presque les pensées de chacun. L'homme de bien osait regarder John Jervis, mais l'homme coupable n'aimait pas à se trouver en face de lui.

» Un grand silence régnait dans l'assemblée ; un discours pour louer la royale victime et pour maudire ses bourreaux fut prononcé par un des meilleurs orateurs d'Édimbourg ; des larmes coulaient sur tous les visages basanés quand il peignit les insultes faites à la majesté royale, quand il dit : Le roi des trois royaumes livré aux grossiers outrages des soldats de Cromwel. Mais quand l'orateur s'écria : « Vous le voyez, nobles Écossais, Charles a béni ses enfans avant d'aller mourir..... Ah ! faites que cette bénédiction ne soit pas vaine ! faites que les jours de leur exil finissent bientôt ! faites qu'ils puissent remonter

sur leur trône, ressaisir leur sceptre, régner sur nous et dormir ensuite dans les tombes royales auprès de leurs devanciers. »

» A ces mots, il y eut dans toute la salle un retentissement de fer, c'étaient les fidèles Écossais qui, tous simultanément, avaient porté la main à leur claymore, comme pour dire nous sommes prêts.

» Le discours fini, l'appel du serment commença; lord Elphinston descendit de son siége élevé et vint s'arrêter devant une table recouverte d'un tapis de velours noir sur lequel était posé ouvert le livre des saints Évangiles, et, levant la main, il dit: « *Au nom du Dieu par qui règnent les* ROIS, EN FACE DE L'IMAGE SACRÉE DE CHARLES STUART LE DÉCAPITÉ, EN PRÉSENCE DE VOUS TOUS, NOBLES ÉCOSSAIS, JE JURE DE ME VOUER CORPS ET AME AU SERVICE DES LÉGITIMES SUCCESSEURS DE CHARLES Ier, ET JE VOUE A LEUR CAUSE MA FORTUNE, MA CLAYMORE ET MES FILS; J'AI JURÉ, QUE DIEU ME SOIT EN AIDE! »

» Après lord Elphinston, chacun vint d'après son rang et sa dignité prononcer les mêmes paroles et prêter le même serment.

» Le tour de sir Andrew Mac-Clogan était venu, il fut appelé; à cet appel, je ne sais quel frémissement parcourut toute la salle; il se leva, et l'on entendit le bruit de ses éperons retentir sur les dalles de marbre..... Mac-Clogan était arrivé à la table du serment; comme lord Elphinston, comme John Jervis, comme Macdonald, comme O'Mead, comme tous les autres fidèles, il leva la main sur le livre sacré, et, regardant le portrait de Stuart, il dit: « Au nom du Dieu par qui règnent les rois, en face de l'image sacrée de Charles le décapité, en présence de vous tous, nobles Écossais, je jure... »

— « Arrêtez! » s'écria d'une voix de tonnerre le vénérable Jervis, dont les yeux lançaient des éclairs, « arrêtez! ne jurez pas, malheureux, qu'avez-vous maintenant à vouer à notre sainte cause? que vous reste-t-il à donner aux successeurs exilés de Charles Stuart? Votre fortune; vous en êtes-vous servi pour nos œuvres royalistes? Votre claymore, l'avez-vous tirée pour défendre un de nos frères opprimés? Vos fils, ah! vous les avez donnés à l'Hanovrien; ils servent aujourd'hui dans ses gardes, et vous, avec vos cheveux grisonnans, vous êtes allé grossir le nombre des courtisans du palais Saint-James! »

» Oh! comment redire ce qui se passa alors dans l'ame et sur le front de Mac-Clogan? comment redire la surprise, l'indignation, les cris de toute l'assemblée, qu'il soit chassé! qu'il soit chassé à jamais

de parmi nous, et que son nom et celui de sa race soient à toujours rayés du livre des fidèles et loyaux Écossais! Au milieu de cette rumeur, Jervis, descendu de sa place, était allé prendre l'écusson de sir Andrew, et, l'ayant apporté aux pieds du portrait royal, il s'écria : Sir Andrew Mac-Clogan par ta FÉLONIE TU AS SALI TON ÉCUSSON, EH BIEN! NOUS LE BRISONS.

» A ces mots, prenant à deux mains sa claymore par la lame de son lourd pommeau, il frappa à plusieurs reprises les armoiries sculptées du traître, les autres gentilshommes vinrent en faire autant, et bientôt, d'un écusson jusqu'alors honoré, il ne resta plus que poussière.»

Je voudrais que cette coutume de la vieille Écosse fût en usage parmi nous, cela arrêterait peut-être le cynisme des apostasies.

Vicomte WALSH.

PHASES
DIVERSES
DES SOCIÉTÉS ANTIQUES.

(2e article.)

Tous les peuples de l'antiquité et des temps modernes ont eu leurs époques mythologiques et symboliques, avant que chacun d'eux se créât une physionomie qui lui fût propre. Toujours l'humanité est partie du symbole en droit, en religion, en histoire : et c'est parce que nous avons oublié l'interprétation de cette langue sacrée dans un long repos où tout se désigne par des quantités positives et déterminées, que les époques primitives disparaissent à nos yeux sous d'obscurs nuages, et que nous avons substitué à la vérité les brillans mensonge de notre esprit. Ainsi toutes les traditions annoncent que la civilisation nous est venue de l'Orient; mais dans quel ordre les migrations asiatiques en Europe ont-elles eu lieu?... Quelle place chaque peuple occupe-t-il dans l'échelle du progrès parmi tous ces peuples presque inconnus?... Le génie a perdu la parole; les vers sacrés de la sibylle tourbillonnent au hasard, confondus et muets.

Nous avons considéré la Grèce comme étant arrivée la première entre les nations européennes à un haut degré de civilisation. C'est l'opinion générale ; cependant, au milieu des ténèbres qui couvrent l'histoire de ces temps reculés, on trouve des vestiges importans d'une civilisation antérieure à celle des Grecs. Les contrées méridionales de l'Italie, l'Espagne même et les Gaules visitées depuis long-temps par les flottes phéniciennes semblent avoir été habitées par des peuples déjà célèbres pendant que le Grec encore barbare attendait le législateur de Samotrace. Cette île sainte a quelque chose de mystérieux, que l'on retrouve dans les poètes grecs et latins. Platon et les meilleurs mythologues ne parlent des barbares qu'avec un profond respect et une grande vénération. Ces barbares, quels sont-ils? que Pythagore aille s'instruire à l'école des prêtres égyptiens, rien de plus simple, tout nous est venu de l'Orient; mais qu'il vienne chercher la science jusques chez les druides, quelle apparence!... et cependant de nombreuses migrations de Phéniciens et de Pélasges surtout avaient eu lieu au pays des Ibères et dans les Gaules. Ces Pélasges se trouvent partout à l'origine des choses, toujours inconnus et apportant toujours avec eux de grandes découvertes dans les arts et dans les sciences. On a cru reconnaître en eux ces peuplades malheureuses forcées d'abandonner leur patrie après la ruine de Troie, la grande ville Pélasgique, qui vinrent apporter aux nations de l'Occident leurs dieux et les souvenirs d'une haute civilisation. N'y aurait-il pas quelque chose de vrai dans la tradition qui fait venir Francus, fils d'Hector, dans les Gaules? Toutes ces questions dont l'importance historique est immense sont couvertes d'un voile qui semble impénétrable. Les premiers siècles de Rome elle-même ne sont pas autre chose qu'un roman merveilleusement arrangé par l'imagination peu scrupuleuse des historiens grecs-latins; et les immenses travaux des écrivains modernes relèvent à peine çà et là quelques débris cachés sans espoir de reconstruire le temple si long-temps oublié et méconnu.

Les premiers habitans de l'Italie dont les noms sont venus jusqu'à nous, semblent être les *Opisci* ou *Osci*, qui se disaient eux-mêmes autocthones, aborigènes, et qui sont les mêmes que les Volsques et les Fallisques. Refoulés dans l'intérieur des terres par les colonies helléniques et par les populations des Apennins, ils s'établirent dans la Campanie et dans le Latium. Les montagnes étaient habitées par les *Sa-*

belli et les *Samnites* ; de nombreuses tribus, sous les noms de *Marsi Marrucini, Sabelli, Lucaniens*, etc., unies par des ligues fédérales, mais différant de lois, de mœurs, de religion, couvraient la contrée où devait un jour s'élever Rome.

Parmi tous ces peuples, ancêtres des Romains, deux surtout ont laissé de puissantes empreintes dans la constitution et dans les mœurs de Rome. Ces deux peuples dont on ignore l'origine sont les Pélasges et les Étrusques. Les premiers, venus, dit-on, des côtes de l'Asie-Mineure, apportèrent en Italie la pierre du foyer domestique et la pierre des limites, fondement du gouvernement despotique de la famille et du droit de propriété, les deux grandes bases sur lesquelles repose la cité romaine. Ecriture, fables, religion, les Pélasges possédèrent et transmirent aux Romains tous les élémens de la vie sociale. Ils couvrirent l'Italie de monumens gigantesques, appelés Cyclopéens, et qui aujourd'hui même, après tant de siècles et de bouleversemens, se rient de leurs frêles successeurs. Cependant ce peuple qui fut l'aïeul des plus grands conquérans du monde, tant occupé de ses spéculations commerciales et scientifiques, mais inhabile aux entreprises guerrières, fut écrasé en Orient par les Grecs, en Italie par les peuplades héroïques qui l'entouraient, et qui ne virent dans ses arts et dans son culte du feu, père de l'industrie, que des opérations magiques qui les remplissaient de terreur et de haine. Toujours, dans l'enfance des nations, la force brutale et l'orgueil héroïque ont empêché les développemens de la pensée, au profit de la barbarie. Les poètes grecs ont représenté ces Pélasges, adonnés à l'industrie et aux arts, comme des Titans audacieux, comme des Cyclopes, qui, la lampe au front, descendaient dans les entrailles de la terre, pour explorer ses secrets! C'est ainsi qu'ils attachèrent sur un roc du Caucase le titan Prométhée, pour avoir voulu dérober le feu à Jupiter, roi des peuplades héroïques.

Ainsi disparurent de l'Italie les Pélasges, comme ils avaient déjà disparu des côtes de l'Asie-Mineure, de la Macédoine, des îles de la Grèce et du pays des Ibères, sans qu'il soit possible de les retrouver nulle part. Une malédiction terrible semble peser sur eux ;... ce peuple n'est-il pas un mythe? n'est-il pas le symbole des migrations asiatiques vers les contrées occidentales? ne représente-t-il pas la difficulté des pre-

miers établissemens humains, et la lutte d'une civilisation trop tôt venue, écrasée sous les forces brutales de l'Occident.

A ce peuple Cabirique succèdent les Etrusques, dont l'organisation puissante lutta si long-temps contre Rome, et qui imposèrent à leurs vainqueurs leurs lois, leur religion, leur esprit sacerdotal et aristocratique. L'Étrurie était une espèce de république fédérée, composée de douze tribus et de douze villes, chacune gouvernée par un roi, un *Lucumon*, prêtre et guerrier à la fois, possesseur et fils du Sol, interprête de la foudre, intermédiaire entre la terre et les dieux, Dieu lui-même à l'égard de sa famille et de ses esclaves les *Inopes*. L'Etrurie purement aristocratique et sacerdotale fut le modèle de la cité romaine, de l'enceinte sacrée, du *Pomœrium*, lieu défendu au peuple, exclusivement réservé au patricien. Cette nation étrusque se livre avec ardeur à la navigation et aux arts; elle élève l'architecture sur des règles fixes, et donne son nom à l'ordre toscan qui précède l'ordre dorique : elle établit la richesse publique sur la culture de la terre et de la vigne; l'ordre moral sur le mariage sanctionné par la religion et la loi, l'ordre civil sur la famille, et le droit des gens sur les hérauts d'armes. L'alliance habile du gouvernement et de la religion dont le sénat romain sut tirer tant d'avantage, c'est aux Etrusques qu'il la doit, comme il leur emprunta leur organisation intérieure, leurs armes et l'appareil si important à Rome de leurs triomphes.

Voilà les deux grands ancêtres des Romains. Sur les bords marécageux du Tibre, dans ces lieux qu'habitèrent autrefois l'arcadien Evandre, Hercule avec les Grecs, Enée avec ses Troyens, allait s'élever la grande ville qui devait réunir toutes les nations sous sa main de fer. Un aventurier célèbre, fils d'un Dieu et nourrisson d'une louve, double symbole de l'éternité de Rome et des mœurs farouches de ses habitans, appelle à lui les bandits et les malheureux auxquels il offre un asile et l'espoir du pillage. Il trace la ville sainte, la citadelle sa demeure et celle de ses pairs sur un mont, et l'*asile*, l'habitation du peuple au-dessous. Romulus, comme tous les rois qui lui ont succédé, semble n'être qu'un symbole : c'est un Hercule, un Thésée, un fondateur de ville, qui tue son frère, c'est-à-dire le peuple, et se crée patricien : c'est le droit du fort et en même temps le principe mystérieux de la hiérarchie religieuse et civile.

La pierre du foyer domestique et la pierre des limites forment la

base de la société romaine. Dans l'intérieur de sa maison le père est le génie actif, dieu tyran et farouche pour ses enfans et pour ses esclaves. Il est seul; autour de lui, femme, enfans, cliens, n'existent que par lui. Le fils est la chose du père; il peut le vendre jusqu'à trois fois, et l'arracher même de la tribune aux harangues ou de sa chaise curule pour lui donner la mort sans autre motif qu'un caprice. Hors de l'enceinte sacrée, la *gens*, les cliens ne sont plus rien, puisqu'ils ne sont plus sous la protection du vieux génie de la famille. On peut les tuer sans encourir la vengeance des lois.

De la réunion des pères de famille se forme le sénat, la cité aristocratique qui exerce sur les masses la même influence que le chef dans l'intérieur de sa maison. Son droit repose sur la propriété de la terre, du champ sacré, sur les aïeux, sur l'interprétation des lois et des augures dont lui seul a la science. Le peuple était une race sans dieux, sans aïeux, sans intelligence et ne pouvant prétendre au privilége de la parole. Le sénat réunit dans son sein tous les droits et tous les priviléges, et ne laissa aux brutes de l'asile que celui de se faire tuer pour eux sur les champs de bataille. Le Capitole, assis sur un mont, ressemble à l'Olympe, du haut duquel Jupiter d'un signe de ses yeux remuait le monde.

Il était à craindre que cette organisation aristocratique si puissante n'arrêtât les destinées de Rome; mais ce qui la sauva de ce danger, ce fut de pouvoir opposer aux patriciens une plèbe énergique et guerrière. Pendant qu'elle envahit et enchaîne les nations voisines, la lutte incessante des deux ordres crée les mœurs politiques de Rome et amène tous les jours de nouveaux progrès. Peu à peu l'esprit militaire remplace l'esprit sacerdotal si exclusif dès le commencement; et sans doute des hommes égaux sur le champ de bataille devaient bientôt le devenir dans les luttes ardentes de la tribune. La guerre fut toujours un puissant moyen d'émancipation pour des peuples esclaves. Au retour de ses conquêtes, le peuple demandait sans cesse le partage des terres; et quand il eut acquis le droit de propriété, il marcha à grands pas vers la liberté; bientôt il acquiert la parole par la création des tribuns; il arrache au sénat l'interprétation de la loi: les transactions pécuniaires succèdent aux formes religieuses. Dès ce moment une immense révolution s'est opérée dans Rome. Le peuple parvient au consulat, et, pour combler la mesure de sa puissance, il obtient quatre

places de pontifes et cinq d'augures. C'était le dernier retranchement de l'aristocratie romaine : les portes du temple se brisent, le peuple y entre de toutes parts. La loi des douze tables, arrachée au sénat, commence l'émancipation du peuple ; la mort de Virginie, comme celle de Lucrèce, devient le signal d'une ère nouvelle.

Cependant toutes ces innovations ne se faisaient que lentement et selon les besoins rigoureux des temps. Le sénat n'accordait que ce qu'il ne pouvait plus refuser, et quoique déjà la constitution de l'État fût presque entièrement changée, les Romains gardaient toujours un profond respect du droit établi et de la coutume. Les révolutions étaient préparées long-temps avant de se traduire par des faits. Mais quand le peuple fut devenu maître, il troubla l'État par son excessive prépondérance. Les conquêtes répandirent dans son sein l'or, le luxe et les vices des peuples vaincus. Les vieilles mœurs romaines, si austères et si vigoureuses, s'altérèrent. A la lutte des patriciens et des plébéiens succédèrent les guerres civiles organisées sur une vaste échelle, et déjà long-temps avant l'empire on pouvait dire que les vieilles mœurs républicaines avaient disparu.

Cependant Rome avançait à pas de géant à la conquête du monde. Après avoir mis trois siècles à réduire les tribus belliqueuses qui l'entouraient, elle étendait déjà sa puissance sur presque toute l'Italie et se disposait à déployer ses ailes lorsqu'on entendit dans Rome le bruit que faisaient les Gaulois sur le bord du Tibre. A la vue du Brenn barbare qui le menace, le brave Romain a peur. Il s'enferme dans la citadelle, il offre des sacrifices aux dieux, et du haut du capitole où il se cache il peut voir les guerriers aux yeux bleus brûler la ville sainte.

Échappée comme par miracle aux Gaulois, Rome peut tout oser. La conquête de l'Italie centrale et la terrible guerre des Samnites ne sont qu'un acheminement à de nouvelles conquêtes. La Grèce et Rome se sont déjà rencontrées sur un champ de bataille ; voici venir Carthage avec sa toute-puissance : et Carthage, comme la Grèce, est forcée de courber le front devant le génie invincible de sa rivale. Dès ce moment les farouches Romains se répandent, comme un torrent débordé, sur toutes les parties du monde. Durant le sixième siècle, ils prennent Syracuse et pénètrent en Orient ; bientôt Corinthe leur livre ses chefs-d'œuvre, la Grèce entière ses rhéteurs et ses arts, Carthage

ses richesses et le commerce du monde. Alors commence cette protection insolente que Rome s'arroge sur tous les rois, ce despotisme sanglant et rapace dont on ne trouve nulle part l'exemple, et que les patriciens anglais singent aujourd'hui avec un orgueil et un machiavélisme sans nom. Les mêmes causes qui perdirent Rome, le trop grand développement de son principe, perdront sans doute la moderne Carthage. Le fil dont elle a entouré le monde, replié sur elle-même, servira à enchaîner le monstre.

L'esprit militaire et la soif intarissable des conquêtes qui ont élevé Rome si haut vont produire leurs inévitables résultats. A force d'entasser peuples et rois vaincus dans son sein, elle perd son unité et sa physionomie. Il lui fallut reconnaître pour citoyens les barbares qu'elle avait vaincus. Les titres d'allié de la république et de citoyen romain, qui eurent d'abord une si grande valeur, tombèrent dans le mépris à force d'être prostitués à tous les partis, à toutes les villes que l'ambition des chefs entraînait à des entreprises particulières. A peine devenue maîtresse du monde, il ne fut plus question que de savoir qui de ses chefs hériterait de sa toute-puissance. Le vieux sénat avait été renouvelé; les vieilles et rigides mœurs avaient disparu avec les traditions, et le pouvoir avec elles; on sentait déjà que ce grand corps ne pourrait bientôt plus se mouvoir par lui-même et qu'il lui fallait un chef. Marius et Scylla jouent au despotisme et trouvent déjà le peuple mûr pour leurs projets. L'or et les arts avaient corrompu les mœurs et altéré la législation; la vénalité et la corruption se sont assises au milieu de Rome. Le respect des Romains pour leur ville, leur amour pour la liberté qui leur fit entreprendre de si grandes choses, l'unité civile et politique, l'organisation de la cité sur la puissance des pères, surtout l'homogénéité de ses citoyens n'ayant tous qu'un même intérêt, qu'un même but, la conquête: tout cela disparaissait peu à peu. Les habitans de Rome ne méritaient plus leur nom de Romains. Le fier Gaulois s'en vint bientôt, au grand étonnement des vieilles ombres romaines, protectrices de la cité, déposer ses sandales au milieu du sénat et revêtir la toge brillante des patriciens. Le rhéteur grec fit entendre son éloquence menteuse et pleine de malice dans ces mêmes lieux encore émus des simples et mâles paroles des Cincinnatus et des tribuns populaires. Tous les peuples du monde

venaient en pèlerinage à Rome et lui laissaient pour héritage leurs vices et leurs malédictions.

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles:
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau.
. . . .
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Dès ce moment c'en était fait de la liberté et de la grandeur des Romains; car Rome, c'était bien le Capitole, le mont Aventin et tout ce qui rappelait à ses habitans leurs mâles vertus et les élémens qui leur avaient fait conquérir le monde; mais que pouvait désormais la vue de ces lieux vénérés sur des cœurs lâches et flétris qui demandaient un maître.

Aux sanglantes querelles et aux proscriptions de Marius et de Scylla succèdent les guerres civiles des deux rivaux prétendans à l'empire, Pompée et César, qui font bientôt place à Antoine et à Octave. Sous les pas de ces hommes, les nations se précipitent les unes sur les autres à Pharsale et à Actium. L'Europe, l'Afrique et l'Asie combattent pour assouvir l'ambition de deux ambitieux. Dans ce choc terrible qu'est devenue l'humanité? Du sang, partout du sang! des nuées de proconsuls s'abattent, comme des oiseaux de proie, sur les malheureuses provinces et se gorgent de la substance des peuples. Partout de puissantes villes réduites en cendre, des royaumes croulans, des peuples réduits à l'esclavage et un deuil immense couvrant la terre. La dignité de l'homme méconnue dans son essence est écrasée sous la brutalité des faits, et la pauvre humanité, gémissante, se couvre la tête et vient mourir dans la vaste et sanglante arène du cirque. Telle fut la corruption et l'effroyable désordre que la conquête du monde jeta dans le sein de Rome, qu'un événement dans l'ordre divin dût être mis dans la balance en opposition au mal qui travaillait la terre.

Un ancien oracle étrusque avait prédit que l'Etrurie devait durer dix siècles pour faire place ensuite à un autre ordre de choses. A la comète observée aux funérailles de César, l'aruspice Vulcatius disait qu'elle annonçait le commencement du dixième siècle. Les devins toscans, consultés sur des cris aigus et lugubres qu'on entendait dans un ciel serein, prédisaient un nouvel âge qui changerait la face du

monde. Les plus anciennes traditions désignaient un mal profond, une grande tristesse parmi les hommes; c'était le sentiment d'une flétrissure mystérieuse transmise de race en race et qui semblait frapper d'un secret opprobre la reproduction de l'homme. C'est pour cela qu'on avait établi dans toutes les anciennes religions le sacrifice expiatoire du sang. Mais à côté de cette croyance universelle à un mal originel, partout s'étendait la croyance d'un rédempteur. Vers la fin de la république romaine des bruits vagues annonçaient dans les bourgades et dans les villes que les temps approchaient. Virgile parlait d'un enfant qui ferait les délices de la terre; Platon, long-temps avant, attendait l'arrivée du suprême instituteur, et les Indiens avaient prédit, comme les prophètes juifs, qu'il naîtrait d'une mère vierge sous la tente d'un berger; les druides élevaient des autels à la *vierge* qui doit *enfanter*, et Rome, pour la seconde fois, ferme les portes de Janus par respect pour l'enfant qui va naître au fond d'une petite ville de la Judée pour renouveler la face de la terre. B. Maury.

L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Chaque siècle a son esprit distinctif, son caractère, sa figure. Si, dans tous les temps, dans tous les lieux, les gloires et les misères humaines ont été les mêmes; si l'on trouve au fond du cœur de l'homme les mêmes vices, les mêmes vertus, les mêmes petitesses, les mêmes grandeurs; si les individualités, enfin, ont peu de variété, il n'en est pas ainsi des siècles, qui ont une expression qui leur est propre : cette expression est le résultat de la direction donnée aux esprits, des modifications apportées dans la société et surtout du mouvement imprimé par celui qui la dirige. Chaque siècle qui surgit est comme l'homme, qui a ses goûts, sa physionomie, sa taille, et qui laisse une image qui ne ressemble point au passé, qui ne ressemblera pas à l'avenir.

La France a eu ses rois bardés de fer, à la lourde épée; ses rois âpres, sauvages, se ruant comme des lions dans la mêlée et brisant le casque d'un soldat avec la massue ou la hache d'armes. Alors les peuples ne connaissaient que la guerre, et ils mesuraient leur admiration à la

trace de sang qu'un chef laissait après lui, aux ruines qu'il amoncelait sur son passage.

La France a eu ses croisades, ses saintes conquêtes, ses drapeaux semés de lis, ses guerriers victorieux marchant au combat la prière dans le cœur et la croix sur la poitrine.

La France a eu ses rois-chevaliers, à l'armure dorée, forts dans les batailles, brillans dans les tournois, fiers devant l'ennemi, faibles devant une femme, et courant avec la même ardeur à la conquête d'une ville, d'une écharpe et d'une fleur.

La France a eu ses rois domptant la révolte, protégeant le peuple; ses rois créateurs du commerce et des lettres, développant l'industrie, animant la pensée et proclamant du haut de leurs trônes l'empire de l'intelligence et du génie.

La France a eu les écrivains et le Versailles du grand roi, ses arcs de triomphe et sa colonne. Elle a eu ses Clovis, ses Louis IX, ses François I[er], ses Henri IV, ses Louis XIV, ses Colbert, ses Racine, ses Molière, ses Condé et ses Turenne.

A toutes les époques que nous venons de parcourir, il y eut sacrifices volontaires, dévouement au roi et au pays. Le fonctionnaire voyait autre chose qu'un traitement dans le noble emploi dont il était chargé; il laissait après lui de longs travaux, et à ses enfans le glorieux héritage de son nom. Une parole du prince payait toute une vie de fatigues et de privations. La maladie du souverain faisait courir le peuple dans les églises et chargeait les autels de prières. Il n'y avait pas que du despotisme dans ce mot : *l'État c'est moi;* car le souverain était plus que le percepteur de ses sujets; il en était l'appui et le père.

Que d'immenses souvenirs semés sur ce sol généreux, si fécond en grands hommes et en gloires ! Nous sommes tombés de haut, et nous voilà descendus au siècle des mesquines entreprises, au siècle de l'agiotage et des banquiers, au siècle de l'argent. Rien d'élevé ne surgit plus, parce qu'il n'y a rien d'élevé dans la pensée publique. L'intérêt privé a chassé l'intérêt général; un égoïsme profond gangrène les âmes, un besoin insatiable de plaisirs domine une société toute matérielle. La réputation, la gloire, le bonheur s'escomptent à la bourse. Malheur au génie modeste, au génie à pied, sans voitures, sans valets, sans hôtels, sans maisons de campagne, sans fêtes où l'on étouffe, et surtout sans table où l'on classe toutes les réputations, toutes les capaci-

tés ! Malheur à l'homme qui garde une conscience et un serment, et qui laisse à des convictions plus faciles, plus élastiques, les places, les traitemens, les honneurs et le crédit ! Il n'est pas compris, on le laisse à lui-même ; ses vieux amis s'éloignent ; on l'abandonne comme un paria, dont le contact a quelque chose de funeste. Sa vue, d'ailleurs, est un reproche vivant, et il faut s'étourdir sur le présent, oublier le passé, ménager l'avenir. Ah! sans doute il y a encore des cœurs généreux, de nobles actions, mais l'esprit général est un esprit tout matériel; nous voulons de l'aisance et des richesses à tout prix, nous appelons cela bien vivre, et nous marchons à une indifférence qui tue tout ce qui est beau, tout ce qui est grand. Cette pensée, qui s'infiltre chaque jour davantage dans les entrailles de la société, se retrouve dans les ouvrages de l'artiste, de l'écrivain, dans les combinaisons de l'homme d'État ; elle est dans les salons, à la tribune, au barreau, au théâtre, et nous n'oserions affirmer qu'elle n'assiége pas quelquefois la chaire de vérité, où brillent tant de vertus, de résignation et de désintéressement. La poésie ne parlait qu'à l'ame ; elle exaltait des sentimens que l'on bafoue. La poésie est donc morte; l'homme inspiré voudrait en vain ranimer un culte ingrat qui ne donne plus de lecteurs, plus de fortune, plus de pensions. Le tragique Ancelot avait du génie : il a préféré n'avoir que de l'esprit. Ce n'est pas lui qui a tort; c'est son époque. Au lieu d'écrire à regret pour le Vaudeville, il serait fier de donner ses veilles à la scène française, où des palmes tragiques consacrèrent ses brillans débuts. Victor Hugo jettera encore au public ses *voix intérieures ;* il les jettera confuses, inintelligibles, et se moquera de la langue qui serait si belle avec son génie. Demandez au peintre de larges et lentes compositions qui resteraient dans ses ateliers ; il vous répondra par des aquarelles, par des miniatures, par des Pygmées à l'huile, que se disputeront les galeries de nos financiers. Des hommes de talent, il est vrai, ennoblissent ce genre, et s'ils n'ouvrent aucune voie aux successeurs de nos grands maîtres, ils ont admirablement saisi les proportions de leur époque. Nous vivons de romans, de feuilletons et de journaux. Pour nous, tout est viager, tout fermente, tout travaille et tout s'épuise ; nous mesurons notre existence, nous calculons ce qui la rendra douce et riante et nous ne jetons rien dans l'avenir.

Il nous eût été indifférent de voir l'opinion religieuse se corrompre

en France par la propagande d'un *Chatel* et d'une église française, si le sectaire et son culte ne s'étaient pas suicidés par le ridicule. Nous avons des hérésies plus alarmantes et plus dangereuses; à peine y pensons-nous au milieu des bals, des illuminations, des feux d'artifice, des combats simulés qui comptent leurs blessés et donnent le triste bulletin de leurs morts. Tout est bien, pourvu que notre sommeil soit doux et que rien ne trouble notre léthargie. *Richesse*, *insouciance*, *égoïsme*, sont le mot d'ordre d'une société qui s'en va et qui n'a pas de lendemain. Un mouvement galvanique électrise encore ce cadavre paré de cercles d'or, chargé de bandelettes et de parfums, ainsi que les rois d'Asie dans leurs tombeaux. Mais il n'en sort que des germes de destruction ; le travail de la décomposition, ce travail mystérieux comme celui des vers du cercueil, est commencé et se poursuit en silence. Une transformation se prépare : quel en sera le caractère? Nous l'ignorons, et néanmoins c'est en elle que nous mettons toutes nos espérances d'avenir. Telle est l'impénétrable loi de la Providence : les orages assainissent l'air, le bien jaillit du mal, les hommes passent, mais les sociétés restent, et les malheurs d'une génération paient souvent la prospérité de celle qui vient ensuite. C'est lorsque tous les liens sont brisés que l'on sent le besoin d'en former de nouveaux. Quand l'édifice a été sapé jusque dans sa base, il se relève plus majestueux, dégagé de ses vieilles imperfections, sous la main d'un architecte plus jeune et plus habile. Cet esprit du siècle que nous avons signalé est une maladie intellectuelle, une maladie du moment ; elle passera comme tant d'autres qui ont agité le corps social; elle passera avec le temps, car une grande nation ne meurt jamais !

NIBELLE.

LE PETIT ACTEUR.

(ÉTUDE MORALE.)

Trop sage trop jeune ne vit pas long-temps.
SHAKESPEARE.

Quand ils ont tant d'esprit les enfans vivent peu.
C. DELAVIGNE.

Il y a dix ans, j'ai connu un enfant aux blonds cheveux, jeune plante du midi, dont maîtres et écoliers aimaient à caresser l'espérance. Son père, jardinier fleuriste de la Provence, l'avait envoyé à Paris avec une cargaison d'orangers. Hélas! arbustes et enfant ont eu tous même sort. Tandis que la serre et ses chaleurs factices flétrissaient l'honneur des uns, les douceurs empoisonnées de la flatterie gâtaient, en les faisant éclore avant le temps, les facultés natives de l'autre.

Julien Borel était doué d'une intelligence extraordinaire à son âge. Mais loin d'en modérer l'élan, chacun semblait exciter encore la fièvre qui déjà embrasait le cerveau de l'enfant. On applaudissait à cette ardeur maladive qui empiétait sur l'avenir.

Quant à moi, je préfère, à tout prendre, l'écolier turbulent à ces rêveurs qui sont hommes avant d'avoir été enfans. Rien n'est triste comme une pensée de vieillard sur un jeune front. Les jeux au soleil, la course dans les prés, les coups de poing même, voilà ce qui, à un certain âge, forme le cœur et nourrit convenablement l'esprit.

Julien avait à Paris pour *correspondant* un oncle, riche propriétaire retiré du commerce. Cet oncle, type vulgaire, bien connu dans la grande cité, et trop souvent décrit pour que j'en parle, lisait assidûment M. de Voltaire, et se disait philantrope. Voué aux intérêts de la société toute entière, il se dispensait de cette façon de secourir son voisin. Enfin, il faisait de la philantropie en gros et de l'égoïsme en détail.

Cet homme s'aperçut un jour que son neveu était *doué des dispositions les plus brillantes*. Il avait lu sans doute l'*Histoire des Enfans célèbres*, et il lui plut de reconstruire en faveur de Julien les nombreux trophées de ses héros imberbes.

L'enfant fut irrévocablement condamné dès lors au rôle de *merveille*.

Quand je pense à ce jeune blondin qui jusque là n'avait fait que s'ébattre au soleil dans les jardins embaumés de son père, et qui vint se faner à l'ombre des salons du boutiquier enrichi, je ne sais quelle sainte colère me prend contre les barbares qui n'estiment les arômes les plus doux qu'à l'état d'essences tarifées. L'oncle de Julien fit de l'intelligence de son neveu une essence à l'usage de sa vanité : il en concentra les parfums naissans au profit de son égoïsme.

Cependant, en dépit des merveilleuses dispositions de Julien, il ne fut pas facile de plier le bambin de neuf ans au rôle de docteur. Le matin même de la première ovation, le nouveau Pic de la Mirandole avait quitté les soins de sa gloire prochaine pour les voluptés prosaïques de la balle au trou. Le boutiquier donna le fouet à Pic de la Mirandole, et tout rentra dans l'ordre.

Il m'en souvient encore, le salon était resplendissant, chaque invité avait pris place lorsque madame Borel arriva, tenant par la main le futur petit grand homme. Aussitôt, M. Borel le prit dans ses bras et le hissa sur une chaise. Mais à la vue de tout ce monde, de ces parures étincelantes, de ces dames chargées de dorures comme des châsses de saint, Julien se troubla et une grosse larme coula le long de sa joue.

Pauvre Julien ! il pleurait son enfance détruite, sa pudeur violée, flétrie, et les mystérieux trésors de son ame d'enfant, jetés en pâture aux ennuis d'une foule désœuvrée. Cette larme était l'oraison funèbre de son innocence et de sa jeunesse : la vanité et la douleur allaient le faire homme avant le temps. Mais M. Borel ne comprit point l'éloquence de cette larme, et tout bas il menaça Julien. Un sentiment indéfinissable s'empara alors de l'enfant. Trop jeune pour se rendre compte du tumulte de son ame, il sentit néanmoins par une de ces illuminations subites si dangereuses à son âge que sa destinée s'accomplissait, et il accepta bravement cette destinée. Il releva la tête avec fierté, soutint sans émotion les regards effrontément curieux de toute l'assemblée, et joua parfaitement son rôle.

Son triomphe fut complet. Il récita des vers de sa composition, il parla grec et latin tant qu'on voulut, bien qu'il ne sût pas un mot de français ; enfin il se pavana devant le public comme le geai paré des plumes du paon.

Mais à la fin de la séance il se passa quelque chose d'étrange. Au bruit des applaudissemens qui faisaient trembler la salle, on vit comme

un éclair illuminer le front de Julien. Soudain il pâlit et tomba sur le parquet. Les imprudens! ils venaient de mettre dans ce jeune cœur une passion virile qui tue les plus forts: quand on le releva, s'il était encore enfant pour souffrir, il était déjà homme pour désirer. L'amour de la gloire venait de se révéler à lui, et pour premier bienfait lui apportait la douleur. L'émotion qu'il éprouvait était celle d'un homme, et il n'avait pas la force d'un homme pour la supporter. Les applaudissemens, le sourire des femmes, l'éclat des lumières, enivrèrent sa jeune cervelle. Pour lui désormais l'enfance n'était plus possible. A quelque temps de là on le vit courbé comme un vieillard, et, le front soucieux, se promenant gravement à l'ombre de nos acacias en fleurs, rêvant à de nouveaux triomphes. Dès-lors commença l'œuvre de destruction; cependant il était temps encore de le sauver. Les luttes du collège offraient à son activité cérébrale un aliment solide et durable; mais la vanité de l'oncle veillait autour du neveu.

« Ce sera un grand homme! disait souvent M. Borel en se frottant les mains. » Bientôt il le retira du collége pour l'élever sous ses yeux; il lui mit entre les mains des livres de toute sorte; mais la science est comme la flamme, elle éclaire celui qui sait la maîtriser; elle brûle jusqu'à la moelle l'imprudent qui ne l'aborde pas en temps et lieu. L'instruction doit être ménagée à l'enfant, il faut pour ainsi dire la lui couper par petits morceaux. Mettre face à face l'enfant avec la science du bien et du mal, c'est le jeter vivant aux murènes: il en advint ainsi pour Julien.

Vers cette époque je le perdis de vue: plus âgé que lui, je quittai le collége l'année même où il y était entré. Je l'avais aimé et protégé, mais les soins de la vie me l'eurent bientôt fait oublier. Il y a de cela quelques années, le hasard me fit entrer dans un de ces théâtres que dessert une troupe d'enfants. Je l'avoue, le spectacle auquel j'assistai révolta mon ame; j'eus tort sans doute, car autour de moi chacun était ravi. « Voilà des enfans qui jouent comme de grandes personnes! » me dit un de mes voisins que l'admiration suffoquait.—« Ma foi, lui répondis-je, c'est là le mal, j'aimerais mieux les voir jouer comme des enfans. » N'est-il pas étrange en effet de voir des bambins de dix ans rire et s'amuser par ordre et jouer par devoir! Cela me parut affreux non moins que ridicule. N'y a-t-il donc plus de verdure dans les champs, de soleil aux cieux? les boules de neige sont-elles donc prohibées à jamais? De

quel droit supprime-t-on l'enfance de ces enfans? de quel droit les condamne-t-on au soleil de la rampe, et à la brise infecte des coulisses? Passe pour des hommes faits, ceux-là savent du moins que la nature n'est pas de carton; ils ne représentent sur la scène les passions humaines qu'après les avoir connues ou observées; mais l'enfant appelé à exprimer des sentimens qui pour lui n'ont point d'application, finit par confondre la fiction avec la réalité. Comment voulez-vous qu'à vingt ans il croie à la piété, au dévouement, à l'amour, il a joué à tout cela avant d'en connaître la valeur, ce sont pour lui affaires de coulisse! De dégoût j'allais me retirer, mais une salve d'applaudissemens me fit rester en place. Les jeunes habitués du lieu faisaient rage; de toutes parts éclataient des bravos, car le grand acteur de l'endroit venait de *faire sa rentrée* sur le théâtre après une maladie de quelques mois. Le public fêtait le retour de son favori. Cependant je vis des mains inoccupées, des regards dédaigneux, des têtes enfantines qui se courbaient en signe de mépris. Ce parterre en miniature ressemblait à tous les autres parterres; de petites haines, de petites rivalités, de petites coteries divisaient ces petits spectateurs. Cependant je jetai les yeux sur le théâtre. Le grand acteur, il pouvait avoir quatorze ans, s'avança vers la rampe avec toute la nonchalance d'un homme sûr de plaire, s'inclina gracieusement devant l'enthousiasme public, et débita la première phrase de son rôle. En vérité, je n'avais pas assez de mes yeux et de mes oreilles, cela était prodigieux en effet. Je ne sais plus quelle pièce on jouait, mais il s'agissait de la jalousie et de ses fureurs. La tête juvénile de l'enfant s'anima par degrés; bientôt même il n'y eut plus d'enfant, mais un homme jaloux se débattant en vain sous l'étreinte de la passion victorieuse; des pensées homicides crispèrent des muscles formés à peine, et une main débile qui aurait dû frapper la balle élastique ou manier la toupie inoffensive, agita convulsivement un poignard! Bientôt à la haine succédèrent le mépris et l'indifférence, l'acteur jeta son poignard en s'écriant: « Oh! mais les hommes ne valent pas ma colère! » Il mit dans ces mots tant d'amer dédain, de dégoût et de désenchantement, que je restai confondu. Par quel funeste prodige le désenchantement avait-il donc précédé l'illusion dans l'ame de cet enfant? Je me sentis pris d'une pitié sincère pour cette jeune existence qui jetait au présent les trésors de l'avenir. L'enfant empruntait à l'homme futur; il semait dans sa force anticipée le fruit de la faiblesse et de l'impuis-

sance. Et c'était grand dommage vraiment, car, bien ménagée, cette intelligence eût été grande et féconde. Je fus tiré de mes réflexions par de nouveaux applaudissemens : le triomphe de l'enfant était complet; mais au bruit des acclamations je le vis pâlir et chanceler; une lueur subite illumina son front, et à ce signe de la vanité satisfaite dont l'exaltation va jusqu'à la souffrance, à ce signe encore présent à ma mémoire, je me rappelai Julien, Julien dont la première victoire avait été une douleur, et que dans ce moment même je reconnus aux épines de sa couronne. Alors je m'écriai involontairement : c'est Julien! Il se retourna subitement et jeta les yeux sur moi, mais son regard, tout-à-l'heure étincelant, était redevenu morne et glacé ; en s'éloignant il me fit un mouvement presque imperceptible, et au bout de dix minutes la porte de ma loge fut ouverte, et Julien me frappa sur l'épaule. Bonjour, mon ancien camarade, me dit-il en me tendant la main. Je serrai cette main avec émotion, mais sans répondre, tant j'étais surpris. Vous me trouvez bien changé, ajouta Julien avec un mélange de tristesse et de fatuité qui me fit mal. Je le suis, en effet, et plus qu'on ne pourrait le croire. Julien avait raison, il était bien changé!...... Ce n'était plus l'enfant dont les fraîches couleurs n'enviaient rien aux fleurs les plus brillantes des jardins de son père. Le fard et les quinquets avaient tout dévoré. On apercevait des rides sur ce front qui n'était point encore formé, et la lassitude de la vie semblait exister là où la vie commençait à peine. L'aspect du monument vaincu par le temps ou les efforts séculaires de la tempête a quelque chose qui attendrit le cœur et élève l'âme. Il n'en est pas ainsi de ces masures bâties en quelques jours, mais dont le premier étage s'écroule avant que le dernier ait été construit. Ces jeunes ruines ne soulèvent que des réflexions pénibles. Julien était une de ces ruines-là. Je n'ai rien vu de triste comme ce petit homme déjà délabré, aux joues pâles, aux allures posées, graves, à la parole élégante. Décidément Julien, l'enfant chéri, était mort; il ne restait plus de lui qu'un petit monsieur bien pincé, bien fat, bien ennuyé, je le crus du moins. Nous causâmes quelque temps; il me parla de tout en homme qui sait les choses : de politique, de littérature, de modes. Je me disais, le bout de l'oreille se montrera. Il n'en fut rien. Il resta parfait et convenable de tout point : l'enfant se montra fidèle à son rôle d'homme. Cela m'irrita ; je cherchais un motif pour m'esquiver, lorsque Julien, qui depuis quelques minutes paraissait gravement occupé à frapper

d'une élégante badine sa botte fine et luisante, chef-d'œuvre échappé aux mains de Sakoski, se tourna brusquement vers moi et me dit d'un ton de voix singulier :

« Vous souvient-il du jour où je me trouvai mal chez mon oncle? — Je m'en souviens parfaitement, lui répondis-je un peu ému. — Sortons, on étouffe dans cette loge, il n'est pas tard encore et il doit faire bon sur le boulevard. Je le suivis, et bientôt nous arrivâmes près de la Madeleine.

« Ce jour-là, continua Julien, il se passa en moi quelque chose d'étrange qui pèse encore sur ma vie. Vous vous rappelez qu'au fracas des applaudissemens qui pour la première fois venaient de bruire à mon oreille, je tombai sans connaissance, terrassé par le sentiment tout nouveau pour moi de la lutte et du triomphe. Depuis, j'ai subi cela bien souvent, et je suis sorti, toujours victorieux, de plus terribles épreuves. Hé bien ! dans les occasions solennelles, jamais le triomphe ne m'a trouvé content et satisfait : ces bruits de la foule qui trépigne m'ont toujours apporté avec les joies de la victoire une douleur inconcevable sous laquelle je me débats en vain. Ma mémoire trop fidèle me reporte à l'heure fatale dans ma vie où, pour la première fois, je bus à cette coupe de félicités menteuses que bientôt je devais épuiser jusqu'à la lie.

« Je le vois, ce langage vous étonne; mais jeune d'âge, je suis vieux déjà par la pensée. Souvent il m'a fallu exprimer sur le théâtre des choses auxquelles on me défendait de penser une fois hors du théâtre, et je me suis adressé des questions dont la solution m'effraie à l'heure qu'il est. On voulait que je fusse homme sur les planches et enfant dans la coulisse ; et alors si j'ai creusé jusqu'au fond, quand on ne me permettait que la surface, est-il juste et raisonnable de me blâmer pour cela ? On m'a mis du feu dans la main, il n'est pas étonnant que je me sois brûlé les doigts : c'est un jeu auquel je me suis consumé. Je sais que tous mes camarades ne me ressemblent pas ; il en est qui, frais et insoucieux, pratiquent facilement un métier à double costume et à double face, qui, enfans le matin et hommes le soir, quittent la toupie pour le drame, et passent du cheval fondu aux fureurs de la haine ou de la jalousie : ceux-là sont les plus heureux ; cependant, je ne voudrais pas troquer mon existence contre la leur. Ne croyez pas au moins qu'ils ignorent la valeur des choses qu'ils répètent chaque soir ; cela est impossible. Si parmi eux il s'en trouvait un assez bien ou assez mal orga-

nisé pour ne pas comprendre en montant sur les planches le sens des paroles dont il va se servir, je prétends que l'aspect éblouissant des lumières, l'éclat des parures, et ce fluide qui se communique du parterre à l'acteur avec la rapidité de la foudre, le lui révèlerait à l'instant même. L'aspect du public est plus puissant que le soleil des tropiques. On ne reste pas long-temps enfant dans l'atmosphère enflammée de la publicité non plus que sous les feux de la zône torride. Seulement quelques-uns d'entre nous ne prennent pas les choses au sérieux. Initiés à la vie par de dangereuses réflexions et non par la vie elle-même, il peut se faire qu'ils en aient l'intelligence sans en avoir le sentiment. Attendez-vous alors à leur voir continuer dans le monde leurs jeux du théâtre. Il est des choses qu'on ne doit apprendre qu'au fur et à mesure de la vie ; l'enfant que le hasard ou une science précoce a mis à même de les deviner, ne devine jamais qu'à moitié. Pour les uns, le mot de l'énigme est avortement intellectuel ou mort anticipée ; pour les autres, c'est incrédulité et égoïsme. »

Ici Julien s'arrêta et plaça ses mains sur son front brûlant. « Taisez-vous, Julien, lui dis-je, taisez-vous, vous souffrez.—Oh non ! il faut que je parle. Croyez-vous que je sois tous les jours aussi *savant* que ce soir ! Cette science funeste et monstrueuse à mon âge n'est pas le fruit du calme des sens et de la réflexion ; elle prend sa source dans une exaltation douloureuse et rare, dieu merci ! Cette fièvre ne me saisit qu'à de longs intervalles. Je veux donc vous ouvrir mon cœur, car demain l'homme ne sera peut-être plus qu'un enfant maladif et maussade. Dans ce moment les applaudissemens retentissent encore à mon oreille, la vanité me grandit et je lui dois mon intelligence ; mais après le sommeil de cette nuit, la vanité et l'intelligence partiront de compagnie jusqu'au jour d'un nouveau triomphe solennel. Je comprends trop que ces joies nerveuses du théâtre ne vont point à ma taille. Le vase fragile sera brisé bientôt par la puissance des liqueurs corrosives qu'on y a versées goutte à goutte, mais s'il doit éclater demain, qu'il déborde ce soir ! »

Je l'avoue, je restai atterré aux paroles de Julien : sa face était livide et une toux sèche et fréquente décelait les ravages de la pensée qui, mal à l'aise dans ce corps chétif, le rongeait en tous sens pour s'y faire place.

« Vous le voyez, continua Julien, ma jeunesse finit déjà avant d'avoir commencé ; mes jours sont comptés et chacun de ce qu'on appelle mes

triomphes est un pas de plus vers le tombeau. Cependant j'aurais tort de me plaindre, n'est-ce pas? Je suis, dit-on, *un enfant célèbre*, mon oncle me nomme *le petit prodige;* je viens en troisième après le chien Munito ou les jumeaux siamois; certes, une telle gloire n'est pas trop payée de la vie? Pourtant il m'arrive parfois de me révolter contre la destinée qu'on m'a faite et de prendre en pitié cette célébrité à la mesure de ma taille, et qui n'est après tout qu'un hochet à l'usage des enfans... Honte et pitié! la méditation a courbé mon jeune front et ils osent dire que c'est de la force! A ce compte, elle est forte aussi et belle et heureuse la fleur qui se flétrit dans son germe et tombe avant d'être éclose. Je ressemble à ces fruits hâtés qui paient de toute leur beauté et de tout leur goût le droit de s'appeler primeurs. Je fus une primeur, moi aussi! Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir au gré du soleil et du vent? Il faudra donc mourir sans avoir connu les tièdes ondées et les brises bienfaisantes, et je n'aurai pas même essuyé une tempête! »

En disant ces mots, Julien baissa tristement la tête, et des larmes humectèrent ses yeux. Un instant après il reprit d'un ton plus calme: « Lorsque nous cessâmes de nous voir, vous le savez, mon oncle venait de me retirer du collége. Il ne rêvait plus pour moi qu'ovations nouvelles; chaque jour il attisait ce foyer de vanité qui déjà brûlait en moi et qui a fini par me consumer. La tendresse d'une mère eût pu me sauver, mais hélas! je n'ai pas connu la mienne, et ma tante ne s'occupait jamais de moi. Je n'avais d'autres amis que mes livres: amis dangereux et qui m'ont mené loin. Oh! la lecture! la lecture! malheur à l'enfant qui, sans guide, s'abandonne à cette fièvre de l'interprétation que quelques phrases suffisent quelquefois pour jeter dans son ame, fièvre qui dévore et trace dans le cœur des sillons qui ne se referment jamais. L'impression faite par un mauvais livre est une semence qui porte toujours son fruit dans l'avenir de l'enfant. Rien n'est dangereux à un certain âge comme les illuminations subites; mais je reviens à mon histoire. Parmi les livres de la bibliothèque de mon oncle, ceux que j'aimais le plus étaient les pièces de théâtre. Enveloppé dans un vieux châle, je déclamais des vers de Bérénice ou d'Orosmane, à la grande admiration de mon oncle. Tous les samedis, ce dernier qui recevait chez lui, ne manquait pas de me faire parader dans ses salons. J'en étais sans contredit la pièce la plus curieuse. Aujourd'hui, j'ai quinze ans, et le genre d'existence que je mène, si odieux qu'il puisse

être, jure moins avec mon âge. J'ai eu le temps de m'arranger avec ma vie, et j'y suis fait. Mais à cette époque j'avais dix ans à peine. Dès le vendredi, je me composais pour le lendemain une gravité de docteur ; de son côté, mon oncle travaillait soigneusement à arracher de mon cœur ce qu'il pouvait y rester de naïveté et de jeunesse. Anomalie étrange! n'ayant plus rien de l'enfant et rien encore de l'homme, connaissant la théorie des passions à l'âge où elles n'avaient point de sens pour moi, tout raide de vanité, guindé comme un financier récemment anobli, je paraissais au milieu des plus brillantes assemblées, devant des hommes sérieux et vêtus de noir qui se pâmaient à ma vue et se recréaient d'admiration au lieu de m'envoyer à l'école. Je sortais toujours de ces réunions un peu plus vain et plus corrompu que lorsque j'y étais entré. Cependant je me lassai bientôt de ces triomphes périodiques. Mon oncle me fit débuter alors dans un théâtre de société ; de là au théâtre il n'y avait qu'un pas, et le pas fut franchi. Et maintenant faut-il vous dire un par un tous les détails de ce suicide qui dure depuis cinq ans? Cela est affreux et ne serait pas compris peut-être! Mais croyez-le, l'intelligence est un bien qui, comme tous les autres biens, ne doit pas être mangé en herbe. La nature ne perd jamais ses droits. L'enfant qui est homme avant le temps, cesse d'être homme avant le temps. La ruine intellectuelle ou la mort est le prix de cet escompte monstrueux, car il faut les forces de l'homme pour soutenir les pensées viriles. Ce langage qui vous étonne n'a rien de surprenant dans ma bouche ; c'est la maturité du fruit qui fait l'automne pour l'arbre, et mon automne à moi est arrivé dès les premiers jours du printemps. » En disant ces mots, Julien me serra la main et s'éloigna d'un pas rapide.

Trois ans s'étaient écoulés et je n'avais pas revu Julien, lorsqu'il y a un mois j'assistai à la première représentation d'un drame. L'auteur, qui était de mes amis, me prévint qu'il *comptait* sur une chute complète. « Le premier sujet est dangereusement malade, me dit-il, et l'on a été obligé de confier son rôle à un tout jeune homme qui a donné autrefois quelques espérances, mais qui aujourd'hui est d'une médiocrité désespérante : cependant il ne manque ni de tenue ni de métier, mais il est froid et sans intelligence. » J'étais placé à l'orchestre, et lorsque l'acteur chargé du rôle principal s'avança sur la scène, je reconnus Julien. Il jetait autour de lui des regards éteints et sa bouche grimaçait un sou-

rire. Mon ami avait raison, la souffrance absorbait sans doute toutes les facultés du pauvre jeune homme, car il n'était pas même mauvais, il n'était que plat. Des murmures se firent entendre et Julien ne parut pas s'émouvoir : heureusement pour lui et pour la pièce il cessa de parler et alla s'appuyer muet et silencieux dans un des angles de la salle : le rôle le voulait ainsi. Il m'aperçut alors, me regarda long-temps et m'adressa, comme trois ans auparavant, un de ces signes familiers entre les acteurs en scène et les habitués de l'orchestre. Peu à peu son regard s'anima : je ne sais quel étrange sentiment anoblit tout-à-coup cette tête souffrante ! peut-être ma présence lui avait rendu le souvenir. Bientôt, perdu dans un monde de pensées, Julien manqua *sa réplique*. Le public indigné siffla. Ainsi rappelé à son rôle, l'acteur se frappa convulsivement le front comme dans un mouvement de folie. Le public siffla de nouveau. Mais tout-à-coup la scène changea ; la statue s'était animée. Des paroles puissantes sortirent de cette poitrine délabrée. L'enfant brisé par la douleur s'était relevé homme, et toutes les passions semblèrent pendant une heure se disputer les restes de Julien et vouloir en finir avec lui. Il fut sublime, et la toile tomba au milieu des applaudissemens; elle se releva bientôt. Les spectateurs de l'orchestre s'aperçurent de l'étrange changement qui s'était opéré chez l'acteur en moins de quelques minutes. A la passion ardente et terrible avait succédé un sentiment amer et profond. Il y eut dans la salle un mouvement extraordinaire ; chacun comprit instinctivement que l'acteur venait de faire place à l'homme, et qu'il s'agissait maintenant de douleurs et de misères véritables apparaissant à travers les banalités du texte et les détails de la mise en scène. Au premier acte, Julien avait inspiré la terreur ; au second, il fit pleurer. Cet acte se terminait par une scène de désespoir dans laquelle l'acteur, terrassé par la douleur, perdait l'usage de ses sens. Dans cette scène Julien fut déchirant. Au moment où il allait tomber sur le parquet, une triple salve d'applaudissemens ébranla la salle de fond en comble, et la toile fut baissée de nouveau. Je ne sais quel funeste pressentiment s'empara de moi ! Je m'étais rappelé le premier évanouissement du jeune homme, et sur son front j'avais reconnu ce signe fatal encore présent à ma pensée. Ce n'est point l'acteur qui est tombé, me dis-je, mais Julien. Certes, la destinée qui a jeté sans cesse cette frêle nature à des émotions plus grandes que ses forces, aura été implacable jusqu'au bout !

Il a été dans les conditions de sa vie que l'intelligence en lui ne se développât qu'aux dépens du corps. Il me l'a dit lui-même : chacun de mes triomphes est un pas de plus vers le tombeau, et la nature ne peut perdre ses droits... Alors malheur ! car cette intelligence a été tout-à-l'heure et si haut et si loin, que cela équivaut à un arrêt de mort...... Plein d'anxiété j'attendis le lever du rideau. Je ne m'étais pas trompé. Le régisseur vint annoncer que M. Julien se trouvait indisposé et ne pouvait continuer son rôle. Je courus aussitôt à la loge de Julien. Quand j'entrai, il venait de reprendre ses sens, il me reconnut et se jeta dans mes bras en pleurant.

Julien pleura long-temps. Sur sa demande, j'étais resté seul avec lui. « Le dénouement approche, me dit-il, ils m'ont tué !... Que Dieu pardonne à mon oncle!.... je bénis la mort qui vient, car c'est un hasard qui m'a rendu mon intelligence, et je n'en eusse peut-être pas rencontré un second. Depuis la dernière fois que je vous ai vu, depuis le soir où, dans l'exaltation de mon ame, je vous ai dit tous les secrets de mon cœur, il semblait que le sort eût pris à tâche de justifier mes paroles. Je ne devais être tout-à-fait homme qu'une fois et mourir ; cela m'est arrivé ce soir. Adieu ! »

Trois jours après Julien mourut. HAINS.

MAITRE GREPPO,

CHRONIQUE.

Au quinzième siècle vivait, près de Blois, un noble châtelain aimé de ses vassaux ; il avait l'ame belliqueuse et ne savait pas dévorer en silence l'injustice et l'affront. Indigné à la vue des mesures que Louis XI avait prises contre tant de hauts et puissans seigneurs, il ne tarda pas à se joindre à eux et prit part à la *guerre du bien public*. Le châtelain jouait gros jeu en se révoltant contre un prince si fin et si rusé ! Combien de seigneurs avaient perdu la liberté ou la vie ? Le moins qu'il pouvait craindre était la confiscation de ses domaines; et perdre le château de la Vicomté, n'était-ce pas payer bien cher un mouvement généreux ? le château de la Vicomté, dont les tours majestueuses s'é-

levaient dans le Blaisois comme pour annoncer au loin la grandeur de leur maître ! Qu'importe, il a revêtu son armure, il poursuivra.

Mais bientôt la bataille de Montlhéry donne gain de cause au monarque, et le chevalier vaincu est obligé de chercher un asile auprès du duc de Bourgogne ; ses domaines restèrent livrés aux malversations d'un intendant nommé Greppo. C'était un de ces hommes de proie qui portent sur leur front le sceau de leur caractère : il avait l'œil louche, les lèvres minces, la physionomie triste et fausse, la démarche incertaine. Elevé d'entre les moindres vassaux aux fonctions qu'il exerçait à la Vicomté, abusant du pouvoir que son seigneur lui avait donné, il exigeait des serfs des redevances qu'ils ne pouvaient acquitter, et souvent on voyait pendues au gibet qui avoisinait le château les victimes de sa vengeance : c'est ainsi qu'il se faisait un trésor aux dépens de son maître, qui allait toujours s'appauvrissant.

La terreur s'était répandue dans tout le pays : plus de danses, plus de farandoles, plus d'offrandes, plus de visites au château ; là régnait le plus morne silence ; cette vie naguère si joyeuse, si animée, s'était éteinte sous le règne de l'intendant.

Cependant, malgré l'épouvante générale, on parlait tout bas (car on parle toujours). Les uns insinuaient que Greppo était juif, tout au moins chrétien de mauvais aloi ; d'autres, qu'il faisait l'usure ; on l'accusait même de se livrer à des pratiques mystérieuses, d'avoir signé un pacte avec le démon, et ce qui accréditait beaucoup cette croyance populaire, c'est qu'on le voyait pendant de longues heures assis au pied de l'*arbre maudit*. Cet arbre était un énorme chêne qui avait été frappé de la foudre, et auquel la tradition rattachait nombre de catastrophes : ce qui en éloignait le plus les habitans était la crainte d'y rencontrer l'ame d'un noble baron, qu'on prétendait avoir vue errer dans ce lieu ; on disait même qu'au déclin du jour des gémissemens plaintifs sortaient de l'arbre ; car c'était à cette heure que le baron avait été assassiné par son frère, tandis qu'il se reposait des fatigues de la chasse.

Quand le sombre intendant, qui recherchait toujours la solitude, s'enfonçait dans les bois ou allait s'asseoir au pied de l'arbre maudit, on remarquait qu'il n'était suivi que d'un chien dont le cou était garni d'un énorme collier à pointes acérées, animal monstrueux, qui passait dans le pays pour le dernier né de la race de Cerbère.

Les jours, les années s'écoulent cependant, et le châtelain ne reparaît pas. Greppo, accoutumé à jouir sans entraves, commence à trancher du seigneur. Son pouvoir tyrannique désespère le serf; mais les vieillards lèvent les yeux au ciel et attendent avec confiance.

Mauvaise renommée s'étend vite, dit un proverbe du pays; en effet, celle de l'intendant de la Vicomté voyagea si bien, qu'elle arriva jusqu'aux oreilles de Tristan l'ermite, qu'on pourrait appeler à juste titre le patriarche de toutes les polices modernes. Or, Tristan n'était pas homme à négliger une dénonciation; son compère Olivier le Dain ne lui aurait jamais pardonné d'avoir fait un vol à la potence : il fut dit que Greppo, d'après l'ordre secret de son maître, avait fait des levées d'hommes et d'argent pour venir en aide au duc de Bourgogne contre le roi de France, et aussitôt ordre fut donné de détacher un gros de cavalerie pour s'assurer du félon.

Un jour donc que Greppo se disposait à sortir pour visiter son arbre chéri, un bruit de clairons se fait entendre tout-à-coup, et des archers paraissent au pied des tours : « Aux armes! aux armes! s'écrie le vieil arbalétrier du châtelain; qu'on lève le pont! qu'on sonne le beffroi! qu'on monte des pierres sur les tourelles! » L'intendant n'écoute rien, ni les cris de terreur des vassaux qui se précipitent derrière la herse, ni les accens de désespoir des jeunes filles qui viennent comme un essaim craintif se réfugier dans le castel; Greppo ne songe qu'à se dérober au danger; mais pour lui, point de salut sans son trésor : il court de galerie en galerie, de souterrain en souterrain, sans pouvoir trouver une issue. Que devenir?... Il se rappelle soudain qu'une poterne pratiquée au bas d'une tour donne sur la campagne; il y vole; mais tout est sombre autour de lui, et sa main erre vainement sur les parois humides; il ne peut retrouver l'ouverture. Cependant lui-même a refermé cette poterne sur le châtelain, lors de son dernier départ... Une sueur froide coule de son front; sa main tremble en parcourant la muraille, son désespoir s'accroît de toute la force d'une espérance déçue et tient déjà de la fureur. Etre venu jusque-là pour périr! Le caveau qu'il a franchi se referme avec un sourd gémissement derrière lui. C'en est donc fait, il ne peut même plus se livrer à ceux qui le cherchent; il faut qu'il meure comme une bête féroce abandonnée à la faim sur le piége du chasseur. Il compte avec effroi le nombre des malheureux qu'il a fait pendre au gibet du château; il les implore

comme s'ils pouvaient l'entendre. « O mon trésor ! s'écrie-t-il, ô ma vie ! Qui sauvera mon trésor ? qui me délivrera? » Dans sa frénésie il se frappe la tête contre le mur et touche le ressort invisible ; la porte cède, Greppo revoit la lumière du jour et s'élance avec transport dans la campagne.

Quelques années après, le châtelain, étant rentré en grâce auprès du roi, revint dans son château ; mais quelle fut sa surprise et son indignation en apprenant que son intendant avait disparu avec tout ce qu'il possédait de plus précieux; nul ne put donner de ses nouvelles, et toutes les recherches furent infructueuses ; ceux qui le croyaient sorcier disaient qu'ils avaient vu une grosse chouette s'envoler de la plate-forme d'une tour, au moment où le château avait été investi ; un pâtre assurait avoir entendu des lamentations extraordinaires dans l'arbre maudit ce jour-là et le jour suivant; mais de tous ces bruits le châtelain ne put rien conclure, et force fut de renoncer au trésor et à l'intendant. Les serfs, que Greppo avait si cruellement opprimés, disaient avec leur naïve malice que la perte de l'un dédommagerait de celle de l'autre.

Depuis cet événement, l'arbre maudit jetait chaque soir des éclairs phosphoriques ; ces lueurs inconnues alarmaient tellement les habitans de la Vicomté, qu'ils ne passaient qu'en nombre dans son voisinage, et encore ne manquaient-ils pas de se signer à plusieurs reprises.

Un jour que le châtelain avait attendu vainement quelques-uns de ses vassaux qu'il avait fait mander pour une affaire importante, il entra dans une grande colère et envoya son vieil arbalétrier les sommer de venir. Il était déjà tard lorsque cet homme revint ; il se présenta seul devant son maître, et lui dit que, malgré prières et menaces, il n'avait pu obtenir de ses vassaux qu'ils passassent le soir près du chêne redouté, mais qu'aux premiers rayons du soleil levant, ils seraient au château... « Encore ce chêne maudit ! s'écrie le seigneur. Hermann, que demain cet arbre soit abattu ; j'en ai honte pour mes vassaux ; ils deviendraient bientôt tous aussi poltrons que des cottereaux et des routiers.

A la pointe du jour, les vassaux appelés arrivèrent au château, et le maître, sans rien témoigner du mécontentement de la veille, les invita à l'accompagner dans sa promenade. Il se dirigea vers le chêne maudit, où l'attendaient Hermann et quelques bûcherons ; à un signe qu'il fit, Hermann commanda aux bûcherons de mettre la cognée dans l'arbre ;

mais tous refusèrent : c'était, disaient-ils, attaquer le démon qui y faisait sa demeure, et qui pouvait en changer à leur détriment. « Eh bien ! s'écria le châtelain hors de lui, je porterai le premier coup. » Il saisit une hache, et frappa vigoureusement le tronc noueux du vieux chêne, qui rendit un son prolongé : « A toi, maintenant, Hermann, ajouta le seigneur, en remettant la hache à l'arbalétrier ; donne à ces enfans la leçon qu'ils méritent. » Hermann obéit ; il frappe à coups redoublés, et bientôt c'est à qui suivra son exemple, tous les vilains s'évertuent comme sur une enclume, en fermant les yeux : le chêne crie, se rompt et tombe ; le tronc seul reste debout et l'on y découvre une excavation profonde ; la poussière noirâtre qu'elle renferme est remuée, et des ossemens humains apparaissent. A cette vue les travailleurs prennent la fuite ; la voix de leur seigneur ne peut les arrêter. Hermann est ému, mais il ne recule pas : excité par son maître, il reprend la hache et parvient à dégager de l'arbre les débris d'un squelette dont les pieds étaient comme incrustés dans un coffret d'ébène.

A l'aspect de ses armes gravées sur cette cassette, le châtelain la reconnut : c'était celle que Greppo lui avait dérobée. Il se hâte de l'ouvrir, et y trouve tout l'or et tous les joyaux que l'infidèle intendant avait emportés : on comprit alors que ce cadavre était celui de Greppo ; qu'il s'était réfugié dans le tronc du chêne, où son trésor était caché depuis long-temps, mais que son poids avait fait affaisser l'amas de poussière qui lui dérobait la profondeur de l'excavation, et qu'il avait glissé jusqu'au fond de cet affreux tombeau, d'où il n'avait pu ni se relever, ni se faire entendre. La crainte qu'inspirait l'arbre maudit avait rendu ses gémissemens inutiles ; le pâtre qui les avait entendus n'avait eu garde de s'approcher.

Les vassaux, revenus en foule à cette nouvelle étrange, s'étaient serrés autour de leur maître, comme pour chercher une défense contre l'ombre malfaisante de Greppo. Le bon châtelain en profita pour leur donner une leçon paternelle : « Mes enfans, leur dit-il, vous voyez que les efforts du méchant n'ont rendu que plus douloureux et plus cruel le supplice dû à ses méfaits ; apprenez par ce terrible exemple à faire bien devant Dieu comme devant les hommes ; car sa justice, qui frappe partout, n'a besoin ni de hache, ni de potence ; elle tue le criminel par son crime.

Ern. de F.

UNE DÉCEPTION.

I.

Au mois d'avril 1830, un jeune homme se promenait seul au jardin des Tuileries. L'expression contractée de sa physionomie révélait l'extrême agitation de son ame, on eût dit que quelque grand malheur venait de le frapper. Tout-à-coup il s'assied sur un banc de pierre, porte sa main à son front brûlant, puis se lève et s'éloigne en gesticulant. Il allait quitter le jardin quand il rencontra un de ses camarades de collége qui l'aborda de la façon la plus amicale. Ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'une année. Édouard, en retrouvant son ami, parut un peu calmé; mais lorsque celui-ci lui demanda la cause de l'état où il le voyait,

Malédiction, répondit-il, je ne suis pas nommé! Cependant après tant de recommandations et de démarches, on ne pouvait, on ne devait pas m'oublier...

— Ton ancienneté me semble un peu impatiente, reprit avec douceur Gustave qui crut en badinant apaiser Édouard, je ne te croyais pas l'ambition d'être placé si vite. Depuis six mois à peine tu es avocat...

— Qu'importe l'ancienneté! n'est-il pas d'autres titres? et puis le bonheur de ma vie est attaché à ma réussite, mon mariage va manquer...

— Je me bornerai à te répondre, lui dit Gustave, que le pouvoir n'est pas obligé de faire un passe-droit choquant pour servir tes projets, que d'ailleurs il ignore...

— Trève d'observations, mon ami, je n'admets aucune explication; d'ailleurs, je ne puis douter que mon libéralisme seul ait empêché ma nomination... ces Bourbons...

— Ma foi, dit Gustave en riant de bon cœur, je ne comptais pas voir les Bourbons figurer en cette affaire. Tu te flattes trop, et ta prétendue opinion que, pour la première fois, tu mets en avant, n'est absolument pour rien dans la mesure prise à ton égard; le mot de ton énigme, c'est que tu veux parvenir sans efforts et chercher un pré-

texte pour faire de l'opposition. Celui que tu as choisi est mauvais sous tous les rapports, et je le combattrais si vivement que notre liaison pourrait y perdre sans que tu y gagnasses. J'aime mieux renoncer à la lutte que d'y compromettre inutilement ce qui est bien précieux au monde, l'amitié de collége...

Là dessus, ils se séparèrent, ou plutôt Gustave quitta brusquement Édouard, dont le dépit, augmenté encore par cet entretien, se manifesta dans un monologne véhément.

II.

C'était le mardi, 28 juillet, à six heures du soir. Gustave parcourait les rues de Paris, il ne portait pas l'uniforme de la garde royale ni celui de la ligne; aucun signe ne le faisait reconnaître et cependant il servait puissamment la cause menacée. Chacun sait quels moyens furent mis en œuvre par l'insurrection. Les barricadesqui obstruèrent tout Paris en quelques minutes amenèrent avec elles les lâchetés du guet-apens. C'est principalement sur les hommes isolés, envoyés en ordonnances, que les coups étaient dirigés; ajustés par derrière, dès qu'ils avaient franchi un obstacle, ils étaient tués à bout portant; un gamin retranché en lieu sûr devenait ainsi un héros et pouvait se couvrir fièrement de la dépouille d'un lancier ou d'un grenadier. Le service de l'état-major-général se trouvait donc arrêté à chaque moment, et les troupes détachées sur différens points ne savaient plus comment leurs mouvemens devaient se lier; c'est sur ces entrefaites que plus de vingt jeunes gens se présentèrent ensemble au quartier-général du duc de Raguse en demandant, par une lettre revêtue de leurs signatures, qu'on employât leur dévouement à tout ce qu'on jugerait utile. Conduits devant le maréchal, ils montrèrent tant de zèle, qu'on leur confia le soin de remplacer les cavaliers que l'on tuait çà et là et dont on enlevait les dépêches. Grâces à l'habit bourgeois dont ils étaient revêtus, leur mission était assez facile à remplir et présentait l'immense avantage de rétablir les communications entre les différens postes. Ils partirent donc, chacun de leur côté, avec cette ardeur que donnent les convictions sincères. Gustave fut envoyé vers la place de Grève, où le feu était très-vif. Les petites rues qui avoisinent cette place étaient encombrées par des combattans en haillons, armés de toutes pièces,

et ivres de vin et de sang. Un régiment tout entier était là dans l'inaction. Gustave, muni du mot d'ordre, put fendre les rangs et s'approcher d'un des chefs auquel il remit secrèment un petit billet : « Mon Dieu ! fit celui-ci en versant d'abondantes larmes..... il le faut bien... ajouta-t-il... » puis le chef de bataillon donna à ses soldats, assaillis de toutes parts, *l'ordre de tirer en l'air !...* Un quart-d'heure après, un colonel était massacré dans la rue voisine...

Gustave rentra dans la foule et songeait à retourner à l'état-major, lorsque tout-à-coup une main pressa la sienne. A l'aspect d'un jeune homme armé d'un fusil de chasse, à sa figure toute noire de poudre, il ne reconnut d'abord pas Édouard.

— Te voilà aussi ; c'est bien, mon cher, s'écria le *héros ;* nous venons de tuer deux gendarmes et nous allons fondre sur ce poste... La rougeur monta au front de Gustave, sa langue se glaça dans sa bouche, car sa main avait été serrée par une main teinte du sang de ses amis. Mais ce n'était pas le moment de montrer son indignation. D'ailleurs, il ne s'appartenait plus ; il se hâta donc de fuir cette horrible scène.

III.

On concevra sans peine qu'après les fatales journées, Gustave, dont le dévouement avait accompagné les princes malheureux jusqu'au chemin de l'exil, ne chercha point à revoir Édouard, qui, non content de la guerre des rues, avait été un des voyageurs de Rambouillet.

Chaque matin, Gustave, en lisant les journaux, s'attendait à voir le nom d'Édouard figurer dans les nombreuses fournées de magistrats et de fonctionnaires qui remplissaient alors avec tant de profusion les colonnes officielles. Rien ne lui annonçait que son ami eût profité de cette révolution pour laquelle il avait sacrifié les convictions de son enfance et qui l'avait vu si acharné au combat. Trois ans s'écoulèrent; Gustave fit un voyage à Paris, où il rencontra dans le jardin du Luxembourg un jeune homme mal vêtu, au visage pâle et assombri. — C'était Édouard! — Il y avait tant de malheur dans sa physionomie, tant de changement dans toute sa personne, que tout d'abord Gustave en eut peur et pitié. Édouard était en quelque sorte absous à ses yeux par le misérable état où il le voyait; il s'approcha donc de lui et lui parla du ton le plus affectueux. Le malheureux Édouard resta comme

anéanti à l'aspect de son camarade de collége qu'il avait si cruellement affligé. Mon ami, lui dit-il, j'ai grand besoin de ton assistance et de ta vieille affection ; car, à cette heure, je n'ai plus à choisir que le genre de mon suicide...

Gustave recula de quatre pas, comme si une main vigoureuse l'avait repoussé. Que puis-je faire, reprit-il, et comment en es-tu venu à ce point ?

Oh ! mon ami, c'est vraiment aujourd'hui que je puis m'écrier : Malédiction ! ! Tu te souviens de notre entretien en 1830, des actes qui l'ont suivi et que je ne veux pas te rappeler, car je sais quelle a été ta conduite. Je laissai passer les premiers jours de notre victoire sans réclamer le prix de mes services, qui avaient eu de nombreux témoins. Toutefois, à l'aspect de la multitude qui envahissait toutes les places, je songeai à faire valoir mes droits. Tous mes efforts pour pénétrer dans la magistrature ou l'administration restèrent inutiles. J'insistai par tous moyens et me vis tour à tour éconduit, dédaigné, méprisé. J'osai, te l'avouerai-je, me vanter de l'abandon de mes anciennes opinions, et d'après cela je croyais être sûr de ma réussite ; mais, par exception, je n'obtins rien que des promesses qu'on ne m'a faites que pour me tromper davantage. J'ai d'abord concentré en moi-même ma colère que je n'essaierai pas de te définir ; j'ai lutté contre les sentimens de vengeance qui me rongeaient le cœur ; enfin je leur ai donné un libre cours. J'ai participé à maintes émeutes, j'étais au cloître Saint-Méry et ailleurs encore ; j'ai voulu faire une révolution nouvelle et n'ai échappé que par miracle à la mort ou à la captivité. J'ai vu mes compagnons d'infortune jetés dans les cachots et traités comme de vils assassins, pour s'être servis des mêmes armes qu'en 1830. Dès ce jour, j'ai en quelque sorte cessé de vivre ; j'ai perdu le goût de l'étude et jusqu'au souvenir des travaux de notre jeunesse ; après avoir passé bien des nuits dans les convulsions, le délire, la rage, en présence de ma misère et de mes espérances déchues, je me suis un jour endormi ; que dis-je ? je suis tombé dans un spasme qui m'a procuré un instant l'oubli, mais non le repos... Au sortir de cet état, j'étais épuisé, abruti, j'ai recherché en vain mes anciennes facultés, je n'ai retrouvé que le désespoir. — Ton amitié providentielle m'a seule pu donner la force de te parler ainsi. Je ne t'en dirai pas davantage ; je suis sans ressource, le moindre emploi me conviendrait, et si,

pour t'intéresser à mon sort, il faut te prier d'oublier mon passé, reçois ici mes excuses et mes regrets et crois que désormais...

— Une telle protestation est inutile, reprit vivement Gustave, et il me suffit de savoir ce que tu souffres pour que toute mon amitié se ravive pour toi...

Il fallut se séparer. Gustave, n'hésitant pas à croire Édouard sur parole, lui remit tout l'argent qu'il avait à sa disposition, et le surlendemain il était assez heureux pour le conduire lui-même dans un bureau où il devait recevoir un traitement de douze cents francs par an. Ce pauvre Édouard en témoigna à son ami plus de reconnaissance qu'il n'en eût montrée deux ans plutôt pour une place de préfet ou de procureur du roi.

Gustave quitta Paris.

IV.

Édouard retrouva pour quelque temps un peu de calme, et les lettres qu'il écrivait à Gustave prouvaient que son ame était moins agitée. Chose étrange! ce jeune homme, que des talens distinguaient, que l'ambition avait stimulé de bonne heure, qui avait foi dans sa capacité personnelle au point de se croire appelé à passer avant les autres, aujourd'hui il se contentait volontiers d'une place de copiste, et il ne se permettait pas d'autre désir que celui de la conserver. C'est que le chagrin et la colère avaient traversé son esprit et son cœur et les avaient émoussés tous les deux; et puis la misère, hideuse et obstinée, avait achevé de le ruiner au moral en même temps qu'elle l'avait forcé de vendre ses effets et de ne vivre souvent que de pain de munition ...

A mesure que son travail lui fournit des ressources, Édouard s'empressa d'effacer, une à une, les traces de sa longue pauvreté. Une nourriture plus saine et moins restreinte remplaça ses habitudes de privation et sa santé s'améliorait visiblement. Hélas! il ne prévoyait pas que le bien-être qu'il reconquérait peu à peu devait lui devenir fatal! avec les forces physiques revinrent les forces morales, et Édouard, se replongeant dans ses souvenirs, se livra de nouveau à ses réflexions, à ses comparaisons... Sa position lui parut mesquine d'abord, puis indigne de lui, enfin il l'a trouva honteuse... Chaque jour il rencontrait dans les rues de Paris des hommes comblés de faveurs, surchargés de places, de décorations, et il savait que ceux-là

s'étaient cachés pendant qu'il exposait sa vie, et, en dernier résultat, il les voyait profiter de sa victoire. La fureur et la jalousie se réveillèrent chez lui terribles et implacables; il ne put supporter plus longtemps la vue de son bureau, il l'abandonna et on ne sut pas ce qu'il était devenu.

Gustave apprit cet événement, et écrivit à Edouard dans des termes de douceur et d'affection. Il reçut le lendemain la courte réponse qui suit : « Mon ami, ta lettre m'a touché au cœur; mais elle n'est pas » assez puissante pour me faire renoncer au parti que j'ai pris irrévoca- » blement. J'ai perdu mon temps, ma jeunesse, ma santé à demander, » ce qu'on me refuse, et que, depuis hier, je sollicite de nouveau en » rappelant tous mes droits. J'ai usé tous les sentimens et toutes les » passions, l'amour n'est plus rien pour moi, et l'amitié, même celle » que je te porte, ne saurait me retenir. C'est assez te dire où j'en » suis. Si la semaine prochaine je n'ai pas obtenu ce que je mérite à » tous égards et dont je vois tant d'autres en possession, la mort seule » deviendra l'objet de mon ambition, et tu apprendras que celle-là au » moins ne m'aura pas failli. Adieu, pardonnes-moi la peine que je te » ferai. »

V.

Le premier soin de Gustave en arrivant à Paris, quelques jours après la réception de la lettre d'Edouard, fut d'aller visiter son malheureux ami. Il le trouva au lit très-malade et sans secours. Gustave se chargea de tout; il lui envoya un médecin, et comme une crise violente donna les plus vives inquiétudes pour la vie du malade, il avoua nettement à son ami le danger de sa position et le pria de recevoir un prêtre. Edouard accepta, et, une heure après, Gustave était accompagné d'un de ces hommes qui savent si bien faire aimer la religion au lit des mourans, auxquels ils apportent de ces consolations ineffables que Dieu leur inspire comme pour adoucir par avance la voie de son tribunal.

Dans la nuit, un mieux sensible se manifesta; Edouard avait trouvé dans cet acte religieux un véritable bienfait, et il en remercia Gustave à plusieurs reprises dès qu'il put parler librement, et déclara vouloir renoncer pour toujours à toutes les pensées qui avaient fait son malheur depuis trop long-temps. Gustave se réjouissait de voir son ma-

lade dans de si bonnes dispositions, lorsqu'un jour, en montant chez Edouard, il fut averti que celui-ci était sorti très-précipitamment enveloppé dans un manteau. Il prit quelques informations, et sut qu'Edouard avait reçu le matin une lettre après laquelle on l'avait vu partir.

Gustave courut au plus vite chez tous les amis d'Edouard, que personne n'avait vu; il passa à la Morgue, où ses soupçons ne furent pas réalisés; enfin il retourna chez lui. Avant d'arriver à sa porte, il aperçut un brancard porté par quatre hommes et entouré par plusieurs autres qui luttaient contre le malade... Il s'approche et reconnaît Edouard dans un état impossible à décrire. Ses yeux étaient hagards, sa bouche écumait, et il poussait des cris navrans. Gustave apprit bientôt qu'Edouard avait été trouvé en cet état dans la rue, et qu'une lettre à son adresse, déchirée en plusieurs morceaux, avait donné l'indication de sa demeure, où on le ramenait. Un médecin fut appelé, il déclara tout de suite que le malheureux Edouard, était atteint de la folie la plus compliquée...

Au bout de quelques jours, il fut transporté dans une maison de santé, où tous les premiers soins furent complètement inutiles. D'incessantes attaques et des accablemens prolongés avaient épuisé le cerveau et jusqu'aux moindres facultés d'Edouard, qui ne reconnut pas même Gustave, son fidèle gardien.

Trois mois s'écoulèrent ainsi sans que la folie eût diminué, seulement elle avait changé de forme; au lieu de ces mouvemens violens et de ce mutisme perpétuel, Edouard se livrait à des monologues effrayans. Il se dressait sur son lit, se mordait les bras, laissait échapper un rire convulsif, puis il vomissait des mots entrecoupés, des phrases sans suite; on l'entendait dire d'une voix déjà sépulcrale: «Je veux être dans l'administration... n'est-ce pas que je me suis bien battu... je dois être procureur du roi... j'ai prouvé que j'étais un des premiers aux barricades... ils ont tous des places et la croix... je devrais être préfet aujourd'hui... Oh! les misérables, les ingrats!!... j'ai faim!! Gustave, Gustave!!... je ne veux pas être copiste dans un bureau... Oh! la lettre, la lettre!... quelle horreur... ils m'ont tué! »

Puis il pleurait, il se donnait des coups de poings, et toute la vigueur de ses gardiens ne suffisait pas à le retenir.

Gustave, mieux qu'un autre, hélas! comprenait ces paroles si dés-

ordonnées, et tout cet état où il voyait son ami. La lettre seule dont parlait Edouard lui paraissait inexplicable. En conséquence, il résolut d'aller faire une recherche dans la chambre d'Edouard; il y trouva, sous le lit, une lettre déchirée dont il rapprocha les morceaux. Elle était écrite par un de ceux auxquels ce malheureux jeune homme s'était adressé en dernier lieu, et on y lisait ces mots :

« Tous les droits que vous invoquez sont au contraire une raison » pour que vous n'obteniez rien. On sait, et vous ne pouvez le nier, » que, depuis juillet 1830, vous avez conservé les mêmes idées qui, » à cette époque, vous ont mis les armes à la main. Le gouvernement » doit tout craindre d'une mémoire telle que la vôtre. Vos services » ont une origine que vous n'auriez pas dû rappeler. Tâchez de » les faire oublier, et dans quelques années on fera peut-être quelque » chose de vous; mais il faut donner des gages au pouvoir... Jusque-là, » vous n'aurez ni places ni secours, etc... »

Gustave comprit l'insistance avec laquelle Edouard rappelait cette lettre; il retourna auprès de lui. Une crise horrible venait de s'emparer de son ami, qui se livrait aux mêmes plaintes, mais d'un air plus abattu. Son œil terni et son teint livide frappèrent vivement Gustave; il tendit la main à Edouard, qui la pressa convulsivement, et retomba sur son oreiller. Tout-à-coup sa bouche se ferma, ses yeux s'éteignirent, un froid mortel glaça ses membres, il expira. Sa figure resta calme comme celle d'un homme qui a échangé l'infortune pour le bonheur. La seule consolation de Gustave fut de penser que les sentimens religieux étaient les derniers que son ami avait accueillis avant de mourir.

Auguste Johanet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE.

Les Voix intérieures, par M. Victor Hugo. — Panthéon littéraire, par M. Aimé Martin.— La Courtisane et le Martyr, par M. Féal.—Alpes et Danube, par M. le baron d'Haussez. —Un An sur les Chemins, par M. Lottin de Laval — Le Midshipman Aisé, par le capitaine Marryat.—Le Faubourg Saint-Germain, par M. le comte Horace de Vieil-Castel. —Les Mémoires du Diable, par M. Frédéric Soulié.—Fables, par M. J. Hüe.

Si vous avez vu la riche collection de vases grecs et étrusques, peints en bronze et en couleur de terre, trouvés sous les cendres d'Herculanum et de Pompéï, que nous devons à madame Vespucci, et qui sont confiés aux soins de MM. Ritner et Goupil, une chose vous a frappé sans doute, c'est le petit nombre d'ouvrages d'art qui ont échappé à la lave du volcan. Parmi les riches sculptures que l'antiquité romaine avait transportées dans ces deux villes mortes, étouffées par le Vésuve, quelques-unes à peine ont été jugées dignes d'être recueillies par l'artiste, soit pour l'élégance de leur composition, soit pour l'originalité de leur forme.

Eh bien ! un pareil travail de destruction d'une part, et de restauration de l'autre, a lieu aussi dans la littérature, et c'est le temps qui est tour à tour restaurateur et destructeur. — Dans le royaume des lettres, comme dans le royaume des cieux, *il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus* ! Voyez ? parmi cette quantité d'ouvrages, humides encore par la fraîche date de leur impression, combien d'emportées déjà comme les feuilles sèches d'automne? Que fera le critique au milieu de la mortalité effrayante qui l'entoure ? Il ne peut faire un pas sans heurter contre une tombe : et pourtant, mieux que personne, il doit avoir du respect pour les tombeaux !

Aujourd'hui, grâces à Dieu, le critique est plus à l'aise; il respire enfin. Un génie vigoureux et puissant pose devant lui ; sa tête domine toutes les productions du moment ; il va l'interroger d'abord avec crainte, mais avec courage.

I.

POÉSIE.

Les Voix intérieures, par *M. Victor Hugo.*

Voici un de ces noms grands et illustres qui suffisent pour remplir tout un siècle. Ce nom a soulevé bien des haines, excité bien des applaudissemens : les clameurs ont été grandes autour de lui, et la justice n'a pas eu son temps pour le poète ; on n'a pas assez tenu compte du génie brûlant qui le distingue, de la souffrance qu'il lui impose, et des orages qu'il fait éclater dans son cœur.

Il y a deux poètes bien distincts pour nous dans la personne de M. Victor Hugo : le poète lyrique et le poète dramatique ; celui-là qui a révélé à la France la plus belle poésie, et celui-là aussi qui a plongé sa muse dans les orgies pour la montrer sur les tréteaux de la place publique ; l'un qui a veillé presque toujours à la défense de l'ordre social, et l'autre, au contraire, qui semble donner

le branle à toutes les agitations, et jouer avec les ruines. Admirons le premier, mais voilons-nous en présence du second!

L'auteur dramatique a été jugé plusieurs fois dans notre *Écho* par des plumes habiles et des hommes consciencieux et dignes ; nous n'avons à considérer ici que le poète des *Voix intérieures.*

Ce dernier volume de M. Hugo porte l'empreinte d'une vaste intelligence, taillée sur le patron de Corneille, mais fortement travaillée par des souffrances morales. Ce n'est plus, comme autrefois, le poète fervent qui prie et s'agenouille devant Dieu, qui sourit à l'avenir en détournant son regard des ombres du passé que des teintes sanglantes ont rougi ; ce n'est plus le chantre sublime de la Vendée, le barde qui rêve de Tyrtée avec le noble délire du génie ; c'est le poète qui souffre, qui se plaint et qui n'a plus d'espérance! Le doute l'accompagne partout ; il voit ses amis l'abandonner ; il n'ose plus invoquer l'Orient ni l'Occident ; mais, regrettant la croyance qu'il n'a plus, il appelle sans cesse le Dieu de sa jeunesse, l'ame de ses premières inspirations.

Jugez maintenant des longs déchiremens de son cœur! — Le printemps lui sourit parfois, la prière le retrouve à genoux, *Dieu est toujours là*, se dit-il, *tentanda via est.* Alors le malaise l'abandonne un moment, l'absence de la foi, la sécheresse de son cœur l'épouvante ; mais le doute revient, et M. Hugo se résigne avec un laisser-aller coupable, bien coupable aux yeux des hommes et de Dieu. Il pleure sur ses maux et sur la misère du pauvre ; il cherche à s'étourdir lui-même. Que de contrastes! que de tremblemens! — Qu'est-ce donc que le génie, ô mon Dieu? quels sont les égaremens d'une si haute puissance?... Gardons-nous d'insister plus long-temps : c'est une loi d'en haut qui s'accomplit! L'homme a mangé le fruit de l'arbre du bien et du mal ; il a désobéi à la loi de Dieu, et la vengeance du ciel le poursuit ici-bas jusqu'à ce qu'il ait épuisé la coupe d'amertume et dépouillé son enveloppe mortelle. Il doit s'écrier comme le Rédempteur sur la croix : *Mon Dieu! mon Dieu! éloignez de moi ce calice!!...* C'est de ce point de vue que nous pouvons envisager les douleurs morales du poète.

Quel il fut, et quel il est! — Interrogez les jours de la restauration? Lorsqu'un enfant naissait au milieu de nous comme une promesse du ciel, lorsqu'un roi de France descendait dans les caveaux de Saint-Denis, M. Hugo, votre muse atteignait alors les plus grandes hauteurs de la poésie humaine, vous touchiez *à la lyre éternelle;* jeune aiglon, vous suspendiez votre aire entre les plus hautes renommées ; l'*Antéchrist* et le *Chant de l'Ame* vous ouvraient les sublimes régions de l'avenir. Certes, nous le savons, il était bien difficile de planer toujours au-dessus des passions humaines ; mais la foi y retint encore votre pensée jusqu'à ce que les égaremens du doute descendissent dans votre ame.

Les *Chants du Crépuscule* nous avaient appris déjà quel était le travail d'une intelligence forte, gigantesque, en lutte avec les lumières d'en haut. On admirait encore tous les élans du génie ; mais on y voyait aussi le mal se mélanger avec le bien. L'*heure trouble* avait sonné pour le poète. Aujourd'hui, la nuit est venue ; le poète se replie dans son cœur : il épie tous les élans de son ame ; il se traîne dans les chemins tortueux de l'incertitude ; le temple de Dieu ne lui renvoie plus ses concerts ; ce sont des *voix intérieures* qui murmurent. — On dirait que la muse veut lui échapper, et il la rappelle sans cesse auprès de lui. Mais

une tombe s'entr'ouvre dans l'exil, un roi de France va dormir dans un cercueil obscur et solitaire, et le souvenir de ses anciens bienfaits frappe le cœur de M. Victor Hugo ; il retrouve une fois encore le chemin du ciel, toutes les profondeurs se découvrent à sa vue. Sa muse a pris le deuil, *sunt lacrimæ rerum.*

Il est mort; rien de plus. Nul groupe populaire,
Urne d'où se répand l'amour et la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect.
Aucun signe n'a lui; rien n'a changé l'aspect
De ce siècle orageux, mer de rescifs bordée,
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée.
Nul temple n'a gémi dans nos villes ; nul glas
N'a passé sur nos fronts criant : Hélas ! hélas !
La presse aux mille voix, cette louve hargneuse,
A peine a retourné sa tête dédaigneuse;
Nous ne l'avons pas vue, irritée et grondant,
Donner à cette pourpre un dernier coup de dent.
Et chacun vers son but, la marée à la grève,
La foule vers l'argent, le penseur vers son rêve,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : Un roi vient de mourir !
Sombres canons rangés devant les Invalides,
Comme des sphinx aux pieds des grandes Pyramides,
Dragons d'airain, hideux, verts, énormes, béants,
Gardiens de ce palais bâti pour des géants,
Qui dresse et fait au loin reluire à la lumière
Un casque monstrueux sur sa tête de pierre!
A ce bruit qui jadis vous eût fait rugir tous,
— Le roi de France est mort! — d'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secoûrait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et n'a, se réveillant par un subit effort,
Dit à son noir voisin : — Le roi de France est mort ! —
D'où vient qu'il s'est fermé sans vos salves funèbres
Ce cercueil qu'on clouait là-bas dans les ténèbres ?
Et que rien n'est sorti de vos mornes affûts,
Pas même, ô canons sourds, ce murmure confus
Qu'au vague battement de ses ailes livides
Le vent des nuits arrache à des armures vides?
C'est que, prostitués dans nos troubles civils,
Vous êtes comme nous, fiers, sonores et vils!
C'est que, rouillés, vieillis, rivés à votre place,
Toujours agenouillés devant tout ce qui passe,
Retirés des combats, et dans ce coin obscur
Par des soldats boiteux gardés sous un vieux mur,
Vains foudres de parades oubliés de l'armée,
Autour de tout vainqueur faisant de la fumée,
Réservés pour la pompe et la solennité,
Vous avez pris racine en cette lâcheté !
Soyez flétris ! canons que la guerre repousse,

Dont la voix sans terreur dans les fêtes s'émousse,
Vous qui glorifiez de votre cri profond
Ceux qui viennent toujours, jamais ceux qui s'en vont!
Vous qui, depuis trente ans, noirs courtisans de bronze,
Avez, comme Henri quatre adorant Louis onze,
Toujours tout applaudi, toujours tout salué,
Vous taisant seulement quand le peuple a hué!
Lâches, vous préférez ceux que le sort préfère;
Dans le moule brûlant, le fondeur pour vous faire
Mit l'étain et le cuivre et l'oubli du vaincu.
Mais qui meurt exilé pour vous n'a pas vécu!
Car vos poumons de fer, où gronde une âpre haleine,
Sont muets pour Goritz comme pour Sainte-Hélène!
Soyez flétris!
Mais non; c'est à nous, insensés,
Que le mépris revient : vous nous obéissez.
Vous êtes prisonniers et vous êtes esclaves.
La guerre qui vous fit de ses brûlantes laves
Vous fit pour la bataille, et nous vous avons pris
Pour vous éclabousser des fanges de Paris;
Pour vous sceller au seuil d'un palais centenaire,
Et pour vous mettre au ventre un éclair sans tonnerre!
C'est nous qu'il faut flétrir, nous qui, déshonorés,
Donnons notre ame abjecte à ces bronzes sacrés.
Nous passons dans l'opprobre; hélas, ils y demeurent!
Mornes captifs! le jour où des rois proscrits meurent,
Vous ne pouvez, jetant votre fumée à flots,
Prolonger sur Paris vos éclatans sanglots,
Et, pareils à des chiens liés à des murailles,
D'un hurlement plaintif suivre leurs funérailles!
Muets, et vos longs cous baissés vers les pavés,
Vous restez là, pensifs, et, tristes, vous rêvez
Aux hommes, froids esprits, cœurs bas, ames douteuses,
Qui font faire à l'airain tant de choses honteuses!

C'est ainsi que l'auteur de l'iambe *A l'Homme qui a livré une Femme* peut reprendre son inspiration antique! — Pourquoi donc ce retour qui se trouve plus bas, M. Victor Hugo? Demander une tombe à Saint-Denis pour le roi Charles, conduire son deuil au milieu de nous.... c'est bien! — Mais jeter de la boue sur le cercueil d'un prince que l'exil a dévoré!... M. Hugo, cela n'est digne ni de votre nom, ni de votre talent, ni de votre caractère!

Le volume des *Voix intérieures* s'ouvre par un sentiment bien triste et bien tendre à la fois. M. Victor Hugo va réveiller son père dans la tombe pour lui offrir ses vers, à lui dont le nom n'a pas été inscrit sur l'*Arc-de-Triomphe*; mais si l'illustration a été refusée à l'épée du capitaine, la muse du fils est forte et puissante; elle viendra s'inspirer sur son tombeau, évoquer son fantôme et le faire asseoir au banquet de sa gloire. *Aux oiseaux envolés, Dieu est toujours là, tentanda via est*, sont autant de chants remplis de délices; mais une âcreté un peu rude, une grande irritation contre les hommes se montrent presque partout,

et chacun de se demander pourquoi cette mauvaise humeur de la part du poète?

C'est que M. Hugo, s'étant posé comme dictateur littéraire, a vu son pouvoir suprême disparaître peu à peu avec le délire qui l'enfanta ; le général a vu passer à l'*ennemi* presque toute son armée. Il s'est trouvé un jour seul, tout seul, et sa lyre a vibré de colère. Cette espèce de solitude pèse au poète, et le cœur lui faut. Voyez jusqu'où va sa douleur? Après avoir accusé les hommes en masse, il se retourne vers ses amis, et il se prend à douter de leur dévouement et de leur fidélité? et remarquez bien aussi que l'inspiration s'arrête où la colère commence. Le génie de M. Victor Hugo est trop grand pour se mêler aux choses de la terre. Il n'obéit pas à la voix du poète, parce que les passions mauvaises font tache sur les ailes de la muse; la poésie s'efface alors, car il est dit que rien de souillé ne doit approcher des cieux. Elle ne veut pas même de ce cortége bruyant que l'orgueil humain rassemble autour de lui ; mais elle préfère la paix intérieure et la méditation religieuse qui est un élan d'amour vers Dieu. Pour elle, voilà la vie, et la vie, c'est la gloire!

Que M. Victor Hugo revienne donc vers la foi, cette source des plus saintes consolations; qu'il s'inspire, mais cette fois avec plus de ferveur, en présence de la majestueuse et sombre architecture de Notre-Dame, qu'il s'incline *sous la main qui foudroie*, qu'il se relève devant le Dieu qui pardonne, et la France, qui le regarde avec des yeux d'amour et d'espérance, lui donnera des couronnes que les siècles n'effeuilleront pas.

II.

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE.

Panthéon littéraire, Introduction, par M. *Aimé Martin.*

Nous nous arrêterons peu sur le but du *Panthéon littéraire*, car MM. les honorables en ont parlé du haut de la tribune : ils ont dit à la France quels étaient les *heureux résultats* que les écrivains doctrinaires en avaient obtenus. Mais voici venir M. Aimé Martin qui s'est fait l'apologiste de cette entreprise mercantile. C'est le jongleur qui attire les passans aux sons de la trompette, et qui, une baguette à la main, leur montre les *richesses* du *Panthéon*, en leur criant : Achetez!

M. Aimé Martin déclare formellement que le but du *Panthéon littéraire* est de faire descendre l'instruction religieuse dans les masses. Et voyez quels sont les livres qu'il leur propose d'étudier? Voici Spinosa, voici Locke, voici Hume, voici Diderot, voici Helvétius, voici Voltaire, voici Rousseau. N'admirez-vous pas les beaux modèles qu'il jette au visage du peuple? Il met bien à côté de ces hommes-là Bossuet, Mallebranche, Leibnitz et Fénelon; mais il a soin d'excuser Bossuet d'avoir introduit la fatalité dans l'histoire : l'auriez-vous jamais cru? Bossuet, un historien de la façon de MM. Thiers et Mignet!! En revanche, Voltaire doit être nécessairement un historien très-religieux; voyez plutôt son *Essai sur les Mœurs des nations?*

Par l'introduction du *Panthéon littéraire*, jugez de l'esprit qui a présidé à cette publication. — M. Aimé Martin est un homme religieux, très-religieux sans

doute ; mais il est atteint de cette espèce de fièvre philosophique qui pousse à la *prêtrophobie*. Il lit tous les jours la Bible, il va à la messe, assiste au prône et à vêpres souvent ; mais il admire Rousseau, *le grand prêtre de la religion sublime de la nature et du devoir*, sensualisme chamarré des livrées chrétiennes ; il est catholique fervent, mais il est enthousiaste de Locke qu'il oppose à Fénelon, et puisqu'il est en train d'offrir des cassolettes pleines d'encens à la mémoire des philosophes du siècle dernier, il ne s'arrête pas en aussi bon chemin ; il court embrasser Voltaire. C'est que Voltaire, pour M. Aimé Martin, n'est plus ce démolisseur stupide qui n'a que l'instinct des ruines, c'est le grand architecte de la société moderne ; il aurait même, pense l'auteur, attaché son nom à la publication du *Panthéon littéraire* : il a fait de si grandes choses pour l'instruction du peuple !

La Courtisane et le Martyr ; par *M. Edouard Féal.*

L'auteur de cet ouvrage interroge les vieux rudimens de Toulouse, sa patrie, en évoquant l'ombre sublime des « fougueux Tectosages, vainqueurs des Grecs, » de Rome et de l'Asie, et celle des rois goths et des comtes du Languedoc, ces » premiers législateurs de la France. » Saint Sernin, saint Exupère, Eudes, Didier, Egfrid, qui luttèrent avec tant d'efforts et d'héroïsme contre Clovis, Charlemagne, Pépin et Martel ; voilà les héros que son patriotisme s'est choisis tout d'abord. Il a vu les faits d'armes de ses ancêtres méprisés ou méconnus, et son ame enthousiaste a voulu relever les pages héroïques de ces temps « où les » grands noms viennent se combiner dans les secrets desseins de la Providence, » avec les brusques apparitions des Huns, des Normands et des Sarrasins, avec » le travail civilisateur du catholicisme, du génie communal, avec la révolution » des croisades et les agrandissemens successifs de cette grande monarchie de » France, la plus belle de l'univers. »

Nous avons lu *la Courtisane et le Martyr* avec tout l'intérêt d'un enfant du midi qui aime à relire les gestes de ses aïeux. On y voit la civilisation romaine étendre ses faibles lambeaux sur le druidisme des Gaules, et entraîner après elle le luxe et la corruption qui vont l'ensevelir dans sa ruine. Les fils de Tolose, la puissante et l'antique, rêvent à l'indépendance ; un envoyé du Christ, saint Sernin, arrive et apporte à ces adorateurs de Malasit les merveilles de sa parole évangélique. Mais déjà, les peuples aventureux du nord et les Goths à leur tête débordent dans les vallées du Languedoc, et de leurs débris va surgir le royaume des Visigoths. Ce volume est le début d'un grand ouvrage. On y trouvera une description large et savante de la civilisation romaine et de ses mille prostitutions. Il y a bien des pages où le talent se déclare, mais l'affectation et la redondance du style se font jour à chaque phrase. Que M. Féal soit plus sage dans ses compositions, qu'il persévère dans les idées religieuses dont il a parsemé son ouvrage, et nous lui présidons des succès pour l'avenir.

III.

VOYAGES.

Alpes et Danube, ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie; par *M. le baron d'Haussez.*

Ce nous est une bonne fortune que d'avoir à parler du nouvel ouvrage de M. le baron d'Haussez. L'auteur ne foule-t-il pas à présent le même sol que nous? n'est-il pas revenu s'asseoir à son foyer domestique? N'est-il pas là, ce voyageur plein d'esprit et de charme, avec les souvenirs de l'exil et les regrets de son cœur, nous rappelant encore ses promenades en Bohême, *où trois générations de rois l'attendaient dans un château d'emprunt*, où une tombe devait s'entr'ouvrir quelques semaines après, pour se refermer sur les restes de Charles X?

Dans tout son ouvrage, M. le baron d'Haussez s'est montré tour à tour homme d'esprit, écrivain élégant. Il a parcouru les régions du nord qui furent le berceau des empires modernes, avec l'observation du voyageur éclairé, du philosophe chrétien, de l'administrateur attentif et savant. Nous avons lu surtout avec ravissement le portrait du fils du duc de Berry, où il nous montre l'ame ardente et généreuse du jeune prince s'ouvrant avec grandeur à toutes les sciences et à tous les travaux. « Qu'adviendra-t-il, dit l'auteur, de tant et de si heureuses dispo-» sitions? personne ne saurait le prévoir. Ce que l'on peut dire avec confiance, » c'est que, sous quelque forme que se présente l'avenir, qu'il soit rigoureux ou » favorable, Henri ne lui fera pas faute. »

Un An sur les Chemins, etc.; par *M. Lottin de Laval.*

Paris est triste comme un bonnet de nuit : le beau monde est parti; il ne rentrera dans la capitale qu'après bien des courses, de longs voyages en Russie, en Suisse, en Savoie, en Italie; ou bien encore, après les bains de mer, ceux de Dieppe, de Vichy, de Cauterets, de Saint-Sauveur, etc. Comme une armée fatiguée qui revient prendre ses quartiers d'hiver : la littérature a dû voyager à son tour, pour nous offrir aussi les mille impressions de ses voyages.

Nous croyons franchement qu'il est impossible de rien dire de neuf sur l'Italie. Cette terre a été foulée depuis cinquante ans par tous les hommes d'éclat, par les généraux, par les écrivains, par les poètes, voir même par les Carbonaro. Bonaparte, et plus tard Napoléon, car dans ces deux noms qui signifient le même personnage, il y a je ne sais combien de révolutions, Châteaubriand, lord Byron, Goëthe et Lamartine, y ont laissé des traces durables de leur passage. Tous ont publié leurs inspirations, celui-ci par les *Te Deum* de ses victoires, et ceux-là par les pages éloquentes que tout le monde connaît, et que nos descendans reliront encore lorsque nous n'aurons plus même un souvenir dans la mémoire des hommes.

M. Lottin de Laval a parcouru l'Italie la tête pleine de savoir et d'études. Il a reconnu tous les lieux qu'il a visités, comme les ayant vus déjà dans Virgile, dans Cicéron, dans Horace, dans Ovide, dans Pline, dans le Dante, dans le Tasse,

dans l'Arioste, etc.; il en résulte beaucoup de détails charmans pour les lecteurs. L'écrivain a voulu s'inspirer du génie des anciens et des modernes, afin de comparer les différences de la civilisation antique et de la civilisation actuelle. Arrivé à Florence, il y parle de l'origine des factions des guelfes et des gibelins : mais nous aurions désiré qu'il eût fait passer devant nous les scènes folles et tumultueuses de la démocratie florentine. Une étude semblable eût été féconde en nobles enseignemens, pour nous Français, qui avons traversé tant de jours désastreux, et qui interrogeons l'avenir avec des yeux avides.

IV.

ROMANS.

Le midshipman Aisé ; par *M. le capitaine Marryat.*

Décidément il nous faut une admiration chez l'étranger ! Après avoir admiré tour à tour lord Byron et Walter Scott en Angleterre, Schiller et Goëthe dans la Germanie, voici qu'un nouvel écrivain vient de traverser le détroit, c'est un romancier maritime, le capitaine Marryat ! De pareils faits parlent tristement à nos cœurs, quand nous pensons à la difficulté qu'il y a chez nous à obtenir un nom dans les lettres ; une fermentation intellectuelle règne autour de nous depuis long-temps. Pourquoi donc ne pas tendre la main à ces jeunes intelligences qui meurent dans l'abandon et l'oubli, plutôt que de frapper à la porte d'un anglais et de lui préparer des triomphes ? Réfléchissons un peu aux richesses intellectuelles de la France, à qui toutes les nations jalouses sont obligées de faire redevance, et rougissons, surtout, de nous atteler ainsi au char de la Grande-Bretagne. Que les Anglais aient du talent, qu'ils aient du génie, soit : mais soyons Français avant tout ! n'allons pas nous incliner devant nos vassaux ; ayons la fierté noble et indépendante de ce fils de France qui refusa de prendre place au festin du roi d'Angleterre, en disant : *Quoique captif, un prince français ne s'asseoit jamais à la table de son vassal !*

Tous les romans du capitaine Marryat se distinguent par une grande originalité. Celui que nous avons entre les mains, le *Midshipman Aisé*, est rempli d'aventures romanesques, d'incidens imprévus, de duels, de combats et de disputes philosophiques. Rien ne manque à l'action, et l'auteur a su répandre beaucoup d'intérêt dans le développement des caractères ; mais nous y avons cherché vainement ce style vif et pénétrant, cette phrase si légère, si souple, si déliée, qui caractérise les œuvres de M. Eugène Sue. Les matelots du romancier français semblent vivre devant vous, ils sont peints avec leur couleur véritable, et vous croyez sentir, je ne sais quelle odeur de goudron qui vous saisit et vous pénètre. Ceux du capitaine Marryat n'ont rien de tout cela. Ici le style est froid ; l'originalité est toute dans l'action. Mais, en revanche, l'auteur est un protestant acharné qui poursuit le prêtre catholique jusque devant le lit funéraire où un moribond sourit à la clarté divine que le ministre de Dieu lui fait entrevoir, il a inscrit un bulletin de la bourse sur la page la plus sublime du catholicisme !

Le Faubourg Saint-Germain. — Gérard de Stolberg ; par *M. le comte Horace de Vieil-Castel.*

> Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
> Et je me sauve à peine à travers le jardin.

Nous demandons mille fois pardon à nos lecteurs de cette citation presque classique, mais c'est la meilleure critique de l'ouvrage qui va nous occuper. C'est un conte délayé en deux volumes avec ses pages blanches, ses rêveries *physicomystiques* (devinez si vous le pouvez!) et ses interminables dissertations.

Les écrivains de nos jours se sont épris d'un bel amour pour la morale, mais il est curieux de ne jamais la rencontrer que dans leur préface. M. Horace de Vieil-Castel est de ce nombre. Il fait de la morale à propos du faubourg Saint-Germain dont il esquisse la description physique et morale. Il applaudit aux grandes actions du passé, alors que ce noble faubourg résumait toute la gloire française. Mais voulez-vous savoir ce qu'en pense aujourd'hui M. de Vieil-Castel : Écoutez et retenez !

Gérard de Stolberg est un allemand arrivé depuis peu à Paris. Le voilà dans le faubourg Saint-Germain qu'il étudie, qu'il veut connaître et qui lui jette, quoi donc? des *paroles flétrissantes* au milieu d'un bal. Il sonde l'énigme, il lui faut soixante-dix pages pour la résoudre. Le noble faubourg est personnifié en un certain marquis de Lucheux, homme égoïste, grand amateur d'autographes, qui s'est *sacrifié pour eux* jusqu'à épouser une belle et riche héritière de dix-huit ans! Gérard parvient à aimer Julie (c'est le nom de la marquise), mais d'un amour pur et *par charité* ; Julie l'aime à son tour, mais elle résiste de toutes ses forces, et quoique l'auteur fasse marcher l'action en calèche, aucun événement n'a lieu, tout reste dans le *statu quo*, jusqu'à ce que Gérard, ne pouvant vaincre la vertu de la marquise, prend le chemin de la Westphalie, tout exprès pour terminer le premier volume de M. Horace de Vieil-Castel.

Jusqu'ici vous avez vu madame la marquise de Lucheux pleine de vertu et de résignation, maintenant elle est folle de passion, elle a jeté sa vertu aux orties ; car, selon les données de l'auteur, une noble dame du noble faubourg n'a jamais assez de force et de courage pour lutter pendant tout un roman ! — Gérard revoit Julie en Allemagne et vient à son château près du Pas-de-Calais. Là il apprend qu'il a un rival, que Julie est une coquette, mais ce qu'il voit de plus clair, à travers les fumées d'un cigare : — éloge du cigare et *de son bon cœur*? — c'est qu'elle les trompe tous deux. Scène terrible entre Gérard de Stolberg et Julie qui le dédaigne. Celui-ci quitte le château, *et depuis cette époque on ne l'a plus revu*, ajoute l'auteur. Nous ne savons pas où est le pauvre, le malheureux Gérard de Stolberg, mais nous pouvons assurer qu'il ne fait pas le tour du monde.

Ce livre est écrit d'un style traînant et sans couleur, un déluge de mots nouveaux tombe devant vous ; c'est une pâle imitation de vingt ouvrages que vous connaissez : un mari imbécille, une femme coquette et rusée, voilà le thème de la plupart de nos romanciers de haut et bas étage.

Les Mémoires du Diable ; par *M. Frédéric Soulié.*

Voilà un titre qui promet, direz-vous, en ouvrant l'ouvrage de M. Soulié, et vous ajouterez en le fermant : — Il a tenu sa promesse. — Nous n'avons jamais lu rien de plus immoral. Tous les personnages que l'auteur met en jeu sont damnés. Ce sont des chroniques scandaleuses qui se suivent sans savoir pourquoi, si ce n'est parce que tel est le bon plaisir de *Mons Satan.* Le rapt ou l'adultère se rencontrent dans toutes les pages ; et M. Soulié, pour compléter son œuvre et la rendre plus *digne*, conduit un prêtre au..... Que voulez-vous ? c'est par des moyens outrés que l'on éveille l'indifférence du lecteur. Il lui faut du scandale à tous prix ; et on lui sert un plat de sa façon. — A merveille, M. Soulié ! vous avez arraché un prêtre d'auprès de Dieu ; vous l'avez revêtu de ses ornemens sacrés, et vous l'avez enivré pour le faire tomber dans le crime. C'est là une impiété dont vous devez rendre compte à la société, comme à Dieu, M. Soulié ! Vous avez porté la main à l'arche sainte, sans trembler, sans pâlir, et vous avez regardé le ciel comme pour lui porter un défi !

Et voilà le livre que l'on voudrait trouver original ! rien de plus vrai, si l'impiété doit tenir lieu d'invention. Pour nous, nous connaissons un livre moral, malgré son titre (plût à Dieu qu'il en fût ainsi de l'ouvrage de M. Soulié !), *le Diable-Boiteux* de Lesage (livre charmant, par parenthèse, et tel qu'on n'en fait plus de nos jours), et nous croyons fermement que *les Mémoires du Diable* sont une imitation de l'auteur de Gil-Blas ; seulement, le *diable* est devenu plus méchant, il s'est fait plus impie au dix-neuvième siècle et sous la plume de M. Soulié ; il a planté là ses béquilles pour être tour à tour dandy, laquais, Robert-Macaire et *mouche.* Il y a progrès, comme vous voyez. — Cet ouvrage est d'autant plus dangereux qu'il est écrit dans un style passionné, brillant ; qu'il est plein d'esprit et de verve.

V.

POÉSIE LÉGÈRE.

Fables a l'usage de l'enfance, 2e édition, par *M. J. Hüe.*

Nous avons commencé par la poésie, et nous voulons terminer par elle. Aussi bien après une longue course a-t-on besoin de repos. Au milieu des œuvres immorales et fastidieuses qui abondent, quoi de plus doux à l'ame tendre et mélancolique que la lecture douce et facile de ces poésies légères, écrites d'une main noble et dictées par un cœur dévoué. M. Hüe combattait dans les rangs de la presse départementale pour les franchises nationales et la liberté avec ame et conscience, mais la mort l'a surpris au milieu de la lutte, après bien des jours de captivité : c'est dans les prisons qu'il composa l'ouvrage que nous recommandons à nos lecteurs. On y remarquera un goût pur, une méthode sage, et beaucoup de simplicité dans le choix des sujets.

Nous regrettons de ne pouvoir entretenir nos lecteurs de la brochure de M. le marquis de Bartillat *sur la colonisation d'Alger*, ni de celle de M. le vicomte de Freyssinet sur les *landes de Gascogne.* Notre œuvre purement littéraire nous impose le silence.

Bertrand Bop, *bibliophile.*

Œuvres d'Élisa Mercœur,

recueillies par sa mère (1).

Neuf ans sont à peine écoulés depuis le moment où le nom d'Élisa Mercœur fut salué, pour la première fois, par les voix les plus imposantes de la renommée; et déjà la tombe s'est refermée sur de si justes espérances, sur des espérances si pures, si peu importunes, si unanimement accueillies; et déjà la postérité est arrivée pour demander les œuvres complètes de la jeune Muse; sa mère va nous les donner.

Élisa est née le 24 juin 1809. Dès 1826, l'Académie provinciale de Lyon, la Société académique de la Loire-Inférieure, la Société polymathique du Morbihan s'étaient empressées d'adopter cette gloire naissante.

En 1827 parut la première édition des poésies d'Élisa Mercœur. Elle habitait encore Nantes, avec sa mère. Paris l'appela ; elle y accourut pour recevoir les couronnes qui lui étaient promises de loin. Elle venait au-devant de son avenir ; pleine de confiance, elle ne pouvait prévoir le sort cruel qui l'attendait. Et qui eût pu soupçonner de si prochaines catastrophes?

Mais Paris se trouvait absorbé dans les mille préoccupations de la politique. Paris sentait une révolution inconnue qui fermentait dans son sein.

La jeune fille était trop étrangère à toutes ces choses; elle ignorait trop ce qui se remuait autour d'elle. Il ne lui fallait qu'une lyre, des fleurs et de bienveillans sourires. Elle qui avait d'abord été tout étonnée de l'admiration qu'elle avait excitée, éprouva bientôt un autre étonnement, celui de voir la poésie et les arts ne plus suffire à un peuple qu'elle avait cru si passionné pour la poésie et les arts. Elle ne savait pas, la pauvre enfant, qu'un orage terrible déjà grondait à l'horizon.

Toutefois, elle continua de vivre de cette vie à part, de cette vie d'un autre temps ; elle se contentait des sympathies toujours subsistantes du petit nombre.

Mais sa santé ne tarda pas à s'altérer loin de ses douces solitudes. Et il fallut mourir avant d'avoir réalisé ses beaux rêves, ses fraîches espérances. Et les Muses ses sœurs, qui auraient tant aimé à chanter avec elle, sont venues gémir et pleurer sur son tombeau.

Sa mère désolée, pieuse légataire de la Muse sitôt éteinte, ne vit plus que pour remplir le triste devoir de publier les œuvres de sa fille chérie, dont quelques-unes, hélas! sont restées inachevées.

L'édition, qui ne tardera pas à paraître, sera enrichie de documens précieux. Madame Mercœur, avec tous ses sentimens de mère éperdue, a écrit les Mémoires de sa fille, ainsi que des notices en tête des poésies, des nouvelles et des romans; et ces différentes pièces ne peuvent manquer d'ajouter beaucoup à l'intérêt d'une publication si attendue.

---

(1) Trois beaux volumes in-8°, ornés d'un portrait, par Devéria, et de deux *fac-simile*. — Prix de la Souscription, à Paris 20 francs, et dans toute la France 25 fr., franc de port. S'adresser chez madame Mercœur, rue du Bac, 43.

Le portrait donné par M. Devéria sera trouvé un chef-d'œuvre. Madame Mercœur a été d'autant plus touchée de ce beau présent d'un artiste aussi distingué, qu'elle a été plus à même d'apprécier la perfection de la ressemblance. On verra, dans les mémoires, à l'aide de quels élémens M. Devéria a pu parvenir à un tel résultat. On y verra également la note relative aux deux fac-simile qui ornent l'édition.

Madame Mercœur ajoutera à l'édition des œuvres de sa fille la liste des souscripteurs. On ne sera sans doute pas étonné de voir que tous les rangs, toutes les opinions, tous les partis semblent s'être entendus pour rendre ce dernier hommage à l'innocente jeune Muse, et pour offrir l'appui de leur souscription au dévouement de la mère inconsolable.

L'Agent de Change.

Esquisse de Moeurs, par feu Mlle Elisa Billotey, Auteur de *Quoi.....?*

Encore une jeune fille frappée de mort sur le seuil de la carrière littéraire. Elisa Billotey avait révélé dans un premier ouvrage un talent qui semblait n'attendre que la maturité des années pour porter les plus beaux fruits, et elle a eu le sort d'Elisa Mercœur ; elle a pu comme André Chenier, se frapper le front en s'écriant avec désespoir : «Il y avait quelque chose là ! »C'est sa famille qui publie aujourd'hui son deuxième et dernier ouvrage, il est intitulé : *L'Agent de change ;* c'est encore une esquisse de mœurs, et voici en quels termes la jeune fille en a indiqué elle-même la pensée et le but :

« J'ai cherché à retracer quelques scènes de la vie privée, sans cependant en exclure toute situation forte, ce qui n'aurait produit qu'une composition pâle et sans intérêt. Ayant remarqué que les vices dominans du siècle sont la cupidité et l'égoïsme, j'ai essayé d'en montrer les funestes conséquences dans l'*Agent de Change*, parvenu, qui sacrifie tout à ces passions des petites ames. Les différentes phases de sa prospérité, sa décadence, ses crimes et leurs résultats, voilà une partie de l'intrigue, augmentée d'un contraste perpétuel par la conduite d'Henri, et par une succession de personnages qui sont tous en rapport plus ou moins direct avec le sujet principal, et dont ils deviennent pour ainsi dire les corollaires. Quant à la morale de ce livre, c'est le seul point où je me crois invulnérable ; car je suis fortement pénétrée du principe qui rend tout auteur responsable du mal qu'ont pu faire ses écrits. Maintenant j'attendrai le jugement du public, et je m'y soumettrai sans amertume, persuadée que, si les gens de bien trouvent beaucoup de défauts dans mon esquisse, ils rendront au moins justice aux sentimens qui l'ont dictée, et ne me blâmeront pas d'avoir suivi le vieil adage de nos pères, auquel je ferai cette légère variante :

« *Fais ce que tu peux ; advienne que pourra.* »

O.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE JUILLET.

Or, vous saurez que la liquidation du mois défunt est si chargée que je ne puis la régler sans le secours d'un collaborateur ; voici précisément un homme d'administration, une spécialité à la Barême, qu'on eût embaumé de son temps sous le péristyle de la Cour des Aides, et qui mériterait de nos jours de dormir sur les fauteuils inamovibles de la Cour des Comptes, M. XXX enfin, mon secrétaire intime, mon autre moi-même, mon frère Siamois, et je vais le prier, si vous voulez bien le permettre, de m'aider à faire quelque chose de tous les riens de cette succession que j'ai acceptée sous bénéfice d'inventaire.

« Allons, mon ami, vous ne pouviez arriver plus à propos ; prenez place à mes côtés, et procédez à l'appel nominal avec la rapidité d'un secrétaire de la chambre ; nous avons besoin d'aller vite en besogne, car jamais la canicule, fécondée par vingt pluies d'orage, n'a produit plus d'éphémères. »

— Bien volontiers ; mais par où commencer ? où Paris a-t-il passé son mois de juillet ? N'ai-je pas entendu en plein palais du Luxembourg un noble pair s'écrier après avoir voté neuf cents millions en trois séances : *Sauve qui peut, voici les glorieuses !* et toutes les places de la malle-poste, retenues un mois d'avance, ont été occupées par les amphytrions des anniversaires. Jugez du reste ! Saint-Sauveur, Cauteretz, les eaux bonnes, Bagnères de Bigorre, Bagnère de Luchon, Vichy, Plombières, Dieppe, Royan, La Rochelle, Briaritz, tous les établissemens de bains, en un mot, regorgent de fugitifs ; on ne sait plus, dans cette grande dissémination, où chercher la mode, où prendre l'art, où saisir le caprice de l'esprit parisien. Paris n'est plus représenté que par deux figures du désert : Vito-Mangiamèle et Youssouf-Bey.

— Eh bien ! parlons de Youssouf-Bey et de Vito-Mangiamèle : le premier n'a-t-il pas donné un magnifique lion au Jardin-des-Plantes ? ne l'a-t-on pas vu, cet aimable coupeur de têtes, ravir toutes les beautés de la Chaussée-d'Antin par ses façons galantes, par l'exquise finesse de ses réparties, et surtout par l'audace de ses prouesses orientales. M. Dupin, en lui pressant la main dans son salon, n'a-t-il pas nargué d'une voix assez mal assurée l'absence de M. Desjobert ? Quant au second, c'est un curieux sujet d'étude comme le petit acteur du spirituel M. Hains ; n'a-t-il pas été officiellement recommandé à l'Institut par M. de Salvandy ? n'a-t-il pas été constaté par le docte aréopage que ce jeune pâtre, sans avoir reçu d'autres leçons que celles de la nature, plongeait hardiment dans des tourbillons de chiffres, et revenait du fond de tous les problèmes avec des solutions merveilleuses ? Interrogez les phrénologues, ils ont tâté une à une ses protubérances cérébrales ; ils les ont trouvées exactement conformes à celles de la *destructibilité*, ce qui, suivant eux, est une *prodigiosité*. Il est clair que le front de cet enfant, non moins bombé et plus élargi que celui d'un léopard ou plutôt d'un sphinx, décèle à un point supérieur la faculté du calcul : c'est le génie vivant de l'arithmétique ; la tête allongée de Pascal n'avait rien de comparable.

— Assez de petits prodiges! — Vous ne voulez donc pas dire un mot des trois petites reines? — A quoi bon, ne faudrait-il pas mentionner aussi les reines douairières, honoraires, en service extraordinaire, celles qui règnent et ne gouvernent point, celles qui gouvernent et qui ne règnent pas, et la liste est trop longue. N'avons-nous pas auprès de l'innocente Isabelle, Christine et Francisca; auprès de dona Maria, la veuve de don Pedro; auprès de Vittoria, la duchesse de Kent et la veuve de Guillaume? Quenouilles de toutes couleurs, aurait-on dit au vieux temps de la loi salique; mais la courtoisie de nos aïeux n'aurait pas poussé plus loin; elle se serait inclinée avec respect devant un sexe qui mérite plutôt d'être plaint que persifflé lorsqu'on lui impose le lourd fardeau des affaires. Comment, en effet, ne pas éprouver un mouvement de compassion en voyant une pauvre jeune fille, toute pâle et toute lymphatique, conduite en grand cortége au milieu d'une assemblée d'hommes, et répétant d'une voix tremblante un discours sur des matières qui ne sont guère plus intelligibles pour elle que les hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor pour les grisettes de Paris? Ne vaut-il pas mieux laisser la perruche de côté pour ne s'occuper que de la femme? Parlons de sa robe de satin blanc, de son diadême étincelant de pierreries, de son collier tombant en rivière de feu... et honni soit l'épais brocard du manteau fourré qui cachait sa taille!

— « A la bonne heure; mais prenons garde : si nous sortons à notre tour du cercle de la compétence masculine pour parler toilette et modes, nous allons être entraînés à examiner un point bien délicat. Les plus fortes têtes des trois royaumes, vous le savez, ont eu à décider si la nouvelle reine porterait la jarretière et comment elle la porterait; Vittoria elle-même, effrayée des exigences du cérémonial, a posé la question avec une naïve pudeur, et, à force de recherches, on est parvenu à s'assurer qu'Elisabeth avait établi un précédent; en foi de quoi, le conseil privé de Sa Majesté Britannique a voté, à l'unanimité, la conversion de la jarretière en ceinture; qu'en pensez-vous?

— Que la jarretière ne s'arrêtera pas en si bon chemin; tout, de nos jours, ne tend-il pas à s'élever? Au surplus, la jeune reine s'aguerrit plus vite qu'on ne l'espérait; elle a déjà fait acte de généralissime en passant une partie de son armée en revue; elle ne s'est montrée scandalisée que lorsque le général Hill est venu lui soumettre un nouveau modèle de pantalon pour les horses-gardes; il y a des mots que nos jolies voisines ne peuvent entendre prononcer sans s'écrier : *schoking* !!!... et le mot pantalon, qu'elles supposent apparemment dérivé de culotte, est frappé d'une proscription inflexible.

— Assez de l'Angleterre, où en est l'Irlande?

— Toujours au même point; à la famine.

— Et l'Italie?

— Au choléra.

— Et l'Amérique?

— A la banqueroute.

— Et l'Espagne?

— A l'anarchie.

— Et le Portugal?

— Au gaspillage.

— Je ne vous demanderai pas où en est la France, car, lancé comme vous l'êtes, vous pourriez donner, tête baissée, dans la satire.

— Nullement, tout marche au mieux ; nous convertissons à la fois les Arabes du dehors et du dedans. Abd-el-Kader, qui, suivant les relations officielles, n'était, récemment encore, qu'un rebelle ou qu'un bandit, est devenu soudain le plus honnête des émirs ; nous lui devons la paix, et il n'a exigé qu'environ un tiers de nos possessions pour nous faire l'honneur de reconnaître notre souveraineté. On ne saurait se montrer plus accommodant ; le général Bugeaud, ravi de tant de procédés, est au désespoir d'avoir à moitié démis le poignet du bon Bédouin en lui serrant la main d'une façon inconnue jusqu'ici dans les conférences diplomatiques.

Le mérite, jadis si rare, devient si commun que les croix pleuvent sans discontinuation ; le *Temps* et la *Chronique de Paris* pourront désormais, comme la ville de Châlons-sur-Saône, attacher un ruban rouge à leur drapeau ; l'indignation manifestée par M. Viennet est d'autant moins fondée, qu'il y a encore trois clarinettes de l'opéra et un rédacteur de la *Charte de* 1830 qui attendent l'*étoile des braves*. Tandis que les courtisans whigs, désolés de voir enlever à l'Angleterre l'ancien ordre des Guelphes par la séparation du Hanovre, instituent un ordre nouveau sous l'invocation de leur reinette Vittoria, le *Journal de Paris*, que dirigeait il y a peu de temps encore un décoré de juillet, appelle de tous ses vœux le rétablissement de la croix de Saint-Louis ; et de tous les rangs de l'armée s'élève la même réclamation en dépit des vieux troupiers de la bureaucratie et des grognards de la garde nationale.

L'industrie française a pris un tel essor, que nos sages législateurs ont dû en modérer le développement ; le sucre de betterave a été largement imposé ; même ardeur de sève, même surabondance de richesses dans nos moissons fiscales ; aussi pour soulager quelque peu le trésor en a-t-on tiré deux cent mille francs qui ont été aussitôt convertis en pétards, en fusées, en baguettes, en héros de l'Hôtel-de-Ville et autres drôleries fantastiques pour amuser pendant vingt minutes ce qu'une feuille doctrinaire appelle la *multitude innommée*, le *stupidum pecus*. Mangiamèle a calculé, au milieu du fracas des bombes dont les feux tricolores donnaient à sa figure olivâtre l'expression la plus étrange, que ces 200,000 f. auraient pu nourrir cent mille pauvres pendant deux semaines, à raison d'une livre de pain par jour. Il a calculé encore, au moment où le bouquet éclairait une quantité innombrable de bouches béantes, que la même somme, appliquée à un achat de foin, aurait pu nourrir tous les moutons de son pays pendant une année.

La haute littérature, si négligée, comme chacun sait, par les Vandales de la restauration, a commencé enfin à recevoir des récompenses dignes d'elle ; un de nos vaudevillistes, M. Mazères, relégué dans les montagnes de l'Ariège, en est descendu pour passer à la préfecture de l'Aveyron ; on annonce qu'à cette heureuse nouvelle un de ses anciens collaborateurs, qui fait encore le calembourg de compte à demi, s'est écrié joyeusement : « Voilà une situation qui *s'aplanit*, l'auteur des *Trois quartiers* entre dans son plein. » On s'étonne seulement qu'un autre préfet vaudevilliste, M. Romieu, végète si long-temps au milieu des plants de tabac de la Dordogne, d'autant plus que l'on vient d'élever au grade d'of-

ficier de la légion d'honneur l'auteur des *Voix intérieures* qui, suivant M. Romieu, n'est en dernière analyse qu'un *ventriloque*.

Jamais, on aime à le dire, la poésie n'a répandu plus de fleurs, je ne parlerai pas du tailleur de pierre Baudin, qui a fait du tribunal de police correctionnelle un cénacle académique, en se justifiant ainsi d'un malencontreux coup de poing :

Puisque aujourd'hui un camarade m'accuse,
Je ne veux pas d'autre avocat que les Muses;
Et j'espère bien, grâce à leurs efforts,
Que le tribunal va me mettre dehors, etc.

Dieu merci ! j'ai mieux que cela ; vous avez ouï vanter, et à très-juste titre, la corbeille de mariage de la princesse de Mecklembourg ; eh bien ! toutes les magnificences de ce chef-d'œuvre de l'art ont pâli devant l'éclat d'un épithalame fabriqué, taillé, ciselé, tourné et contourné par une seule main à l'occasion des fiançailles. Je regrette de ne pouvoir, à l'exemple d'un recueil hebdomadaire (1), reproduire en entier cette pièce modèle ; mais je veux du moins en donner une courte analyse ; d'abord c'est la terre qui se plaint au soleil de la préférence qu'il accorde à Vénus, et l'astre volage s'excuse de *ne l'avoir pas fleuri*, comme chaque année, au mois d'août, *d'un manteau sans pareil*, en lui montrant la plage où il a retenu les *aures printanières* pour les fêtes nuptiales de juin.

Cette plage écartée, dit-il,

Mecklembourg est son nom, la Mégalopolis
De la Baltique, où j'eus un haut temple jadis.
Là, dans ce sol de joncs, de grèves et de mousse,
Je nourris de mes feux et des baumes du ciel
Sur une tige antique une fleur tendre, et douce
De parfum, de couleur et d'éclat et de miel ;
C'est Hélène.... Elle aussi prit son nom à la Grèce,
Antique nom, mais tout frais de jeunesse.
C'est dans la noble langue et l'éclat du renom,
Et l'*aube* pâle encor, *tressant* sa *tresse* blonde.
Ou se mirant dans l'onde
La *lune* blanche et pure au bord de l'horizon.

Ici une note de l'auteur, M. Denne-Baron : « Hélénê et Sélénê, par aspiration, signifie en grec lueur, et aussi astre de la nuit. » N'est-ce pas le cas de s'exclamer :

Ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse !

Mais poursuivons. Au milieu des divinités mythologiques paraît un ange, l'écho du globe ; il porte Hélène vivante au cœur d'un beau prince français :

Le prince aime et le dit de l'un à l'autre pôle :
Seine, prête *l'oreille*, ô Rhin, écoute-les,

---

(1) La *Chronique de Paris*.

Terre, silence ! Au ciel règne une paix profonde ;
Tout s'est tu, les clameurs, les vents, la feuille et l'onde.

Un dialogue s'engage entre le fiancé et la fiancée. Le prince compare tous les fleuves de France aux mers du Sund et d'Arkangel, et lui démontre qu'elle ne perdra rien au déplacement. Ici, autre note sur l'ambre : « L'ambre, substance précieuse dont l'origine est jusqu'à présent presque inconnue, est jeté par *quartiers* et quelquefois par *blocs* sur la plage de la mer Baltique aux heures du flux ; on l'attribue généralement à une sécrétion des baleines qui peuplent les mers du pôle-nord. »

La princesse répond avec beaucoup d'à-propos à ce parallèle géographique par une description maritime dans laquelle figurent le brick, la corvette, le sloop et même le bateau à vapeur, avec ce refrain :

Prince aux accents si doux, il m'est plus doux encor
Le ciel où sont mes jours filés de soie et d'or !

Le fiancé ne se rebute pas ; il célèbre dignement notre marine ; puis, prenant terre avec adresse, il parcourt les châteaux royaux, Saint-Cloud, Fontainebleau et le vert Neuilly, modeste *Nénuphar*. Tous ces palais t'attendent, dit-il,

.... Pour te voir, plus haut que les murailles,
La Seine, en jets d'argent, montera sur Versailles.

Une dissertation que M. Jourdain aurait trouvée *très-galamment troussée* s'établit sur le musée historique.

Un cycle de mille ans bruït dans ce séjour,

ajoute le prince français.

Mais, jeune Hélène, il faut du silence à l'amour ;
Fontainebleau t'attend, lui, ses pins et ses ombres,
Ses trônes de muguet, ses dais fleuris et sombres ;
Viens ! Il t'attend avec un beau lit nuptial
Doux et frais, reculé pour ton front virginal.

La princesse hésite et répète de nouveau son refrain : « Prince aux accens si doux, etc. »

Elle craint de quitter

Son manoir dont le seuil n'éblouit ni ne trompe,
De qui l'hôte est son frère et ses aïeux la pompe !

Le fiancé trouve l'objection fondée et vante à son tour,

Les sources de son sang, ses frères et ses sœurs,
Une mère, une tante, à tous pleurs attentives,
Se mettant, en famille, à l'ombre des splendeurs,
Lorsque sont partis les convives.

Ce n'est pas assez, il faut porter un dernier coup. Le prince, non content d'offrir sa nombreuse famille, promet une immense armée.

Pour te faire un rempart au pays où nous sommes,
Parle, ils se lèveront par dix fois cent mille hommes!

Une jeune fille contre un million de braves, impossible de résister? elle cède ; la voici à Fontainebleau, non plus avec le soleil ou la lune, mais avec une fée aux rubans verts, une druidesse qui *de sa robe arrange chaque pli.*

Vient ensuite après la célébration des noces le récit de l'entrée à Paris.

Hélène s'arrête sous l'Arc-de-Triomphe

Éclipsée un moment, comme la lune au ciel
Elle entre dans son ombre.....

L'obélisque est salué d'une riche tirade, et te renvoie complimens pour complimens, jeune voyageuse ;

A ton aspect, Hélène, aux échos de ton nom,
La pierre ranimant *le teint* de son jeune âge,
Exhale un mélodieux son
Qu'elle avait gardé de Memnon
Pour t'en saluer au passage.

Peut-être serait-il permis de reprocher à l'auteur une réminiscence de Thomas Diafoirus ; il me semble que le jeune docteur parle à peu près ainsi de la statue de Memnon, dans l'hommage qu'il adresse à sa future. Mais le moyen d'éviter quelque rencontre avec un génie universel comme Molière ! Le poète lyrique a noblement couronné son œuvre en souhaitant aux jeunes époux la fécondité du soleil. La saine partie du public est d'autant plus portée à crier ainsi-soit-il ! qu'on vient de découvrir, à ce qu'il paraît, une quantité de conspirations, tant à Londres qu'à Paris. Le jury de la Seine, alarmé avec raison, ne s'est pas conduit à l'égard du général qu'on lui a livré, comme le conseil de guerre de Marseille pour M. de Rigny. Il y a eu arrêt à mitraille, et l'on nous promet pour le mois prochain l'extermination de ces satanés de légitimistes qui s'avisent encore de nourrir des regrets et de former des vœux. M.

Revue des Théâtres.

Le parfum des fleurs est une douce chose, n'est-ce pas ? comme elle est fraîche la brise du soir, lorsqu'assis sur la terrasse d'un élégant château ou d'un vieux manoir à tourelles, vous *devisez* sur vos plaisirs passés et jouissez d'avance des plaisirs que vous préparent mille enchanteurs. Dans un égoïsme que nous comprenons à merveille, vous oubliez de nous plaindre, nous, vigilantes sentinelles, nous enfermés dans ce gouffre de Paris, pour vous avertir de tout ce qui se passe, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit. Au milieu de vos brillantes cavalcades, dans ce parc aux allées si richement ombragées, un seul regret trouve place en votre esprit : vous pensez à ces spectacles qu'on ne trouve que dans notre belle capitale : eh ! bien, bonnes ames que nous sommes, ce regret, nous allons le détruire, nous allons vous montrer que rien ne manque à notre malheureux sort :

Pour nous dédommager de ce soleil qui nous brûle, pour nous dédommager de cette nature que nous ne voyons qu'à travers un nuage de poussière, nous avions les théâtres et parfois vous, heureux châtelains, vous jetiez sur nous un regard d'envie ; cette consolation nous échappe en l'an de grâce 1837. D'énormes affiches sont cependant placées sur les murs de Paris ; les théâtres ouvrent leurs portes et donnent tous les soirs des pièces nouvelles ; mais quelles pièces ! Mais les affiches ne portent que des noms inconnus ! Mais il y a plus de monde sur la scène que dans la salle ! La plupart de nos artistes en renom sont maintenant en voyage. Nourrit est à Lyon, madame Albert est à Nantes, où se trouvent aussi Ligier et mademoiselle Anaïs. Marseille possède mademoiselle Déjazet, et Dieppe applaudit le couple Volnys et mademoiselle Fargueil. Madame Damoreau enchante les Rouennais, qui attendent Achard et Frédéric-Lemaître. Henri Monnier et sa femme sont en ce moment à Bruxelles, que vient de quitter Chollet ; mesdemoiselles Elssler sont à Berlin, et Bouffé, l'excellent comédien du Gymnase, est à Rennes, où un mauvais plaisant, qui s'intitule l'école de droit, cette école si grave et si peu *vaudevilienne*, vient de lui offrir une coupe d'argent ciselée, avec accompagnement de cornet à piston et de grosse caisse, ce qu'on nommait vulgairement jadis, sérénade.

Comme le héros de M. le vicomte d'Arlincourt, le théâtre parisien est donc partout et nulle part. Ce qui reste du monde fashionable va chercher asile dans la salle *plein-vent* du Cirque-Olympique, et se consoler avec le cheval gastronome qui boit et mange comme un habitué du café de Paris, avec la jument aérienne, légère comme Taglioni, avec Auriol, l'homme *caoutchouc*, ce fabuleux clown, qui saute, tombe, et rebondit comme une balle élastique.

Nous avons cependant quelques nouvelles dramatiques ou quasi-dramatiques à vous donner ; d'abord, *Claire* ou la *Préférence d'une mère*, triste comédie en trois actes, d'un homme de talent, M. Rosier, l'auteur d'un *Procès criminel*, et où mademoiselle Mars joue le rôle de la fille aînée de mademoiselle Mante. — Cela est impossible ! — Nous avons vu !

Puis le ballet des *Mohicans*, qui a été un peu sifflé le jour de la première représentation, et qui, à la seconde, a éprouvé un chute éclatante et juste que nous allons vous raconter.

Vous savez que M. Aguado a enfin cédé sa loge à M. le duc d'Orléans : vous savez qu'à côté se trouvent quelques loges fashionables.

Le ballet commence, et des sifflets aigus partent des susdites loges : madame la duchesse d'Orléans venait d'entrer. Le parterre se lève en masse, interpelle les siffleurs, et les sifflets augmentent : à bas les loges; — à bas la canaille, répondent les siffleurs ; — à bas de *** ! à bas de *** ! et M. de *** se lève et demande quel est l'impertinent qui se permet de prononcer son nom ! silence profond dans le parterre, lorsqu'une voix crie enfin : Respect aux princes ! A ces mots de : *respect aux princes*, si maladroitement jetés au milieu d'un combat tout dramatique, les sifflets redoublent et partent de tous côtés ; ils deviennent si forts, si bruyans, si épouvantables, que madame la duchesse d'Orléans prend le parti de se retirer, emportant sans doute une triste idée de la galanterie française et de ce respect dont on doit environner la majesté royale.

Autrefois on n'osait pas même applaudir, aujourd'hui on siffle !

La civilisation marche.

Voici une autre nouvelle qui vous surprendra peut-être et qui ne nous surprend pas du tout.

Il s'agit d'une ex-sommité de l'Académie royale de Musique. — Mademoiselle Taglioni abandonne donc la Russie, et nous applaudirons encore cet hiver notre divine sylphide ? — Hélas ! non. — Nourrit doit-il faire sa rentrée ? Meyerbeer compose-t-il la musique d'un opéra où brilleront à la fois Nourrit et Duprez ? — Hélas ! non; cherchez encore : il s'agit de M. Véron, l'ex-directeur de l'Opéra, M. Véron qui vous a dotés d'un si magnifique théâtre, M. Véron que vous avez vu cent fois sur le boulevard Italien, promenant sa millionnaire personne, et ses chevaux anglais qui portent une large rose au lieu de cocarde. Vous avez vu M. Véron, nous en sommes certains, mais nous sommes tentés cependant de vous donner ici une petite biographie. Veuillez donc nous écouter :

M. Véron est le fils d'un papetier de la rue du Bac. Homme très-estimable et très-estimé, M. Véron père, fit donner une brillante éducation à son fils, et pensant qu'il y avait en ce jeune homme de grandes dispositions pour la médecine, il lui fit suivre les cours, et ses études terminées, le fit entrer comme chirurgien des gardes-du-corps, sous les ordres de M. Sue, célèbre médecin et père de M. Eugène Sue, l'inventeur du roman maritime. Le jeune Véron ne devait pas, ne pouvait pas se contenter de guérir MM. les gardes-du-corps, et son esprit éveilla bientôt son ambition ; on venait de fonder alors la société des bonnes lettres, et quelle fut notre surprise en voyant le modeste chirurgien monter un jour en chaire après M. Malitourne et nous faire un cours de *médecine religieuse*.

La médecine religieuse eut un plein succès : le jeune professeur s'exprimait avec clarté, avec goût, avec science, et pour le récompenser de l'excellence de ses principes, il fut nommé médecin du musée. Il occupait cet emploi dans la maison du roi, lorsqu'éclata la révolution de juillet.

Directeur-propriétaire de la *Revue de Paris*, poussé par d'anciens amis qui

connaissaient toute sa capacité, M. Veron fut appelé enfin à la direction de l'Académie royale de Musique. Au moment de ces tristes et déplorables momens de révolutions et d'émeutes, seul il rallia les débris de l'ancienne cour, et grâce à lui le foyer de l'Opéra fut long-temps le seul salon où venait se réunir l'aristocratie de la restauration.

La presse, si divisée pour les autres, chantait unanimement les louanges de l'heureux directeur, et six ans à peine écoulés, millionnaire, il quittait la direction de l'Opéra, au milieu des regrets et des remercîmens d'un public d'élite, dont il avait quadruplé les jouissances en centuplant sa propre fortune.

A peine a-t-il fait ses adieux à la carrière *théâtrale* qu'une fantaisie traverse la cervelle de M. Véron ; il veut détruire la monotonie de son habit noir, et quelques jours après le ruban rouge s'attache à sa boutonnière. On n'a rien à refuser à un homme aussi distingué que M. Véron, qui se lasse bientôt de sa décoration et de sa splendide oisiveté.

Une idée fermentait depuis long-temps dans sa tête : depuis le départ de sa protectrice, S. A. R. Madame, duchesse de Berry, Dieppe végétait et voyait diminuer chaque année ses baigneurs jadis si nombreux. Une régénération de Dieppe était une belle entreprise : M. Véron envoie donc son chargé d'affaires ordinaire, M. Mira, et bientôt une compagnie se forme : les actions se placent avec une rapidité sans exemple ; madame, duchesse de Berry, s'associe à cette nouvelle chance de prospérité pour sa ville chérie. Aussi depuis la saison des bains de mer, Dieppe est une véritable féerie ; les bals, les concerts, les spectacles, les plaisirs de tous les genres se succèdent, et Dieppe, la ville morte, est redevenue la ville vivante.

M. Véron a donc été le grand enchanteur, et M. Véron a calculé que le grand enchanteur mérite la reconnaissance de la ville de Dieppe. On parle de casser la chambre; de nouvelles élections auront lieu, et M. Véron se mettra sur les rangs pour la députation.

Rappelez-vous bien ceci, nous consignons notre grave prédiction dans les annales de l'*Écho de France* : M. Véron sera député, et excellent député ; bien plus, M. Véron sera ministre, et qui sait peut-être, duc, pair de France et cordon bleu : Dieu veuille qu'il existe alors des cordons bleus?

Nous disions cela, il y a peu de jours, dans le salon de madame la comtesse de P..... : les paris s'ouvraient de toutes parts, lorsqu'un homme d'esprit, ou un profond politique, comme vous voudrez, termina la discussion par ces mots prononcés du ton le plus solennel : « M. Véron est un financier fort rare de nos jours ; avec zéro il a fait un million, tandis que nos hommes d'état avec cent millions souvent produisent zéro. M. Véron est l'homme qui convient à nos habitudes représentatives ; lorsque pendant six ans on a dirigé avec succès les machines de l'Opéra, on doit faire un excellent ministre. »

Vicomte Alméric.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel.

— Imprimerie de Béthune et Plon, rue de Vaugirard, 36. —



Raunheim lith.

Imp. d'Aubert et de ...

Guerillas de Biscaye.

ÉCHO DE FRANCE.

SOMMAIRE.

GUÉRILLAS D'ESPAGNE.

C'était une pauvre demeure que celle de Pépita ; en y entrant, on voyait qu'elle n'avait pas toujours été si vide de meubles, et, dans quelques parties, on apercevait que l'aisance avait été là où maintenant se trouvait la misère.

Dans un coin d'une chambre basse, il y avait un berceau, et, penchée sur ce berceau, une jeune mère ; sa mise, ses cheveux en désordre, son teint pâle, ses yeux rouges révélaient tout de suite que l'enfant qui alors reposait dans le berceau était malade : il y a des regards qui parlent autant que les paroles, et ceux de Pépita disaient : *Mon enfant est menacé de mort !*

— Eh bien ! comment est notre Juanito ? demanda un homme qui entrait dans la chambre.

— Plus mal...

— Oh ! mon Dieu !

— Pédro, tu prononces le nom de Dieu aujourd'hui ; si tu le priais, peut-être guérirait-il notre enfant.

— Si, en ne priant pas, je l'offense, c'est sur moi qu'il faut qu'il fasse retomber sa colère, et non sur ce petit être qui bégaie déjà son nom.

— Pour punir les pères et les mères coupables, Dieu frappe souvent les enfans; il sait que c'est cela qui fait le plus saigner nos cœurs.

— C'est injuste et cruel.

— Grâce, Pedro! ne blasphème pas auprès du berceau de notre enfant... tiens, la fièvre est un peu cessée; il va reposer quelques instans; reste auprès de lui; moi, je vais porter ce cierge à la Madone, et la prier, elle qui a eu un fils, de sauver le mien.

— Va, bonne Pépita, que ta prière soit courte; car, dans ton absence, Juanito sera mal gardé.

— Oh! non, je le laisse entre son père et son ange gardien.

En disant ces paroles, Pépita ouvrit une armoire de bois de chêne, et en tira un beau cierge, orné de rubans blancs et noirs. Pedro, voyant ces rubans couleurs de deuil, dit :

— Pépita! ôte, ôte bien vite ces vilains rubans noirs: ils porteraient malheur à Juanito.

— Ces rubans-là ne sont pas pour lui; les siens, les voici: ce sont les rubans blancs... blancs et purs comme son innocence; les autres sont les miens, noirs et sombres comme ma douleur.

— Oh! Pépita, j'ai peur de ces rubans noirs.

— Ami, c'est que tu ne vas pas prier la Vierge des Sept-Douleurs; si tu y allais, tu verrais que tous les cierges qui brûlent sur son autel portent un signe de deuil de son divin fils.

— Eh bien! va donc, et ne sois pas long-temps.

Pépita sortit, et voilà l'homme rude des montagnes, avec son teint basané et sa barbe épaisse et noire; le voilà prenant la place de la mère auprès du berceau; oh! c'était là un tableau à faire: on eût dit la rudesse penchée sur la grâce, et le remords regardant l'innocence. Oui, il y avait des traces de remords sur le front de Pedro, et cela venait de ce qu'il n'était pas avec son vieux père et ses frères.

Eux étaient depuis long-temps où ils devaient être; lui en était bien loin.

Pour l'homme que les passions tourmentent, c'est comme du repos que de regarder un enfant. Pedro, la tête courbée vers son fils, et touchant presque de ses moustaches noires les petites joues pâles et

flétries de son enfant, aspirait du calme dans le souffle de Juanito. Là il vint au contrebandier de graves pensées : il se demandait si Pépita avait raison quand elle assurait que Dieu punissait presque toujours les pères en frappant les enfans... puis, il se ressouvenait qu'un jour où lui et ses compagnons des montagnes avaient pillé un couvent, il avait eu, dans sa part du butin, un calice d'argent enlevé aux saints autels; et que le jour du pillage ils avaient commis un sacrilége en buvant à leurs amis et à leurs familles dans le vase sacré ; il se rappela encore qu'au moment où il venait de boire, une vieille femme qui passait près de lui lui dit : « Ce que tu as bu là, c'est ton malheur dans cette vie et ta damnation dans l'autre. » Ce fut le lendemain du sacrilége que le petit Juanito tomba malade.... A présent, tous ces souvenirs pesaient lourds sur le cœur de Pedro; et c'était chose étrange qu'un homme si rude et si aguerri livré aux terreurs d'une femme; il y avait bien long-temps que le contrebandier ne faisait plus le signe de la croix et ne priait plus; car, parmi ses camarades, il y en avait qui avaient habité la France, et qui se seraient moqués de lui. Mais, en ce moment, il n'y avait point de respect humain pour l'empêcher de céder à l'impulsion de son ame, et, par amour paternel, il redevint chrétien.

Il faisait bien de revenir à la foi et à la prière, car son fils s'éveilla tout-à-coup en tordant ses petits bras dans d'affreuses convulsions.

— Oh! il va mourir! il va mourir! mon Dieu, et toi Vierge sainte que ma femme implore en ce moment, sauvez-le! sauvez-le! Puis, ayant regardé de nouveau son fils, et voyant ses lèvres pâles et son visage décomposé, il tomba à genoux, et, étendant sa main sur le berceau où s'agitait son enfant, il dit : Mon Dieu, je fais vœu, si vous rendez la santé à mon fils, de faire la première chose que me commandera sa mère ; vous me l'avez donnée comme un bon ange : je fais vœu de lui obéir.

A peine avait-il dit ces mots, que Pépita revint de l'église. Pedro la vit sur le seuil, et lui cria : Arrive vite! arrive vite! notre enfant se meurt! Il n'avait pas achevé ces paroles, que la mère s'était élancée au berceau, en avait enlevé son fils, le pressait sur son sein, et le réchauffait de baisers.

— Non, il ne mourra pas, dit Pépita ; non, il ne nous sera point arraché : comme je venais de prier Notre-Dame-des-Douleurs et d'ar-

roser de mes larmes le marbre de son autel, j'ai vu près de moi le père Isidore, et il m'a demandé comment cela allait à la maison.

— Ah ! lui ai-je répondu, mon père, la maladie et la douleur y sont entrées et y demeurent !

—Le religieux repartit : Que le repentir y vienne, et la santé et la joie y reviendront bientôt.

— Le repentir ?

— Oui, ainsi a dit le moine. Pedro, il faut donc te joindre à moi et frapper nos poitrines en répétant tous les deux : Seigneur ! Seigneur ! nous nous repentons ; ayez pitié de nous, et sauvez notre enfant !

— Oh ! toi, bonne Pépita, de quoi aurais-tu à te repentir ? les anges ne pèchent pas ; mais moi qui ne suis point avec mon père, moi qui n'ai point écouté sa voix quand il m'a dit de venir sous le même drapeau que lui et mes frères, moi qui ai mené une vie que condamnent les lois, moi qui ai oublié les enseignemens religieux de ma mère, moi qui ne prie plus Dieu, à quoi me servirait le repentir ? je suis trop criminel pour être pardonné.

— Comme tu te trompes, Pedro ! Jamais nos fautes ne sont aussi grandes que les miséricordes de Dieu. Renonce à ta vie de dangers et de fraudes ; ne va plus avec les contrebandiers des montagnes, et vis tranquille dans notre maison, qui sera égayée par notre petit Juanito ; car, je te le répète, il ne mourra pas.

— Pépita, comment t'a dit le père Isidore ?

— Il a dit : *Que le repentir vienne dans votre maison, et la santé et la joie y reviendront bientôt.*

—Oh ! Pépita, je voudrais obéir à l'homme de Dieu ; mais comment faire ? Quand les ronces, les épines et les plantes vénéneuses ont poussé leurs longues racines dans les fentes profondes des rochers, il est impossible de les en arracher : eh bien ! les mauvaises passions et les mauvaises habitudes sont avant dans mon cœur comme les ronces dans les fissures du roc ; qui les en arrachera ?

— La main de Dieu.

— J'ai peur de Dieu : je l'ai tant offensé !

— Eh bien ! mets notre enfant entre toi et lui, et prions ensemble.

Parlant ainsi, Pépita remit le petit Juanito dans les bras de son père, et, tombant à genoux devant le crucifix de la cabane, elle lui fit signe de s'agenouiller aussi... Pépita avait eu là une bonne pensée ;

car Pedro, sentant qu'il portait l'innocence dans ses bras, et qu'il allait la placer entre Dieu et lui, osa venir prier devant le Christ, vers lequel l'enfant éleva aussi ses petites mains.

II.

La pluie qui tombe après une longue sécheresse fait grand bien à la prairie brûlée par la dévorante chaleur. Il en est de même pour l'homme qui a été long-temps sans prier, son ame s'est flétrie; mais le jour où il aspire vers Dieu, Dieu fait tomber sur lui une rosée d'en haut qui le rafraîchit et lui rend de la force et de l'espoir. Pedro éprouva ce bien-être; et Pépita, s'apercevant de ce qui se passait dans le cœur de son mari, voulut en profiter pour lui faire adopter un autre genre de vie. Juanito était revenu à la santé; ses joues, naguère si pâles, avaient repris la roseur de l'enfance; ses yeux n'étaient plus cernés de noir, et ses lèvres, que ne contractait plus la souffrance, avaient repris leur gracieux sourire; Pépita et Pedro jouissaient de cette prompte guérison. Et l'heureuse mère dit à Pedro : Ami, tu m'as dit que, lorsque tu avais vu notre petit Juanito au moment de mourir, tu avais fait un vœu : dis-moi à présent quel était ce vœu ?

— Oui, chère Pépita, je te le dirai; car tu es pour beaucoup dans le serment que j'ai fait à Dieu; je lui ai crié en tombant à genoux auprès du berceau : Seigneur! tu m'as donné Pépita comme mon bon ange, je fais vœu d'obéir à sa volonté, et de faire tout ce qu'elle exigera de moi.

— C'est là ton vœu?

— Oui, parle, dis ce que tu veux, et je suis prêt à l'accomplir.

— Eh bien! je te demande...

— Non, il faut ordonner.

— Eh bien! je veux que tu ne sois plus contrebandier, et que tu ne t'exposes plus aux dangers qui m'ont fait si souvent frémir!

— Pépita, tu seras obéie... je sens que la vie aventureuse des montagnes, que les torrens des précipices, les alertes et les coups de fusil me manqueront souvent : le chêne de la montagne aime les vents qui agitent ses rameaux; et peut-être qu'après une vie si périlleuse, le repos me semblera de l'ennui; mais c'est égal, je me souviendrai de mon vœu, et je le tiendrai.

— Dieu te bénira, Pedro, comme il a guéri notre fils.

— Quand je serai devenu homme paisible du hameau, Pépita, m'aimeras-tu davantage?

— Ta conduite, oh! oui, je l'aimerai bien mieux; mais toi, je ne réponds pas de t'aimer davantage, car il y a long-temps que je t'ai donné tout mon amour. Pedro, alors que je désapprouvais la vie que tu menais, t'ai-je jamais dit un mot rude? quand tu rentrais au milieu des nuits et des orages, quand tu frappais à la porte de notre cabane, étais-je long-temps à t'aller ouvrir? oh! non, car je ne dormais pas; et quand tu étais entré, ne trouvais-tu pas toujours ton repas préparé sur la table? Pedro, quand j'examine comment je t'ai aimé dans le passé, je ne puis répondre de t'aimer plus dans l'avenir.

— Ton amour et les caresses de Juanito suffiront à mon bonheur.

— Non, cela ne te suffirait pas, comme tu le disais tout à l'heure: au chêne de la montagne il faut la tourmente des vents; à toi l'agitation et les périls. Aussi, ami, je ne veux pas que tu languisses dans un honteux repos; j'ai de la gloire à t'offrir, et une épée pure à te donner; mon père en mourant, tu le sais, m'a laissé la sienne; elle n'a jamais été tirée par lui que pour une noble cause... tu as juré de faire ce que je te commanderai... demain, sur la montagne, l'épée de mon père te sera remise...

— Par qui?

— Tu le sauras.

III.

Le lendemain soir, le soleil couchant était beau sur les rochers qui s'élèvent sur le chemin de Cantavieja. Pépita et Juanito étaient assis auprès de la fontaine de la Madone; Pépita avait apporté la longue épée droite de son père, et, en attendant Pedro, elle chantait l'hymne des Castillanes:

« Vierge bénie, Vierge des Espagnes, tu dois protéger Carlos, car il est juste et bon, et l'image qu'il a mise sur son drapeau est la tienne! Vierge bénie, Vierge des Espagnes, tu dois protéger notre roi Carlos.

» Les étrangers lui disaient: Voici de l'or, des serviteurs, des chevaux, des palais; restez parmi nous avec votre femme et vos enfans; mais il a répondu: Mon peuple souffre: je veux souffrir avec lui; mon peuple se bat pour mes droits: je veux me battre pour ses libertés.....

Vierge bénie, Vierge des Espagnes, tu dois protéger notre roi Carlos ; car l'image qu'il a mise sur son drapeau est la tienne !

» Sa cause est juste et sainte ; aussi, les anges de Dieu l'ont conduit et gardé à travers la France quand il est venu donner sa royale main à l'héroïque Zumalacarréguy ; ensemble ils ont juré sous le chêne de Herniga, sous l'arbre des sermens, de délivrer les Espagnes !... Zumala verra cette délivrance du haut du ciel où il est, et don Carlos achèvera l'œuvre. Vierge bénie, Vierge des Espagnes, tu dois protéger don Carlos ; car l'image qu'il a mise sur son drapeau est la tienne !

» Nous avons dit : Nous sommes de la Castille; nous avons dit à nos maris et à nos fils : Debout ! avec vos escopettes, vos sabres et vos mousquets, allez trouver notre seigneur et maître don Carlos, et défendez ses droits, car il défend nos libertés. Et, parlant ainsi, nous avons ôté de nos oreilles les boucles d'or qui y pendaient, nous les avons jointes à nos plus beaux colliers pour les vendre et soutenir la bonne cause du pays. Vierge bénie, Vierge des Espagnes, tu dois protéger nos maris, nos fils et notre roi don Carlos; car ton image est sur leur drapeau. »

Pedro, en montant le sentier des rochers, avait entendu dans le double silence de la solitude et du soir la douce voix de Pépita ; et, arrivé près de la fontaine, il s'était arrêté pour écouter les paroles de son chant. Quand elle eut cessé, il vint s'asseoir auprès d'elle, et lui dit : Pépita, tu ne m'avais jamais chanté ce que je viens d'entendre.

— Ami, c'est qu'alors tu n'étais pas digne d'entendre l'hymne des Castillanes ; tes compagnons étaient tous ennemis de Carlos, et toi-même...

— Te faisait peur, n'est-ce pas, Pépita?

— Je craignais de te déplaire avec mon chant carliste ; mais à présent, ô mon Pedro ! tu peux tout entendre ; car tu feras tout pour la cause royale. Tu as fait vœu de m'obéir, et la preuve que ton vœu a été agréable à Dieu et à la sainte Madone, c'est que Juanito a miraculeusement guéri ; n'est-ce pas que, dès ce soir, tu vas rejoindre ton père, tes frères et le roi don Carlos, à Cantaviéja.

— Je suis prêt... mais où donc est celui qui doit me remettre l'épée de ton père ?

— Le voici, répondit Pépita, et elle montra le petit Juanito tout

rose et tout souriant de santé.... j'ai voulu que ce fût lui qui t'armât pour la bonne cause : la main de l'innocent porte bonheur... Alors la femme royaliste prit les petites mains de son enfant, et lui faisant tenir l'épée, lui dit : Juanito, donne-la à ton père.

Le père avait mis un genou en terre devant son fils, et rempli d'émotion comme un chevalier de St-Jacques-de-Calatrava qui reçoit la croix de l'ordre, il prononça ces paroles : *Que Dieu garde celui qui m'arme!*

Et Pépita répondit : *Que Dieu garde celui qui est armé !*

Nous avons vu dans les palais et les vieilles églises de grandes et solennelles réceptions de chevalier, et nous n'y avons jamais assisté sans de fortes émotions ; car, dans la chevalerie, il y a tant de choses pour élever l'ame! Eh bien! nous croyons qu'il y avait aussi de quoi émouvoir dans la scène que nous venons de décrire. Cet homme fort et rude, à genoux devant un enfant et une femme, recevant de son fils une épée, et jurant d'en faire bon usage, aurait fait battre mon cœur si j'avais été avec Pépita à la fontaine des Rochers.

Quand Pedro eut ceint le baudrier de l'épée autour de lui, il se releva ; alors sa figure était grave et noble; il allait quitter sa femme et son fils ; l'idée de la vie des camps lui souriait ; mais laisser derrière lui sa femme si aimante, son fils si jeune ! cette pensée était triste, et c'était elle qui assombrissait le front du nouveau soldat de don Carlos.

Du fond de la vallée, le son de l'*Angelus* monta jusques sur les hauteurs ; Pépita et Pedro firent le signe de la croix, et dirent trois fois la salutation à la Vierge.

— C'est le moment de partir : adieu, Pépita ; adieu, Juanito.

— Oh ! si je n'avais pas la conscience d'avoir bien fait... que je serais triste à ce moment ! mais Dieu et la sainte Madone qui m'ont inspirée me sont en aide à cette heure ; et moi si faible, je me sens forte quand tu pars... Oh ! Pedro, ceci prouve que les anges de Dieu veilleront sur toi ; s'il devait t'arriver malheur, je le ressentirais d'avance ; et, tout au contraire, mon ame est pleine d'espérance... Oh ! que toutes les femmes des Espagnes soient comme moi, et fassent ce que j'ai fait : qu'elles donnent des soldats à notre légitime seigneur don Carlos !... Comme les hommes qui guerroient, elles doivent souffrir de la honte qui pèse sur le pays... Sans doute, il y a ennui et douleur à demeurer seule à la maison ; mais il y a opprobre à vivre sous les christinos. Pars donc, Pedro ; je suis assez forte pour te dire de partir...

Les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur les rochers, et Pépita regardait encore du côté de la plaine ; mais elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien. Juanito s'était endormi sur elle après le dernier baiser de son père; mais elle, revenue à la maison, ne dormit pas ; et, pour se consoler dans sa longue veillée, elle se répétait : *J'ai fait mon devoir, il fera le sien.* Vicomte Walsh.

ALAIN CHARTIER,

CHRONIQUE DU XV[e] SIÈCLE (1).

« Estant endormy en une salle, Marguerite, femme du Dauphin, » passant avec une grande suite de dames et de seigneurs, l'alla baiser » en la bouche; chose dont s'estans quelques-uns esmerveillez, parce » que, pour dire le vray, nature avoit enchassé en lui un bel esprit » dans un corps de mauvaise grâce : Ceste dame leur dist, qu'ils ne se » devoient estonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendoit avoir » baisé l'homme qui estoit laid et mal proportionné en ses membres, » ains la bouche de laquelle estoient issus tant de mots dorez. »

Voici le trait le plus connu de la biographie d'Alain Chartier : un baiser ! mais quel hommage solennel dans ce baiser d'une bouche royale ! gracieuse et dernière inspiration, peut-être, du génie chevaleresque, comme il exprime avec bonheur l'enthousiasme de l'époque ! Toutes les faveurs d'un prince, toutes les louanges d'un peuple se sont souvent épuisées sur une ambitieuse renommée sans la soustraire à l'oubli, et ce baiser d'une femme, consécration mystique d'une gloire modeste, a jeté sur le nom qu'il a protégé je ne sais quel charme dont l'influence tutélaire dure encore. Aussi est-il curieux de voir les commentateurs s'emparer d'un texte si nouveau pour la controverse, et s'évertuer à en déterminer la signification ; il n'y a d'accord entre eux que sur un point, la pureté de l'intention : le baiser est tout spirituel ; il n'a été donné qu'à l'esprit ou à l'ame ; mais qui, de l'écrivain ou du poète, la jeune Stuart

(1) Ce morceau, dû à la plume de M. Ad. de Puibusque, est emprunté à la dernière livraison du *Plutarque français*, magnifique publication qui va bientôt être terminée.

a-t-elle voulu honorer ? Suivant Estienne Pasquier, c'est l'homme *aux mots dorez ;* selon Jean Bouchet, c'est l'homme *aux vertueuses paroles*, et l'on peut penser avec Saint-Gelais que c'est l'un et l'autre :

. . . . . Le *poète* haut et scientifique,
Clerc excellent, *orateur* magnifique.

Maître Alain ne mérita pas seulement que la Normandie *prît gloire de lui*, comme l'a dit Clément Marot; mais la France entière dut s'enorgueillir d'avoir porté un pareil homme dans un pareil temps. Ce qui est étrange, c'est qu'un auteur cité tant de fois, et dont le nom classique fait époque dans notre chronologie littéraire, ne soit guère connu que de réputation, et grâce encore à un baiser. N'en faisons pas reproche au dix-neuvième siècle, qui retourne de son mieux à l'étude des textes ; accusons plutôt son prédécesseur, qui, en voulant substituer l'esprit à la lettre de l'histoire, a parfois tué l'un et l'autre. Il y a bientôt soixante ans que deux lauréats de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les abbés de Guasco et Massieu, jugèrent en dernier ressort Alain Chartier, et aucun d'eux ne l'avait lu ; ils se sont également trompés l'un et l'autre, jusque sur la nature des sujets traités dans ses principaux ouvrages ; c'est à cette habitude servile d'accepter des traditions et de se dispenser de remonter aux sources, qu'il faut s'en prendre, si la vie de cet écrivain est restée couverte de tant d'obscurité. Le croirait-on ! la date de sa naissance n'est pas plus précise que celle de sa mort. On a prétendu qu'il était né à Bayeux en 1386, et, pour le prouver, on a invoqué une histoire de Charles VII commencée en 1402, et dont l'auteur se dit âgé alors de seize ans ; mais il a été reconnu depuis que ce Mémorial inanimé, où l'on ne retrouve ni les qualités ni les défauts d'Alain Chartier, était sorti de la plume de Gilles Bouvier dit Berry, dont, par une seconde erreur non moins surprenante que la première, les continuateurs de Moréri ont fait deux personnes distinctes ; quant à sa mort, il y a incertitude sur le lieu comme sur l'époque ; les uns indiquent Avignon et 1449 ; les autres, Paris et 1458 ; et tous les monumens contemporains qui pourraient décider la question gardent le silence.

Ces détails ont, heureusement, peu d'intérêt ; ce qu'il était important de savoir est indiqué par les ouvrages mêmes d'Alain Chartier : il a vécu sous quatre rois, Charles V, Charles VI, Charles VII, Louis XI,

et c'est la femme de ce dernier, Marguerite d'Écosse, qui a scellé sa gloire par un baiser; ces règnes si tourmentés, si inquiets, si ardens, ne devaient pas en vain saisir son existence et l'envelopper de leurs orages; tout le mouvement intellectuel du quinzième siècle s'est réfléchi dans ses œuvres. Soit qu'on l'envisage comme orateur, comme publiciste ou comme théologien, c'est l'écrivain le plus complet de son époque : d'une main, il a soutenu les colonnes ébranlées de l'édifice social, et de l'autre, il a ouvert la carrière que la renaissance devait bientôt élargir. L'immense transition qui se préparait sous ses yeux était à la fois politique, religieuse, artistique et littéraire; son génie en eut la variété sans en avoir le désordre; il marcha dans les ruines sans être ni étourdi ni entraîné; les dernières ténèbres du moyen-âge, en glissant sur ce phare de l'avenir, ne le voilèrent d'aucune ombre, et sa lumière, tour à tour douce et vive, fut moins celle d'un jour qui va s'éteindre que d'un jour qui va naître.

Pour se faire une juste idée de l'éclat répandu par la gloire d'Alain, il faut voir comme, un siècle encore après sa mort, on tenait à honneur d'avoir place dans la généalogie de sa famille. L'art héraldique, qu'on pourrait appeler souvent l'art de flatter, mais qui ne flatte pas toujours avec habileté, crut avoir fait une de ses plus heureuses découvertes lorsqu'il put démontrer à Mathieu Molé qu'il descendait en ligne collatérale du poète chéri de Marguerite.

Élève de l'Université de Paris, Alain s'était préparé, par une éducation chrétienne, à toutes les épreuves de la prospérité et du malheur; il les subit avec une égale dignité : son caractère ne se démentit ni dans l'exil ni dans l'indigence. Le titre de secrétaire du roi ne fut pas pour lui un titre de parade; il le portait sans orgueil aux jours heureux, il le porta avec fierté dans les mauvais jours; Charles VII, qui avait tant de serviteurs fidèles, n'en eut pas de plus dévoué.

A Dieu l'autel, au roi le trône, aux Français la France, telle fut constamment sa devise; et qu'on ne s'imagine pas qu'il y eût chez lui aucune exaltation de sentiment ou de croyance; ses écrits expliquent ses convictions, et toutes reposent sur des principes raisonnés qui décèlent un esprit aussi éclairé que consciencieux. S'il demande respect pour Dieu, c'est que Dieu se révèle à lui, non-seulement comme une Providence, mais comme une nécessité : sans foi, pas de religion; sans religion, pas de société. S'il demande dévouement pour le roi, c'est qu'à ses yeux

le roi exprime l'unité de l'état, qu'il est le nœud du faisceau, et qu'avec la loi qui consacre son pouvoir croule l'autorité de toutes les lois. S'il demande amour pour la patrie, c'est que la patrie est une grande famille dont les liens embrassent toutes les familles, et qu'en elle réside la source de toutes les affections généreuses comme de toutes les pensées vitales : jamais vous n'entendez sortir de sa bouche les anathêmes du fanatisme ; jamais sa fidélité ne s'abaisse à l'adulation ; jamais son patriotisme ne s'enivre de haine ; l'ennemi de son pays reste homme à ses yeux, et il conserve pour lui cette charité de frère qui est l'humanité de la philosophie catholique.

Calme dans l'atmosphère brûlante des partis, il reçoit tous les événemens comme s'il les attendait : rien ne l'étonne, rien ne l'abat ; il accorde sa lyre au bruit des tempêtes, et plus la foudre gronde, plus il élève la voix. Lui, pauvre clerc dont la vie semblait ne devoir s'écouler qu'au fond d'un cloître ou dans une chaire de l'Université ; lui, poète naïf qui, appelé à la cour pour quelques vers de collége, ne s'était proposé peut-être que d'amuser la frivolité des grands, le voilà lancé soudain au milieu du cliquetis des armes, et regardez comme il s'avance le front haut entre la guerre civile et l'invasion étrangère !

Ce n'est point là, cependant, une de ces crises passagères qui n'exigent qu'un élan de courage ou qu'un effort de vertu : l'épreuve doit durer vingt ans. Roi et peuple, tout manque à la fois ; la tête qui porte la couronne est frappée de démence, et la famille de Charles VI, loin de couvrir cette tête sacrée d'un voile respectueux, la montre du doigt aux factions qui n'attendent qu'un signal pour se disputer les lambeaux du pouvoir. Deux rivaux se sont déjà mesurés des yeux : d'un côté, c'est le duc d'Orléans ; de l'autre, c'est le duc de Bourgogne ; le premier s'empare de la régence, et la Reine, la funeste Isabeau de Bavière, se jette dans ses bras ; le second appelle à lui tous les ressentimens populaires, et le poignard d'un assassin le délivre de son ennemi. Plus de gouvernement, plus de nation : le pays se divise en trois camps, ici les Armagnacs, là les Bourguignons, plus loin les Anglais. L'ame errante de la monarchie va s'échapper ; quelques Français fidèles cherchent encore, en la retenant, à conserver un reste de nationalité : Alain Chartier, les traits empreints d'une majestueuse douleur, fend la foule ; il adjure les partis de l'écouter, il invoque le salut public, il fait entendre tour à tour les doléances du clergé, de

la noblesse et du peuple : « Quels gens estes-vous! s'écrie-t-il ; chascun tire à soy et emporte sa pièce ; c'est à qui fera son fardeau pour s'en aller !.... Les oiseaulx deffendent leurs nidz au bec et aux ongles ; les ours et les lions gardent leurs cavernes à la force de leurs griffes et de leurs dents ; voulez-vous donc vous mettre au-dessous même de ces brutes en abandonnant votre patrie ! » Mais que peut une parole généreuse sur des cœurs desséchés par l'égoïsme ou endurcis par l'ambition ! Alain Chartier n'aperçoit autour de lui qu'une multitude égarée, il détourne les yeux et marche droit à celui qui a déchaîné tant de passions et de fléaux en levant l'étendard de la révolte ; il faut que le duc de Bourgogne, le redoutable Jean-Sans-Peur, entende ses reproches s'il refuse d'écouter ses prières ; n'est-ce pas lui qui tient le roi prisonnier, qui a enlevé la reine à son rival, et qui conspire ouvertement avec elle et l'Angleterre? qu'il s'arrête, qu'il rompe ce pacte infâme, il en est temps encore ; mais non ! l'heure des rapprochemens est passée ; le sang versé crie vengeance, le coupable doit périr ; le voici qui tombe à son tour percé d'un coup mortel, et la guerre civile, souillée d'un double assassinat, a vieilli d'une génération en quelques jours : ce sont les fils qui reprennent l'œuvre d'anarchie commencée dans le sang de leurs pères. La confusion est au comble ; il y a deux cours et deux parlemens, ou plutôt il n'y a plus ni parlement ni cour ; tout se neutralise et se détruit dans les folles créations d'une révolte en délire. Isabeau, cette bacchante politique, qui vient de faire orgie de crimes sous toutes les bannières, s'indigne d'avoir été un moment la captive des défenseurs de la royauté ; elle jure de les écraser sous les ruines du principe qu'ils soutiennent : un Anglais, un Lancastre a battu le parti qu'elle exècre dans les champs d'Azincourt ; il a tué le connétable d'Albret et six princes du sang, c'est son allié naturel : à lui la Guyenne, à lui la Normandie, à lui Paris ! Le traité de Troyes est conclu, et ce traité spoliateur qui abolit la loi salique, ce traité qui déshérite le Dauphin et transfère la couronne à Henri V, ce n'est pas elle seulement qui le signe, le fils de Jean-Sans-Peur y adhère avec joie : son père pourrait-il être plus dignement vengé ? la France ne sera plus qu'une province anglaise !

Ah ! si jamais le courage put faillir, l'espoir s'éteindre, la foi chanceler, c'est bien alors ; où se prendre ? tout menaçait ruine. Alain Chartier pleura sur tant de maux ; mais les larmes que lui arracha l'in-

dignation ne furent pas de celles qui amollissent le cœur; son caractère passa dans son génie; d'une mission d'art appelé à une mission de salut, il entrevit, au bout de la carrière, une palme nouvelle, et, sans s'inquiéter de savoir si ce serait celle de l'apostolat ou du martyre, il se précipita dans tous les périls du sacerdoce. Les hommes fuyaient dispersés; il courut aux principes; il essaya de les rallier et de les reposer sur leur base commune, l'autorité: rétablir l'autorité dans l'Église, c'était en expulser les schismes; rétablir l'autorité dans l'état, c'était en bannir l'anarchie.

Un acte usurpateur, le traité de Troyes, résumait toutes les doctrines de subversion : le premier soin d'Alain Chartier fut de déchirer le voile de légalité dont on avait cherché à couvrir ce mélange artificieux de violence et d'imposture; il répondit par une généalogie de nos Rois aux prétentions de l'Angleterre sur la couronne de Charles VI, et fit justice de l'interprétation donnée au traité de Calais par la félonie du parlement de Paris. Ce n'était pas assez : une thèse de droit public pouvait passer par-dessus le peuple sans l'atteindre; elle ne devait être bien comprise que des cours intéressées à la repousser, ou des écoles fermées alors par la guerre; il était urgent de faire pénétrer la vérité au cœur des masses et de chercher, sous leur ignorance et leur apathie, les grands leviers qui les remuent. Tant de désordres n'étaient pas nés en un jour; l'anarchie des esprits n'avait été que le dernier terme de l'anarchie des mœurs : le remède ne devait donc se trouver qu'en remontant à la source du mal.

Dans un pays où règne le catholicisme et qui s'appelle la France, l'honneur se place à côté de la foi comme une seconde religion, et offre une double ressource aux jours de désastres : c'est à la foi qu'Alain Chartier s'adressa dans le *Livre des Trois Vertus;* c'est à l'honneur qu'il parla dans le *Quadrilogue invectif*. Ainsi liés par une pensée commune, ces ouvrages forment une dualité indivisible; ils s'expliquent et se complètent mutuellement. La forme du dialogue, peu usitée aujourd'hui, était alors la plus vive et la plus naturelle qui fût connue; elle préludait au drame, qui n'avait pas encore pu être traduit du théâtre antique; et si l'on y entrelaçait quelque poésie, c'est parce que le poète, unique instrument de publicité, exerçait encore, comme au temps des troubadours, la principale influence sur les esprits; les vers appris et récités circulaient rapidement de bouche en bouche,

tandis que la prose, plus difficile à retenir, et privée d'ailleurs du secours de l'imprimerie, restait enfermée dans le cercle étroit des écoles.

Le *Livre des Trois Vertus* remplit ces conditions nécessaires de formes, sans nuire à la gravité du sujet qu'il traite. Si l'analyse était possible dans un ouvrage d'une substance si abondante et d'une verve si originale, on s'étonnerait de cette haute raison qui va sans cesse de la terre au ciel et du ciel à la terre, sans s'égarer jamais. Alain Chartier, en s'approchant des faiblesses humaines, se garde bien de prendre le ton superbe de l'infaillibilité : faible aussi, il lutte avec effort contre le désespoir; arrivé aux deux tiers de sa carrière, il est exilé et malheureux, pourquoi vivre encore? Veut-il souffrir ensemble pauvreté et vieillesse? « *Pauvreté ne peult vieillesse nourrir et vieillesse ne veult pauvreté endurer;* » la Nature, indignée de ce langage, envoie la Raison l'éclairer; celle-ci chasse le Désespoir et ramène l'Espérance avec la Foi. Après s'être fait ainsi la leçon à lui-même, avec quelle puissance de repentir, avec quelle vigueur de conviction il aborde tous les découragemens et gourmande toutes les lâchetés! Quelle vive peinture des défaillances de cette société qui se croit perdue parce qu'elle souffre! Quelles paroles sévères! quelles images menaçantes! Malheur aux princes, malheur à ces hommes de *haultz siéges*, qui, loin de se souvenir qu'ils sont les livres du peuple, et que c'est en eux qu'il *prend enseignement de vie*, l'excitent au désordre par leurs exemples! Malheur aux partis! malheur à ces *nourrisseurs du mal*, qui rendent honneur *aux estats usurpés et aux richesses rapinées!* Malheur à ces frères sans entrailles qui ne peuvent plus *se faire grâce les uns aux autres*, que l'on entend se maudire jusque dans leurs prières et *demander miséricorde l'épée au poing!* Malheur surtout, malheur à ces prêtres qui fuient les églises et les conciles, *comme les mauvais enfans fuyent l'escolle!* et dont la dissolution a fait venir le schisme de Bohême! Grands et petits, laïques et séculiers, sont chassés pêle-mêle vers l'Église; mais, en ramenant tout aux pieds de Dieu, l'orateur évangélique s'est ménagé une sublime péripétie; l'Espérance relève tout ce que la Foi vient d'abattre : croire, c'est espérer. « Les patriarches, dit-il, ne se lassèrent ni de souffrir ni d'attendre. » Il ne s'agit pas ici de cette espérance du paganisme, qui avait la terre pour horizon et le tombeau pour limite, mais de cette

espérance sans mesure et sans fin qui ajoute la vie du ciel à la vie du monde, et qui s'offre aux regards du chrétien comme une source inépuisable de récompenses ou de consolations. Alain Chartier, digne précurseur de Bossuet, parcourt à grands pas l'histoire universelle; il évoque toutes les religions établies sur de fausses espérances, il en démontre le néant; et, faisant retomber ensuite cette masse d'exemples sur le schisme qu'il a dénoncé, il l'écrase d'un dernier coup. Deux routes s'ouvrent à ses regards: d'un côté, le salut de la patrie par la foi, de l'autre, sa ruine par l'indifférence; il ne craint donc pas de dire aux ministres de la religion que l'avenir est dans leurs mains, et qu'ils en répondent devant Dieu.

Maintenant, il va se tourner vers les différens ordres de l'état, les interroger un à un, et découvrir à leurs yeux toutes les plaies de la France, en les conjurant de les cicatriser. Son *Quadrilogue* est un appel au sentiment national; il ne l'a nommé *invectif* que parce qu'il a les formes graves d'une censure; mais partout on y remarque la sollicitude d'une admonition paternelle : la France apparaît debout sous les voûtes d'un palais chancelant; trois de ses enfans sont près d'elle : l'un appuyé sur sa hache dans une attitude morne; le second, assis, le front soucieux, sur les plis d'une robe flottante; le troisième, couvert de haillons, étendu à terre et gémissant; elle accuse leur inertie, elle leur reproche d'attendre stupidement de quel côté tombera l'édifice qui les protégeait et qui va les écraser. Le premier qui prend la parole est celui qui verse des pleurs : c'est le Peuple; il se plaint de la Noblesse, qui est représentée par l'homme d'armes; celle-ci récrimine à son tour, et le personnage à la longue robe, qui figure le Clergé, ne tarde pas à être engagé dans le débat : une pensée de conciliation dirige toute cette querelle de famille; la France invite ses enfans à oublier leurs torts, pour ne se souvenir que de leurs devoirs; il est temps qu'ils fassent la paix, et qu'ils se coalisent contre l'ennemi commun, à l'exemple des abeilles, qui, pour défendre leur reine, la soutiennent sur leurs ailes et l'environnent de leurs corps dans les combats livrés à d'autres essaims.

On ne trouverait dans aucun autre ouvrage du temps une appréciation plus juste des diverses conditions sociales et des obligations mutuelles que l'intérêt public leur impose. Alain Chartier plane avec une égale indépendance au-dessus de toutes les passions de son siècle, et le

tableau de mœurs qu'il esquisse est d'une vérité trop générale pour n'être pas d'une utilité universelle. Cependant, telle est la méfiance qu'il a en ses propres forces, qu'il n'ose compter sur l'impression de ses paroles, il se persuade que la transaction qu'il a essayé d'opérer entre les partis ne les rapprochera qu'avec la médiation de quelque autorité puissante; et il implore humblement l'Université de Paris dans une épître en latin; il l'appelle sa mère, sa tendre mère, et c'est dans son sein qu'en bon fils il épanche toutes les douleurs de ses pensées; c'est d'elle qu'il a reçu, dit-il, un ministère de vérité, il la supplie donc de s'unir à lui pour réconcilier les Français, elle seule le peut : « Si tu te tais, qui parlera ? » s'écrie-t-il. L'*Amen* qui termine cette prière académique montre toute la naïveté du respect que l'on portait alors à cette cour souveraine de la science. Si, en effet, l'Université, que nos Rois nommaient leur Fille aînée, s'était posée plus d'une fois à leur égard comme une superbe infante dont l'ambition dédaigne la première marche du trône, elle avait du moins concouru en toute occasion au maintien de l'unité nationale; médiatrice suprême des partis, elle avait vu les deux papes qui se disputaient la tiare, Urbain V et Innocent VII, s'en remettre à son arbitrage; il en avait été de même des ducs d'Orléans et de Bourgogne, et après être intervenue dans les démêlés de leurs enfans, elle eut encore la gloire d'intervenir dans le litige de la France et de l'Angleterre. Alain Chartier était un de ses plus chers élèves; elle en était fière comme de Pierre d'Ailly, de Clémengis et du chancelier Gerson : aucune voix ne pouvait donc avoir plus de crédit auprès d'elle.

C'est ici le lieu de remarquer le contraste que présentent les écrits français et latins de Chartier : dans les premiers, on croirait entendre le bégaiement d'un enfant; c'est une langue qui s'essaie à marcher, et qui, à chaque pas, rencontre un chemin nouveau; dans les seconds, au contraire, l'homme n'a plus à grandir; sa voix est la voix mâle et forte d'un vieux Romain; la pensée est nerveuse comme dans Tacite, l'expression est brûlante comme dans Salluste; à peine trouve-t-on quelques antithèses forcées, et jamais un néologisme barbare ne trahit le goût dépravé des controversistes de l'époque.

Outre l'épître à l'Université, un dialogue et deux lettres également en latin sont consacrés à l'œuvre de régénération que poursuit le patriotisme d'Alain Chartier : la grande pensée qui absorbe toutes ses

pensées n'a pas assez de deux langues pour s'exprimer; après avoir revêtu la forme oratoire, elle prend la forme poétique : le *Lay de Paix* adressé au duc de Bourgogne est un de ces chants courageux que les bardes du Nord osaient seuls murmurer à l'oreille des guerriers : on tremble pour le poète à la lecture de cette strophe :

« Ayez des maux repentance
» Et des biens reconnoissance ,
» Oubliez les temps passez ;
» Donnez au peuple allégeance ,
» Vous en avez fait assez
» Pour devoir être lassez. »

Même amour du pays, même sentiment du bien public dans le *Livre des Quatre Dames;* ce n'est pas, comme Guasco l'a dit, une satire mordante contre les Anglais, c'est une touchante élégie sur la bataille d'Azincourt. Quatre dames vont en pèlerinage; elles rencontrent Alain, et lui exposent le sujet de leurs pleurs, en l'invitant à décider quelle est la plus à plaindre d'entre elles : l'amant de la première a été tué; celui de la seconde a été fait prisonnier ; celui de la troisième a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu; celui de la quatrième, enfin, a pris la fuite durant le combat : c'est cette dernière qui est déclarée la plus malheureuse. Le poète prête à la douleur qu'elle exhale une énergie qui dut faire rougir plus d'un front; il était impossible de mieux mettre en action le catéchisme de l'honneur, qu'il avait publié sous le titre de *Bréviaire des Nobles.*

Hâtons-nous de le dire : le réveil de la France fut beau; ce qu'Alain Chartier faisait avec sa plume, Jeanne d'Arc vint le faire avec son épée, et Agnès Sorel n'eut qu'à répéter les chants du poète à son royal amant, pour soutenir un courage que des habitudes indolentes tendaient sans cesse à énerver; le sexe qui accomplissait une mission si merveilleuse offrait un mobile trop précieux pour que le génie négligeât de s'en servir; quelque sévères que fussent ses leçons ou ses conseils, Alain sut en adoucir la rigueur en les faisant passer par la bouche des femmes, et en joignant aux séductions de la beauté celles de la poésie.

Si l'arbre avait été trop long-temps courbé pour se redresser en un jour, ce fut du moins un consolant spectacle que de voir la France fermer une à une ses blessures, et devenir forte et victorieuse en se retrempant dans ses principes et dans sa foi.

Le trône anglais est tombé à Paris, et cette chute n'est que le prélude d'une autre expiation : le sceptre usurpé de Lancastre est déjà menacé à Londres ; Charles VII, en entrant dans la cité de ses aïeux (4 novembre 1437), a touché le port de la monarchie ; mais sa main agite encore l'oriflamme ; Jeanne d'Arc et Dunois frémissent encore à ses côtés, et il faudra que la valeur française multiplie pendant onze ans ses prodiges avant que la Normandie soit délivrée.

Cependant la maison de Bourgogne, épuisée par l'alliance anglaise, renonce avec éclat à une défection qui l'avilit et qui la ruine. Chaque jour le connétable de Richemont brise les portes d'une ville rebelle ; chaque jour l'étranger, poussé l'épée dans les reins, se rapproche de ses vaisseaux, et l'on aperçoit enfin le cortége libérateur qui s'avance vers la cathédrale de Rouen (10 novembre 1449). Toute la noblesse est là : les Poton de Xaintrailles, les Dunois, les La Hire, les La Trémouille, les Juvenel des Ursins, les Pierre de Fontenay, les comtes de Saint-Pol, de Nevers, de Clermont ; c'est la France entière ralliée autour de la bannière de son roi, qui, sous les yeux des ôtages anglais, à la tête desquels le sort des armes a placé Talbot, inaugure une restauration conquérante. Un historien du temps a raconté avec détail cette fête héroïque ; il a fait le dénombrement de tous les seigneurs, de tous les écuyers, de tous les hérauts, de tous les pages ; il a décrit les chaperons de velours, les brigandines de soie, les housses de vermeil, les pannons d'or, et, dans cette brillante chevauchée, où n'a pas été oublié l'argentier Jacques Cœur, il n'est fait aucune mention de l'illustre secrétaire du roi ; il était là pourtant, le bon Alain, et combien ne devait-il pas être heureux ! Ses poésies ont suppléé au silence des chroniques ; sa lyre, dont il n'avait encore touché que les cordes graves, n'a plus dès lors que des chants d'amour, de ces chants mélancoliques et doux qu'inspire un bonheur long-temps désiré, et dont l'ame jouit avec délice : *le Débat du Réveille-Matin*, *la belle Dame sans mercy*, *le Lay de Plaisance*, *les Ballades*, *les Rondeaux*, tout atteste le retour d'une situation calme et prospère ; le printemps, perdu pour l'exilé loin du sol natal, renaît dans ses hymnes avec des brises odorantes et de suaves harmonies ; on ne le voit plus qu'une fois attacher un crêpe à sa lyre, et c'est pour donner des regrets à celle qu'il aimait, et que la mort lui a ravie.

Le moins connu des poèmes d'Alain Chartier, et le plus digne de

l'être, est, sans contredit, *le Débat des deux Fortunes d'Amour*. Sous ce titre, emprunté aux habitudes d'argumentation de l'époque, se développe une de ces études du cœur humain dont l'intérêt se renouvelle avec chaque génération. Il s'agit de décider si l'amour est un bien ou un mal : la scène se passe dans un noble castel. Provoqué par l'espiéglerie d'une châtelaine, un jeune damoiseau d'humeur galante prend la parole, et tranche la question en optimiste. Il montre l'amant s'étudiant à plaire, apprenant à lire, à écrire, à voltiger sur les chevaux, à deviser ses habits et à danser avec grâce; s'il est chevalier, il devient plus entreprenant et plus brave; toujours prêt pour quelque épreuve que ce soit, de joûte ou de bataille, il veut, s'il succombe, que sa dame puisse *en avoir bon rapport*; s'il est clerc, il devient plus laborieux et plus fécond; il fait des *livres en rimes*, de *beaux motets en chants*, et s'efforce d'acquérir assez de gloire pour en couronner celle qui lui est chère. Cette apologie étincelle de traits délicats et fins; elle est remplie de vers d'un naturel inimitable : jamais, par exemple, les perplexités d'un amant qui compose son premier billet n'ont été mieux dépeintes; en une heure, à peine a-t-il écrit une ligne; il se prend la tête, il rêve, il écrit encore, puis il efface,

« . . . . . Pour mettre une autre chose,
» Et volontiers mettroit plus! mais il n'ose. »

Suivant l'avocat damoiseau, les harpes, les chapeaux de fleurs, les bocages, les tonnelles, les jeux, les danses, les tournois, tout ce qui charme, tout ce qui inspire, a été inventé par l'Amour; il exalte l'honneur, il étouffe l'égoïsme, il dérobe la jeunesse au désordre des vices; l'homme, en un mot, reçoit de lui, avec une éducation nouvelle, une seconde existence; les mauvais deviennent bons, et les bons meilleurs.

Un chevalier vêtu de noir, sans chaîne et sans collier, qui se tenait pensif au fond de la salle, répond que tout ce qui vient d'être dit est pur badinage, ou du moins que si le damoiseau a été vrai, c'est que les maux de l'Amour n'ont fait que l'effleurer,

« Et qu'ils sont jà de ses comptes rayez. »

Il n'a parlé que des plaisirs; il a laissé les peines à l'écart, et combien n'y en a-t-il pas! Dabord :

« Amour ravit les cœurs subtilement,
» On en est pris et sans savoir comment. »

Adieu le repos ; on est distrait, rêveur, et comme perclus d'esprit ; un rien alarme ; l'anxiété conduit à la méfiance, la méfiance à la jalousie ; l'humeur s'altère, le caractère change, un jaloux ne voit que trahison autour de lui ; il devient souvent traître à son tour, et descend jusqu'au plus bas espionnage,

« Pour chercher ce qu'il ne vouldroit treuver. »

Si par miracle l'amant échappe à cet écueil, un autre le menace, c'est la médisance : on remarquera bientôt ses assiduités, on ébruitera son secret : aujourd'hui ce sera un message intercepté, demain une surprise inattendu, et tout accès lui sera refusé auprès de sa mie, qui ne manquera pas de son côté de l'accuser de maladresse ou d'indiscrétion ; alors un éclat, une rupture, ou tout au moins un départ précipité. Il faut recourir aux déguisemens, s'affubler de la jaquette du marchand ou du froc du moine, courir les champs, coucher à la belle étoile, se déchirer dans les ronces, ou s'exposer à tomber dans un fossé en sautant un mur ; le scandale ou le ridicule, voilà quels sont ordinairement les bénéfices les plus clairs de l'amour :

« C'est une chasse où le veneur est pris. »

Dans une courte et piquante réplique, le damoiseau soutient que celui qui ne sait ni comprendre l'amour ni en user comme il faut ne doit l'imputer qu'à lui-même :

« C'est tout par lui s'il a mélancolie ; »

la faute en est à son esprit ou à son cœur : l'amour n'y peut rien.

Le chevalier se résume, et ajoute que si la douleur ne naît pas avec l'amour ou n'est pas sa compagne obligée, elle est sa fin inévitable.

A ces plaidoiries animées succède une longue agitation ; les débats sont clos, il faut juger ; chacun se recueille donc ; mais les avis se partagent, et la discussion va recommencer, lorsqu'une gente châtelaine propose d'en référer au noble Jean Phœbus, comte de Foix, alors en guerre ; on vote par acclamation, et Alain Chartier,

« Seul clerc présent, escoutant par derrière, »

est chargé de rédiger le procès-verbal. Il obéit aux dames, en s'excusant avec modestie des erreurs qu'il a pu commettre, lui, homme ignorant,

« Qui parle ainsi d'amour par ouï dire. »

Cette pièce ravissante ne suffirait-elle pas à elle seule pour expliquer le baiser de Marguerite, et l'intérêt si tendre dont Alain fut environné pendant sa carrière? Peu de poètes ont plus parlé des femmes, et jamais un trait licencieux ou satirique ne lui est échappé : les femmes ont été pour lui comme le chaste symbole du culte de la chevalerie; elles ne se sont révélées à ses yeux que grandes, pures, généreuses, et il a placé sur leur bouche comme sur les feuillets du livre de vie toutes les maximes de l'honneur : la galanterie, qui n'a été depuis qu'une qualité futile, était donc chez Alain une vertu réelle ; il avait compris la destinée civilisatrice de celles qu'il chantait, et il l'accéléra de toute l'impulsion de son génie.

Le *Curial* témoigne hautement de la rigidité de ses mœurs : s'il conjure son frère de ne pas entrer à la cour, ce n'est pas seulement pour qu'il reste *maître et seigneur dans sa maisonnette au lieu de vivoter à l'ordonnance d'autruy*, c'est parce qu'après avoir aliéné sa liberté, il mettrait sa vertu *en péril de mort :*

« Aye compassion, dit-il, des dangiers dont je suis assiégé et des assaultx dont je suis environné nuict et jour : la cour est une ribaude bien parée qui allèche les hommes simples pour eulx tromper et corrompre. » En se plaçant ainsi sur le premier plan du tableau qu'il trace, ce n'est pas le *moi* de l'égoïsme, mais le *moi* de la charité qu'il oppose à son frère; il y a là, qu'on en fasse bien la remarque, toute la distance du moraliste profane au moraliste chrétien. Sénèque a signalé les écueils des cours en homme qui se croit à l'abri d'un naufrage ; Alain, animé d'une phisosophie moins hautaine, ne se drape pas d'une assurance stoïque; il s'abandonne à l'épanchement ingénu de sa faiblesse, et ses craintes sont si vraies qu'elles font peur.

Les divers ouvrages qui viennent d'être passés en revue, bien qu'irréprochables sous tant de rapports, pourront assurément offrir plus d'un défaut à la critique littéraire ; il y a souvent abus de facilité, surabondance de figures, excès d'antithèses; mais loin de s'en étonner, on sera surpris peut-être de n'avoir pas à signaler plus d'imperfections, lorsqu'on mettra Chartier en parallèle, non-seulement avec ses devanciers et ses contemporains, mais avec tous les auteurs qui l'ont suivi jusqu'à la renaissance, c'est-à-dire dans l'espace d'un demi-siècle.

L'histoire de la littérature française a été divisée en plusieurs époques : la première, qui s'étend depuis Henri Ier jusqu'à Philippe-de-

Valois, ne compte que deux poètes d'un grand renom, Guillaume de Lorris et Jean de Meun, l'un auteur, et l'autre continuateur du *Roman de la Rose*, de cet art d'aimer qui dut sa popularité beaucoup moins au mérite du poème qu'au charme intime du sujet. Alain Chartier fut l'homme de la seconde époque, comme Clément Marot fut celui de la troisième. Mais en quel état trouva-t-il cette poésie nationale dont il fut un des principaux créateurs? N'était-ce pas un mélange encore barbare formé de la décomposition de la langue romane et l'ancien franc, et d'où naissaient simultanément l'italien et le français? Au débordement de vers qui avait suivi les croisades, sous le règne de saint Louis, avait succédé la stérilité du dégoût; puis étaient venues les préoccupations de la guerre anglaise, et les victoires de Charles V avaient pu seules ranimer l'amour de la poésie : le chant royal, la ballade, le lai, le virelai, le triolet, le rondeau et toutes les autres pièces à écho ou à refrain, ajoutèrent alors leurs nombreuses fleurs à une guirlande où l'on ne voyait briller que jeux-partis, romans et fabliaux; la rime, qui avait porté le coup de mort à la poésie latine, et dont Pétrarque s'était affranchi avec gloire en fondant la poésie italienne, commençait à soutenir la poésie française; mais elle n'avait encore aucune règle précise, et variait au gré de ceux qui la maniaient. Que n'est-il possible de dérouler ici le catalogue de la bibliothèque de Charles VI! rien ne donnerait mieux le triste inventaire des connaissances acquises à cette époque, et le dénuement de la science ferait ressortir toute la richesse d'Alain Chartier. L'Université n'avait pas de cours de littérature; Gerson, prêchant à Avignon devant Benoît XIII, eut beau la comparer à un grand fleuve d'où sortaient quatre rivières qui arrosaient le monde, on n'y enseignait que le décret, la médecine, les arts et la théologie, faculté que le cardinal Duperron appelait *une école d'escrime*; d'ailleurs, l'usage était de parler latin dans toutes les chaires, et quel latin! un *langage goffe et grossier,* comme dit Pasquier; on en était pour la philosophie à Aristote; encore ne le connaissait-on que par son commentateur arabe Averroës. Platon, exhumé par Gerson, qui voulait ressusciter les Grecs, n'avait encore aucune autorité; les vétilles péripatéticiennes, les universaux, l'infini actuel, absorbaient toutes les intelligences.

Peu d'histoire : ainsi, ignorance presque complète des ressources du passé; point de géographie : ainsi, ignorance absolue des ressources

du dehors. L'astronomie, qui n'était guère autre chose que l'astrologie, occupait avec la science hermétique un rang d'élite; on voyait un grave prélat, tel que le cardinal d'Ailly, publier une concordance des vérités astronomiques avec la théologie, sans s'inquiéter de la révélation et de l'inspiration; le premier collége de Paris était un collége d'astronomes, et les élèves qui en sortaient étaient appelés auprès de tous les grands : Dunois avait, comme Charles VII, son astronome attitré.

L'éloquence allait naître : les schismes la pressaient d'éclore; mais en attendant, un orateur fameux, Philastre, doyen de Reims, comparait la puissance spirituelle au soleil, et le pouvoir temporel à la lune, tandis que Jean Petit, avocat officieux du duc de Bourgogne, prétendait justifier le tyrannicide par douze raisons à l'honneur des douze apôtres; et tout cela était admiré comme les peintures de Nicolas Flamel, dont les personnages portaient des devises dans la bouche; comme la musique anglaise, plus dure et plus assourdissante que celle des Tritons; comme les Mystères de la Passion joués sur des tréteaux par la société des Enfans-sans-Souci; comme enfin l'architecture de ce château que l'on nommait avec emphase le *Château de Beauté*. C'est du sein de ce chaos qu'Alain Chartier prit son essor vers la renaissance, pareil au cygne qui en volant vers le pôle traverse tour-à-tour et les nues et les marécages sans altérer la blancheur de ses ailes : son génie deux fois doué participa du bon sens de Bossuet et de la naïveté de La Fontaine.

Ce bizarre quatrain, reproduit en tête de ses œuvres, peut servir à mesurer la distance qui le sépara de ses successeurs :

« Tous charretiers, tant parfaitz qu'imparfaitz,
» Qui charrier veullent droit sans mesprendre,
» De maître Alain Charretier les beaux faitz
» En ce livre mis au vray doivent prendre. »

Villon, qui est regardé avec raison comme le précurseur de Marot et de Saint-Gelais, Villon, échappé à la potence que lui avait dressée Olivier-le-Daim pour *certaine roberie*, attendit qu'Alain fût descendu dans la tombe pour venir dire à Louis XI :

« Je suis François, dont ce me poise,
» Né de Paris emprès Pontoise. »

Mais toute la supériorité du favori de Marguerite d'Ecosse se manifeste avec un nouvel éclat lorsque, sous Louis XII, on voit Molinet

et Crétin désorganiser la poésie sous prétexte de la perfectionner : ce sont des rimes batelées, fraternisées, rétrogrades, enchaînées, brisées, équivoques, sensées, couronnées, disposées en ovales, en triangles, en croix, en fourches et en rateaux ; on n'aperçoit plus qu'une forme matérielle qui varie au gré de tous les caprices, et l'on remonterait avec empressement vers Chartier si l'on n'avait plus qu'un pas à faire pour se jeter dans les bras d'un homme de goût, de ce Clément Marot dont le premier soin, en prenant son luth, fut de célébrer son vieux maître,

« Le bien disant en rime et prose, Alain. »

Adolphe de Puibusque.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

AU COLLÉGE DE JUILLY,

Présidée par M. Berryer, député.

Depuis long-temps Juilly est en possession d'une célébrité bien acquise à de nombreux titres. Les pères de l'Oratoire, en groupant de vastes bâtimens au milieu des fertiles campagnes de la Brie, n'ont pas seulement voulu fournir à l'éducation un asile aéré, riant, où la santé devait recevoir les plus salutaires influences; ils s'efforcèrent aussi d'y réunir les maîtres les plus érudits et les plus consciencieux ; en un mot ils ne négligèrent rien de ce qui était utile au bien être physique et moral. Sous ces frais ombrages, dans ces belles prairies, au bord de cette magnifique pièce d'eau, les bons pères de l'Oratoire surveillaient bien autre chose que les jeux et les promenades de leurs élèves ; ils devenaient les compagnons de cette jeunesse qui retire souvent moins de fruit des graves et sévères enseignemens de la chaire professorale, que de ces douces remontrances et de ces preuves de tendre sollicitude dont les récréations fournissent fréquemment le sujet. Là, en effet, l'élève se montre avec toutes ses qualités comme avec tous ses défauts, et la paternelle vigilance du maître trouve le moyen de s'exercer utilement. Les oratoriens l'avaient bien compris, et les hommes qu'ils ont formés ont été remarquables par le complet développement de leurs brillantes facultés.

Avec de tels principes pour base et de tels faits pour résultats, l'ancienne abbaye de Juilly devait être l'objet de la préférence de tous les pères de famille, surtout de ceux dont les enfans annonçaient de rares dispositions.

— En 1796, un homme que le barreau comptait parmi ses plus chères illustrations, entrevoyant déjà les brillantes destinées de son fils à peine âgé de six ans, voulut choisir un lieu digne de ce précieux dépôt qui devait faire l'orgueil d'une famille et la gloire de la patrie. Il conduisit cet enfant à la maison de l'Oratoire, à Juilly, et s'éloigna plein de confiance dans les maîtres et de sécurité pour un avenir qui a tenu si grandement parole. Cet enfant, c'était M. Berryer. Il ne s'affligea pas de la détermination qui le condamnait si jeune à la vie de collége, il fut, dès le lendemain de son arrivée, un écolier ardent au jeu et à l'étude, et le privilégié des bons pères oratoriens. Nous aurons occasion de dire plus bas quels furent ses succès de collége; quant à ceux qui suivirent, l'Europe les connaît et ne les oubliera pas.

Ce nom de Juilly, comme on voit, réveille tant de vieux et bons souvenirs, qu'il ne semblait plus possible que quelque chose vînt ajouter à sa renommée. Cependant nous devons aujourd'hui retracer un événement que ce collége gardera précieusement, surtout dans sa mémoire du cœur. Nous ne nous dissimulons pas toute la difficulté de notre tâche, car un grand nom se trouvera mêlé à tout ce que nous allons décrire ; ce nom de Berryer dont, cette fois-ci, nous n'avons pas à dire les merveilles à la tribune et au barreau. Aujourd'hui, en effet, nous devons un instant oublier, s'il se peut, Berryer avocat et député, pour ne plus voir que l'ancien élève de Juilly. Il faut rappeler non plus tout ce qu'il y a d'énergie, de puissance dans son talent, et d'éclatant dans sa gloire, mais ce qu'il y a d'exquis et de naturel dans sa sensibilité, de pur et de vrai dans son cœur, de naïf et d'éloquent dans l'expression des divers sentimens qui l'agitaient, lorsque, le 17 août dernier, il occupa le fauteuil de président à la distribution des prix de ce collége dont il fut l'élève.

Les journaux avaient publié cette nouvelle, et la curiosité publique s'en était émue. La jalousie ne put se contenir à cette pensée que M. Berryer allait figurer en première ligne dans une cérémonie de ce genre. Cette jalousie était personnifiée en M. Salvandy, qui envoya un garde municipal chez un inspecteur de l'Université, auquel il enjoignit

de se rendre immédiatement au collége de Juilly, pour y présider le lendemain la distribution des prix et enlever le fauteuil à M. Berryer.

L'inspecteur dut subir le poste qu'on lui infligeait. Grande fut la surprise des élèves et des directeurs. Ceux-ci la témoignèrent avec énergie et dignité, ajoutant que M. le ministre n'avait le droit de rien changer à l'usage cérémonial de la maison qui exige que la distribution soit chaque année présidée par un ancien élève. Il cita le général Pauthe de Lamotte qui, à ce titre, distribua l'an dernier les couronnes.

L'inspecteur, se conformant à des ordres formels, insista pour leur exécution. Alors, un de MM. les directeurs vint en toute hâte à Paris, voir M. le grand-maître, qui dut céder à des observations non moins justes que pressantes, et comprendre qu'il pouvait, à force de vexations, donner une couleur politique à ce qui n'était qu'une fête de famille. M. Salvandy voulut toutefois que son inspecteur restât comme assistant.

M. Berryer présida donc la distribution des prix, et grâces à la maladroite et pitoyable prétention de M. Salvandy, sa présence eut un mérite de plus, celui de la difficulté vaincue : des applaudissemens surgirent de tous côtés à sa descente de voiture, et il fut bientôt entouré des élèves et des parens qui tous, trouvent, ce jour-là, dans le collége même, une hospitalité gracieuse et splendide.

Avant l'heure de la cérémonie, il voulut parcourir la maison, retrouver dans les classes et les études, au réfectoire, au dortoir, son ancienne place; puis rechercher dans le parc et les vergers les sentiers et les arbres, témoins de ses espiégleries et de ses larcins d'écolier. Il y avait répandu dans toute sa physionomie tant de franchise et de bonheur, que tous ceux qui l'accompagnaient en étaient visiblement émus. Il retrouva bientôt quelques-uns de ses condisciples, et, au milieu d'eux, l'ancien élève de Juilly rappelait surtout les noms et les vertus de ceux qui, dix années durant, le suivirent pas à pas, s'appliquant à former son esprit et son cœur. Il en parlait avec ces précieux détails et cette abondance de souvenirs que laisse toujours après elle la mémoire des hommes de bien. Après avoir visité les chambres qu'ils habitaient, il salua leurs tombeaux dans la chapelle, complétant ainsi leur éloge par un acte de sa reconnaissance. Les entretiens graves succédèrent à ces premiers instans de doux épanchemens et de nombreuses réminiscences, ils eurent pour objet la méthode d'enseignement de l'Oratoire,

fidèlement continuée par MM. de Scorbiac et de Salinis. M. Berryer redit cette vigilance incessante des bons pères, cette assiduité toute paternelle auprès de leurs élèves, leur sainte obstination à cultiver les dispositions des uns, et à en faire naître chez les autres. Il insista particulièrement sur ces principes solides dont ils s'efforçaient sans relâche de doter leurs élèves, qui trouvaient en eux les exemples joints aux préceptes.

Après avoir assisté à un exercice d'équitation dirigé par l'habile écuyer M. Leblanc, M. Berryer se rendit dans la vaste tente préparée pour la distribution des prix. La joie la plus brillaute et la plus vraie accueillit son arrivée. M. de Scorbiac prononça un discours remarquable, dans lequel il exposa le système vraiment fort et complet de l'éducation de Juilly, et représenta M. Berryer, devenant le lien de l'ancienne et de la nouvelle maison de l'Oratoire. M. Berryer paraissait très-ému, et c'est d'une voix pleine d'émotion qu'il improvisa ces phrases, reproduites ici dans toute leur éloquente simplicité :

Jeunes élèves,

« En me retrouvant au milieu de vous, dans cette maison qui fut le berceau de mes plus chers souvenirs et des pensées de toute ma vie, où s'écoulèrent si riantes et si paisibles dix années de mon enfance, je comprends tout ce qu'il y a de bienveillance et d'intelligence du cœur dans l'usage paternel et modeste qui fait présider cette solennité par un ancien élève du collége de Juilly. Au spectacle de vos travaux et même de vos jeux, à la vue de ces lieux, je suis agité de toutes les émotions de ces heureuses années, et, en face de ceux à qui nous allons donner des couronnes, je sens avec fierté s'élever en moi une sorte de rivalité fraternelle en me rappelant qu'il y a quarante ans, dans ce même lieu, j'ai reçu mon premier prix de collége. (*Applaudissemens.*)

» Oui, mes amis, je ne puis vous entretenir que des émotions que ces souvenirs et ce spectacle me rendent. Que ce soit donc ici, entre nous, l'entretien amical de cœurs qui s'entendent.

» Les sentimens dont vous êtes animés, je les partage tous. Je sens renaître en moi ces vives émotions du jour de la distribution des prix, ces espérances soutenues par la confiance de celui qui a bien rempli

son devoir, et sait que le prix doit lui être acquis ; je sens aussi comme au cœur de plusieurs d'entre vous, cet heureux remords, ce souvenir d'une faute, d'une négligence, qui fit perdre le prix, prix qu'on aurait pu disputer , prix qui aurait donné tant de joie à l'orgueil maternel ! Heureux remords précurseur d'un succès qui ne peut désormais vous échapper.

» Heureuse maison que celle qui, par la garde fidèle des anciennes traditions, du même enseignement, de la même discipline, semble unir dans un même sentiment et par une même vie, et les générations éteintes, et celles qui déclinent, et celles qui s'élèvent. (*Applaudissemens.*)

» Qu'ils soient bénis les fondateurs de ce bel établissement ! Grâces aussi soient rendues à ceux qui se sont si noblement inspirés des exemples de lenr vertu et de leur sagesse !

» J'ai connu, Messieurs, ces derniers hommes de la libre et sainte institution de l'Oratoire. Comment oublier les soins qu'ils donnaient à la jeunesse, l'effusion avec laquelle ils prodiguaient leur vigilance et leur tendresse pour éclairer l'esprit ou guider le cœur ? tendresse, vigilance, qui pouvaient défier et la sagesse d'un père et le cœur d'une mère.

» Aussi, croyez-moi, Messieurs, bien souvent, au milieu d'une carrière orageuse, dans ces jours malheureux où il est encore plus difficile de bien connaître son devoir que de l'accomplir, à travers ces graves peines de la vie qui troublent le cœur, qui peuvent l'irriter et peut-être susciter en lui des résolutions mauvaises; souvent je me suis recueilli, souvent je me suis rappelé les enseignemens de mes maîtres, et que de fois j'ai trouvé dans ces précieux souvenirs les plus salutaires conseils !

» Vous aussi, vous les recueillerez un jour. Félicitez-vous d'être dans cette maison où se transmettent si fidèlement les doctes et sages avis du passé ! Félicitez-vous, pères et mères, qui avez eu la sagesse de déposer dans ce doux et sûr asile le germe sacré des vertus de vos enfans ! Vous venez d'entendre de la bouche du chef de cette maison quels principes la dirigent, quel système d'éducation y est suivi. Félicitez-vous du parti que vous avez pris. Vos enfans un jour, émus de reconnaissance, vous rendront le prix des soins que vous donnez ainsi à leurs premières années.

» Jeunes gens! félicitez-vous et comprenez toute l'importance des conseils que vous recevez dans cette maison de Juilly, où les riantes et brillantes créations de l'esprit sont vivifiées par les leçons de la sagesse et les vérités du cœur; où vous trouvez et l'instruction la plus solide et la plus variée, et, ce qui est plus précieux encore, l'éducation que nous devons tous souhaiter aux enfans du royaume de Saint-Louis, cette éducation où la science humaine est conduite, éclairée par la grande science de Dieu!

» Plus tard, quand vous paierez à votre pays la dette que vous lui devez, et dont vous vous préparez à porter un jour le fardeau, vous vous rappellerez quels enseignemens vous ont été donnés, quelles espérances ont reposé sur vous. Ce ne sont pas de frivoles études que celles des lettres qui vous sont enseignées : songez qu'un regard inquiet et avide se porte chaque jour sur vous; c'est de vous que la patrie attend son avenir, c'est dans votre sein que doivent se montrer les hommes qui l'éclaireront un jour, ceux qui doivent lui donner des lois, ceux qui doivent distribuer la justice, qui doivent veiller, protéger, servir, accroître tous les intérêts de notre commune patrie.

» Tous les trésors de l'avenir vous sont confiés dès ce jour, ils sont confiés à votre soumission, à votre obéissance, et surtout à votre foi dans la sagesse de maîtres si éclairés. C'est au service de la patrie que vous vous préparez par les études où leurs conseils vous dirigent.

» Continuez votre œuvre, Messieurs, cette œuvre entreprise avec tant de courage. Honneur vous soit rendu, je le répète, d'avoir généreusement accepté le pieux héritage des fondateurs de la maison de Juilly! Recevez-en mes remerciemens au nom de toutes les familles, recevez-les au nom de la patrie; recevez aussi, permettez-moi de le dire, les remerciemens que je vous dois moi-même.

» En m'appelant aujourd'hui à cette solennité, vous m'avez donné une grande joie, une joie qu'aucune pensée ne peut avoir la puissance d'altérer. (*Applaudissemens prolongés.*)

» Oui, je vous remercie; si quelque chose dans ma vie a pu mériter l'estime des gens de bien, vous m'en donnez le prix aujourd'hui en m'appelant à couronner, dans vos heureux élèves, les jeunes hommes qui sont l'espérance de mon pays, et qui en seront un jour l'orgueil!!..... »

Des applaudissemens, *vraiment difficiles à décrire*, acueillirent cette allocution si *fraternelle*, qui donna tant d'orgueil aux maitres, aux élèves et aux familles réunies en cette vaste enceinte. Bientôt les vainqueurs furent proclamés : les premiers se partagèrent les médailles de la conférence, les seconds de beaux volumes ; tous eurent un autre prix ; ils furent couronnés par M. Berryer, qui trouva moyen de dire à chacun d'eux un mot plein de cette aménité cordiale qui ne laissait plus voir dans l'illustre avocat et le prodigieux orateur que le camarade de collége, venu quarante ans avant ceux auxquels il distribuait des récompenses. Mais ce qui pénétra tous les spectateurs d'un sentiment unanime d'admiratien pour le bon goût, et plus encore pour le bon cœur de M. Berryer, ce fut le sacrifice qu'on le vit faire publiquement, en faveur de M. Paul de la Chaumelle qui remporta le prix d'honneur de rhétorique : M. Berryer lui remit un livre et lui dit d'une voix très-altérée : « Monsieur, permettez-moi d'ajouter à votre prix » celui que j'ai remporté pour la première fois, à pareil jour, à Juilly, » il y a quarante ans... »

Ces généreuses paroles trouvèrent écho de toutes parts, et toutes les femmes en ce moment enviaient le bonheur de la mère de M. Paul de la Chaumelle. Ce jeune homme, qui joint à un précoce talent beaucoup de modestie, a remporté six premiers prix. Tous les honneurs de la journée ont été pour lui d'abord, puis pour MM. Louis de Hédeville, Sourdat, de Mython, de Lavaur, Hamel, de Sémallé, Halloy, Assier de Pompignan, de Sauvis, de Montcalm, Couderc de Saint-Chamans, de Sèze, de la Bretonnière, de Saint-Blanquat, de Mérode, Sauveur de la Chapelle, etc..... Le livre remis à M. de la Chaumelle contient une phrase écrite par M. Berryer en l'honneur de M. Paul de la Chaumelle, et une attestation de la main du père Creuset, en 1797, qui prouve que M. Berryer, à l'âge de sept ans, remporta le prix d'honneur de sa classe de sixième.

Après la distribution des prix, les élèves et leurs parens se répandirent dans les jardins où M. Berryer fut l'objet de tous les regards et de toutes les félicitations. Tout-à-coup il quitta un groupe pour se jeter au cou de son vieux maître d'études, qui, malgré ses quatre-vingts ans, était venu à Juilly, afin de revoir celui auquel il avait bien, dit-on, donné maintes férules, en retour desquelles M. Berryer le combla des marques d'affection les plus sincères et les plus démon-

stratives. Le bon vieillard pleura de joie, et s'en alla consolé et comme rajeuni.

Au moment où M. Berryer allait saluer ce maronnier monumental qui semble une forteresse au bord du lac de Juilly, M. Paul de la Chaumelle accourut et le remercia avec une naïve et complète effusion du bonheur qu'il venait de lui donner. M. Berryer, heureux et touché de la joie du jeune homme, l'embrassa comme on embrasse un ami.

Nous avons insisté sur ces détails, parce que c'est une manière de faire l'éloge du collége de Juilly, et de prouver que M. Berryer est digne de tous les triomphes. Celui qu'il a trouvé à Juilly l'a rendu plus heureux peut-être encore que ceux du barreau et de la chambre, car il a été tout droit à son cœur, et lui a fourni l'occasion de proclamer comment, dès son bas-âge, il a été imbu de ces principes qui, plus tard, ont fait sa force et sa gloire.

Réjouissez-vous, maîtres du nouveau Juilly, car, en continuant les erremens de cette sainte maison de l'Oratoire, vous avez conquis le droit d'appeler chez vous M. Berryer, et de l'entendre dire bien haut que vous éleviez la jeunesse *comme doit l'être celle du royaume de Saint-Louis.*

AUGUSTE JOHANET.

REVUE LITTÉRAIRE.

Mémoires du général Lafayette.

On ne s'attend pas, sans doute, à lire dans notre *Revue monarchique* l'éloge du général Lafayette. Nous ne suivrons pas l'exemple de ces professeurs émérites, royalistes constitutionnels, que nous avons vus se dépouiller gravement de leur simarre et usurper les colonnes du journalisme quotidien, afin de donner un libre cours à leur verve enthousiaste à l'occasion des *Mémoires* qui vont nous occuper. Que M. Saint-Marc-Girardin entretienne les abonnés des *Débats* d'un panégyrique tant soit peu paradoxal, soit; il est une liberté de penser que l'on supporte dans un feuilleton, et qui peut-être déplairait à la Sorbonne; et puis, d'ailleurs, ce respect tout filial et cette génuflexion sur le tombeau du vieux démocrate, le *journal des Débats* ne les devait-il pas à l'aïeul de toutes les révoltes? Il est donc allé chercher un savant de notre université pour donner plus de solennité à ses douleurs d'outre-tombe.

Pour nous, qui sommes naturellement placés sur la rive opposée, non-seulement nous nous préserverons de l'entraînement et de l'admiration de M. Saint-Marc-Girardin, mais encore nous éloignerons de notre critique toute espèce de partialité.— Justice et vérité! — Tel est le cri de notre époque : nous serons donc vrais et justes avant tout.

Il ne s'agit pas ici seulement d'un fait isolé de la vie de Lafayette : c'est l'existence toute entière de ce général qui va se dérouler devant nous dans les dimensions prodigieuses de six gros volumes in-octavo, avec leurs pages bien pleines et bien serrées. Vous y verrez d'abord le philanthrope rêveur de 1776, *le héros des deux mondes*, le général-major des treize républiques unies, l'orateur des six nations indiennes, le républicain maniéré de 89, le démolisseur de la Bastille, le démocrate de la chambre des représentans, le député *constitutionnel* de 1817; vous y retrouverez ensuite le commis voyageur de la république à venir, monté sur son cheval blanc; le voilà qui passe et va s'asseoir

au banquet patriotique. Quoi de plus y verrez-vous encore? le maçon de je ne sais quel édifice...

Lafayette en cheveux blancs,

comme l'a dit si à propos M. Delavigne.

Ne craignez rien toutefois, c'est un feuillet de l'histoire ancienne qu'on vous présente; c'est le fantôme d'un ordre de choses qui n'est plus; un cadavre que l'on soulève sur le bord de la fosse, comme pour vous montrer les oripeaux républicains qu'il a rapportés dans la commune des morts, que l'on a cloués dans son cercueil et qui lui servent de suaire.

Trois volumes des Mémoires de Lafayette ont été livrés au public. Dès la première page, le démocrate se révèle avec toute son ardeur de prosélytisme. — Un jour que le marquis de Lafayette, jeune barbon de seize ans, rèvait de l'avenir des sociétés humaines à côté de sa femme (Mademoiselle de Noailles d'Ayen), l'ombre de Brutus lui apparut sans doute, puisqu'à son réveil il jura d'*embraser l'Europe et l'Asie.* Ce rêve contenait en germe toute sa vie future.

Un bien grand malheur pour notre révolutionnaire, c'est l'absence totale de ce génie qui entraîne les masses et les retient sous son empire. Il n'a pas cette force d'organisation intellectuelle et morale qui soulève une situation, cette énergie de caractère qui pousse à la brutalité, prend, aux yeux du peuple, la livrée de la vertu civique et improvise un Brutus. Ces facultés manquent à Lafayette, et voilà pourquoi nous le voyons presque toujours, dans ses Mémoires, comme dans sa vie politique, guerroyer autour d'une idée avec un entêtement que l'on prendrait pour de la fermeté, n'en obtenir jamais une application rigoureuse, ou bien être dépassé par les flots d'une populace avide qui monte sans cesse dès qu'on lui fait abandonner son niveau.

Toujours à la merci des circonstances, Lafayette grandit et tomba par elles. C'est ainsi qu'il a été tour à tour le *chenil* de toutes les révolutions, suivant le mot fameux de Napoléon; et ce qu'il y a de plus remarquablement vrai, c'est qu'il fut le grand apôtre du jacobinisme français, non par calcul, mais par bonté d'ame, espérant aller aboutir, à l'aide de ses doctrines, à un avenir qui effacerait toutes les illusions fantastiques du pays de Cocagne.

La vie politique de Lafayette a commencé à dix-neuf ans. — Il

quitta la France pour aller combattre au milieu de la révolution américaine avec le grade de général-major. Nous tairons ce qu'il fit dans les camps, car la moisson de lauriers ne fut pas des plus abondantes. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur les ovations qu'il reçut à Boston; mais nous dirons, avec ses Mémoires, que *les républicains des États-Unis en agirent envers lui, comme les Romains aux jours de leur puissance républicaine*, *et lui accordèrent*, *ainsi qu'à son fils*, *le droit de citoyen.*

Général sous les ordres de Washington, il admira le noble caractère du héros américain. Depuis lors, ayant obtenu son amitié, il visa toujours à montrer la même simplicité et la même grandeur qui caractérisait le champion de la liberté du Nouveau-Monde. Ses faibles yeux ne voyaient pas toute la distance qui le séparait de ce grand homme. On retrouvera, dans la correspondance qui fut si vivement établie entre eux, ces deux caractères mis en saillies par demandes et par réponses.

Lafayette siégea à l'assemblée des six nations indiennes sous le nom de Kayedwa. Plusieurs de ses discours ont été recueillis dans ses Mémoi res. La magie du nom français, au milieu des peuplades américaines, le fit passer pour un orateur habile, sans doute. Nous voudrions bien pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits qui leur donneraient une idée de l'éloquence de notre jeune républicain; mais nous craindrions d'outre-passer les bornes de notre gravité habituelle.

A l'époque du départ de Lafayette, la France était en proie à un marasme profond; la religion et la morale étaient mortes, et la société politique avait perdu les antiques colonnes qui faisaient autrefois sa force et sa puissance. A son retour, il y avait plus de vie à la surface, une transformation s'opérait en tout sens, et la lutte engagée entre les États-Unis et la Grande-Bretagne avait donné lieu à un vaste conflit d'opinions et d'erreurs bien dangereuses, sans doute, puisque tout l'avenir de la nation française se trouvait compromis.

Ce fut au milieu de ces élémens divers de lutte et de désorganisation sociale que Louis XVI a rétabli les vieux corps de l'état et les assemblées nationales qui étaient en suspension depuis plus d'un siècle et demi. Il rendait ainsi aux masses populaires la protection que la royauté leur avait presque toujours conservée et renversait le monopole parlementaire qui servait alors de retranchement à la bourgeoisie. Des traitans, qui étaient entrés l'or à la main et avaient porté l'escompte jusqu'au palais

ne nos rois, étaient relégués à leurs comptoirs ; une véritable restauration avait lieu, car la royauté replaçait son appui sur les puissantes bases d'une constitution qui avait traversé quatorze siècles.

Le général Lafayette ne fut pas étranger à la fondation des états-généraux. Cet élément libre de la société française lui plut d'abord. Ancien membre de l'assemblée des notables, il alla prendre encore une place dans ces états qui s'assemblaient avec les mandats impératifs de la nation en déclarant : 1° que la France était une monarchie ; 2° que la royauté était héréditaire de mâle en mâle dans la famille de Louis XVI, et la personne du roi inviolable et sacrée ; 3° que le monarque était dépositaire de la puissance exécutive ; 4° que la France faisait la loi avec la sanction royale, à l'aide de ses représentans ; 5° que tout impôt ou emprunt nécessitait l'assentiment général du peuple français, etc, etc.

Dès que l'assemblée nationale commence ses travaux, Lafayette se pose comme le régulateur de l'opinion ; il est curieux de le voir tout attirer à lui, dans ses Mémoires, et se créer ainsi cette autorité fictive qui ne devait aboutir qu'à semer la division dans les intelligences ; mais il a soin de jeter un voile sur la naissance des factions qui se montreront bientôt dans la rue, et lorsque l'assemblée, oubliant les vœux de la nation, rejettera un à un tous les pouvoirs de la royauté, lorsqu'elle détruira d'une main brutale l'édifice politique de tant de générations, le républicain d'Amérique se montrera dans tout son jour. Son amour pour la liberté le pousse au despotisme, et son aveuglement est tel, que lorsque les mandats impératifs de la France sont brisés, que la volonté nationale est foulée aux pieds, alors seulement il respire à l'aise, sans songer à l'acte arbitraire dont trente millions d'individus peuvent lui demander justice !

L'assemblée a tendu bientôt la main à l'insurrection populaire pour se déclarer *constituante*. *La démocratie royale*, qui figure dans les *Mémoires*, a été inspirée au milieu de ces bruits confus qui précèdent les émeutes ; elle devait donner lieu à des bouleversemens prétendus *constitutifs*, rêve chimérique d'une intelligence qui se fourvoie. On voulait fonder une royauté sans force, sans influence ni autorité en anéantissant le pouvoir exécutif et ses prérogatives pour établir le règne de l'infâme *nécessité* —Voilà, comme l'a dit un des plus grands publicistes de la Grande-Bretagne, Edmond Burke : — *The nameless thing they have set up in the place of the monarchy*. — *Voilà la*

chose sans nom qu'ils ont mise debout à la place de la monarchie!

Les factions partageaient déjà l'assemblée. D'Orléans était soutenu par une foule de bandits et d'échappés de bagnes, et Lafayette s'appuyait sur les républicains. Déjà ce dernier a donné une cocarde à la révolution, il a fait instituer la garde nationale, dont il est le commandant-général, et placer sur le pommeau des épées de cette milice bourgeoise *le premier bonnet de liberté qu'on ait vu en France.* — Il va la réunir aujourd'hui et l'ameuter contre la Bastille; elle fera ainsi le noviciat de la révolte.

Cette première leçon révolutionnaire portera ses fruits dès le 5 octobre. — Écoutez! l'Hôtel-de-Ville est forcé, une foule de femmes hideuses et d'hommes débraillés marchent sur Versailles. Lafayette rassemble sa garde citoyenne; mais les brigands arrivent avant lui à leur destination fatale, et d'Orléans leur fait distribuer du vin afin que l'ivresse redouble leur cruauté!

Ici Lafayette cherche à se justifier du peu d'empressement qu'il mit à la défense du château. On l'a accusé d'avoir été dormir à la maison du prince de Poix... les Mémoires disent qu'il *était près du château, à l'hôtel de Noailles.* Quoi qu'il en soit, le général avait quitté son armée, et sans la noble résistance des gardes-du-corps, les cris de *mort à la reine!* eussent été proférés sur un cadavre!

Il nie encore que les têtes de *deux gardes royaux massacrés* aient été portées en triomphe devant la voiture du roi, lorsque ce monarque malheureux s'acheminait tristement vers la capitale. — Mais que pensait-il donc de son escorte? N'y avait-il point là un homme déguisé en femme qui soudoyait cette multitude avinée et qui s'appelait Philippe d'Orléans?

Tous ces crimes pesaient sur le cœur de Lafayette, mais il voulait avant tout le triomphe de ses doctrines, et leur triste application ne l'arrêtait point; il réclama *l'institution du jury anglais*, *les droits civils des hommes de couleur, la suppression des ordres*, *l'abolition de la noblesse héréditaire*, *et insista surtout sur la déclaration des droits de l'homme,* ouvrant ainsi les portes de la société française à l'individualisme, cette plaie honteuse qui reste encore attachée à notre cœur! — Le 20 février 1790, il déclara *que l'insurrection était le plus saint des devoirs*, sans songer aux crimes nouveaux qu'il allait être obligé de sanctionner par cette seule proclamation!

L'arrestation de Louis XVI à Varennes rendit le roi et toute la famille royale prisonniers de Lafayette. — On peut voir dans cette captivité une explication éclatante de l'emblème que ce dernier avait toujours porté sur son baudrier : *un arbre de liberté planté sur une couronne et un sceptre brisé !*

Les Mémoires nous transportent au milieu de l'assemblée nationale qui se demande encore si la royauté sera dissoute. Lafayette avait soufflé ses idées américaines dans le cerveau malade de quelques constituans ; une partie de leurs associés voulait déposer la couronne entre les mains de cet homme qui s'est flétri lui-même par le surnom d'*Égalité;* d'autres, au contraire, auraient désiré *faire détrôner le roi par son fils encore enfant; cette dernière immoralité les retint.... la nation voulait un monarque héréditaire.*

Quittons, avec l'auteur, les scènes folles et tumultueuses de l'assemblée pour étudier la situation de l'Europe. Un fait de la dernière importance a lieu dans la politique générale. Il s'agit de l'alliance de l'Angleterre, de la Maison d'Orange et de la Prusse avec les jacobins français, et cette alliance a pour but de révolutionner la Belgique au détriment de l'Autriche. C'est ainsi que, pour satisfaire à quelques misérables rivalités de cabinet, on jette le Brabant et les provinces autrichiennes qui l'entourent, comme un appât, au prosélytisme révolutionnaire, sans prévoir les conséquences majeures, les oscillations et les tremblemens qui doivent en résulter plus tard dans la balance européenne.

Les passions populaires que l'on flattait lâchement reparurent bientôt sur la place publique avec l'entourage de crimes qui leur est propre : la mort de Berthier et de Foulon sera le prologue d'un autre drame non moins horrible. Les journées du 20 juin et du 10 août annoncent la présence des Marseillais avec leur hymne de bataille, et les septembrisades viennent mettre le sceau aux fureurs de l'assemblée législative, qui comptait déjà dans son sein, entre autres factions bien distinctes, la Montagne, la Gironde et le *ventre*, espèce de juste-milieu de l'époque.

L'éternelle accusation qui rejette les massacres de la révolution et le règne de la terreur sur la résistance des royalistes reparaît encore dans les Mémoires de Lafayette. — Vous avez beau, illustre seigneur de la révolution, nous parler de *l'esprit du siècle*, du *progrès des lumières*, du *torrent qui s'irrite par les obstacles*, toutes choses

dont le temps a fait justice ; vous avez jeté dans l'esprit du peuple des idées de révolte et d'insurrection armées, et lorsque ce terrible sacrificateur, les bras nus et la poitrine haletante, va frapper quelques victimes sur l'autel que vous lui avez dressé, lorsque le sang coule sous son poignard, M. de Lafayette, vous vous retournez vers nous pour le faire rejaillir sur nos têtes ! Mais c'est au moins une imprudence !... Examinez-vous bien, puisque votre cœur est celui d'un honnête homme, puisque vous l'avez conservé intact de tout crime au milieu d'une atmosphère de sang!... regardez autour de vous!... le peuple met en pratique toutes les belles théories que vous lui avez apprises... Terrible logicien que le peuple... il ne s'arrête jamais à moitié chemin de la conclusion! et lorsque tout est consommé, lorsque sa main ne touche plus que des ruines, alors, mais alors seulement, il se demande : « Qu'as-tu fait? »

L'auteur de la *Démocratie royale* ne put respirer à l'aise au milieu de tant de crimes. Père de la révolution, l'air de ses ruelles déguenillées convenait mal à sa poitrine, et les embrassemens de sa fille faillirent à l'étouffer. L'exil s'ouvrit alors pour lui ; mais il tomba entre les mains des Autrichiens qui le conduisirent à Olmutz, et son épée, forgée des verroux de la Bastille, ne fit rien pour sa liberté !

Ici s'arrête le troisième volume des Mémoires; nous reviendrons sur cette publication dès que la dernière livraison aura paru.

FRANCIS LACOMBE.

IL BUGIALE (1),

ROMANS ET NOUVELLES, PAR TH. DE PUYMAIGRE.

Qu'on ne soit pas effrayé de ce titre ; l'étymologie n'a rien que de conforme à la destination de l'ouvrage ; c'est un recueil de ce que les Italiens appellent des *Bugias*, mensonges charmans qui ont toutes les apparences de la vérité. M. Théodore de Puymaigre, en écrivant dans la patrie de Bocace, a imité la forme de Décaméron ; il a supposé une réunion de jeunes touristes échappés de Paris, et qui, après avoir épuisé les plaisirs de Florence, racontent chaque soir

(1) Un vol in-8°, chez Ledoyen aîné, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

quelque nouvelle pour tuer le temps. Il y a dans cette fiction une extrême modestie, car l'auteur semble partager ce qui n'appartient qu'à lui seul ; pour mon compte, je n'accepte pas une pareille *bugia* ; ma reconnaissance pour l'aimable et spirituel conteur veut rester indivisible.

Fra Filippo Lippi, la *Dame Azalaïs*, la *Via del Traditore*, *Une Mystification*, le *Vingt-cinq juillet*, *Pierre de Stolzenfels*, *Madame Jacqueline de Hollande*, sont autant de récits non moins attachans par le fond que par la forme. Le jeune auteur suit une méthode qu'aucun romancier, conteur ou chroniqueur ne devrait perdre de vue ; il se livre hardiment à son imagination pour tout ce qui est action et drame, mais il observe avec rigueur la vérité des faits et des mœurs dans tout ce qui se rattache aux détails des lieux et des temps ; c'est ainsi qu'on parvient à instruire le lecteur que l'on amuse.

Le début de M. Th. de Puymaigre est d'un assez heureux augure pour justifier nos espérances ; avec de la facilité et de l'originalité, rien n'est impossible : qu'il continue donc comme il a commencé, et la carrière s'élargira devant lui ; seulement, s'il veut s'engager à la fois dans les deux routes que la littérature lui ouvre et poursuivre la palme du poète en même temps que celle de l'écrivain, il fera bien de ne tenir aucun compte d'Oscar, et de s'annoncer dans la carrière poétique d'une manière plus digne de son talent. Nous allons citer une légende qui nous a paru fort originale, et qui d'ailleurs fera connaître la manière de l'auteur.

Pierre de Stolzenfels,

Tradition Allemande.

> J'habite au fond de l'eau dont j'adore le bruit,
> Sur le cristal mouvant je repose la nuit ;
> La perle et le corail, qui roulent avec l'onde,
> Couronnent, dans le jour, ma chevelure blonde.
>
> LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER.

Dans le château de Stolzenfels, dont, à quelques lieues de Coblentz, les ruines hérissent encore si pittoresquement les bords du Rhin, vivait au XIe siècle un brave et beau chevalier, lequel avait nom messire Pierre ; c'était un des barons les plus accomplis de l'Allemagne, valeureux, courtois, hospitalier, et de plus d'une grande habileté à la chasse, passion qui l'occupait entièrement lorsque l'empire était en paix. Un jour qu'il se livrait à cet exercice favori, il poursuivit un chevreuil avec tant d'ardeur qu'il eut bientôt dépassé ses gens, moins bien montés que lui, et qu'après avoir long-temps chassé, il arriva seul au rendez-vous où tous devaient se réunir vers midi ; jugeant par la hauteur du soleil que cette heure n'était pas éloignée, il se décida à prendre un peu de repos en attendant ses compagnons, et, étant descendu de che-

val, il s'assit sous un chêne dont les rameaux, longs et touffus, versaient une ombre agréable ; un ruisseau qui, non loin de là, tombait d'un rocher, augmentait encore la fraîcheur de ce lieu, et par son murmure monotone engageait — comme on l'a dit toutes les fois qu'il a été question du murmure des ruisseaux — à se laisser aller au sommeil. Aussi messire Pierre ne tarda-t-il pas à s'endormir en pensant à la belle Bertha de Rudesheim, que sous peu il devait épouser. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce ne fut pas le souvenir de cette damoiselle qui fit les frais d'un rêve qu'il eut et qui fut fort étrange. — Il vit jaillir du ruisseau près duquel il s'était couché une gerbe d'eau dont les gouttes étaient étincelantes comme de petits diamans, et au milieu de cette gerbe lui apparut une femme de la plus ravissante beauté ; — une robe blanche était serrée autour de sa taille svelte par une ceinture couverte de perles et de coquillages ; un roseau couronnait son front, d'où tombait une cascade de cheveux blonds et soyeux ; ses yeux, qui cachaient de temps en temps leur éclat derrière de longs cils, étaient bleus comme un ciel du midi ; et sa bouche, entr'ouverte par un ineffable sourire, montrait des dents plus blanches que l'écume d'un torrent.

— Bonjour, messire Pierre, dit la gracieuse apparition au chevalier dont elle venait de s'approcher, il y a long-temps que je désire faire ta connaissance..... Mais qu'as-tu ? tu semble effrayé ?... aurais-tu peur de moi ? je ne croyais pas devoir inspirer un tel sentiment. — C'est votre beauté, répondit le baron de Stolzenfels, qui m'effraie, car elle est si surnaturelle qu'elle ne peut appartenir qu'à une de ces Ondines dont tant de fois j'ai ouï parler.

— Tu as deviné juste, beau sire, je suis une Ondine, — et l'une des plus puissantes de la Germanie. Je suis cette fille des eaux que les bateliers appellent l'Ondine du Lurley, (1) mon pouvoir s'étend sur toutes les sources de ce pays, et mon père est roi des mers ; tu vois que ma famille vaut bien la tienne... Mais viens, je veux te faire connaître mon palais, et peut-être trouveras-tu qu'on y est aussi bien que dans ton vilain château noir.

Quoique un peu scandalisé de la manière impolie dont l'Ondine

(1) Rocher d'ardoise qui borde le Rhin, près d'Oberswel. Voyez le *Manuel des voyageurs sur le Rhin*, par M. Schreiber.

parlait de Stolzenfels, Pierre prit la main qu'elle lui tendait, et à peine l'eut-il touchée que, sans savoir comment, il fut transporté sous le Rhin, dans un palais tellement magnifique, qu'on ne pourrait le peindre qu'en se servant des riches couleurs que le Tasse employa à la description de celui d'Armide. Là, il fut aussi heureux que Renaud chez la fille d'Hidraot, et il le faut bien avouer, quand il se réveilla, ce ne fut pas à Bertha qu'il pensa.

Cependant le soleil se couchait, et Pierre, surpris de n'avoir pas été réveillé par ses piqueurs, songea à s'en retourner, mais son cheval avait disparu. Considérant l'intelligence de cet animal, il ne s'inquiéta pas de ne plus le trouver où il l'avait attaché, pensant que probablement il avait regagné Stolzenfels après avoir rompu sa bride. Messire Pierre prit donc à pied le chemin de son château, où il arriva par un beau clair de lune, qui lui fit distinguer dans la cour plusieurs chasseurs descendant de cheval.

— Holà ! ho ! Albert, Fritz, Jacques, s'écria-t-il en s'approchant des cavaliers, pourquoi n'êtes-vous pas venus me rejoindre au grand chêne, ainsi que je vous l'avais ordonné ?

— Quel est donc le fou qui hurle ainsi ? dit en mettant pied à terre un jeune et élégant chevalier. — Que voulez-vous, l'ami ?

— Vrai Dieu, reprit Pierre, étonné de ne reconnaître aucun de ses gens, je vous demanderai plutôt à vous-même ce que vous voulez ? — Si c'est au seigneur de Stolzenfels à qui vous avez affaire, vous le voyez devant vous : — c'est moi.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles.

— Par les saints de Bethléem, fit le chevalier furieux, je saurai châtier une telle insolence. Que ceux de vous qui ont reçu l'accolade s'avancent ; ils verront que ce n'est pas un jeu de combattre Pierre de Stolzenfels.

— C'en est assez, dit le jeune homme qui avait déjà parlé ; chassez ce fou de mon château.

Cet ordre fut aussitôt exécuté, et Pierre, armé seulement d'un couteau de chasse (1), ne put opposer qu'une faible résistance ; ce ne fut cependant pas sans avoir blessé quelques varlets, qu'il se trouva hors des portes de Stolzenfels.

---

(1) Ce qu'en France on appelait un quenivet.

Là son étonnement fut à son comble, car, ayant jeté un regard consterné sur la demeure de ses pères, il remarqua un inconcevable changement. — Ses armoiries avaient disparu : un écusson étranger les remplaçait orgueilleusement. A cette vue le pauvre chevalier ne sut plus où il en était, et maugréant comme un payen, il descendit, sans savoir où il allait, l'avenue qui conduisait au château dont il n'osait plus se dire le maître. Chemin faisant il rencontra un vassal, et espérant apprendre de lui ce qui s'était passé : — Dis-moi, manant, lui demanda-t-il en désignant du doigt Stolzenfels qui se dessinait en silhouette sur un ciel étoilé, dis-moi à qui est ce château ?

— A messire Rodolphe de Lahneck, sir chevalier.

Quoique fort abasourdi de cette réponse, Pierre continua ses questions.— Et y a-t-il long-temps, dit-il, que Stolzenfels appartient aux seigneurs de Lahneck ?

— Je crois qu'il y a cent ans, messire; Adalbert de Lahneck s'en empara quand son légitime possesseur, le baron Pierre, eut disparu. Mais c'est là une merveilleuse histoire que je puis vous raconter mieux que qui que ce soit, mon grand-père ayant été un des piqueurs dudit Pierre.

Un jour, ce chevalier qui était un déterminé chasseur, poursuivit si bien un chevreuil que jamais ses gens ne le revirent. Ils ne retrouvèrent que son cheval attaché près d'un grand chêne au pied duquel le baron leur avait donné rendez-vous..... Le pauvre animal était couvert de sueur et frémissait de tout son corps,... ce qui prouve qu'il s'était passé là de bien étranges choses..... Cette disparition fit un grand bruit dans tout le pays, et la fille du baron de Rudesheim, à laquelle messire Pierre était fiancé, eut, en l'apprenant, une douleur si grande qu'elle mourut, — comme il est écrit, à ce que disent les clercs, sur le tombeau que son père lui fit élever.

Et il y a cent ans que cela s'est passé ? demanda le chevalier d'une voix altérée.

— Cent ans, répondit le vassal, en s'éloignant avec terreur; car un rayon de la lune, tombant sur le baron, venait d'éclairer soudainement les armoiries de Stolzenfels qui brillaient sur son pourpoint, et de faire voir un visage si pâle qu'il semblait appartenir à un fantôme. — Aussi le manant conta-t-il partout qu'il avait vu l'ombre de messire Pierre.

Tout-à-coup de joyeux éclats de rire tirèrent le malheureux chevalier de ses pensées — si toutefois sa tête troublée avait encore la force d'en concevoir,— et l'Ondine, qu'il avait vue dans ce qu'il croyait un rêve, surgit charmante et folâtre à ses côtés.

— Arrière, Satan ! s'écria-t-il avec terreur et en s'éloignant d'elle, arrière, Esprit maudit qui m'a ensorcelé.

— Quoi ! sir Pierre, tu me traites comme si j'étais un diable ; vraiment, pour un chevalier dont on a tant vanté la courtoisie, cela n'est guère poli..... Dis-moi, s'il te plaît, quel mal t'ai-je fait ? — Je t'ai reçu de mon mieux dans mes états ; un siècle s'y est écoulé pour toi, vite comme un jour..... Mais je vois ce qui te met de mauvaise humeur ; tu regrettes ton vieux château. Eh bien ! en réparation, je t'offre mon palais. Tu pleures Bertha ; eh bien ! en consolation, je t'offre ma main. Tu vois que si je me suis amusée un peu à tes dépens, en te persuadant que tout ce qui t'était arrivé n'était qu'un songe, je suis au moins bonne personne... Allons, viens, n'hésite pas tant ; nous avons un long et heureux avenir devant nous.

Dans cet instant ils étaient auprès du Rhin ; une vague s'élança soudainement sur le rivage, et, enveloppant d'une écume blanche le chevalier et l'Ondine, les porta au milieu du fleuve.

Il est à parier que Pierre fut fort heureux, et il paraît que de son côté la fille des eaux ne s'ennuya pas avec lui, car depuis ce temps personne ne l'a vue, ni ne l'a entendue chanter.

Voilà l'histoire de messire Pierre de Stolzenfels, telle que me l'a racontée Fritz Kauffmann, batelier à Saint-Goar ; ce brave homme m'a encore appris d'autres légendes aussi récréatives que celle-ci ; j'ai eu grand soin de les mettre en ordre.

POÉSIES D'UN PROSCRIT,

PAR M. RAYMOND DU DORÉ.

Nous avons connu des poètes qui ont chanté le bonheur des champs et les charmes de la belle nature, et qui n'ont jamais quitté Paris ! D'autres qui ont vanté l'indépendance et la liberté, et qui se sont traînés toute leur vie dans les antichambres de tous les pouvoirs ! D'autres, enfin, qui ont redit les glorieux dangers du champ de bataille et les dures peines de l'exil, et qui n'ont jamais abandonné la douce chaleur de leur foyer et la mollesse d'une vie fashionable. Ceux-là, quand ils parlent de dévoûment, de fidélité, de proscription, il faut qu'ils devinent et qu'ils inventent. Il n'en a point été de même pour M. Raymond du Doré : lui a été proscrit avec ses frères et son père ; lui peut parler proscription et dévoûment sans recourir à des inventions ; il n'a qu'à se souvenir.

En lisant son recueil de poésies, on éprouve que là tout est senti, tout est vrai. C'est un Vendéen loin de la Vendée ; c'est un royaliste qui a pris une lyre parce qu'il n'a plus de mousquet, et qui, banni des champs où il est né, est porté au loin par l'orage. Ni la riche Angleterre, ni la docte Allemagne, ni la Suisse avec ses lacs et ses montagnes, ni la poétique Italie avec ses enchantemens, ne peuvent effacer dans l'ame du Vendéen le souvenir et l'amour du Bocage ; écoutez-le :

CHANT D'EXIL.

. . . . Sedimus et flevimus
cùm recordaremur Sion.

Fatigués de la joie et des plaisirs d'un monde
Qui rit à notre cœur de regrets déchiré,
Infortunés proscrits, le soir, au bord de l'onde,
Nous nous sommes assis et nous avons pleuré.

Oh ! quand reverrons-nous la Loire aux doux rivages,
Et la noble Vendée aux chaumes glorieux,
Et le toit paternel, et les épais ombrages
Qu'avait plantés, pour nous, la main de nos aïeux ?

Oh ! quand descendrons-nous la riante colline
Qui contre l'aquilon protége nos hameaux ?
Quand respirerons-nous le parfum d'aubépine
Qui s'exhale la nuit du bord de nos ruisseaux ?

Oh ! quand bénirons-nous dans nos temples rustiques
Le Dieu qui nous rendra la justice et la paix ?
Quand irons-nous prier dans les champs héroïques
Où nos pères sont morts pour revivre à jamais ?

Loin des lieux adorés où coula notre enfance,
Nous traînons de longs jours par la douleur flétris

Notre foyer désert, en un triste silence,
Attend, attend en vain, le retour des proscrits.

Depuis que nous errons aux terres étrangères,
Les rossignols charmans sont revenus trois fois
Faire rêver d'amour les naïves bergères,
Et cacher leur bonheur à l'ombre de nos bois.

Nous avons parcouru ces champs dont la nature
A fait pour les mortels un céleste séjour,
Nous avons écouté ces flots dont le murmure
Semble un accord divin de tristesse et d'amour.

L'Océan sous nos yeux a déroulé ses ondes,
Rome nous a montré ses débris solennels,
Les monts nous ont reçus dans leurs gorges profondes,
Et rien n'a pu calmer nos regrets éternels !

Puisqu'ici rien ne peut charmer votre souffrance,
Nous disent quelquefois des étrangers surpris,
La terre et le soleil sont donc plus doux en France !
Non, leur répondons-nous, mais c'est notre pays !

Quoi ! les femmes là-bas plus que nous sont donc belles ?
Nous disent des beautés aux soupirs inconstans;
Non, leur répondons-nous, mais nous sommes fidèles,
Nos cœurs ne changent pas d'amour chaque printemps.

La mer voit le repos succéder aux tempêtes,
Le gazon se dépouille et se revêt de fleurs,
Le monde a ses tourmens, mais le monde a ses fêtes,
Et nous toujours, toujours, nous n'avons que des pleurs !

Lorsque sous le fardeau de cette vie amère
Nos cœurs, enfin brisés, cesseront de souffrir,
Hélas ! pour le porter aux lèvres d'une mère,
Nul ne recueillera notre dernier soupir !

Un étranger, peut-être, en maudissant sa peine,
Par pitié couvrira nos restes ignorés ;
Tandis que vous, amis, à l'ombre du grand chêne,
Près de la vieille église, un jour vous dormirez !

Reverrons-nous jamais la Loire aux doux rivages ?
Où le vent du malheur chassera-t-il nos pas ?
Dieu le sait ! mais jetés aux plus lointaines plages,
Terre de nos aïeux, nous ne t'oublierons pas !

LETTRE SUR VICHY.

A M. le vicomte Walsh.

Vichy, 10 août 1837.

Mon cher Collaborateur,

Je m'étais promis en venant ici de parcourir le pays, de pénétrer dans les montagnes, et de vous rendre un compte fidèle de tout ce que j'aurais vu et recueilli; j'aurais eu de belles choses à vous raconter sur les Romains, sur la mer et sur les volcans, j'aurais pu vous rapporter des vases, des médailles que la terre rend chaque jour à la curiosité et à l'amour de nos antiquaires; mais ici, comme partout, mon cher Vicomte, le souvenir et les regrets ont absorbé ma pensée et captivé mon cœur; ici, comme partout, je n'ai été que française, et *bonne* française. Je n'ai voulu puiser de renseignemens historiques que dans les souvenirs de la monarchie qui, pendant quatorze cents ans, a fait la gloire et le bonheur de la France. Je n'ai vu à Vichy que le bel établissement fondé par les dames de France, tantes du roi-martyr condamné à mort par Philippe-Egalité; je n'ai recueilli que les traits touchans de l'inépuisable bienfaisance de la royale fille de Louis XVI; car le montagnard conserve le souvenir du bienfait, il est reconnaissant, son cœur n'est point envahi par l'ambition; l'honneur pour lui est dans la fidélité, son bonheur est dans sa conscience; il tient à ses vieux principes, à ses antiques traditions; il aime ce qu'il a aimé, il respecte ce qu'il a respecté.

Je suis descendue à l'hôtel Bonnet, hôtel que notre Marie-Thérèse occupait lorsqu'elle venait à Vichy; en entrant dans cette maison, mon cœur se serra, et je ne pus retenir d'abondantes larmes. Tout, en France, il est vrai, nous la rappelle : à Paris, son souvenir est gravé par ses bienfaits; les pauvres, qui maintenant meurent de faim dans leurs greniers de la rue St-Honoré, vous disent que la royale exilée allait elle-même panser leurs plaies et soulager leur misère. Oui, tout nous rappelle cet ange de vertus; mais ici je me sentais plus resserrée par son souvenir, j'allais habiter son appartement, je passerai ma vie là où elle passait la sienne; enfin le moindre détail de ma vie me rapprocherait d'elle. Les propriétaires de cet hôtel, M. et madame Chaloin, sont restés dignes de l'honneur qu'ils ont eu de recevoir Marie-Thérèse, ils n'en prononcent le nom qu'avec respect et les larmes dans les yeux, ils n'ont rien voulu changer à l'ameublement des appartemens de la princesse, et ils les montrent avec orgueil. Un ordre parfait règne dans cette maison : une table excellente, un service bien organisé, enfin tout y est bien; et puis si des souvenirs pénibles viennent vous y saisir, si vous regrettez, comme Française, que votre pays ait méconnu tant de nobles vertus, votre ame se rafraîchit dans ce concours de bénédictions que l'on donne à la royale exilée. Oui, cela fait du bien, et Vichy me fait encore croire à la reconnaissance des hommes.

Je demandais à l'établissement le cabinet de bain de Marie-Thérèse.— « Elle » n'en avait pas de particulier, me dit la baigneuse; elle ne voulait pas être

» mieux que la foule ; elle voulait être comme tout le monde, elle ne se faisait » reconnaître ici que par ses bienfaits. Ah ! Madame, quelle bonne princesse ! » tenez, si vous voulez aller à l'ancien Vichy, c'est là que vous entendrez parler » d'elle ; dans ces vieilles masures, vous trouverez tous ses pensionnaires, et » elle en avait beaucoup, car elle prenait tous les malheureux. » En faisant ce récit, cette femme fondait en larmes ; je lui serrais la main... mes pleurs m'étouffaient.

Un autre jour, je me promenais du côté du Sichon, j'aperçus une petite maison bien blanche, et sur la porte de la chaumière de vieilles gens et de petits enfans, je m'approchai pour leur demander si je pouvais aller bien loin encore sur les bords du Sichon. Je leur parlai d'eux, de leur petit établissement qui me paraissait meilleur que ceux qu'on trouve dans le pays. — « Oh ! Madame, » nous étions bien malheureux, mais la princesse l'a su, et vous voyez comme » nous sommes maintenant. Ah ! c'est qu'il ne fallait que lui exposer sa mi- » sère, elle ne prenait d'autres renseignemens que de son cœur. Ah ! qu'elle » était bonne ; aussi, allez ! madame, elle est bien aimée dans le pays, et si elle » revenait, ce serait un beau jour de fête. »

Ce bon paysan ne connaissait pas M. Plougoulm, et il disait ce qu'il pensait et ce qu'il sentait : il aimait, il regrettait, il espérait ! ! Mais vous qui connaissez M. Plougoulm, dites-lui bien que c'est le paysan qui m'a dit cela, et que je ne suis ici qu'historiographe ; que je n'aime qu'en silence, que je ne regrette qu'au pied de la croix, et que je n'espère qu'en la patronne de la France.

Si je voulais, mon cher Vicomte, vous dire tout ce que j'ai vu et entendu sur la royale bienfaitrice de Vichy, je vous enverrais un volume au lieu d'une lettre ; il faut donc que je m'arrête, et que je me contente de vous parler de Vichy comme séjour ordinaire des eaux.

Cinq beaux hôtels se partagent les baigneurs ; chacun a ses usages et on peut dire ses mœurs ; on est bien dans tous, car chaque baigneur peut y continuer sa vie habituelle. Ainsi, à l'hôtel Bonnet, surnommé le Faubourg-St-Germain, la vie y est grave, douce et peu bruyante ; l'hôtel de Paris, brillante et joyeuse Chaussée-d'Antin, réunit l'élégance, les fêtes et les plaisirs ; cette année, madame Merlin en a fait les honneurs par sa belle voix qui se fait entendre avec une aimable obligeance pour le plaisir du riche et pour le soulagement du pauvre ; à Vichy comme à Paris, elle a offert son beau talent au malheur, et si le concert n'a pas eu lieu, sa sollicitude n'en a pas été moins active et moins pressante.

Madame la marquise de V...., madame la comtesse C...., ont été aussi l'ornement de ce brillant hôtel ; ces dames, si distinguées par leur esprit, faisaient un port royal du salon ; leurs cœurs si nobles et si haut placés leur ont suggéré une idée bien heureuse, et qui sera appréciée par tous ceux qui savent encore honorer les beaux noms. Le 15 juillet, elles ont fait faire un très-joli feu d'artifice pour la fête de Henri de Larochejacquelin qui se trouvait à Vichy ; un transparent qui portait un H couronné a été accueilli par des applaudissemens prolongés ; la modestie du héros de la fête lui a fait aussi crier : Vivat !

Après ces deux hôtels, il y en trois autres : l'hôtel Cornil, l'hôtel Guillermin et l'hôtel Montaré. Je sais qu'on est bien dans tous ; mais je ne pourrais pas donner de grands détails sur leur intérieur ; je n'y connais personne.

Il faut aussi que je vous parle d'un usage très-social et très-gracieux des eaux de Vichy : comme les baigneurs vivent entre eux dans chacun de leurs hôtels, pour pouvoir cependant se réunir, on se donne des bals. Cette année, c'est l'hôtel de Paris qui a commencé, et c'est nous qui l'avons suivi. On a bien voulu me nommer patronesse avec plusieurs autres de ces dames qui, par un hasard bien curieux, auraient pu répondre à la Sibylle lorsqu'elle interroge la main gauche : « La fleur que nous préférons, c'est le lys à cause de sa pureté, et l'animal, le chien, à cause de sa fidélité. » Vous me direz peut-être que ce hasard aurait pu se rencontrer dans bien d'autres lieux qu'à Vichy, c'est possible ; mais je suis comme M. de Talleyrand, et je crois à ces hasards-là.

Le hasard nous servit donc à merveille ou plutôt nos invités ; car rien de plus beau et de plus magique, mon cher Vicomte, qu'un escalier de quarante marches, magnifiquement éclairé, sur chaque marche, une caisse de fleurs, enveloppée de tiges de lys, et au-dessus de chaque caisse une couronne de verdure. Cent quatre-vingts bouquets pour les femmes composés de roses et d'un lys au milieu ; les ordonnateurs des fêtes de Versailles nous auraient envié cet escalier et nos bouquets ; dites-leur que je suis à leur service, et que je leur en ferai de semblables lorsqu'ils voudront ; car il y a des lys en France dans toutes les saisons. Notre bal a donc été magnifique : six cents personnes remplissaient les salons, une seule s'est trouvée mal à cette fête, c'est M. le docteur P...., député, qui, malgré son apparence de bonne santé, a, je crois, les nerfs très-délicats ; il a trouvé que les lys lui faisaient mal à la tête, il n'a pas voulu plutôt avouer en bonne compagnie qu'ils lui *faisaient mal au cœur*. D'autres qui peut-être auraient pu être aussi susceptibles que lui, ont trouvé cependant que cette fleur était un magnifique embellissement, et qu'on en voyait le retour de la saison toujours avec plaisir, parce qu'avec elle on avait un ciel pur, et qu'elle était le précurseur de la richesse du pays. Enfin, on a dit beaucoup de choses, on en a peut-être encore pensé davantage, et tout le monde a paru content.

Je voulais vous parler d'un certain anniversaire que l'on m'a dit avoir été traité bien irrévérencieusement à Paris ; on n'a pas été plus convenable et plus empressé ici. Un seul garde national a assisté au service funèbre, et encore est-il arrivé à la préface de peur de rester trop long-temps. Cela m'a fait faire d'étranges réflexions sur le vœu populaire, et je voudrais bien que vous m'expliquassiez comment le vœu populaire... Mais je m'arrête, ceci n'est pas plus de votre compétence que de la mienne, et je préfère écrire directement à un de nos grands hommes d'état ou à M. Plougoulm, qui en sait plus long que vous là-dessus.

Je vous reviens à Paris d'ici à peu de temps, non bien portante, mais contente de ce que j'ai vu ici. Je suis chargée des plus tendres complimens du chevalier de Lavilatte; il habite ce pays, où il se fait adorer de ses amis comme de ses adversaires politiques, parce que l'honneur, la loyauté et la fidélité savent partout et à tous inspirer respect et vénération.

Adieu, mon cher Vicomte, souvenir à tous nos amis et collaborateurs.

Votre amie et collaboratrice,

Baronne DE VAUX.

P. S. Si vous désirez cependant avoir quelques renseignemens sur l'Auvergne

et sur le Bourbonnais, lisez le livre de M. Lecocq, qui résume d'une manière distinguée et intéressante l'histoire de ce beau pays.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

Pour qui arrive aujourd'hui à Paris, après quelques années d'absence, il y a toutes les surprises et tous les enchantemens d'un premier voyage. C'est une ville nouvelle, moderne dans son caractère, élégante, propre, toute parée de blanches façades et de moulures délicates, qu'il retrouve, au lieu de la cité noire et boueuse qu'il avait vue naguère. De longues et larges rues, pleines d'air et de soleil, ont remplacé les tortueuses ruelles où l'asphyxiait l'odeur fétide des marres séculaires; de doubles trottoirs étalent complaisamment leurs dalles unies, et lui offrent un abri contre les éclaboussures et les dangereuses atteintes des équipages, dans les carrefours où il n'eût osé s'aventurer que sous la protection d'un sale cabriolet de place, attelé d'une haridelle étique. Un pavé bombé rejette dans d'innombrables égoûts les eaux pluviales qui se ruent vers la Seine, entraînant avec elles, par des canaux souterrains, les immondices de cinquante mille ménages. — Je ne sache pas qu'on soit parvenu encore à trouver un moyen de soumettre à d'aussi salutaires ablutions les immondices morales de l'espèce humaine. — De chaque côté des boulevards, une vaste esplanade se développe, recouverte d'un bitume graniteux, pour la plus grande commodité de la flanerie, du dandysme et de la fashion. — Autrefois, il est vrai, des arbres touffus recouvraient cette promenade d'une voûte de verdure; mais une révolution a passé par là; il a fallu replanter de jeunes arbrisseaux, nos neveux jouiront de leur ombrage.— Les quais nivelés et élargis ont redressé le cours de la Seine, et le fleuve, enserré dans d'épaisses murailles, peut se gonfler désormais; sa fureur expirera comprimée dans un lit profond et solide, et les efforts de ses flots s'épuiseront contre une barrière infranchissable; plus tard, sur la rive, une avenue de tilleuls et de maronniers reposera agréablement la vue, et fera une heureuse diversion à la monotonie de la perspective. Partout, les dorures, le cuivre poli, les marbres et les glaces précieuses ont pris la place des sombres boiseries et des étroites fenêtres aux étalages des boutiques devenues de riches boudoirs; et la nuit, quand, au lieu des réverbères fumeux, la flamme du gaz scintille au sommet d'élégans candelabres, c'est merveille pour le nouveau venu d'errer au milieu de cette féérique illumination.

Et quand il ira visiter les monumens, combien de surprises nouvelles l'attendent à chaque pas. L'un d'eux pourtant, le plus grand de tous, n'a point changé. Le ciseau du XIXe siècle n'a rien trouvé à perfectionner au chef-d'œuvre de Claude Perrault, la colonnade du Louvre est restée intacte dans sa majestueuse solidité, le temps n'a point encore enlevé une feuille à ses chapiteaux, seulement un enduit grisâtre s'épaissit sur sa pierre, son aspect à quelque chose de plus triste et de plus solitaire, et ce vieux palais de la monarchie où sont empreints tant de souvenirs, depuis Dagobert jusqu'à Louis-le-Grand, semble

porter le deuil des hôtes qui l'ont abandonné. Qu'il y a loin de son ensemble imposant et grandiose, à ce luxe ridicule de fenêtres et de colonnes rabougries, hissées les unes sur les autres à la façade du palais d'Orsay. Cet encombrement d'ornemens et d'enjolivures sans goût et sans caractère répond parfaitement à l'idée que je me serais faite de la maison d'un riche bourgeois qui veut beaucoup de choses, parce qu'il a beaucoup d'argent à dépenser, surtout quand cet argent n'est pas le sien. M. Thiers, dit-on, trop confiant dans l'avenir, en avait hâté et surveillé l'achèvement avec toute l'impatience et toute la prodigalité que lui inspirait l'espoir d'y trouver bientôt une résidence confortable. L'espérance s'en est allée avec le portefeuille, et aujourd'hui des projets de famille, dont le secret commence à transpirer, semblent réserver à ce palais une autre destination. Par ces temps orageux, Dieu seul peut savoir quel en sera le premier propriétaire. Quoi qu'il en soit, et bien qu'elle fasse gémir le bon goût, sa façade a remplacé avantageusement les masures qui faisaient disparate entre tous les beaux monumens de la rive gauche, dont l'aspect, de loin, est maintenant magnifique.

Mais il faut revenir sur nos pas. Supposons pour un moment que l'obélisque gît encore au milieu des sables de l'Égypte, je veux, d'un saut, transporter notre étranger au point central de la place de..... — Il serait assez difficile de deviner quel nom elle porte aujourd'hui ; débaptisée et rebaptisée chaque fois qu'un reflux des événemens jetait un hôte nouveau au foyer des Tuileries, elle a été nommée suivant les circonstances. Mais je ne veux l'appeler ni *Révolution*, ni *Concorde*, je lui garderai le nom de *Louis XV*. — De quelle admiration ne serait-il pas saisi en présence de ce ravissant tableau.

D'un côté, à l'extrémité d'une immense avenue, tracée à travers la forêt des Champs-Élysées, l'Arc de l'Étoile détache sur le ciel son arcade gigantesque, et s'élève aux limites de l'horizon, tandis que les nuages qui glissent dans le lointain semblent se jouer autour de ses piliers. — De l'autre, diapré par la brume des jets d'eaux et derrière les rosaces de son parterre, se dresse le pavillon de l'Horloge, et le regard, par dessous sa voûte, peut encore saisir quelques fragmens de l'Arc du Carrousel, puis se perd en devinant le Louvre. A droite, la Chambre des députés avec ses législateurs de pierre assis et méditant sur ses gradins, sage leçon trop souvent perdue par nos faiseurs de lois ; à gauche, le riche fronton de la Madeleine, et ses colonnes cannelées. Et tout autour, des piédestaux attendent leurs statues, des pavillons se couvrent de bas-reliefs et seront surmontés de groupes ; les bornes ont disparu et la place se nivelle, des jets d'eaux vont l'égayer. Oh ! certes, dans aucune ville antique ou moderne ne se trouvent réunies tant de beautés si diverses et si heureusement mariées, et les rêves des *Mille et une Nuits* n'ont jamais créé de perspective comparable à celle qui embrasse à la fois tout cet espace? — Quel blâme n'ont-ils pas encouru, ceux qui ont d'un seul coup détruit tout cet effet magique ! quelle fatale pensée les a poussés à cet acte de vandalisme ! Et quand même cette énorme pierre qu'ils ont dressée dans ce lieu n'eût dû produire un si déplorable effet, était-ce bien là, au milieu de tant de monumens nationaux, la place d'un morceau de granit d'Égypte. A ce mal il n'y a plus de remède, l'obélisque de Luxor est debout sur le piédestal érigé à Louis XVI ; qu'il y reste ou qu'il en des-

cende, peu nous importe : c'est un étranger qui ne sera jamais naturalisé parmi nous.

Si maintenant il m'était donné de m'élancer à travers l'espace sur les ailes de ma pensée, je prendrais la main du voyageur, et, le soutenant dans les régions éthérées, je dirigerais son regard sur cet immense jardin en amphithéâtre qui déroule jusqu'à la Seine son dôme de verdure, et là il verrait, supportés comme par enchantement sur des tringles imperceptibles, ces deux châteaux de verre où l'aloès et le bananier, retrouvant la température de leurs climats lointains, se couvrent de fleurs et de fruits ; à côté, l'élégant kiosque que l'on a si justement nommé le palais des singes, et la longue galerie destinée au muséum d'histoire naturelle, avec ses deux frontons ornés d'allégories mythologiques ; puis je lui indiquerais tour à tour l'église de Notre-Dame-de-Lorette, mesquine chapelle pauvrement conçue et plus pauvrement exécutée ; l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, rendue enfin au culte de Dieu, et dont quelques ouvriers s'efforcent de déguiser sous le mastic les irréparables mutilations ; et cette autre église encore sans nom, qui s'achève au sommet d'une colline, et élance timidement vers le ciel deux tours visant au style mauresque ; et l'école des Beaux-Arts, ingénieux mariage de l'art moderne et de l'art antique, dont une arcade romaine forme le frontispice. — On sait que M. Sigalon vient d'y dérouler la copie du jugement dernier de Michel-Ange. — Et l'Hôtel-de-Ville, cette belle création de Dominique Cortone, dégagé en quinze jours de soixante-dix masures derrière lesquelles il était relégué.

Alors, et quand il aurait donné cours à toutes les exclamations admiratives, je déposerais mon compagnon sur quelque siége prosaïque et terrestre, et je lui dirais :

Je vous ai montré les résultats, et j'ai voulu vous laisser toutes les joies de l'étonnement, il est temps de vous dire un mot des moyens. En France, dans cette pépinière d'hommes distingués et de talens en tous genres, pour réaliser les plus immenses travaux, il ne faut qu'une chose, de l'argent. Sous la restauration, on avait compris aussi bien qu'aujourd'hui combien il importait d'introduire dans l'état matériel de la capitale toutes les améliorations que l'on est en voie d'exécuter ; mais on prenait aussi quelque peu souci des intérêts des contribuables, on allait plus lentement par économie et par raison ; d'ailleurs la prospérité générale, basée sur la confiance qu'on avait en le pouvoir, dispensait le gouvernement d'occuper le bras des ouvriers, car sur tous les points de la France plusieurs propriétaires faisaient exécuter des travaux considérables. Le canon de juillet tonna, et vous savez ce qui s'en suivit. Mais quand eut été signé ce parchemin qu'on appelle le programme de l'Hôtel-de-Ville, on crut avoir tout gagné, il ne restait plus qu'à jeter à la tête de l'heptarchie ministérielle tous les millions qu'elle daignerait demander, car sa probité, son désintéressement et son dévouement à la cause nationale ne pouvaient être mis en doute. Et Dieu sait combien, sous l'impression de cette confiance sans borne, combien d'or est entré dans les coffres du trésor, voté par une docile majorité, pour se transformer en mortier et en charpentes. Que tous ces fonds soient arrivés sans détour à leur destination, on nous le dit, et nous voudrions bien le croire, si nous n'avions sous les yeux les brillans hôtels, les livrées chamarrées, les

voluptueuses campagnes, et tout le luxe enfin dont s'entourent sans trop de pudeur les gens qui avaient la manipulation des deniers publics, gens qui nous sont arrivés poudreux et rapés du fond de leur province, et qui, il y a huit ans encore, dînaient, les jours où ils avaient quelques sous en poche, dans les tavernes des rotisseurs du quartier latin. Quand ils nous auront indiqué les sources honorables d'une si rapide fortune, nous serons prêts à rendre hommage à leur intégrité. Jusque-là ils nous permettront d'en douter, et de ne pas nous laisser circonvenir par les tours de passe-passe de leur éloquence verbeuse.

Ce n'est pas tout encore, ce serait peu même, si un choix judicieux avait présidé à l'exécution des travaux les plus urgens. Mais, pour ne citer qu'un exemple, ils ont dépensé deux millions pour dresser un obélisque. Avec deux millions ils auraient construit une bibliothèque, et auraient fait que le public pût enfin profiter de cette magnifique collection, dont il n'a jusqu'ici qu'une jouissance illusoire. Avec deux millions, ils auraient établi vingt fontaines ou percé une rue de plus ; avec deux millions, ils auraient dégagé tous les édifices publics de Paris de ces sales échoppes qui en dénaturent l'aspect et en minent les fondemens, et ils les auraient enceints d'une grille protectrice ; avec deux millions, ils auraient isolé et restauré complètement l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et l'église Saint-Eustache, deux des plus précieux monumens d'architecture que nous possédions et dont nous ne pouvons étudier que quelques fragmens. Avant de nous enrichir de curiosités étrangères, fort peu curieuses du reste, il serait naturel de nous rendre la jouissance de celles qui nous appartiennent. — Avec deux millions enfin, on aurait pu faire mille choses toutes plus utiles que l'intronisation d'un obélisque, et si l'on comptait bien on verrait que les sommes employées avec un discernement aussi profond feraient une large échancrure aux centaines de millions consacrés aux embellissemens de Paris.

Mais bon nombre de gens avaient leur fortune à faire, et il leur importait bien plus de consacrer l'argent à des dépenses qui favorisassent leurs manœuvres intéressées, que de l'employer à des travaux d'utilité publique. V. X.

CHRONIQUE DE LONDRES.

A M. Léon de Jouvenel.

Regent-Street, 20 aug.

Vous représentez-vous, mon cher ami, la figure d'un peintre qui, au moment d'exécuter une *commande pressée*, ne trouverait plus dans son atelier ni toile, ni chevalet, ni modèle? Voilà pourtant où j'en étais le mois dernier. Vous m'écriviez : « N'oubliez pas la chronique de Paris ; peignez-nous Paris d'après nature, dans son costume de saison ; et Paris ne voulait point poser, Paris était absent. Où le chercher? Personne ne put me le dire ; résolu néanmoins à joindre

mon fugitif en quelque lieu que ce fût, je me suis lancé à sa poursuite avec l'ardeur d'un de ces records dont M. de Balzac semble vouloir fatiguer l'infatigable génie; j'ai parcouru tour à tour la banlieue et les environs des environs, si bien qu'un beau matin d'août, je me suis réveillé à bord d'un superbe paquebot vert et or, *l'Emeraude*, j'avais mouillé dans la Tamise, j'étais en pleine cité de Londres.

On m'a conté que, dans votre Limousin, on avait vu d'intrépides chasseurs entraînés par une bécasse jusqu'aux truffières du Périgord; ce sont les Robin-des-Bois de la contrée; on n'en parle qu'au superlatif; mais aucun d'eux, assurément, fût-il même de Brive-la-Gaillarde, n'aurait franchi la Corrèze pour le maigre gibier d'une chronique. Étendez donc les vingt ou vingt-cinq toises de votre rigole natale sur la grande échelle de l'Océan, et vous aurez la juste mesure de mon dévouement d'historiographe : quand je dis *dévouement*, le mot, tout emphatique qu'il soit, n'a rien d'exagéré. Permis à vous d'en rire; mais veuillez me répondre : savez-vous, navigateur d'eau douce, ce que c'est que le roulis et le tangage? Savez-vous, habitué de Véfour et de Tortoni, sur quelles fermentations sataniques la langue humaine a laissé tomber l'affreux dialecte de la brasserie? Avez-vous bu du ginger-beer? Êtes-vous descendu jusqu'au gin? Avez-vous passé par l'épreuve des *hare-soups* et des *giblet-soups*, du *mock-turle* et du *mulligatawny?* Vous a-t-on jamais livré à un dîner compliqué des six poisons qu'on ose appeler *sauces* dans l'empire Britannique? Mieux que cela : avez-vous, je vous prie, entendu la musique anglaise?.... Rien de plus simple qu'un de ces dévouemens à l'antique, dont tout l'effort consiste à boire un peu de ciguë ou à donner une tête dans un gouffre; c'est fait à la minute, on n'y pense plus après; mais se détacher de toutes ses habitudes, recevoir sur chaque seconde de sa vie comme une goutte d'eau glacée, se condamner à ne rien comprendre, à n'être compris de personne et à envier cependant le bonheur des sourds. Ah! croyez-moi, cela exige une ténacité de courage et une force de persévérance bien autrement difficiles à trouver.

Pour moi, Français incurable, je me traîne sur les rives de la Tamise comme une ombre aux bords du Styx. Le sort m'a refusé jusqu'à la consolation d'atteindre le but de mon voyage; Paris n'était pas à Londres, et Londres même courait les champs. La *saison* finissait dans la solitude; le deuil du roi Guillaume et les élections générales avaient dépeuplé depuis un mois les clubs fashionables et les principaux salons; à peine ai-je pu voir quelques beaux équipages à Hyde-Park; dans un espace d'un mille, sous les frais ombrages de Kensington-Garden, je n'ai rencontré que des moutons mérinos qui se promenaient en maîtres, sans chiens ni bergers; il m'a paru que leurs bêlemens redoublaient à mon approche, et j'ai partagé la surprise de ces innocens animaux. On m'avait promis merveille à Regent-Park : même déception; personne sur ces pelouses riantes où s'ébattrait si joyeusement un dimanche de Paris. Le jardin zoologique, nouvellement ouvert au public, moyennant un shelling par personne, m'a seul montré quelques visiteurs. Était-ce le désir de trouver un peu de monde qui les avait attirés? du tout; c'est qu'il y a là trois jeunes giraffes qui dansent une espèce de gigue au son d'une musique barbare; l'admiration des Londonnais se partage entre ces bayadères à quatre pieds et une

nombreuse variété de singes qui se livrent à tous les exercices de la voltige dans deux vastes cages. L'honorable M. Auguis, qui a si éloquemment attaqué le palais des sapajous du Jardin-des-Plantes, étoufferait d'indignation, je gage, en comparant l'élégance d'une singerie à la nudité du parlement; mais, il faut en prévenir d'avance les humoristes qui passent la Manche, la vieille Angleterre est le pays des contrastes; les fous sont mieux logés à Bedlam que les Nassau ne l'ont jamais été à Saint-James; en revanche, les hôpitaux sont d'une magnificence qui manque aux palais, et l'architecture a plus fait pour les établissemens de Saint-Georges et de Greenwich que pour Kinsington et Buckingham.

Quoique beaucoup plus peuplée que Paris, la métropole des trois royaumes semble moins habitée; l'activité des industries dérobe le mouvement des plaisirs. Il y a d'ailleurs trop de villes dans Londres pour qu'il y ait sur aucun point un centre de vie; c'est un grand corps dont on ne sait où placer le cœur. Vue du haut de Saint-Paul, ses maisons rouges, entassées dans toutes les directions, lui donnent l'aspect d'une immense briqueterie; vue d'un de ses six ponts, c'est l'entrepôt enfumé d'une infatigable usine; à l'ouest seulement le luxe des quartiers de loisir; et encore ces rues si régulièrement alignées rappellent-elles moins la majesté que le calme de Versailles. En résumé, Londres a un fleuve plus imposant que la Seine, des promenades plus belles que les nôtres, des rues plus larges, des places mieux disposées; mais ce n'est pas seulement l'unité qui manque partout, c'est l'attraction. L'égoïsme, chez nous, n'est pas apparent; c'est à qui saura mieux le cacher sous l'agréable mensonge des formes; ici, au contraire, il couvre les surfaces, de tous côtés on le voit saillir; c'est peu de vivre pour soi, chacun vit en soi; la disposition des maisons, qui sont toutes à demi souterraines, a quelque chose de caractéristique : on dirait autant de petits forts. Chaque famille, protégée par un fossé profond, se tient retranchée derrière une grille hérissée de pointes telles que celles des hallebardes; personne sur les portes, personne aux fenêtres; ainsi nulle communication au dehors; la vie est murée du haut en bas; les intimités du voisinage sont inconnues comme les effusions du palier; on ignore jusqu'à la loge du portier, ce puissant moyen de contact qui, chez nous, ouvre dix portes cochères pour une à tous les secrets du plus modeste intérieur; évidemment, le système pénitentiaire, qu'on applique aujourd'hui à nos prisons, a dû naître ici de lui-même; ce n'est qu'une extension de l'état domestique; l'individualisme a fait plus de cellules en Angleterre que la pénitence dans tous les couvens de la chrétienté; à nous donc de savoir si nous devons pousser cette imitation, comme les autres, à son dernier terme; déjà le morcellement des propriétés multiplie les égoïsmes à mesure qu'il sépare les existences; qu'on y joigne l'isolement des habitations, et il ne nous restera bientôt plus que le souvenir de la joyeuse communauté de nos aïeux. Privés des liens du patronage par notre première révolution et attendant toujours de la seconde les rapprochemens de l'association, nous serons plus anglais que les Anglais; nous aurons une *société cellulaire*.

Au surplus, si l'indépendance britannique refuse d'avouer les ennuis de son isolement, du moins est-il manifeste qu'elle ne néglige rien pour en atténuer l'effet; les feuilles périodiques, plus étendues que chez aucune nation du con-

tinent, suppléent, par un intarissable commérage, aux relations familières que les mœurs interdisent; sans les confidences de ces journaux gigantesques, on ne connaîtrait que le cours de la rente et le mouvement du port; tous les détails de la vie publique, tous ces petits faits insignifians en apparence, mais dont se forment insensiblement les opinions, n'alimenteraient pas les esprits. Et que deviendraient les femmes si étroitement attachées à la chaîne du ménage? que deviendraient les gentlemen qui ne sont pas abonnés à quelque club, les marchands rivés à leurs comptoirs et tous les nababs tombés des Indes dans le Strand ou dans Piccadilly? Pour ces avides appétits, une nourriture fortement épicée est nécessaire, il faut que la quantité l'emporte sur la qualité; le journaliste qui veut flatter le goût de ses lecteurs leur sert des mets *copieux* à la façon de nos restaurans à vingt-deux sous, et plus il prodigue le gros sel, plus sa vogue est assurée. Greenacre, le dernier pendu, a procuré plus de vingt articles à chaque feuille; on ne s'est pas borné à raconter comment il avait été *lancé dans l'éternité*; les détails de l'autopsie ont succédé à ceux de l'exécution; puis, est venue la dissertation phrénologique, et finalement chaque souscripteur a reçu un plan figuratif des protubérances du criminel; avec un fac-simile de son écriture. Ce pauvre M. Cocking, mort depuis si long-temps pour la France, n'est pas encore enterré aux yeux de l'Angleterre; on ne voit que lui et son parachute à chaque coin de rue; il serait curieux d'énumérer toutes les petites industries qu'il fait vivre depuis qu'il n'est plus de ce monde, sans parler du cabaretier qui prétendait retenir son cadavre en gage pour l'acquittement des frais d'auberge des commissaires chargés de l'enquête. Que n'a-t-on pas dit encore la semaine dernière de la duchesse de Saint-Albans! que de variations sur ce thème nécrologique! une ancienne actrice, du nom de Mellon, devenue pairesse du royaume, accueillie avec empressement à la cour relâchée du roi Georges, jetée, sans autre blason que sa beauté, au premier rang de l'aristocratie la plus jalouse de la terre et terminant une vie commencée dans le scandale par un testament en faveur de la fille de sir Francis Burdett, un des baronnets les plus haut placés dans l'estime publique, à coup sûr le sujet devait prêter; mais qu'on ne s'imagine pas qu'il ait été envisagé sous son côté moral ou philosophique, comme nous avons coutume de le faire dans notre pays de prétendue légèreté; on ne s'est guère attaché, à Londres, qu'à rechercher le chiffre exact de la succession, qui s'élève, je crois, de quarante à cinquante millions, grâce aux deux ou trois banquiers qui ont rendu l'ex-comédienne assez riche pour qu'un titre de duc fût échangé contre sa fortune. Cette recherche minutieuse a exigé des évocations de noms propres très-peu flatteuses pour certaines familles et quelques-unes de ces révélations de boudoirs qui font mettre les meilleurs journaux à l'index de toutes les mères. On ne saurait croire, en vérité, jusqu'où peut aller le dévergondage de la presse dans cette austère synagogue de méthodistes et de puritains; qu'on parcoure les derniers numéros du *The Town* ou du *Penny satirist*, et on sera forcé de convenir que, dans nos temps même d'anarchie, nous n'avons pas si brutalement outragé la pudeur publique; plusieurs articles intitulés: *Sketches of courtesans* sont rédigés d'une manière qui doit présenter beaucoup d'analogie avec les rapports de police que reçoit chaque matin le successeur de M. Gisquet; et ne pensez pas qu'il existe une

seule barrière devant laquelle s'arrête le respect. Les dix-huit ans de la nouvelle reine n'ont pas obtenu grâce ; une caricature, exposée chez les principaux marchands, représente lord Melbourne à ses pieds avec une figure de satyre et tenant en main la jarretière qu'il demande à lui attacher. C'est le commentaire des philippiques du *Conservative metropolitan*, journal qui s'indigne de voir sans cesse le héros du procès Norton reçu en audience particulière par la jeune héritière du trône. « Persuadés comme nous le sommes, dit cette feuille, que personne dans la société n'oserait confier un seul instant sa femme ou sa fille à un homme aussi dissolu que lord Melbourne, nous ne pouvons que gémir de l'aveugle engouement qui lui donne un si libre accès auprès d'une jeune princesse si belle, si naïve et si pure. »

Un autre journal, chaud partisan de la réforme, met en scène, dans une gravure sur bois, Vittoria et les évêques. La reine, qu'il nomme *the head of the church* (la tête de l'église), est coiffée d'une énorme mître et annonce aux évêques, qu'elle vient de souffleter, qu'elle les ramènera à la condition indigente des apôtres. Si le trait arrive au but visé par une main radicale, il porte, ce me semble, plus haut et plus loin ; c'est le protestantisme qui est frappé à mort dans son ridicule pontificat. Mais quand une lutte est si acharnée, on n'y regarde pas de si près. Les dernières élections, en augmentant contre toute attente les forces du parti Tory, ont ranimé la fureur de leurs adversaires ; ils font donc flèche de tout bois ; souples courtisans au palais de Buckingham, leur bouche mielleuse y distille autant de flatteries qu'elle vomit d'injures dans les hustings ; de leur côté, les conservateurs se défendent à outrance. Ils ont triomphé en Angleterre et en Écosse ; il est donc clair que les whigs ne peuvent recevoir de majorité que de l'Irlande. Or, de quelle main la tiendront-ils ? De la main du grand agitateur, de cet O'Connell qui est le premier ennemi de la religion dominante et qui n'aspire qu'à démembrer l'État en lui enlevant un de ses trois royaumes par le rappel de l'acte d'union. Le grief touche au cœur tous les vieux Anglicans ; ils voient l'État et l'Église menacés de la même ruine, et les ministres, alarmés de ces appréhensions générales, sont forcés de s'épuiser en protestations religieuses et monarchiques pour conjurer l'orage ; tandis que Robert Peel, dans une adroite allocution aux électeurs, répond à tous les pressentimens en comparant la jeune reine à cette noble Marie-Antoinette que Burke vit si heureuse et si brillante à l'aurore de notre révolution. Ne vous arrêtez ni aux moyens, ni aux formes, et cette veille d'armes vous paraîtra tristement solennelle. Les nouveaux constituans, battus par tant de flots, se cramponnent aux marches du trône ; peu leur importe le nom de celui qui viendra s'y asseoir auprès de Vittoria, pourvu qu'il les maintienne au pouvoir ; un pair écossais, lord Ephelston, jeune homme de vingt-sept ans, était hier sur les rangs ; de qui parle-t-on aujourd'hui à Windsor ? il serait difficile de le savoir ; les intrigues se croisent dans les ténèbres ; les messagers de Bruxelles et de Paris se succèdent sans relâche, et on annonce en outre, sous le titre de visites, nombre d'ambassades de princes ou princesses. Étrange situation ! l'Europe, divisée comme l'Angleterre, offre à peu près le même équilibre de forces, et ce sont quelques enfans isolés du catholicisme, vingt ou trente députés irlandais, dont les votes peuvent faire pencher la balance qui porte les destinées du monde ! Pourquoi

faut-il que l'oppression séculaire qui les a écrasés les excite à conquérir, au prix d'un bouleversement général, l'affranchissement de leurs autels ! Il serait si beau pour eux, en s'unissant aux hommes qui ont décrété le bill d'émancipation, de ne devoir le salut de leur cause qu'au triomphe des principes conservateurs! mais que voulez-vous, l'homme-fléau qui les entraîne n'a pas été envoyé pour édifier, sa mission n'est que de détruire. L'Irlande, depuis longtemps sa dupe, est destinée à devenir sa victime.

Ces réflexions sont trop sérieuses peut-être ; elles m'ont échappé malgré moi en pensant, comme sir Robert, à la jeunesse de cette douce vierge qui siége sur un volcan ; son sourire est si gracieux ; il y a tant de bonté dans son regard, qu'on ne peut se défendre du sentiment d'intérêt qui anime la nation entière. Vittoria tient plus du type allemand que du type anglais ; sa figure est ronde et fraîche ; ses yeux, d'un bleu d'émail, n'ont pas l'expression commune aux beautés de Londres, et son menton rentrant nuit encore à l'effet de sa physionomie ; mais ces légères imperfections ne l'empêchent pas d'être jolie, et à coup sûr elle serait remarquée partout, quelle que fût sa condition. Je l'ai vue deux fois sans escorte, sans entourage, et toujours le sourire sur les lèvres ; d'abord, c'était près du palais de Buckingham, qui va prendre le nom de palais de la Reine, et ensuite à l'opéra italien, dont elle raffole. Là, elle a dû attendre pendant plus de dix minutes qu'une querelle d'intérêt, engagée entre Ivenoff et le directeur, fût terminée ; le ténor moscowite a enlevé de haute lutte la justice qui, dit-on, lui était due, et Sémiramide, errante dans les coulisses, a repris sa marche triomphale. Heureuse Grisi ! elle est partout chez elle ! partout des applaudissemens et des couronnes ! Heureux Tamburini ! heureux Rubini ! pas de révolutions pour les détrôner ! Un peuple d'admirateurs se presse dans tous les lieux où ils paraissent. Plus heureux Lablache ! aucun climat ne lui est contraire et toutes les cuisines lui réussissent : il engraisse !... il engraisse !... Trois contre-basses n'égaleraient pas sa circonférence ; et quelle voix ou plutôt quel tonnerre ! Je ne connais pas de salle plus vaste et moins sonore que celle de Londres ; d'affreuses tapisseries de calicot rouge et des loges aussi profondes et aussi noires que des caves y épuisent les plus vigoureux chanteurs ; eh bien ! Lablache remplit cette immensité sans la moindre peine, ou, s'il fait un effort, c'est pour ne pas assourdir son auditoire.

Si cette lettre n'était pas déjà trop longue, je vous entretiendrais d'un conflit assez comique qui s'est élevé entre les prétentions de nos artistes chéris et les usages de l'aristocratie anglaise ; mais le temps et l'espace me manquant, ce sera pour une autre fois. Adieu. X. Moraldi.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS D'AOUT.

Tout le monde voyage ou veut avoir l'air de voyager aujourd'hui ; nous en sommes à cette saison de l'année où il est de mauvais ton de rester chez soi, surtout quand le *chez soi* est à la ville. Paris lui-même, Paris, avec ses enchantemens d'été, avec ses fêtes, ses carrousels et ses tournois de Tivoli, avec les concerts Musard, avec le cirque de Franconi, avec le jardin Turc, avec le Grand-Opéra et Duprez, ne peut empêcher l'émigration de la haute *fashion*; quand viennent, avec un beau ciel bleu, les fleurs et les fruits ; quand les roses et les tubéreuses donnent leurs parfums, et les fraises, les abricots et les pêches leur saveur, alors, comme les hirondelles à l'approche des frimats, nous nous éparpillons et nous envolons chacun de notre côté.

Les lecteurs de l'ÉCHO DE FRANCE en voudront à *cette mode* de voyages et d'explorations, car ce mois-ci la *chronique de Paris* n'est pas faite par M. Moraldi. Mais pourquoi me donnai-je la peine de le dire? nos abonnés s'en apercevront trop.

La manie du mouvement a gagné notre spirituel collaborateur, et lui aussi s'est élancé sur les grands chemins et sur les flots. Nos lecteurs verront de lui une charmante lettre sur Londres. Il est bon observateur : à son retour, que de choses il aura vues ! que de choses il aura à nous redire ! — Patience donc ! et pour cette fois que l'on veuille bien se contenter de moi.

Quels ont été les grands bruits? les préoccupations du mois qui vient d'aller rejoindre dans le gouffre profond du passé les mois ses devanciers? Oh ! si je pouvais les redire, je donnerais un vif intérêt à ma chronique, je montrerais ce que peuvent faire la persistance, le courage et l'esprit du devoir; je ferais voir la révolution tremblante, au sein de la capitale d'un grand royaume, à l'approche de celui qui est venu joindre, à travers mille dangers, l'héroïque Zumalacarréguy, Zumalacarréguy qui, il ne faut pas l'oublier, a commencé la guerre AVEC SEPT HOMMES ! A l'entour du drapeau de don Carlos il y avait, il y a quatre ans, une centaine de soldats; comptez maintenant.... Mais, non, ne faites pas ce compte avec nous, car il nous est défendu de nous occuper de ces choses; entre l'ÉCHO DE FRANCE et la politique IL Y A DES PYRÉNÉES. Ce dont nous pouvons parler en toute liberté, c'est du fronton du Panthéon et de la brouille survenue entre M. Montalivet et M. David. — Que dis-je, avec M. David? avec tous les artistes, car aujourd'hui le ministre de l'intérieur de Louis-Philippe ne trouverait pas dans tout Paris un statuaire, un sculpteur, un apprenti, qui eût seulement tenu le ciseau six semaines, qui voulût faire son buste ou son profil ! —Entre l'art et celui qui doit protéger les arts il y a guerre, guerre à mort. Vous savez trop à quelle occasion pour que je le redise : la *Revue catholique*, dans son dernier numéro, et tous les journaux ont longuement parlé de ce gâchis de sculpture, de cette *impiété faite pierre*. Depuis quelques jours on assure que

les scrupules du gouvernement et de la cour sont passés et que l'on enlève les planches et les vitres qui cachaient l'œuvre de M. David. — Ainsi le statuaire aurait vaincu le ministre. Si pareil triomphe a été remporté par M. David, gare à lui ! M. de Montalivet a à ses ordres les hommes des visites domiciliaires!

Si le fronton du Panthéon se dépouille de son échaffaudage, voilà que l'obélisque de Louqsor et le grand Arc-de-Triomphe se masquent de nouveau sous les madriers et les traverses. C'est à n'en pas finir que tous ces rajustemens ! On va polir le granit breton qui forme le piédestal de l'aiguille des Pharaons et mettre au monolythe un *bonnet de bronze!*

On doit voir à présent l'inconvénient qu'il y a à faire une statue de pièces et de morceaux et de plusieurs pierres cimentées ensemble. Le jour de l'inauguration, quand le voile de calicot tombe, cela a encore l'air de quelque chose ; mais bientôt viennent les grandes chaleurs, le soleil ardent, les pluies, les gelées, et le ciment, qui unissait les blocs, se déssèche, s'écaille et s'en va en poussière ; alors de longues fentes transversales dans les groupes ; alors des héros coupés en deux, des balaffres aux figures allégoriques et des *Chartes*, des *Patries*, des *Libertés* entaillées et blessées ! Il aurait fallu, pour un monument comme celui de l'Arc de l'Étoile, que les groupes fussent sculptés dans un seul bloc. Aujourd'hui on replâtre, dans dix ans on replâtrera encore !

M. Boulay-Paty a mieux fait que les statuaires ; à son œuvre, couronnée par l'Académie, il n'y aura pas à retoucher. Je voudrais, puisqu'en ce moment il y a des ouvriers à l'Arc-de-Triomphe, que l'on mît l'ode de M. Boulay-Paty dans un coffret de cèdre incorruptible, et que, sous une pierre du gigantesque monument, on plaçât les vers et le nom du poète. Ce nom me semble mieux fait pour aller à la postérité que ceux de certains hommes; par exemple, que celui d'un ministre qui n'a rien fait que d'être au ministère de l'intérieur le jour où l'Arc triomphal a été inauguré.

Le jour où l'Académie française a eu le bon goût de décerner le prix de poésie à M. Boulay, elle a eu le bonheur de placer une couronne sur le casque d'un héroïque soldat, du brave Martinel, qui, dans l'affreuse catastrophe du Champ-de-Mars, a sauvé onze personnes au péril de ses jours. C'est là un de ces actes de vertu qui peut être, avec convenance, récompensé en public et avec éclat ; mais il en est d'autres auxquels les couronnes, données avec apparat, ne vont point. Les actes de piété filiale, les dévouemens d'amitié, les sacrifices fraternels, les abnégations, les désintéressemens sont mieux récompensés par Dieu que par les hommes. Il y a des actions qui doivent, pour ainsi dire, se passer à huis-clos, entre la terre et le ciel.

Ce qu'a fait Martinel, il l'a fait à la face de toute la foule : il était donc bien que la foule vît le prix qui lui était décerné. Ce qui doit surprendre dans la récompense accordée à Martinel, c'est que le ministère ait attendu la distribution des prix Monthyon. Pourquoi n'a-t-il pas devancé les quarante ? Il en avait eu le temps. Serait-ce par une pensée d'économie ?

Tous les journaux quotidiens ayant déjà donné les noms des personnes qui ont obtenu les prix Monthyon, l'Écho de France ne les redira pas. Mais nos lecteurs savent depuis long-temps notre opinion sur ces récompenses qui contristent beaucoup de ceux qui les reçoivent.

Nous nous souviendrons toujours d'avoir vu à Nantes la sœur supérieure de l'hôpital (Madame Bourk), appelée en séance publique et solennelle pour recevoir une médaille que S. M. le roi de Prusse lui envoyait, en la faisant remercier par son consul des soins qu'elle avait donnés à des Prussiens malades. *C'est pour Dieu et mon prochain*, dit en rougissant la religieuse, *que j'ai fait ce que j'ai fait; je ne cherche pas d'autre récompense que celle qui est promise là-haut à la charité....* Puis, avec un sourire modeste, elle ajouta : Quand à une décoration, j'en ai déjà une. Et elle montra sa croix d'argent qui tranchait sur sa robe noire d'hospitalière.

Nous nous persuadons qu'il y a bien des chrétiens qui pensent comme la sœur hospitalière de Nantes.

Au moment où nous écrivons cette chronique, nous recevons une lettre des environs de Sionville qui nous apprend que c'est du protestantisme à froid que font dans ces campagnes un sous-préfet que la révolution de 1830 a pris bien bas, un maire que la révolution de 1830 a rendu bien vain et un juge de paix depuis long-temps très-peu catholique; c'est à force de cajoleries et de belles promesses que ce triumvirat est parvenu à enrôler, sous la bannière de Luther ou de Calvin (ils ne savent pas trop lequel), les catholiques quasi-renégats qui n'allaient plus à la messe.

Dans d'autres temps, cette apostasie en masse aurait produit moins d'effet qu'aujourd'hui ; mais à présent le protestantisme ne peut-il pas reprendre de l'espérance s'il regarde sur les hauts lieux ?

Pour propager ces doctrines, on assure que certains hommes, dont les principes ne sont pas les nôtres, vont créer un *journal monstre à un sou par jour*. Il y a en France soixante mille fonctionnaires publics et quarante mille communes ; comme on le pense bien, les quarante mille communes et soixante mille fonctionnaires seront les abonnés *naturels* de ce journal, ce qui donnera tout de suite à son entrepreneur un assez bon produit.

Ce projet a mis en émoi tous les grands journaux ; car les grands journaux, qui restent souvent froids quand ils devraient montrer qu'ils ont encore de la chaleur et qui se taisent souvent quand ils devraient parler, sortent de leur apathique silence quand leurs intérêts sont menacés.

Aussi grande est la rumeur des journalistes, et ils font presque aujourd'hui autant de bruit que les chemins de fer; celui de Paris à Saint-Germain a mis tout Paris en mouvement... Oh ! comme son inauguration est venue à propos, dans cette morte saison, pour amuser les parisiens qui ne sont invités ni aux dîners de Saint-Cloud, ni aux manœuvres du camp de Compiègne et aux fêtes à la Louis XIV que vont y donner les fils de Louis-Philippe ! car, voyez-vous, depuis quelque temps c'est toute une enfilade de fêtes : fêtes au château de François Ier, fêtes aux Tuileries, fêtes à l'Hôtel-de-Ville, fêtes à Trianon, fêtes à Versailles, fêtes à Rouen, fêtes à Dieppe, fêtes à Eu, fêtes à Saint-Cloud, fêtes à Compiègne et vendanges à Fontainebleau.

Mais revenons au chemin de fer qui va mener les badauds de la capitale en face du pavillon où est né Louis XIV et sous les murs du château où Jacques II, roi de trois royaumes de la Grande-Bretagne, est mort exilé.

Que les parisiens, si légers, si oublieux et si ingrats, en voyant cette majes-

tueuse demeure que l'on déshonore aujourd'hui, n'aillent pas croire que tous les augustes exilés soient logés sur la terre étrangère comme l'était Jacques Stuart sur la terre de France. Oh! non, il s'en faut que le château de Kirchberg, qu'un Français a offert noblement à la royale famille bannie, ressemble au château de Saint-Germain!

Nous avons depuis un mois tout notre cœur et tout notre esprit attaché à Kirchberg; c'est de là que nous avons reçu des lettres que nous aimerions à donner en entier aux lecteurs de l'Écho de France, mais nous ne pouvons en extraire que ce qui est *fait matériel*, *ce qui n'est pas politique.*

Louis-Antoine, Marie-Thérèse, Mademoiselle et Henri Dieudonné passent l'été dans le manoir des anciens seigneurs de Kirchberg; cette demeure assez vaste a du caractère et du style, le parc en est beau et domine une vaste vue; le village qui entoure la demeure seigneuriale a peu de maisons, mais son église est belle; quoique le château ait une chapelle, ses illustres habitans vont souvent à la messe à l'église paroissiale. Là, ils ont une tribune, et celui qui nous écrit a vu Henri de France s'agenouiller entre Louis-Antoine et Marie-Thérèse, et la gracieuse fille du duc de Berry prier comme un ange auprès d'une sainte, la fille de Louis XVI.

Malgré tout ce que certains journaux ont pu dire, Henri est loin d'être faible et maladif: toute sa personne annonce la santé et la force; il a cinq pieds deux pouces et demi. Son teint est blanc et rose, son regard à la fois doux et fier, sa voix douce et forte a de l'autorité, enfin il y a en lui quelque chose de surnaturel; son cœur est bon, son caractère élevé.... Mais je coupe court à ce portrait, car ceux qui ont tracé l'espace dans lequel il est permis à ma plume de courir m'accuseraient d'avoir franchi les limites imposées et d'avoir *fait de la politique* en redisant ce qui pourrait donner des *espérances*; ce que nous savons très-défendu est ce que nous sommes bien loin d'avoir voulu faire; nous nous en tenons aux regrêts, et toute notre prétention a été de donner à nos lecteurs *des nouvelles* de Français exilés et que nous ne pourrions oublier sans ingratitude. *La Cour des bannis de Kirchberg* se compose du duc de Blacas, du comte de Bouillé, de Mgr. l'évêque d'Hermopolis, du comte O'Héguerty, de M. de Montbel, du colonel Mouniers; de Mesdames d'Agout, de Nicolay, de Montbel. S. A. R. Mademoiselle se fait remarquer partout par sa grâce et son esprit. Elle et son frère sont toute la joie de Marie-Thérèse et de Louis-Antoine. Les Français qui vont porter leurs hommages à la famille royale exilée sont reçus avec une grande bienveillance et une noble hospitalité. Le temps, les malheurs, les proscriptions, les bannissemens n'ont rien pu changer à la bonté de la fille de Louis XVI.

Écrire ce que je viens d'écrire, ce n'est pas faire de la politique, c'est rendre justice, voilà tout.........

Certes, on va vite sur les chemins de fer; mais, vous le voyez, il y a quelque chose qui va plus vite encore que *les remorqueurs et les wagons*, c'est la pensée; car c'est à propos du nouveau chemin de Paris à Saint-Germain que j'ai fait cette digression de Kirchberg. C'est le château habité par l'exilé des trois royaumes qui m'a rappelé les bannis de France. On a beau faire, l'ima-

gination est une folle qui trouve toujours le moyen de s'échapper et de courir au loin.

Savez-vous que le chemin de fer qui fait courir tous les badauds, que ce chemin de fer, dont les actions montent si fort depuis que Marie-Amélie et sa famille se sont assises dans ses wagons, pourrait bien avoir avant peu un terrible et redoutable concurrent dans le REMORQUEUR DE M. DIETZ PÈRE, REMORQUEUR qui n'aura point besoin de *rails* et des dépenses énormes des chemins de fer pour traîner à sa suite des centaines de voyageurs! Toute la ville de Bruxelles vient de voir les wagons de M. DIETZ aller, venir, courir, descendre et monter dans les rues et dans *l'Allée-Verte*; le *Belge*, l'*Indépendant*, le *Lynx* et plusieurs autres journaux ont parlé de ces nouvelles voitures que Paris verra bientôt.

L'énorme avantage du REMORQUEUR DIETZ PÈRE, c'est que lui est destiné à fonctionner sur toutes les routes. Pour le voir partir et arriver, nous n'avons rien à changer à nos chemins actuels. Il ne mettra que 18 à 20 heures pour faire le trajet de Bruxelles à Paris. S'il s'établit sur la vieille route de Saint-Germain, ceux qui monteront dans les élégantes voitures qu'il remorquera ne resteront pas au bas de la montée, mais pénétreront dans l'intérieur de la ville et jusque sur le plateau de la belle terrasse. En voyage, c'est beaucoup de ne pas être forcé de descendre de voiture là où commence la fatigue; mieux vaut marcher dans la plaine et s'asseoir dans le wagon pour gravir le coteau escarpé. Les voitures de M. DIETZ procureront ce COMFORT. Bonheur donc aux voitures de M. DIETZ!

UN ACTE DE BON PLAISIR DE LA CENSURE.

Voici un de ces actes capricieux et violens, contre lesquels l'intérêt général de la presse nous fait un devoir de protester.

La censure vient d'interdire la publication d'une collection de portraits qui ne représentent que des personnages étrangers, et qui n'offrent par conséquent aucun caractère offensif pour la loi française; il s'agit des principaux acteurs du grand drame dont le dénouement approche en Espagne.

M. Isidore Magnès, mêlé aux hasards de cette guerre héroïque, a successivement reproduit les traits de don Carlos, Zumalacarreguy, l'évêque de Léon, don J.-B. de Erro, don Aznarès, le brigadier marquis de Valdespina, le comte de Casa-Eguia, don José Moreno, don Bruno de Villaréal, le chanoine Etcheverria, le maréchal-de-camp Cabañas, don Simon de la Torre-Gomez, don José Uranga, le baron de los Vallès, don Joachim Elio et l'infant don Gabriel Sébastien.

Ces portraits, exécutés par autorisation du prétendant, sont admirables de ressemblance et excellens comme objets d'art; on devait donc s'attendre à un succès certain pour une collection d'une authenticité aussi incontestable.

Toutefois, l'éditeur, M. Toussaint, se défiant du mauvais vouloir de la censure, prit la précaution, avant de débourser les premiers frais, d'aller sonder les dispositions de M. le directeur Cavé, et il en reçut des paroles si complètement assurantes qu'il n'hésita plus à faire mettre sous presse. En effet, quel

obstacle sérieux pouvait-il s'élever? N'a-t-on pas déjà publié plusieurs ouvrages avec portraits sur la guerre de la Péninsule; ne trouve-t-on pas chez tous les marchands de gravures des portraits plus ou moins inexacts de don Carlos ou de Zumalacarreguy? La police, ajoutant ses indulgences à celles de la censure, a laissé crier et vendre le portrait de la princesse de Mecklembourg, quand cette jeune étrangère n'avait pas encore franchi le Rhin, où serait donc la raison de différence?

M. Toussaint n'a pu le deviner, et il a jeté quinze mille francs avec une entière confiance dans une entreprise qui lui a paru aussi heureuse que légale. Eh bien! c'est lorsque l'ouvrage a été annoncé, c'est lorsque de nombreuses souscriptions ont été déjà recueillies, c'est lorsqu'enfin le public attend avec impatience la réalisation d'une promesse, garantie en quelque sorte par la parole de M. Cavé, qu'un refus sec et brutal est jeté à la face de l'éditeur : M. Toussaint a dépensé quinze mille francs, qu'il les perde! — Il y a eu autorisation verbale. — N'importe! *Verba volant.*

MONUMENT

A ÉLEVER

A la mémoire de madame de Sévigné.

Il faut que j'aie eu de bonnes et tristes raisons pour n'avoir pas plus tôt répondu à un désir qui m'avait été témoigné plusieurs fois par nos correspondans de Nîmes et de Grignan. A eux appartient la bonne et patriotique pensée de consacrer un souvenir à la femme inimitable, que toutes les nations étrangères envient à la France; en effet, dans un temps où l'on se vante d'honorer toutes les gloires et d'être juste envers toutes les illustrations, quelle illustration plus grande, quelle gloire plus pure à honorer que celle de madame de Sévigné?

Il me semble que toutes les femmes qui lisent, que toutes les femmes qui écrivent, mieux que cela, que toutes les mères de France voudront souscrire pour le monument de la plus tendre des mères; et il n'y aura pas que les femmes qui voudront contribuer à perpétuer avec l'aide des arts le beau nom de Sévigné : les hommes qui aiment le siècle de Louis-le-Grand applaudiront à l'idée de ce monument; car qui a mieux contribué à faire connaître les nobles personnages de cette noble époque que la mère de la marquise de Grignan? Pour l'érection d'un monument consacré à un homme de guerre, on voit souscrire les soldats; pour perpétuer la gloire d'un homme qui a illustré la science, les savans apportent leur offrande; pour que le nom d'un peintre ou d'un statuaire ne périsse pas, les artistes s'empressent d'offrir leur souscription. Ainsi chacun a sa spécialité; mais pour le monument qu'il est question d'élever à madame de Sévigné, ce ne seront pas telles ou telles professions, telles ou telles classes : ce sera tout le monde qui voudra apporter sa pierre ou son grain de sable pour que la France ait à montrer gravé sur le marbre le nom qui est sans rival dans les littératures étrangères.

— IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36. —



Welter lith

Imp. d'Aubert et de Junca

ÉCHO
DE FRANCE.

SOMMAIRE.

LE POÈTE PAYSAN,

NOUVELLE VENDÉENNE.

Nous donnons aujourd'hui le *Poète paysan* tel qu'il a été conçu par M. F. de Brakeleer ; c'est tout-à-fait le genre flamand. Auprès de cette lithographie nous plaçons une autre image , celle du *Poète vendéen.* On verra de quel côté est le genre noble. Le *poète paysan* de la Flandre chante auprès d'un pot de bière et au milieu de la fumée de tabac ; le *poète paysan du Bocage* chante auprès des tombeaux et en regardant le ciel

La poésie vient d'en haut, c'est un don de Dieu qui peut venir à tous.

Faut-il envier ce don? faut-il le demander pour soi , ou pour ceux que l'on aime ? En vérité, je ne sais. Le poète vit plus qu'un autre , mais est-ce un bonheur de vivre plus que les autres hommes ?

La poésie élève au dessus du terre-à-terre de la vie commune , mais est-ce un bien ? car une fois que l'on est élevé au-dessus des choses ordinaires, on plane sur tant de pauvretés, sur tant de misères, qu'il eût peut-être été préférable de rester les pieds dans la poussière de tous !

Ces réflexions, je les ai faites en entendant raconter l'histoire que je vais essayer de redire.

Au petit village du *Pin-en-Mauge*, tout à côté de la maison de Cathelineau, vivait *Jean-le-Voyant*. Son père et sa mère étaient de bons paysans aimant Dieu et leurs voisins, travaillant tous les jours de la semaine, et se reposant le dimanche, après la messe et les vêpres. Leur fils, que M. le curé appelait *le Chérubin*, à cause de sa chevelure blonde et bouclée, avait appris à lire à l'école du hameau et était devenu assez savant pour être reçu enfant de chœur de l'église de Saint-Florent.

Jean-le-Voyant venait d'atteindre sa quinzième année au moment où la révolution fit fermer les églises, et renvoya les religieux des couvents; et quand le père prieur de l'abbaye de Saint-Florent fut obligé de s'éloigner du cloître où il avait vécu cinquante ans, il pleura devant le jeune enfant de chœur, qu'il avait fait venir pour l'aider dans ses préparatifs de départ.

Jean n'avait jamais vu un vieillard *pleurer*; il avait cru jusqu'alors qu'il n'y avait que les enfans à répandre des larmes quand on les contrariait ou quand on les punissait; mais la vue d'un homme, d'un homme avec des cheveux blancs, laissant couler des pleurs sur ses joues ridées, le frappa et remua fortement son ame.

— Monsieur le prieur, dit-il d'une voix émue et respectueuse, ça vous fait donc bien mal de vous *déraciner* d'ici ?

— Mon enfant, répondit le vieux prêtre, qui t'a appris à te servir de ce mot ?

— Quel mot ?

— Celui que tu viens d'employer tout-à-l'heure, tu m'as demandé si cela me faisait bien du mal de me *déraciner* d'ici. Pourquoi t'es-tu servi de ce mot *déraciner ?*

—Eh ! mon Dieu, monsieur le prieur, parce que vous avez été bien long-temps ici, parce que vous y êtes habitué et que vous ne saurez plus comment vivre ailleurs. Et, sauf votre respect, mon révérend père, l'homme ressemble à un arbre: quand on l'arrache du lieu où il a crû, ça déchire ses *racines* et ça doit lui faire du mal, car il avait espéré mourir là.

Le religieux, surpris de trouver dans le langage du petit paysan

autant d'idées et d'images, prit plaisir, sur le chemin, à le faire causer, et il lui dit.

— Jean, j'ai souvent remarqué qu'après les offices tu jouais peu avec les autres enfans de chœur ; est-ce que tu n'aimais pas tes camarades ?

— J'aurais eu bien mauvais cœur de ne pas les aimer, car ils m'aimaient tous.

— Pourquoi donc ne partageais-tu pas leurs jeux?

— Monsieur le prieur, je ne saurais trop vous dire pourquoi ; mais voyez-vous, j'ai toujours du bonheur à me trouver là où il y a du silence ; quand il n'y a point de bruit autour de moi, il me semble que j'entends des voix qui me parlent. Ainsi, bien souvent, quand il n'y avait plus personne, le soir, dans votre grande église, j'aimais à y revenir, je restais sous la tribune de l'orgue, et de là je voyais s'allonger devant moi comme une allée de piliers et de colonnes, et dans ma pensée je comparais la grande nef à un chemin qui menait à Dieu... puis, quand je regardais en bas, je voyais parmi les dalles bien des tombes, et je me disais : Il y a des voyageurs qui se sont couchés pour se reposer sur ce chemin.

— Et quand venait la nuit tu n'avais pas peur?

— Je sentais alors en moi bien des choses, mais je ne crois pas que ce fût de la peur... Après avoir vu le soleil dorer les vitraux du fond du sanctuaire, j'aimais à voir se lever la lune alors qu'elle s'allumait dans le ciel comme une autre lampe devant Dieu. Oh ! sa lueur me semblait bien belle quand elle pénétrait par les étroites et longues fenêtres, et qu'elle s'allongeait sur les tombeaux des religieux. Ne trouvez-vous pas, révérend père, qu'il y a quelque chose de tranquille dans la clarté de la lune qui doit plaire aux morts ?

— Jean, tu n'as jamais lu aucun livre de poésie ?

— Jamais, monsieur le prieur, les livres que j'ai ouverts sont mon catéchisme et mon livre de messe.., puis le psautier du couvent... Oh ! ce que j'aime le plus, ce sont les psaumes.

— Eh bien, mon enfant, il y a des hommes qui ne veulent plus qu'on lise dans ces livres-là.

— Ces hommes sont donc bien stupides ?

— Oui, et encore plus méchans.

— Ce sont ceux qui ont fait fermer notre belle église?

— Oui.

— Ceux qui vous chassent du couvent?

— Hélas! oui.

— Oh! vous devez les maudire?

— Mon fils, nous ne devons jamais maudire.

— C'est vrai, il faut toujours pardonner.

— Et cela te paraît-il difficile?

— Oh oui! beaucoup aujourd'hui; j'en veux du fond du cœur à ceux qui vous ont tant fait de peine! à ceux qui vous ont fait pleurer... Oh! un vieillard qui pleure, cela fait tant de mal à voir... Nos yeux, à nous enfans, c'est fait pour ça... mais des yeux qui ne voient presque plus à force de veilles et d'années, les faire pleurer! c'est impie...

— Mon fils, je te remercie de tes bons sentimens pour moi; si j'ai pleuré ce matin devant toi, c'est que l'on ne quitte pas sans regrets la maison où l'on a vécu cinquante ans; la maison de Dieu était devenue pour moi comme la maison de mon père. Dans la paix du cloître toutes mes journées coulaient tranquilles... A présent, dans le monde qui fait tant de bruit, que vont-elles être?

— Révérend père, si notre maison était plus belle et plus digne de vous, je suis bien sûr que mes parens vous demanderaient d'y venir; et là, nous aurions bien soin de vous! Ma mère est une sainte, et servir un homme de Dieu lui serait un bonheur et une bénédiction.

J'ai à Châlonnes une sœur, c'est chez elle que je vais me retirer. Pauvre sœur! elle vivait aussi dans la paix du cloître, à la Visitation d'Angers. Elle en a été chassée aux cris de *vive la liberté!*

— Quelle liberté que celle-là!

— Celle que Dieu donne est plus tranquille!

— Mais, monsieur le prieur, si tous les religieux de France avaient écrit à l'assemblée: *Citoyens, vous dites que les jours de liberté sont venus; vous proclamez que tous les Français sont libres: nous sommes Français, et nous voulons vivre et mourir à l'ombre des cloîtres*; ne vous aurait-on pas laissés dans vos couvents?

— Non, parce que ceux qui nous chassent vont prendre nos biens, nos trésors, nos saintes reliques, nos cimetières, nos maisons et nos églises.

— Oh! non, les méchans n'oseront pas en venir là... car, voyez-

vous, révérend père, quand le crime se fait hardi, il faut que la vertu n'ait pas peur. Dieu est avec elle, qui donc pourrait la faire trembler? Souvenez-vous de la dernière fête de Pâques : comme votre grande église de Saint-Florent était remplie de peuple! ce peuple était chrétien; eh bien! il ne souffrira pas que l'on vole aux tabernacles les calices et les saints-ciboires; il ne souffrira pas que des mains avides et souillées touchent au Saint des saints; ah! si les hommes manquaient, pour défendre les sanctuaires, les anges et les archanges descendraient du ciel avec ces lances et ces armures que des ames bienheureuses leur ont vues dans leurs visions, et avec ces armes célestes ils frapperaient de mort les audacieux sacriléges... Et vous avez dit aussi, monsieur le prieur, que les hommes de l'assemblée vendraient la terre de nos cimetières. Mais avant de permettre une telle profanation, il n'y a pas un de nous qui n'allât se faire tuer sur la fosse de son père! Oh! après les sanctuaires du Dieu vivant, ce qui doit être le plus respecté en ce monde, ce sont les cimetières. Ce n'est pas là que les révolutions doivent faire du bruit et des bouleversemens, car les morts ne peuvent se lever pour repousser l'outrage; il n'y a que les lâches qui insultent les enfans, les femmes, les prêtres, les vieillards et les tombeaux.

Parlant ainsi, Jean-le-Voyant s'était animé; sa physionomie, ordinairement douce comme celle d'une jeune fille, avait pris quelque chose de martial... Où cet enfant avait-il appris tout ce qu'il disait ainsi avec une sorte d'éloquence? N'en doutons pas, dans la poésie de son ame et dans son éducation chrétienne, il avait vécu près des autels, et la rosée d'en haut était tombée sur lui!

Pendant toute la route, Jean avait porté, au bout d'un bâton qu'il appuyait sur son épaule, le paquet du bon prieur; le prêtre, lui, n'avait sous le bras que deux livres, l'Évangile et son bréviaire. Comme ils entraient dans la petite ville de Châlonnes, le religieux, malgré son costume laïque, fut reconnu, et quelques enfans se mirent à l'insulter et à crier : *A bas les moines! à bas les calotins!*

Jean ne put se contenir, et dit avec feu à ceux qui outrageaient le prieur : « Vous devriez rougir de vous moquer ainsi de la vieillesse et du malheur. — Ce matin, j'ai vu pleurer le vieillard que vous insultez lâchement; si vous pensiez à vos pères et à vos mères, qui vieilliront peut-être, vous respecteriez ses cheveux blancs. »

Un homme d'une trentaine d'années, un *citoyen* d'alors qui pre-

nait plaisir à écouter les insultes des petits polissons, ajouta à leurs outrages, en disant : *C'est un de ces caffards de Saint-Florent, c'est un paresseux de moine, un hypocrite de prêtre.*

— Si vous voulez faire preuve de courage, s'écria Jean, vous devriez choisir un homme comme vous pour l'injurier.

— Qui es-tu, toi, pour vouloir donner des leçons aux autres?

— Je suis bientôt un homme, j'ai quinze ans et j'ai du cœur.

— Tu m'as l'air d'un *aristocrate : à bas l'aristocrate!*

— Oui! oui! *à bas l'aristocrate*, répétèrent les enfans, *les aristocrates à la lanterne! ça ira, ça ira, les aristocrates on les pendra!*

— Ainsi poursuivis de vociférations et d'injures, le prieur et Jean-le-Voyant arrivèrent à une petite maison où demeurait la sœur du prêtre.

Depuis de bien longues années le religieux de Saint-Florent et la sœur de la Visitation ne s'étaient vus ; tous les deux avaient de bonne heure quitté la maison paternelle pour se réfugier dans la maison de Dieu, tous les deux (et c'était là un des chagrins qu'ils avaient longtemps mis aux pieds de la croix) tous les deux avaient cru mourir sans se revoir...

— Ma sœur, dit le prieur en prenant la main de la religieuse, ils veulent que leur révolution, parmi tous les maux qu'elle amène, nous donne le bonheur de vivre sous le même toit.

Mon frère, au plaisir que j'éprouve à me retrouver avec vous, je m'aperçois que je n'étais pas bien détachée des affections de famille ; j'ai presque du remords de ressentir tant de bonheur à vous voir.

— Oh! ne vous défendez pas de ces joies-là, ma sœur. Dieu, qui nous voit réunis, sait que pour nous retrouver ensemble, ni vous ni moi n'avons manqué à nos vœux.

— Si l'on nous laisse ici en paix, si l'on ne nous sépare pas, mon frère, nous suivrons chacun notre règle.

— Seulement nous y aurons un grand adoucissement, nous nous verrons et nous prierons ensemble... C'est vous, Thérèse, qui tiendrez la maison ; dès aujourd'hui, je vous recommande mon jeune compagnon de route, c'est lui qui m'a aidé à faire mes apprêts de départ ce matin et qui a porté mon paquet depuis Saint-Florent jusqu'ici.... c'est un bon petit chrétien, il était enfant de chœur chez nous.

— Mon enfant, vous commencez bien jeune à voir de mauvais jours :

on vous empêche de chanter en face de l'autel des hymnes au Seigneur et à la sainte Vierge ; mais pour cela il ne faut pas négliger de prier ; puisque l'on ferme les églises, ouvrons plus que jamais nos cœurs à Dieu.

— Ce que vous me dites, madame, ma vieille mère me le répète souvent, et ces paroles-là je les mets bien avant dans mon cœur pour qu'elles y restent, pour que le vent qu'il fait par le monde ne les emporte pas.

Quand fut venu le soir, le prieur dit à Jean : Tu ne partiras d'ici que dans quelques jours : il y a eu du trouble du côté de chez vous, les jeunes hommes ont refusé de marcher pour la république, il faut attendre.

— Si j'avais eu l'âge de partir, j'aurais eu le courage de refuser comme eux. Servir la république, qui renie Dieu, qui emprisonne le roi, qui ferme les églises, qui persécute les prêtres, qui vole les riches et qui ôte aux pauvres les consolations de la croix ! plutôt mourir!

— Mon enfant, j'aime ton enthousiasme, mais je te conseille un peu plus de prudence ; quand on a tes sentimens, il faut, dans des temps comme ceux-ci, parler moins haut.

— Révérend père, vous dites cela aux autres pour qu'ils ne se compromettent pas ; mais le jour où vous avez si noblement, si chrétiennement refusé le serment, vous êtes monté en chaire, et votre voix n'a jamais été si forte, si retentissante que lorsque vous avez déclaré, la main sur la conscience et les yeux levés vers le ciel, que vous ne prêteriez point le serment exigé, et c'est alors que vous vous êtes écrié et que vos religieux ont tous répété en se levant dans leurs stalles : *Si la république veut des martyrs, nous sommes prêts !*

— Ceci était un devoir,... et Dieu, qui récompense toujours ceux qui font ce qu'ils doivent, m'a déjà tenu compte des sacrifice que j'ai dû lui faire. En quittant notre abbaye j'avais le cœur si rempli de tristesse et d'amertume que je ne croyais pas qu'il y restât la moindre place pour la plus petite joie... Eh bien ! le soleil n'était pas couché que j'avais déjà ressenti une grande consolation en revoyant ma sœur.

— Oh! le bonheur que vous avez eu à revoir madame votre sœur s'est bien montré sur vos traits, monsieur le prieur... et, en voyant que la révolution, qui fait tant de mal, vous avait malgré elle procuré une joie... j'ai pensé à quelque chose qui était arrivé chez nous : mon

frère aîné avait pris dans les bois deux beaux pigeons ramiers, il en avait donné un à notre sœur qui est mariée de l'autre côté de la Loire, et qui demeure auprès de Varades, et l'autre à moi; nous les gardions tous les deux dans de grandes cages d'osier que nous accrochions aux branches des arbres pour que les pauvres pigeons vissent encore la verdure des forêts qu'ils aiment tant...Un jour il y eut un terrible orage; la pluie, le vent, le tonnerre mêlaient ensemble tous leurs bruits; le ciel était noir et la Loire aussi sombre que les nuages. Dans cette tourmente, qui se faisait sentir des deux côtés de la rivière, le vent fit tomber de l'arbre la cage où était le ramier de ma sœur. Dans la chute, la prison d'osier s'ouvrit et le captif prit sa volée au milieu de la tempête et vint retrouver chez nous le compagnon dont il avait été long-temps séparé. Depuis ce jour les deux pigeons ramiers sont ensemble, et c'est à un orage qu'ils doivent leur bonheur : mon père, c'est aussi à une tourmente que vous devez la joie d'avoir revu votre sœur aujourd'hui.

Les eaux du fleuve coulent vite, disait Jean, de retour à son village, mais la marche des révolutions est aussi rapide que le cours des flots : j'ai vu, il y a peu de jours, un homme de Dieu chassé de la paix du cloître; j'ai vu le père prieur de Saint-Florent quitter avec larmes sa vieille abbaye; j'ai vu sa sœur, une sainte sur la terre, exilée de son couvent d'Angers. A tous les deux la république avait dit: Vous êtes délivrés des *chaînes de la superstition*, vous êtes libres comme tous les Français, et trois jours après les hommes de la révolution sont venus au nombre de deux cents, avec des tambours, des fusils et un drapeau, et, hurlant des cris de *liberté*, ils sont entrés chez le vieux prêtre et chez la religieuse, et les trouvant en prière devant le même crucifix, ils les ont frappés, garrottés et entraînés en prison!

Voilà les exploits des fermeurs d'églises, des abatteurs de croix.... Si l'on marchait avec eux et pour eux, on aurait sur soi de la honte et du sang..... Les jeunes hommes de chez nous ont donc bien fait de refuser de partir pour la république.... Moi, pour refuser de la servir, je ne veux pas attendre mon âge; je veux tout de suite me joindre à ceux qui résistent; j'ai quinze ans et je puis porter un fusil; j'ai balancé l'encensoir devant Dieu, je porterai le mousquet pour le roi; j'ai chanté des hymnes dans le sanctuaire, je chanterai des chansons de guerre sur le champ de bataille. Ma mère m'avait consacré au service du Seigneur, c'est le servir que de marcher contre ses ennemis.

Ainsi parlait Jean-le-Voyant sur la petite place du village du *Pin-en-Mauge*. Ses paroles avaient été écoutées par plusieurs jeunes hommes et elles avaient dû l'être, car elles avaient été dites avec une grande chaleur et une vive inspiration.

Parmi les villageois qui étaient restés à écouter sur le seuil de leurs portes, il y avait un homme plus grand et plus beau que les autres, c'étoit Cathelineau le cardeur de laine. Quand Jean eut fini de parler, il vint à lui, et l'embrassant, il lui dit : — Enfant, tu as bien parlé, Dieu est avec toi, ton père et ta mère te béniront, et se réjouiront de t'avoir mis en ce monde.

— Je vais aller les voir, répondit Jean ; voilà bien des mois que je suis hors de chez nous ; ma bonne vieille mère avait pensé que là ou elle m'avait mis, sous l'aile de Dieu, dans la belle église de Saint-Florent, je resterais long-temps. Moi, je croyais aussi que j'y vieillirais ; mais voilà que tous les projets, toutes les espérances sont dérangés ! Après les jours de moisson, il reste bien de la paille sur l'aire ; mais dès que le vent se lève, elle est dispersée et emportée au loin ! — Jean, dit Cathelineau, je vais t'accompagner chez ton père, j'ai à lui parler.

— Venez, ça lui fera plaisir et à moi aussi. Le père et la mère de Jean demeuraient à un quart de lieue du village, et le chemin qui conduisait à la métairie qu'ils habitaient était un de ces chemins creux de la Vendée, profondément encaissés entre les champs et tout ombragés de grands arbres, dont les branches forment berceau au-dessus du voyageur.

Dans la solitude et le silence de cette route peu fréquentée, Cathelineau fit plusieurs questions au jeune Le Voyant, il lui dit :

— Tu as vu le père prieur de Saint-Florent quitter l'abbaye avec ses religieuses ?

— Oui, et ils pleuraient tous comme des enfans que l'on chasse de la maison paternelle.

— Y avait-il du monde à les voir partir ?

— Beaucoup de pauvres qu'ils avaient l'habitude de nourrir étaient rassemblés devant la grande porte, plusieurs de ces mendians pleuraient aussi, et disaient : Voilà nos pères nourriciers qui partent ! mais il y en avait d'autres qui les insultaient.

— Quoi ! de ceux auxquels ils avaient donné du pain ?

— Hélas! oui, ils leur jetaient les bienfaits du passé à la tête; ils les appelaient fainéans enrichis, caffards, hypocrites!

— Les ingrats! Dieu leur fera expier leurs paroles. Le peuple de la ville, quel air avait-il?

— Il regardait et laissait faire, beaucoup d'habitans se mettaient à leurs fenêtres pour voir passer, pour voir s'en aller.....

— Pour voir s'en aller leur bonheur; car cette belle abbaye était une source de richesses pour leur petite ville.... Et à Châlonnes, quand on a traîné le prieur en prison, que disait la multitude?

— Eh mon Dieu! rien, elle croisait stupidement les bras, et laissait faire.

— Voilà comme ils sont tous: tant qu'on ne les touche pas, eux, ils ne disent rien; le mal que l'on fait aux autres leur est indifférent: pour qu'ils crient et se meuvent il faut qu'on les frappe et les blesse.

— Patience! patience! le flot qui passe sur les autres passera aussi sur eux; alors ils lèveront la tête et les bras pour échapper au déluge qui fondra sur eux, mais il sera trop tard; ils n'ont point eu pitié des autres, Dieu n'aura point pitié d'eux; les grandes eaux rougies de sang monteront, monteront toujours, et ils auront beau se réfugier sur les hauts lieux, les flots de la colline sauront les y atteindre. Ils ne se sont point mis entre les oppresseurs et les opprimés: eh bien! il n'y aura point de digue pour les défendre du torrent, ils périront parce qu'ils n'ont pas voulu sauver leurs frères.

— Jean, il ne faut pas que ceux qui ont de la charité dans l'ame soient confondus avec les hommes qui ne pensent qu'à eux. Moi, je veux me sauver de cette honte, je l'ai dit aux jeunes gens que l'on veut faire partir pour la république. J'ai bien passé l'âge de la réquisition, je suis marié, mais c'est égal; si on vient pour les prendre de force, je résisterai avec eux.... Dieu ne m'a pas donné de la force et du courage pour que je croise les bras quand on opprime le pays.

— Cathelineau, si vous vous armez, prenez-moi avec vous.

— Jean, tu es trop jeune.

— Quand David a tué Goliath, il n'avait que seize ans.

— Ton père et ta mère ont besoin de toi.

— Moi, j'ai besoin de faire mon devoir; tenez, c'est Dieu qui vous a donné l'idée de venir chez nous. Devant vous je m'en vais parler à mon père, il a été soldat, il a vu notre roi Louis XVI, il me permettra de

me battre pour le délivrer. Ma mère, qui ne peut plus aller prier dans notre église fermée, me laissera prendre les armes pour que j'en rouvre les portes.

— Jean, quand tu étais enfant de chœur, est-ce que tu pensais à te battre?

— Non, je ne pensais qu'à prier et à chanter des hymnes. J'espérais grandir, vieillir et mourir dans la belle abbaye où j'étais fier d'avoir été admis. Pas une pensée de guerre ne m'était venue avant que j'eusse vu les violences et les injustices des hommes de la révolution. Mais quand les ministres de Dieu, les pères des pauvres, les bienfaiteurs du pays ont été chassés de leur sainte demeure, quand j'ai appris que l'assemblée ne voulait plus permettre aux pauvres et aux affligés d'aller prier dans les églises pour y demander de la résignation et de l'espérance, alors je me suis dit, il faut résister à une si affreuse tyrannie.

— Brave enfant, tu es donc tout prêt?

— Oui.... Mais je le serai encore davantage quand mon père et ma mère m'auront béni.... Mais vous, Cathelineau, que comptez-vous faire?

— Je te le dirai.

— Quand?

— Peut-être demain.

Vicomte Walsh.

(*La suite au numéro prochain.*)

DES CHEMINS DE FER

EN FRANCE.

Sans aucun doute, nous sommes bien pénétrés de cette vérité que le plus puissant élément de prospérité d'une nation est dans un bon système de communication intérieure. Mais, nous défiant en général de l'engouement avec lequel nous semblons adopter en France toutes les inventions qui nous arrivent de l'étranger, nous avons cru utile de présenter ici quelques observations sur de nouvelles voies de communication dont l'importance est immense, soit qu'on les envisage sous le

rapport industriel, soit qu'on les considère du point de vue politique.

Les chemins de fer triomphent des distances, unissent les localités qui produisent aux localités qui consomment, modifient l'administration des états, rapprochent les peuples, et par suite changent leurs rapports. A ces derniers titres, la civilisation moderne doit en retirer des avantages et des inconvéniens dont l'appréciation appelle un examen dans lequel nous craindrions d'entrer aujourd'hui ; qu'il nous suffise de poser une question générale et d'y répondre d'une manière franche et précise.

Qu'est-ce qu'un chemin de fer? quelle dépense entraîne son établissement? quel bénéfice peut-on en retirer? quels sont les devoirs de l'état à l'égard de cette nouvelle force productive? doit-il en favoriser le développement ou en modérer l'essor? A-t-il d'autres soins à prendre que des soins de police? doit-il faire ou laisser faire? doit-il imprimer le mouvement ou se contenter de le régulariser?

Et déjà, pour ne parler que des questions mécaniques, combien de discussions pour soutenir ou combattre le mérite de ces deux lignes parallèles de barres de fer, que dans le principe on creusait en rainures pour engrener une partie de la jante des roues! Barres qu'aujourd'hui on laisse rectangulaires, parce que ce mode, plus économique, a aussi l'avantage de prévenir les dangers que pourrait occasionner l'ensablement des rainures.

Comparativement aux transports par les routes ordinaires, il y a sans doute de grandes économies de temps et peut-être même d'argent dans le transport des marchandises, par des chariots ou wagons qui, roulant sur une surface métallique, n'ont aucune force de frottement à vaincre; mais en supposant qu'il n'intervienne aucune discontinuité dans le service, et que l'influence de la température, qui souvent rallonge ou raccourcit les métaux, ne produise aucune déviation de parallélisme sur les barres de fer; en supposant que, pour la commodité des transports, quand les chemins ne seront pas à double voie, l'une pour l'aller, l'autre pour le retour, il soit ménagé à des intervalles réglés des moyens de dépasser les chariots lancés, ou de se croiser avec eux; en supposant enfin la réalisation complète de ce qui doit donner aux chemins de fer leur plus grande ressource de célérité, ils ne transporteront guère plus vite que certaines rivières et que les canaux à peu d'écluses, et ils auront toujours l'inconvénient d'être assujettis à la

perception d'un double droit pour les locomotives et pour les chemins ; ils ne pourront donc jamais soutenir avantageusement la concurrence avec certaines voies de navigation constamment praticables en France, où les fortes gelées ne sont que très-rares.

Que leur resterait-il dans cette hypothèse? Les marchandises de luxe, pour lesquelles le commerce peut faire le sacrifice d'un transport plus rapide. Et, pour cela, il faudrait supposer une ligne unissant deux points entre lesquels existerait un mouvement considérable d'objets précieux et une grande circulation journalière de voyageurs. Encore, faudrait-il, dans ce dernier cas, que la ville secondaire unie à la métropole fût elle-même un centre de commerce et se trouvât placée à une distance assez considérable, car les chemins de fer ne pouvant conduire qu'à la porte des villes, il ne faut pas que l'espace laissé à parcourir aux voyageurs forme une grande partie de la distance générale.

Devant accepter comme une expérience acquise désormais à l'industrie française, qu'un chemin de fer est de toutes les voies de communication la plus dispendieuse pour son établissement et son entretien ; admettant en outre, comme à peu près exactes, les paroles d'un économiste qui a appelé les routes ordinaires les voies de l'agriculture, les canaux les voies du commerce et les chemins de fer les voies de la civilisation. Le premier de tous nos vœux est de voir la sollicitude gouvernementale s'occuper surtout d'établir un bon système de communication vicinale. Les intérêts de l'agriculture sont ceux qu'on néglige le plus; c'est cependant elle qui, supportant la plus grande partie de l'impôt, fournit à l'état ses plus grandes et plus sûres ressources. Mieux vaut, à notre avis, reconnaître ses droits et satisfaire ses besoins, que de demander en son nom des chemins de fer qui ne profitent guère qu'à l'industrie des lieux qu'ils unissent et qui ne sont d'aucune utilité réelle aux localités qu'ils traversent ; nous voudrions, dans l'intérêt des agriculteurs et dans l'intérêt général du pays, voir l'achèvement des grands travaux de navigation qui doivent faciliter les échanges de produits et établir un utile équilibre entre les grands marchés commerciaux qui dominent les différens bassins, comme Marseille et Lyon sur le Rhône, Bordeaux et Toulouse sur la Garonne, Nantes sur la Loire, le Hâvre, Rouen et Paris sur la Seine, Strasbourg sur le Rhin, etc.

Tous ces travaux, dont l'exécution complète accroîtrait prodigieuse-

ment la prospérité matérielle de la France, avaient été conçus par le génie progressif de François Ier, et si les canaux de Briare, du midi, du centre et de Bourgogne ne furent pas exécutés sous son règne, on doit l'attribuer aux difficultés des temps et à l'impuissance de la science d'alors. Du reste, ce qu'il ne put entreprendre fut accompli par Henri IV et Sully, Louis XIV et Colbert, Louis XVI et Necker. La restauration aussi s'occupa avec activité de notre navigation intérieure et de la communication de l'Océan avec la Manche, car le gouvernement monarchique des enfans de Saint-Louis sut toujours comprendre et favoriser ce qui était utile et glorieux pour la France.

Aujourd'hui le ministre du commerce et des travaux publics présente bien des projets de chemins de fer de Paris à Rouen, avec prolongement jusqu'au Hâvre et à Dieppe, de Paris à Mulhausen, de Paris à Bruxelles, de Lyon à Marseille, etc. Mais dans tous les projets qu'a vus naître notre dernière session législative, on chercherait vainement un système général et complet. Rien n'indique en effet un classement de travaux successifs à accomplir, et pourtant, sans cela, comment déterminer l'importance relative des travaux et l'ordre de préférence à leur accorder. Aucun plan d'ensemble ne liant les quatre ou cinq cents lieues proposées, on se demande vainement quel rôle de viabilité joueront dans la France militaire ou industrielle ces voies nouvelles, en admettant déjà comme vaincues les immenses difficultés de leur réalisation.

S'il est incontestable que les chemins de fer augmentent la prospérité des états, il est presque toujours vrai de dire que leur création est contraire à la justice distributive, quand les fonds qu'on y emploie sont enlevés au produit de l'impôt destiné en principe aux dépenses indispensables; d'ailleurs, quand ces nouvelles voies de communication ne sont point établies dans un intérêt de personne ou de circonstance, ne sont-elles pas accordées en général à des localités déjà riches d'avantages naturels, et dotées d'établissemens industriels pour lesquels précisement la nouvelle création devient une féconde source de richesses.

Pour que notre pays profitât des bienfaits d'une invention récente et en retirât de grands avantages, sans gréver le trésor public, nous désirerions voir le gouvernement confier à des compagnies le soin de créer des chemins de fer : il n'y aurait là qu'un prêt fait par des capitalistes à l'industrie, qui acquitterait bientôt elle-même, sans doute, sa

dette au moyen de péages fixes. Il n'y aurait alors que ceux qui se serviraient de ces communications qui en paieraient les frais, et chacun serait tenu pour une valeur en proportion avec les avantages qu'il en retirerait.

Exécutés par des compagnies, ces chemins se feraient d'une manière plus prompte et plus économique, car les abus ruineux qui s'introduisent toujours dans les administrations qui ne relèvent que du gouvernement, sot beaucoup plus rares dans les administrations organisées par des compagnies particulières ; la puissance du devoir ne pourra jamais égaler la puissance de l'intérêt.

Sans doute, s'il s'agit d'établir des chemins de fer dans un pays pauvre de communications commerciales, le gouvernement sera quelquefois obligé d'accorder, avec des secours à titre de prêt, des concessions à perpétuité ; mais alors, au moins, les travaux seront exécutés avec une grande solidité, et si plus tard l'administration reconnaissait l'indispensable nécessité de posséder le monopole, n'aurait-elle pas dans notre législation un moyen de s'en emparer? ne lui resterait-il pas la faculté de l'expropriation pour cause d'utilité publique? Toutes ces considérations, jointes aux moyens illégitimes d'influence que dans un temps de corruption le pouvoir pourrait vouloir trouver dans des subventions plutôt accordées à telle localité qu'à telle autre, nous font désirer ardemment de voir le gouvernement en dehors de toutes ces entreprises qui, d'ailleurs, laissées à la libre disposition des compagnies, offriraient aux capitalistes bien plus de garanties d'une administration habile et féconde en heureux résultats.

Envisagée ainsi, la question ne nous semblerait plus qu'une question de spéculations plus ou moins bonnes, d'utilité plus ou moins évidente, selon les difficultés à vaincre, selon les moyens de concurrence que pourraient opposer des intérêts rivaux, selon aussi les ressources de produit et les besoins de consommation qu'il y aurait entre les lieux de départ et les points de l'arrivée.

Les bailleurs de fonds seraient alors juges eux-mêmes, et l'on n'aurait pas à craindre de voir les lignes utiles manquer des ressources nécessaires à leur établissement. Ce système nous semblerait donc concilier tous les avantages, c'est-à-dire doter notre pays d'une invention nouvelle, sans ajouter pour cela une charge à celles qui pèsent déjà sur le trésor public.

Appréciant la position continentale de la France, nous ne voulons point demander pour les compagnies le dangereux pouvoir d'opérer à leur gré une révolution commerciale et industrielle, en jetant une brusque perturbation dans tous les rapports établis. Nous croyons, au contraire, que le gouvernement trahirait ses devoirs s'il ne soumettait les concessionnaires à l'épreuve de la concurrence, s'il ne leur demandait les garanties que réclame l'ordre public, et s'il n'intervenait par des mesures réglementaires, afin de protéger les intérêts généraux et d'empêcher à nos frontières une entrée trop facile, qui exposerait Paris à tous les genres d'invasion.

L. DE JOUVENEL.

VOYAGES.

Les Frères Lander aux sources du Niger.

Si les mers qui pressent de toutes parts la sphère que nous habitons ont été explorées de manière à nous ôter l'espérance de découvrir de nouveaux continens, il nous reste beaucoup à apprendre sur ceux que nous connaissons; nous manquons de lumières sur ce qui se passe dans une grande partie de l'Asie; le vaste empire de la Chine est pour nous l'objet d'une foule de problèmes insolubles. Un heureux rival du barde écossais a trouvé de nouvelles inspirations dans la description des mœurs inconnues des antiques peuplades du Nouveau-Monde; et le continent le plus voisin de nous, l'Afrique, dont quelques points ont brillé de tout l'éclat des arts et de la civilisation, est restée dans son centre couverte de profondes ténèbres.

Une partie de cet hémisphère excitait surtout la curiosité des Européens : c'est celle qui se trouve à l'ouest et qui comprend les plages situées entre le grand désert et le golfe de Guinée. Les écrits d'Hérodote et de quelques auteurs plus modernes donnaient à entendre qu'au centre de cette terre existait une ville puissante, assise sur un fleuve immense, qui depuis reçut le nom de Niger. Ce fleuve mystérieux

passa long-temps pour sortir des mêmes sources que le Nil et se perdre danc un lac ou dans un point ignoré de la mer.

Jusqu'à la fin du siècle dernier on vécut sur ces croyances. Le désir vint de les approfondir et de décider si le commerce pouvait espérer se frayer une nouvelle voie dans ces régions inconnues.

De hardis voyageurs tentèrent long-temps en vain de surmonter les obstacles qu'opposaient et les déserts et le climat et les hôtes dangereux qui en défendent les côtes. C'est en rendant à leur courage un tribut mérité d'éloges que les annales des voyages conserveront les noms de Leydard, de Hougthon, de Mungo-Park, de l'infortuné major Laing et de Claperton qui devait voir le Niger et y trouver un tombeau.

Un Français, jeune, ardent, M. Caillé, muni de son seul courage, fit ce que les trésors de l'Angleterre n'avaient pu obtenir : il pénétra en 1828 jusqu'à Temboctou, et, le premier des Européens, revint sain et sauf d'un aussi périlleux voyage.

Un an après, Richard Lander, qui avait accompagné son maître Claperton dans sa malheureuse expédition en 1824, reçut du gouvernement anglais la mission d'explorer de nouveau ces régions impénétrables. Il s'adjoignit son frère John, et ces hardis voyageurs, aussi heureux que M. Caillé, ont rapp orté en Europe le fruit de leurs découvertes.

La route pour pénétrer à Temboctou est désormais connue ; le voile qui couvrait la marche du Niger depuis tant de siècles est déchiré, cette suite de découvertes ne peut manquer d'avoir une puissante influence sur les destinées des peuplades africaines et sur les progrès de la civilisation dans ces contrées.

J'ai le projet d'arrêter quelques instans vos regards sur ces terres si nouvelles. Nous n'aurons pas toujours l'occasion de parler d'un sol que les Européens n'ont point encore foulé, de races qui ont vécu 5000 ans sans le secours de nos institutions. Mais quel choix faire au milieu de tant et de si précieuses richesses! Dirai-je Sahara, sa mer de sable, ses dunes mouvantes, ses monts de granit, ses chameaux patiens et ses vives gazelles? Hélas! la solitude du désert est souvent troublée par la soif de l'or. Nous y pourrions rencontrer les misères qu'elle entraine. Suivrai-je M. Caillé sur le lac Sego, dans les villes de Djenné ou de Temboctou ? Je craindrais que, sous d'autres couleurs, vous ne re-

connussiez déjà les hommes de nos cités. Je préfère vous appeler sur les bords du Niger, sur ces rives où nul blanc n'avait encore paru ; là où l'industrie n'a réveillé aucun de ces besoins qui font trop souvent notre gloire et notre tourment.

D'autres diront l'incroyable constance de ces voyageurs, leurs misères et le miracle de leur retour ; d'autres supputeront l'or des mines de Bouré, ou la masse de produits que l'on peut introduire aux marchés de Boussa ou de Kirri. Assez souvent ces voûtes ont retenti de l'éloge de la science, du charme des lettres, des merveilles des arts ; je vais aujourd'hui vous parler d'ignorans qui ne vont point au collége, de pauvres créatures qui ont vécu jusqu'à ce jour sans imprimerie, sans boussole, sans papier timbré et sans poudre à canon ; d'hommes assez dépourvus pour ne pas savoir la valeur d'une once d'or, de femmes incapables d'apprécier la coupe d'une robe ou la broderie d'un voile, de barbares, de sauvages enfin que la couleur de leur peau et la chaleur de leur ciel ont déterminés à s'affranchir du caprice des modes.

Des forêts vierges s'offrent au voyageur avec leur mystère et leurs sombres merveilles. Le chêne d'Afrique, l'arbre de vie, le bambou, l'ébénier, l'acajou, l'arbre de fer et le baoba, ce géant de la terre, sont parvenus à un tel accroissement, qu'un seul tronc suffit par fois à un cànot qui doit admettre trente rameurs et autant de passagers. Des hôtes innombrables habitent leur feuillage. Le vautour, le faucon, planent au milieu du faisan, de la pintade et de mille oiseaux inconnus ; la modeste perdrix voltige au milieu de la grue des îles Baléares, à crête royale ; des singes, se livrant à toute la vivacité de leurs jeux, font assaut de malice et de légèreté, tandis que des colombes richement parées, des perroquets et autres oiseaux graves à figures solennelles, les regardent, perchés immobiles au sommet des plus hautes branches. Au milieu d'eux se voit le délicat oiseau-mouche, semblable à des pierreries de diverses couleurs ; l'un, d'un vert sombre chatoyant ; l'autre, avec des ailes rouges et soyeuses et le corps d'un beau violet ; d'autres, rayés cramoisi et or ; tous gais, heureux, joueurs à l'excès ; tous gazouillant au milieu d'un admirable feuillage.

Un fleuve majestueux coule au pied de forêts ondoyantes, de montagnes gigantesques ; il arrose des plaines sans fin, son cours est varié par des îles toujours vertes, où paissent d'innombrables troupeaux ; sur ces rives se succèdent des villages et des villes imposantes.

Les chefs de tribu, dit-il, portent le nom de rois ; ils ne sont pas rares sur ces bords. Si quelque Hélène au cou de cygne devait allumer la guerre au sein de ces paisibles lieux, et faire de Boussa ou de Rabba un nouvel Ilion, le chef de cette expédition pourrait sans peine réunir plus de rois que n'en guidait vers Troie le superbe Agamemnon. Ces souverains faciles et débonnaires, aussi vains que peu redoutables, heureux d'un hochet, d'un haillon doré, se livrent sans rougir aux œuvres des mains, et l'activité si vantée des reines d'Homère n'est rien, comparée à la vie pénible et laborieuse de plusieurs branches féminines de beaucoup de ces familles royales.

Le souverain règne en despote, rend la justice avec une rare impartialité et voit ses arrêts exécutés sans délai et sans appel. La peine de mort y est peu connue. Celui qui s'est rendu coupable d'un crime est puni par l'esclavage, et comme tel vendu au plus prochain marché. C'est au moyen de ce commerce qu'ils se procurent quelques objets d'arts et surtout des lambeaux dont ils se parent aux grands jours. Leur bonheur est complet lorsqu'ils parviennent ainsi à exciter l'admiration de leurs fidèles sujets.

Il est dans l'année certains jours de fête où le roi déploie toute sa magnificence ; l'ivresse devient générale lorsque le monarque se mêle à son peuple, aux plaisirs duquel il contribue, soit en dansant, soit en se livrant à divers exercices qui lui valent toujours de nombreux applaudissemens. Ces solennités se terminent d'ordinaire par une allocution écoutée avec respect et confiance. Dans une pareille circonstance, le roi de Boussa, monté sur un tertre, tenant une queue de lion en guise de sceptre, fit un discours qui ne manquait ni de force ni d'éloquence. Il commença par assurer les siens de la tranquillité de l'empire ; de ce qu'il avait fait pour maintenir les dispositions amicales des puissances étrangères ; il exhorta les auditeurs à s'occuper avec zèle de la culture du sol, à vivre avec tempérance, à boire peu de bière dont l'usage immodéré est la source des querelles et d'une foule de maux. Allez, reposez-vous avec sobriété et gaîté, dit-il en finissant ; faites ce que je vous recommande de faire : vous serez un exemple pour vos voisins ; vous mériterez leur estime et leurs applaudissemens. » Après quoi il congédia l'assemblée avec un air plein de grâce et de dignité.

Je doute que le roi très-glorieux de la Grande-Bretagne parle plus

sensément à ses lords réunis en parlement, que ce chef de tribu aux sauvages de la zône torride.

Le roi de Boussa, franc, ingénu, sincère et candide dans ses affections, plus innocent et moins soupçonneux qu'un enfant, donna son fils pour guide aux étrangers. Il écrivit à tous les chefs des bords du Niger de les bien accueillir, et lorsqu'il apprit que ses efforts n'étaient pas sans résultat, il ne put contenir sa joie. Rien de plus naïf et de plus touchant que les termes dont il se servit dans cette occasion.

Voici un trait qui ferait honneur aux nations les plus civilisées :

Un messager secret était venu au prince de Rabba pour l'engager à retenir par artifice les deux voyageurs, et leur arracher ainsi de riches présens. Dites à votre souverain, répondit-il aux envoyés, que je déteste ses abominables insinuations, et que jamais je ne consentirai à ce qu'il me demande; quoi! ces hommes blancs seront venus des pays éloignés pour visiter nos contrées; ils auront dépensé leurs richesses parmi nous, nous auront fait des présens avant que nous ayons pu leur être utiles en rien, et nous les traiterions avec tant d'inhumanité! Ils ont usé leurs vêtemens et leurs chaussures sur nos chemins, ils se sont jetés à notre merci, réclamant notre hospitalité, et nous en userions avec eux comme avec des voleurs! Que diraient nos voisins, nos amis, nos ennemis? Y a-t-il infamie pareille à celle qui s'attacherait à nous si nous traitions ces étrangers comme on nous le propose. Après avoir été accueillis si honorablement à Yarriba, à Wouwou, à Boussa, sera-t-il dit que Rabba les a mal reçus, qu'on leur a fermé les portes et qu'on les a pillés? Non, encore une fois : j'ai donné ma parole de les protéger, et je ne fausserais pas mon serment pour tous les fusils et pour toutes les épées du monde.

De nombreuses tribus habitent les bords du fleuve. Toutes n'ont pas les mêmes penchans ni les mêmes usages. Les unes se distinguent par leur haute stature et leur couleur d'ébène, les autres par leur ton cuivré, leurs formes élégantes et leur adresse à la pêche et à la chasse; ceux-ci sont renommés par leur bravoure à la guerre, ceux-là par leur douceur, leur goût pour la vie domestique et leur succès dans l'agriculture. Indépendamment de l'idiome et du culte, chacune de ces peuplades se reconnaît à un genre de tatouage particulier : l'une a les dents teintes en rouge, l'autre les paupières nuancées d'azur; ici c'est une incision sur la joue, là une flèche dessinée sur la tempe; à droite

le nez est orné d'une perle ou d'un coquillage, à gauche les oreilles sont chargées de morceaux d'ivoire, image plus ou moins parfaite des parures élégantes de nos dames.

Le sol est partagé entre les naturels et les Arabes Fellans. Les premiers, connus sous le nom d'Africains, sont d'une haute stature, d'un noir d'ébène et offrent l'apparence de la force et de la santé ; ils réalisent ces formes d'athlète si peu connues chez nous; on ne rencontre point parmi eux ces corps flétris, dont les stygmates attestent la dégradation de l'espèce; on n'y voit aucune de ces difformités dont nos riches cités abondent.

Les femmes sont renommées pour leurs grâces et la noblesse de leur démarche ; ce qu'elles doivent à l'usage de porter sans fléchir de lourds fardeaux sur leur tête. Leurs traits sont réguliers, leur figure ovale, leur chevelure longue, leurs lèvres minces, et même à nos yeux elles passeraient pour jolies. Elles se marient sans dot, et cette coutume ne contribue pas peu à bannir le célibat qui, dans ces lieux, est tout-à-fait inconnu. En beaucoup d'endroits elles mêlent à leur chevelure les simulacres des enfans qu'elles ont perdus, et quand la chaleur est ardente elles ne manquent pas de leur offrir à boire. Partout nous verrons le sentiment maternel se trahir par de touchans souvenirs.

Peut-être demanderez-vous comment ces barbares passent le temps, privés qu'ils sont de journaux, de cafés, de spectacles, n'ayant ni métier à apprendre, ni place à courir, ni fonctions à remplir? N'en prenez aucun souci. Les journées sont trop courtes, car sans cesse ils remettent au lendemain. Les hommes cultivent la terre, récoltent pour la saison des pluies, construisent et réparent leurs cases, fabriquent des arcs et des flèches ; les femmes élèvent les enfans, préparent les repas, tressent des nattes, partagent les soins à donner aux troupeaux, et comme ailleurs, se livrent aux détails du ménage. Ils ont outre cela leurs jours de fêtes, leurs chants, leurs jeux, leur musique et leurs danses, toujours pittoresques, souvent gracieuses, et jamais indécentes.

Ce qui reste de temps est employé à de longues causeries, soit groupés à la porte d'une case, soit assis en rond à l'ombre d'un palmier ou d'un baoba. Au plaisir qu'ils y prennent, à la vivacité de leurs gestes, au jeu de leur physionomie, et surtout aux éclats bruyans

de leur joie, on peut présumer que ce passe-temps a pour eux un grand charme, et qu'ils excellent dans l'art de raconter.

Un soir, fatigués d'une longue navigation, les Lander et leur escorte débarquèrent sur un point inexploré du Niger ; bientôt ils se virent entourés d'une foule d'hommes nus, armés de toute sorte, accourant sans ordre avec des gestes furieux. Le chef de la troupe marchait en avant, son carquois au côté, son arc bandé et une flèche en arrêt. Lander s'avance, jette ses pistolets à terre et lui tend la main. A ce signe de paix compris de toutes les nations, le sauvage le regarde fixement, laisse échapper la flèche dont il menaçait sa poitrine, il se jette à genoux ; des éclairs s'échappaient de ses yeux noirs et roulans ; son corps était en proie à de violentes convulsions, comme s'il eût éprouvé d'inexprimables angoisses ; sa physionomie prit une expression indéfinissable de timidité et d'effroi, où toutes les passions bonnes et mauvaises semblaient lutter ; enfin il laissa aller sa tête sur sa poitrine, saisit les mains qu'on lui tendait et fondit en larmes. Dès ce moment l'harmonie fut rétablie, les pensées de guerre firent place à la meilleure intelligence.

D'après cela on concevra qu'on peut les aborder sans crainte ; ils ne se mangent jamais entre eux, et ils n'ont éprouvé aucune tentation à la vue des blancs. Beaucoup ne se nourrissent que de laitage, de fruits ou des produits de la terre ; l'imperfection de leurs armes ne leur permet pas de faire aux oiseaux une guerre profitable ; la pêche n'est pas toujours abondante, et ce n'est qu'aux grands jours qu'on se permet le sacrifice d'un mouton. L'appétit assaisonne leurs mets et la tempérance conserve leur santé. Ils ignorent la plupart de nos maladies ; celles qui les attaquent sont légères : ce qui fait qu'ils n'ont point encore créé d'hôpitaux ni de facultés ; on me croira sans peine lorsque j'assurerai qu'on n'a rencontré chez eux ni médecin ni apothicaire.

Rassurez-vous : on peut aller à Temboctou sans être dévoré. M. Caillé, dans une course à pied de près de 800 lieues, armé d'un parapluie, n'a souvenir que d'un serpent qui s'enfuit à sa vue ; les frères Lander n'ont guère été plus menacés : ils ont cru voir un crocodile qui guettait une génisse au bord du fleuve ; ils ont aperçu des hippopotames qui jouaient dans l'eau ; ils ont reconnu sur la rive les traces d'un éléphant qui devait être d'une belle taille, mais qu'il ne leur a pas été donné de contempler.

Curieux de tous les pays, je vous conseille de rester chez vous : vous en verrez plus aux foires et dans une promenade au Jardin royal des plantes, que pendant une excursion au centre de l'Afrique.

Ces animaux, satisfaits du riche domaine qu'ils possèdent, heureux et paisibles au fond des bois, ne vont point chercher l'homme dans la plaine ; ils s'inquiètent fort peu de lui, évitent sa société, et d'ordinaire prennent la fuite à son approche. Ils réservent leur force et leur courage pour les momens d'attaque.

Si nos voyageurs n'ont point couru risque d'être dévorés, ils ont souvent été saisis d'admiration à la vue d'une multitude d'insectes d'une beauté ravissante, et de papillons diaprés, aux larges ailes d'azur et de pourpre ; tous légers, volages et inoffensifs. J'en excepterai pourtant les mosquites qui, s'éveillant quand le soleil quittait l'horizon, ont souvent troublé leur sommeil, comme pour les inviter à contempler le calme de la nature dans une belle nuit : l'éclat surnaturel de la lune en ces climats et des quantités de mouches lumineuses qui, voltigeant dans l'ombre, semblaient des diamans pourvus d'ailes, ou des molécules étincelantes, encore pénétrées de tous les feux du jour.

Les naturels sont idolâtres et, comme tels, peuvent être réduits en esclavage, ce que n'ont point à craindre les sectateurs de Mahomet dont je parlerai bientôt ; mais l'esclavage est doux : là, point de cachots, point de chaînes, point de bâton, point de mauvais traitemens. Lorsqu'il y a peu à faire, là où l'on possède peu, là où les désirs sont bornés, l'esclave a bien peu à envier au maître. Je souhaiterais à plus d'un homme libre de nos climats l'esclavage chez les sauvages du centre de l'Afrique.

Simples, confians, crédules à l'excès, peu accessibles aux peines et aux émotions vives, laissant doucement couler la vie sans songer où elle mène, ces Africains paraissent en général peu susceptibles d'une instruction étendue ; leur ignorance est extrême et leurs progrès fort lents ; c'est au point qu'ils n'ont pas jusqu'ici secoué le joug de l'autorité paternelle : chose merveilleuse ! on voit encore des enfans parmi eux ! et ils en sont restés aux traditions de Lacédémone sur le respect que l'on doit à la vieillesse.

Les Africains ne sont pas seuls habitans de ce beau pays : les Arabes Fellans y ont depuis long-temps apporté leurs mœurs, leur culte et leur domination. Renommés pour leur bravoure, adroits, intelligens,

cultivateurs habiles, ils sont souvent en guerre avec les naturels, et la crainte qu'ils leur inspirent est une des raisons qui les empêchent de quitter le lieu qui les a vus naître. A la suite de ces heureux conquérans, des familles de pasteurs sont venues se fixer sur ce sol si fertile et peupler les bords du Niger, où ils se sont étonnamment multipliés. Beaucoup, s'unissant entre eux, ont formé des bourgs et des villes immenses, dont plusieurs n'ont pas moins de trente milles de circuit et avec une triple enceinte de murailles. Toute la population ne forme qu'une vaste famille ; ils mènent une vie calme et tranquille, image parfaite de la vie patriarchale; ils conservent avec soin le langage et la simplicité de leurs pères; leur existence douce et sereine s'écoule embellie par la jouissance de ces plaisirs domestiques, de cette bienveillance réciproque, qui font le charme des sociétés civilisées, et dont leurs compatriotes vagabonds n'ont pas même l'idée.

Bien supérieurs aux indolens propriétaires du sol, ces heureux mortels se livrent avec succès à l'éducation des chevaux; ils s'occupent de leurs fermes, de leurs troupeaux, et leurs progrès dans l'agriculture ne le cèdent en rien aux pays les plus éclairés de l'Europe. On connaît toute la tendresse de l'Arabe pour son coursier, ils ne la démentent point; ils sont outre cela susceptibles de pensées nobles et d'actions généreuses. On pourrait citer chez eux plus d'un trait d'amitié qui rappellerait le dévouement de Pilade et d'Oreste.

Pendant toute une nuit, les voyageurs furent troublés par la conversation très-animée d'une case voisine. Aux témoignages de la joie la plus vive se mêlaient des pleurs et des sanglots. Il s'agissait de deux femmes amies qui se revoyaient après un an d'absence.

Un roi de Kiama s'était lié d'amitié avec un Arabe du désert; il y avait entre eux un mutuel échange de tendresse et de prévenances; ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. En témoignage de son estime, le roi donna à l'Arabe sa fille favorite. Une mort prématurée l'ayant privé de son ami, il en fut inconsolable. Sa douleur le porta à finir ses jours par le suicide, seul acte de cette nature dont ces contrées gardent le souvenir.

Un Fellan voyageait avec une jeune fille qu'il devait bientôt épouser. Il fit rencontre de bandits du Bourgou qui exigèrent qu'il leur livrât sa maîtresse. Il lutta contre eux jusqu'à ce qu'elle fût hors de leurs atteintes, et alors il se mit à courir pour sauver sa vie ; mais ils le per-

cèrent d'un si grand nombre de flèches qu'il tomba expirant dans un sentier. L'impression qu'a laissée cette histoire, l'horreur et la vivacité avec laquelle on la raconte témoignent qu'un meurtre dans ces contrées, même de la part des brigands, est une chose fort rare. Lorsqu'un pareil crime se commet, toute la nation semble frappée d'effroi et le peuple se lève comme si une armée ennemie dévastait le pays et égorgeait tous les habitans.

Les hommes, d'une stature moindre que les Africains, se reconnaissent à leurs formes moins empâtées, à leur ton cuivré, à leurs manières douces et affables.

Les femmes sont modestes et réservées, leur conduite est pleine d'urbanité et de délicatesse; elles ne séduisent pas moins par leurs charmes que par leur aménité. Des yeux noirs comme du geai, brillans comme le diamant; de longs cils aussi luisans que des plumes de corbeau, des traits réguliers, des formes élégantes et gracieuses, tels sont les avantages que la nature leur a prodigués et que font encore ressortir une naïveté touchante, la décence de leur mise et une recherche de propreté que trop souvent on souhaiterait aux naturels du pays. Rien de plus charmant que les jeunes Fellanes: tout chez elles annonce le bonheur, l'innocence et la gaîté. Les contours de leur visage sont pleins d'une douce harmonie; leurs cheveux sont disposés avec un goût qui ferait le désespoir de nos artistes et exciterait la jalousie de nos dames. Lorsque dans ces champs fortunés elles suivent leurs pères et leurs époux qui cultivent, en chantant gaîment au son du tambourin; lorsqu'au milieu de prairies sans fin ou d'admirables paysages elles folâtrent, en gardant leurs troupeaux, au sein d'une foule d'enfans vifs et jolis comme elles, lorsqu'aux accords d'une musique champêtre elles forment des danses légères sur des tapis de verdure, on croit à la réalité des rêves délicieux de Théocrite et de Virgile; on voit douées de vie et d'ame les peintures si suaves de Raphaël, du Guide et du Poussin; on se croit transporté au sein de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas ou dans l'antique vallée de Tempé.

Tels sont les lieux, tels sont les peuples qui vont bientôt subir le joug de notre civilisation moderne.

J'ai lu que, des voyageurs ayant été poussés par la tempête vers des îles où nul humain n'avait pénétré, les animaux qui peuplaient ces solitudes ne témoignèrent aucun effroi à leur approche et ne leur firent

aucun mal. Ils ne fuyaient point sous leurs pas, ils se laissaient approcher sans crainte; les oiseaux voltigeaient autour d'eux, se perchaient sur leur tête et recevaient à manger de leurs mains. Mais leur confiance ayant été payée par de mauvais traitemens, par l'esclavage et la mort, ils sont bientôt devenus, comme ailleurs, défians, cruels et ennemis irréconciliables de ceux qui leur avaient voué une guerre éternelle; il en est de même des peuplades d'Afrique. Le tableau que je viens de tracer ne convient plus là où les blancs ont pénétré, là où les Arabes vagabonds ont porté leurs pas; il n'est vrai que depuis Yaourie jusqu'à Kirri et dans quelques-unes des plages reconnues par M. Caillé.

Je sais que les habitans des côtes d'Afrique sont pour la plupart insociables, fourbes, pleins de rudesse et de méchanceté; mais étaient-ils tels dès le principe, ou les avons-nous faits ainsi? Si les Européens, dès le début de leurs relations, les avaient traités avec justice et humanité, s'ils leur avaient envoyé des législateurs, des philosophes et des sages, ils auraient quelque droit de se plaindre; mais que pouvaient-ils espérer d'avides traitans, de pirates, de corsaires, de négriers, de matelots voués au vice et à la brutalité? Certes, de tels apôtres n'étaient pas faits pour les convertir ni leur donner une haute idée de notre civilisation.

« Depuis que les blancs ont mis le pied en Afrique, dit en terminant M. Nellis, la guerre y est continuelle et des milliers de nègres vont chaque année dans des plages lointaines expirer sous le bâton. C'était une singulière façon de préluder à leur bonheur. Jusqu'ici on n'avait pu envahir que les côtes; c'est le centre du pays qui va jouir du fruit de nos institutions. Déjà une flotille anglaise s'est emparée des rives du fleuve, en attendant qu'une compagnie puisse se frayer une autre voie par le désert.

» Mais avant de se livrer à ces tendres soins, ne serait-il pas bon de s'informer si ces hommes désirent qu'on améliore leur sort et s'ils veulent échanger leurs jouissances pour les nôtres? Ne serait-il pas prudent d'étudier si la nature les a destinés à cette vie active et intellectuelle qui fait notre partage; si, enfin, la civilisation moderne, cette flamme qui brille et consume, ce flambeau qui éclaire et dévore, doit aussi s'allumer pour eux?

» Pauvres Africains! je crains bien que vous ne payiez cher votre hospitalité pour deux étrangers!

» Je n'ignore pas qu'on veut votre bien, qu'on désire par-dessus tout vous civiliser, et que tout se passera au nom de la morale, de la science et de l'humanité; mais le passé ne me rassure point pour l'avenir. »

Qu'avait à gagner la morale à la captivité d'un roi puissant de l'Inde, à l'envahissement de ses états ravagés par le fer et le feu ? Que gagne la science à l'extermination journalière des peuplades Caraïbes ? Quelle découverte a valu au monde l'hécatombe de cinquante mille habitans des îles Marianes ? Demandez au vertueux Las Casas si c'est au nom de l'humanité qu'une race entière d'hommes a disparu de la surface du Nouveau-Monde, après les plus sanglans outrages, au milieu des plus affreux tourmens ? Ne serait-il pas plus simple d'avouer qu'on usera du droit du plus fort et de reconnaître que notre vieille Europe, chargée de dettes et de population, est prête à succomber sous ce double fardeau si l'on n'ouvre de nouvelles voies à son activité et à son industrie.

Pauvres Africains ! on vous parlera d'abolir l'esclavage; mais bientôt maîtres et esclaves travailleront pour de nouveaux despotes cent fois plus durs que les premiers. Vous fertiliserez la terre sans en recueillir les fruits ; vous chercherez pour d'autres l'or caché dans ses entrailles, et pour prix de vos sueurs on vous apportera des vices inconnus, les maux du corps et les tourmens de l'ame qui vous sont étrangers.

Ah ! si ce roi de Rabba, si noble, si magnanime, qui se montra si généreux envers les frères Lander, les eût accompagnés jusque dans leur patrie, son étonnement eût été grand à la vue de nos cités et des merveilles des arts; mais qu'eût-il pensé en voyant tant de vices pour quelques vertus, la misère en présence du luxe, l'aveuglement au sein des lumières, tant de grandeurs à la fois et tant d'infirmités!

Si, ensuite, un pouvoir magique dévoilait à ses yeux nos continuelles déceptions, le mensonge de nos existences, nos peines de l'ame et nos tourmens du cœur ; quoi ! s'écrierait-il, ce sont là ces mortels que je regardais comme des demi-dieux ! ces blancs auxquels le ciel a tout prodigué ! Ah ! je le vois, le sort a fait deux parts : il leur a donné la gloire et le génie, à nous le silence et la simplicité du cœur ; ils ont le savoir et la richesse, nous la pauvreté et l'ignorance des choses ; à eux le mépris du passé, le trouble du présent, la crainte de l'avenir ; à nous les jours de paix, les douces nuits et les causeries sous l'ombre. Leurs

pères ne furent pas heureux, puisqu'ils ont des enfans qui renient leurs mœurs et leurs croyances ; eux-mêmes ne le sont pas, puisqu'ils courent sans cesse après un bonheur qu'ils ne peuvent atteindre. Adieu, je veux vivre et mourir comme mes aïeux ; je retourne aux bords du Niger; je ne fais plus qu'un vœu : c'est que vous ne m'y suiviez pas.

PARIS

VU PENDANT LA NUIT.

Il est minuit. L'effroyable tumulte de la journée cesse peu à peu, le roulement des voitures devient de plus en plus rare, le bruit commence à s'endormir ; les pas cadencés d'une patrouille ou d'un passant atardé éveillent seuls l'écho, Paris est livré tout entier aux savans, aux voleurs, aux rondes de nuit. La folle ville est lasse, elle va se coucher et chercher dans les songes si deux et deux ne font pas cinq au lieu de quatre.

Il est minuit. Les nombreuses horloges de la ville se répondent sur tous les points, et du haut de leurs clochers jettent sur ces demeures, naguère insouciantes et folles, des idées sévères et mélancoliques. Au milieu du silence, surtout quand les vents se taisent et que la lune jette ses pâles clartés sur la bruyère ou sur la ville, qui jamais entendit sans une émotion profonde ces sons ailés qui s'échappent dans l'air comme des notes harmonieuses, claires comme des voix d'enfans, ou solennelles comme des avertissemens du ciel ? Quand tout dort, l'église seule veille encore sur ses enfans, et leur transmet, par la voix des heures, ses conseils et ses bénédictions. Ce son au milieu du silence ressemble à la voix du pasteur qui appelle dans le désert ses brebis égarées ; c'est, pour le voyageur perdu dans les bruyères ou dans les gorges des Alpes, le signal du repos et du salut. Minuit ! c'est l'heure la plus mélancolique et la plus douce ; l'heure où les ames en peine viennent voltiger autour de leurs anciennes demeures sous la forme de lumières pâles et errantes ; l'heure où on se souvient le mieux de sa mère absente, de ses amis morts, de Dieu ; c'est le moment où l'on prie avec le plus de ferveur, où l'on aime avec toute son ame, où l'on

espère avec le plus de foi. Alors la clarté de la lune est plus douce, les vapeurs de la nuit sont plus molles ; le silence, interrompu de loin en loin, annonce le repos, mais non pas la mort. Minuit ! c'est l'heure intermédiaire entre la terre et le ciel, entre la vertu et le crime, entre le crime, enfin, et le remords.

Il est une heure. Ce son isolé, répété de clocher en clocher comme la voix de la sentinelle perdue dans le désert, répand la terreur dans l'ame. Tout est sombre et froid, un silence morne et sans interruption enveloppe au loin la ville. La lune s'est voilée ; quelques nuages gris passent et repassent sur nos têtes comme des fantômes. Il fait froid. Le poète, qui veille en ce moment, ressent un malaise inconnu ; sa tête est lourde, sa poitrine oppressée, et ses yeux, fatigués et pleins de larmes involontaires, errent au hasard autour de lui. La pâle lumière qui éclaire sa chambre danse et tourbillonne, les meubles se déplacent, courent, se heurtent, montent et descendent du parquet au plafond ; mille fantômes se jouent sur les murs, riant et grimaçant, prêts à parler. En ce moment, et sous des impressions semblables, si quelqu'un entrait brusquement dans votre chambre, vous sentiriez un frisson mortel courir des pieds à la tête. Les plus courageux ont peur d'une ombre ; nous sommes faibles avant d'être forts, et la peur est la seule chose qui, de nos jours, ne raisonne pas..... C'est l'heure où l'esprit de Dieu et celui des ténèbres nous pressent avec le plus de force ; ils nous enveloppent de leurs réseaux, ils creusent jusqu'au fond de nos entrailles, et découvrent à nos yeux leurs plus secrets replis. Rien ne distrait l'homme soumis à leur puissance : pas un souffle, pas un cri dans la rue, tout est mort ; lui seul est vivant et livré tout entier au génie qui le presse et le fatigue. Moment terrible !... Qui sait combien d'êtres criminels, effrayés d'eux-mêmes, sont revenus à la vertu à cette heure de la nuit ; combien d'autres aussi, jusqu'alors vertueux, ont projeté leur premier crime pour avoir imprudemment livré leurs ames aux mauvais désirs et aux tentations coupables !

Si vous habitez sur quelque hauteur qui domine la ville, ouvrez en ce moment vos fenêtres et regardez cette énorme masse de murs entassés les uns sur les autres et qu'on nomme Paris. Quel nom ! quel silence et quel vaste tombeau !... Là bas, là bas, le Panthéon dresse vers le ciel son énorme scandale de pierre comme un défi ; un peu plus bas, on rend le palais de Catherine de Médicis difforme, sans doute

pour que le contenant et le contenu ne hurlent plus de se trouver ensemble; plus bas encore, trois cents individus battent monnaie sur le dos de la France. Voilà le Louvre, les Tuileries, le jardin de le Nôtre, la Colonne, l'Obélisque, le royal hôtel des Invalides, l'Arc de l'Étoile! quelle imposante ligne de monumens et de chefs-d'œuvre! La France n'est pas seulement grande par son génie guerrier : les arts la placent encore à la tête du monde.

Un million d'êtres dévorés de passions habitent cette vaste enceinte; tous les peuples y envoient leurs représentans pour connaître cette ville dont on raconte de si merveilleuses choses jusque sous la tente du désert : c'est le Pandæmonium de l'Europe. Paris ressemble aux vastes souterrains de la Sicile, où d'infatigables travailleurs forgeaient sans cesse les armes redoutables de Jupiter, ou les flèches dont se servirent les Lapithes pour s'entretuer; mais aussi les arts et l'industrie qui forcèrent plus tard l'esclavage à s'enfuir devant la liberté. Dans ces murs repose le peuple le plus fou et le plus sage, le plus grand et le plus ridicule; lion terrible dont la crinière hérissée et la bouche sanglante épouvantent l'Europe, singe qui rit et grimace, coursier fougueux que rien n'arrête; ce peuple enfin court au hasard, gamin ou grand homme, des lauriers au front ou le cynisme sur les lèvres.

Paris hier fit trois bonds dans l'arène; mais, bon homme au fond, il rit ce soir de son courage, et se couche sur ses lauriers fanés, préférant le manteau de Diogène et la marotte de Momus à la pourpre royale.

— Dors, ô bon peuple de France, repose-toi; c'est assez rire, gloser, rugir, faire et défaire du matin au soir; dors!... assez de folles joies et de misères, assez de grandes et surtout de petites choses comme cela! Ta journée n'est point perdue; demain le monde saura le fruit de tes travaux. Dors, ô peuple roi, car tes yeux doivent être fatigués de voir et d'admirer tes grands hommes, et tes mains d'applaudir aux combats de nains qu'ils se livrent dans l'arène pour t'amuser; dors bien et oublie : peut-être un songe heureux viendra embellir ton sommeil. Un songe!... c'est quelque chose!... un songe, c'est peut-être le bonheur tout entier : repose quelques instans ta royale tête sur le duvet, ou plutôt sur la *couche indigente de Cérès*.

Et cependant tous ne dorment pas. La civilisation, notre bonne mère, a tant dévoré hier, qu'il faut au monstre une pâture nouvelle.

Poètes, législateurs, hommes de la science et de l'industrie, travaillent à cette heure. Celui-ci soumet dans un creuset différentes substances pour trouver un nouveau procédé chimique ; celui-là cherche dans l'étude des bosses crâniennes des connaissances qui le mènent tout droit au lumineux axiome de Mahomet : *C'était écrit!*... Ici on fabrique une mode nouvelle, là un prospectus, qui vont porter aux nues la gloire de la France ; tel met littéralement la lumière en bouteille ; tel autre invente, en faveur du peuple, quelque excellent procédé philantropique qui va l'enrichir, et enfin le plus digne jette pêle - mêle dans un bocal peuples et rois, Français et Hottentots, mandarins et préfets, droits et devoirs enfin ; il triture, mêle, divise, réunit tous ces élémens divers, et, penché sur son creuset, il attend l'accomplissement du grand-œuvre. La pierre philosophale, tant cherchée autrefois, est encore de nos jours la marotte des savans : c'est peut-être le dernier degré de toute science humaine. Faire de l'or!... Le roi Midas dut être un bien grand homme!

Il est des gens tristes et moroses qui vont toujours pleurant sur nous et calomniant nos mœurs. Bonne ville de Paris, des enfans ingrats médisent de toi, pauvre femme si pure et si digne! Il y a quelques mois, j'arrivais de province, et, méconnaissant les mœurs des Parisiens, je m'informais d'elles près d'un docteur, homme capable, mais un peu loup-garou...—Y a-t-il beaucoup d'honnêtes gens dans Paris, lui demandai-je? — Eh! eh! dit-il, couci couci. — Et de femmes sages? — Boileau de son temps en comptait trois ; je suis juste, et j'avance que de nos jours ce nombre est devenu presque *incalculable*. — A la bonne heure, m'écriai-je, nous valons mieux que nos pères! Le docteur ricanait malicieusement. — Parbleu, repris-je, je suis sûr qu'il y a dans Paris très-peu de coquins. — Holà! dit le docteur, comment l'entendez-vous?... ceci mérite explication. Appelez-vous coquin celui qui a la volonté comme celui qui a le pouvoir de faire des sottises?... Jouer le rôle de compère à la Bourse ou derrière une table d'écarté, voler des millions dans les poches publiques, ou des sous dans le gousset d'un pauvre diable, est-ce la même chose?... prendre la place d'un autre brusquement ou par surprise, tromper ses amis, ses parens, ses bienfaiteurs ; jouer pendant quinze ans un rôle avec un masque sur la figure, et un autre rôle à visage découvert, est-ce être un coquin? — Sans doute, dis-je. Quelles diables de distinctions m'établissez-vous là? —

Ces distinctions sont nécessaires, reprit-il ; toutes choses sont relatives, et il est tel genre de fredaines qui n'entraîne pas une qualification injurieuse, et qui pourtant, dans un certain ordre d'idées, mériterait a corde. Que pensez-vous, par exemple, de cet axiome de Fiesque de Lavagna, que bien des gens prennent à la lettre : *S'il est honteux de s'approprier quelques sous, s'il est téméraire de voler un million, dérober un trône c'est sublime!* hein?—Plus le crime est grand, plus on devrait serrer la corde. — A ce compte, monsieur, reprit le docteur, mettez tel nombre de coquins que vous voudrez, sans crainte d'exagérer. — Au diable vieil oiseau de mauvais augure, m'écriai-je, tout rouge d'indignation!!! Ce pauvre Paris! voyez un peu comme on le traite! quelle indiscrétion et quelle rage! — Vous êtes superbe avec votre colère, reprit froidement le docteur; ma parole d'honneur, vous me faites l'effet d'un héros vertueux de quelque vieux mélodrame; que diable, mon cher, êtes-vous venu faire à Paris, si vous croyez encore à quelque chose? Je vous donne rendez-vous ici dans six mois, et vous me résoudrez cette question qui ne m'appartient pas: si, pour acquérir une brillante fortune, il suffisait de désirer la mort d'un shah de Perse, combien d'hommes y a-t-il dans Paris qui, après quelque hésitation, ne tueraient pas le shah?

Hier soir les six mois expiraient : je courus au rendez-vous, heureux et fier de la solution de mon problème; le docteur m'attendait. Eh bien! me dit-il, quel chiffre apportez-vous à ma question? —Le voilà, lui dis-je : 600,000 sans compter les femmes, les enfans, les vieillards, les aveugles et les paralytiques. — 600,000!!! s'écria le docteur, en éclatant de rire : 600,000 !!! Vous avez, mon cher, intérrompu l'ordre des chiffres : au lieu de mettre les zéros à la suite de l'unité, mettez-les devant, et vous aurez le nombre exact de ceux qui n'auraient pas la mort du roi de Perse sur la conscience. — Mais c'est abominable, ce que vous dites-là, docteur!... A votre compte, si Paris près d'être détruit, devait être sauvé à la condition que Dieu imposa jadis à Sodome, Paris serait-il sauvé ou détruit? — Ma foi, dit-il, je ne donnerais pas de cette vaste capitale deux maravédis. Je le quittai indigné de ses affreux propos. S'il disait vrai, cette ville pourrait-elle dormir?.... Et pourtant voyez comme elle est calme et tranquille!... Les heures s'écoulent lentement, les premiers rayons de l'aurore déjà colorent le ciel,

et cependant tout dort, et rêve mollement de bonheur et de plaisirs, sans crainte et sans remords.

Bientôt le soleil va paraître; le bruit commence à se répandre dans les rues, léger d'abord, puis animé, bruyant, sans fin.... « Éveille-toi, peuple de Paris ; au travail, au travail ! les rois ne doivent pas si long-temps dormir ; à l'œuvre !... L'Europe écoute et attend en silence ce que tu vas dire... Tous les matins, les nations voisines demandent, comme des filles soumises, des nouvelles de leur mère de France. A l'œuvre ! on attend à Moscou tes modes, tes bijoux en Espagne, tes soieries en Angleterre et aux États-Unis, tes livres partout. Sois pour les peuples étrangers un modèle, un maître bien-aimé dont on suit les leçons avec ardeur. O France, invente, crée, façonne à ton gré, marche à grands pas vers l'avenir; mais, jeune folle, modère un peu ta fougue, et regarde où tu poses tes pieds. Guerrière, le canon va bientôt mugir sur les plages d'Afrique, il y a là des peuples infidèles et barbares qu'il faut amener au Christ et à la civilisation, mais pour que tes armes soient bénies, Français, courbe ta tête, fier Sicambre, et adore ce que tu brûlais naguères. » B. Maury.

MUNICH.

Cent lieues me séparaient de P***, et mon cœur palpitait encore au souvenir des profondes émotions qui l'avaient agité. Et, en effet, quelle impression vous pénètre en face de ce palais dont les portes sont à peine gardées par quelques soldats allemands, de ces tristes pavillons auxquels on n'aperçoit pas même le plus petit fragment du drapeau de Rocroy ! ! Oh ! quel sentiment indéfinissable vous navre en parcourant ces Tuileries de l'exil si mesquines, avec leur immensité morne et déserte, auxquelles une révolution inouie a donné pour hôtes le fils du vainqueur d'Alger, la fille de Louis XVI et le prince qui fut nommé l'espoir de la France ! Mais je détourne mes regards de ce lugubre tableau pour me livrer tout entier à l'admiration de cette capitale de la Bavière que je revoyais avec tant de bonheur.

Je me rappelle qu'en la quittant, il y a un mois, mon compagnon

de voyage, me voyant triste et rêveur, me demanda la cause de cet état de mon esprit; pour toute réponse, je restai livré à mes réflexions; enfin, pressé par ses instances : Je suis amoureux, lui dis-je, amoureux de Munich... Et de fait, c'est une belle création que cette ville qui s'est tellement hâtée, dans le noble style de ses constructions, dans l'élégance ou la majesté de ses monumens, dans le bon goût de ses édifices, dans l'intelligente disposition de ses rues et de ses places, qu'en vingt années elle s'est faite, comme par enchantement, la rivale de Rome pour les arts. Son roi, sévère dans sa dépense personnelle, sacrifie presque tous les revenus de la liste civile à des travaux qui font vivre son peuple en même temps qu'ils encouragent toutes les industries. De toutes parts, c'est une heureuse activité parmi les architectes, les peintres, les sculpteurs, chez qui l'émulation enfante ces étonnans progrès, ces merveilleux ouvrages dont le palais du roi et la colossale Glypothèque présentent les plus nouvelles preuves. Le souverain ne se borne pas à faire élever des quartiers commodes, à fonder des établissemens utiles; il se dépouille de tout égoïsme de créateur, et, chaque année, une excursion faite en Italie, avec ce discernement qui le distingue, vient enrichir les musées de Munich de précieux débris d'antiquité; en un mot, le désir d'ajouter quelque chose de plus à la physionomie artistique de sa capitale est constamment l'objet de ses royales récréations. A côté de tant de fraîches et gracieuses productions, une vieille cathédrale avec sa nef magnifiquement immense, son maître-autel gigantesque, et ce tableau monumental qu'encadrent les dorures délicatement sculptées; puis, au milieu du chœur garni de stalles qui semblent autant de trônes, ce vaste tombeau de bronze autour duquel veillent, genou en terre, des hommes d'armes; ajoutez à cela un jour mystérieux descendant à travers les vitraux coloriés et conviant au recueillement la foule qui, sans distinction de rang ni d'âge, reste pieusement debout pendant le saint office.

Ce serait chose trop longue que d'énumérer tout ce qu'on remarque dans cette ville où la nature s'est plue à devenir l'auxiliaire de l'art et lui prodigue les sites les plus rians, les aspects les plus pittoresques. Le parc royal, délicieusement dessiné dans son immense étendue, présente tantôt de droites et majestueuses avenues, une ravissante esplanade, tantôt des chemins sinueux, de frais ombrages au bord d'une rivière qui se déroule au sein des prairies comme un long ruban d'argent.

Mais au milieu de toutes les admirations qu'inspire cette cité privilégiée, il faut s'arrêter devant une pensée bien consolante, c'est que l'orgueil de roi, l'amour d'une haute renommée, et même le bonheur de faire le bien de son peuple, sont surpassés chez le souverain de Bavière, par un sentiment qui domine tout, la piété filiale.

En tous lieux, il a posé l'image vénérée de son père, et sur la place de son nouveau palais, en face de son trône, il lui a fait élever un monument colossal. Le feu roi y est représenté dans l'attitude d'un homme qui donne un conseil; ce regard de bronze, cette main qui semble commander encore, sont les éternels témoins que Maximilien s'est choisis, et auxquels il se plaît à rendre un hommage de tous les instans. Noble leçon pour les rois qui ont eu un bon père!!...

Le cimetière de Munich n'est point, comme celui du Père-la-Chaise, le rendez-vous des promeneurs qui profanent les tombeaux par leurs indécentes flaneries, et rien ne peut être comparé à ce véritable jardin des morts. A Paris, c'est le faste partout, peu ou point de douleur humble et vraie; à Munich, la piété et le respect ont fait tous les frais de luxe; le marbre et l'or y sont prodigués en autels et en croix, des fleurs recouvrent les modestes épitaphes.

De toutes parts ce ne sont que des tombes parfumées et des mausolées odorans. Une chapelle est exclusivement destinée à l'office des défunts qu'on transporte de leurs maisons, pour les déposer pendant quarante-huit heures dans une immense salle dont les cloisons de verre permettent au public de venir faire de derniers adieux. La famille seule a droit de s'agenouiller au pied des cercueils parés de couronnes et de fraîches guirlandes. Les morts sont couverts de leurs plus beaux vêtemens; je vis en cet état un magistrat avec ses insignes, un guerrier en uniforme, une jeune femme dans sa robe nuptiale, de jeunes filles, et auprès, un pauvre vieillard qui, lui aussi, avait des roses sur le front et des feuillages pour linceul. Plus loin, un petit enfant paraissait endormi dans un berceau d'immortelles, suspendu par des chaînes verdoyantes à deux arbres artificiels, image touchante et symbolique qui semble nous dire que parfois l'enfant ne naît que pour mourir, pareil à l'oiseau qui s'arrête à peine sur la branche. Et au fond de ce sanctuaire si imposant, une grande croix blanche se détachant sur un fond noir..... Oh! mon Dieu! que de sujets de réflexions pour un voyageur!

Tout ce que je venais de voir me remplit d'admiration, mais je n'y trouvais pas seulement une réunion de chefs-d'œuvre, et la preuve du goût éclairé du souverain pour les arts : il y avait au-dessus de tout cela des idées politiques, religieuses, morales, philosophiques, qui se confondaient dans une bienheureuse fraternité, et honoraient grandement à mes yeux le monarque de Bavière. Aussi cette capitale, qui joint à tant de magnificence et de *confortabilité* une aimable simplicité de mœurs et des habitudes hospitalières, est-elle restée dans ma mémoire comme un véritable modèle ; et vous, lecteur, je vous prédis que si vous la visitez, vous répondrez à ceux qui vous en parleront : « Je suis amoureux de Munich. »

Auguste Johannet.

(Extrait d'un *Voyage en Allemagne.*)

Dans les Montagnes Noires.

POÉSIES POPULAIRES.

On a souvent adressé à l'aristocratie du moyen-âge le reproche banal d'*obscurantisme* ; on a supposé, et avec infiniment d'esprit, il faut e dire, des titres où certains seigneurs auraient déclaré ne savoir signer, vu *leur qualité de gentilhomme.* Cette ingénieuse rouerie a eu, dans son temps, un succès inimaginable, et a fait rire aux larmes le bon peuple. Au fait, ils étaient étrangement ridicules, ces gentilshommes qui ne savaient écrire qu'avec la pointe de leur épée, et qu'une seule chose, leur haine, sur la poitrine des ennemis de la patrie, comme messire Bertrand Duguesclin !

Et cependant, qui est-ce qui protégeait les lettres et les arts au moyen-âge? qui fondait les colléges, les communautés de savants religieux, qui bâtissait les cathédrales, qui payait les poètes, pour ne parler que de ceux-ci, qui les hébergeait, les vêtissait, les nourrissait, les comblait de faveurs, sinon l'aristocratie? et n'a-t-elle pas quelque droit de revendiquer une part aux grandes œuvres qu'elle a favorisées ou fait éclore ?

L'histoire et les monumens sont là : c'est un livre ouvert à tout le monde, chacun peut venir y lire.

Berdic, ménestrel des ducs de Normandie, en reçoit une dotation de trois villes et cinq caracates de terre, sans redevances; Galfrie, une annuité de l'abbaye de Hède; Roher, des honoraires immenses qui le mettent à même de fonder l'hôpital de Saint-Barthélemy; le trouvère Wace, la riche prébende de Bayeux, *et maint autre don*, nous dit-il.

Guillaume-le-Roux fait composer ses lais charmans à Marie de Compiègne, dame Constance-*la-gentille*, des romans à Geoffroi Gaimur; Élis de Condé, ses proverbes de Salomon, à Samson de Nanteuil; la comtesse de Champagne, les comtes de Flandre, tous ses poëmes à Crestiens de Troyes.

Les seigneurs irlandais, gallois et bretons, derniers rameaux de l'arbre celtique, continuent, comme leurs aïeux, à s'entourer de bardes qu'ils encouragent par leurs libéralités; coutume qui subsiste encore en Bretagne, au XVe siècle, comme le prouve la ballade d'Azénor. Voilà des faits; mais il était de bon ton, dans un certain monde, de les ignorer, ou d'échapper par un lazzi à l'inflexibilité de leur logique.

II.

Quand vous quittez le riant pays de Léon, pour gagner la Haute-Cornouaille, le paysage change tout d'un coup. Là, ce n'était que champs couverts de hautes et riches moissons, que prairies fraîches et veloutées, avec de larges et clairs ruisseaux, bordées de jeunes chênes, ou voilées, de saules; que de longues avenues sombres, au bout desquelles on voit un château ou la mer. Ici, des montagnes escarpées, nues, arides, infranchissables; une nuit épaisse les enveloppe souvent toute la matinée; vous marchez dans les ténèbres sans pouvoir distinguer les objets à dix pas de vous; vos habits sont trempés, vos membres glacés; ce n'est que vers onze heures que le soleil perce la brume et vient briller à l'horizon; les montagnes apparaissent alors dans toute leur beauté solennelle et sauvage; çà et là, à grande distance, s'élèvent, sur leurs sommets dorés, une chaumière, une pyramide de granit brut, plantée par les druides, ou un admirable clocher, autre merveille de ces déserts, qui porte jusqu'au ciel le témoignage

de notre foi ; aucun bruit, que le frémissement léger de l'air dans les bruyères, le grincement plaintif d'un moulin à vent, le rare sifflet d'un berger dont le chien poursuit et rassemble de maigres brebis noires.

Je marchais depuis cinq heures du matin ; il en était deux de l'après-midi ; et j'apercevais déjà la jolie flèche gothique de l'église du village, où j'avais dessein de me rendre, lorsque soudain les sons perçans d'une bombarde vinrent frapper mon oreille.

Il faut être Breton pour savoir quels frissons de plaisir nous donne ce rustique instrument ! Combien de fois, loin de mon pays, des larmes n'ont-elles pas roulé dans mes yeux, au souvenir de ses airs, ou en croyant les entendre ! La patrie, ses malheurs, ses joies, son histoire, nos landes, nos grèves, nos bons et sincères paysans, et leurs fêtes ; mille pensées tristes, vagues, confuses, irréfléchies, de bonheur lointain et qui nous fuit, accouraient, m'assaillaient ; je n'y pouvais tenir et je fondais en pleurs !

Mais cette fois la patrie était au fond du vallon.

Je traversai, pour venir jusqu'à la maison d'un vieux chanteur, une foule immense d'hommes, de chevaux et de troupeaux de tout genre ; la maison était pleine de monde ; la première personne que je reconnus fut une des petites filles du bonhomme, debout sur le seuil de la porte ; je voulus l'embrasser, mais elle m'échappa et courut vers son grand-père, en criant : Grand-père ! grand-père ! *le beau monsieur, le beau monsieur !* le voilà arrivé ; il est là !

Le vieillard s'avança aussitôt au-devant de moi, me tendit la main que je serrai affectueusement, me fit asseoir à sa table à la première place, appela sa femme, se donna beaucoup de mouvement pour me faire honneur ; j'étais attendri jusqu'au fond de l'ame.

— Eh bien ! lui dis-je enfin quand je fus un peu remis, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau dans votre village ? une foire, à ce que je crois ; mais pourquoi ces danses, ces sonneurs et cet air de fête ? — C'est que c'est une fête en effet, me répondit-il. Hier c'était le pardon de notre église, aujourd'hui nous fêtons nos pâtres : vous avez dû les apercevoir sur le placis qui se réjouissent à qui mieux mieux ; mon petit-fils Iannik est avec eux, et ce n'est pas, je vous assure, un des moins joyeux de la bande. — Ah ! vous fêtez vos pâtres ; ici cet usage est-il bien ancien ? quelles en sont les cérémonies ? — Ancien ? comme le monde sans

doute ; quant aux cérémonies, elles sont bien simples : chaque père et mère amène ses enfans d'entre neuf et douze ans, et, de plus, il porte du beurre, du lait, un quartier de mouton, de veau ou de porc ; on choisit une maison où il y a un grand repas, après lequels les petits, les garçons et les jeunes filles, qui n'ont rien de mieux à faire, s'en vont danser ; les autres vont au champ de foire... — Mais, mangez donc, vous n'avez pas d'appétit, je crois (moi qui dévorais) ! et il remplissait mon assiette de lard et de fard de blé noir. — Après nous irons, si vous le voulez, voir la danse.

Je me levai bientôt de table et nous nous y rendîmes.

Un tertre de gazon fin et uni servait de salle ; le *bal-kerné* venait de finir, et chacun avait regagné sa place. Les jeunes filles se tenaient debout, d'un côté, les yeux baissés et en silence ; à leur coiffe blanche de dentelle, élégamment relevée sur la tête, à leur corset de même couleur bordé de rubans et de velours, à leur jupon de laine bleue frangé de ganses éclatantes, à leur tablier à raies rouges, on reconnaissait tout de suite la paysanne des montagnes ; les garçons, d'un autre côté, causaient et riaient en groupes ; dans un coin chantaient des buveurs autour d'une barrique de cidre ; en face, les *sonneurs*, montés sur leurs tréteaux, reprenaient haleine, tandis que l'aire était livrée aux petits pâtres, filles et garçons, qui dansaient à leur tour, à la voix, une espèce de ronde bretonne, qu'on appelle le *difidon*.

La chapelle gothique, avec ses ombrages de frênes, servait de fond au tableau ; les montagnes noires l'encadraient.

C'est quelque chose d'assez curieux à observer que nos danses ; aussitôt que le premier son de la bombarde a retenti, chaque danseur, sans quitter sa place, fait un léger signe des yeux à la jeune fille qu'il veut inviter ; elle vient lentement à lui ; et tous deux, se tenant par le petit doigt, vont se joindre à l'une des chaînes qui commencent à se mouvoir dans l'aire ; ces chaînes s'allongent insensiblement, se déploient aux sons du biniou, de la bombarde et du tambourin, se croisent, s'enlacent, se replient comme des serpens, se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent, et s'élancent avec une volubilité et une prestesse pleine de mesure et de cadence ; les *meneurs* sont en général de beaux jeunes gens aux cheveux blonds flottans ; chacun a son tour ; ils se remplacent successivement et par rang d'ordre ; c'est là que les merveilleux déploient toute leur adresse ; ils se donnent des grâces, lèvent la

tête, l'inclinent, la relèvent fièrement, passent de droite à gauche, de gauche à droite, font mille tours, mille détours, mille pirouettes, mille changemens de main, mille évolutions de tout genre, qui, en vérité, ne manquent pas d'un certain agrément.

Après la *gavotte* vient le *bal-kerné*, où chaque danseur, les bras passés dans les bras de sa danseuse, s'enlève de terre avec elle en s'élançant trois fois en arrière et trois fois en avant; d'intervalle en intervalle, il est précédé du *jabaduo,* espèce de passe-pieds qui charmait singulièrement madame de Sévigné; je suivais depuis plusieurs heures avec un vif plaisir tous les mouvemens de ces danses, quand mon vieil hôte, me frappant sur l'épaule, m'avertit qu'il était temps d'aller collationner.

La ferme n'était pas désemplie : on y buvait, riait, mangeait, chantait toujours; des piles de fines crêpes à dentelles, élevées en pyramides sur une nappe de toile blanche, des jattes pleines de crême, et entre elles, dans une assiette ornée de fleurs peintes, une moche de beurre frais ouvragée, jaune comme de l'or, nous attendaient; il me fallut encore me mettre à table, et prendre bravement mon parti.

Mais je n'avais pas oublié que mon hôte m'avait promis de me dire une nouvelle chanson à mon retour dans les montagnes, et je lui en fis l'observation.

— Grand-père, lui dis-je, en lui portant une santé d'un *picher* de cidre, où il avait trempé le bout de ses lèvres pour me faire honneur, vous m'avez appris, l'autre jour, une ballade qui me fait pleurer toutes les fois que je la chante; chantez-moi donc aujourd'hui quelque chose de moins grave, vous me l'aviez promis; voyons, un *zonn*, par exemple, un *zonn* de pâtre, puisque c'est aujourd'hui leur *fête*.

— Mais je ne sais plus rien, mon fils; je n'ai plus de voix, je suis si vieux! Et puis, il y a ici tant de jeunes gens qui chantent si bien : tenez, mon petit Iannik en sait mille; je cours le chercher...

— Non, non, Iannik danse, laissez-le danser; vous connaissez le proverbe : « *N'enlevez point le coq à la poule*, et moi j'ajouterai : ni le danseur à sa danseuse. »

Ma comparaison fit rire le bon homme, qui ne se fit pas prier plus long-temps, et chanta.

Je savais déjà sa chanson : il y a quatorze ans que je l'entendis, pour la première fois, de la bouche d'une petite paysanne de mon âge, avec

laquelle j'allais garder les vaches ; j'avais alors huit ans, et ne parlais guère d'autre langue que la sienne ; nous l'avons souvent chantée en partie, moi grimpé à la cime d'un arbre, elle assise sur un rocher de la colline opposée.

C'était d'abord un joyeux *alikè* d'appel qui retentissait trois fois, comme un prélude ; nos voix se répondaient, s'appelaient de nouveau pour se répondre encore ; se prolongeaient, s'affaiblissaient, semblaient s'éloigner par degré, se mouraient, éclataient tout d'un coup ; enfin j'entonnais la chanson des pâtres, dont elle chantait seule la dernière strophe.

Plus d'une fois, dans les tristes murs du collége, elle m'est revenue à l'esprit, emmenant à sa suite mille désolantes images. Ah ! j'aurais donné de grand cœur toutes les fausses fleurs de la rhétorique pour la plus petite simple verte des bruyères où je la chantai ! tous les chants d'Homère et de Virgile pour la chanson de mon pays ! Plus d'une fois sous ma plume elle s'est trouvée auprès des leurs ; je l'ai même mise en français, mais l'écho des montagnes lui manque.

Chant des Pâtres.

LE JEUNE HOMME

En menant mes troupeaux, dimanche, à la campagne,
J'ouïs chanter Naïk et reconnus sa voix ;
J'ouïs sa douce voix du haut de la montagne,
Et ma chanson suivit sa chanson dans les bois :

— « Le jour où je connus ma maîtresse adorée,
C'était un jour de Pâque ; avec tous les enfans,
Je la vis s'approcher de la table sacrée ;
J'avais douze ans alors, comme elle aussi, douze ans ;

Elle brillait parmi, comme dans les bruyères
Brille la rose blanche ou l'aubépine en fleur ;
Pour elle, j'oubliais l'office et les prières ;
Plus je la regardais et plus l'aimait mon cœur.

Nous avons un pommier au courtil de ma mère,
A ses pieds un gazon, un bosquet à l'entour ;
Quand ma douce viendra visiter ma chaumière,
A l'ombre du pommier nous causerons d'amour.

J'en veux cueillir les fruits les plus dorés pour elle,
Quelques fleurs du courtil, et d'abord un souci ;

Un souci tout fané, car jamais de ma belle
N'ai reçu le baiser d'amoureuse merci.

LA JEUNE FILLE.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! Voyez-vous cette bande
De pélerins qui passe, et nous cherche des yeux ?...
Mais qu'un nouveau hasard nous rassemble à la lande,
Vous aurez un baiser d'amour.... peut-être deux !

— Il en eut trois ! s'écria mon vieil hôte ; et de plus il a eu la jeune fille, la même qui lui a donné de beaux enfans, qui répètent la chanson de leur père ; n'est-ce pas Naïk ?

— « Je n'en sais rien ! je n'en sais rien ! » reprit vivement sa femme qui avait l'air fort affairée dans un coin de la maison, et rougissait à vue d'œil. Le vieillard se tut ; nous partîmes tous d'un grand éclat de rire ; à n'en pouvoir douter, il était l'auteur ou l'objet de la chanson ; cependant il s'en défendit de toutes ses forces ; sa femme l'avait intimidé ; c'était assez d'avoir été sur le point de se trahir, il resta muet.

Dans un moment d'effusion, le paysan breton laissera échapper son secret comme une jeune fille de quinze ans, en eût-il quatre-vingts ; mais la réflexion vient-elle l'arrêter subitement, et le ramener à sa nature grave et discrète, il deviendra aussi réservé qu'il a été prompt à se livrer, surtout s'il est en public et s'il s'agit de lui.

Le vœu qui termine la petite pièce qu'on vient de lire a été aussi souvent émis et chanté par les Anacréons à manches à dentelles et à gants blancs, que par nos Pétrarques en *bragou-braz* ; il serait curieux de comparer la manière dont ils l'ont fait ; le défunt *Almanach des Muses* est plein d'exemples des premiers ; il y a été roucoulé sur tous les tons ; en voici pourtant un nouveau ; non pas, en vérité, tiré de l'Almanach des Muses, mais du porte-feuille d'un poète fort inconnu et très-digne de l'être ; je demande pardon d'avance, et pour lui et pour l'irrévérencieuse légèreté de ses rimes, aux gens graves qui les liraient, si tant est qu'on les lise :

Si tu m'aimes d'amour tendre,
Si tu m'aimes à ton tour,
O ma sœur, je veux te prendre
Dans mon joli lacs d'amour.

J'ai là-bas, dans ma patrie (1),
J'ai là-bas une autre sœur.

---

(1) Probablement que le poète amoureux était de plus un poète exilé.

Frais ombrage de ma vie
Où j'aime abriter mon cœur.

Sous la tonnelle fleurie,
Parmi mille doux pensers,
A sa bouche épanouie
J'ai volé bien des baisers ;

J'ai vu son mari sourire
Et ses enfans me bouder,
Ces petits jaloux ! et dire :
— Maman, il faut le gronder ! —

Aussi me grondait leur mère,
Je n'osais recommencer ;
Mais tu seras moins sévère,
N'est-ce pas.... pour un baiser ?

J'aurais voulu pouvoir dire ces vers dans la chaumière de mon vieil hôte, quand mon tour vint de chanter; car la coutume veut que chacun dise sa chanson, mais le moyen de me faire entendre ? nous ne savons que le breton.

Ainsi se passa l'après-dinée, en danses, repas et chansons ; le soir, quelques instances qu'ils me fissent pour me retenir à la ferme, je pris congé de ces bons et hospitaliers habitans, et je gagnai le presbytère d'un jeune et spirituel recteur de mes amis, auquel je contai tout ce qu'on vient de lire, sans oublier les derniers vers, dont il ne fut pas trop scandalisé.

THÉODORE DE LA VILLEMARQUÉ.

Au manoir du Plessix-Nizon, le 20 septembre.

DE L'INDIVIDUALISME

EN ANGLETERRE.

L'individualisme est la maladie du siècle, nos littérateurs et nos hommes d'état en sont vivement affectés. Cette maladie, d'origine anglaise, a deux caractères distincts et souvent réunis, l'égoïsme et l'intérêt, qui n'ont d'autre remède en Angleterre que l'orgueil lui-même.

Parcourez les places publiques, les monumens, les temples, vous en verrez partout les insignes; ce sont de vastes et gigantesques pro-

portions qui attestent plus de prétention que d'art, plus d'emphase que de goût, plus d'ambition que de caractère; des portiques tous d'ordre ionique ou dorique, des façades nues, des musées vides, des colonnes immenses sans bronzes et sans sculptures, des statues immobiles de ministres ou de rois, dignes représentans de la nation qui semble vouloir envahir le monde, comme les deux bras de la Tamise, à son embouchure, semblent vouloir envahir l'Océan.

Parmi les héros de la propagande industrielle, vous y verrez aussi, au Colysée, ce nouvel amphithéâtre des grandes perspectives, Wellington et Napoléon gravés sur le même médaillon, Wellington le premier. Si vous reprochez à l'anglais la nudité et l'orgueil de sa civilisation en fait d'art, il vous répondra que chaque peuple doit conserver son caractère, et que le peuple anglais est *sui generis* avant tout, comme si l'on ne pouvait pas répondre à l'anglais que, sans altérer le caractère, la mission de l'art est de l'ennoblir, et que, sans nuire à l'originalité, l'art doit en rendre la manifestation plus complète. Considérez Westminster catholique, et dites si l'imagination n'y brille pas par la richesse et la variété des ornemens, sans détruire le caractère.

Si vous entrez dans le temple, vous n'y rencontrerez point les images de Dieu ni des saints, mais les tombeaux des grands hommes et des rois et les drapeaux conquis suspendus sur leurs têtes; dans une travée séparant la nef vous verrez Newton, le révélateur d'une des pensées de Dieu, barrant le sanctuaire et masquant la vue du tombeau du Rédempteur, du symbole de toutes les unités. Au sein de ce temple, où la croyance est murée dans le chœur, où le prêtre est à la place de l'autel, le peuple sans culte et sans tabernacle, où chaque banc est enregistré suivant le rang ou la fortune, où le souvenir des gloires et souvent des haines nationales vient disputer à la prière le triste privilége d'une communauté qui devrait être le sentiment de la fraternité chrétienne et l'oubli des misères, dans ce désordre de la morale et du goût, ne reconnaît-on pas un des caractères de cet individualisme qui, soit national, soit religieux, semble accuser le pouvoir et démentir la croyance?

Parmi les communions dissidentes qui ont déchiré le sein de l'église réformée, il en est une que nous avions ignorée jusqu'ici, digne de l'abbé Châtel pour la simplicité du culte et la liberté de conscience.

On connaissait déjà celle des quakers, qui condamne les femmes à ne porter que des chapeaux de la même forme, et les hommes des habits sans boutons. Celle-là va plus loin et se priverait même des objets de première nécessité, tant son abnégation dépasserait les limites de la loi la plus débonnaire. Cette communion errante ne s'est pourtant point instituée pour l'exemple de la prière ou de la mortification; c'est l'individualisme à l'état de torpeur, dédaignant l'opinion publique et jouissant du respect de la loi. Si vous vous rendez à Ascot, à Epsom, à Birmingham, vous verrez sur la route, à certaines distances, deux ou trois *gipsys*, séchant au soleil comme des foulards mal blanchis, insultant de leur insouciance et de leur nudité l'équipage élégant qui vole aux courses. Ils se dispenseraient même de manger s'ils n'étaient obligés de vivre, et pour cela de travailler, et de participer quelquefois à la manière de Saint-Simon; c'est là seulement où la loi les atteint. Comment se fait-il que le droit individuel soit si extensif, et qu'il n'y ait point de volonté générale, de volonté sociale qui puisse empêcher un pareil vagabondage? On connaissait les brigands de la Calabre, les troubadours pélerins de l'Espagne, mais on ne connaissait point un pareil subterfuge religieux.

Le moi est tout en Angleterre, tout se rapporte au moi, contre lequel le système du témoignage universel ne prévaudrait point. L'individualisme, cette maladie du moi, cet anévrisme du cœur, est le fond de la croyance et la base de toutes les certitudes, qui est de croire à son moi comme à la première des choses. Ce principe évidemment excentrique, ce système de convictions compactes et d'opinions isolées, qui fait que la volonté générale n'est presque toujours que la volonté d'une certaine majorité, de telle sorte que les volontés individuelles ou les petites majorités sont toujours prêtes à rompre avec elle, est destructif de tout ordre social.

C'est le principe individuel qui a créé l'aristocratie en Angleterre, qui ressemble à autant d'unités convergeant vers un centre qu'on appelle la royauté. C'est le principe individuel qui a créé le corps des marchands qui courent à la fortune. L'égoïsme et l'intérêt sont les deux pivots sur lesquels roulent les destinées de l'Angleterre; ce sont ces deux principes, à la fois concentrés et envahissans, dont l'esprit national n'est que l'accord rigoureux. Si jamais l'un des deux vient à manquer, si l'égoïsme des uns veut s'agrandir dans un cercle contraire

à l'égoïsme des autres, l'Angleterre, attaquée au cœur, recevrait un coup dont elle ne se releverait pas, parce que le véritable esprit d'association lui manque, l'affection morale et l'unité. Ce n'est pas l'égalité morale ou politique, la civilisation européenne, que l'Angleterre a cherchées, c'est la liberté seulement. Pourvu qu'on ait pu se retrancher dans son moi, se dire libre de faire ou de ne pas faire, de n'être répréhensible que par une loi, sans s'occuper de savoir si cette loi réglait tous les intérêts, toutes les aptitudes; si elle serait assez générale et assez complète; si elle était écrite sur les véritables bases de l'égalité : on s'est contenté de savoir si elle atteindrait à peu près tout le monde, sans savoir si tout le monde pouvait l'atteindre. Tant que les deux classes, restant distinctes, se sont entendues, l'une pour le maintien de ses priviléges, en aristocratisant sa fortune et certaines capacités, et faisant affluer, par sa diplomatie, les trésors de la fortune dont l'autre s'enivrait sans n'en être redevable qu'à son travail, ces deux puissances, élevées à leur point culminant, se sont mesurées, et se sont demandé la même part d'égoïsme dans la fortune publique. Alors, de la liberté on en est venu à l'égalité, ce qui est bien différent chez nous, quoique l'une ne puisse aller sans l'autre. Mais ce principe individuel, cet excès du moi, fait qu'on a horreur, en Angleterre, de l'égalité, car l'égalité bien entendue est un sacrifice. Le lord se renferme dans sa voiture, et, ce qui vaut mieux, dans ses priviléges, le marchand dans son comptoir, le banquier dans ses lettres de change, l'ouvrier derrière son métier. Aussi celui qui n'a rien à mépriser méprise-t-il d'autant l'Européen, ou se fait-il *gipsys*, en dépit de tout, car il peut encore braver le genre humain sous ce déguisement.

Dans l'ébranlement électoral qui vient de secouer l'Angleterre, et qui peut servir de leçon à nos hommes d'état, sur les conséquences du principe électif quand il n'est pas compris, ne voit-on pas, au fond, de l'esprit de parti, l'individualisme qui agite ses coteries, et qui pousse des convictions brutes jusqu'à des collisions à main armée; ne reconnaît-on pas là le droit de la force à l'appui du principe individuel, principe dissolvant, qui, en passant dans la politique, nous apparut un beau jour sous le nom de la réforme, et qui a été si bien continué sous celui de la philosophie, en France, sous les auspices de Voltaire?

Baron Du Chastenet.

SOUVENIRS DE NÉRIS,

PAR LE COMTE A. DE PASTORET.

L'autre jour, en feuilletant quelques-uns de ces albums qui dorment ordinairement sur une table dans un coin de salon, j'aperçus sous un monceau de reliures rouges, bleues, vertes, un humble recueil modestement revêtu de gris.

J'adore le gris : — premièrement, parce que c'est le symbole de cette douce mélancolie qui ne repousse plus l'espoir ; de cette douleur à moitié consolée, moins triste que le deuil, plus poétique que la joie; — en second lieu, parce que c'est la couleur de ceux qui ne cherchent pas à attirer les regards. Jamais un charlatan ne s'est habillé de gris.

Je m'emparai donc de cet estimable recueil, je le trouvai intitulé : *Souvenirs de Néris*.

Peu de personnes, j'en suis sûr, ont entendu parler des *Souvenirs de Néris*. C'était pour moi une véritable découverte, et l'on sait ce que c'est que le plaisir d'une découverte. Telle est la bizarrerie de notre humeur, que nous ne jouissons jamais tant d'un objet que quand on n'a pas battu devant nous le grand chemin de l'admiration. C'est ainsi que vinrent s'offrir à mes regards vingt ou trente lithographies, frais paysages tout remplis d'air et de soleil. Je me demandais pourquoi ils n'étaient signés d'aucun nom d'artiste, lorsque, dans les *fouillis* des premiers plans, je distinguai, caché comme la violette sous l'herbe, un petit chiffre couronné. Il fallut m'aider de la perspicacité de quelques amis pour y deviner le nom d'une fort aimable et fort noble dame, la comtesse d'Os....

Les femmes maintenant sont *artistes*, comme au dernier siècle elles étaient *philosophes*, comme au temps des croisades ou de Charlemagne elles étaient *guerriers*. Si nous ne les voyons plus parcourir les forêts la lance au poing, ainsi que Bradamante, à qui n'est-il pas arrivé, au mois d'août ou de septembre, d'en rencontrer quelqu'une, au détour du bois, assise sur un léger pliant, le crayon à la main, dessinant et rêvant tout à la fois ; tandis que le parasol qui la protège contre les ardeurs du soleil projette sur sa figure une ombre délicieuse, et qu'à ses pieds une mère, une amie ou un aimable cousin lui lit les poésies de Lamartine ? Elles ne craignent plus ni le vent, ni l'orage,

ni les sentiers glissans. L'amour de l'art leur fait tout braver. Leur ingénieuse intrépidité se plaît à surmonter les difficultés de tout genre. On raconte que, dans une de ces excursions artistiques, la duchesse d'I....., éprise tout-à-coup d'un site enchanteur, mais ne trouvant autour d'elle aucun point d'appui pour ses crayons, fit venir son chasseur, et que le vaste dos de l'Hercule galonné lui servit de pupitre, à la grande satisfaction de tous les assistans.

On ne dit pas que madame d'Os.... ait employé le même procédé. Toutefois ses croquis attestent une main assurée autant que gracieuse. Nous leur reprocherons, pour faire la part de la critique, de nous retracer une nature trop monotone, trop de pauvres chaumières et d'humbles clochers de village, pas assez de ces nobles débris d'un autre âge auxquels se rattache un intérêt historique. Peut-être est-ce la faute de Néris et de ses environs. Néris n'est qu'un mauvais petit bourg du Bourbonnais, connu seulement jusqu'à ce jour par ses eaux minérales. Chaque année quelques personnes malades ou souffrantes vont essayer la vertu de ses eaux, ne demandant de plus au modeste village que le tranquille bienfait d'une vie régulière. On se baigne le matin, on déjeûne, on lit les journaux; on dîne, on se promène, on se couche, et la journée finit comme elle a commencé, sans que rien en soit venu rompre la monotonie. Cette existence n'offre pas beaucoup de prise à l'imagination, et l'on est tenté de s'inquiéter pour M. de Pastoret, qui a dû y chercher matière au *texte* des *Souvenirs*. Mais M. de Pastoret a fait comme Simonide : il a appelé à son secours les dieux et les demi-dieux, l'histoire romaine et le moyen-âge, les Césars et les barons de Bourbon; il a joint à son écrit *moult belles choses puisées dans de gros livres anciens qui sont en belles formes*, et il en est résulté quelques pages fort attachantes.

Le comte Amédée de Pastoret n'en est pas à son coup d'essai. Il nous a déjà donné le *Duc de Guise*, *Raoul de Pellevé*, *Érard du Châtelet*, et, si j'ai bonne mémoire, quelques jolis chapitres du *vieux Paris*. Ce qui caractérise sa manière, c'est l'érudition jointe à la science du monde. L'érudition n'a plus rien d'aride quand elle est présentée avec ce tact exquis qui dénote l'homme de bonne compagnie; et quant à la science du monde, cette science du bien et du mal, qui trop souvent désenchante et flétrit, ne craignez pas qu'elle arrive à ce résultat fatal, lorsqu'au cœur de l'homme se trouve cette source

rafraichissante qui l'empêche de se dessécher : le sentiment religieux. Que l'analyse purement philosophique des passions conduise au mépris de l'humanité et par suite à l'égoïsme le plus absolu, nous le concevons; mais celle qui prend pour flambeau la pensée chrétienne ne peut mener qu'à une commisération pleine d'indulgence :

« Nous concevons tous, dit M. de Pastoret, qu'on soigne les ma-
» lades, encore qu'on jouisse d'une santé sans inquiétudes; ne peut-on
» pas aussi concevoir, excuser, soigner les maladies de l'ame? »

Quand la charité se montre ainsi quelque part, les deux vertus ses sœurs ne peuvent être bien loin :

« .... Espérer, c'est le meilleur emploi de notre force et de notre
» faiblesse réunies. »

« .... La souffrance, c'est notre condition présente; mais la foi,
» c'est notre droit sur l'avenir. »

Et plus loin :

« L'âge des fêtes, l'âge des grandeurs, l'âge des nobles entreprises
» est passé. Il faut vivre de la vie positive, rendre sa pensée commune
» comme on rend les habits uniformes, compter ce que rapporte un
» arpent de terre, louer le château de ses aïeux de peur qu'ils ne s'in-
» dignent de l'obscurité patiente de leurs successeurs. On dit que la so-
» ciété est en travail, qu'elle se transforme, qu'elle s'améliore; hélas!
» non; mais elle vieillit, elle s'affaiblit, et, comme elle vaut moins, elle
» est plus orgueilleuse. Le raisonnement a été donné à l'homme pour
» lui conseiller ses sottises et l'esprit pour les justifier. N'aimeriez-vous
» pas mieux ce sentiment qui prend l'abnégation de soi pour base, le
» bonheur des autres pour but, l'estime de ce qu'on aime pour récom-
» pense? Sentiment si admirable, qu'il révèle sa céleste origine, et
» que tout en l'éprouvant on s'aperçoit, non sans quelque joie, qu'il
» n'a presque rien de la terre. Ce sentiment-là, vous pouvez le bénir
» et le louer, car il est de tous les âges et de toutes les situations. Isolé,
» il est de l'amour; apprécié, il est de l'honneur; et quand il a mérité
» sa récompense, il devient de la foi. »

Nous n'avons pas résisté au désir de citer tout au long ces excellentes pensées. La presse doit faire comme les bons rois, ne pas attendre que le mérite vienne les chercher, mais aller à sa rencontre et le découvrir quand il se cache.

Mémoires, Souvenirs, Œuvres et Portraits,

PAR M. ALISSAN DE CHAZET (1).

Le temps va si vite et traîne avec lui tant d'oubli que nous devons savoir gré aux hommes de vérité et de conscience de nous garder des souvenirs vrais des jours écoulés. M. le chevalier Alissan de Chazet, qui a vu de près les grandeurs, s'est chargé de rappeler à un pays qui oublie facilement ce que valaient les *absens* et les morts ; il a consigné dans ses spirituels Mémoires des faits pleins d'intérêt, et chaque trait, chaque anecdote est redit avec cet esprit tout français que l'on connaît à M. de Chazet. Sous la restauration, nous avons lu souvent dans les journaux des vers charmans que les fêtes royalistes inspiraient à M. de Chazet ; il n'a point oublié ceux qu'il avait chantés dans les jours prospères ; et dans les pages du livre que nous annonçons, on retrouvera des noms bénis et révérés.

On y lira une esquisse de ce roi malheureux qui donna à la France tout un royaume au moment où il partait pour l'exil...

La *Notice du duc de Berry* soulèvera tous les cœurs contre l'assassin qui renversa tant d'espérances ; mais, cette fois, la mort fera rêver de la vie, et en s'attristant sur le sort du père, le lecteur se souviendra du fils, sur la tête duquel sont accumulés tant de siècles de malheur et de gloire !

Après ces tendres émotions, on jettera un regard curieux sur la *Galerie contemporaine*. On sera ravi de la variété des tableaux et de la simplicité des sujets : ici la reine Caroline de Naples, Charlotte Corday, madame Cottin et la sœur Marthe ; plus loin, le cardinal Maury, le vicomte de Ségur, Hoffmann, Jacques Delille et Colnet, cet écrivain de tant d'esprit et ce critique de tant de verve. Et puis viendront les *OEuvres dramatiques* de M. de Chazet, pièces charmantes, telles que nos théâtres n'en connaissent plus de nos jours.

Le troisième volume s'ouvre avec la jeunesse de l'auteur et les scènes révolutionnaires de notre malheureuse patrie. Ce récit, plein de traits et de nobles pensées, embrasse la révolution de 1789, le directoire, le

---

(1) 3 vol. in-8°, chez Postel, éditeur, rue de la Monnaie, 22.

consulat, l'empire, la première restauration, les cent-jours, la seconde restauration et la révolution de juillet.

N'allez pas croire toutefois que M. Alissan de Chazet revienne sur les événemens que vous connaissez déjà : le *Moniteur* et les gazettes ont eu soin de vous les détailler; cela lui suffit; mais, en revanche, il vous racontera mille faits que vous ignoriez, mille petits dévouemens que vous serez bien aise d'apprendre, ne seraient-ce que le sang-froid et l'héroïsme de ce sergent de grenadiers auquel Bonaparte dicte des ordres sur le champ de bataille de Marengo, et qui est renversé par un biscaïen, et se relève tout mutilé en criant : *Général, nous en étions là;* ou le procès des Vendéens, la mort religieuse et pleine de fermeté de Georges Cadoudal, la conspiration Mallet, en 1812, qui faillit renverser l'empire par ces deux mots : « *Fuit imperator, Napoléon est mort!* » les deux fils de régicide en 1815, et le guet-apens du 27 juillet 1830.

Nous sommes tentés d'en vouloir à M. Alissan de Chazet d'avoir refoulé ses poésies à la fin de ce volume. Il y a tant de grâce et d'esprit dans ses œuvres poétiques, tant d'abandon et de légèreté, qu'elles auraient mérité un volume à part. Nous ne citerons que l'*Art de causer*, épître d'un père à son fils, *au Défenseur d'une Coquette de six ans*, et une foule de chansons composées pour les dîners du vaudeville et du Caveau, qui seules auraient suffi pour obtenir un meilleur traitement, dans un temps surtout où la coquetterie littéraire est de mode. C'est une leçon que M. de Chazet a voulu donner, sans doute, aux écrivains du jour qui n'écrivent que pour faire des volumes. Nous lui savons gré de l'intention.

Tous les genres d'attraits se trouvent réunis dans ces mémoires; les personnages les plus marquans de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième s'y donnent la main pour encourager l'auteur, et l'on y remarquera les autographes de La Harpe, de Lacépède, du vicomte de Ségur, de madame de Parny, d'Hoffmann, de Châteaubriand et de Charles Nodier. On le voit, M. Alissan de Chazet ne pouvait être en meilleure compagnie : c'est le cas de dire que les amis portent bonheur.

Bertrand Bop.

A M. le vicomte Walsh.

Mon cher vicomte,

Un hasard heureux, vous le savez, m'a fait rencontrer à Vichy des dames, et voire même nombre d'hommes, qui aimaient le lis... comme fleur (M. Plougoulm, je vous prie de le croire). Je suis destinée, à ce qu'il paraît, à ces heureux hasards; car, à mon retour des eaux, j'ai trouvé, déposé chez moi, le projet d'un délicieuse lithographie, projet qui depuis a été mis à exécution et dont je m'empresse de vous annoncer l'apparition pour les premiers jours d'octobre. Le jour devait en être plus rapproché ; c'était, je crois, le jour de la Saint-Michel qu'il devait rappeler à la France deux enfans bien chers et bien malheureux, puisqu'ils sont là-bas. Mais des obstacles ont retardé la possibilité de se procurer pour cette époque ce tableau que tous les salons de Paris voudront avoir. Je ne puis vous donner le nom de l'auteur qui a conservé un modeste anonyme ; mais j'offre de déposer à votre bureau tous les renseignemens nécessaires. Comme ce sont les enfans de la France qui sont représentés dans cette lithographie, l'auteur a pensé qu'il fallait la mettre à la portée de toutes les fortunes, et avec la lettre elle ne coûtera que 10 francs. Nous avons des originaux qui nous coûtent bien plus cher que cela. J'ai pensé, mon cher vicomte, vous faire une gracieuseté en vous annonçant ce tableau qui sera dignement placé entre les deux apothéoses et qui consolera, en faisant espérer.... en Dieu, M. Plougoulm.

Recevez, mon cher vicomte, l'assurance de mon dévouement.

Votre collaboratrice et amie,

Baronne de Vaux.

On se souvient que, dans le dernier numéro de notre *Écho*, nous avons rendu compte de la distribution des prix de Juilly, qui fut présidée par M. Berryer, ancien élève de cette belle institution. L'auteur de cet article, M. Auguste Johanet, racontait, entre autres détails, comment M. Berryer père conduisit lui-même son fils, âgé de six ans, dans cette maison de l'Oratoire qu'il regardait comme le lieu le plus digne de ce précieux dépôt. M. Berryer père, à ce sujet, a écrit à M. Auguste Johanet une lettre que nous reproduisons ici, parce qu'elle est aussi pour l'*Écho* une marque d'honorable sympathie et un noble encouragement bien touchant de la part d'un vieillard de 84 ans :

« Monsieur,

» Vous ne pouvez douter du contentement que vous avez porté au cœur d'un père et d'une mère, par la belle relation que vous avez faite dans l'*Écho de France* de la présidence de leur fils à Juilly. Je vous dois en particulier des remercîmens de la part que vous m'assignez si honorablement dans les succès de

mon fils. Vous avez retracé les élans de son ame expansive dans des termes qui font répandre de nouvelles larmes, non moins douces que celles versées à la distribution des prix. On reconnaît bien à votre touche l'œuvre de l'amitié, mais on y retrouve surtout la pureté du talent.

» Veuillez agréer, Monsieur, les actions de grâce de M[me] Berryer et les miennes. BERRYER PÈRE. »

Passy-lès-Paris, 22 septembre 1837.

SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Au milieu de tant d'entreprises qu'élève chaque jour la cupidité déguisée sous des apparences plus ou moins trompeuses, on repose sa pensée avec complaisance sur une œuvre, véritable fruit du dévouement et du zèle, et fondée par une réunion de personnes honorables qu'anime un seul et même désir, celui de se rendre utiles à la religion et à leur pays; on applaudit à leur courage, on se réjouit de leur constance, on s'honore de partager leurs désirs, on aime à seconder leurs efforts. Tels sont les sentimens que nous éprouvons quand nous avons à parler de la *Société bibliographique :* nous nous plaisons à constater ses travaux et ses succès, parce qu'ils ont bien rempli tout ce que nous en attendions, parce que nous en espérons les plus heureux résultats pour le bien. Déjà, en effet, elle a donné, dans sa première année, terminée depuis plusieurs mois, un grand nombre d'excellens ouvrages sur divers sujets, et nous savons qu'elle va, sous peu, en publier plusieurs autres non moins importans, parmi lesquels il en est un dont nous avons entendu prédire, par des personnes fort capables d'en juger, qu'il ferait époque dans les annales, non pas seulement de la littérature, mais de la science.

Malgré ses travaux si dignes d'éloges et d'encouragement, une lacune lui restait cependant à remplir pour rendre son utilité aussi générale qu'elle est incontestable. Quelques personnes désiraient que quelques-uns de ses ouvrages pussent devenir, par la plus grande modicité de leur prix, l'objet d'une propagation plus active dans les campagnes et dans les écoles primaires. Ce vœu ne pouvait manquer d'être entendu de M. d'Exauvillez, son directeur-gérant, qui a déjà tant fait pour l'instruction populaire, et il a été aussitôt rempli. Nous pouvons donc annoncer, et c'est avec une vive satisfaction que nous le faisons, que désormais tous ceux des ouvrages de la Société qui, par leur nature, conviendront plus particulièrement à cette destination, seront reproduits sur papier moins beau et à des prix bien inférieurs. Ainsi un volume in-18 de 216 pages pourra ne coûter que 40 ou 45 centimes, quoiqu'orné d'une jolie gravure sur bois dont l'exécution a été confiée à l'un de nos meilleurs artistes, et quoique les sujets n'en soient presque jamais pris dans le domaine public. C'est là une nouvelle qui sera sans doute accueillie avec joie par toutes les personnes qui

(1) Rue Saint-Antoine, 76.

comprennent combien il importe d'opposer un antidote abondant aux pernicieux effets de tant de mauvais livres qui se colportent publiquement aujourd'hui dans toute la France, jusque dans les moindres hameaux. Nous avons souvent entendu proférer des plaintes amères sur l'immoralité qu'ils y répandent, sur la corruption qu'ils y sèment; mais des plaintes ne guérissent rien; il faut savoir opposer à chaque mal le remède qui lui est propre. On veut perdre les mœurs par de mauvaises lectures; il faut les conserver et les sauver par de bonnes lectures. Pour mieux séduire, on offre des livres qui amusent et qui intéressent; pour rendre nulle la séduction, il faut en offrir qui intéressent et qui amusent encore davantage.

Loin de nous la pensée de critiquer les ouvrages de dévotion ! ils sont excellens pour entretenir la ferveur des ames pieuses; mais malheureusement c'est le petit nombre, et au grand nombre il faut des livres qui piquent la curiosité et qui, en même temps, rappellent à la foi et à l'amour de la vertu. C'est là le plus grand besoin de notre époque, besoin indiqué par la source même du mal qui le réclame. La grande profusion d'écrits philosophiques et de romans obscènes, répandus dans le peuple pendant les dernières années de la restauration, ont été la principale cause de la perte de la foi, bientôt suivie de tant de scandales et de crimes dont chaque jour nous apporte de nombreux et déplorables témoignages; nous ne la ferons renaître que par une égale profusion de bons livres propres, avec le temps, à détruire les préventions, à guérir les erreurs, à rappeler à la pratique de la vertu. Une réunion d'hommes d'intelligence et de dévouement se présente pour contribuer à cette grande œuvre de régénération sociale; elle se présente appuyée déjà sur plus d'une année d'honorables succès qui permettent de la juger; elle appelle à elle tous ceux qui partagent ses désirs, ses vœux, ses espérances; elle réclame le concours de tous les amis de la religion et du bien public; le lui refuser, lui opposer des résultats qui ne sont pas les siens, des abus qui lui sont étrangers, des déceptions dont elle est innocente, et s'endormir dans une coupable indifférence, ne serait-ce pas comme un suicide moral? Nous le regarderions du moins comme tel, et nous aimons à espérer que nos lecteurs, partageant notre opinion, s'empresseront de seconder de tous leurs efforts, de toute leur influence, une œuvre aussi digne de leur confiance par le but qu'elle se propose que par les succès qu'elle a déjà obtenus.

D.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

PUBLIÉE PAR M[lle] DÉSIRÉE EMMERY (1).

Voici une publication que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs. C'est avez le concours de plusieurs de nos écrivains les plus distingués que M[lle] Désirée Emmery poursuit depuis quelque temps une œuvre de conscience et de talent destinée à l'éducation. L'ouvrage entier comprendra trois séries : l'*enfance*, l'*adolescence* , la *jeunesse*; et, dans chacune de ses parties, la science saura se mettre à la portée des jeunes intelligences qu'il s'agit d'instruire , et prêter à chacune d'elles le langage qu'elles peuvent aimer et comprendre.

Mais, au surplus, l'expérience n'est plus à faire. La série de l'enfance est terminée et se compose de douze jolis volumes ornés de vignettes et de gravures. Six volumes ont déjà paru sur la série de l'adolescence ; et rappeler, en terminant, que ces dix-huit volumes sont dus surtout à la science de MM. de Ségur et de Pongerville, au talent si pur et si vrai de Charles Nodier, aux plumes élégantes et gracieuses de Mesdames de Bawr, de Brady, de St-Surin, Menessier Nodier, c'est assez dire qu'une instruction utile et sérieuse s'y pare de tous les charmes qui peuvent séduire et attirer l'imagination des jeunes lecteurs.

SCULPTURE.

FRANÇOISE DE RIMINI, PAR MADEMOISELLE DE FEAUVAU.

C'est dans le beau et riche Musée, dont M. le comte de Pourtalès rend avec tant de grâces les abords si faciles, que se tient cachée la Francesca. Non-seulement mademoiselle de Feauvau s'est inspirée des pages du poète, mais encore, afin de rendre plus littéralement sa pensée, elle a quitté notre siècle pour se transporter dans le sien ; à voir cette œuvre, qui oserait affirmer que le dix-neuvième siècle lui a donné naissance ?

Le monument, d'environ six pieds de haut, élève, comme le portail d'une église, ses trois flèches dentelées, dorées, azurées. Celles de droite et de gauche supportent chacune un ange ; sur celle du milieu, Dante, le sombre poète, est accroupi et penché ; son regard inspiré plonge dans l'espace ouvert au-dessous de lui et s'arrête sur Francesca, assise, montrant du doigt à son amant la ligne du livre fatal qui les captive. On lit sur la figure de marbre tout ce qui devait alors palpiter dans le cœur trop tendre de la jeune femme ; sa pose est d'une vérité simple et forte ; tout dans elle appelle l'attention sur son geste. Paolo n'a

---

(1) Quai Voltaire, 15, à l'entresol. Chaque année six volumes. Prix : Dans une jolie boite, cartonnés, 12 fr. ; reliés, dorés sur tranche, 18 fr. ; brochés, 10 fr.

pas été moins vivement compris par l'artiste ; c'est dire qu'il a été aussi bien rendu; nous avouons même un sentiment de préférence pour l'énergie avec laquelle sa pose, son expression, la passion qui contracte ses traits ont été rendues. La pierre semble respirer, palpiter, souffrir. La pensée est fortement sentie, fortement tracée; mademoiselle de Feauvau a voulu faire de l'art, rien que de l'art; elle en a fait, et de l'art comme on le sentait jadis, comme on y croyait autrefois, de cet art vierge, vrai, naïf, énergique, dont, hélas! l'inspiration nous manque si souvent.

Mais le regard du Dante, suspendu sur le monument, ne s'arrête pas à ce délicieux groupe qui nous a si long-temps captivés, si fortement émus, il descend encore pour s'arrêter sur le châtiment.

Entraînés par le tourbillon infernal, en vain les coupables veulent-ils s'arrêter; toujours, toujours ils passent, haletans; on les voit se serrer, s'enlacer l'un dans l'autre; Francesca plie sur le bras de son amant, ses membres harassés semblent flotter dans sa draperie, sa tête est rejetée en arrière, son visage, où s'empreint la lassitude, l'angoisse la plus douloureuse, est à demi voilé par sa main; mais Paolo... son bras convulsif serre sa compagne contre lui, sa main se perd dans sa chevelure qu'il arrache; lui, on voit qu'il double tous ses tourmens, qu'il souffre pour elle et pour lui. Sublime est l'inspiration, admirable l'exécution. Ces deux corps, perdus l'un dans l'autre, confondus en un seul, volent, passent, glissent, tourbillonnent devant le regard.

Que si après vous être arrêtés long-temps devant le premier tableau, fasciné par un sentiment plein de tendresse et de crainte, et avoir frissonné d'épouvante devant le second, vous arrachant enfin au charme, vous considérez le monument dans son ensemble, alors vous voyez ce drame si chaleureusement exprimé, entouré d'une enveloppe si naïve, que l'attendrissement vous vient au cœur et le sourire sur les lèvres. Vous rappelant le moyen-âge, grave et sévère dans ses productions, se faisant enfant pour les encadrer, les ornant, les enjolivant avec tendresse de ces mille petits détails délicats qu'il prodigue avec tant d'art à ses œuvres, vous voyez le marbre s'élever, se découper, se peindre autour de la scène dantesque.

Nous terminerons ici cette notice en nous félicitant de compter dans nos rangs, et nous pouvons dire au nombre de nos martyrs, l'auteur de ce délicieux monument; c'est donc avec un double plaisir que nous rendons justice à l'habile artiste que nous nous enorgueillissons de plus de pouvoir appeler notre sœur d'opinions et de croyance. Arthur de Gobineau.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE SEPTEMBRE.

A Angoulême, un sacrilége officiel, une croix insultée, abattue, brisée, brûlée.

A Compiègne, de grandes manœuvres, la petite guerre et des fêtes.

A Constantine, du sang prêt à couler, une revanche à prendre.

A l'Opéra-Comique, un succès légitimiste.

Aux Tuileries, des apprêts pour un nouveau mariage luthérien.

Au Luxembourg, les portes entr'ouvertes pour recevoir les pairs d'une nouvelle fournée.

Au Casino de la rue du Mont-Blanc, d'immenses apprêts pour les soirées de Paganini.

Aux ministères, des allées et des venues pour la dissolution de la chambre.

Au palais des Beaux-Arts, affluence devant la belle copie du Jugement dernier, par le pauvre Sigalon.

Au parquet, de nouveaux interrogatoires pour découvrir toutes les ramifications du grand complot légitimiste.

A la salle des concerts Musard, redoublement d'efforts harmonieux pour conjurer l'orage qui menace du côté du grand Casino.

A Marseille, le choléra se lassant de frapper et l'espérance revenant aux populations.

A Nantes et à Angers, terreur et effroi causés par l'affreux accident du bateau à vapeur, accidens qui deviennent communs dans tous les pays.

A Bruxelles, émerveillement devant le grand remorqueur et les nouvelles voitures de M. Dietz père.

Au chemin de fer de Paris à Saint-Germain, diminution de foule et de recette.

A Madrid, peur, perturbation, désordre.

Au camp de Charles V, ordre, courage, espoir.

A Worsnessenk, une immense armée s'agenouillant avec son empereur et remerciant l'Éternel de l'abondance et de l'union qu'il a répandues sur la Russie.

A Gratz, du bonheur chez les exilés; toute la royale famille réunie chez Madame, les enfans dans les bras de leur mère.

A Londres, la jeune reine Victoria ramenant la mode des paniers, des manches et du rouge.

A Rome, des prières et des morts, le choléra et les consolations de la religion.

A Palerme, l'ordre se rétablissant parmi les tombeaux.

A Bordeaux, l'ancien favori de Louis XVIII, le nouvel ami de Louis-Philippe, le grand référendaire de la chambre des Pairs, charivarisé, hué et sifflé.

Aux chefs-lieux des départemens, les royalistes s'apprêtant à aller aux élections.

Voilà, si notre mémoire est fidèle, ce qu'a vu le mois de septembre : mélange

de bien et de mal, de joie et de douleur, de réjouissances et de morts ; mais qui a eu la même allure que tous ceux que nous voyons venir et s'en aller depuis long-temps

Le temps de l'année dernière faisait craindre pour les mois d'automne de cette année ; il est vrai que les premiers jours du mois dernier avaient été si mauvais, si gris, si pluvieux, que l'on pouvait croire que l'hiver avait passé par-dessus l'automne, comme l'été avait enjambé par-dessus le printemps ; mais non, voici que le ciel est redevenu serein et bleu, et que la campagne, toute verte encore, va garder ses habitans ; on ne parle plus autant de retourner à Paris ; Paris n'a d'attraits que lorsque les champs n'en ont plus.

A Enghien, d'où j'écris ces pages, est arrivée une recrudescence de bains et de beau monde ! Encore toute une saison pour regagner la santé que l'on avait perdue, encore un mois d'animation à l'entour de ce beau lac qui a appartenu à Catinat ; encore un mois de joyeuses cavalcades, de courses, de coups de fusil et de *temps de galop* pour les ânes et les petits chevaux de Montmorency ; encore des promenades en bateau, en canot, en pirogue ; encore des voiles de toutes les formes, des pavillons, des flammes, des banderolles de toutes les couleurs, animant les eaux endormies du lac ;

Encore d'agréables soirées au salon de l'établissement des bains, encore des guérisons et des cures, des joies et des plaisirs, du mouvement et du bruit entre la royale abbaye de Saint-Denis avec ses morts couronnés, et Montmorency et Saint-Leu avec leurs nobles et tristes souvenirs.

De toutes les saisons, la plus inspirante c'est l'automne ; on travaille mieux quand on est grave que lorsqu'on rit ; or, le printemps avec toutes ses fleurs est trop jeune et trop gai ; l'été avec ses ardeurs est trop accablant ; mais quand les arbres commencent à jaunir, quand avec de beaux jours on a de longues soirées à la lampe, c'est le bon temps pour les travaux de l'esprit : le jour on regarde, on voit, et le soir on écrit ce que l'on a vu... Déjà le monde littéraire a ses bruits et ses rumeurs, et l'on peut annoncer que les *Keepsakes*, les *Album*, les *Souvenirs* ne manqueront pas au premier de janvier 1838. Le *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* va avoir son édition de luxe avec des gravures anglaises. *Paris et Londres*, charmant recueil qui a eu tant de succès en 1837, va faire paraître son second volume. Les *Tableaux bibliques sont prêts* à être exposés aux regards. Les *Souvenirs d'Allemagne*, avec de précieux dessins, ne tarderont pas à voir le jour et feront sensation dans le monde royaliste, car tous ceux que nous aimons et regrettons ont fourni des dessins à cet album de souvenance.

Le mois qui vient de s'en aller a vu les *Soirées de Jonathan*, par l'auteur de *Picciola.* Des livres de M. Saintine, on peut parler parce qu'ils resteront.

Après avoir fait un résumé de ce que nous venons de voir par le monde depuis trente jours, il nous faut faire une rapide analyse des vers qui ont été adressés à l'*Écho de France* et qui méritent mention honorable.

M. Bataille de Pontacq nous a envoyé tout un petit poème intitulé le *Deuil.* Nous avions déjà eu *Joies et larmes*, de M. F. Girault, volume où nous avons trouvé quelques jolis vers au milieu de pages souvent remplies d'une versification sans couleur ; les *Pleurs*, les *Soupirs*, les *Élans d'une ame triste*, et en rendant compte de ces œuvres, nous avions dit que la poésie se faisait par trop lar-

moyante. Mais le *Deuil* de M. Bataille n'est point de cette école vague, lui sait pourquoi il pleure, c'est son père qui vient de mourir, c'est sur son cercueil que s'étend le deuil.

Oh ! combien je l'aimais !... Avant que les années
Effacent mes regrets, les pics des Pyrénées,
Ces pics hérissés de glaçons,
Par lesquels nous voyons nos frontières bornées,
Seront au niveau des sillons.
O mon père ! daigne m'en croire,
Avant que ton enfant puisse se consoler,
Qu'il cesse de chérir, de pleurer ta mémoire,
Le Gave béarnais cessera de couler !

Mon père, fallait-il, lorsque la poésie
M'offrait en souriant sa coupe d'ambroisie,
Me quitter pour toujours ?
Ta présence chassait la triste inquiétude :
Non moins purs que les eaux de cette solitude,
S'écoulaient mes beaux jours.

Au bord de ce torrent qui sous mes pieds s'élance,
Dans la sombre forêt j'attendais en silence
Le souffle inspirateur ;
Et bientôt j'éprouvais l'impression divine,
Et je sentais bondir au fond de ma poitrine
Mon indomptable cœur !

Avec cette onde qui bouillonne
Roulaient mes chants tumultueux ;
Et sur le vent qui tourbillonne
Ils s'élançaient impétueux :
Porté sur le flanc des nuages,
Mon esprit suivait des orages
Le vol affreux et solennel ;
Et parmi ces tableaux sublimes,
Planant au-dessus des abîmes,
Je glorifiais l'Éternel.

M. Pierre Brard a pris un sujet trop usé, le *Barde mourant*. Mais sa diction est pure et rappelle le *faire* de Millevoye.

Pâle soleil, au sein de l'onde amère,
Tu disparais : tes rayons languissans
Viennent à peine effleurer ma paupière
Sous les rameaux des cyprès gémissans.
Tu meurs... mais non, tout radieux encore,
Demain, fidèle à la voix du matin,
Tu sortiras des voiles de l'aurore,
Tu renaîtras... moi, je mourrai demain !.

Le vent du nord déchire les nuages
Et tristement souffle dans les déserts;
Sourd, il mugit; aux concerts des orages
Il vient mêler ses lugubres concerts.

Je vois les flots, aux coups de la tempête,
Bondir, gronder, bouillonner et périr (1).
Comme les flots, les vents battent ma tête;
Mes jours, comme eux, las! vont s'évanouir!...

Les *Poésies religieuses* de M. Nauzeil, de Toulouse, nous sont remises à l'instant; comme nous voulons en parler avec conscience, nous les remettons à un autre jour; il vaut mieux attendre et être bien jugé que de passer dans un moment de presse; nous avons encore bien des vers à lire et à apprécier: nous les renvoyons au prochain numéro. La poésie nous déborde.

Vicomte Walsh.

(1) On ne dit pas que les flots *périssent*, ils *s'apaisent*; mais le poète avait besoin d'une rime en *ir*. O malheureuse rime!

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Reprise de la Juive. — La danse et la musique. — Débuts de Mme Stoltz.

Dans le dernier numéro de l'*Écho de France*, pas une nouvelle dramatique, le silence le plus complet; c'est que nous avions voulu aussi goûter un peu de ce *far niente* campagnard, si délicieux, si bien apprécié surtout par nous autres, infortunés citadins, garrottés presque toute l'année au pavé brûlant de la capitale; vous nous pardonnez, n'est-ce pas? d'avoir préféré pendant un mois le spectacle de la nature au spectacle de l'art, d'avoir oublié Cicéri, Philastre et Cambon à l'aspect d'un beau soleil levant sur les bords de la Loire. Comme il a passé vite le temps de nos vacances! Hélas! nous voici à notre poste! hélas! nous ne déserterons plus!

Le lendemain de notre arrivée, nous étions à l'Opéra, dans ce grand foyer qui rappelait à notre imagination les immenses salons des châteaux que nous venons de parcourir. C'est le même parfum, le même langage, la même tenue de bonne compagnie. On donnait la *Juive* et la foule était là comme à *Guillaume Tell*, comme aux *Huguenots*; déjà Paris semble se repeupler, la saison s'hiverne et les loges fashionnables ne sont plus désertes. Long-temps nous avions maudit le froid; eh bien! aujourd'hui, nous sommes presque tentés de faire avec lui une réconciliation complète, de lui tendre la main comme à un ami, car à lui nous devrons le retour plus prompt de nos plaisirs; grâce à lui, Mesdames, vous quitterez vos manoirs, vous regagnerez à la hâte vos appartemens de Paris aux doubles fenêtres, aux portières de damas, aux tapis veloutés, et vous commencerez de bonne heure les brillans raouts dont vous faites les honneurs avec tant de noblesse et de gracieuseté. L'hiver a proclamé la déchéance de l'automne, l'hiver occupe le trône, vive l'hiver! Vous voyez que nous sommes dans les élastiques idées de notre siècle, et nous disons avec les fonctionnaires d'une grande nation:

« Le roi, fût-il un ours, obtiendrait notre hommage. »

On donnait donc la *Juive*, et Duprez se trouvait encore une fois en présence de Nourrit. Abordons avec franchise la grande question qui divise les habitués de l'Opéra. Quant au jeu scènique, Nourrit triomphait mieux de toutes les difficultés du rôle d'Éléazar. Que de noblesse, que d'onction patriarchale dans la scène de la pâque! Quel parfum biblique il répandait autour de lui! comme il était véhément et terrible dans l'anathème! Le tragédien égalait à chaque

instant le chanteur. Duprez n'a pas été au-dessous de cette lourde tâche, et redemandé plusieurs fois dans le cours de la même représentation, il est venu recueillir la juste récompense de ses efforts presque toujours heureux. Il a représenté d'une manière satisfaisante le juif Éléazar, personnage à la Shakspeare, tantôt digne, tantôt noble, puis intéressé, vindicatif et rampant. La position de Duprez, toute brillante aux yeux du public, est cruelle pour ce grand artiste: depuis son entrée à l'Opéra, pas une création, pas un rôle nouveau; il ne se livre à ses inspirations qu'avec la crainte continuelle de copier son prédécesseur; le souvenir de Nourrit le poursuit partout, et il a fallu toute l'immensité de son talent pour lutter contre tant de regrets légitimes, contre une réputation que quinze ans n'avaient fait que grandir et consolider.

La mise en scène de la *Juive* est le chef-d'œuvre de l'art moderne; c'est le moyen-âge exhumé, c'est de l'histoire vivante; il faudrait pouvoir examiner dans ses moindres détails cette vérité dans les costumes, cette exactitude de la couleur locale, pour apprécier le travail consciencieux et les recherches laborieures qui ont présidé à ce magnifique spectacle; six cents personnes et dix chevaux se meuvent sur la scène avec une précision admirable; depuis l'épée de Charlemagne jusqu'au pain azime des Israélites, depuis la pourpre jusqu'à la bure, tout est vrai et semble l'œuvre studieuse d'un bénédictin.

Honneur donc au directeur de l'Académie royale de musique! Il a achevé une réforme que Talma avait commencée; M. Duponchel a été digne du grand tragédien qui s'éclairait souvent de ses avis et qui le consultait pour ses costumes à chaque rôle nouveau. Le festin impérial, l'entrée de l'empereur, le concile de Constance et l'autodafé sont le spectacle le plus beau que puisse se représenter l'imagination.

La partition de la *Juive* est jugée et appréciée depuis long-temps. Elle a ouvert à M. Halevy les portes de l'Institut et a su le placer au premier rang de nos compositeurs modernes. Mais tout en admirant ce remarquable opéra, nous persistons à dire que cinq actes de musique sont trop longs pour nos oreilles françaises qui ne sont plus de corne comme au temps de Caraccioli.

Il n'est qu'un seul moyen de faire adopter ces longs ouvrages; voyez la *Muette de Portici*, voyez *Robert-le-Diable* et imitez cet excellent exemple; introduisez de la danse et du spectacle dans chaque acte; tandis que vous occupez les yeux, l'oreille se repose, et le public, en trouvant un plaisir sans fatigue, arrive ainsi à une juste et complète appréciation.

On danse peu dans la *Juive*: c'eût été un tour de force mirifique de faire danser le concile; M. Taglioni y a renoncé; il s'est borné à y introduire une petite scène populaire, paraphrase du pas styrien, importé par sa belle-fille et qui est bien à sa place dans les rues de Constance.

Puisque nous voilà sur le chapitre de la danse, nous allons chercher une mauvaise querelle à M. le directeur de l'Opéra, et gare à lui, car nous avons grand nombre de partisans, et Dieu sait ce qu'il lui adviendra si la guerre est une bonne fois déclarée! Son théâtre ne s'appelle-t-il pas l'*Académie royale de Musique?* que veut dire *musique*? M. Berlioz a bien raison lorsqu'il prouve,

dans le *Dictionnaire de la conversation*, que le mot *musique* tire son étymologie du mot *muse* et qu'il exprime *ce à quoi président les muses*. Si M. Duponchel ne veut pas adopter dans toute son étendue notre nouvelle définition de son titre, nous intriguons, nous pétitionnons auprès de la commission de l'Opéra, et bientôt nous verrons en lettres colossales sur le fronton de son théâtre: *Académie royale de Musique et de Danse*; et s'il dit un mot, un seul mot : *de Danse et de Musique*. Dans l'intérêt des plaisirs du public, dans l'intérêt de la direction elle-même, la danse et le chant doivent marcher de pair, comme deux arts jumeaux, et c'est un mauvais calcul de tout donner au frère au détriment de la sœur. Nous allons le prouver.

Mademoiselle Taglioni, la divine sylphide, est loin de nous, et mademoiselle Fanny Essler porte à elle seule le sceptre de la danse : à peine est-elle escortée par quelques sujets d'élite, et, pour nous servir d'une figure classique, Terpsichore amaigrie se voile et cache sa douleur : tous les jours, au contraire, le chant prend de nouvelles forces et dévore le budget de l'Opéra ; 70,000 francs de traitement donnent à peine une voix, sans compter les onéreux rachats de congé : c'est que l'artiste unique comprend sa valeur, c'est qu'il sent qu'il est indispensable : sans lui point de recettes; il chiffre alors son importance et le directeur se trouve à sa merci. Tant que Duprez chante, c'est bien ; mais qu'un rhume arrive, que devient M. Duponchel? quelle danseuse, quel ballet attirera la foule? C'est qu'en bonne administration il faut d'abord penser aux revers ; c'est qu'il ne faut pas que les heureux résultats du moment endorment le directeur et éveillent en lui les sentimens d'orgueil qui n'engendrent que les fautes.

L'Académe royale de musique ne peut suivre l'exemple des Bouffes ; le Théâtre-Italien n'ouvre que pendant six mois, et l'Opéra doit fasciner nos yeux et charmer nos oreilles pendant toute l'année. On se tromperait si l'on voulait faire de ce théâtre une espèce de lanterne magique comme les Bouffes, où de nouveaux talens se succèdent de six mois en six mois, et rajeunissent ainsi un vieux répertoire. La supériorité du grand Opéra naît de son magnifique ensemble, de son harmonie en tout, de la somptuosité de ses costumes, de la richesse et du fini de ses décorations, du grand talent de ses artistes dans les deux genres, de la multitude de choristes et de choriphées, de cette mise en scène qu'on ne trouve nulle part plus exacte, plus positive, plus étourdissante, et qui fait qu'un peuple de figurans manœuvre comme un seul homme. Oui, M. Duponchel, gardez, stimulez la danse ; car, sans elle, l'Opéra devient la succursale du Théâtre-Italien, vous n'êtes plus le directeur du premier théâtre du monde. Faisons donc des vœux pour que le temps renaisse où *Robert-le-Diable* alternait avec *la Sylphide*, où *le comte Ory* laissait reposer *la Bayadère*, où l'Opéra pouvait varier le plus riche des répertoires. Que M. Duponchel ne ferme pas les yeux et ne se bouche pas les oreilles ; homme d'esprit et de raison, il écoutera, il suivra les conseils d'une critique toute bienveillante, qui ne peut et ne doit avoir en vue que deux choses qui se confondent, les intérêts de son théâtre et les intérêts du public.

En terminant, quelques mots sur la nouvelle cantatrice qui vient de débuter dans le rôle de Rachel : madame Stoltz a une voix bien timbrée dans les cordes

hautes, et son jeu est pathétique et bien senti. Si, dans le trio du deuxième acte, elle a montré tout ce que son organe a d'énergie et de puissance, dans l'air : *Il va venir*, elle a déployé une grâce et un charme qui ont entraîné les applaudissemens de la salle entière.

Vicomte ALMÉRIC.

ERRATUM.

Dans notre dernier numéro, c'est par erreur que l'article si remarquable de M. A. de Puibusque sur Alain Chartier a été intitulé : *Chronique du XVe siècle*. Le titre qu'il faut y substituer est : ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LE XVe SIÈCLE.

*Les bureaux de l'*Écho de France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL.

— IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36. —



ÉCHO DE FRANCE.

SOMMAIRE.

APERÇU

DE

L'état des Lettres, des Sciences et des Arts en France

AU QUATORZIÈME SIÈCLE (1).

La France a eu pour rois, pendant le quatorzième siècle, Philippe-le-Bel, Louis X, Philippe-le-Long, Charles IV, Philippe de Valois, Jean-le-Bon, Charles V et Charles VI. Cette nomenclature, qui embrasse les derniers rameaux de la branche aînée de saint Louis et les premiers de celle des Valois, suffit pour indiquer la variété progressive de cette époque de transition.

Les guerres des anciennes croisades ont fini avec le treizième siècle, et les résultats désastreux de ces expéditions d'outre-mer ont tristement pesé sur le règne du fils de saint Louis, Philippe-le-Hardi. Mais à ces luttes de géans engagées par la foi religieuse et soutenues par l'honneur chevaleresque, vont succéder, indépendamment des schismes, deux guerres non moins terribles : la guerre avec l'Angleterre, qui remplira une immense période, et la guerre civile, allumée d'abord entre les nobles et les paysans, sous le nom de *Jacquerie*, et plus

(1) Cet article doit faire partie du 19e volume de la *Collection des pièces inédites sur l'histoire de France*, que va faire paraître, chez le libraire Dentu, le savant M. Leber.

tard entre deux factions rivales, les Bourguignons et les d'Armagnacs.

Les lettres et les arts, expression mobile des idées et des mœurs de chaque époque, ne pouvaient échapper à l'influence de ces profondes commotions; le génie national, entraîné en Orient à la suite des preux, fit retour sur lui-même, et entra dans la voie de son développement naturel, dès que le champ de bataille eut été transporté au sein de l'Europe.

La renaissance avait commencé en Italie; le Dante en avait marqué l'aurore, et la lumière rayonnait de tous les côtés, avec les ouvrages des Pétrarque, des Boccace et des Coluccio. Appelés à choisir entre la caducité de la langue latine et la barbarie de l'idiome italien, ces hommes illustres avaient compris qu'il était moins difficile d'élever l'un que de relever l'autre; ils osèrent donc être de leur pays et s'inspirer sur place : mais, pour ennoblir leur langue et pour la rendre digne de leur génie, leur soin le plus empressé fut de la doter de tous les modèles antiques; les Latins et les Grecs furent traduits; et l'italien, merveilleusement greffé sur ces fertiles compositions, acquit aussitôt un degré de maturité que les langues anglaise, allemande et espagnole n'atteignirent que plusieurs siècles après.

La langue espagnole attendait un souffle créateur; elle ignorait sa fécondité. La langue allemande, dédaignée pour le latin corrompu du Bas-Empire, n'était pas moins loin de faire soupçonner, sous l'étreinte des habitudes opiniâtres qui la paralysaient, qu'elle deviendrait un jour l'interprète des Wiéland et des Schiller. La langue anglaise, se recrutant de tous les dialectes du Nord, était dans un travail dont rien n'indiquait le terme. Ses deux premières originalités, Jean Wiclef et Geoffroi Chaucer, sont devenues inintelligibles; et il n'est rien resté de tous les controversistes que fit éclore Duns Scot; les infatigables athlètes d'Oxford, ces réalistes et ces nominaux qui firent tant de bruit dans les chaires, n'ont pu faire arriver une seule page à la postérité.

Si la littérature française a mieux profité de l'heureux essor de la littérature italienne, il y avait deux motifs pour qu'il en fût ainsi : d'abord sa longue priorité; elle avait vu naître l'italien; elle lui avait même prêté le secours de sa vieille langue romane, et elle avait pu ainsi le suivre dans ses premiers progrès : en second lieu, des relations intimes s'étaient établies d'un côté à l'autre des Alpes par la translation de la cour de Rome à Avignon. Ce n'était pas là seulement le centre

de la chrétienté, mais de la science ; on voyait souvent dans les mêmes murs des professeurs appartenant aux universités de Paris, de Bologne, d'Oxford ou de Cambridge ; l'unité catholique qui tendait à généraliser le mouvement intellectuel multipliait les rapprochemens et les communications.

Les salutaires effets de cette influence locale furent malheureusement détruits en partie, lorsque le grand schisme, instituant deux papes et faisant de Rome et d'Avignon deux camps ennemis, couvrit du tumulte de ses querelles toutes les voix qui s'essayaient à chanter sur la lyre toscane.

Et puis, où trouver en France, au milieu de cette société encore bardée de fer et toujours la lance au poing, la protection éclairée des Mécènes de l'Italie ? Les Scaligeri de Vérone, les Carraresi de Padoue, les d'Est de Ferrare, les Visconti de Milan, les Gonzague de Mantoue, excités par Robert, roi de Naples, se montraient les dignes précurseurs des Médicis. « Jamais, dit Tiraboschi, on ne vit dans le même siècle tant et d'aussi brillans exemples de patronage ! Il faut descendre jusqu'au milieu du quatorzième siècle pour apercevoir chez nous et les mêmes élémens d'émulation et les mêmes moyens de perfectionnement. »

Le roi Jean aima les lettres et les cultiva ; il sut exciter l'ardeur des savans par de généreuses récompenses ; mais il ne se contenta pas de faire traduire des ouvrages ascétiques, il voulut naturaliser les beautés des auteurs latins ; et Pierre Bercheur, prieur de Saint-Éloi, entreprit par ses ordres de reproduire en français les *Décades* de Tite-Live. Cette traduction fut bientôt suivie de celles de Salluste, de Lucain et de César. C'en était assez pour donner l'impulsion : les modèles furent étudiés avec empressement ; et le génie national, qui s'était montré plus impatient de créer que d'imiter, reçut la direction qui lui manquait.

A l'exemple de son père, Charles V n'épargna aucune dépense pour se procurer une collection des meilleurs ouvrages. Sa bibliothèque, premier noyau de la bibliothèque royale, ne se composait que de vingt volumes à la mort de Jean ; elle s'élève par ses soins jusqu'à neuf cents, nombre prodigieux pour l'époque. Il est vrai que le papier, dont l'usage commençait à se répandre, était venu suppléer à la rareté du parchemin, et qu'à l'aide de ce secours matériel la

science put augmenter ses richesses sans faire aucun sacrifice ; car, faute d'expédiens plus commodes, beaucoup d'auteurs, pressés du besoin d'écrire, raclaient des livres anciens dont ils ne connaissaient pas le mérite ; et souvent un chef-d'œuvre disparaissait ainsi, sous une main vandale, pour faire place à une dissertation d'école ou à une légende de monastère.

Jusqu'à la découverte de l'imprimerie, un manuscrit fut chose si précieuse et si rare, qu'on le considérait comme un objet de luxe. Marguerite de Sicile laissa, par testament, un Bréviaire au roi son père ; et, dans la plupart des églises, le Bréviaire de service, entouré d'une cage de fer, était placé à l'endroit le mieux éclairé de la nef, afin que plusieurs prêtres pussent réciter leur office en même temps.

Il faut donc le proclamer avec reconnaissance : si les bibliomanes français avaient une canonisation à décerner, elle reviendrait de droit à Charles V. C'est lui qui, le premier, donnant le signal des recherches, apprit à glaner dans le vaste champ où les régénérateurs de l'Italie moissonnaient à leur aise depuis un demi-siècle. Maître du passé, qu'il reconstruisait pièce à pièce, ce monarque ouvrit à travers les ruines une route pour l'avenir ; et il y engagea, par le puissant ressort de l'émulation, toutes les forces intellectuelles de la France.

« *Les clércs ou la sapience*, disait-il, *on ne peut trop honorer; tant que sapience sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérité; mais quand déboutée y sera, il déchera.* »

Tout ce qui avait été traduit sous le roi Jean fut traduit de nouveau; et, dans ce travail de seconde main, le progrès de la langue fut déjà sensible : Suétone, Valère-Maxime, Cicéron revirent le jour ; Jean d'Antioche publia la *Rhétorique* de l'orateur romain ; Philippe de Vitry, évêque de Meaux, les *Métamorphoses d'Ovide;* Nicolas Oresme, la *Morale d'Aristote ;* Evrard de Conty ou Coussy, médecin du roi, les *Problèmes du philosophe grec ;* les fables d'Esope reparurent sous le titre de *Bestiaire ;* et l'avocat-général Raoul de Presles, outre la *Bible* et la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, rajeunit, par une version plus fidèle et plus pure, les *Homélies* et les *Dialogues* de saint Grégoire. Les *Institutes* de Justinien et les *Décrétales*, fièrement confinées jusque-là dans la langue des universités, passèrent aussi dans la langue vulgaire.

Les chroniques assez nombreuses de cette époque prouvent que

l'on tenait déjà beaucoup à transmettre à la postérité la relation des faits contemporains ; mais les efforts de ce zèle patriotique durent long-temps être plus louables qu'heureux. Sans Froissart, le quatorzième siècle ne nous aurait laissé que des annales d'une sécheresse rebutante, ou de froids panégyriques surchargés d'ornemens, à la manière de Christine de Pisan. Cet écrivain avait acquis une haute supériorité en s'instruisant par les voyages ; il avait visité successivement toutes les cours qui protégeaient les lettres ; on l'avait vu converser avec tous les étrangers dont le talent était célèbre ; et, chose remarquable, il n'avait rien perdu, dans ce commerce cosmopolite, de son originalité naïve : l'abeille ne s'était endormie sur aucune fleur ; elle avait fidèlement rapporté à la ruche tous les parfums destinés à composer son miel.

A vrai dire, si l'heureuse indépendance du génie de Froissart fut une exception, il est permis de s'en prendre au joug de l'Université. Cette institution, recommandable à plus d'un titre, mais dont la domination pesait si lourdement sur les lettres et sur les sciences, était dominée à son tour par le fléau de la dispute ; ce n'était, à proprement parler, qu'une école d'escrime pour toutes les subtilités du sophisme ; vers et prose, tout devait s'en ressentir ; et quelle force d'esprit, quelle audace de courage ne fallait-il pas pour lutter contre une puissance qui réglait les volontés des cours et qui gouvernait les opinions des conciles ! L'université de Paris, centre de toutes les universités, avait une main sur l'Église et l'autre sur l'État ; en changeant sans cesse et les professeurs et les étudians avec ceux de Bologne, d'Oxford, de Cambridge, elle s'était trouvée encore assez riche pour fonder les succursales de Poitiers, d'Orléans et de Montpellier. « Lorsqu'elle allait en procession à Saint-Denis, la tête du cortége entrait dans l'église de l'Abbaye, tandis que les dernières files sortaient de l'église des Mathurins. Dans une assemblée générale où il fut question d'opiner sur l'extinction du schisme, il se trouva, par le compte des suffrages, dix mille membres de l'Université qui avaient droit de donner leurs voix. »

Depuis Philippe de Valois jusqu'à la fin du règne de Charles V, plus de vingt colléges furent établis dans la juridiction de l'Université de Paris.

L'enseignement universitaire embrassait surtout la philosophie, la théologie et la jurisprudence.

Aristote était toujours l'oracle de la philosophie. Les deux sectes ressuscitées par Scot partageaient l'Europe : les nominaux ne s'attachaient qu'à la définition des termes, et, portant l'examen jusqu'à la dernière rigueur, mettaient à tout moment leurs adversaires dans le cas de ne pouvoir répondre ; les réalistes, au contraire, se vantaient de mépriser cette guerre de mots, et d'avoir uniquement pour objet de leurs raisonnemens les choses mêmes dont les mots ne sont que les signes représentatifs ; mais ils abondaient en distinctions de ces mêmes termes qu'ils auraient dû négliger, s'ils eussent suivi leurs principes. Certes, il y avait peu de fruit à espérer de ces querelles puériles, et cependant l'Université, craignant que le progrès ne fût trop rapide, avait intimé l'ordre à tous les professeurs de faire leurs leçons moins doucement, pour que les auditeurs ne pussent ni les copier, ni les retenir de mémoire.

L'explication de la Bible et du livre des Sentences formait le fond de l'étude de la théologie, toujours embrouillée par les abstractions de la métaphysique. Les frères prêcheurs se signalèrent vers la fin du siècle par leur dispute au sujet de l'*immaculée conception.* Jean Adam, dominicain, docteur en théologie, ayant avancé dans l'église Saint-Jacques-la-Boucherie que c'était un péché mortel de croire la sainte Vierge exempte du péché originel, souleva contre lui toute la Faculté, et fut obligé de se rétracter publiquement. De là une source inépuisable de controverses ; les erreurs se multiplièrent avec les querelles, et bientôt il n'y eut plus de proposition, si bizarre qu'elle fût, qu'on craignît de soutenir, pourvu que l'argumentation fût conforme aux règles de la scolastique. Par malheur, les extravagances de l'école n'étaient pas châtiées par le ridicule ; l'ignorance publique en prenait beaucoup au sérieux ; et, au milieu des nuages incessamment amassés par des esprits faux, se formait la tempête que Wiclef devait déchaîner avec le schisme d'Angleterre.

La jurisprudence présentait encore l'image d'un dédale effrayant ; mais l'avidité du gain et la facilité d'acquérir un nom en s'ingérant d'interpréter les lois, donnaient une grande vogue à cette étude, que le pape Honorius avait interdite à l'Université de Paris, de peur qu'elle ne détournât de l'étude de la théologie. Depuis long-temps, malgré

la résistance des pontifes de Rome, toujours appuyés sur les canons et les décrétales, les Institutes de Justinien avaient succédé au Code Théodosien ; on les enseignait publiquement dans les principales écoles du royaume, mais elles n'avaient force de loi que dans les pays de droit écrit ; ceux qui étaient régis par des coutumes particulières ne l'admettaient que comme raison écrite, et seulement dans les cas où elles ne se trouvaient pas en contradiction avec les usages reçus. Le droit coutumier décida la plupart des questions jusqu'aux établissemens de saint Louis ; alors la sphère s'élargit ; comme les établissemens et les coutumes n'avaient pu prévoir tous les cas, il devint nécessaire de remonter aux sources ; on interrogea le droit romain ; et ceux qui ne succombèrent pas sous une science indigeste s'égarèrent, comme les docteurs en théologie, dans les abus du raisonnement ; on ne subtilisa pas moins au barreau que dans la chaire. « La malheureuse adresse des praticiens, dit Villaret, ouvrit des routes que toute la prudence des législateurs n'avaient pu deviner ; et la justice, arrêtée à chaque pas dans des sentiers obliques, fut presqu'ensevelie sous l'appareil de formalités dont l'introduction devait servir à garantir le faible de l'oppression, et non à faire triompher la chicane et la mauvaise foi ; on connut cet axiome fatal, qu'on *peut avoir raison dans le fond et tort dans la forme.* »

Si le droit civil était mal en cour de Rome, en revanche le droit canon y avait pleine faveur, et c'en était assez pour qu'il primât jusqu'à la théologie. Suivant Clément VI, les théologiens n'étaient que des visionnaires dans leurs disputes ; et, comme disputeurs, il n'en voulait à aucun prix. Pendant le séjour des papes à Avignon, le droit canon avait reçu de tels encouragemens, qu'aucune science n'était plus cultivée ; mais, dans cette étude comme dans toutes les autres, le temps avait opéré des changemens qu'il importe de ne pas perdre de vue. Dès les premiers siècles de l'Église, les Grecs avaient rassemblé en corps les canons des conciles adoptés en partie par l'Église latine, ainsi que ceux des conciles d'Afrique ; on fit une nouvelle compilation sous Justinien, à laquelle on joignit les premières décrétales des papes. Ce Code ecclésiastique, rédigé par Denis-le-Petit, moine de Scythie, fut reçu en France sous le règne de Charlemagne, et forma pendant plusieurs siècles le droit commun dans toutes les dispositions qu'un usage contraire n'avait point abrogées. A l'égard des fausses décrétales, ou-

vrage d'Isidore de Séville, les souverains pontifes, dont elles flattaient l'autorité sur les évêques et les conciles provinciaux, ont tout tenté pour les accréditer. Comme elles contenaient plusieurs dispositions sages et utiles, la France les adopta en quelques points, et particulièrement sur les appellations. Enfin, Gratien, moine bénédictin, entreprit, dans le douzième siècle, la concordance de cette multitude de règlemens. C'est l'ouvrage de ce religieux, rempli de propositions absurdes, de canons supposés, de fausses décrétales, en un mot, d'erreurs en tout genre, qu'on enseignait dans les universités, sous le nom de *décret*. Tel fut l'objet de l'étude du droit canonique jusqu'au quinzième siècle, époque à laquelle une méthode nouvelle s'introduisit.

C'est dans cette volumineuse collection que se trouvent les principes de tous les droits que les papes revendiquaient non-seulement sur la discipline ecclésiastique, mais encore sur le temporel des souverains. Comme dans ces siècles guerriers, les gens d'Église étaient à peu près les seuls qui étudiassent, à la connaissance des lois canoniques, ils joignaient celle du droit civil ; ce mélange embarrassa les procédures; la durée des moindres causes s'éternisa par l'établissement des différens degrés d'appellations introduits dans les tribunaux ecclésiastiques. Les usurpations de cette dernière juridiction furent d'autant plus faciles que tous les tribunaux agissaient constamment et d'une manière uniforme contre la puissance civile, divisée en une infinité de juridictions particulières. Le pouvoir royal enfin, averti par l'excès des abus, se réveilla et commença une résistance que la vivacité de l'agression rendit aussi longue que pénible. Philippe-le-Bel, Philippe de Valois, Jean et Charles V luttèrent successivement, et ce fut ce dernier qui parvint, à force de vigilance et de fermeté, à établir l'harmonie des lois, en fixant les limites des deux juridictions.

Rien n'était peut-être plus rare dans le quatorzième siècle qu'une idée nette et précise; aux ténèbres de la dispute se mêlaient, dans presque toutes les questions, les ténèbres de la superstition. L'astrologie judiciaire et la magie obtenaient pleine foi pour les erreurs les plus stupides. On attribuait une vertu miraculeuse à des figures de cuivre, de plomb, de cire ou d'autres matières consacrées avec de mystérieuses cérémonies, sous l'invocation de certaines planètes. Ces pratiques insensées furent, il est vrai, plus d'une fois condamnées; mais

on voit, dans la condamnation même, qu'on croyait alors réellement à l'influence des astres sur les destinées de l'homme.

Qu'on parcoure les ouvrages soit des poètes, soit des prosateurs de cette époque, et, à peu d'exceptions près, on y reconnaîtra l'empreinte de l'éducation sophistique des écoles ou de la superstition traditionnelle des masses.

Tout un poème repose ordinairement sur un songe pendant lequel l'auteur, qui s'intitule acteur, discute avec quelque personnage allégorique. Le fameux roman de *la Rose*, versifié par Guillaume de Lorris, et continué sous Philippe-le-Bel par Jean de Meun, avait mis à la mode ce genre de fiction, qui exerçait la même tyrannie sur les poètes que l'autorité d'Aristote sur les philosophes. Jacquemart Grelée, que l'abbé Massieu appelle *Jacquemart Gelei*, Pierre Gentieu, Guillaume de Guilleville et Jean du Pin, qui appartiennent à la première moitié du quatorzième siècle, ne nous offrent dans leurs poèmes moraux et allégoriques qu'une imitation décolorée des mêmes tableaux; mais qu'est-ce donc, si l'on jette les yeux sur la plupart des chroniques et des histoires particulières rimées! Tout y manque à la fois: bon sens, vérité, décence, et trop souvent aussi la poésie, qui n'est pourtant pas incompatible avec la naïveté. A une époque un peu plus rapprochée de nous, les *Déduits de la chasse* de Gaston de Foix, le *Respit de la mort* de Jean Lefebvre, les *Trois Mariés* de Jean de Venette et les nombreux ouvrages de Christine de Pisan, qui produisit, dit-elle, quinze volumes en six années, n'offrent que d'assez faibles dédommagemens à l'homme de goût. Froissart seul, qui unissait le talent du poète au mérite de l'historien, composa des *Pastourelles* remplies d'images gracieuses et de pensées délicates, mais qui laissent beaucoup à désirer sous le rapport du plan et de l'ensemble. On a peine d'ailleurs à se figurer que ce soit un chanoine qui ait rimé tous ces poèmes *dictés et ordonnés par l'aide de Dieu et d'amours*. C'est le *Paradis d'amours*, l'*Horloge amoureuse*, la *Prison amoureuse*, le *Temple d'honneur*, la *Fleur de Marguerite*, le *Plaidoyer de la rose et de la violette*. Rien n'eut plus de succès sous le règne de Charles V, bien qu'une admiration de soixante ans n'eût pas encore épuisé la vogue du roman de *la Rose*. Les genres en faveur étaient, indépendamment des pastourelles ou pastorales, le lai, le fabliau, le roman, la ballade, les jeux-partis.

On entendait par *jeux-partis* ce que les troubadours appelaient *tensons*, c'est-à-dire questions de jurisprudence amoureuse. Le poète avance un sentiment; un interlocuteur en soutient un autre; et, après quelques couplets dans lesquels le débat se poursuit bien ou mal, un troisième personnage intervient et décide, ou celui qui parle le dernier est censé prononcer. La grande importance que, par respect pour les dames, on attachait aux choses d'amour, accrédita singulièrement ce badinage galant; mais aussi, par l'influence de cette manie de subtilité, qui était l'épidémie régnante, on se jeta dans une métaphysique de sentiment ridicule à force d'être déliée. Comme le remarque le Grand (1), « l'empreinte de ce pédantisme fut si profonde que plusieurs siècles ne purent l'effacer; et la fameuse thèse du cardinal de Richelieu sur l'amour n'est pas la dernière preuve qu'on en puisse alléguer. » On en trouverait plus d'une encore dans les écrits périodiques du dix-huitième siècle. Souvent le poète qui, dans son *jeu-parti*, décidait une question d'amour, ne la décidait pas au gré de tout le monde; et un autre, la traitant de nouveau, prononçait différemment; les lecteurs alors prenaient parti, et s'engageaient dans des disputes dont on ne pouvait espérer de voir la fin sans un jugement formel émané d'un tribunal investi d'une autorité absolue. Cette étrange justice fut instituée : des gentilshommes, des chevaliers, des poètes, réunis par une association libre, s'attribuèrent dans plusieurs villes une magistrature qui obtint la sanction publique, grâce aux dames, que la galanterie en avait déclarées présidentes-nées et à toujours. Les cours d'amour, très-brillantes en Provence, languirent long-temps dans le Nord; elles ne commencèrent à y répandre un véritable éclat que sous Charles VI, lorsqu'elles furent adoptées par la frivole Isabeau de Bavière.

Les romans et les fabliaux étaient en vogue au douzième et au treizième siècle; leur destinée avait été différente; les premiers, qui flattaient l'héroïsme national, n'avaient pas quitté le sol de la patrie, où ils avaient subi diverses transformations; les seconds, après un règne de cent ans, abandonnés par l'indifférence publique, étaient allés se perdre en Italie et en Angleterre, d'où la plupart devaient nous revenir

(1) Préface des *Fabliaux*.

bientôt sous les noms de *Boccace* et de *Chaucer*, dans le *Décaméron* et les *Contes de Cantorbéry*.

Le roman, ainsi nommé parce qu'il était originairement écrit en langue romane, était l'épopée du temps. On comptait moins de romans de féerie et d'amour que de chevalerie ; ces derniers furent toujours en France l'objet d'une prédilection toute particulière. Le livre des héros devint avec le temps le livre des bonnes gens, la providence des foires et des colporteurs. Les romans furent d'abord écrits en vers ; on ne commença guère à les traduire en prose que dans le siècle dont nous nous occupons, époque où la langue, déjà plus épurée, acquérait ce caractère exquis de naturel et de naïveté dont le secret semble perdu.

Si les romans de chevalerie conservèrent encore après la renaissance une influence qui n'était plus en rapport avec les mœurs nouvelles, ils contribuèrent pendant les quatre siècles précédens à dissiper l'ignorance, à favoriser les progrès de la poésie, à inspirer aux nobles le goût de la lecture, et surtout à répandre dans la nation ce mépris des dangers, cette élévation d'ame et cet enthousiasme de gloire qui font les héros ; un peu plus d'art et de vanité eût pu faire de nos romanciers des auteurs éminens. Homère n'a eu, comme eux, que des fables populaires ; Arioste et Boyardo ne se sont servis que des leurs.

Les Français, il est essentiel de le bien constater, sont les premiers qui, depuis l'invasion des Barbares, aient fait paraître des contes en Europe ; les autres nations n'ont fait que les copier ou les imiter ; l'Italie leur doit ce Boccace dont elle a raison d'être fière, mais auquel assurément elle a tort d'attribuer tout le mérite de l'invention. Les conteurs qui ont succédé dans le quatorzième siècle aux conteurs du treizième, n'ont pu les égaler, et de nos jours même, avec beaucoup plus d'art, on a moins de grace dans le style et de vérité dans la narration.

De tout temps on a dit que l'esprit courait les rues chez nous, non cet esprit de réflexion qui médite profondément sur une chose pour en tirer une autre, mais cet esprit de vivacité qui saisit nettement les idées qu'on lui présente, qui les arrange et qui les perfectionne ; cet esprit-là, nos aïeux le firent briller dans toutes les voies qui leur furent ouvertes au quatorzième siècle ; ils avaient dans le cœur un fond de galanterie guerrière qui se manifestait par les tournois et les carrou-

sels ; mais, comme on ne pouvait pas toujours se battre en champ clos ou défendre un pas à l'honneur d'une maîtresse, il fallait que des plaisirs tranquilles succédassent à la violence de ces exercices.

Les Françaises, plus délicates que les Romaines, n'aimaient point les combats d'animaux, et n'y assistaient que faute de mieux ; on sentait bien qu'on devait les amuser par des spectacles plus doux ; la difficulté était d'en inventer ; on avait quelque faible souvenir de la comédie qui avait fait les délices des Grecs et des Latins ; mais il n'en existait pas dans notre langue, et on n'en savait pas faire ; d'ailleurs la dévotion était excessive, et l'on professait généralement un tel mépris pour les histrions, farceurs et jongleurs, que ces pauvres mimes, qui ne faisaient même plus rire le bas peuple, avaient été obligés de se disperser.

La poésie, quoique bien jeune et bien faible encore, ouvrit la porte à la comédie, et parvint à l'introduire dans ce monde timoré. On avait établi des prix que les poètes se disputaient et qui se distribuaient en public ; le concours était nombreux ; c'était là une espèce de spectacle qui pouvait conduire insensiblement à d'autres ; on pensa qu'il conviendrait, pour mettre ordre aux scrupules, de faire entrer la religion dans ces premiers jeux de scène ; les mystères, la Vierge et les saints furent choisis pour amuser et édifier le peuple ; cette monstrueuse alliance réussit ; des mystères on passa aux *moralités ;* ensuite, comme on abuse de tout, on s'émancipa jusqu'aux *farces* et aux *sotties*.

Le premier théâtre (nous ne disons pas la première action dramatique) dont l'histoire nous ait conservé le souvenir est celui de Saint-Maur-des-Fossés, rendez-vous célèbre par l'affluence des pélerins que la dévotion y attirait. Quelques bourgeois choisirent ce lieu pour y représenter la passion ; le prévôt de Paris, averti de cette nouveauté, rendit, le 3 juin 1398, une ordonnance par laquelle il défendit de représenter *aucuns jeux, soit de personnages, soit de vie de saints, sans le congé du roi, à peine d'encourir l'indignation du monarque et de forfaire envers lui*. Les chefs de l'entreprise se pourvurent à la cour ; et, pour se la rendre plus favorable, ils érigèrent leur société en confrérie, sous le titre *de la Passion de N. S.* Le roi voulut voir leur spectacle ; ils donnèrent devant lui plusieurs représentations qui lui plurent, et des lettres de ce prince, du 4 décembre 1402, autorisèrent

l'établissement à Paris du théâtre de *la Trinité*, qui subsista jusqu'à François Ier.

La *moralité* était d'abord par sa gravité une réminiscence de la tragédie grecque, bien que le dénouement en fût rarement tragique; plus tard, elle admit l'allégorie, et finit par être moitié sérieuse, moitié badine; ce qui parut une véritable décadence aux faiseurs de poétiques.

« Nous ne faisons aujourd'hui, disait Sibilet, ne pures moralités, ne pures farces; mais meslant l'un parmi l'autre, et voulant ensemble profiter et réjouir, meslons du plat et du croisé et des longs vers avec des courts; faisons nos jeux tant divers en bigarures comme sont archers de garde ou de ville. »

La farce, genre bâtard, tenait moins de la comédie des anciens que de leurs mimes ou priapées; elle admettait toutes *badineries*, *nigauderies et sotties émouvantes à ris et plaisir*.

Suivant Du Verdier, les farces ne devaient pas excéder cinq cents vers, les moralités mille ou douze cents.

« Aucun genre de poésie n'en était exclu, dit encore Sibilet; on y trouvait ballades, triolets, rondeaux, doubles et parfaits lays, virelays, *tous amassés comme morceaux en fricassée.* »

Les Enfans-sans-Souci et les clercs de la bazoche opérèrent une fusion sous la livrée du prince des sots, devenu chef de l'empire comique; mais nous sortons ici de l'époque où nos réflexions doivent se renfermer.

Le tableau des sciences exactes, des beaux-arts et des arts mécaniques, au quatorzième siècle, doit offrir, comme celui de la littérature, des lacunes et des disparates. Ainsi, l'astrologie reparaît à la fois dans l'astronomie, dans la physique, dans la chimie, dans la médecine, et la confusion de tous les genres et de tous les principes dépare également les œuvres du peintre et celles du statuaire.

L'institution de la Faculté de médecine de Paris ne datait que du règne de Philippe-Auguste; la durée du cours des études fut d'abord fixée à neuf années, avant l'expiration desquelles il était défendu d'exercer (1). Le désir d'exploiter une science que l'amour de la vie accrédite, attirait nombre d'étudians. Les religieux et les prêtres sécu-

---

(1) *Histoire de l'Université.*

liers, bien que frappés d'une interdiction formelle, ne laissèrent pas cependant d'assister aux cours, soit par une transgression ouverte, soit à l'aide de dispenses. Par une disposition inexplicable, le célibat était prescrit aux régens de la Faculté ; ils ne furent affranchis de cette absurde loi qu'au quinzième siècle. Nous voyons dans plusieurs ordonnances de nos rois (1), rendues en faveur des médecins, que la Faculté presque naissante eut des démêlés avec les chirurgiens, dont elle essayait de réprimer les entreprises, tandis que ces derniers avaient de fréquens conflits avec les barbiers privilégiés, qui opéraient à leur défaut (2). Les apothicaires étaient dès lors assujettis aux visites de la Faculté de médecine, devant laquelle ils prêtaient serment; ils étaient obligés d'avoir chez eux un livre appelé *Antidotaire de maître Nicolas,* dans lequel la qualité des remèdes était marquée. La célébrité de nos écoles n'empêchait pas qu'on ne recherchât avec empressement les médecins étrangers, les juifs surtout; on les supposait en relation assez intime avec le diable, et l'on comptait sur le double secours de la science et de la magie.

La chimie, qui marchait à la suite de la médecine, ne pouvait aller vite; la philosophie hermétique eut néanmoins un grand nombre de sectateurs, si l'on en juge par la multitude des ouvrages qu'elle fit naître ; et les travaux de tant d'esprits remuans produisirent quelques découvertes utiles. En cherchant le dissolvant radical de l'or, ils trouvèrent l'eau forte et l'eau régale (3).

Les alchimistes du quatorzième siècle dépassèrent en extravagances tous leurs prédécesseurs ; il n'était pas un objet sur la terre auquel ils n'appliquassent les mystères de leur prétendue science. Les écrivains en ce genre, dans la vue d'accréditer leurs ouvrages énigmatiques, les attribuaient à des auteurs célèbres. Raimond Lulle, Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin figurent sur la liste des maîtres de l'œuvre. En vain le pape Jean XXII avait fulminé deux bulles contre eux, cet anathême ne mit pas le souverain pontife à l'abri de l'honneur que lui firent les alchimistes de son temps, de lui attribuer un traité de leur

(1) Ordonnances de Philippe de Valois et de Jean II.

(2) On distinguait alors deux corps de chirurgiens : les gradués agrégés à l'Université, nommés *chirurgiens de robe longue*, et la communauté des barbiers, ou *chirurgiens de robe courte*. (Histoire de la ville de Paris, t. 1, l. 9.)

(3) Langlet, *Philos. hermét.*

art ; il y eut même des compositions sous le nom de divers personnages de l'Ancien Testament. Parmi les heureux souffleurs que l'on préconisa, il ne faut pas oublier Nicolas Flamel, qui vivait alors : écrivain et peintre en miniature, il accumula une fortune considérable en spéculant sur de honteuses révélations ; et, comme on ignorait la source de son luxe, on l'érigea en possesseur de la pierre philosophale.

La physique ne se bornait déjà plus à l'explication des livres d'Aristote ; Guillaume Pelletier, premier abbé de Grandmont, sous Philippe de Valois, avait commenté une partie des ouvrages de Pline le naturaliste. Quelques philosophes français et anglais, au nombre desquels on doit citer Barthélemy Glaunwil et Pierre Bercheur, composèrent des Traités universels, qu'on pouvait regarder comme des encyclopédies ; malheureusement ils les défigurèrent en les remplissant de fables accréditées par l'ignorance crédule de leurs contemporains.

On cultivait avec succès les mathématiques : le calcul des différens degrés de vitesse du mouvement était déjà connu ; l'astronomie n'avait pas fait de moindres progrès, puisqu'au commencement du siècle nos astronomes étaient déjà en état d'annoncer les éclipses. Jean de Dondis, autrement appelé *maître Jehan des horloges*, astronome attaché au comte de Vertus, Galéas Visconti, avait imaginé une sphère mouvante ou horloge céleste, regardée comme la merveille de son temps.

Les arts du dessin et de la peinture, ensevelis dans les cloîtres depuis Charlemagne, n'avaient commencé à donner signe de vie que pendant le treizième siècle. On n'avait plus à redouter ni la barbarie des iconoclastes, ni la fureur des Normands ; aussi, au lieu de se borner à peindre des miniatures pour les livres d'Église et à sculpter des châsses et des reliquaires, on voulut profiter des hautes études que l'on avait faites sur la terre des croisades. Alors naquit l'architecture syrienne, improprement appelée *gothique ;* les voûtes en ogives et alongées, soutenues par des faisceaux de colonnes sveltes et élégantes, prirent la place des cintres surbaissés ; l'intérieur des églises, chargé de dorures, de verroteries et peint de diverses couleurs, donnait à ces monumens une ressemblance remarquable avec ceux de l'Asie.

Parmi les architectes célèbres de cette époque, on peut citer Hilduard, qui bâtit à Chartres l'église Saint-Peyre ; Robert de Luzarche, qui donna les plans de la cathédrale d'Amiens ; et Robert de Coucy, qui non-seulement bâtit l'église Saint-Nicaise de Reims, mais donna les

plans de la superbe cathédrale que nous admirons encore dans cette ville (1).

La découverte que les peintres Hubert et Jean Van-Eyck firent en 1390 de la peinture à l'huile, hâta les progrès de l'art; mais, comme aucun maître ne parut, aucune école ne se forma; la renaissance artistique ne devait, ainsi que la renaissance littéraire, nous venir que de l'Italie, et il fallait encore attendre près d'un siècle. On cultiva la peinture sur verre, qui fut développée avec bonheur dans la suite, et que nos artistes du seizième siècle ont portée à une véritable perfection.

Sous le simple titre de *communauté des peintres*, Charles VI institua l'Académie de Saint-Luc, où l'on voit figurer en première ligne le fameux Gringonneur, qui peignit pour ce prince les plus anciennes cartes à jouer connues en France.

C'est encore au quatorzième siècle qu'on peut rapporter l'invention de la gravure sur bois, quoique les plus anciennes pièces avec date certaine, qui soient venues jusqu'à nous, ne remontent qu'au commencement du quinzième.

La sculpture avait beaucoup perdu, et tendait à dégénérer encore, faute de modèles et de maîtres; en général, on sculptait peu de figures de plein relief; on ne les employait qu'à la décoration des églises et à celle des tombeaux, et l'on était parvenu, par des signes particuliers, à faire reconnaître l'état et les qualités distinctives du personnage représenté; des formes convenues indiquaient à quel degré il était noble, s'il était mort à la guerre, dans son lit ou en prison.

Le marbre était rare en France, et l'on ordonna, pour conserver la distinction des rangs, que les rois, les princes du sang, les princes et les princesses seraient sculptés entièrement en marbre; que la noblesse le serait en pierre avec les pieds et les mains en marbre, et que les roturiers le seraient seulement en pierre.

Quant à la musique, compagne fidèle de la danse, et qui se glorifiait de la rapidité de ses progrès sous Charles V, elle n'était riche qu'en instrumens. On exécutait des airs à quatre parties. Les notes étaient distinguées sous les noms de *longues*, de *communes* et de *minimes*; on commençait à faire usage des *dièses*, aussi bien que de la marque des pauses et des soupirs. Dans la plupart de nos grandes villes, et

(1) Lenoir, *Hist. des Arts en France.*

principalement à Paris, les joueurs d'instrumens formaient une communauté sous un chef appelé *roi des ménestriers ;* souvent les poètes s'associaient avec eux, et alors acteurs, musiciens, rimeurs étaient confondus sous la dénomination générale de *jongleurs*. Charles V, protecteur et ami de tous les arts, *entendait si parfaitement tous les points de musique,* dit Christine de Pisan, *qu'aucun discord ne pouvait lui être mucié* (*caché*).

On a des preuves de l'existence des lunettes et du papier de chiffe, antérieure à la période que nous parcourons ; mais l'usage de ces précieux produits de l'art moderne ne s'est répandu que dans le quatorzième siècle. Les premières manufactures de papier, établies sur les modèles et avec les procédés de la Lombardie, furent celles d'Essonne et de Troies. En résumé, si la civilisation, qui se développe sous tant de formes brillantes à travers la diversité des temps, est considérée, suivant l'expression d'un poète, comme une chaîne d'or, il faut reconnaître que le quatorzième siècle en a forgé plusieurs anneaux, qui, malgré l'inévitable alliage de l'époque, ne sont pas les moins précieux.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Le Comte Joseph de Maistre (1).

I.

La philosophie n'est pas tant une science spéciale qu'un lien commun entre toutes les sciences, un centre où toutes viennent s'unir dans un embrassement universel, où toutes se coordonnent suivant une même pensée, et reçoivent une direction unique, quels que soient leur but, leur objet, leurs moyens, quelle que soit la diversité de leurs travaux. C'est un vaste foyer d'où la science rayonne aussi bien vers l'étude de la nature et des phénomènes de l'ordre physique, que vers les plus hautes spéculations de la morale et de la politique. En un mot, elle est le pouvoir scientifique, car sans elle il n'y a plus qu'anarchie

(1) Nous avons donné place dans nos colonnes à cet article, sans accepter entièrement toutes les opinions qui y sont émises. (*Note du rédacteur.*)

dans la science ; et, comme tout pouvoir, elle vient de Dieu. Comment serait-elle l'étude de la sagesse si elle ne remontait à l'auteur de toute sagesse ? Aussi Sénèque, tout païen qu'il était, pensait-il que l'athéisme et la révolte sont deux signes irréfragables d'une fausse philosophie ou plutôt de l'absence de toute philosophie. Le christianisme, qui a quelquefois inspiré Sénèque à son insu, n'avait fait que confirmer cette pensée. Cependant le dix-huitième siècle essaya de donner un démenti au philosophe romain.

Il se rencontra alors des hommes qui se réunirent pour marcher en phalange serrée contre la divinité et contre le pouvoir, association vraiment satanique, sorte de bande noire organisée pour l'anéantissement des trônes et des autels. Leur cri de ralliement, leur effroyable signal de combat est connu : on sait ce que pour eux fut *l'infâme* qu'il fallait écraser. Ils soufflèrent l'athéisme sur la France ; ils prêchèrent la révolte aux quatre coins de l'État avec la parole de paix qu'ils prétendaient annoncer aux chaumières. Pendant un demi-siècle ils s'attaquèrent à toutes les supériorités sociales qu'ils détestaient de toute la haine dont est capable la médiocrité envieuse, traduisant ainsi dans leurs œuvres le terrible hiéroglyphe de ce Romain qui abattait en se promenant dans son jardin les hautes têtes de pavot, et préparant le jour où la guillotine intelligente le réaliserait.

Et le siècle qui adopta ces doctrines, et qui les vit mettre en œuvre, osa s'intituler le siècle de la philosophie, lui qui succédait au siècle des Pascal, des Bossuet, des Leibnitz, des Fénelon, des Mallebranche. Et il salua du nom de philosophes ces hommes qui n'avaient qu'une pensée : la haine de la religion et de la royauté ; qu'un instinct : l'horreur de Dieu et des rois ; il les appelle les philosophes par excellence, eux dont la vie ne fut qu'une longue iniquité, les écrits un interminable blasphème ; eux que l'on voit toujours distillant la révolte et l'athéisme.

Mais la postérité n'a pas continué les honneurs qui leur furent rendus ; elle a expulsé leurs cendres du Panthéon et traîné leur mémoire aux gémonies. Au lieu d'un autel elle leur a dressé un pilori où eux et leur siècle, attachés par l'opinion publique, apprennent en dépit de quelques éloges académiques que l'on ne donne pas impunément un démenti à la vérité. Le dix-neuvième siècle a heureusement répudié le honteux héritage de cette philosophie, il a refusé de reconnaître ceux que le siècle passé avait cru dans son orgueil léguer à la vénération de

tous les âges, et il a confirmé le jugement de Sénèque, déclarant à son tour que l'athéisme était incompatible avec la philosophie.

La postérité ne les a pas dépouillés du nom de philosophes ; elle a fait mieux que cela, elle les a flétris. Elle leur a assuré ce titre, mais afin que ce qui devait être un signe de respect ne fût plus qu'un signe de dérision , et qu'à ce nom, accolé à celui de quelqu'un de ces hommes, chacun s'arrêtât non pour l'honorer mais pour lui cracher à la face. Les présentant aux générations futures , elle n'a pas cru pouvoir mieux les désigner à leur haine et à leur mépris, qu'en leur disant : *Voilà les philosophes*.

Mais il ne suffisait pas de flétrir les doctrines du dix-huitième siècle. La philosophie, si indignement prostituée à ces écrivains, sortie toute polluée de leurs bras, avait besoin d'une haute, d'une solennelle réhabilitation. Pour la retirer de l'abîme où elle était tombée, pour restituer à son nom tout l'éclat qu'il doit avoir, tout le respect qu'il doit inspirer, pour la rendre au rôle qui lui appartient dans la vie intellectuelle des peuples, il fallait de nobles et de puissans écrivains. Ils ne nous ont pas manqué. Lorsque Dieu, jetant un regard de pitié sur la France, jugea que le règne de sa justice avait été assez long, et voulut lui faire sentir celui de sa clémence, il lui suscita des hommes dont la mission fut de signaler au peuple les écueils contre lesquels avait eu lieu le grand naufrage et de balayer les immondices morales accumulées pendant le siècle qui s'en allait. Leurs écrits furent comme l'aurore d'un beau jour, et l'on peut croire qu'ils étaient envoyés pour préparer les voies au retour de la religion de nos pères et de la monarchie qui jadis florissait à son ombre.

Cette œuvre de réparation exigeait de hautes intelligences. Il fallait des hommes d'une conviction profonde et d'une conscience droite pour s'orienter sur cette mer impure où flottaient de toutes parts dans le sang et dans la fange des débris et des ruines. Il fallait, au milieu des croyances éteintes et des institutions détruites, des hommes d'un pas sûr et ferme pour s'avancer, à la lueur du flambeau de la révélation , dans les ténèbres de l'incrédulité et du scepticisme, ténèbres mille fois plus épaisses que celles d'Égypte. Il leur fallait surtout une foi ardente pour aller, libres de tout alliage impur, rattacher leurs doctrines au dernier anneau de la chaîne interrompue par le dix-huitième siècle, et demander à Pascal et à Bossuet les pieuses traditions de la véritable

science, de cette philosophie qui vient de Dieu et qui sait tout ramener à Dieu, la seule que l'on puisse appeler de ce nom, parce qu'elle est la seule dont on puisse dire avec Boëce, qu'elle enseigne toutes les vertus, *omnium magistra virtutum*.

Aussi un abîme sépare-t-il ces écrivains du dix-huitième siècle. Ils sont catholiques par dessus tout. Cela devait être ; ils ne pouvaient signaler le mal et indiquer le remède qu'en remontant à la source de tout bien. Le génie ne leur fit pas défaut non plus : leur main fut toujours sûre, leur coup-d'œil toujours juste, leur voix toujours forte. Ils purent se tromper quelquefois, mais dévier de la droite ligne, jamais; ils purent errer dans quelques applications, mais non s'égarer quant au but. Leurs erreurs ne furent pas des chutes : c'est le privilége du génie chrétien.

Joseph de Maistre fut un de ces écrivains qui ont donné au dix-neuvième siècle une école catholique en philosophie. Car il est consolant de le dire : s'il est encore des hommes qui dans leurs livres ou dans leurs chaires suivent les erremens de la philosophie du siècle passé, tout en niant quelquefois leur honteuse filiation, obligés qu'ils sont par la force de la vérité de rougir de leur mère ; si le néo-christianisme qui essaie de se produire n'est qu'une déplorable variété de cette hideuse famille avec laquelle il voudrait en vain déguiser sa parenté ; il est aussi une école philosophique véritablement chrétienne et catholique. De nombreux adeptes marchent sur les traces des auteurs des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et de la *Législation primitive* (1). Sans être aussi complets ni aussi importans que ceux de leurs maîtres, leurs travaux ne sont pas sans gloire, leurs noms ne sont pas sans honneur. Ils peuvent marcher la tête haute devant leurs ennemis, car la conscience et le talent valent mieux que le nombre. Ils ont aussi bien qu'eux leurs chaires, leurs journaux, leurs revues ; ils auront leur encyclopédie. Et si une grande chute est venue les affliger, elle n'a fait que les confirmer dans la foi, leur enseignant à serrer leurs rangs, à suivre sans hésitation le droit sentier, à ne jamais essayer de concession envers les doctrines de

(1) Le nom de ces écrivains ne doit pas être séparé de celui de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, qui imprimait alors à la littérature un mouvement semblable et parallèle à celui qu'ils imprimaient à la philosophie.

leurs adversaires, car elle leur a appris que celui qui ne marche pas d'un pas ferme et droit tombe nécessairement,

Qui cecidit, stabili non erat ille gradu.

Cette école appartient tout entière à notre siècle, il l'a vue se former : cependant les deux écrivains qui en ont été les précurseurs et les chefs commencèrent leurs travaux à la fin du siècle précédent.

Le dix-huitième siècle subissait sa dernière agonie : sur une couche de douleurs que lui avaient préparées son impiété, son cynisme, son dévergondage, il exhalait péniblement ses derniers râlemens, lorsqu'il put voir apparaître cette vraie philosophie qu'il croyait avoir tuée, et non point comme un spectre qui serait sorti de la tombe, mais plutôt comme un être divin venu pour lui faire sentir sa puissance. Elle lui apparut plus mâle, plus vigoureuse que dans ses beaux jours n'avait été la sienne : sur son noble visage il put voir cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qu'elle emprunte à la religion, et il put calculer ce qu'il y avait de vie dans l'éclat de son regard. C'était en un mot cette femme forte dont Boëce a fait la personnification de la philosophie à la première page de son livre. C'était elle qui avait dicté les *Considérations sur la France* (1).

A l'apparition de ce livre, ceux qui avaient traversé les jours mauvais du dix-huitième siècle, conservant dans leur cœur les saintes croyances du passé, durent saluer avec joie cette résurrection de la philosophie spiritualiste et chrétienne. Avec quelle effusion ils durent répéter ces paroles d'un philosophe : *Est-ce bien vous, ô mère de toutes les vertus, qui descendez des hautes régions du ciel pour consoler la solitude de notre exil*? Mais pour le dix-huitième siècle agonisant, à qui elle n'apportait qu'une dure parole, de quelles convulsions ne dut-il pas être saisi sur son lit de mort lorsqu'il la vit s'incliner vers les autels renversés, vers le sceptre brisé, comme pour lui annoncer que ces trophées d'une triste victoire allaient lui échapper ;

(1) A peu près au même temps paraissait la *Théorie du pouvoir*, par le vicomte de Bonald. Il est curieux de voir comment ces deux écrivains, qui ne se connaissaient pas, et qui, fort éloignés l'un de l'autre, ne pouvaient s'être communiqué leurs pensées, se rencontraient cependant dans leurs prévisions d'avenir. La *Théorie du pouvoir* parut la même année (1796) que les *Considérations sur la France*, et l'édition entière fut envoyée au pilon par ordre du directoire.

lorsque dans ses mains il vit briller la croix, signe magique de la rédemption des peuples aussi bien que des hommes, et au nom de laquelle allaient se relever toutes ces choses qui avaient été brisées après elle. Oh! alors, lorsque le philosophisme se vit dans l'impuissance de châtier, comme il l'eût fait au beau temps de sa jeunesse, les hautaines paroles de cette ennemie dont il avait vainement gardé le sépulcre, lorsqu'en même temps il put voir que ses rangs avaient été décimés par la hache révolutionnaire qu'il avait pris plaisir à aiguiser de ses mains, et qu'il apprit qu'au fond d'un cachot le dernier de ses enfans tombait à genoux à la lecture de l'Imitation, alors il put bien s'écrier avec autant de raison que l'empereur apostat : *Tu as vaincu, Galiléen!*

Oui, Dieu avait vaincu. Il avait vaincu dans ce désordre et par ce désordre même; il s'était vengé de ses ennemis par leur propre main, et, ses vengeances accomplies, l'ordre allait renaître, car le règne de l'anarchie était fini en même temps que sa mission. Le génie *vaticinateur* de Joseph de Maistre, dominant les événemens, annonçait ce retour d'une voix assurée. Les *Considérations sur la France* annonçaient de prophétiques paroles : nous savons si elles se sont accomplies. Ce ne fut point par hasard que l'illustre écrivain fut prophète : ce fut parce qu'il apporta une haute philosophie dans l'appréciation du vaste et terrible tableau qui s'était déroulé devant lui; ce fut parce qu'envisageant toute chose du point de vue le plus chrétien, il s'éleva jusqu'à cette raison qui découvre l'enchaînement des faits et la filiation des événemens. Il lui fut donné de comprendre la sagesse et de sonder la profondeur des jugemens de Dieu sur la France, parce que son génie tout chrétien vit dans de si grands bouleversemens autre chose que la main de l'homme, et il put découvrir la fin parce qu'il avait su remonter à la cause.

Aussi ce serait s'abuser étrangement que de ne regarder les *Considérations sur la France* que comme une œuvre de circonstance dans l'étroite acception que nous donnons ordinairement à ce mot. Sans doute ce fut une œuvre de circonstance, car jamais publication n'eut plus d'à-propos, mais une œuvre qui sera de tous les temps, parce qu'elle renferme d'éternelles vérités. C'est le propre du génie; c'est en vain qu'il n'écrirait que pour une époque, sa parole retentit dans tous les siècles, toujours aussi vraie, toujours aussi jeune. La vérité en philosophie et en politique est comme le beau dans les arts : éternelle. Pla-

ton et Homère n'ont pas vieilli, Bossuet et Racine ne vieilliront pas.

Le comte de Maistre en écrivant ses *Considérations* vit au-delà de la révolution française, car elle ne fut pour lui qu'une démonstration de ses théories philosophiques, une application du magnifique plan que l'on vit successivement se développer dans ses œuvres. Il laissa aux apprentis et aux manœuvres politiques de l'école matérialiste de dire que la révolution française était sortie d'une convocation d'états-généraux ou d'un embarras de finance. Ces raisons sont bonnes pour les hommes dont la politique se réduit à l'adage populaire : *Aux grands effets, petites causes.* Pour le philosophe, il n'y a point de petites causes; il y a seulement de petits moyens pour mener d'une grande cause à de grands effets. Il sait que Dieu aime à se jouer de l'orgueil de l'homme. Aussi, quand l'auteur des *Considérations* annonçait qu'une contre-révolution se ferait par des moyens entièrement imprévus, quand il disait qu'il ne fallait rien attendre, ni d'une coalition ni d'aucune combinaison politique, quand il ajoutait que la France *recevrait peut-être un roi de la main d'une femmelette,* il y eut certainement bien des hommes qui ne purent s'empêcher de sourire, et ces hommes se croyaient de grands politiques. Eh bien ! qui pourrait dire aujourd'hui que toutes les prévisions ne furent pas déconcertées par les événemens ? Qui pourrait dire ce que voulait ou ce que ne voulait pas la coalition ? Qui pourrait dire si elle a jamais voulu quelque chose? Qui oserait soutenir que le dénouement fut celui qu'elle attendait? Ce ne fut pas, il est vrai, une femmelette qui rendit à la France son roi, mais elle le reçut de la main d'un prêtre défroqué. Aux grandes choses, petits moyens ; ce sont les voies de Dieu.

Mais encore une fois les moyens ne sont pas les causes ; la philosophie spiritualiste va chercher plus haut. En présence de cet effrayant cataclysme, un esprit solide ne pouvait se préoccuper d'une misérable question de finances. Ce que l'on venait de voir n'était pas une de ces secousses qu'éprouve quelquefois un gouvernement par suite d'une mauvaise administration. La France était tombée de plus haut que n'était jamais tombé aucun peuple ; elle était aussi tombée bien plus bas. Jamais chute aussi profonde n'avait été enregistrée dans les annales du monde. L'odieux et l'ignoble, l'atroce et le ridicule, ne s'étaient jamais aussi complètement associés pour faire d'un grand peuple l'opprobre des nations.

Mais pendant un demi-siècle ce peuple ne s'était pas lassé d'insulter Dieu et la religion ; mais pendant un demi-siècle l'impiété et le cynisme des mœurs, partis des doctrines philosophiques, avaient été s'asseoir sur le trône pour en redescendre sur toutes les classes de la société. Pendant un demi-siècle le pouvoir, complice des attaques des parlemens, magnifique institution dégénérée par le fait de la réforme et du jansénisme, avait semblé défier la patience du Très-Haut. Pendant un demi-siècle la France, chargée d'une sorte de magistrature en Europe, selon l'expression de l'auteur des *Considérations*, n'avait employé son influence qu'à corrompre tous les peuples en quelque sorte commis à sa garde, qu'à relâcher partout les liens qui les unissaient à leurs souverains, et à détruire, s'il était possible, ceux qui les unissaient à Dieu. Certes, c'étaient là de grands crimes et il fallait un châtiment inusité pour ce royaume, où il était vrai de dire que *toute chair avait corrompu sa voie*.

Celui qui est *patient parce qu'il est éternel* attend quelquefois avec les individus qui ne peuvent lui échapper ; mais lorsque les peuples entiers ont prévariqué, il frappe tout de suite. Comme peuples, ils ne pourraient être punis dans l'éternité. Ce beau vers d'un poète, souvent applicable même aux individus, l'est toujours aux peuples :

Dieu se venge, même ici bas.

La révolution française fut comme toutes les vengeances du Très-Haut, comme le châtiment des villes infâmes, un de ces fléaux merveilleusement providentiels où tout est tellement en dehors du droit commun de l'humanité, si l'on peut dire ainsi, qu'il est impossible au monde effrayé de ne pas y lire ces mots : *Laissez passer la justice de Dieu*.

Bien aveugles ceux qui ne l'ont pas vue passer !

Et sur la royauté, qui avait depuis long-temps méconnu ses devoirs ! Les rois de France, ces fils aînés de l'Eglise, n'avaient-ils pas soutenu, dans de misérables intérêts d'une fausse politique, le protestantisme en Allemagne? Le grand roi n'avait-il pas porté une main sacrilége sur la prérogative du successeur des apôtres ? Sait-on ce qui se passait dans sa conscience lorsqu'il signait une trop fameuse déclaration de la même main qui avait osé légitimer les enfans d'une couche adultère ? La royauté ne devait-elle pas encore quelque chose pour ce roi qui avait

sucé le lait de la philosophie, et qui eût été plus digne de commander au fond d'un harem que de s'asseoir sur le premier trône du monde? Elle fut punie dans la personne du plus vertueux de tous les princes, victime innocente offerte en expiation pour des fautes dont la couronne lui avait transmis la solidarité.

Et sur la magistrature, qui avait lancé des mandats d'amener contre Dieu lui-même. C'est peut-être sur elle que la justice divine se manifesta avec le plus d'éclat, lorsqu'on vit des parlemens entiers marcher à l'échafaud.

Et sur le clergé, dont un acte malheureux servait de prétexte à la haine des parlemens, et dans le sein duquel ses grandes richesses avaient attiré des hommes que Dieu n'avait pas appelés! Il le livra à la révolution *pour être criblé comme le froment.*

Et sur la noblesse, qui s'était précipitée avec avidité vers les fausses lumières du dix-huitième siècle, et qui avait déposé sa pesante armure et la noble épée remise à sa garde, pour se couronner de roses dans les folles joies de l'orgie!

Et enfin sur la nation toute entière, qui se rendit coupable du plus exécrable de tous les crimes!

Voilà quelles fautes criaient vengeance contre la France! *Hinc prima mali labes*; la France avait cru pouvoir se passer de Dieu, et Dieu se contenta de se retirer un moment de ce peuple qui ne le voulait pas pour roi. Il le laissa faire, afin que parût clairement à tous les yeux ce que pouvait une nation livrée à elle-même.

Il permit qu'au souffle infernal de l'esprit philosophique la face de la France fût hideusement renouvelée. Alors, des doctrines insensées, mises en action sur la place de Grève, lui donnèrent le pouvoir qui convenait à des hommes impatiens de tout frein, et ne laissèrent s'élever, au milieu d'un fleuve de sang, que le trône inévitable où siège en permanence la seule supériorité sociale que soit forcé de reconnaître un peuple qui avait cru les détruire toutes, en reniant son Dieu et assassinant son roi..... Le bourreau! Mais ce n'était pas encore assez pour apprendre jusqu'où peut aller le délire de l'homme abandonné à sa propre sagesse. La France jugea à propos de se donner des dieux. Elle dit à la révolution : *Faites-nous des dieux* dignes de marcher à notre tête, et la révolution les fit à son image et ressemblance. Sénèque s'irritant qu'une femme, dont la réputation n'était pas à l'abri de

tout soupçon, osât se présenter pour entrer dans un collége de prêtresses, et déplorant amèrement l'état d'abaissement de sa religion, exhalait son énergique indignation par ces paroles dont nous ne pourrions traduire la crudité : *Hoc enim deerat, ut templa eas reciperant, quas lupanar ejecit.* S'il eût vécu sous l'empire de la convention, il n'aurait pas même pu le dire, car ce dernier degré de l'ignominie ne nous manqua pas. La révolution ne se fit pas des idoles d'or ou d'argent ; c'eût été trop noble pour elle. Elle les ramassa dans la fange : le régicide dressa des autels à la volupté. Les malheureux idolâtres de l'Inde ouvrent leurs temples à la prostitution, mais du moins ils ne l'adorent pas ; elle fait partie de leur culte, mais elle n'en est pas l'objet : nous étions à un degré au-dessous d'eux.

Et si l'on réfléchit bien à ce dernier opprobre réservé à notre malheureuse patrie, si l'on consulte en même temps l'histoire du siècle qui en était le témoin, on verra qu'il n'était que le très-juste châtiment de tout ce qui s'était passé sur le trône et autour du trône. Le jour où la déesse Raison fut présentée aux hommages de la France, dans la personne d'une prostituée, fut véritablement le jour des représailles de Dieu, pour de trop longs et trop éclatans désordres. Presque toujours le châtiment se trouve là où a été la faute.

Mais détournons nos regards de ce sinistre tableau. D'ailleurs, cette main puissante qui punit sait aussi faire sortir le bien de l'abîme du mal. C'est ainsi qu'à son insu la tempête révolutionnaire envoie le clergé français remplir une auguste mission. Séparé désormais de tout mauvais levain, il va porter dans tous les pays l'exemple de ses vertus. Le clergé catholique, objet de tant de déclamations, va être présenté à l'Angleterre et à d'autres états séparés de l'unité chrétienne, et les semences de charité et de vertu qu'il y jettera y germeront bientôt ; et tandis qu'il préparera peut-être ainsi les voies à un retour des peuples séparés du bercail, il se préparera lui-même par le malheur aux nouveaux devoirs qui lui seront imposés lorsque viendra le terme de son exil, lorsqu'il lui faudra travailler à la régénération de sa patrie.

L'Angleterre pourrait nous apprendre aujourd'hui quels fruits elle retire de l'hospitalité qu'elle lui accorda, et nous, nous savons ce qu'il a gagné à passer par le creuset du malheur. Il nous est revenu dépouillé de ses biens, mais retrempé dans la persécution; n'ayant plus ni palais ni riches abbayes, mais plus fort, parce que sa seule force lui

vient d'en haut, surtout ne pouvant plus se recruter par des motifs humains, mais seulement par le dévouement aux vertus évangéliques, tel enfin qu'il le faut pour ramener les peuples dans le chemin de la foi.

C'est ainsi que Dieu ménageait un puissant moyen de rénovation à ce peuple dont il avait voulu le châtiment et non la perte, la conversion mais non pas la mort. C'est pourquoi il ne le livra pas à la multitude de ses ennemis extérieurs, et il permit que cet esprit de *vertige et d'erreur* qui s'était emparé des conseils de la France, ne s'étendît jamais jusqu'aux chefs de ses armées. Ce fut sans doute par un dessein d'en haut, que de l'enthousiasme féroce de la convention sortit un grand bien pour l'indépendance du territoire. Cet enthousiasme s'épura en se communiquant à l'armée, et, tandis qu'il ne faisait qu'exciter le peuple aux massacres, il anima d'une flamme plus noble les braves soldats qui allaient tenir tête aux armées ennemies. Cet enthousiasme s'échauffa alors de l'amour de la patrie, et cet amour est une vertu. Ce qui engendrait des monstres à Paris fit des héros aux frontières.

Quelles que soient les circonstances où se trouve une nation quelque crime qui s'y soit commis, il y a toujours des devoirs à remplir envers la patrie. Défendre l'intégrité de son territoire est le premier. La coalition, qui n'était nullement *alliée du roi, qui ne venait point philosophiquement le remettre sur le trône* (1), mais que poussaient seulement l'égoïsme, parce que l'existence d'une république en Europe lui faisait peur, et la haine de la France parce qu'elle se souvenait de Louis XIV; la coalition menaçait la France d'un démembrement. Les armées de la république remplissaient un grand devoir en la défendant; voilà pourquoi elles ont honoré le nom français, sous un drapeau déshonoré par ceux qui les envoyaient.

C'est sans doute à cette pensée éloquemment développée dans les *Considérations sur la France*, qu'il faut attribuerla sévérité avec laquelle leur auteur traite l'émigration. Sans doute, ce fut un malheur pour les émigrés d'en être réduits à marcher contre leur patrie; mais leur patrie les avait mis hors la loi. Sans doute ce fut un malheur pour eux de se trouver avec des armées ennemies de leur patrie et d'eux-

(1) *Considérations sur la France.*

mêmes, qui, les exposant toujours au premier feu, semblaient prendre plaisir à les voir massacrer; mais en supposant même que l'émigration ait été une *erreur* (1), il faut convenir que ce fut une noble erreur, qu'il y eut quelque chose de bien beau dans ce réveil de la noblesse française, qui, croyant voler à la défense de son roi, courut se ranger sous les drapeaux d'un prince du sang, de tous ses biens n'emportant que son épée. Ce fut la dernière étincelle de l'esprit chevaleresque, flamme éteinte désormais, mais cette étincelle fut vive et brillante. N'ayant plus pour la soutenir que ce vieil homme français qui s'en allait tous les jours, la noblesse ne pouvait plus rien ni pour son roi ni pour sa patrie... Elle mourut.

L'auteur des *Considérations* explique cette impuissance par la dégénération et l'abâtardissement de la noblesse, qui, dit-il après Bernardin de Saint-Pierre, se faisait remarquer jusque dans le type de la figure. Cela n'empêcha cependant pas les émigrés de se faire glorieusement tuer, et, puisque l'illustre écrivain était en si bon train de justice distributive, que ne s'adressait-il à ceux qui s'étaient plu à amener cette dégénération, qui y avaient travaillé pendant deux siècles ? Que ne s'adressait-il à la royauté, qui avait tiré la noblesse de ses provinces, où elle était forte et puissante, pour l'annihiler à la cour ; qui, au lieu de défenseurs du trône, ne voulut trouver en elle que des valets; qui la couvrit d'opprobre, en séduisant ses femmes et en déshonorant ses filles. Si la noblesse ne pouvait plus rien, il fallait le reprocher à ceux qui lui ôtèrent ses armures de fer, pour la faire parader à l'OEil-de-bœuf, affublée de la livrée des antichambres royales.

On peut bien la défendre, aujourd'hui que comme corps elle n'existe plus, qu'elle ne peut plus exister, et qu'elle a si chèrement expié ses torts. On peut dire maintenant que ce fut aux prodiges de valeur qui illustrèrent ses derniers momens, que l'on vit combien avait été fausse et funeste la politique de Richelieu et de Louis XIV, révolutionnaires sans le savoir. Ce sont eux qui détruisirent, et Louis XIV fit plus, il avilit cette brave noblesse qui n'avait jamais manqué à la couronne dans ses jours de danger. Quand le peuple se rua sur le trône, ses défenseurs n'y étaient plus ; le trône les avait détruits. La politique de Louis XIV fut égoïste ; il ne songea qu'à son règne et il avait une de ces

---

(1) *Considérations sur la France.*

mains puissantes qui se passent d'appui. Mais il fallait songer à l'avenir : la mort vient ; la main puissante se glace ; et si la constitution de l'état repose toute entière sur cette main, il est perdu. L'histoire nous apprend que quand on s'appelle Charlemagne, Louis XIV, Napoléon, on n'a pas de successeur.

Au reste, le jugement du comte de Maistre sur l'émigration n'est qu'une de ces observations fort secondaires, une de ces applications de détail à laquelle nous n'aurions pas dû nous arrêter, si une accusation portée contre un corps tout entier n'acquérait une grande gravité, sous la plume d'un homme aussi supérieur.

Revenons à la pensée politique qui a inspiré les *Considérations sur la France*. Elle est en harmonie parfaite avec la théorie sociale que le comte de Maistre a développée dans tous ses écrits. Chez lui, tout se lie et s'enchaîne sans nul effort et avec un merveilleux ensemble. On peut dire que chacun de ses livres n'est qu'un chapitre différent d'un même ouvrage. C'est qu'il savait d'où il partait et où il voulait aller ; c'est que Dieu était le premier terme de son système philosophique ; c'est que la doctrine catholique était la mesure qu'il apportait dans l'appréciation de tous les faits humains. Avec cela, on ne sort pas de l'unité, et la multiplicité des détails ne nuit pas à l'harmonie de l'ensemble.

Armé du principe d'autorité, et repoussant le rationalisme qui, par la voix de l'école protestante, anarchise la société religieuse, et par la voix de l'école philosophique anarchise la société politique, il montre Dieu gouvernant l'une d'une manière, pour ainsi dire, immédiate par l'autorité d'un délégué spécial, et l'autre, d'une manière moins apparente, mais toute aussi réelle, par le moyen des pouvoirs temporels. De là sortent, d'un côté, son magnifique ouvrage sur la papauté et ses éloquentes philippiques contre la déclaration de 1682 ; d'un autre côté, ses doctrines sur la souveraineté temporelle, sur l'origine des sociétés et sur la formation des lois destinées à les régir, questions qu'il est d'autant plus intéressant d'étudier aujourd'hui, que les applications faites par l'illustre écrivain à notre ancienne constitution française sont tout-à-fait de circonstance.

Enfin, cette théorie du gouvernement temporel de la Providence conduisait nécessairement à l'examen d'une grande question. Il fallait expliquer le rôle que joue dans le monde le génie du mal, tous les

crimes publics et privés qui ensanglantent les annales de l'univers, toutes les catastrophes qui l'épouvantent, et cela sous l'empire de la Providence. C'est ici que se déploie dans toute sa majesté la théorie sociale de Joseph de Maistre. Parti du fait incontestable de la chute de l'homme, il applique à la société la doctrine toute catholique de la nécessité de l'expiation, de la réversibilité et de la solidarité. Les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, qui sont consacrées à ces développemens, sont un des plus beaux livres que possède la philosophie de l'histoire. Tous les faits humains viennent se plier sans peine à cette analyse neuve et éminemment chrétienne de la vie sociale. Tous paraissent concourir à en établir la vérité; mais aucun ne le fait avec plus d'éclat que la révolution française. Ce grand évènement devait servir naturellement d'introduction à la vaste théorie de Joseph de Maistre, non pas seulement à cause de son *actualité*, mais surtout parce qu'il en était la plus complète réalisation.

Cependant, nous devons le dire dès à présent; après avoir fait une large part d'éloges à la manière dont la société a été envisagée par l'illustre écrivain, une part nous paraît aussi devoir être faite à la critique. Cette grande et féconde pensée, que la chute appelle l'expiation, et que sans expiation il n'y a point de réhabilitation possible, est vraie, car elle est toute chrétienne, bien que le paganisme en ait eu connaissance; mais n'y a-t-il pas eu un peu d'exagération dans la généralisation de cette pensée? Ses applications à différens faits sociaux sont encore vraies; mais en conclure que l'expiation sanglante est une loi constante du monde, n'était-ce pas dépasser un peu les bornes de la vérité, par des conséquences plus hardies que légitimes?

L'humanité est apparue au comte du Maistre courbée sous le poids d'un anathème sanglant, ayant au front un sceau de malédiction qu'elle est sans cesse condamnée à laver avec le sang de ses enfans, et ne pouvant à tout jamais se régénérer que dans le sang. L'édifice social qui a Dieu pour base aurait aussi pour clef de voûte le bourreau, et pour ciment un sang sans cesse répandu et sans cesse renouvelé! Le grand philosophe a-t-il assez tenu compte du changement opéré dans l'état de l'humanité par la mort de l'Homme-Dieu? l'anathème n'a-t-il pas été effacé alors? Une expiation sanglante et permanente est-elle encore nécessaire pour effacer une tache originellement imprimée au front de l'humanité, ou bien cette expiation, qui était autrefois pour

elle une loi nécessaire et générale, a-t-elle été pleinement accomplie, et s'est-elle changée seulement en une loi accidentelle et particulière à chaque fraction de l'humanité, c'est-à-dire à chaque nation pour ses crimes particuliers? C'est ce que nous aurons à examiner avec tout le respect que mérite le génie peut-être le plus beau de notre siècle.

V. E. de Bonald.

ÉTUDE SUR SAINT BERNARD.

(1er article.)

L'humanité a ses héros dont elle proclame les noms à tous les siècles; gardes avancés qui la protègent, guides éclairés qui lui montrent la voie dans les ténèbres de l'avenir, providences visibles qui couvent sous leurs ailes d'innombrables populations qui, dans leur insouciance, ne manqueraient pas de s'égarer, hommes de miracles qui ressuscitent les nations lorsqu'elles sont déjà dans le tombeau, et accomplissent sur chaque famille des peuples cette mission d'en haut qui s'accomplit en grand, il y a dix-huit siècles, par le rachat solennel de l'humanité sur le Calvaire.

Le Verbe fait chair, émancipateur du monde tombé, créant l'homme nouveau dans le fragile enfant de l'Adam prévaricateur, appelant toute intelligence au don de la foi, jetant dans tous les cœurs l'étincelle ardente de la charité, ouvrant le ciel à l'espérance, nous apparaît comme le type divin et parfait de cette vie de dévouement immense, de soif du bonheur des peuples, du sacrifice jusqu'au sang, qui seul fait le véritable grand homme. Il n'y a pas d'autres héros pour l'humanité que ceux qui l'élèvent par des soins de mère, lui font faire le rude apprentissage de la vie à l'école d'une austère vertu, et ne reculent jamais pour la sauver et pour la défendre, fallût-il mourir sur une croix.

Quelquefois, il est vrai, l'on a appelé grands ces ravageurs de provinces, ces conquérans que le Ciel a jetés sur la terre comme ses fléaux, hommes également providentiels qui lancent leurs barques innombrables sur les mers et les laissent aller au souffle des vents, sachant bien qu'elles seront jetées sur les rivages où Dieu a des peuples à châtier.

Le monde les a contemplés avec une admiration mêlée de stupeur, comme il fait de la foudre et des torrens. Il pâlit devant eux, et toutefois il les nomme grands et héros. Mais ici, ne nous y trompons pas, les nations n'agissent point ainsi sans dessein. Dans leur admirable instinct de raison, elles voient toujours le bienfait d'en haut à côté du châtiment, et après les éclats de la foudre, elles bénissent Dieu de ce que l'air est plus pur, et de ce que la nature attristée reprend une nouvelle vie. Dès qu'une fois la terrible mission est remplie, dès que la Providence a fait germer son œuvre pour que plus tard elle prenne racine au milieu des débris, elle brise aussitôt ces instrumens de dévastation et de ruine; elle laisse respirer la terre. Le lit d'un fleuve qu'on a un instant détourné de son cours reçoit la dépouille de ces hommes qui ont fait trembler le monde, ou ils tombent dans les débauches d'un festin, et reconnaissent qu'ils vont mourir, ou, jetés sur une île au milieu de l'Océan, ils vieillissent avant l'âge dans un exil de douleur et dorment sous une pierre nue près du rivage, heureux d'avoir pu presser sur leurs lèvres, à leurs derniers soupirs, l'image de celui qui devra leur pardonner bien des forfaits qu'ils cherchent vainement à cacher sous le manteau de leur gloire.

Il est des époques où la vie morale ne se fait plus sentir dans le cœur des peuples. La Providence jette alors sur la terre un rayon de feu afin de rallumer cette vie prête à s'éteindre. Elle appelle alors un homme qu'elle va faire grand : elle le prend où il lui plaît, et s'il lui faut renouveler le prodige de Bethléem, il n'y aura pour cet autre sauveur du monde qu'une crèche au lieu de berceau, au lieu de couche qu'un peu de paille et des haillons. Lorsque cet enfant a grandi devant elle et devant les hommes, elle lui donne une longue mission de tutelle sur tout un peuple. Elle lui remet un glaive au lieu de sceptre, mais glaive plus redoutable que celui des plus grands capitaines, glaive qui terrasse sans donner la mort; elle lui remet le glaive de la parole, majestueuse puissance devant laquelle on s'incline, mais qui ne nous abat, vaincus et tremblans à ses pieds, que pour nous relever plus heureux ou plus forts.

Saint Bernard fut ce tuteur que la Providence donna au monde chrétien dans les premières années du XIIe siècle. Les naïves légendes nous apprennent que ce grand homme fut annoncé à son siècle pendant qu'il était encore dans le sein de sa mère. Elle crut dans un songe

donner le jour à un chien, dont les forts aboiemens se faisaient entendre par toute la terre. Un bon religieux, qu'elle consulta sur ce prodige, lui assura qu'elle serait mère d'un grand saint destiné à la garde de l'église.

La pieuse Alix, digne d'être la mère de cet autre Samuel, n'oublia jamais les paroles prophétiques du saint vieillard; elle cultiva cette plante qui devait croître à l'égal des cèdres, et, au milieu d'une famille nombreuse, veilla, pour la garder au Seigneur, sur cette âme d'ange qui avait pris dans son sein la fragile enveloppe mortelle. Confié par elle, dès ses plus jeunes années, à des mains pures et habiles, le jeune Bernard se forma, dans l'école des prêtres de Châtillon, à la science et à la pudeur. Cette époque heureuse de la vie, où le cœur s'ouvre à la vertu comme le calice des fleurs aux tièdes haleines du printemps, s'écoula pour lui dans toute l'innocence et la candeur qui en fait le plus doux charme. Cette ame ardente, qui ne s'était pas encore devinée elle-même, était ainsi lentement préparée par ce calme profond aux luttes du cœur qui, plus tard, devaient s'achever dans la solitude.

Bientôt, toutefois, les orages grondèrent; de vagues inquiétudes viennent gonfler le sein du jeune homme, jusque là bercé dans les joies paisibles de l'enfance. Les passions se soulèvent; le monde l'appelle; la volupté lui sourit. Pour être l'heureux de la terre, que lui manque-t-il? Mais il faut à Bernard des jouissances moins éphémères, et cette ame, qui veut demeurer vierge, va éteindre dans une eau glacée la dangereuse étincelle qu'un regard a pu enflammer.

Dès ce jour, la chair est domptée, le monde est vaincu, et le généreux martyr n'a plus qu'à choisir l'asile où il tressera en paix sa couronne.

Cet asile, c'est un cloître. Lorsqu'un cœur d'homme ne se sent pas fait pour la terre, que nul objet créé ne peut assouvir sa soif immense d'amour, et qu'au delà de ce qui frappe nos regards un instinct secret lui montre sans cesse de saintes joies dont celles de la terre ne sont qu'une image, d'enivrans concerts qu'il n'a pu entendre dans la vallée des tribulations et des larmes; lorsque cette intelligence voit avec dédain s'agiter autour d'elle des passions avides et brutales, et qu'elle a horreur de toucher cette boue, comme la colombe elle se hâte de prendre son vol; elle se dirige vers la solitude où son Dieu l'appelle. L'ame dit au monde l'adieu éternel, et le seul vœu qu'elle forme en le

quittant, c'est de lui arracher quelqu'une de ses victimes pour les entraîner avec elle au pied des sanctuaires.

Paisibles solitudes qui fûtes le lieu de repos de tant de générations, vous n'êtes plus autour de nous ; nous ne voyons de vous que le reste de vos débris et la cendre de quelques tombeaux. Hôtelleries silencieuses, où les ames de foi du moyen-âge venaient se délasser des fatigues de la vie, pour faire avec plus d'assurance le voyage de l'éternité ; ah ! que d'ames vous demanderaient encore ! Il y a tant d'amertumes et de déceptions dans la vie ! tant de liens qui se brisent ! tant de cœurs que le malheur ulcère ! vous prêteriez votre ombrage à ces générations épuisées, et le monde qui s'est lassé à la peine irait reprendre dans ce mystérieux sommeil la force qu'il n'a plus pour traverser les âges.

Avant de se manifester à la terre, le saint, le réformateur, le chef des peuples, l'orateur du christianisme, dresse sa tente dans un désert. Cîteaux recueille le transfuge du monde avec les compagnons que son éloquence lui a gagnés. Mais il lui faut bientôt une solitude plus profonde. Clairvaux s'élève dans la vallée de l'Absynthe. Là, le nouveau Moïse méditera long-temps sur les malheurs de son siècle pour essayer de le rendre à la vie. La tâche est rude, le travail est long et amer ; le saint en comptera toutes les angoisses ; il n'en repoussera que la gloire. Les cloîtres réformés, les schismes éteints, les populations éclairées contre l'erreur et ramenées à la foi, les pontifes et les rois guidés par le dernier des pères de l'église, l'Occident remué une seconde fois et jeté sur l'Asie pour aller demander aux enfans du prophète de l'islamisme le droit pour l'Europe chrétienne de s'agenouiller sur le tombeau de l'Homme-Dieu ; voilà les prodiges d'un demi-siècle de travaux entrepris par un cénobite, qui n'a d'autres armes que celles d'une foi vive, d'une humilité profonde, fragile roseau dont la toute-puissance céleste se servira comme d'un levier pour remuer le monde.

Je sens que les bornes d'un article ne me permettent pas de rappeler ici dans leurs touchans détails tous les faits qui se rattachent à ce grand homme ; ce sont des matériaux précieux légués par les naïfs chroniqueurs à celui qui voudra tracer dans un cadre immense la vie de saint Bernard. J'ai dû songer que je n'écrivais pas une histoire, et que si mon sujet perd le charme des légendes contemporaines, il doit racheter par des considérations d'un autre intérêt ce qu'il ne peut retracer sans dépasser ses limites. Je n'ai pas voulu faire une compi-

lation plus ou moins heureuse des historiens de l'abbé de Clairvaux ; mais offrir au lecteur un drame élevé et rapide dans lequel parussent les grandes figures d'une époque historique célèbre, dominées elles-mêmes par la figure plus grande encore de celui qui joua le rôle de pasteur et de père au milieu des populations, entraînées par le secret prestige de son éloquence et de ses vertus.

L'élément social du XIIe siècle s'offre à nos regards sous le double aspect qui caractérise surtout le moyen-âge; d'un côté, la prodigieuse force vitale de l'humanité qui entre dans son adolescence, et de l'autre, son impuissance à s'harmoniser dans une noble et majestueuse unité, comme ces obélisques gigantesques qui, pour s'asseoir sur leur base, vacillent d'abord, et menacent quelques instans d'une chute prochaine; mais que le doigt de quelques hommes suffit pour fixer à jamais; époque de tiraillement et de travail, d'efforts inouis de l'esprit pour se dégager des liens qui l'entravent, pour dépouiller sa laideur et sa lèpre, ainsi que l'or qui bouillonne dans le creuset avec d'impurs mélanges ; tableau riche d'effets, où l'ombre rude et tranchée donne à la lumière l'éclat qui naît du contraste; âge de déchiremens, de malheurs et de crimes, mais âge de première renaissance d'un monde qui soulève la tête, commence à secouer les fers de la barbarie et va renouer la chaîne brisée après Charlemagne pour en continuer les magnifiques anneaux jusqu'aux temps modernes.

Aux jours où saint Bernard préparait, dans la solitude de Clairvaux, ce qu'on pourrait appeler les merveilles de son règne, l'Occident était dans l'attente; il ne tremblait plus, car l'an mil était passé : il n'avait plus à l'oreille le premier bruit de la trompette de l'archange criant aux morts de sortir du tombeau : guéri des frayeurs de son enfance, il avait eu le temps de voir qu'il était trop près du tombeau pour mourir encore. Une première lutte contre l'Orient lui avait dévoilé toute sa force. La première croisade l'avait mis hors de page, et ce jeune barbare, en chevauchant sur les chemins de la gloire, avait trouvé les élémens d'une civilisation aux lieux où la foi lui avait montré un sépulcre à conquérir. L'ébranlement est alors donné au génie européen. Des généraux! des guides! et l'affranchissement de l'humanité s'opère; lente, mais solennelle recomposition du monde qui prit naissance dans la sainte indignation d'un pélerin à la vue des maux de ses frères dans la Palestine.

Bernard sera ce guide des peuples. A peine l'homme de Dieu, pour conserver l'expression des chroniques, a entendu la voix intérieure qui l'appelle, qu'il se met à la tâche que le doigt de la Providence lui a marquée. Dans la solitude, qui fait ses délices, comme dans ses courses à travers l'Europe, il n'a qu'une pensée qu'il réalise en œuvres admirables. Le mot profond qu'il s'adressait dans la vallée de l'Absynthe, *Bernarde, ad quid venisti? Bernard, qu'es-tu venu faire ici?* est le secret de cette grande ame. Elle sent qu'elle a une magnifique destinée à remplir; elle n'a pas un moment de relâche qu'elle ne l'accomplisse. Mais, pour que le triomphe soit plus frappant, comme si la Providence jalouse s'en était réservé toute la gloire, c'est ce moine d'une complexion délicate, un jeune religieux à qui les légendes donnent la beauté d'un ange et la pudeur d'une vierge, qui se trouve choisi comme le Samuel destiné à relever la gloire du sanctuaire et à porter avec grandeur, devant les rois et les peuples, cette parole qu'on a nommée d'une manière sublime la parole de Dieu.

Il était réservé au christianisme de donner en spectacle au monde l'héroïsme de l'humilité et de l'abnégation de soi, la gloire dans la fuite même de la gloire. C'est là surtout ce qui rehausse l'éclatante mission de saint Bernard. Laissez-lui sa chère solitude, il ne demande rien au monde qu'il a quitté. S'il parle avec véhémence contre les mœurs dépravées du siècle, s'il appelle dans le désert avec l'entraînement de l'éloquence toutes les ames dont le monde n'est pas digne, si les épouses et les mères sont réduites à retenir auprès d'elles leurs époux et leurs enfans, de peur qu'ils ne soient enrôlés sous les drapeaux du conquérant du Christ; si les applaudissemens des multitudes le suivent à travers l'Italie, l'Allemagne et la France; s'il est l'oracle des conciles, le maître des souverains pontifes, le conseiller des rois, ce n'est ni l'ambition ni la gloire humaine qui l'arrache aux murs silencieux de Clairvaux.

Déjà l'homme de la Providence est à l'œuvre. Il attaque son siècle dans ce qui en est la plaie la plus hideuse. Prêtre, il sent combien sont funestes les scandales du sanctuaire. L'influence des cloîtres était prodigieuse au moyen-âge; l'on pourrait même dire qu'une grande partie du monde civilisé était là. La pensée s'y était réfugiée comme dans un asile, et, depuis leur décadence, les lettres étaient venues demander l'hospitalité du monastère et s'abriter sous le capuchon des moines. Le

cloître devait donc dominer toutes les intelligences ; car le pouvoir, c'est une idée qui règne. Les chroniqueurs, les poètes même, les artistes, sculpteurs ou architectes, étaient des moines pour la plupart ; les évêques les plus puissans et les plus illustres étaient tirés des ordres religieux, et au temps de saint Bernard la France dut sa prospérité matérielle à la sage administration de Suger, abbé de Saint-Denis. Mais, si la religion tenait en quelque sorte le sceptre, et commandait en souveraine à tous les esprits, elle n'avait pas le même empire sur les mœurs. Les désordres étaient partout, et les hommes du cloître trouvaient dans un luxe et une oisiveté funestes l'aliment des vices les plus grossiers et des scandales les plus déplorables.

Avant saint Bernard, le bras de fer de Hildebrand avait frappé l'hydre des mauvaises mœurs ; mais le monstre revenait toujours s'asseoir dans le sanctuaire. L'ordre de Cîteaux, fondé par saint Robert, et dans lequel saint Bernard était entré comme novice, se distinguait alors par une discipline plus sévère. Clairvaux devint à son tour une pépinière féconde. Les compagnons de saint Bernard, formés à toutes les vertus monastiques, se répandirent sur le sol de l'Europe, relevèrent aux yeux des peuples l'honneur du cloître dégradé, et forcèrent par leur exemple les ordres les plus relâchés à se remettre sous la règle de leurs saints fondateurs.

Saint Bernard était l'ame de cette grande réforme. L'autorité immense que son génie et ses vertus lui avaient acquise est toute employée à la grande œuvre dont il a compris l'importance. Consulté de toutes parts comme l'oracle de tous les ordres, les règles qu'il leur dicte, les fortes remontrances que son zèle lui inspire les arrachent enfin à leur sommeil de mort.

Suger et les moines de Saint-Denis quittent le luxe mondain introduit dans cette abbaye célèbre. Saint Bernard achève le travail que l'ardent et terrible Grégoire VII n'avait qu'ébauché, malgré sa puissance.

J'insiste sur le service immense rendu par cette réforme au monde chrétien. Pour quiconque a étudié le moyen-âge, il est aisé de voir que ce n'était pas une tâche facile. Il fallait un génie de premier ordre comme saint Bernard, patient et énergique tout à la fois, joignant la parole haute et sévère de l'apôtre et du prophète, aux pressantes sollicitations de l'ami et du père.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'abbé J. H. Michon,
Supérieur de l'École des Thibaudières.

Invective.

(**Souvenirs de 1828.**)

Quoi ! l'on s'étonnera qu'après tant de travers,
De vices et d'ennuis jetés sur l'univers ,
Je flétrisse aujourd'hui d'un arrêt misanthrope
L'art hideux dont Mayence empoisonna l'Europe ?
Oui , dût-on m'en punir , j'ai souhaité vingt fois
De la presse expirante étouffer les cent voix ,
Détruire odes , romans , brochures , élégies ;
Vous surtout, que je hais , plaintives mélodies ;
Jusqu'au vieux *Moniteur* aux articles géans ,
Jusqu'au jeune alphabet qu'épèlent nos enfans ;
Jusqu'aux refrains bavards de l'affiche ordinaire,
Des nouvelles du jour trompette débonnaire.
L'un diffame un ami pour obtenir du pain ,
Et confesse au public les péchés du prochain ;
L'autre, écrivant un livre entre deux commissaires,
Entraîne sans façon ses lecteurs aux galères ,
Et, le corps tout meurtri par l'infâme collier,
Professeur émérite , il instruit l'écolier.
La tendre Sévigné, sans quitter sa famille,
Put s'immortaliser en adorant sa fille :
Notre temps aime mieux cette vive beauté
Qui , veuve d'une armée , à la postérité
Léguait dernièrement, par les mains d'un libraire,
Le long procès-verbal de son vaste adultère.
Mais d'un Welche ignorant vous détournez les yeux.
Courage! dites-vous ; vas , poursuis , malheureux ;
Le pâle oiseau des nuits doit craindre la lumière
Du fanal éternel allumé sur la terre ;
Pour sauver nos enfans , proscris l'art insensé
Qui lègue à l'avenir les leçons du passé,
Et que, pour satisfaire à ta crainte frivole ,
On supprime la presse et bientôt la parole.

Que répondre?... Faut-il, changeant du blanc au noir,
Jeter l'arc à vos pieds pour prendre l'encensoir,
Et, riant le premier de mon apostasie,
Jusqu'à la politique enfler la poésie?
Renier ma pensée! Oh! non, mille fois non :
Si vous n'avez pas tort, je puis avoir raison.
Je veux à ce sujet vous rimer une histoire;
Faust lui-même, dit-on, en traça la mémoire
Sur un noir parchemin qui, du temps insulté,
Brille de tout l'éclat de son antiquité.
Le style en brave un peu les muses du classique :
Le moyen qu'un sorcier ne soit pas romantique?
« Il était nuit, au fond d'un antre retiré,
Des regards du soleil à jamais ignoré,
A la pâle lueur de la lampe gothique,
Du grand homme qui veille astre mélancolique,
Astre qui voit ses jours et ses nuits sans repos,
Comme un œil éternel ouvert sur ses travaux,
Faust dormait. On eût dit que sa main languissante
Fléchissait sous le poids de sa tête puissante.
Autour de lui gisaient dans un ordre confus
Mille instrumens divers des mortels inconnus.
Ces chiffres qui, du temps levant les sombres voiles,
Font lire l'avenir sur le front des étoiles;
Des parchemins chargés de mots affreux, discords,
Qu'empruntent les vivans à la langue des morts,
Et qui, troublant la tombe au milieu des ténèbres,
Convoquent les défunts à des danses funèbres.
» Près du fauteuil gothique où dormait le docteur,
La presse était muette aux pieds de son auteur;
Du présent au passé cette invisible chaîne,
La presse, écho lointain de la parole humaine,
La maîtresse du peuple et la reine des rois,
Elle était là sans vie, et sans gloire, et sans voix,
Comme l'oiseau naissant qui, repliant son aile,
Semble douter encor de la brise fidèle;
Comme un brik immobile à la grève attaché,

Comme un dogue attentif près du pasteur couché.
Faust semblait fatigué d'un sommeil plein de songes,
Et sur son large front des pensers de mensonges,
Tels que le flot pressé par le flot qui le suit,
Passaient et repassaient, sombres comme la nuit.
Il rêvait. Non, jamais rêve diabolique
N'agita d'un mortel le sommeil prophétique.
Il n'est pas seul... Un être... Oui, c'est lui, le Démon!
L'être maudit du ciel, c'est lui! l'être sans nom!
De lumière et de nuit effroyable mélange;
Un homme, il ne l'est point, et ce n'est plus un ange.
C'est bien là son regard. Faust se courbe, éperdu,
Sous l'œil qui tient l'oiseau dans les airs suspendu.
La foudre sur ce front a gravé l'anathème;
Sa vie est un long crime et sa voix un blasphème.
Des cris de la douleur son oreille a besoin :
Quand cet être sourit, le malheur n'est pas loin.
» Il désignait du doigt des ombres fantastiques
Qui l'entouraient au loin de leurs danses magiques :
On voyait la Licence au bonnet phrygien,
La Vengeance au cœur noir qui ne pardonne rien,
Le Scandale aux cent voix, le hideux Fanatisme,
Montrant Machiavel au sombre despotisme;
Enfin, le noir essaim des Vices, des Erreurs,
Unissant à la fois leurs mains et leurs clameurs.
Tous admiraient de Faust l'ouvrage tutélaire,
Tous inclinaient leurs fronts et le nommaient leur père.
» Faust les repoussait tous, au ciel levait les bras,
Cherchait une prière et ne la trouvait pas :
Le regard infernal, pénétrant ses pensées,
Arrêtait l'oraison sur ses lèvres glacées.
Il voyait l'avenir sombre dans le lointain;
Il voyait la Débauche enfantant l'Arétin.
« Gloire à toi! » s'écriait le terrible génie.
Il voyait la Révolte allumant l'incendie,
Un peuple furieux assassinant un roi,
Et le Démon joyeux lui disait : « Gloire à toi! »

Et Faust criait, pleurait, s'agitait en délire,
Et le Démon joyeux riait d'un affreux rire,
De ce rire effrayant qu'arrachent les douleurs,
Quand la voix est sans cris et que l'œil est sans pleurs;
Triste et dernier effort de la faible nature,
Qui, près de succomber, sourit à la torture.
Honteux, désespéré, Faust invoqua les cieux;
De son œuvre fatale il détourna les yeux,
Et sa main se leva pour la réduire en poudre;
Lorsqu'à travers les airs sillonnés par la foudre,
Le grand homme entendit, plein d'un espoir divin,
Gémir lointainement l'hymne du séraphin.
« Gloire à Dieu! disait-il, gloire à sa créature,
» Qui d'un nouveau soleil éclaire la nature.
» Hélas! l'homme bientôt en souillera le jour.
» L'homme profane tout, oui, tout, jusqu'à l'amour.
» Le bien se change en mal pour sa race hardie;
» Dieu créa la lumière, elle en fit l'incendie.
» Mais, sur nos harpes d'or, chantons l'hymne sacré;
» A ce mortel pieux du Seigneur inspiré.
» La fille du Péché, la honteuse Ignorance,
» A vu crouler son trône et tomber sa puissance.
» Faust a su du génie éterniser le cours;
» Le savant peut mourir, le savoir vit toujours.
» La pensée à l'oiseau semble emprunter son aile,
» Et d'un père qui meurt c'est la fille immortelle! »

A. Nettement.

DE LA REPRÉSENTATION NATIONALE

SOUS LES ANCIENS ROIS DE FRANCE

ET DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

La constitution politique d'un peuple est telle, que son ensemble apparaît toujours dans une majestueuse unité, et qu'il n'appartient pas à l'individu de la briser par des systèmes arbitrairement conçus, sans entraîner des secousses profondes dans la société et des bouleversemens inévitables dans les lois qui la régissent. Or, la constitution française, restée presque sans exemple dans les annales du monde pendant quatorze siècles, a subi des usurpations successives et individuelles qui ont changé l'existence de notre monarchie, héréditaire et représentative. Il nous importe de les signaler parce qu'elles feront jaillir de vives clartés sur les événemens et sur les hommes qui, de destructions en destructions, ont fait table rase d'un édifice politique, protecteur de toutes les libertés publiques dans les temps de sa durée, et colonne inébranlable de la foi de nos pères!

Dès les premières ébauches de la monarchie française, Clovis, vainqueur d'une partie du territoire de la Gaule, fixe le siége de la puissance royale à Paris. Un concile a lieu sous son règne, et les assemblées d'états sont taillées sur le modèle de cette réunion épiscopale. Un conseil, composé d'évêques et de capitaines francs, se forme autour de la royauté pour éclairer la politique, et la nation entière, disséminée sur le sol des vaincus, est admise dans des assemblées générales, pour y apprendre les nécessités du moment et contrôler le gouvernement du roi.

Telles se montrent, dans notre histoire, ces assemblées nationales qui tenaient leurs séances dans deux saisons différentes et que les chroniqueurs désignent sous le nom de *Grandes revues des mois de mars et de mai.* L'unité de la nation s'élabore déjà pour éclater avec plus de grandeur dans les siècles à venir; le peuple de la race mérovingienne entre dans l'administration et laisse la direction gouvernementale à son chef. Il y a là de magnifiques fiançailles célébrées au milieu des tribus frankes qui s'allongent dans la plaine, comme prêtes

à courir sur un champ de bataille, et le pavois du *fier Sicambre* est l'union symbolique du peuple qui élève la royauté dans les hautes régions de l'unité civilisatrice.

Charlemagne réunit la victoire et la science dans un même faisceau de gloire qui rayonne sur ces institutions populaires. Un travail de connexion se fait sentir dans la société; l'amalgame des vainqueurs et des vaincus, des Franks et des Gaulois, se manifeste dans les convocations du Champ-de-Mars, et les évêques, élus par les masses religieuses, y défendent les intérêts des habitans des villes. Tous les germes de liberté paraissent à la fois : les capitulaires se préparent et se discutent dans le conseil royal; mais les assemblées provinciales doivent les accepter ou les rejeter, suivant l'impulsion de la conscience publique.

Déjà le soleil de la monarchie représentative commence à pâlir. Le grand empereur n'est plus, et le poids de sa couronne est trop lourd pour la tête de ses successeurs. Les capitaines qui l'ont accompagné dans ses expéditions lointaines vont rompre le joug de l'obéissance, et la faiblesse des rois servira de bouclier à leur usurpation. Les plaids particuliers remplacent les assemblées de la nation : le conseil du roi prend le nom de parlement et devient une puissance tracassière qui s'arrogera plus tard les cours de judicature. La féodalité s'implante dans le sol, et ses nombreuses ramifications s'étendent sur tout l'empire.

Quoique l'usurpation féodale ne fût pas absolue en France comme dans le reste de l'Europe, elle n'en consacra pas moins le règne de la force en faisant passer la vieille liberté franke sous les fourches caudines. La lutte de l'esprit cessa devant l'épée du baronnage, et la division du pouvoir, en brisant l'unité nationale, personnifiée dans la personne du roi, dut entraîner, par une pente inévitable, l'esclavage lourd et pesant des mille petits états qui surgirent dans le grand empire de Charlemagne. C'est alors que le peuple, fatigué de discordes, tomba dans l'indifférence et l'oubli des affaires publiques.

La dynastie carlovingienne, faible et languissante, rend le dernier soupir entre les bras de la féodalité. Le trône est déclaré vacant, et tous les ordres de la nation, réunis par les mêmes intérêts et les mêmes désirs, donnent la pourpre à un homme puissant, au comte de Paris, fils de Hugues-le-Grand et aïeul de Robert-le-Fort, dont l'arbre généalogique remonte à Clovis. L'avénement de la troisième race n'est point,

comme on a voulu le voir depuis 1830, le triomphe d'une minorité active contre une majorité passive ; mais, au contraire, l'hommage du peuple entier à un principe déjà reconnu, à cette monarchie représentative qui, dans la marche progessive des temps, au milieu des réactions et des tourmentes religieuses ou politiques, ne fera jamais faute ni aux promesses du ciel, ni aux espérances de l'avenir !

Le clergé plante sa bannière sur le gouvernement de Hugues-Capet : la réaction populaire de la monarchie française commence avec lui, mais il agit avec prudence pour ne pas donner l'éveil aux châtellenies qui s'endorment sous les armes. Le peuple respire enfin ; la fusion des races s'accomplit ; il n'y aura bientôt plus que des Français sur le territoire de la Gaule. La liberté va renaître à l'ombre de la croix chrétienne, et le clergé national célèbre son baptême dans le sanctuaire qui est ouvert à tous, au riche comme au pauvre, au vassal comme au baron !

Les parlemens des provinces protégeaient à leur tour ce noble mouvement de la civilisation, en soutenant les plaintes des vassaux contre les justices seigneuriales. Une lutte longue, active et profonde, s'établit entre le principe territorial et le principe politique qui tendait à battre en brèche les systèmes féodaux, au milieu même de leur extension et de leur puissance : elle était alimentée par la royauté, par le clergé et par les parlemens, officiers de la couronne. L'unité ne pouvait pas renaître, large et féconde, au milieu de ce pénible enfantement ; mais l'idée monarchique flottait au-dessus de tous les esprits, et le souffle de sa puissance, plutôt morale que positive, devait former les communes.

Un élan universel, préparé par la politique des rois, soulève les habitans des bourgs contre leurs seigneurs : Louis-le-Gros applaudit aux efforts du peuple qui se réveille sous sa main, bourgeois dans les villes et serf affranchi dans les campagnes. La société fait le premier acte de son indépendance au douzième siècle ; elle acquiert *une charte de commune, un code pénal, un code civil, toute une législation sociale* (Guizot).

Le tiers-état se montrera bientôt dans les affaires publiques. Il naîtra des deux influences corrélatives des principes communaux et politiques, et de l'importance des *villes libres*. La force des chose favorise son développement matériel : la propriété, trop large d'abord, res-

serre ses limites, et l'élément libre de la société française déborde partout. Nul doute que les états-généraux n'eussent repris leur place dans l'administration du royaume, si le mouvement religieux et sublime qui remua si puissamment toutes les populations de la chrétienté n'eût agi dans un sens inverse. Il est vrai de dire, cependant, que les croisades, tout en retardant la restauration des assemblées nationales, servirent à consolider la monarchie; car les barons, préférant abandonner leurs possessions féodales, plutôt que de rester oisifs dans leurs châteaux, se couvrirent de dettes pour aller mourir sur le tombeau du Christ, et le tiers-état s'enrichit de leurs dépouilles.

Sous Philippe-Auguste, la royauté élargit ses domaines par ses conquêtes, centralise le pouvoir entre ses mains, constitue un parlement plus solide et fait avancer la société jusqu'aux limites du gouvernement absolu. Saint Louis donna le premier signal du retour à la monarchie représentative et à l'unité nationale; il assembla les états, et tous ses actes législatifs firent éclater une force inconnue jusqu'alors à l'autorité du roi, par *les établissemens des métiers de Paris* et ses autres statuts sur des matières d'un intérêt général.

Nous voici arrivés au règne de Philippe-le-Bel, l'auteur de la représentation communale dans les états-généraux : avant d'entreprendre l'énumération des travaux de ces assemblées sous nos rois, nous croyons devoir faire connaître leur organisation politique à nos lecteurs.

Dès les premiers temps, on adressait les commissions aux anciens pairs, qui réunissaient les trois ordres de leurs provinces et amenaient leurs députés avec eux : les bailliages et les sénéchaussées étaient chargés de leur juridiction. Plus tard, le roi envoya ses mandemens à ses baillifs et sénéchaux, qui les signifiaient à leurs commissions particulières par des sergens; « Assavoir (1), pour le regard de l'ordre du « clergé et en tous les bénéfices du ressort ou séneschaussée, pour la « noblesse, en tous les fiefs, terres et seigneuries qu'ils possèdent au « dedans du même ressort, et pour le tiers-état, par toutes les villes, « villages et paroisses y ressortants, avec intimations qu'ils aient à se « trouver au jour et lieu assignés, en la ville capitale du bailliage ou « séneschaussée, apporter leurs plaintes et faire élection d'un ou deux,

(1) Mémoires.

« ou tel nombre qu'ils aviseront, députés de chacun ordre pour se
« trouver en l'assemblée générale des états.

« Au jour de l'assignation, après lecture faite publiquement par le
« greffier, au lieu et siége principal du bailliage ou séneschaussée, des
« lettres patentes du roy sur lesdits états à chacun son tour appelés,
« sur le registre, le bailly ou séneschal, ou son lieutenant y séant et
« président, comme chef de la justice du pays, assisté de ceux du
« clergé, de la noblesse et du tiers état qui se trouvent présens, fait
« les exhortations et remontrances requises pour le sujet de l'assem-
« blée, prend et reçoit le serment des présens et assistans d'élire et
« députer aucun d'entre eux, du même ordre, personnes de mérite,
« de probité, de vertu, affectionnés au bien du peuple et de l'état,
« pour se trouver en l'assemblée générale au jour et lieu ordonnés par
« Sa Majesté, et là, suivant le cayer qui leur sera mis en main, repré-
« senter leurs plaintes et doléances y contenues. »

L'élection faite, chaque ordre, retiré à part, *advisoit aux plaintes et doléances* qu'il avait à faire et en dressait les cahiers. Pour éviter la confusion et l'encombre, dix ou douze membres, *gens d'intégrité*, *de probité et d'expérience*, rédigeaient ces cahiers et prêtaient l'oreille à toutes les personnes *utiles et salutaires au public*.

« A Paris (1), les commissions étaient adressées au prévôt de Paris
« pour la convocation des états de la prévôté et vicomté, mais aussi
« aux prévôts des marchands et eschevins de la ville pour la convoca-
« tion qui se fait en chambre de ville. On y décerne mandement aux
« quarteniers, qui sont au nombre de seize, pour avertir dix des plus
« notables de chaque quartier, partie officiers, partie bourgeois, pour
« s'y trouver. Tous les conseillers de la ville, au nombre de vingt-six,
« et les seize, qui sont aussi mandés ensemble, les principaux maîtres,
« comme orfèvres, fourreurs, drapiers, qui s'assemblent chacun à
« part pour conférer entre eux à ce qu'ils pensent être nécessaire à
« leur état et vacation, et en dresser mémoire qu'ils portent pour être
« employé ou joint aux cayers de la ville. On choisit par élections
« douze ou quinze gens de probité pour voir les mémoires et plaintes,
« et dresser et compiler le cayer, y ayant à cet effet un tronc en la
« chambre de ville, outre les publications qui se font à jour de fêtes et

(1) Mémoires.

« dimanches et prônes des églises paroissiales, pour avertir les per-
« sonnes qui auraient quelques plaintes à faire, afin de les déposer au
« tronc et faire le cayer des députés. »

Ces cahiers étaient relus dans chaque bailliage ou sénéchaussée, et signés par les députés de chaque ordre. Une ordonnance du roi ou du prévôt de son hôtel annonçait la convocation des états la veille de leur réunion, et la publication était faite *au son de trompe et cri public*, *avec affiches ès lieux et endroits les plus célébrés de la ville*. Le lendemain les députés dressaient un registre, en forme de procès verbal, *de l'enrôlement et évocation des pays, gouvernemens, provinces, séneschaussées et bailliages de ce royaume; enregistrement des noms, prénoms et qualités et vérification de leurs pouvoirs*. On procédait à l'élection d'un président : le prévôt des marchands de la ville de Paris était ordinairement élu à la majorité des suffrages; il était chargé de recevoir les voix de chaque bailliage pour l'élection d'un greffier et de deux évangélistes, ou rapporteurs des délibérations; après quoi, l'assemblée commençait ses travaux; chaque bailliage recueillait ses voix, et on les classait au nombre de douze appelées *gouvernemens*.

Voilà donc quelle était la convocation et la tenure des états-généraux dans tous les temps de leur durée. L'opposition était la source la plus féconde de cette société, libre enfin des langes qui l'avaient retenue si long-temps dans son berceau, et les rois, quittant les adulations des cours, venaient entendre la voix du peuple qui lui présentait ses doléances écrites dans les cahiers des bailliages. L'élément représentatif était l'essence pure de notre monarchie, et l'Europe féodale jetait des yeux craintifs sur la France, que Dieu semblait avoir choisie pour être l'initiatrice de la liberté sur le continent occidental. C'est alors que les assemblées nationales, représentant admirablement tous les principes religieux, territoriaux, communaux et politiques, et source de toute indépendance, consacrèrent la loi de l'hérédité monarchique comme la base fondamentale de tout intérêt national et de toute existence sociale et politique.

La restauration des états-généraux dans le gouvernement français, par Philippe-le-Bel, au milieu de ses démêlés avec le pape Boniface VIII, marche presque de front avec l'anéantissement des templiers, ce corps homogène et compacte, dernier rempart de la féodalité. Les états eu-

rent leur part dans la destruction de cet ordre. La bourgeoisie, cet élément nouveau qui entrait dans les affaires publiques, aidée par l'alliance de la cour et par l'avidité du roi, commença ce duel à mort qui conduisit mourir tant de barons sur le bûcher. Deux nations se trouvaient en présence : l'une déjà vieille et pleine d'arrogance, s'épuisant au milieu des richesses recueillies autrefois dans les sillons de la gloire, et l'autre, toute jeune, l'espérance dans le cœur et l'avenir dans la tête : l'arrêt de mort avait été prononcé dans les secrets desseins de la providence; la civilisation était négative pour les chevaliers du Temple.

Les états fixent désormais la constitution politique de la France ; ils préparent l'affranchissement des serfs de la couronne sous Louis X, et vont exercer une influence salutaire dans la grande lutte de la nationalité française contre la nationalité anglaise. Chacun voudra combattre autour de son roi, et mériter le titre de *bon français*.—Cette guerre si longue, si terrible, laisse de si longues traces dans le souvenir de ces deux peuples, que leur inimitié sera éternelle.—Les victoires anglaises viennent s'appuyer sur la lance des chevaliers félons qui combattent contre leur mère-patrie; mais le tiers-état veille à ses intérêts commerciaux qui s'y trouvent compromis; et Philippe de Valois cautérise sa plaie au milieu des états en favorisant ses poursuites contre les créances de la noblesse.

L'assemblée nationale règle les impôts, l'administration et la justice, sous Jean II, et vote des levées d'hommes pour repousser les vainqueurs de Crécy, elle confère le titre de lieutenant-général du royaume au Dauphin après le désastre de Poitiers, sous la captivité du roi, et sauve les finances pendant les convulsions intérieures de la Jacquerie, où Robert-le-Coq et Étienne Marcel soulèvent les masses pour leur apprendre la révolte.

Ces terribles leçons vont porter leurs fruits un demi-siècle plus tard.

La démence de Charles VI a éclaté ; les réactions sanglantes des Bourguignons et des Armagnacs déchirent la France. Jean-sans-Peur s'entoure des factieux et des bouchers de Paris, sur lesquels il a pris une espèce de dictature. Tout craque dans l'intérieur ; un nuage noir passe sur nous. Les listes des proscrits et les *ordonnances cabochiennes* circulent de toutes parts ; un roi d'Angleterre s'assied au Louvre avec le titre de roi de France et veut ranimer le cadavre de la féodalité qui lui a servi de marchepied pour conquérir notre royaume. Il parle aux

états en conquérant; mais l'orgueil national blessé va donner le signal d'un dernier effort qui, avec l'aide de Dieu et de Jeanne-d'Arc, la vierge sublime, balaiera l'ennemi jusqu'au-delà des frontières.

Louis XI, ce monarque à deux faces, qui est tyran par caractère et populaire par les résultats de sa politique, oublie un moment la victoire de la nation contre l'anglais, et veut dérober aux États l'examen de son gouvernement: mais ceux-ci lèvent la voix en faveur du *pauvre peuple*, épuisé par tant de guerres, et règlent que l'apanage d'un fils de France ne s'élevera jamais à plus de douze mille livres de rente. La situation a changé sous Louis XII : point d'impôts de la part du roi, point de doléances du côté des États qui le proclament *Père du Peuple!!*

Avec François Ier, la civilisation se montre sous trois points de vue divers. Les arts occupent l'intelligence; la corruption ronge la société, et Luther lève son front pour ébranler la foi. Les peuples, ralliés encore autour de la croix chrétienne, vont se séparer avec bruit. Deux bannières bien distinctes flotteront au milieu des nations; celle du Christ, avec le principe de liberté qui en découle, et celle de la féodalité, que la réforme a réveillée dans sa tombe. Une usurpation nouvelle se prépare dans l'ordre politique. L'influence despotique des doctrines de Luther se manifeste dans l'assemblée des notables réunie à Cognac, au retour du roi, après sa captivité. Les lits de justice des notables s'opposent aux envahissemens de Charles-Quint; mais la nation seule avait le droit de maintenir l'intégrité de son territoire, et de délier François Ier d'un serment fait à son ennemi.

La même influence reparaît sous Henri II : la guerre continue contre l'Allemagne et l'Italie; les dépenses absorbent les finances; la force matérielle domine la société; tout souvenir de liberté semble éteint. Les provinciaux qui résident à Paris sont convoqués, le 6 janvier 1558, dans la chambre de Saint-Louis: point d'élections, point d'assemblées de bailliages, et les États-Généraux sont demandés de toutes parts, comme il arrivait toujours dans les grandes crises politiques! Charles IX les rassemble enfin, l'an 1560. La voix de la France entière se fait entendre : élection populaire des évêques et du clergé, plus de persécutions religieuses, économie dans les finances, cessation des traitemens et des pensions, nouvelle convocation tous les cinq ans : telles étaient conçues les doléances des bailliages.

Pendant les troubles et les fureurs de la Ligue, lorsque la guerre civile dévore la France, Henri III veut s'appuyer sur les états de la nation pour dompter les factieux ; mais les ligueurs ont corrompu les élections, et l'assemblée nationale organise dans son sein une opposition vigoureuse qui attaque toutes les prérogatives royales. Quatre ans plus tard, Mayenne les convoque de nouveau, sur la demande de Philippe, qui réclame l'abolition de la loi Salique, au bénéfice de l'infante Isabelle de Castille. Cette fois, l'assemblée se tournera contre le prétendant; elle règnera, puisque le pouvoir est en litige, mais pour abdiquer plus tard entre les mains du vainqueur d'Ivry.

Sous la règence de Marie de Médicis, quand le crime de Ravaillac est consommé, une autre guerre civile éclate de plus belle parmi les mécontens. Les intrigues de la cour et l'abus des finances font naître des plaintes générales : les états sont convoqués, en 1614, pour anéantir le désordre; c'est le premier acte de la majorité de Louis XIII. Les trois ordres présentent les cahiers de doléances, mais il n'y a plus d'union, plus d'ensemble dans leurs remontrances, qui restent sans résultats.

Un homme, doué d'une organisation politique des plus fortes, va prendre en main les affaires publiques. Richelieu a entendu les démêlés des derniers états; il connaît l'ambition de la noblesse, et la réaction populaire qui a eu son lendemain; il comprend les craintes intéressées qui divisent ces deux ordres; et le voilà essayant de l'usurpation à son tour sur une échelle plus large. Non content de gouverner la nation et le roi, il enlève à la première toute sa puissance administrative pour la transmettre directement à Louis XIV.

Tous les événemens de l'intérieur se font aux hasards de l'arbitraire, le régime communal est étouffé, la centralisation éclate partout, et les victoires et les lettres la sanctionnent presque aux yeux des peuples. Mais le principe supérieur et fondamental de notre société s'éclipse, le progrès intellectuel cache mal l'entrave jetée à notre développement politique, et Louis XV s'endort sur l'œuvre de ses deux devanciers. L'édifice qu'ils ont voulu bâtir avec un ciment despotique révolte l'esprit français, qui s'en prend à Dieu, et menace le ciel. Un travail caché se fait dans toutes les classes sociales, et la décadence arrive avec ses pâles flambeaux. Mais un roi veut sauver la France, en rendant à la nation toute son ancienne vie : 89 est témoin alors de l'allégresse de tout un

peuple qui demande, au milieu de son enthousiasme, un palais pour ses états-généraux, avec cette inscription : *A Louis XVI, restaurateur de la Liberté publique !*

Lorsque l'abbé Sieyes proclama que le tiers-état devait être *tout* dans le gouvernement français, dès-lors on pressentit que l'envahissement du peuple allait avoir son heure. La même voix ajouta, pour corollaire, que l'*anarchie* était un état *naturel* de la société, et les grandes représailles commencèrent au sein de l'assemblée, qui foula aux pieds ses mandats pour se faire *constituante.* Tous les liens de la religion et de la morale sont dissous; l'unité nationale, tant de fois brisée, reçoit sa plus grave atteinte, et les phares civilisateurs s'éteignent. Les doctrines de Voltaire s'attachent au cœur du peuple, et le préparent aux saturnales démagogiques, et celles de Rousseau propagent le rêve platonique du *Contrat-Social,* dont la *Constituante* voudra essayer l'application : malheureux essai, qui vint aboutir au 21 janvier, à la terreur, et au règne sanglant de cette sale multitude, qui, chaque jour, battait des mains à l'échafaud !

Francis Lacombe.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

C'est vraiment un travail des plus intéressans que de tracer l'histoire des monumens qui s'achèvent chaque jour sous nos yeux. Pour peu que leur fondation remonte à quelques années, nous les voyons recevoir le contre-coup de toutes les commotions politiques qui sont venues tour à tour imprimer leur cachet éphémère sur la physionomie morale de la France ; déjà, en parlant de l'Arc de l'Étoile, nous avons eu occasion d'esquisser le tableau des destinations contradictoires qu'il avait reçues à mesure qu'un nouveau règne ajoutait une pierre à sa lente édification ; cette fois encore, et quoique les susceptibilités des partis ne se trouvassent en rien intéressées à l'érection d'un monument d'une utilité toute générale, nous lisons cependant sur le marbre de son frontispice une inscription qui n'était point dans la pensée première de ses fondateurs. Le but, les plans, les hommes, tout a changé à travers la succession si rapide des événemens ; chacun de nous, dans dix années de sa vie, a assisté à plus de catastrophes que n'en enregistrait chacun des siècles passés, et chacun des édifices publics de notre époque témoignera dans l'avenir de cet état intermittent de fièvre et de marasme qui tantôt nous pousse en avant, sans direction raisonnée, sans fin comme sans moyens, et tantôt nous laisse, accablés de lassitude et de dégoûts,

sous l'empire d'idées que nous n'avons le courage ni d'approfondir ni même de reconnaître.

Le style grec fut un, et ne varia jamais tant qu'il y eut une Grèce ; l'art romain fut le même à Rome, dans les Gaules et sur les rivages d'Afrique ; l'architecture, chez les Goths, progressa de sa grossièreté native aux inconcevables prodiges de sa féérique élégance, sans abandonner son type primitif ; le siècle de François Ier, qui pourtant ne fut qu'un siècle de transition, créa *la renaissance* ; sous Louis XIV, sous Louis XV, l'art conserva, quoique dans des directions opposées, son allure franche et décidée ; mais nous ! où allons-nous ? que faisons-nous ? Détracteurs de l'antique, nous copions maladroitement l'antique ; enthousiastes de nouveauté et d'indépendance, nous croyons avoir fait merveille en accolant l'un à l'autre quelques lambeaux d'idées antipathiques, puisées dans les archives du passé. Mais du nouveau, point. Et si l'on disait à tous ces ardens partisans de la nouveauté : Que faites-vous ? vous ne voulez plus du vieux code de Vitruve, ni des colonnettes des Goths, c'est bien ; mais en échange, nous créez-vous enfin un style national, un style français ? On verrait bientôt combien sonnent creux toutes leurs stériles fanfaronnades.

Ainsi, dédaigneux des anciens, auxquels nous n'avons rien substitué de notre propre fonds, nous allons au hasard, nous appauvrissant chaque jour ; en vain devrait-on espérer que, révolté enfin d'un si long malaise, le génie de nos artistes, par une énergique résolution, s'élancerait hors des voies vulgaires dans les champs immenses du possible où il reste tant à moissonner. Nos artistes sommeillent, l'art s'use et se décrépit, et la nation, dont on ne contesta jamais la fécondité et la virilité, ne peut revendiquer dans les progrès de l'art architectural que cet encombrement efféminé des ornemens en rosaces et en spirales, dont elle a elle-même fait justice en le baptisant de la dénomination ironique de *rococo*, et dont encore l'Italie moderne lui conteste avec droit la création.

Nous sortirons un jour d'une position si peu digne de nous ; pour notre gloire artistique nous aimons à l'espérer. Impuissans à y coopérer d'une manière active, nous ne nous lasserons pas du moins de répéter à nos artistes : Faites-nous des monumens nationaux de caractère comme de destination. Mais jusqu'à ce que ce vœu soit enfin entendu, sans refuser notre critique aux œuvres qui l'appelleront, nous devrons nous borner à constater lequel des cinq ordres de l'architecture grecque aura été appliqué à une façade, et à discuter l'effet de telle ou telle moulure dans l'entablement ou dans l'astragale.

Je n'émets point ici ces réflexions préliminaires pour les appliquer à l'école des Beaux-Arts ; elles s'adressent sous forme de conseil aux jeunes artistes qui vont s'y réunir pour tenter la carrière, et auxquels on ne saurait trop montrer le vice de ce qui est, pour qu'ils s'en préservent ; la route sur laquelle les attendent les chefs-d'œuvre et la gloire, pour qu'ils s'y élancent avec ardeur et persévérance.

Quant au monument, il n'est point de nature à être classé dans aucune catégorie, et je me hâte d'en féliciter l'habile architecte qui en a tracé les plans. S'il eût existé un ordre d'architecture nationale, l'école des Beaux-Arts aurait dû en étaler aux regards les plus élégantes proportions ; mais dans la crise d'incertitude et de tâtonnemens où nous nous trouvons, lorsque nous voyons s'élever

en même temps des temples grecs, des arches romaines, des villas italiennes, et qu'on moule à la façade de nos maisons bourgeoises les *choux* et les *laitues* gothiques, les médaillons de la renaissance et les guirlandes et les Cupidons de la régence, honorer l'un de ces anachronismes d'une approbation solennelle en l'appliquant au palais des Beaux-Arts, c'eût été manquer tout à la fois et de goût et de sentiment.

Dans ces circonstances, il n'y avait que deux partis à prendre : donner l'élan aux jeunes imaginations par une tentative hardie qui vînt résoudre le problème d'un art national : mais l'entreprise était dangereuse, et il n'était pas permis de ne pas réussir ; ou bien se renfermer dans une sévère neutralité, et faire sortir de la réunion des élémens connus un tout adroitement harmonisé : et c'est ce qu'a fait M. Duban avec un rare bonheur.

Et pourtant la pensée de l'artiste a rencontré des entraves auxquelles elle a dû se soumettre. On sait que primitivement cet emplacement fut destiné à devenir le musée des monumens français, et qu'en 1804 M. Lenoir y fit dresser le portique qui sépare en deux la cour principale. C'est aussi, si je ne me trompe, vers la même époque qu'on y apporta de Normandie le fragment du château de Diane de Poitiers. Plus tard, en 1819, les plans d'une école furent faits par M. Debret, et les fondations étaient déjà sorties du sol, lorsqu'en 1833 M. Duban, chargé de l'achèvement de l'édifice, dut tirer parti de tous ces travaux antérieurs.

Malgré ces obstacles, dont le talent de l'artiste semble avoir triomphé en se jouant, l'œuvre ne perdit rien de son étrange unité ; et ce pêle-mêle de tous les styles, ce bizarre accouplement de l'antique et du moderne, des arêtes vives et blanches et des moulures rongées par le temps, satisfait l'œil, recrée l'esprit et charme l'imagination par son effet brillant et pittoresque. La description n'en est point facile à faire, car les matériaux sont nombreux et variés. Au milieu de la première cour, qui est carrée, s'élève, isolée et gracieuse, une colonne en marbre veiné rouge et blanc, surmontée d'un ange de bronze. — Quelques journaux ont fait l'histoire de cette colonne, et cela est d'autant plus ingénieux qu'elle est formée de fragmens hétérogènes rassemblés çà et là et dont on ignore absolument l'origine. — A droite, sur une des plus élégantes créations de la renaissance, au milieu des plus riches ciselures et de mille capricieuses arabesques, se dessine le chiffre de la maîtresse d'Henri II. A gauche, une façade semblable, qui n'est encore qu'en projet, se couvrira d'ornemens d'un autre genre ; puis, de chaque côté, des pilastres d'ordre ionique déguisent heureusement la nudité de la muraille. La seconde cour, semi-circulaire, a emprunté sa décoration aux ruines du château de Gallion. Les trois portiques qui en tracent l'enceinte résument dans leurs caractères divers toute l'histoire du style ornemental gothique : d'un côté, c'est l'enfance, la naïveté, la simplicité encore grossière ; de l'autre, c'est la maturité, la ciselure à jour, la pierre hardiment découpée ; en face, c'est l'art qui se transforme et qui prend le cachet de la renaissance. Tout le reste du pourtour est orné de pilastres surmontés d'une simple corniche, et les intervalles en sont chargés de fragmens aussi variés dans leur mérite que dans leur origine, et dont la distribution a été faite avec un goût parfait. La cour est pavée en compartimens coloriés, et l'on y a

placé cet immense bassin, d'une seule pierre, qui servait de lavabo à l'abbaye de Saint-Denis, et dont les mutilations, réparées avec art, se reconnaissent à peine. Il attend un jet d'eau.

C'est sur cette cour que s'élève la façade principale du bâtiment. L'étage inférieur, à mur plein, avec baies en plein cintre, est garni de piédestaux où se placeront des groupes et statues copiées de l'antique. A l'étage supérieur, des colonnes d'ordre corinthien modifié, et très-espacées entre elles, supportent un attique décoré de pilastres cannelés et surmonté d'un feston fort léger.

Enfin, dans un enfoncement à droite, on a réuni, dans une construction en forme de portique, quatre bas-reliefs, de l'école de Michel-Ange, qui furent placés autrefois à l'un des frontons du Louvre, et quelques autres morceaux de sculpture, dont deux surtout sont admirables.

Au milieu du bâtiment se trouve une autre cour dallée en marbre et dans laquelle sont distribués d'assez nombreux fragmens romains rapportés d'Italie.

A l'extérieur, sur la rue, sera placée une grille en fer, ouvragée dans le goût Louis XV. On sait que c'est surtout dans ce genre de travail que cette époque a excellé, et c'était par là seulement aussi qu'il convenait de la représenter à l'école des Beaux-Arts.

Il serait fort important d'examiner si la distribution intérieure répond bien à toutes les exigences de la destination ; mais les salles sont encore vides et il n'est pas possible de prononcer sur cette question. On va, dit-on, former de la galerie de l'étage inférieur un musée où l'on disposera la collection complète des antiques moulés sur les originaux. Il serait bien à désirer que ce projet se réalisât promptement, et surtout que l'on disposât ces modèles avec plus de tact qu'on ne l'a fait au Louvre. Nous sommes pauvres en antiques, encore la plupart sont-ils maladroitement placés si près des murailles qu'on ne peut en voir et en étudier qu'un côté. C'est quelque chose, sans doute, que la beauté du coup d'œil ; mais il faut, autant que possible, tout concilier, et quand l'intérêt de la science doit souffrir de l'arrangement symétrique, c'est ce dernier qu'il faut sacrifier.

Victor de Nouvion.

TABLEAUX HISTORIQUES, par M. A. LESAGE.

On sait que, sous le pseudonyme de A. Lesage, M. le comte de Lascases a publié l'Atlas historique qui obtint un si grand succès dans le monde savant lors de son apparition. Des professeurs distingués, ayant regretté que le moyen-âge ne fût pas assez détaillé dans ces tableaux, M. de Lascases est revenu sur cet ouvrage important et publie aujourd'hui des études profondes sur cette partie de notre histoire, avec sa carte géographique correspondante.

Nous avons lu le précis de nos annales historiques et de nos révolutions, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, et nous y avons remarqué cet esprit religieux que l'on rencontre bien rarement parmi les élucubrations qui passent sous nos yeux. L'origine de la race franke, sa législation et son organisation

politique y sont mises à nu avec le caractère propre à ces populations du nord, fières et indociles jusqu'à l'insubordination, qui semblaient ne relever que de Dieu et de leurs épées. Les variations du langage national sont décrites avec verve, et les réflexions abondent sous la plume de l'écrivain avec un sens et une profondeur qui rappellent la touche de M. Raynouard ; les événemens et les causes qui préparaient la décadence et la chute des Mérovingiens et des Carlovingiens sont retracés avec force et vigueur. On voit dans les *Tableaux* la politique de Pepin circonvenir et dominer la race des Mérovingiens avant de la terrasser, et la grandeur de Charlemagne élever la royauté franke jusqu'aux proportions de l'empire d'Occident, qui doit être renversé à son tour par les mêmes causes qui ont amené la ruine des Mérovingiens.

M. A. Lesage fait descendre Hugues-Capet de la race gauloise. On a vu dans notre article *De la Représentation nationale sous les anciens rois de France* que le comte de Paris arrivait jusqu'à Clovis en remontant la ligne généalogique de ses ancêtres ; il est donc de la même famille que les conquérans et les barons ; *son avénement fait une véritable révolution politique*, ajoute M. Lesage ; la révolution n'eut pas lieu dans le sens qu'il déclare peut être. Sans doute la race capétienne amena une réaction populaire, comme nous l'avons prouvé ailleurs, mais elle laissa faire le temps qui s'était chargé de la consacrer. La réhabilitation gauloise ne fut qu'une conséquence indirecte de l'avénement des Capétiens, un pas de fait vers le triomphe de la majorité active contre une minorité glorieuse, mais ambitieuse et tracassière. Elle respecta cependant l'usurpation féodale qui avait créé des droits héréditaires aux conquérans de la Gaule, c'est-à-dire aux capitaines francks qui avaient conduit leurs soldats à la conquête d'un pays dont le nom devait disparaître pour faire place à celui que la victoire imprimerait de ses entailles immortelles !

De là viennent les teintes différentes des états de la nation et le caractère des luttes qui auront lieu plus tard entre la royauté, le clergé et l'aristocratie, au bénéfice du peuple qui en profitera, à son tour, dès que ces deux derniers auront quitté la lutte, pour en engager une nouvelle contre le principe monarchique : combat terrible auquel nous assistons depuis plus d'un demi-siècle, et qui tient toutes les consciences en jeu et toutes les volontés en haleine !

La partie qui a pour objet l'histoire d'Angleterre et d'Écosse, sous les dynasties saxonne, danoise et celle des Stuarts, est pleine de traits saillans, tels que ceux que nous avons déjà remarqués dans l'étude des rois de France. C'est le même ordre, la même clarté, la même précision pour le résumé des progrès de la langue anglaise et pour le jugement des productions qui nous en sont restées. La marche du pouvoir dans la Grande-Bretagne et ses vicissitudes préoccupent sans cesse M. A. Lesage et influent sur toutes ses opinions à l'égard des révolutions diverses qui ont agité ce pays.

« Ce qui sera l'éternelle gloire de ce peuple insulaire, dit-il, c'est qu'il a fait » vivre la liberté moderne en Europe : c'est à son foyer que chacun des autres » peuples aura été recueillir les étincelles de la sienne. » Il nous est impossible de croire que l'Angleterre ait favorisé le développement de la liberté dans le continent, lorsque nous voyons, d'un côté, une aristocratie forte et pesante qui accable le sol et la population des indigènes, et, de l'autre, une politique

égoïste et rapace qui se fait jour partout où une commotion révolutionnaire s'élabore. Les principes sont tout dans le monde moral comme dans le monde politique, et nous ne pensons pas que les Anglais aient jamais voulu le triomphe d'une seule idée, à moins qu'elle ne fût basée sur un bénéfice territorial ou mercantile. Leur intervention en Espagne et en Portugal, pour des principes opposés, nous en donne un exemple éclatant. C'est plutôt toujours à la France, mais à la France de nos anciens rois, qu'il faut s'adresser quand il s'agit de liberté, et toujours à la France quand il s'agit de toute espèce de gloire.

M. A. Lesage nous a donné un récit des malheurs de la famille des Stuarts, plein d'entraînement et de tristesse. Si les opinions politiques l'égarent parfois, la vérité le rappelle toujours, et, nous devons le dire, sa plume n'obéit jamais qu'à la conscience et à la foi. Tel nous le retrouvons en présence de Marie, reine de France, d'Écosse et d'Angleterre, et devant Élisabeth qui fut son *exécrable bourreau!.. Elle fut mue*, dit M. A. Lesage, *par une rivalité et des jalousies de femmes, plus que par des raisons d'état; comment tant de petitesses dans un si grand crime! Et elle a pu demeurer un des orgueils de l'Angleterre! La renommée serait-elle donc sans entrailles!*

Le tableau géographique et historique du moyen-âge ne laisse rien à désirer sous le point de vue scientifique et religieux; tous les plans sont tracés avec une même portée philosophique. La Bretagne, aujourd'hui Angleterre; la Gaule, aujourd'hui France; l'Italie, l'Espagne, les provinces romaines en Illyrie, en Asie et en Afrique, la Germanie, la Sarmatie ou Slavie, la Scythie, tout le mouvement des races diverses qui doivent fonder un jour les peuples modernes de l'Europe, y sont étudiés avec soin et profondeur; les croisades sont retracées avec la même touche religieuse et politique, et l'auteur, remontant enfin la longue chaîne des traditions, termine son œuvre par une esquisse rapide des trois grands empires du moyen-âge : 1° celui d'Orient ou de Constantinople ; 2° celui de Mahomet ou des Arabes ; 3° celui de Charlemagne ou second empire d'Occident.

En résumant ce que nous avons déjà dit, nous voyons que M. Lesage, ou bien pour briser le pseudonyme une fois pour toutes, que M. le comte de Lascazes a rendu un service important à la science, en débrouillant le chaos qui régnait sur cette époque des annales européennes. A part quelques réflexions politiques que nous ne saurions approuver, *les Tableaux historiques* méritent nos éloges. C'est une preuve de plus que les ames bien faites, qui marchent sous la bannière de la foi, doivent trouver des sympathies dans une époque surtout où la croyance religieuse se relève de toutes parts et fait tendre les efforts de l'humanité vers une communion universelle.

Fra.... Lac....

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS D'OCTOBRE.

Il en est vraiment des proverbes comme du Code civil ; avec un peu de bonne volonté, on y trouve tout ce qu'on veut. Quoi de plus controversible que ceci ? *Les mois se suivent et ne se ressemblent pas* ? Eh ! mon Dieu si, ils se ressemblent. L'humanité n'a jamais pu accomplir trente jours sans passer par des phases de plaisirs et de souffrances, sans célébrer des funérailles et des fêtes de mariage, et presque toujours elle achète bien cher les événemens qu'elle peut nommer heureux. Si la nouvelle d'une victoire remportée par notre armée cause à l'esprit un noble orgueil, au cœur une douce joie, que de larmes il faut verser quand vient l'heure de compter les morts restés sur le champ de bataille.

Cette heure vient de sonner pour nous, et déjà nous ne parlons plus qu'avec quelque amertume de l'entrée de nos troupes à Constantine. C'est pourtant là, sans contredit, le fait le plus glorieux pour la France qui se soit accompli depuis l'occupation d'Alger par le général de Bourmont.

Quel que soit le drapeau qui flotte au milieu des soldats français, nous nous réjouissons toujours de leurs triomphes, nous félicitons toujours leur courage, nous regrettons toujours le sang noblement versé.

Dans cette dernière occasion, la conduite de notre armée a été admirable.

« La première brigade avait été désignée pour monter la première à l'assaut ; elle était placée dans le faubourg entre les portes de Bab-el-Djedid et Bab-el-Oued, qui n'ont entre elles qu'un intervalle de soixante à quatre-vingts mètres ; quelques compagnies occupaient les tombeaux qui font face à la porte Bab-el-Gubia, et les écuries du bey. Tous les efforts des assiégés se portèrent sur ces trois points, défendus par plusieurs batteries dont les feux se croisent et battent les avenues. En même temps la brigade du général Trézel, placée derrière les travailleurs pour les protéger, était attaquée vigoureusement par l'armée du bey, et repoussa tous les efforts qui furent tentés pour la déloger. Elle a, dit-on, assez souffert dans ces combats multipliés.

» Le général en chef, accompagné de M. Perregaux, chef de l'état-major-général, du général Valée et de tout son état-major, s'approcha de la ville sous le feu de l'artillerie, pour voir si cette brèche pouvait donner passage aux troupes ; un boulet frappa M. Damrémont et mutila son corps ; le général Perregaux reçut une balle au visage qui le blessa assez grièvement, ce qui, au reste, n'a pu le forcer à abandonner son service. Le général Valée, le plus ancien en grade, prit immédiatement le commandement en chef des troupes, et ordonna l'assaut.

» A cet ordre, nos troupes se précipitèrent vers les murailles, et se maintinrent sur la brèche un instant ; mais, accueillies par une fusillade des plus vives, et trouvant une résistance trop forte, elles se retirèrent. L'artillerie continua son feu ; d'autres assauts furent livrés ; mais, efforts inutiles, la garnison se défendait

avec un tel acharnement, qu'il fallut renvoyer au lendemain les nouvelles attaques.

» Le 13, la brèche était plus praticable ; il était à craindre que les troupes ne se décourageassent, et si le siége avait duré quelques jours encore, les vivres auraient pu manquer : il fut donc résolu, dans un conseil tenu pendant la nuit, que tous les moyens dont on pouvait disposer seraient employés pour s'emparer de la ville à tout prix. L'artillerie avait démoli l'enceinte qui lie les deux portes du sud-ouest, et l'on apercevait les premières maisons de la ville. Nos troupes, excitées par la résistance des assiégés et par les pertes sensibles qu'elles avaient éprouvées, se précipitèrent avec fureur vers la brèche et s'y établirent malgré le feu des assiégés ; elles s'emparèrent des batteries. Le rempart était pris, mais la ville se défendait encore, car les Turcs ne connaissent pas les capitulations. Nos troupes s'étaient brillamment conduites. Mais ici commence un tableau bien sombre : il fallut prendre chaque maison à l'assaut, et le carnage fut horrible. De pareilles scènes ne s'étaient point renouvelées depuis le siége de Saragosse. Nos soldats exaspérés ne faisaient plus de quartier. »

Cette victoire consacre un nouvel anniversaire à côté du triste anniversaire du 16 octobre, jour funèbre où la plus belle, la plus pure et la plus calomniée des reines marcha à l'échafaud, adressant à Dieu des prières pour le bonheur de la France, qu'elle laissait livrée à toutes les horreurs de l'anarchie. La vieille légitimité de ses droits ne sut pas mieux la défendre que le baptême de gloire reçu par les jeunes monarchies que fonda le grand empereur. Mort lui-même en exil, chacun des siens accomplit à son tour la même destinée, et celle qu'il nommait sa fille bien-aimée, la reine Hortense, vient de rendre le dernier soupir, les yeux tournés vers la France, sans avoir le droit de venir demander une tombe dans le pays qu'elle aimait tant, et où sa jeunesse s'était écoulée, belle et entourée d'hommages.

Quand tous ces souvenirs du passé et ces terribles leçons du présent devaient jeter dans son ame de jeune fille bien des pensées lugubres, nous n'avons pas vu sans étonnement la princesse Marie choisir la date du 17 octobre pour célébrer son mariage avec le duc Alexandre de Wurtemberg.

Mais notre chronique prend un ton sérieux, et malgré la défense formelle que nous en avons reçue, elle tournerait presque à la politique. Quittons bien vite ce terrain, ne commentons aucun fait, et surtout ne disons rien de désobligeant à certaine famille, quand nous savons que le duc d'Orléans a failli périr bravement à Constantine. Quoi, dites-vous? Le duc d'Orléans aurait failli être tué à un siége auquel il n'assistait pas, pure plaisanterie que ce que vous dites.

Non, cela est sérieux, très-sérieux, suivez mon raisonnement. Le général Damrémont commandait l'armée expéditionnaire, n'est-ce pas? Oui. Il a été mutilé par un boulet de canon, au moment où il allait reconnaître si la brèche ouverte pouvait offrir passage à nos soldats? Oui, après. Eh bien, M. le duc d'Orléans, ayant failli commander l'armée qui devait faire l'expédition de Constantine, a failli être tué devant cette ville ; car, enfin, s'il n'avait pas été marié, il n'aurait eu aucune raison pour se dispenser de cette campagne ; le 12 octobre il aurait été visiter la tranchée, etc., etc. Vous voyez que mon assertion est juste, très-juste ; elle doit vous conduire à regarder le prince comme un héros, un

héros aussi vrai, qu'il est vrai que le cirage de M. Roberston sauve la vie à ceux qui en font usage. Vous me demanderez peut-être maintenant ce que c'est que M. Roberston et son cirage. M. Roberston est un industriel anglais qui, depuis quelque temps, se promène sur nos places et nos boulevards, dans une élégante voiture attelée de deux chevaux pur sang, et menée par deux valets à livrées magnifiques.

Voici à peu près le langage que M. Roberston tient aux badauds qui l'entourent et auxquels il offre un boîte de cirage pour cinq sous, je crois. « Messieurs, » mesdames, achetez, essayez, mon cirage a la faculté de conserver le cuir, de » lui donner autant d'éclat que le vernis le plus brillant ; il est susceptible de » sauver la vie à ceux qui s'en servent, et peut même, au besoin, les faire con- » sidérer comme des dieux. »

» En effet, dix voyageurs naufragés ayant été jetés sur la côte d'une des îles » de l'Océanie, les habitans antropophages de cette contrée se précipitèrent » sur eux et en dévorèrent successivement neuf ; le dixième allait inévitable- » ment subir le même sort, quand tout-à-coup ils s'aperçurent que les bottes » de l'étranger produisaient l'effet d'un miroir dans lequel ils pouvaient se con- » templer ; ils se jetèrent aussitôt à ses pieds, et depuis il est adoré par ces sau- » vages qui le nomment le fils du soleil.

Achetez, messieurs et dames, faites-vous servir.

Après l'annonce de pareilles merveilles, il y aurait témérité à croire que vous prendrez quelqu'intérêt à savoir qu'un Toscan, nommé *Ségato*, a récemment trouvé le moyen de marbrifier le corps humain, et que nous allons voir bientôt chez nos marchands de meubles des tables que nous croirons de marbre et qui seront tout simplement composées avec des cœurs et des poumons d'homme.

Je ne m'amuserai vraiment pas à vous dire que les *Chasseurs de l'Union* amenèrent ces jours derniers, dans un bois près de Versailles, un cerf qu'ils voulaient chasser, que tous les héros de cette chasse se promettaient la gloire d'un débûché, la joie d'un lancé et les enivremens d'un hallali ; et que le cerf pacifique, n'étant pas ce jour-là en disposition de courir, s'est amusé à manger dans la gibecière des piqueurs les provisions que ceux-ci avaient apportées pour leurs maîtres et pour eux.

Que vous fait que l'on répète à l'Opéra-Comique *le Domino* de M. Auber ; que l'on dise que Nourrit ira à ce théâtre rejoindre madame Damoreau ? Que vous fait encore que Rubini ait perdu son ut de poitrine, et que M. *Carafa*, aujourd'hui excellent artiste, et autrefois petit prince napolitain, n'ambitionne ni sceptre ni trône, mais tout modestement le fauteuil qu'a laissé vide à l'institut la mort de Lesueur ? Vous ne prendrez pas plus d'intérêt à ces nouvelles que si je vous disais que la salle des concerts Saint-Honoré est pleine chaque soir, *quoiqu'il n'y ait encore personne à Paris*.

Oh ! par exemple, une chose qui peut bien ne pas vous occuper beaucoup, vous paisibles habitans de province, qui n'êtes pas soumis à toute la rigueur des lois qui pèsent sur le pauvre garde national parisien, mais qui m'intéresse beaucoup, moi, malheureux biset, qui n'ai pas encore satisfait à l'obligation de l'uniforme, et qui riais fort de penser que l'hôtel Bazancourt ne suffisant plus aux délinquans, les prisonniers étaient refusés à la geôle, et devaient aller prendre

la queue à la barrière des Bons-Hommes, dans le cas où ils auraient voulu de force régler leurs comptes avec M. Lobau ; ce qui m'intéresse beaucoup, vous dis-je, c'est qu'on construit près de la Bastille (près de la Bastille, entendez-vous bien) une succursale à l'hôtel des Haricots, laquelle succursale se nommera hôtel des Navets. Ainsi donc, dans quelque temps, l'honorable citoyen qui aura eu l'audace de ne pas avoir d'argent pour acheter un habit bleu de roi, pantalon idem, sabre, giberne, etc., sera libre d'aller en prison, goûter le plaisir des Latude et des Pélisson, et pourra à son choix ou être amoureux d'une plante, ou apprivoiser des souris, ou apprendre la musique à des araignées.

Voilà comment on traite ce bon peuple de Paris ; lui, pourtant, dans ses jours de puissance se montre quelques fois bien débonnaire, et dans sa pauvreté, il est souvent bien généreux ; je n'en veux pour preuve que l'action de cette pauvre femme qui, il y a huit jours, recueillit un enfant de deux ans que la mère, sans doute, venait d'abandonner à la porte d'un de nos théâtres. Il y avait là, avec la femme du peuple, bien des femmes richement parées, qui, avec une des perles de leur bracelet, auraient pu assurer l'existence de l'enfant abandonné, mais elles passèrent inattentives à ce qui occupait la foule, et de légers équipages les emportaient rapidement, quand nous avons vu la misérable fruitière s'en aller soigneusement avec le dépôt que semblait vouloir lui confier la Providence ; l'ayant interrogée, nous avons appris qu'elle avait été mère.

Voilà un de ces faits dont le récit porte du baume au cœur, une de ces actions qui intéressent bien autrement que toutes ces intrigues et aventures de toute espèce arrivées aux bains de mer et aux eaux, que nous racontent en ce moment nos élégans revenus de Dieppe et de Vichy, d'Allemagne et d'Italie ; car il faut le dire, Paris se repeuple un peu, l'hiver nous ramène nos amis, nos devans de cheminées ont disparu, nous sommes prêts à recommencer les longues soirées, les aimables causeries du soir, mais il leur faut un aliment nouveau que nous réserve l'arrivée de la chambre nouvelle, pourvu, toutefois, que tous les candidats ne soient pas dans la condition de M. N.., car, alors nous courrions risque d'en finir bientôt avec le gouvernement représentatif constitutionnel, et ce serait, ma foi, un grand malheur.

Figurez-vous que M. N... est le plus malheureux des députés de la dernière session, il est plus malheureux encore que ceux de ses collègues qui ont été récemment envoyés à la chambre haute. Non-seulement il n'a obtenu pour lui aucune des faveurs qu'il sollicitait, mais il ne lui a rien été accordé pour ses commettans. Cela tient-il au caractère de son opposition? Non, cela viendrait plutôt de son peu d'importance aux yeux des ministres qui ne peuvent voir en lui ni un ami à contenter, ni un adversaire à ménager. J'apprends à l'instant que, pour assurer sa réélection, il a imaginé de donner sa bibliothèque au chef-lieu de son arrondissement, un tableau de Raphael au conseil de fabrique de sa commune, six mille francs à diverses églises ayant besoin de réparations ; il a présenté toutes ces libéralités comme émanant du ministère, et il y a joint des libéralités personnelles ; ainsi son parc deviendra un champ de foire, son jardin potager servira d'emplacement à une école primaire, une aile de son château sera convertie en hôtel de la mairie, sa plus belle prairie sera sacrifiée pour l'ouverture d'une route. Mais tout cela le fera député encore une fois ; il sera député, que lui importe d'avoir

compromis sa fortune, d'avoir été obligé, pour s'assurer de trois voix qui lui manquaient, d'épouser une vieille fille, laide, sans fortune et sans esprit, mais qui était fille, nièce et tante d'électeurs. Il sera député jusqu'au jour d'une nouvelle dissolution ; mais alors plus d'espoir, car un de ses amis me disait : Nous lui observerons que sa fortune ne nous offre plus assez de garanties d'indépendance, et je me mettrai sur les rangs. L. de J.

Revue des Théâtres.

L'année vient d'avoir un retour de jeunesse ; le mois d'octobre s'est donné les airs d'un mois d'été : soleil brûlant et pauvres œuvres dramatiques. Les salles de spectacles étaient vides, les pièces détestables comme au temps de la canicule, et les directeurs entassaient chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre pour arriver à un tout petit succès d'argent qui n'est pas même venu.

Et cependant, depuis trois mois les journaux quotidiens retentissaient d'annonces pompeuses sur le fameux ballet de *la Chatte métamorphosée en femme*, ce ballet incomparable qui devait faire courir tout Paris. M. Duponchel avait, dit-on, envoyé un habile dessinateur à Pékin, et nous devions avoir des costumes de la plus curieuse exactitude ; au lever du rideau, tout un parfum de *pachioli* devait se répandre dans la salle, et, pour rendre la chinoiserie complète, le thé, que nous commençons à apprécier à sa juste et odorante valeur, devait circuler de loges en loges, dans cette porcelaine de Chine dont vous aimez à surcharger vos étagères de bois de Sainte-Lucie.

Trompeuses promesses ! rien de nouveau dans *la Chatte métamorphosée en femme ;* le scenario emprunté à la jolie pièce de M. Scribe est défiguré par M. Corali : au lieu d'un acte trop court, trois actes trop longs ; les décorations moins belles, moins pittoresques que celles de *Chaokang* du théâtre nautique de défunte mémoire ; les costumes moins riches, moins originaux que ceux de la pièce en vogue chez Franconi, *Dgensguiz-Kan.*

L'Académie royale de Musique, le théâtre modèle, le théâtre si splendidement subventionné a pâli devant un théâtre des boulevards. La fashion a été moins bien traitée que le rentier du Marais : le croiriez-vous ? le directeur du Cirque Olympique a vaincu M. Duponchel !

Et mademoiselle Essler ? ah ! du moins elle doit nous consoler de la misère de la mise en scène, de la pauvreté du ballet, de l'indigence des décors et des costumes ? Mademoiselle Essler a été ce qu'elle est, ce qu'elle sera toujours, une élégante et jolie danseuse, rien de plus, rien de moins. Dans le nouveau ballet, elle a été minaudière et mademoiselle Taglioni eût été *chatte.*

A propos de mademoiselle Taglioni ; il y a quelque temps, n'avez-vous pas entendu comme nous un bruit sourd et prolongé ? Vous ne saviez, n'est-ce pas, comment vous expliquer ces clameurs qui parvenaient inintelligibles à votre oreille. Rien de plus facile, cependant : c'étaient les applaudissemens russes, le

jour du début de notre divine sylphide ; les bravos ont été si éclatans, si unanimes ; tant de nobles mains frappaient ensemble à Saint-Pétersbourg que le bruit est arrivé jusqu'à nous.

C'était une pluie de bouquets comme à Paris ; c'étaient des cris de vive Taglioni, comme à l'entrée d'une souveraine ; et la veille de la représentation, c'était une parure de turquoises magnifiques qu'on lui offrait, avec les plus gracieuses paroles de la part de l'empereur Nicolas ; et le lendemain c'était une audience particulière de l'impératrice de toutes les Russies, qui, dans sa bonté pleine de goût, daignait traiter d'égale à égale avec la reine de la danse.

Ici, dans ce beau pays de France, nous autres princes constitutionnels, nous agissons plus lestement avec messieurs les danseurs de l'Opéra, fussent-ils même chevaliers de la Légion-d'Honnenr.

L'Académie royale de Musique donnera une représentation à Compiègne; aussitôt ordre à M. Duponchel de préparer le ballet *de Nina*; ce ballet est démonté; ordre de le remonter, —mais les sujets manquent ; — il faut en trouver, et l'on va tirer de sa retraite Montjoie, l'ex-beau danseur, qui s'avise de croire qu'il faut avoir des costumes complets au théâtre. Il met donc un uniforme de lieutenant-général, se passe au travers du corps le grand cordon de l'ordre banal de la Légion-d'Honneur ; mais à peine a-t-il paru en scène, qu'un aide-de-camp du commandant en chef arrive pour lui enjoindre de renvoyer ses insignes au magasin. Cette grande indignation du prince ne vous rappelle-t-elle pas cette excellente caricature de Charlet qui représentait un peintre de l'Opéra disant à un général couvert de rubans de toutes couleurs : « Les hommes font les décorations, mais les décorations ne font pas les hommes. »

Revenons au voyage de Compiègne.

A peine la représentation de la *Muette de Portici* est-elle terminée à Paris, qu'on embarque à minuit dans des célérifères musiciens, instrumens, chanteurs, danseurs, danseuses et machines.

On arrive à six heures du matin ; répétition toute la journée ; spectacle le soir et à onze heures, sans remercîmens (ce qui est bien égal), et sans souper (ce qui n'est pas indifférent), on fait reprendre la route de Paris à la troupe dansante et chantante.

Décidément les barbares du Nord savent mieux vivre que nous !

La direction de M. Vedel conserve sa louable activité ; après avoir remis au théâtre la *Jeunesse de Richelieu*, de M. Alexandre Duval, le Théâtre-Français nous gratifie de la *Marquise de Senneterre*. Nous disons gratifier, parce que dans cette ingénieuse et amusante comédie qui rappelle *le Secret du Ménage*, on rencontre souvent des scènes bien dessinées, toujours de l'esprit et jamais de mauvais goût. MM. Mélesville et Duveyrier ont réussi et méritaient de réussir ; Firmin, Menjaud, Samson, mesdames Volnys et Plessys, jouent cet ouvrage avec un ensemble parfait.

Dans *La Marquise de Senneterre*, nous rencontrons encore l'éternelle *Marion de Lorme;* comme cette malheureuse célébrité a été utile à nos théâtres ; dès qu'une intrigue amoureusement hardie traverse la tête d'un de nos auteurs, Marion de Lorme est là, et vous savez toutes les méchantes pensées, toutes les misérables actions dont on charge tous les jours sa mémoire, déjà si hideuse-

ment riche, leçon qui, peut-être hélas, sera perdue pour nos Marion de Lorme d'aujourd'hui. Elles viennent rire, les impudentes, en face d'un tableau qui devrait leur servir de miroir ; quelles seraient les tortures de ces cœurs gangrenés s'ils pouvaient comprendre qu'un jour une plume, vengeresse de la morale publique, prendra leurs noms pour abriter toutes les turpitudes, et le livrera au mépris de nos neveux.

La Comédie française doit-elle représenter de ces pièces dont le sujet est tellement scabreux, que nous ne pouvons y mener sans danger nos femmes et nos filles? La Comédie-Française doit-elle être le réfuge de ces esquisses semi-historiques; il y a là toute une haute question littéraire et morale, et qui, suivant nous, n'est pas un instant douteuse. La Comédie-Française doit abandonner ces ouvrages aux théâtres des boulevards, aux scènes que nous nommerons libres ; la Comédie-Française ne peut avoir la triste mission de falsifier les faits les plus connus, de dédorer les plus brillantes pages de nos annales, de faire grimacer les plus belles physionomies de notre histoire.

Si le pays accorde son secours au Théâtre-Français, c'est pour qu'il repousse loin de lui ce genre abâtardi, c'est pour qu'il corrige nos mœurs en riant, c'est, loin de les corrompre, pour qu'il puisse conserver les précieuses traditions du plus grand de nos écrivains dramatiques.

Molière n'affublait pas ses personnages de noms historiques ; il prenait les premiers noms venus, et de ces noms, il baptisait pour ainsi dire nos travers et nos vices ; c'était Alceste, c'était Tartufe ; c'était Harpagon ; puis, il étalait aux yeux de son public les entrailles de chacun de ses personnages ; il plaçait le doigt du spectateur sur chaque artère, il lui faisait suivre chaque battement, chaque angoisse de ce cœur humain qu'il montrait à nu tour-à-tour palpitant d'aise, de douleur, de joies célestes ou infernales. Quel grand anatomiste moral que Molière ; aussi quand toute la littérature de l'empire napoléonien tombe de vétusté, voyez comme Molière, le Molière de Louis XIV, est encore brillant de jeunesse. Croyez-nous, M. Vedel, avant tout, des comédies de mœurs ; et s nous vous pardonnons *La Marquise de Senneterre,* c'est qu'elle a spirituellement plaidé sa cause auprès du public.

Nous avons été retenir notre stalle au Théâtre-Italien, et en vérité n'est-ce pas sottise de notre part? MM. Robert et Severini ont un admirable talent pour varier leur répertoire ; la *Gazza Ladra*, et le lendemain, *Il Barbiere*, puis *Il Barbiere* et la *Gazza Ladra*, et quand nous aurons bien vu, bien entendu la *Gazza Ladra* et *Il Barbiere*, MM. Robert et Severini nous annonceront une nouvelle représentation d'*Il Barbiere* et de la *Gazza Ladra.* Voilà deux ans que nous sommes à ce régime musical. Nous admirons le génie de Rossini, mais MM. Robert et Severini ont sans doute oublié le pâté d'anguilles : un opéra nouveau *par carità.*

L'Opéra-Comique est un théâtre qu'on ne saurait trop admirer; il chante sans chanteurs et joue la comédie sans comédiens. Il n'a donné ce mois-ci qu'un petit acte intitulé le *Bon garçon*, dont la musique, de M. Eugène Prevost, est juste à la hauteur des paroles; mais M. Crosnier prépare *Piquillo*, opéra en trois actes dû à l'association d'Alexandre Dumas et de Monpou. Nous vous

tiendrons au courant de cette piquante nouveauté dont on dit beaucoup de bien d'avance : nous verrons !

Pour nous consoler de ce mois d'octobre, si tristement dramatique, on nous annonce l'ouverture de l'Odéon, et, au Théâtre-Français, une tragédie de M. Alexandre Dumas, une tragédie classique : *Caligula*. Décidément M. Alexandre Dumas se range. Tant mieux pour lui, tant mieux pour nous. Toutes ces merveilles verront le jour dans le mois de novembre ; des chefs-d'œuvre se montreront de toutes parts ; les mois se suivent et ne se ressemblent pas.

Vicomte Alméric.

CHATEAU D'ÉGLISEMONT (KIRCHBERG).

La gravure du château d'Églisemont (en allemand *Kirchberg*) vient de paraître au bureau de la Mode. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs ce charmant dessin. Tous, sans doute, voudront avoir cette image de la demeure de l'exil, retracée par la main du plus jeune des exilés qui l'habitent. Henri de Bourbon, qui a donné l'original du dessin à M. Walsh, lui disait, en l'engageant à le faire graver : *J'espère que mes amis voudront tous avoir une vue de Kirchberg.*

Il y aura quelque chose de touchant à penser que l'on possède cette vue d'Églisemont, dessinée par la main du petit-fils de Henri IV, qui, plus d'une fois, en crayonnant ce paysage, a songé à cette France dont son cœur eût préféré les sites, que sa main eût rendus avec bien plus de joie. On a besoin de connaître les lieux où vivent ceux que l'on aime, l'imagination est alors mieux à portée de les suivre. Mais n'est-ce pas un attrait de plus encore, quand la description de ces lieux est due à la main de ceux qui vous les rendent chers ?

L'exécution de la gravure, que l'on trouve au bureau de la Mode, est parfaite et digne en tout du dessin d'après lequel elle a été composée. Ce n'est point seulement une œuvre d'opinion, c'est une œuvre d'art que nous recommandons à nos amis. Prix : 3 francs 50 centimes.

Errata. — En donnant, dans notre dernier numéro, l'article de M. de la Villemarqué, nous avons oublié de dire que c'était un extrait d'un ouvrage dont s'occupe l'auteur et qui doit paraître bientôt ; plusieurs erreurs s'y sont aussi glissées ; ainsi, à la page 230, après *d'un vieux chanteur*, lisez : *de ma connaissance*; à la page suivante, au lieu de *difidon*, lisez : *dibidou* ; à la page 232 lisez : *jabadao*; à la page 233, dans les vers, au lieu de *parmi*, lisez : *entre eux* ; à la page suivante lisez : *elle-même* au lieu de *la même*, etc.

Messieurs les actionnaires de l'*Écho de France* sont convoqués en assemblée générale pour le 14 novembre prochain, à deux heures après-midi.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel.

— IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36. —



J. Bettannier — Imp. d'Aubert, paris.

ÉCHO

DE FRANCE.

SOMMAIRE.

LETTRE A M. DE CHATEAUBRIAND

SUR LES ÉLECTIONS DE 1837,

Par le Baron Gustave de Romand (1).

Avant les élections, il nous a été difficile de parler de la lettre de M. de Romand, car elle avait alors l'actualité politique qui nous est interdite ; on aurait pu la comparer, en métaphore de réquisitoire, à la trompette qui sonne le ralliement ou la charge ; mais aujourd'hui la lice est fermée, et, au lieu d'un appel à toutes les activités, la lettre de notre jeune ami n'est plus qu'une protestation contre toutes les inerties ; il y a là un grave sujet de méditation pour ceux qui aiment à étudier dans l'histoire les causes des succès ou des revers des partis.

M. Capefigue, dans son Jacques II, a dramatisé avec art le suicide des Jacobites ; il a montré ce parti formidable, qui avait affronté avec honneur les champs de bataille, et qui pouvait toujours opposer avec avantage sa nationalité à une occupation étrangère, épuisant misérablement ses ressources dans les divisions de l'exil, et lassant jusqu'aux sympa-

(1) La *Quotidienne* et l'*Écho français* ont eu l'heureuse pensée d'envoyer cette lettre à tous leurs abonnés ; elle se trouve chez Dentu, libraire, au Palais-Royal.

thies de Louis XIV, que le double intérêt de la religion et de la politique avait engagé dans sa cause. Beaucoup d'hommes qui veulent être tenus pour gens de sens et d'esprit ont lu cet ouvrage et ont dit, en fermant le livre : C'est un roman. Pour ces hommes-là, nos deux révolutions semblent être aussi des romans ou plutôt des fables, car elles n'ont porté aucun fruit. Un roi est mort de la main du bourreau ; son successeur á vu sa jeunesse étouffée entre les quatre murailles d'une prison ; trois autres ont été proscrits, et ces hommes persistent à demander aux élans de la foi monarchique un effort qui ne peut plus venir que d'ailleurs. Ils croient : donc, tout le monde doit croire ; leur fidélité inébranlable s'obstine à ne voir que des apostasies volontaires dans des erreurs traditionnelles, déjà vieilles d'un demi-siècle ; considérant le fait des hauteurs du droit, ils le regardent en pitié, ils ne tiennent aucun compte des intérêts nouveaux qu'il a groupés autour de lui, et qui fortifient incessamment sa position ; le temps, enfin, où, en d'autres termes, la longue possession ne les occupe pas davantage ; peu leur importe qu'une ou deux générations jeunes et impatientes soient entrées sur leurs pas dans la carrière, avec une éducation ou des tendances hostiles à leurs principes ; leur pensée est immuable, ils sont toujours à la même date, en face des mêmes élémens sociaux, et comme paralysés à la place où la foudre des événemens les a frappés.

Essayez de secouer cette torpeur, et ceux qui ne vous opposeront pas leurs espérances béates ou leurs illusions providentielles, se replieront sur eux-mêmes, derrière l'inexpugnable retranchement d'un *parti pris*.

Dès que ce grand mot est lâché, il n'y a plus de discussion possible ; la volonté de l'individu doit l'emporter sur l'intérêt de la société!

Animé d'une foi ardente et sincère, de la foi qui agit, M. de Romand s'est étonné d'une telle immobilité, et il a résumé dans quelques pages une leçon qu'il faudrait renouveler chaque jour. Mais cette leçon n'a pas été entendue ; elle ne devait point l'être. Un *parti pris* meurt et ne se rend pas ; il répond fièrement à l'expérience comme le dictateur de l'Hôtel-de-Ville à la royauté : *Il est trop tard!*

Cependant la forme du gouvernement représentatif appelle la lutte des intelligences, et c'est précisément à la plus haute intelligence de l'époque que l'auteur de la lettre s'est adressé! N'était-ce pas le convier à une nouvelle gloire?

« La presse et la tribune sont ouvertes à quiconque ose s'y présenter, a dit M. de Romand, et consomment autant d'activité et de force que pouvaient le faire les guerres de l'Empire; il s'agit de régler et de diriger le mouvement des esprits, au lieu de vouloir en arrêter l'essor. .... Vous, dont la parole et la plume sont des puissances, comment vous séparez-vous de vos amis au plus fort de la mêlée, pour vous condamner au silence et à l'inaction? Un homme tel que vous ne s'appartient pas, Monsieur, il doit compte à son pays, dont il est la gloire, de tous les instans de son existence. Avez-vous désespéré de la France et imiterez-vous Caton d'Utique, qui, pour n'avoir pas voulu survivre à la liberté de sa patrie, déserta la patrie et la liberté?....

« Que sont devenus depuis 1830 les hommes marquans de la Restauration? La plupart sont fidèles à leur passé; la plupart vivent, et nul d'entre eux ne manifeste son existence par des actes politiques. Croyez-vous que, si tous avaient montré la même résolution que les Fitz-James, les Brézé, les Noailles, les Berryer, notre situation n'eût pas été améliorée? N'est-ce pas là un rôle plus digne d'eux que de céder aux clameurs des journaux et de s'ensevelir dans une tombe anticipée. »

Ces paroles dont la franchise ne manque assurément pas d'énergie sont plus justes que sévères. Il y a une contradiction inexplicable à sanctionner par un désarmement ce que l'on croit de nature à être éternellement combattu; une retraite qui n'a pas même le caractère de la neutralité est une désertion véritable; ce sera, si l'on veut, de l'hostilité, de la bouderie, du dégoût, ce ne sera pas de l'opposition.

« Le pouvoir est au concours et appartiendra au plus digne, s'écrie encore M. de Romand; que le pays choisisse entre nous et nos adversaires! Nous nous appuyons sur la France et non pas sur l'étranger.... Que répondront ceux qui refusent de nous seconder dans les voies parlementaires? S'ils ont une réponse concluante, s'ils ont un système meilleur, pourquoi ne le font-ils pas connaître et ne s'efforcent-ils pas d'y attacher tous les hommes qui sont liés à eux par une communauté de principes et de sentimens? »

La sommation est précise; elle ne laisse aux dissidens d'autre alternative que de dire : *Il n'y a rien à faire*, ou bien : *Nous ne voulons rien faire;* la première de ces deux réponses serait celle de l'abattement, on ne la fera pas; mais la seconde a l'air d'un acte de résolution; l'on y persistera.

Pourtant, voyez donc ce qui est en cause : l'avenir de la France! Une lutte mortelle s'est engagée suivant vous entre le principe du bien et le principe du mal, et vous, hommes de conscience, vous ne voulez rien faire! Les bras croisés sur une poitrine qui bat malgré vous, il semble que vous ne cherchiez qu'à maîtriser toutes vos émotions, comme s'il s'agissait des démêlés d'un cheik africain ou d'une tribu indienne. Oh! nous pourrions comprendre cette attitude d'impassibilité si la bataille était dans la rue; mais la force n'a eu que trois jours, et voici sept ans que l'intelligence est en possession du champ-clos; voici sept ans que tous ceux qui ont reçu en partage la fortune et l'éducation peuvent jeter dans la balance politique le poids de leur influence sociale!

Sous toutes les formes de gouvernement, il y a un moteur plus ou moins apparent, mais toujours irrésistible, c'est l'opinion. Ouvrez l'histoire à quelque page que ce soit, et vous reconnaîtrez que l'opinion n'a jamais cessé, comme l'ont dit les poètes, d'être la reine du monde. N'est-ce pas là une belle, une noble conquête à faire? Dissolvant d'une invincible énergie, lorsqu'elle tend à détruire; ciment d'une force non moins grande lorsqu'elle tend à consolider, l'opinion fait et défait les établissemens politiques; avec elle on peut tout oser, sans elle on ne peut rien entreprendre. Les succès qu'elle donne ou qu'elle consacre sont les seuls qui soient durables; le reste n'est que déception, et il en est de ce genre de surprise comme d'une illusion éphémère, comme d'un sommeil passager. Toujours pleine de vie, alors même qu'elle ne donne aucun signe d'existence, l'opinion se dégage peu à peu des étreintes qui l'oppressent et se fait jour à travers les résistances les plus opiniâtres; ni l'anarchie, ni le despotisme n'ont le pied assez pesant pour l'écraser; debout ou renversée, elle lutte sans cesse, et tôt ou tard il faut qu'elle triomphe. Si l'on veut des preuves, il n'est pas nécessaire d'aller les demander aux temps anciens, il suffit d'interroger l'histoire de la Révolution et de l'Empire.

89 avait enivré l'opinion, 93 la rendit à elle-même, et dès-lors la république fut frappée au cœur; sa chute devint inévitable. Le jeune vainqueur de l'Italie n'eut qu'à dire qu'il voulait rétablir l'ordre, et l'opinion, n'écoutant que sa haine pour l'anarchie, se précipita dans ses bras sans s'inquiéter de savoir s'il se désarmerait en montant sur le trône.

Tant que, dominée par le souvenir des saturnales de la Convention

et du Directoire, l'opinion fut fidèle à la cause de l'Empire, tant qu'elle laissa éblouir ses yeux par le voile brillant que la gloire avait jeté sur la statue de la liberté, tout sourit à Napoléon ; sa fortune fut celle de Charlemagne ; elle eut quelque chose de magique ; mais le talisman dont son génie fit un si merveilleux usage finit par lui échapper ; cette main puissante qui avait tenu les destinées du monde et que l'on avait vue broyer en se jouant tant de sceptres, ne fut ni assez large pour tenir l'opinion, ni assez forte pour la comprimer ; l'opinion rebelle s'affranchit des fers dorés qui l'attachaient à son char, et aussitôt tout changea. La France, sans illusions sous la couronne de lauriers qu'on avait cherché à faire descendre comme un bandeau sur ses yeux, ne vit plus qu'usurpation et dictature dans le gouvernement de celui qu'elle avait salué du nom de Sauveur ; rien n'avait pu l'empêcher de déserter l'anarchie, rien ne put l'empêcher d'abandonner le despotisme ; plus funeste à ses armes que les huit cent mille baïonnettes de l'étranger, l'opinion le livra sans défense à tous les coups de l'adversité ; ce fut elle, elle seule, et non l'ignoble lance d'un cosaque, qui fit tomber de son front la couronne d'airain que la victoire y avait placée.

A cette époque, cependant, remarquez-le bien, la tribune législative était silencieuse ; nous avions un sénat de muets, et la presse, partout bâillonnée, ne comptait pas une voix indépendante. Si l'opinion, semblable à un volcan long-temps fermé qui, pour se rouvrir, lance aux nues son cratère, a pu faire éruption malgré l'énorme poids d'absolutisme dont elle était chargée, comment se flatterait-on de l'espoir d'enchaîner son essor, quand des institutions libres lui ont donné le droit de se manifester publiquement, chaque jour et à chaque heure.

Émancipée en 1814 par Louis XVIII, l'opinion devint un des pouvoirs constitués de l'État, et la sagesse du roi-législateur s'efforça d'en régulariser l'action ; par malheur, elle avait reçu trop de vie à la fois ; il en fut d'elle comme de ces asphixiés qu'il ne faut rendre à l'air que par degrés. La liberté de la presse, surtout, portait en elle une surabondance de force effrayante ; c'était un sens nouveau ajouté subitement à notre organisation politique ; il y jeta une perturbation qui n'eût été que momentanée, sans doute, si des ennemis vigilans n'avaient pas eu intérêt à la propager et à l'aggraver. Ils surent bientôt nous apprendre que la révolution n'avait pas, comme on l'avait dit avec tant de confiance, *donné sa démission ;* ils n'eurent pas plus tôt entrevu

le parti qu'ils pouvaient tirer de l'opinion pour arriver à leurs fins, que tous leurs efforts tendirent à s'en emparer et à la pervertir. Cette œuvre de corruption dura quinze ans; on a dit que c'était une comédie; le dénouement justifierait un autre nom; des tribuns et des rhéteurs se distribuèrent les rôles : habiles à saisir les côtés faibles de chaque institution, s'y attachant, s'y logeant comme le mineur se loge dans l'ouvrage qu'il veut saper; répondant à la bonne foi par la ruse, puisant dans la légalité des armes contre les lois, ils créèrent une opinion factice qui parla le langage de leurs passions et jeta les esprits dans une confusion toujours croissante; le succès fut d'autant plus facile que, secondés par les défectuosités d'une charte doctrinaire, ils ne rencontrèrent que de faibles obstacles dans le pouvoir; la plupart des hommes qui en furent dépositaires, trop confians dans la force de leurs principes et dans la pureté de leurs intentions, dédaignèrent des attaques qu'ils croyaient sans danger, parce qu'elles étaient sans raison; leur loyauté s'en remit au jugement du pays ; mais le débat n'était pas contradictoire : les adversaires du gouvernement plaidaient seuls; le gouvernement ne répliquait pas, comme si le peuple était un juge infaillible, et qu'il ne fût pas nécessaire de l'éclairer. Qu'arriva-t-il? C'est que toutes les directions de l'opinion publique, envahies une à une, furent tournées comme autant de batteries contre la Restauration; l'on ne se contenta pas de la tribune et de la presse, on occupa la place publique et le théâtre ; on prit position dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, partout enfin où l'on put se mettre en contact avec les esprits. Rien ne fut négligé. Symbole convenu, le libéralisme fut mis en drame, en opéra, en vaudeville, en résumé historique, en roman de mœurs, en mémoires secrets, en satire, en chanson, en lithographie, en caricature; on en tapissa les boutiques et les murailles; on voulut qu'il frappât tous les sens à la fois, qu'il entrât par tous les pores.

Après une dernière et vaine tentative sur les bords de la Bidassoa, le carbonarisme s'était dissous; vivant de la vie isolée des clubs, environné d'ombre et de mystère, condamné enfin par sa nature même à n'avoir aucune communication directe avec l'opinion, il n'avait pu acquérir d'influence sur les esprits; mais sa retraite n'avait été qu'une abdication de la violence en faveur de l'habileté; passant avec adresse des voies extra-légales aux voies parlementaires, le comité-directeur,

organisé sous le titre de *Société aide-toi*, *le ciel t'aidera*, avait recueilli et utilisé les activités laissées sans emploi ; fort de la fusion de tous les élémens hostiles, il agissait simultanément sur tous les points du royaume ; ses affidés se multipliaient avec une ardeur infatigable, allant, venant sans cesse par les chemins, déclamant dans les villes, haranguant les campagnes, jetant çà et là au petit commerce et à la petite industrie les secours de la caisse centrale entretenue par les banquiers de Paris ; pas une voiture publique, pas une table d'hôte, pas un café qui n'eût son orateur aux phrases démagogiques ou son distributeur d'écrits incendiaires, tandis que la presse départementale, entièrement négligée par le gouvernement, inoculait dans chaque province les doctrines professées par la presse parisienne, et tenait partout en échec les agens du pouvoir.

C'est en circonvenant ainsi l'opinion publique qu'on est parvenu à la détourner de ses voies naturelles. Maintenant qu'on se le demande : une expérience si chèrement achetée doit-elle être perdue? Si l'on sait comment on égare les peuples, ne sait-on pas aussi comment on les ramène? Chaque jour le retour des esprits vers les idées d'ordre n'est-il pas plus marqué? Eh bien! pourquoi ne pas l'accélérer encore par une salutaire impulsion? Pourquoi ne pas fortifier l'action de la presse par celle de la tribune?

Les hommes parlementaires, instruits par les désastres du passé, n'ont voulu émigrer ni à l'extérieur ni à l'intérieur; on ne les a pas vus, remplis d'un fanatisme oriental, passer procuration à la providence et attendre dans l'immobilité l'accomplissement de leurs vœux ; non, ils étaient trop certains que les convictions inertes, loin de faire des prosélytes et de modifier les majorités, peuvent à peine se conserver intactes : ils n'avaient pas oublié (s'il est permis de comparer les choses de la terre aux choses du ciel) que le Christianisme lui-même ne s'est répandu avec tant de rapidité et d'éclat qu'en parcourant le monde et en montant dans les chaires. Ils s'étaient dit : Plus nous agirons, mieux nous agirons ; plus nos rangs seront nombreux et serrés, plus on y reconnaîtra la puissance de l'unité et de la discipline. Ne parlons plus de la république ; c'est entretenir trop long-temps une fatale préoccupation ; depuis quarante ans, il n'y a plus de républicanisme en France ; les prétendus républicains qui s'agitent dans le vague ne représentent qu'une utopie, qu'un anachronisme ; ils ne sont rien, ils ne peuvent

rien ; l'opinion, qui ne veut ni de la tyrannie des masses ni de celle du pouvoir, les a frappés de réprobation. Notre seul adversaire, c'est le monopole ; il dispose, nous en convenons, de forces matérielles considérables, mais ces forces n'égalent pas à beaucoup près celles de l'Empire, et l'on a vu comment l'Empire a croulé ; le monopole a pour lui d'immenses moyens de corruption, mais le Directoire en avait aussi, et qu'est devenu le Directoire? Courage donc! L'opinion doit combattre avec nous, car c'est sa voix qui se fait entendre quand nous demandons la réforme parlementaire ; c'est elle qui parle lorsque nous plaidons la cause de six millions d'ilotes brutalement repoussés de la vie politique ; c'est elle qui parle encore lorsque nous réclamons l'affranchissement des provinces, la liberté de l'enseignement, la réduction des impôts et toutes les réalités du système représentatif.

Ce langage a été suivi d'actes trop publics et trop récens pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. On a vu ce que pouvait une poignée d'hommes unis et persévérans au sein d'une assemblée morcelée par les partis ; la mesure de leur utilité parlementaire était donnée ; quel profit a-t-on fait d'une indication si claire? Les résistances ont-elles molli? L'élément électoral a-t-il été fécondé?

A-t-on tenu compte, au moins, puisque les exemples nationaux sont sans valeur, du triomphe de cet O'Connell qui, avec ses quarante voix papistes, si antipathiques aux vieux Anglicans, en est venu à gouverner le gouvernement des Trois-Royaumes. Ses co-religionnaires, pendant plusieurs siècles d'émeutes, de conspirations ou d'inertie, n'avaient fait qu'augmenter le poids de la servitude qui écrasait l'Irlande ; ils avaient perdu, à la suite de leur dernière insurrection de 1798, jusqu'au simulacre de liberté politique que Pitt avait daigné leur laisser, et, dès qu'ils sont entrés avec O'Connell dans les voies parlementaires, chaque jour a été marqué par une victoire ; ils n'ont plus même besoin de demander ; ils posent fièrement les armes et attendent un pied sur chaque parti, assurés qu'ils sont que le pouvoir, dont l'existence dépend de leurs votes, se hâtera de les satisfaire.

Loin de l'Europe, au fond d'un continent que l'on se représente couvert de forêts et peuplé de sauvages, ne nous fait-on pas aussi la leçon? l'Angleterre a donné au Canada une sorte de gouvernement représentatif, pondéré par son lourd monopole, et il a suffi d'une tribune pour créer une opinion qui est devenue aussitôt le levier de

toutes les forces disséminées sur le sol. Une famille française, d'un million d'individus, qui s'était endormie dans le découragement de l'ilotisme colonial, s'est réveillée soudain avec des pensées d'émancipation et de nationalité. Un enfant perdu de la Rochelle, Papineau, a repris le rôle de Washington, et ses paroles, toujours renfermées dans les bornes de la plus stricte légalité, ont eu déjà assez de retentissement pour porter le trouble dans le cabinet de Saint-James.

C'est l'histoire d'hier, c'est l'histoire d'aujourd'hui que nous transcrivons ici; malheur à ceux qui ne veulent pas la connaître! Malheur à ceux qui, au lieu de s'attacher sans relâche à s'emparer de l'opinion sous le gouvernement des majorités, se jettent d'eux-mêmes en dehors du mouvement des esprits! Bientôt délaissés à leur tour, ils s'exposent à tomber de l'inaction dans l'impuissance. Après les avoir crus indispensables, on se résigne à se passer d'eux, et l'on finit par s'y habituer. Le temps ne s'arrête pour personne; encore moins revient-il sur ses pas: il faut donc marcher comme lui; la devise des Fitz-James: *Droit et en avant*, convient à tous les hommes jeunes de foi et chauds de dévouement, qui n'aspirent à propager leur opinion que parce qu'ils en croient le triomphe nécessaire au salut de leur pays; leur but n'a rien d'exclusif; ils ne songent à repousser personne, ils désirent au contraire user de chaque influence matérielle ou morale, dans les conditions de l'utilité qui lui est propre; mais ils se lassent d'attendre ceux qui ne se lassent pas d'être attendus.

M. de Romand a bien fait, suivant nous, de s'offrir comme conciliateur; ce rôle, qu'il réussisse ou non, sera toujours un rôle honorable; cependant, qu'on ne l'oublie pas, tout doit avoir un terme; lorsqu'une conciliation a été tentée et qu'elle a échoué, il reste quelque chose à faire : c'est de passer outre.

DE LA PROHIBITION DE DÉFRICHER.

L'*Echo de France* a déjà enrichi ses pages de plusieurs articles de M. Hennequin ; aujourd'hui nous sommes assez heureux pour pouvoir donner à nos lecteurs l'extrait d'un ouvrage publié par lui sous le titre de *Traité de la législation et de la jurisprudence suivant l'ordre du code civil.* Cet ouvrage, attendu impatiemment par tous ceux qui aiment *le beau et le bon*, paraîtra dans le courant du mois chez Videcoq, place du Panthéon.

La prohibition de défricher se trouve implicitement contenue dans les lois de l'aménagement. Un propriétaire contraint d'attendre la dixième feuille, et de former des réserves, ne pouvait, sans infraction à la loi, arracher les souches des taillis, couper tous les baliveaux et abattre, avant le temps, la futaie. Et c'est aussi ce qui fut décidé par deux arrêts du conseil, l'un du 9 décembre 1703, l'autre du 16 mai 1724.

Il faut remarquer ici que le système prohibitif qui, dans l'ancien droit, résultait des principes de l'aménagement, était d'autant plus impérieux qu'à personne n'était reconnu le droit de dispenser de son observation. Ainsi, dès l'instant que le semis avait eu lieu, la terre, pour ainsi dire inféodée au produit dont elle avait reçu le germe, devenait incapable de toute autre destination. Ce qui était vrai du semis l'était aussi des plantations ; il était loisible de planter, mais il ne l'était pas d'abattre.

Il faut du reste penser que les prohibitions que l'on ne peut établir que par voie d'induction n'ont pas toute l'efficacité de celles qui se trouvent formulées dans les lois en termes exprès, car on ne voit pas que, sous le règne de Louis XV, les défenses implicites de l'ordonnance aient un moment préoccupé les ministres dans le projet formé et exécuté par eux de livrer de nouveaux terrains à l'agriculture, et de conjurer ainsi les disettes qui, sous ce règne, se reproduisirent si souvent. Non-seulement les défrichemens furent autorisés à cette époque, mais de notables encouragemens leur furent prodigués, ainsi que l'attestent les arrêts du conseil de 1762 et 1766 (1), qui ne s'occupent ni l'un ni l'autre des inhibitions renfermées dans l'ordonnance.

---

(1) Dans un rapport présenté au roi, par les ministres, il est établi que, depuis 1766 jusqu'en 1774, on avait défriché 359,282 arpens ; opération dont le rapport évalue le bénéfice à soixante millions.

Si la prohibition avait été peu respectée, elle n'en existait pas moins dans la législation, si ce n'est comme une entrave, du moins comme une menace; aussi l'assemblée constituante, qui semblait s'être donné la mission de mettre à l'essai toutes les innovations proposées depuis un demi-siècle (1), proclama-t-elle, dans le décret du 19 septembre, déjà cité, le droit illimité d'aménager et de défricher.

C'est une question controversée que celle de savoir si les propriétaires, maîtres de disposer à leur gré de leur bois, usèrent sans modération du droit de mettre en culture; et il faut croire qu'ils n'ont point eu tout l'empressement dont quelques écrivains les accusent, puisque la futaie n'a point disparu du sol de France, et que le régime de la liberté absolue a duré douze ans.

Ce n'est, en effet, comme nous venons de le dire en parlant du droit de martelage, que par la loi du 9 floréal an XI (1803) que la prohibition fut rétablie.

Cette loi, après avoir reconstitué le droit de martelage dans ses anciennes conditions, décida que pendant vingt-cinq ans aucun bois ne pourrait être arraché ni défriché que six mois après la déclaration qui aurait été faite par le propriétaire devant le conservateur forestier de l'arrondissement où les bois seraient situés. Par l'article 2 de cette loi, l'administration est autorisée à faire mettre, sans délai, opposition au défrichement des bois, à la charge d'en référer, avant l'expiration de six mois, au ministre des finances sur le rapport duquel le gouvernement statuerait définitivement dans le même délai. Suivant l'article 3, en cas de contravention aux dispositions des articles 1 et 2, le propriétaire devait être condamné, sur la réquisition du conservateur de l'arrondissement, à remettre une égale quantité de terrain en nature de bois, et à une amende qui ne pouvait être au-dessous de la valeur du bois arraché; faute par le propriétaire d'effectuer la plantation et le semis dans le délai fixé par le jugement de condamnation, il devait, suivant l'article 4, y être pourvu à ses frais par l'administration forestière. Enfin, l'article 5 exempte de ces dispositions les bois non clos d'une étendue moindre de deux hectares, lorsqu'ils n'étaient pas situés

(1) Les disciples de Quesnay, qui ne tenaient compte que des produits agricoles, et qui ne voyaient les richesses nationales que dans les fruits récoltés, déduction faite des frais, appelaient de tous leurs vœux la liberté de la culture.

sur le sommet d'une montagne, et les parcs ou jardins clos de murs, de haies ou fossés attenant à l'habitation principale.

Le délai fixé par la loi du 9 floréal an XI (avril 1803) devant expirer au mois d'avril 1828, la prohibition et la liberté ont dû lutter de nouveau. La discussion s'est engagée au moment de la présentation du Code forestier, et, comme il n'en est ressorti qu'un ajournement, il devient utile de rassembler toutes les données du problème, et de préparer ainsi les discussions à venir.

Les motifs de la prohibition s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes à la pensée.

Les bois exercent sur l'atmosphère une salutaire influence en absorbant les parties les moins respirables de l'air ; leur feuillage attire et condense les nuages ; aussi c'est au pied des forêts que se forment ces sources d'eaux vives qui vont porter dans les campagnes la fraîcheur et la fécondité (1). Les grands bois s'interposent entre les habitations et les orages ; ce sont les arbres à racines profondes qui retiennent les terres végétales sur le penchant des collines ; et, comme s'il ne suffisait pas aux forêts de leur incontestable utilité, elles sont encore le plus bel ornement des héritages qu'elles enrichissent et qu'elles protègent. Quoi de plus majestueux que leur vaste silence et que l'horreur même de leurs ténèbres (2)!

Si la seule présence des bois est un bienfait, que ne faut-il pas dire de leur exploitation? Tous les arbres ne peuvent pas sans doute, comme le chêne, ce roi de la forêt, contribuer à tous les genres de constructions ; mais chaque famille, chaque essence, peut joindre à l'utilité du chauffage une destination particulière. Ainsi, tandis que le sapin, qui se plaît dans les lieux élevés, froids et découverts, donne à la marine, à l'art du charpentier, à la menuiserie, des poutres précieuses par leur longueur et par leur rectitude, le mélèze livre son bois rouge et presque incorruptible à la construction des digues et de tous les ouvrages d'art destinés à demeurer long-temps sous les eaux. Le luxe sait aussi

---

(1) Ce n'est pas, dit Bernardin de Saint-Pierre, dans les roseaux, au fond des vallées, que les naïades cachent leurs urnes éternelles, comme les représentent les peintres, mais au sommet des rochers couronnés de bocages et voisins des cieux.

(2) Voir un *Mémoire sur l'influence physique du déboisement des forêts*, par A. Bosson. Ce mémoire a obtenu l'accessit, avec une mention très-honorable, dans un concours ouvert par l'Académie royale de Bruxelles. (Chez Mad. Huzard, rue de l'Eperon, 7.)

mettre à profit les trésors de nos forêts : le buis est employé par le tourneur et le tabletier ; le charme, le noyer, le frêne, qui sont aussi recherchés par le charronnage, peuvent, sous des mains habiles, se transformer en meubles élégans et commodes. Plus d'une fois, dans l'exposition des richesses industrielles de la France, on a vu les bois indigènes lutter sans désavantage avec les bois étrangers les plus précieux.

Salubrité, protection, spectacle imposant et solennel, aliment toujours sain de nos foyers, moyen sans rival de faire parvenir la fabrication du fer au plus haut degré de perfectionnement, moyen de travail et de gloire, les bois, qui n'occupent pas au-delà d'un septième de notre territoire, sont désormais pour la société française une condition d'existence. Comment donc abandonner de pareilles richesses au caprice, à l'aveuglement, et surtout à l'égoïsme de l'intérêt personnel !

Quelle que soit la gravité de ces considérations, les adversaires de la prohibition ne manquent pas de réponses.

Il est possible, disent-ils, que les arbres exercent une puissance attractive sur les vapeurs dont l'atmosphère est habituellement chargée ; mais qu'est-ce que la masse entière de la plus vaste forêt mise en comparaison avec celle de la moindre colline. Les montagnes, agissant par l'énormité de leurs masses, exercent seules sur les nuages une attraction de quelque importance. Une forêt, un simple rideau d'arbres peuvent sans doute offrir un abri; mais leur effet ne se fait sentir qu'à de très-petites distances. Les pays les mieux boisés subissent comme toutes les autres contrées la puissance dévastatrice des orages. Il n'est pas douteux que la présence des bois prévient la dénudation des rochers, et maintient la terre végétale sur les pentes rapides ; mais de la nécessité de certaines prévisions administratives et locales, faut-il conclure à la plus grave, à la plus dommageable des atteintes que le droit de propriété puisse recevoir? Abstraction faite de considérations plus propres à frapper l'imagination du poète, de l'artiste, que la raison de l'homme d'État, comment ne pas être entraîné par un rapprochement dont toutes les données sont certaines? Des calculs démontrent que la valeur d'un hectare qu'il faut conserver en taillis n'équivaut pas, soit sous le rapport du produit, soit sous celui du fonds, à celle d'un hectare contigu qu'il est permis de semer, soit en céréales, soit en plan-

tes oléagineuses, soit en plantes filamenteuses, ou de convertir en prairies. Ne comptez-vous pour rien, ajoute-t-on, le malheur de priver le sol des améliorations qu'il trouve toujours dans la variété des assolemens? La diminution des bois rendra plus active et plus profitable l'exploitation de la France souterraine, et cela même est un avantage. Confiez-vous, dit-on enfin, à l'intelligence de l'intérêt privé. Quand un propriétaire donne une destination à son bien, c'est très-probablement que cette destination est la plus convenable à lui, à sa famille, et même à l'agrégation dont il est membre; s'il préfère les prairies à la culture des céréales, c'est qu'il se trouve probablement à une époque où les bestiaux sont plus précieux que les blés; au surplus, que les bois deviennent rares, qu'ils renchérissent à l'étranger, et ils reparaîtront sur le sol qu'ils auront un moment délaissé; il faudra sans doute attendre quelques années; mais dans la vie des peuples les années sont des instans (1).

Ces argumens n'ont pas prévalu. Les législateurs de 1827 ont redouté l'action du génie des spéculations sur la propriété forestière dans un temps où les capitaux trouvaient si facilement un emploi; et ne voulant pas cependant prononcer d'une manière définitive sur une pareille et si grave question, ils ont prorogé de vingt ans le délai transitoire (2).

Plus d'une fois, depuis la publication du Code forestier, cette grave thèse d'économie publique s'est agitée dans le sein des chambres.

Un député, usant de son droit d'initiative, a proposé de restreindre les motifs d'opposition de l'administration à certaines causes d'intérêt public, comme le soutènement des terres, l'alimentation des sources sur le sommet des montagnes.

Cette proposition, reproduite avec des fortunes diverses pendant trois sessions consécutives, est venue se perdre et s'absorber dans le sein d'une commission dont les travaux n'ont point été rendus publics.

Sans prendre ici de parti sur ce grave intérêt, nous nous bornerons, en terminant, aux observations suivantes :

---

(1) *Mémoire sur la destruction des forêts et sur les effets qui en résultent, et sur les moyens de retarder et de réparer leurs pertes*, par A.-J.-B.-L. Doulcet (1821).

(2) Le Code forestier renferme, relativement a la loi du 9 floréal an XI, des améliorations qu'il appartient à la science administrative d'apprécier.

Si la prohibition peut s'appuyer, comme des savans illustres l'assurent, sur des faits météorologiques bien constatés, et surtout applicables à nos climats (1), il faudra la maintenir, et alors même que le déboisement ne devrait pas exercer une influence décisive sur les conditions atmosphériques, deux considérations doivent rester présentes à la pensée des législateurs.

La première, la difficulté que la France pourrait éprouver à s'approvisionner par la voie du commerce, dans une guerre maritime comme celle qui lui ferma si long-temps presque tous les marchés du monde; la seconde, que nos usines à fer, réduites à l'emploi du minerai, ne soutiendraient pas long-temps la concurrence avec celles qui pourraient faire du charbon de bois, leur principal agent, et que si les années ne sont que des instans dans la vie des peuples, les hauts-fourneaux qui se sont éteints ne se rallument pas facilement.

HENNEQUIN, *député.*

LE POÈTE PAYSAN,

NOUVELLE VENDÉENNE.

(Suite.)

Le lendemain du jour où Jean le Voyant avait amené Cathelineau à la ferme de son père, dans l'après-midi, cinq jeunes gens du Pin-en-Mauges rentrèrent dans le hameau en criant : Les gendarmes nous poursuivent; ils ont blessé un de nos camarades; ils veulent nous prendre pour la république !

Cathelineau, occupé à pétrir son pain, entend leurs cris... Les républicains vont venir les arrêter et les faire périr! voilà sa première pensée.

(1) Des plantations considérables s'étant effectuées en Égypte, par les ordres du vice-roi, les pluies sont devenues plus fréquentes dans ces contrées; aux Antilles, au contraire, de vastes déboisemens ayant eu lieu, les pluies ont diminué et les sources sont devenues moins abondantes. Une ordonnance du roi d'Espagne ayant décidé que quiconque, à Porto-Rico, abattrait un arbre serait tenu d'en planter trois, ce pays a conservé toute sa fertilité. Mais c'est en France que, pendant le délai qui reste encore, les enquêtes et les expériences doivent avoir lieu. (Voyez le *Mémoire et les Observations sur les abus des défrichemens*, publié en l'an 9, par M. Rougier-Labergerie.)

Il faut les sauver ! voilà sa seconde ; et, levant les yeux au ciel comme pour y chercher un conseil et de l'aide, il prend tout-à-coup sa résolution ; il quitte son ouvrage, essuie ses bras et demande ses habits.

« Que vas-tu faire ? dit sa femme.

— Sauver ces jeunes gens ! répondit-il.

— Mais toi, mais ta famille, tu vas tout perdre. Cette affaire ne te regarde pas ; reste tranquille.

— Si je reste tranquille, nous n'en serons pas moins perdus ; le pays va être écrasé par la république. Il faut nous soulever tous, et commencer la guerre.

— Commencer la guerre ! s'écria la malheureuse femme de plus en plus effrayée. Et, pour faire la guerre, qui sera avec vous ?

— Dieu, répliqua Cathelineau, Dieu sera avec nous ! » Et déjà, avec les cinq paysans revenus de Saint-Florent, le voilà qui parcourt le hameau.

Vous avez vu dans les grandes villes, quand le soir on bat la retraite, des enfans se rapprocher des tambours bruyans et marcher au pas avec les soldats qui rentrent au quartier. Ceux qu'attirent ainsi les tambours et les fanfares ont en eux l'instinct des armes et le goût des camps.

Bientôt, dans le village du Pin-en-Mauges, il y eut tout un rassemblement à l'entour des cinq paysans qui avaient refusé de marcher pour la république, et le premier à venir auprès d'eux et de Cathelineau avait été Jean le Voyant. Il était là avec les yeux pleins de feu et le cœur battant fort au dedans de lui ; et quand il entendait des femmes répéter à leurs maris, à leurs frères, à leurs fils : Oh! ne partez pas ; restez avec nous, Jean leur disait : Femmes, ne pleurez pas, et ne cherchez point à retenir ceux qui se lèvent pour résister... Vous ne le voyez pas encore ; mais un torrent, un torrent qui part de la montagne de Saint-Florent roule ses eaux contre vous : les voilà qui s'avancent en dévastant tout ; si nous n'allons pas leur opposer une digue, les flots courroucés viendront jusqu'ici et ils passeront sur vos chaumières, et ils emporteront les berceaux de vos petits enfans et les croix de bois du cimetière, les croix que vous avez mises sur les fosses de vos pères... Femmes, ne retenez pas ceux qui se lèvent pour résister !

Pendant que Jean parlait ainsi, Cathelineau l'approuvait du regard ; et ce regard d'un homme fort sur l'adolescent était comme le rayon du soleil qui fortifie et fait grandir une fleur.

Cathelineau n'était chef du rassemblement que depuis quelques minutes; mais déjà il connaissait les devoirs que venait de lui imposer la confiance de ses compagnons; et il leur dit : « Il est encore temps; que ceux qui ne se sentent pas assez forts pour mener une vie rude, une vie de dangers, rentrent chez eux; qu'ils ne restent point avec nous, nous ne leur en voudrons pas... Mais une fois partis, ils ne pourront plus revenir. La république aura leurs noms; et s'ils nous quittent, la république aura bientôt leurs têtes.

— Nous voulons tous partir! Pas un de nous ne te quittera, Cathelineau. En avant! en avant! crièrent plus de cent voix.

— En avant donc! en avant, avec l'aide de Dieu! répondit Cathelineau d'une voix retentissante. Et tous les échos du pays répétèrent : En avant! en avant! »

La nuit vint bientôt... Première nuit passée en face du danger, première veillée d'armes pour tous ces jeunes paysans. Cathelineau, afin de mettre sa troupe à l'abri des gendarmes de la république, l'avait conduite sur un de ces mamelons qui bordent le cours de la Loire et qui sont tout revêtus d'épais taillis. Sur les cent hommes qu'il avait avec lui, tout au plus une vingtaine avaient de vieux fusils; le reste n'était encore armé que de bâtons.

« Vous pouvez vous reposer et dormir ici, dit Cathelineau; les gendarmes ne viendront pas vous y réveiller. La nuit est belle, couchez-vous sur la mousse, et dormez. Quatre d'entre vous seront de garde; et moi aussi, je veillerai. »

Après ces paroles du chef, la petite troupe fut bientôt endormie.

Quand vous voyagez sur la Loire; quand vous êtes assis dans les bateaux allongés des mariniers du pays, ou que vous êtes sous le tentelet de coutil du bateau à vapeur, vous voyez çà et là s'élever au-dessus de la verdure des coteaux des pointes de rochers nus et dépouillés : on dirait les grands ossemens de la terre. Dans le taillis où Cathelineau avait conduit ses compagnons d'indépendance, un de ces rocs perçait le sol et s'élevait droit; de sa cime la vue s'étendait au loin sur un magnifique pays. Jean-le-Voyant, au lieu de se livrer au repos, était allé rêver sur ce haut lieu.

Là, debout, tantôt regardant le ciel, tantôt abaissant les yeux sur le fleuve qui coulait à trois cents pieds au-dessous de lui, il laissait aller ses pensées, et il disait :

« Elle est belle, la première nuit des armes : elle fait battre le cœur ; elle est sainte: elle fait penser à Dieu. Les étoiles vous racontent la puissance du Très-Haut, et la brise qui fait frémir la feuillée a passé par-dessus le village et vous en apporte le souvenir.

» Elle est belle, la première nuit des armes, quand on s'est levé contre l'oppression ! En pensant à son père, à sa mère, on se souvient qu'ils vous ont béni avant le départ, et qu'ils vous ont dit en vous embrassant : *Enfant, va faire ton devoir, et Dieu sera avec toi !* Quand ce ressouvenir vous arrive, on lève les yeux au ciel, et, à travers les larmes qui vous sont venues, vous croyez voir la main du Seigneur étendue sur vous, et comme un bouclier au-dessus de votre tête.

» Elle est belle, la première nuit des armes ! Cependant on n'entend plus la cloche du hameau, qui dit la marche des heures au silence ; mais d'autres bruits m'arrivent ici. J'entends le fleuve couler au-dessous de moi : comme ses flots vont vite ! Pas plus vite que nos jours. Demain on se battra peut-être, et le rossignol chante comme à la veille d'une fête ! Du milieu de la mousse, la violette et le thym exhalent leurs parfums, et demain il y aura peut-être ici du carnage et du sang !

» Elle est belle, la première nuit des armes ! On s'y sent tout près d'un imposant avenir ; les soleils qui vont se succéder ne vous amèneront plus comme au hameau les mêmes journées. Là, sans doute, chaque jour avait sa paix et sa joie ; mais la joie et la paix étaient toujours les mêmes. Ce qui va suivre la première nuit des armes sera tout mystérieux. A présent que nous voilà sortis du village, nous allons être comme ces feuilles que le vent de la nuit emporte, et qui ne savent pas où elles doivent aller tomber... Nous tomberons où Dieu voudra que nous nous arrêtions ; nous tomberons en défendant sa cause, et nous renaîtrons immortels !... Oh ! elle est belle, la première veillée des armes ! »

Cette première nuit du soldat avait exalté l'ame du jeune poète paysan, et cependant la magie d'un camp ne se trouvait pas là. Là, point de ces longues rangées de tentes avec leurs pavillons et leurs banderoles flottantes ; là, point d'enceintes fortifiées, point de murailles de gazon, point de chemins de rondes, point de nombreuses sentinelles marchant dans le silence et faisant reluire leurs armes aux lueurs de la lune ; là, point de ces voix qui s'appellent et se répondent,

et de ces patrouilles au pas cadencé. Non, rien de toutes ces pompes guerrières dans le taillis de Chantoceau. Mais pour l'homme qui aurait pu voir dans l'avenir, oh! il y avait là quelque chose digne de fixer l'attention. Ce chef paysan sera un jour le généralissime des armées catholiques et royales. Et ces quelques hommes, c'est le premier noyau de ces armées qui feront trembler la république qui faisait trembler le monde. Les frères, les compagnons de ces paysans qui dorment là sur l'herbe, seront appelés par le meilleur juge de bravoure et de gloire, *un peuple de géans*.

Que sait-on? peut-être que Dieu révélait toutes ces choses à Jean le Voyant. Autrefois le Seigneur faisait voir aux prophètes d'Israël la gloire future de son peuple.

Quand, du côté de l'orient, le ciel commença à blanchir, Cathelineau réveilla sa troupe. Il venait d'apprendre, par un vieillard arrivant du Pin-en-Mauges, que l'ancien garde-chasse du comté de Maulevrier, Stofflet, s'était mis à la tête d'un rassemblement, et que le pays se préparait à la résistance. Aux premiers bruits du jour, il se mêla bientôt un bruit qui fait toujours battre le cœur : le tocsin sonnait à toutes les églises, et le poète du village disait :

« Entendez, entendez les voix des cloches; les voilà qui crient aussi : AUX ARMES! Les cloches ont été bénites, les cloches sont saintes, elles appartiennent à Dieu, et les voilà qui commandent de se lever.

Oh! le paysan de nos campagnes ne désobéira point à ces voix d'airain; il les connaît depuis long-temps; elles ont chanté sur son berceau et sur ceux de ses fils; elles ont retenti joyeuses à sa première communion et à son mariage; elles ont tinté l'agonie de sa mère. Il est accoutumé à leur voix : elles ont redit tous les événemens heureux et malheureux de sa famille; elles ont sonné joyeuses aux baptêmes et aux mariages; elles ont gémi aux funérailles.

Ce son du tocsin n'agissait pas seulement sur l'ame du jeune poète, il avait aussi une grande influence sur les populations des campagnes. Ni la trompette, ni le tambour ne les auraient remuées aussi fortement que ces cloches partant des églises et battant à coups redoublés, à coups précipités, comme les battemens d'un cœur effrayé.

Cathelineau et Stofflet eurent bientôt réuni leurs troupes, et leur première rencontre avec les républicains fut un avantage : deux jours après que *les gars du Pin-en-Mauges* s'étaient levés, ils avaient

pris des fusils à l'ennemi avec leurs bâtons, premières armes qu'ils eussent emportées de leur village.

Des royalistes d'Angers vinrent informer Cathelineau et Stofflet que l'on commençait à démolir des églises dans la ville, et que l'on emmenait dans les prisons ceux que l'on avait surnommés *aristocrates*, pour les rendre odieux au peuple, qui ne savait pas ce que signifiait ce mot. Les émissaires ajoutaient qu'il serait bon que les royalistes armés vinssent effrayer le district, pour le rendre plus modéré ; de plus, ils apprirent à Cathelineau que le prieur de Saint-Florent et sa sœur, la religieuse, avaient été transférés de la prison de Chalonnes dans les cachots du château d'Angers, et que beaucoup d'autres religieuses et des prêtres avaient aussi été incarcérés.

Ces nouvelles étaient de nature à répandre une grande irritation parmi les paysans rassemblés ; mais, parmi eux, il n'y en avait pas un qui sentît plus vivement cette tyrannie que Jean-le-Voyant ; et dès qu'il vit Cathelineau seul, il alla vers lui et lui dit : « Permettez-moi de vous quitter pour quelques jours.

— Quoi ! Jean, répond Cathelineau, te voilà déjà fatigué du métier de soldat ?

— Oh ! non ; j'ai pris, il y a quatre jours, un fusil à un garde national, ce n'est pas pour m'en dégoûter si vite.

— Que vas-tu donc faire au village ?

— Ce n'est point au village que je veux aller ; c'est à Angers.

— A Angers !... Que vas-tu y faire ?

— Délivrer mon bienfaiteur, le prieur de Saint-Florent.

— Enfant ! Et quels moyens as-tu ?

— A présent, je n'en ai aucun.

— Qui t'en donnera ?

— Dieu, je l'espère ; Dieu qui a dit qu'il fallait être reconnaissant, et qui prend souvent le faible pour accomplir de grandes choses. Il est écrit dans les livres saints que *l'enfant sera dans les mains du Seigneur ; comme la flèche dans la main de l'homme fort.*

— Jean, je vois que Dieu est avec toi, et je te permets de partir. Quand tu auras accompli ton œuvre, tu reviendras avec nous ; car pour battre les républicains, il nous faut des hommes qui mettent leur confiance en Dieu. »

Jean partit dès le jour même. Il avait déjà vu la *ville noire* ; une

fois il y était allé avec sa mère, à la procession du *Sacre* (la Fête-Dieu), et alors la vieille cité, toute tendue de tapisseries, toute jonchée de fleurs, toute parée de guirlandes, avait paru belle à l'enfant du hameau ; mais à présent, quel changement ! Plusieurs des églises sont en démolition ; leurs débris, leur poussière blanche s'étendent dans les rues et sur les places publiques ; cette poussière, c'est celle des statues des saints et des rois : le pic de fer a brisé la pierre et le marbre, et a soulevé les pierres tombales qui pavaient le lieu saint. Maintenant, l'œil pénètre dans les noires profondeurs des *enfeux*, des caveaux de famille... Quand, dans leurs ombres, quelque chose vient à reluire, la foule s'y précipite et s'y rue dans l'espoir d'y trouver de l'or, et souvent il y a d'horribles luttes à l'entour des cercueils ; des mains sacriléges et avides s'y disputent les dépouilles et les suaires des morts ; tous les ossemens, tous les cadavres sont jetés hors des châsses de plomb : car la république a besoin de ce plomb pour faire des balles, comme elle a besoin des cloches pour battre monnaie... Ainsi les hauteurs des tours et des clochers et les profondeurs des souterrains funéraires sont spoliées en même temps ; les vases d'or et d'argent ont été enlevés des tabernacles, brisés à coups de hache ; l'impiété et le vol ont mis la main partout.

Voilà ce qui frappe les yeux du jeune ami de Cathelineau en arrivant à Angers. Les églises de Sainte-Croix, de Saint-Maurille, de Saint-Julien et de Saint-Aubin n'offrent plus aux regards que des pans de murs ouverts, que des voûtes croulées, que des aspects remplis de désolation. A cette vue, l'ame chrétienne et poétique de Jean-le-Voyant s'exalte encore davantage ; chaque profanation qu'il voit lui enfonce de plus en plus dans l'ame la haine des révolutionnaires. Avec ses quinze ans, avec sa foi vive, avec son indignation, il est tout prêt pour le martyre... Dans son inexpérience, il s'étonne que le peuple d'une ville chrétienne laisse ainsi profaner tout ce qu'elle avait de plus sacré : les temples de son Dieu et les tombeaux de ses enfans ! Il ne sait pas que la multitude, qui est parfois semblable à un torrent qui roule ses ondes en dévastant, est parfois comme un fleuve glacé et arrêté par l'hiver ; il ne sait pas l'influence que les méchans peuvent prendre sur elle, et comment elle croise les bras et laisse faire quand des hommes pervers et habiles lui jettent à la tête les grands mots qui égarent les peuples, les mots si sonores de GLOIRE et de LIBERTÉ.

Il y a dans les villes un moment où l'on dirait qu'elles dorment. La lumière du jour naissant les éclaire, et dans les rues il n'y a que solitude et silence; tout au plus, quelques ouvriers matineux et qui ont à gagner leur pain et celui de leurs enfans sont sortis de leurs demeures. Les maisons ont toutes leurs fenêtres fermées, le bras des servantes n'a point encore repoussé les persiennes contre les murs, et le rayon de soleil n'a point pénétré dans les chambres de ceux qui ont le temps de dormir.

Jean-le-Voyant, agité par l'aspect d'une ville dans le trouble d'une révolution, attristé par les scènes de désolation qu'il avait vues la veille, avait mal reposé pendant la nuit, et s'était levé de bonne heure; il se trouva donc dans les rues d'Angers avant que l'animation et le bruit y fussent descendus.

Arrêté devant les ruines de l'église de Saint-Maurille, il regardait tristement les débris faits par la main des hommes, et il se disait en lui-même : Si le temps avait fait ces ruines, combien elles seraient moins désolantes à voir!

Près de notre village, *la chapelle des Saints-Anges* est aussi tombée en destruction. Sa voûte a croulé, tant il y avait eu d'années à passer dessus! Eh bien! là, on pouvait rester long-temps sans se sentir l'ame oppressée, car il avait poussé de la mousse et des fleurs sur les pierres sculptées, tombées d'en haut sur les dalles, où se lisaient encore les noms de quelques morts. Dans les niches, où il n'y avait plus de saints, des giroflées jaunes avaient poussé leurs bouquets embaumés, et je me souviens qu'entre les mains jointes d'un ange adorateur et sa blanche poitrine de marbre une colombe avait fait son nid.

Mais ici rien ne désenlaidit la dévastation, la fureur stupide des hommes s'y montre partout et rien ne la recouvre.......

Voici des colonnes qui sont restées debout et que le pic de fer n'a pu abattre. Elles sont demeurées droites parmi les débris, comme des hommes forts qui n'ont point succombé dans une bataille.... Eh bien! sur leur léger feuillage, sur leurs rameaux de pierre, aucun oiseau ne viendra se poser et chanter! Les chèvre-feuilles, les liserons ne se tordront pas, ne monteront point à l'entour d'elles... Seulement, quand viendra le soir, on entendra, dans cette église profanée et ouverte à tous les vents, le hibou et l'orfraie, et, dans les ombres, on apercevra des chauves-souris voler en tournoyant parmi les ruines.

Ainsi le jeune poète laissait aller son imagination, quand tout-à-coup il entendit quelque chose qui bruissait parmi les débris. Étonné, il écoute, il a cru distinguer les pas d'un homme et une figure de vieillard s'enfoncer en terre, ses yeux étaient fixés sur l'endroit d'où le bruit était parti et où il lui avait semblé voir quelqu'un.... Une, deux, trois personnes y paraissent aussi et, comme la première figure, disparaissent aussitôt.

Cette fois, il a vu des femmes, enveloppées dans les mantelets du pays, suivre timidement, à travers les ruines, le même chemin que le vieillard; cette vue le rassure. Si c'étaient des méchans, des révolutionnaires, des femmes ne seraient point avec eux!... Jean, enhardi par cette pensée, avança jusqu'au fond du sanctuaire.... Là, il ne vit point d'issue : par où donc les hommes et les femmes qui lui avaient apparu étaient-ils sortis de l'église? Il se perdait en conjectures, quand, sur la poussière blanche des débris, il vit la trace de plusieurs pas, et tous ces pas aboutissaient au même point, à une des grosses colonnes du chœur. — A sa base se voyait une dalle de marbre noir, portant le nom d'un ancien curé de la paroisse.... Le jeune paysan se pencha sur la poussière pour découvrir si les traces des pas ne se prolongeaient point plus loin? si ces pas n'étaient point revenus en arrière? Non, tous s'étaient arrêtés à la pierre tombale. Pendant qu'il était ainsi courbé vers la terre, il entendit de nouveau quelqu'un qui marchait non loin de lui, alors il releva la tête et vit, s'avançant vers la grosse colonne, deux femmes: l'une semblait avoir trente et quelques années, l'autre quinze ou seize ans! — Jamais si délicieuse figure que celle de la jeune fille ne s'était montrée à l'ancien enfant de chœur; dans ses chastes songes il n'avait rien rêvé de si beau, si ce n'est quand il avait rêvé des anges et des chérubins.

A la vue d'un homme qui paraissait épier et écouter, la mère et la fille voulurent fuir... Mais Jean, d'une voix bien douce, dit à ces deux femmes : Oh ! n'ayez pas peur de moi!

Pour avoir eu peur de lui, pour avoir craint cet adolescent à l'honnête et jolie figure, il aurait fallu être bien timide. Aussi la plus âgée des deux inconnues lui répondit : Aujourd'hui on peut avoir peur de tout le monde, il y a tant de méchans! mais vous, jeune homme, vous avez l'air d'être un des nôtres. Vous venez aussi pour assister à la messe?

— A la messe ! et où va-t-on la dire ? tous les autels ici sont brisés; les impies ont porté la main partout, partout il y a eu sacrilége et destruction.... Jean, en parlant ainsi, avait révélé qu'il était encore chrétien, et la jeune fille, en l'écoutant, avait regardé sa mère, comme pour lui dire : n'ayez pas défiance de lui.

— Jeune homme, dit la femme qui avait déjà le pied sur la pierre tombale, c'est ici, là-dessous, dans la chapelle des Morts, que nous allons prier.

— Oh! laissez-moi, Mesdames, laissez-moi aller prier avec vous?

— Mon enfant, d'où venez-vous? vous n'êtes pas de la ville?

— Non, Madame, je suis du *Pin-en-Mauges*.

— Et vous aimez encore le bon Dieu?

— J'ai été élevé à l'abbaye de Saint-Florent.

— On dit que vous avez eu du bruit et des troubles dans vos campagnes?

— Oh ! Madame, on y fait son devoir, voilà tout; j'étais avec Jacques Cathelineau.

— Vous étiez avec lui!.. dit la jeune fille; ma mère, nous ne devons pas avoir peur d'un compagnon de Cathelineau!

— Tu as raison, mon enfant!.... Jeune homme, vous pouvez nous suivre.

Après avoir dit ces mots, la dame inconnue frappa avec une clé sur la grosse colonne du sanctuaire, et aussitôt une dalle de pierre grise, placée entre la colonne et la table de marbre noir, se souleva comme la porte d'une trappe, et les deux femmes se mirent à descendre par un escalier étroit et tout obscur. Jean les suivit, ce ne fut qu'après une trentaine de degrés qu'une lueur, venant d'en bas, commença à blanchir l'obscurité de l'escalier souterrain.

A cette profondeur, sous le sol de l'église d'en haut, s'étendait la crypte primitive, et qui, depuis bien des siècles, servait à la sépulture de plusieurs familles de l'Anjou. Cette chapelle des Morts avait été condamnée à ne plus servir, trente ou quarante ans avant la révolution de 1789, car sa voûte menaçait, et comme on n'y célébrait plus l'office divin et que les fidèles n'y descendaient plus, elle était oubliée de tous, et les briseurs de croix et d'autels n'y avaient point pensé.

Quand les deux femmes et le jeune paysan y parvinrent, il y avait déjà un assez grand nombre de personnes pieuses qui y étaient, age-

nouillées devant l'autel. Le prêtre, revêtu de son aube, était au moment de commencer le saint sacrifice.

Il y avait danger de venir ainsi adorer le Dieu de ses pères, et, chose digne d'être remarquée, le péril avait augmenté la foi et la piété. La ferveur des chrétiens se rallumait dans ces nouvelles catacombes au souffle de la persécution. Pour le Poète paysan c'était un beau sujet de méditation que cette messe de la crypte. Pour venir là, des femmes, de jeunes filles s'étaient levées dès avant le jour et s'étaient glissées, à travers les ruines, jusqu'à la demeure des morts. Une lampe de cuivre était appendue à la voûte basse et verdâtre et versait sur l'assistance une lueur vacillante. Parfois, quand la clarté était vive, il pouvait voir encore la touchante beauté de la jeune fille qui priait auprès de sa mère. Jean priait aussi; mais il ne priait plus seulement pour sa famille, pour Cathelineau, pour ses amis du Pin-en-Mauges, pour ses bienfaiteurs de Saint-Florent, une autre existence lui était devenue chère et précieuse; et dans ce qu'il ressentait, il y avait tant de pureté, tant de chasteté, qu'il disait dans sa prière : O mon Dieu! étendez votre main protectrice sur la jeune chrétienne qui vient vous adorer. Vous l'avez faite belle comme les anges, que vos anges veillent sur elle comme sur une sœur.

C'était la première fois que la pensée d'une femme se prolongeait autant dans l'esprit de Jean; cette pensée, il la gardait, il ne la repoussait point même en face des saints autels, car il était assuré que Dieu ne la trouvait pas criminelle.

Dans les splendides jardins des riches, sur le bord des longues allées, auprès des eaux jaillissantes, à côté des bassins et des vases de marbre, il croît de belles fleurs, mais il en vient aussi dans des lieux retirés et que ne cultive point la main des hommes; il en pousse parmi les débris et tout près des tombeaux; l'amour qui était venu au Poète paysan ressemblait au lys qui s'élève pur et majestueux du milieu des ruines.

Quand le prêtre en fut à l'évangile, toute l'assistance se leva, et quand le texte sacré eut été lu, le vieux serviteur de Dieu, s'appuyant sur l'autel, adressa quelques paroles d'exhortation aux fidèles qui étaient venus assister au saint sacrifice.

Il y a eu un temps, dit le prêtre, un temps de prospérité et d'oubli, où l'on venait à la messe avec des idées peu chrétiennes, on y

venait comme à une chose profane. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, et vous tous qui êtes ici, vous y êtes venus comme nos devanciers dans la foi allaient aux catacombes, vous y êtes venus prêts à mourir pour votre religion, n'est-ce pas, mes frères?

— Oui, répondit une voix jeune, ferme et assurée (peut-être la voix de Jean), et tous ceux qui étaient dans la chapelle, et les hommes, et les femmes, et les jeunes filles, dirent : *Oui, nous sommes prêts !*

Les échos de la chapelle souterraine retentissaient encore de cette profession de foi, quand du tumulte, des cris, un bruit d'armes se firent entendre au-dessus de la crypte.

Nous sommes découverts ! cria quelqu'un de l'assistance.

Achevons le saint sacrifice, dit le prêtre.

Et tous se remirent à genoux..... Quelques hommes, et Jean-le-Voyant était du nombre, allèrent s'agenouiller auprès de la porte, au bas de l'escalier; quelques-uns avaient des armes, des pistolets, des poignards; l'ami de Cathelineau prit une barre de bois qui avait servi autrefois à placer les cercueils sur leurs tréteaux de fer; et, en passant devant la jeune fille, son regard disait : Je suis prêt à mourir pour ma foi et pour vous.

Cependant le bruit augmentait dans l'église supérieure, les pioches et les pics frappaient le marbre et la pierre; ceux qui travaillaient ainsi ne savaient pas le secret qui faisait lever l'ouverture de la trappe... Les coups allaient toujours retentissans, et, au-dessous de ces ouvriers, au-dessous de la mort qui s'apprête à frapper, s'il y a de la frayeur, elle se tait, elle prie, elle ne se montre pas. La foi, la ferveur couvrent tout. Le prêtre a consommé les saintes espèces, et quand il a élevé l'hostie et le calice, au lieu du chant harmonieux de l'*O salutaris hostia*, ç'a été les cris, les vociférations des révolutionnaires s'irritant de la lenteur des ouvriers que l'on a entendus.

Une issue pour sortir de ces souterrains, il n'y en avait pas, pas d'autre que l'escalier qui remontait à l'église supérieure.... Oh! voilà qu'ils ont enfin trouvé le passage! un hurlement sauvage, un cri de joie, un cri pareil à celui des cannibales a éclaté terrible. Par un mouvement subit, toutes les femmes, les mères avec leurs filles, les sœurs avec leurs sœurs sont remontées jusqu'auprès de l'autel; on dirait des colombes effrayées se réfugiant sous un chêne protecteur.....

A présent voilà les abatteurs de croix, les briseurs de tabernacles, les voleurs de calices qui se sont précipités dans l'étroit escalier; ils ont faim et soif de nouvelles profanations, de nouveaux sacriléges. Leurs pas retentissent maintenant sur les marches de pierre..... Une seule chose les sépare encore des fidèles qui attendent en priant : une porte épaisse en bois de chêne bosselée de grosses têtes de clous; elle avait été mise là pour se refermer sur les morts, pour garder les cercueils de plomb et les restes des grands et des riches de la paroisse, et voilà maintenant qu'elle va peut-être sauver des vivans.

Vicomte Walsh.

(*La suite au numéro prochain.*)

HISTOIRE.

Récit de l'émigration des Helvétiens.

(Extrait inédit d'une histoire des Gaules.)

Telle était la situation de la Gaule, lorsqu'un nouveau danger vint menacer ce pays déjà exposé à tant de périls. C'était du côté de l'Helvétie que s'amoncelait l'orage qui frappait tous les esprits de terreur, et il est utile d'expliquer les causes de cette catastrophe, parce qu'elles tiennent à la position générale de la contrée.

Les Helvétiens, qui habitaient un territoire séparé de la Germanie par le Rhin, dans l'endroit où son lit a le plus de profondeur et d'étendue; des Séquanais, par les hautes crêtes du Jura; de la province romaine, par le lac Léman et le Rhône, se trouvaient à l'étroit dans ces limites. Un de leurs citoyens les plus illustres par la naissance, Orgetorix, et le propriétaire le plus opulent de toute l'Helvétie, voulut profiter de cette disposition pour pousser ses compatriotes à une émigration armée, pendant laquelle il espérait parvenir à se saisir de l'autorité suprême, à l'aide de la noblesse. C'était, selon toute probabilité, une réaction politique contre le mouvement social qui prévalait depuis quelque temps. Les Helvétiens saisirent avec empressement cette idée. Ils consacrèrent deux ans aux préparatifs que néces-

sitait l'expédition, et aux négociations qui pouvaient leur ouvrir un passage à travers les populations gauloises ; le moment du départ était marqué pour le commencement de la troisième année. Auteur du projet, Orgetorix fut chargé par ses concitoyens d'en préparer l'exécution à titre d'ambassadeur. Dans la tournée diplomatique qu'il entreprit, il s'entendit chez les Séquanais, avec Casticus, fils de Catamantalide, lequel avait été roi, et il lui persuada de se saisir de l'autorité suprême dans sa patrie. Il n'eut point de peine à inspirer le même dessein à Dumnorix, qui occupait le premier rang chez les Éduens, et, comme frère de Divitiac, jouissait d'une grande popularité ; pour resserrer les nœuds de cette alliance politique, il lui donna sa fille en mariage. Grâce à ce triumvirat de trois royautés et de trois peuples les plus puissans de toute la Gaule, les conjurés ne doutaient point qu'ils ne devinssent facilement maîtres du reste de la contrée. C'était une entreprise conçue sur une vaste échelle, et si cette espèce de révolution politique, à laquelle le départ des Helvétiens devait servir de signal, s'était accomplie, il est permis de croire que la conquête romaine aurait été prévenue ou au moins retardée. Dumnorix, Casticus et Orgetorix, par le fait seul de leur succès, donnaient au pays cette unité nationale qui lui manquait ; et ceux qui vainquirent les Gaulois en détail auraient peut-être échoué contre le formidable ensemble de trois nations puissantes, ralliant tout à leur drapeau. Il y a une chose qui prouve bien que la conjuration de ces trois hommes devait, en dernière analyse, tourner à l'avantage de la Gaule : c'est que le sénat romain n'eut rien de plus pressé que de chercher à former une ligue dans le pays contre les Helvétiens, et qu'Arioviste, au lieu de s'opposer à cette ligue, n'y mit aucun empêchement. Or, les deux plus grands ennemis des Gaules étaient Arioviste et Rome. Tous deux prévoyaient donc un obstacle pour leurs projets de conquête dans la migration helvétienne et le mouvement politique qui s'y rattachait.

Une catastrophe inopinée vint enlever à la confédération celui qui en était l'ame. Les projets d'Orgetorix furent denoncés à sa patrie. Cité, suivant l'usage, à rendre compte de sa conduite, il devait, s'il était convaincu, subir la peine du feu. Au jour marqué, il se présenta suivi de dix mille vassaux et d'un nombre immense de clients, et les juges durent se retirer devant cette armée. Mais les magistrats levant à leur tour des troupes, et s'apprêtant à employer les moyens les plus décisifs

pour que force demeurât à la loi, il paraît qu'Orgetorix, ne voulant point livrer sa patrie aux horreurs de la guerre civile, mit lui-même fin à son existence. Les Helvétiens avaient ainsi sacrifié l'intérêt politique à une susceptibilité de liberté ; ils avaient ôté à leur entreprise la plus belle de ses chances, et ils purent s'en convaincre lorsqu'ils essayèrent de mettre à exécution le projet d'Orgetorix, après avoir causé la mort de son auteur.

La nation tout entière persistant dans sa résolution d'abandonner le sol natal, les tribus helvétiennes incendient toutes leurs villes, au nombre de douze, tous leurs bourgs, au nombre de quatre cents, toutes les habitations isolées; elles brûlent tout le blé qu'elles ne peuvent emporter, afin de s'imposer la nécessité de surmonter tous les obstacles, en ne se laissant aucun espoir de retour. Il est enjoint à chacun de se munir de blé mis en farine, pour une expédition de trois mois. Les émigrans s'assurent en outre les populations voisines, à qui elles persuadent d'incendier aussi leurs cités pour courir avec eux les chances de la fortune. Parmi ces populations, on comptait les Boiens, descendans de ce peuple héroïque, dernier champion de la liberté cisalpine contre la conquête romaine.

(58 ans av. J.-C.) Le jour du rendez-vous général était le vingt-huit mars ; le lieu marqué, la rive du Rhône. On dressa avant le départ des rôles sur lesquels on inscrivit à part les hommes en état de porter les armes, les femmes, les vieillards et les enfans. Le chiffre total de cette multitude était de trois cent soixante-neuf mille têtes, dont deux cent soixante-trois mille Helvétiens, et trente-deux mille Boiens. Le nombre de ceux en état de porter les armes s'élevait à quatre-vingt-douze mille.

Deux chemins se présentaient devant cette caravane armée : l'un, entre le mont Jura et le Rhône, étroit et presque impraticable, car à peine deux chariots pouvaient y passer de front, et les indigènes, maîtres des hauteurs, étaient en mesure, avec une poignée d'hommes, d'arrêter les forces les plus imposantes ; l'autre, plus large et plus court, c'était celui qui traversait la province romaine. Les Helvétiens choisirent ce dernier ; ils comptaient sur la connivence des Allobroges, qui, depuis peu subjugués, devaient nourrir des ressentimens contre Rome. En cas de refus, ils sauraient bien s'ouvrir un passage à force ouverte.

Mais César, chargé du gouvernement de la province pour cinq ans, était déjà arrivé à Genève, et faisait de tous côtés des levées, car il n'y avait qu'une légion dans la Gaule ultérieure, et ordonnait de couper le pont par lequel les Helvétiens pouvaient passer. Il y eut des pourparlers entre le consul et les chefs de la horde, qui demandaient passage sur les terres des Romains, promettant de ne commettre aucun dégât et de s'abstenir de tout désordre. César, qui se souvenait de la défaite du consul Cassius, et de la catastrophe de son armée, que les Helvétiens avaient fait passer sous le joug, pensa qu'il fallait user de prudence, et traîner les choses en longueur pour donner le temps à son armée de se rassembler. Il renvoya donc les ambassadeurs en leur disant qu'il réfléchirait à leur demande et qu'il leur transmettrait sa réponse avant les ides d'avril (le 13 avril).

Pendant cet intervalle de temps, il fit construire, à partir du lac Léman jusqu'au Jura, une muraille longue de dix-neuf mille pas, et haute de seize pieds, défendue par un large fossé. Lorsqu'il eut ainsi fortifié toute la ligne, il déclara aux Helvétiens que la république ne pouvait consentir à leur livrer passage, et que s'ils voulaient continuer leur marche malgré sa défense, on saurait bien les repousser. Après quelques tentatives inutiles, les Helvétiens virent bien qu'il fallait renoncer à leur premier projet, devenu impraticable par la faute qu'ils avaient faite d'attendre du consentement de Rome le passage qu'ils auraient dû emporter de vive force. Restait la seconde route, celle qui traversait le territoire des Séquanais. Il ne fallait point penser à s'y aventurer sans le consentement des nationaux; c'était marcher à une défaite certaine. Ce fut alors que les Helvétiens purent apprécier la sagesse de la politique d'Orgetorix; malgré sa mort, ils recueillirent le fruit de ses négociations par l'entremise de Dumnorix, son gendre, et la persistance de ce personnage à se maintenir dans l'alliance helvétienne, même après la catastrophe de son beau-père, indique bien qu'il y avait plus qu'une conspiration personnelle dans cette affaire, et que c'était à la fois un mouvement politique et national. La négociation eut un heureux succès; les deux nations échangèrent des ôtages et les Helvétiens purent traverser en toute sécurité le défilé du Jura.

A la nouvelle de cet événement, César partit en toute hâte pour l'Italie, afin d'en ramener cinq légions, laissant Labienus, son lieutenant, à la tête de sa petite armée. Lors de son retour, les Helvétiens

ravageaient les terres des Éduens, chez qui Dumnorix n'avait pu, malgré tous ses efforts, faire livrer passage à la horde ; l'influence du parti romain ayant été plus grande, les Éduens appelaient donc à grands cris la protection de la république. Lorsque César parut, les trois principaux corps de l'armée helvétienne avaient passé la Saône, le quatrième était encore sur l'autre rive. Instruit par ses éclaireurs de la faute de l'ennemi, le général romain se hâte d'en profiter, et à la troisième veille, c'est-à-dire sur le minuit, il se jette à l'improviste sur cette division qui, surprise et attaquée avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense, prend la fuite en laissant la plaine couverte de ses morts. Les Helvétiens avaient conservé leurs distinctions géographiques sur le champ de bataille ; ce fut le canton des Tigurins qui éprouva cette sanglante défaite ; c'était précisément celui qui, sortant bien des années avant de son territoire, avait tué le consul Cassius et avait fait passer son armée sous le joug.

César, d'autant plus satisfait de cette victoire qu'elle lavait une ancienne injure, s'empressa de suivre son avantage, et, jetant un pont sur la Saône, il fut bientôt en présence de l'armée ennemie. Cette promptitude donna à penser aux Helvétiens ; ils éprouvèrent quelque inquiétude en présence d'un général qui franchissait en douze heures un fleuve qu'ils avaient mis, eux, plus de vingt jours à traverser : les négociations furent donc renouées. Cependant l'ambassadeur de la horde n'avait rien qui pût plaire aux Romains, c'était ce même Divicon qui commandait l'armée helvétienne lors du désastre de Cassius et qui, chargé de gloire et d'années, venait encore une fois essayer sa fortune contre ces légions romaines, auxquelles il avait imposé dans sa jeunesse l'ignominie du joug. Un tel envoyé ne pouvait porter que de fières paroles, et César, qui nous a conservé celles de Divicon, ne leur a point ôté leur caractère hautain et dédaigneux. « Si le peuple » romain veut la paix, disait le vieil ambassadeur, que César nous » assigne un territoire, et les Helvétiens consentiront à s'y rendre et à » s'y fixer. Si César veut la guerre, qu'il se souvienne du courage de » notre nation, courage dont le peuple romain a fait une fois déjà une » dure expérience. S'il a attaqué à l'improviste un de nos cantons sé- » paré du gros de l'armée et trop éloigné pour être secouru, ce n'est » point là un succès bien honorable, et qui lui donne le droit de se » croire supérieur à la nation helvétienne. Nous avons appris de nos

» ancêtres à préférer le courage à la ruse, à conquérir la victoire et » non à la dérober. C'est à César de prendre garde que le lieu où nous » sommes, devenant le théâtre d'une catastrophe, ne soit immortalisé » aujourd'hui par la destruction d'une armée romaine. » La réponse du consul ne fut ni moins hautaine ni moins vive, et l'on se sépara plus irrité que jamais.

Dans une escarmouche de cavalerie qui eut lieu le lendemain, les Éduens, au nombre de quatre mille, tournèrent bride, après quelques momens de combat, devant cinq cents Helvétiens. Un pareil succès enfla le courage de ceux-ci, et ils présentèrent plusieurs fois la bataille. Mais César ne l'accepta point pour le moment, et, pendant près de quinze jours, les deux armées se suivirent à cinq ou six mille pas de distance. Le consul avait conçu des inquiétudes sur les dispositions des Éduens. Il sentait que quelque chose se tramait contre la république, il y avait une conjuration dans l'air; rien de ce qu'on avait promis ne s'exécutait; les vivres qu'on s'était engagé à fournir n'arrivaient pas; on remettait de jour en jour à donner une réponse catégorique, et cependant l'époque de la distribution des vivres approchait. Un conseil de guerre fut assemblé, et César, y ayant fait comparaître les principaux chefs des Éduens, entre autres Divitiac et Liscus, leur vergobret, il éclata en reproches et en plaintes, et, les interpellant avec sévérité, leur demanda comment il se faisait qu'il n'éprouvât que défection et trahison de la part de leur ville dans une guerre qu'il avait entreprise sur ses instances et pour sa sécurité. Ce fut alors que Liscus, désignant Dumnorix sans le nommer, dénonça à César l'existence de ce parti anti-romain qui, plus fort que les autorités établies, entravait toutes les mesures qu'elles voulaient prendre. Parmi les paroles que prononça Liscus dans cette occasion, il y en a une de remarquable parce qu'elle confirme l'opinion plus haut émise, qu'il y avait quelque chose de national dans cette résolution politique que voulaient tenter Orgetorix et ses deux associés. « Les sé» ditieux répètent au peuple, dit Liscus à César, ils lui répètent que, » s'il n'est plus en position de régner sur la Gaule, il vaut encore » mieux voir la puissance suprême dans des mains gauloises que dans » des mains romaines, car il n'est pas douteux qu'une fois vainqueurs » des Helvétiens, les Romains ne ravissent toute liberté aux Éduens » comme au reste de la Gaule. » Pour des gens dans lesquels César

veut faire voir des brouillons et des ambitieux sans portée, ce n'était point trop mal raisonner pourtant que de juger ainsi les choses. Dans un entretien plus intime, Liscus fit des confidences plus explicites, il dénonça nominativement Dumnorix, apprenant à César la popularité dont il jouissait, ses richesses immenses provenant des droits de péages et des autres fermes de l'État qu'il tenait à vil prix depuis plusieurs années, parce que personne n'osait surenchérir en présence d'un tel adversaire; ses largesses au dedans et au dehors, ses alliances avec les principaux chefs des nations voisines, avec lesquels sa famille avait contracté des hymens politiques; le crédit moral qu'il avait acquis, sa puissance matérielle qui consistait dans une nombreuse cavalerie qu'il avait levée et équipée à ses frais; enfin, sa sympathie pour les Helvétiens et sa haine contre les Romains. Ainsi Liscus reconnaissait déjà tacitement que sa patrie était sujette de Rome, puisque c'était à César qu'il dénonçait un coupable qu'il n'osait punir, lui, le premier magistrat de la cité; on peut donc dire qu'il justifiait Dumnorix en l'accusant.

Le consul balança un moment avant de prendre une détermination. Enfin, après un long entretien avec Divitiac, craignant de s'aliéner les esprits par une rigueur intempestive, il accorda à ce dernier la grâce de son frère et se contenta de le mander devant lui pour lui adresser une admonestation sévère, l'avertissant de toutes les charges qui s'élevaient contre lui, des griefs de ses concitoyens, des griefs de Rome, et lui conseillant à l'avenir de ne point donner d'ouverture à de nouvelles accusations. Après quoi il ajouta qu'il lui pardonnait le passé en considération de Divitiac, son frère, et se contenta d'éclairer sa conduite par une surveillance active, afin d'être instruit de toutes ses démarches et de savoir jour par jour avec quelle sorte de personnes il avait des relations.

A peine César avait-il démêlé cette affaire, que l'occasion favorable qu'il attendait depuis si long-temps pour engager la bataille se présenta. L'ennemi ayant pris son campement au-dessous d'une montagne, le général romain envoya Labienus s'emparer des hauteurs. Il y réussit. César était déjà en marche, lorsqu'une fausse alarme, donnée par Considius, qui prétendait que Labienus n'avait pu occuper la position, arrêta l'armée romaine. La bataille n'eut donc pas lieu, et César, voyant chaque jour diminuer les vivres, considérant qu'il n'était

qu'à une très-petite distance de Bibracte (Autun), capitale des Éduens, pensa qu'il était urgent de ravitailler son armée, sauf à s'écarter un moment de l'ennemi, et, changeant de route, se dirigea sur Bibracte. Dès que les Helvétiens s'aperçurent de ce mouvement, ils se précipitèrent à la poursuite des Romains. Le consul donna ordre de faire halte et, rangeant son armée sur trois lignes, il mit de son côté l'avantage du terrain en étageant ses bataillons sur une colline. La première ligne était composée de quatre légions de vétérans, la seconde de deux légions nouvellement levées dans la Gaule citérieure; tous les auxiliaires composaient la troisième.

La bataille eut trois actes. D'abord les Helvétiens, ayant repoussé la cavalerie romaine, se formèrent en phalange et arrivèrent jusqu'à la première ligne; mais les traits des légionnaires, tombant de haut en bas, perçaient d'outre en outre les boucliers gaulois, et, y restant attachés, gênaient le mouvement des combattans. Presque tous prirent le parti de jeter cette arme défensive devenue inutile, et de combattre à découvert; mais les légions, mettant l'épée à la main, chargèrent la phalange dont le front était ainsi désarmé, et parvinrent bientôt à la rompre. Alors les Helvétiens effectuèrent leur retraite sur un monticule éloigné à peu près d'un mille du premier champ de bataille. Les Romains les y suivirent, et ils allaient commencer l'attaque, lorsqu'ils furent eux-mêmes chargés en flanc par la réserve de l'armée ennemie, composée de quinze mille hommes, et de front par ceux qu'ils venaient de vaincre dans un premier choc. Le combat fut long et opiniâtre, et le résultat resta long-temps douteux. De l'aveu même de César, quoique le combat eût commencé à une heure après midi et que la nuit vînt, personne ne put dire qu'il eût vu un seul Gaulois par derrière.

Enfin, les Helvétiens rompus une seconde fois, se réfugièrent en partie sur la colline d'où ils venaient de descendre, en partie dans leur campement. Une troisième et dernière lutte s'engagea sur ce point. Les femmes et les enfans s'en mêlèrent avec le courage du désespoir, et les Romains, accablés de traits qui partaient du haut des chariots, de dessous les chariots, à travers les roues, de toutes les mains et par tous les côtés à la fois, payèrent cher leur victoire. Enfin, à une heure avancée de la nuit, ils réussirent à percer la ligne et à pénétrer dans le camp; alors le carnage fut horrible : on tua ou l'on prit une multitude de femmes et d'enfans parmi lesquels se trouvaient un fils et une fille

d'Orgetorix. Les autres réussirent à gagner la colline où s'étaient réfugiés les restes de l'armée ; cent trente mille personnes avaient seules survécu au désastre.

Il fallait que la victoire eût été vaillamment disputée, car l'armée romaine eut besoin de trois jours de repos avant de pouvoir se mettre à la poursuite des fugitifs qui, n'ayant point interrompu leur course de toute la nuit, parvinrent en quatre jours sur le territoire des Lingons. Mais César avait défendu, sous peine d'être traités en ennemis, à tous les peuples gaulois, de fournir des vivres aux Helvétiens. Ils furent donc obligés de subir la loi du vainqueur, et d'attendre, suivant l'ordre qui leur en avait été donné, l'arrivée de l'armée romaine.

Les conditions qu'on leur imposa furent sévères. Ils durent donner des otages, livrer leurs armes et les transfuges. Six mille d'entre eux, ne pouvant se résigner à l'ignominie de ces conditions, décampèrent secrètement pendant la nuit, se dirigeant à marches forcées vers la Germanie. Dès que César en eut avis, il enjoignit aux peuples dont ils traversaient le territoire, de lui ramener ces fugitifs, et il les traita en ennemis, selon ses propres paroles, c'est-à-dire probablement qu'il les fit passer au fil de l'épée. Alors il fit connaître au reste de la nation sa volonté. Il fallut qu'elle retournât sur le territoire qu'elle venait d'abandonner, et, comme les vivres lui manquaient, les Allobroges eurent ordre de lui en fournir, pour qu'au milieu de ses villes et de ses bourgs incendiés, elle ne trouvât pas la famine. Il est probable que le vieux Divicon avait rencontré sur le champ de bataille un asile qui le sauva de la honte de souscrire un pareil traité, car il n'en est plus question dans l'histoire.

NETTEMENT.

ÉTUDE SUR SAINT BERNARD.

(2e article.)

Il eût été bien doux pour saint Bernard de jouir au milieu de ses frères des saintes joies de la solitude, de leur rompre le pain délicieux de la parole, de s'animer de jour en jour avec eux à la pratique des plus sublimes vertus, et de se faire un Eden anticipé à l'ombre de ces chênes et de ces hêtres séculaires qu'il avait pris, disait-il, pour ses

maîtres. Cette ame pure n'avait jamais rêvé d'autres délices que celles de la retraite où le bien-aimé se dévoilait à elle et l'enivrait de voluptés ineffables. Mystérieuses extases du divin amour, je ne chercherai point à vous dépeindre, car je ne vous trouve point au fond de mon cœur, et mes lèvres souillées ne sauraient vous faire comprendre; oh! que vous aviez de charmes pour le jeune solitaire de Clairvaux! vous lui rendiez au centuple ces voluptés de la terre dont il avait fait le généreux sacrifice pour s'attacher à la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, seule digne de son amour.

Il faudra bientôt que saint Bernard s'arrache à sa vallée silencieuse. Le monde chrétien est dans l'effroi. Un schisme éclate en Occident. La robe sans couture de l'épouse du Christ est déchirée par ses enfans. Pierre de Léon s'est assis sur la chaire du prince des apôtres, a chassé de Rome le vénérable pontife, élu selon les antiques règles de l'Église, et a désolé la ville éternelle avec l'acharnement d'un impie et l'insolence d'un ravisseur. Le pape légitime se sauve dans Pise, qui l'accueille avec des transports de joie, et de là députe ses légats vers les souverains de la chrétienté. La France, toujours si tendrement attachée aux souverains pontifes, est dans l'agitation et le doute. Les prélats s'assemblent au concile d'Étampes pour décider à qui est due l'obéissance; mais ils ne veulent rien faire sans l'abbé de Clairvaux. Il est mandé au concile qui, d'une voix unanime, remet à lui seul cette décision importante. L'humble Bernard est saisi de crainte et refuse ce terrible honneur; mais les prélats ordonnent, et le docteur de l'Église, après avoir prié avec larmes et consulté l'esprit du Seigneur, reconnaît le droit d'Innocent II. Bernard consacre sept années à l'extinction de ce schisme déplorable. Rien ne résiste à son zèle et à ses prédications entraînantes. L'inflexible Guillaume, duc d'Aquitaine, est terrassé par sa foudroyante parole. Ses genoux ont plié devant le prophète, qui le menace de la colère céleste, et il a besoin qu'on lui donne la main pour l'aider à se relever. Bernard le console et le rassure; et ce lion adouci reste dans le bercail de l'Église avec la docilité de l'agneau.

Saint Bernard se hâte de regagner Clairvaux pour se reposer de tant de courses et de fatigues. Il s'enfonce dans une cellule faite de feuillages entrelacés où il commence son admirable exposition sur le *Cantique des Cantiques*. La douce colombe ne demeura pas long-temps dans sa retraite mystérieuse; il fallut se sevrer encore des délices de la soli-

tude. Des ordres pressans du souverain pontife appellent Bernard en Italie, où de nombreux partisans maintenaient encore l'autorité de l'anti-pape. Le grand homme déploie de nouveau toutes les ressources de son génie pour terminer enfin une lutte si malheureuse pour l'Église. La gloire en rejaillit sur lui toute entière, et l'Occident le salua du nom de père des fidèles. Rome et l'Italie entière le comblèrent de louanges et d'honneurs. Les premières dignités de l'Église lui furent offertes. Il refusa ces places éminentes avec l'humilité du cénobite. Il supplia avec instance qu'on le laissât à sa chère solitude. Il exposa avec des larmes éloquentes qu'il ne s'appartenait point à lui-même, qu'il était à ces enfans de Clairvaux dont il ne pouvait consentir à se séparer, que d'ailleurs la cuculle lui paraissait plus légère que la mître, et le râteau des champs plus facile à manier que le bâton pastoral. L'on n'osa pas le forcer, et dans la crainte qu'on ne leur ravit dans la suite leur vénérable père, les moines de Clairvaux firent intervenir l'autorité du souverain pontife. Le saint leur avait indiqué lui-même ce moyen, qui rassurait à la foi son humilité profonde et la tendre sollicitude de ses enfans. En partant de Rome il ne voulut d'autre récompense des services rendus à l'Église, que des reliques précieuses des martyrs, seul trophée qui fût digne de lui, près de ce capitole qui avait vu passer tant de gloires.

L'ange tutélaire de la foi, vainqueur dans la grande lutte contre le schisme, ne songeait qu'à plier ses ailes pour aller reprendre ses mystiques et harmonieux accords ; il ne savait pas que le combat contre les novateurs allait réclamer son zèle, que les maux de l'Orient devaient l'attendrir, et que le nom du Christ à la bouche il parcourrait l'Europe avec ce cri terrible, jeté comme un dard enflammé dans tous les cœurs : *Jésus m'a dit : Je vais être crucifié de nouveau à Jérusalem.* Double mission qui demandait des sueurs et des paroles magiques à l'Orphée du moyen-âge et qu'il accepta des mains de la Providence, comme il eût accepté les suaves communications d'en haut dans sa cellule de feuillages.

Au milieu du chaos des intelligences s'élèvent de ces génies, hardis investigateurs dans le domaine immense des idées, sentinelles perdues qui se dévouent au profit de la conquête de la pensée et qui contemplent la foudre sans effroi, pour en comprendre le secret, et, s'il était possible, le dérober au ciel, hommes dont les noms ne franchissent

les siècles que noircis par la poussière qu'ils ont secouée autour d'eux, comme celui d'Érostrate que l'histoire ne nous a transmis qu'à travers l'incendie d'une des merveilles du monde. Quelque chose de grand s'attache à leur renommée, car l'homme aime surtout la lutte des intelligences, et lorsque ces combats s'engagent à des époques de poésie et de merveilleux, ces mêlées de géans ont pour les populations tout l'intérêt du drame : on se presse vers le point où les combattans brisent leurs lances; on se passionne pour ces fiers champions qui lèvent la visière avec audace; et quand le plus faible est tombé, le peuple mêle un sentiment honorable de compassion pour le vaincu aux applaudissemens qu'il décerne au vainqueur.

Aujourd'hui, les luttes des hautes questions religieuses n'entraînent plus, comme autrefois, des nations entières. L'erreur a perdu ses dangers, elle partage le triste privilége de la vérité, c'est de se briser comme elle devant l'indifférence. Qui se passionnerait aujourd'hui pour les querelles religieuses qui allumèrent des bûchers et firent couler le sang de nos pères ? Les nouveautés en matière de religion avaient d'autant plus de dangers aux époques du moyen-âge, que l'élément intellectuel cherchait à se faire jour de toutes parts, après avoir été longtemps resserré par la barbarie. Henry, disciple de Pierre de Bruys, fut le précurseur de cette hérésie des Albigeois, qui désola le midi dans le siècle suivant. Abeilard, illustre maître en l'Université de Paris, et Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, grands génies que la dialectique subtile de leur temps avait égarés, avaient voulu rendre la foi trop accessible au flambeau de la raison, et sans s'en douter, étaient allés réveiller les erreurs de Nestorius et de Pélage. Mais l'on doit dire à l'éloge de ces Fénélons du XII[e] siècle, que s'ils soutinrent quelque temps la lutte contre l'Église, éclairés et vaincus par S. Bernard, ils rachetèrent par une soumission entière et filiale des erreurs de pensée qui n'étaient pas allées jusqu'à leur cœur. Le rôle de S. Bernard fut beau dans cette lice, où les prélats l'avaient en quelque sorte traîné, pour l'opposer à ces deux grands hommes. Au concile de Sens, Abeilard, jusqu'alors si hardi dans ses opinions, et qui s'était laissé aller jusqu'à la pensée de provoquer S. Bernard à une discussion solennelle et publique, comme interdit par une puissance surnaturelle, ne prononça pas une seule parole et rendit au génie de S. Bernard cet hommage involontaire, que l'erreur n'avait pas même la force de se formuler de-

vant lui. L'abbé de Clairvaux dicta avec une précision admirable le symbole que le concile de Reims opposa aux erreurs du savant évêque de Poitiers, qu'on traita avec tous les égards dus à son mérite éminent et à sa haute dignité dans l'Église.

Mais le mal était grand dans le midi de la France : ce n'était plus la métaphysique peu intelligible d'Abeilard et des disputes de l'école. Henry prêchait la révolte contre l'Église, les populations se laissaient séduire. Le légat du pape s'appuie aussitôt de l'éloquence de S. Bernard. Les villes du midi reçoivent avec une vénération profonde l'apôtre et le thaumaturge de l'Occident. Le moine bavard et hypocrite qui avait trompé les peuples prend honteusement la fuite ; les fidèles sont rassurés, les brebis égarées se remettent sous la houlette de l'Église; et le midi, témoin des miracles étonnans de l'homme de Dieu, ébranlé par cette éloquence qui était en quelque sorte un plus grand miracle, revient d'un égarement si funeste.

Le calme est enfin rendu à l'Église menacée. L'humble Bernard reprend le chemin de Clairvaux; les évêques le retiennent à son passage : l'on accourt des pays les plus reculés pour entendre la parole évangélique annoncée avec tant de simplicité et de force par le grand orateur du moyen-âge. Elle est si belle, l'éloquence populaire, lorsque attirant aux pieds de la chaire sainte l'humanité souffreteuse et en haillons, elle prêche un Dieu pauvre à des pauvres, et promet les couronnes de l'autre patrie à ceux qui n'ont eu ici-bas aucun foyer, aucune patrie !

S. Bernard était encore au berceau lorsque s'accomplit la première croisade, qui eut pour résultats la délivrance du saint Sépulcre et l'érection du royaume chrétien de Jérusalem. Depuis cette brillante expédition qui avait porté au cœur même de l'Asie la blessure faite par l'invasion des Sarrasins au midi de l'Europe, quarante-cinq ans s'étaient écoulés et avaient vu s'affaiblir les ressources d'un empire harcelé de toutes parts. Les plus fortes villes de la Palestine étaient tombées aux mains des infidèles; Edesse venait de succomber dans une lutte glorieuse, et la France d'Orient, privée du secours de la mère-patrie, abandonnée à ses propres forces, au milieu de si grands dangers, poussait un cri de désespoir qui devait retentir jusqu'aux rivages de l'Europe. Un évêque de Syrie, des pèlerins, des chevaliers, furent envoyés en ambassade au père de la chrétienté, qui pleura sur les mal-

heurs de la ville sainte, et adressa des lettres pressantes aux souverains de l'Europe pour solliciter une seconde croisade.

Le roi de France, Louis-le-Jeune, dans la prise de Vitry, poussé par une aveugle vengeance, avait livré aux flammes treize cents habitans renfermés sans défense dans une église, et attendant grâce aux pieds des autels. Cette action barbare souleva contre lui l'indignation des peuples, et S. Bernard, comme un autre Ambroise, osa, dans une lettre éloquente, reprocher au monarque ce trait de cruauté, si indigne d'un prince chrétien. Louis reconnut sa faute, versa d'abondantes larmes, et résolut de réparer son crime en prenant la croix contre les infidèles; il fit part de son dessein au souverain pontife, qui ne pouvant à l'exemple d'Urbain II, lors de la première croisade, venir en France réveiller le zèle des princes et des barons, chargea l'abbé de Clairvaux de prêcher la sainte expédition dans tout l'Occident. Louis convoqua une assemblée générale à Vezelai, petite ville de Bourgogne. Les plus illustres seigneurs du royaume, les chevaliers, les prélats s'y trouvèrent en grand nombre, ainsi qu'une foule immense de peuple. L'assemblée se tint sur le penchant d'une colline hors de la ville. Une vaste tribune fut dressée, où le monarque, dans l'appareil de la royauté, et S. Bernard, dans son costume de religieux, furent salués par des acclamations unanimes. L'orateur de la croisade, dans un discours admirable, exposa avec tant de pathétique les maux de l'Orient, qu'il n'y eut dans toute l'assemblée qu'un seul cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Le roi, vivement ému, se jeta aux pieds de S. Bernard et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il exhorta l'assemblée à suivre son exemple. Tous fondaient en larmes. Princes, prélats, barons prennent la croix; jusqu'à cette Éléonore, femme de Louis, qui devait causer tant de maux à la France.

L'élan donné à Vézelai par saint Bernard fut soutenu par ses prédications éloquentes : d'éclatans miracles confirmèrent cette grande mission. Les princes et les barons qui avaient pris la croix parlaient déjà de donner au saint le commandement de cette croisade. Saint Bernard, effrayé de ces suffrages, conjura le souverain pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes. Le pape lui répondit qu'il ne devait porter d'autre glaive que celui de la parole et se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre. L'abbé de Clairvaux ne s'occupa plus alors que d'accomplir sa mission. Il renouvela

dans toute l'Allemagne les prodiges d'éloquence de Vézelai. Il entraîne l'empereur qui avait jusque-là refusé de prendre la croix ; une foule de barons et de chevaliers suivent son exemple, et bientôt les deux monarques, à la tête des colonnes innombrables des croisés, prennent la route de l'Orient. Quelque malheureuse qu'ait été l'issue de cette guerre, il fut beau pour saint Bernard d'avoir appelé les peuples sous la sainte bannière. Il est des causes qui sont toujours nobles et glorieuses, lors même qu'elles ne sont pas légitimées par le succès.

S'il y eut des triomphes dans la mission éclatante de saint Bernard pendant près de quarante ans, cette grande ame eut aussi ses douleurs et son agonie ! Oh ! que de fois le calice de la vie lui fut amer ! Nul n'est exempt de souffrances, et moins que tous les autres celui que Dieu fait son prophète et son apôtre. Clairvaux vit bien des fois combien le Seigneur laisse jeter d'ignominie sur ceux qu'il fait ici-bas les représentans de sa gloire. Pour l'ame de feu de saint Bernard, ce fut sans doute chaque jour un lourd fardeau à porter que ce corps frêle et délicat, usé dans les longues mortifications des premières années de sa solitude, auquel Dieu n'avait laissé que le souffle mélodieux et la voix forte nécessaire à l'homme qui proclamerait ses oracles. Quand les prodiges naissaient sous ses pas et que, vaincu dans son humilité par la prière d'une créature malheureuse ou souffrante, il avait consenti comme son divin maître à imposer les mains à quelque malade dont il réparait les forces au nom de son Dieu, que de fois ses proches parens même ne lui reprochèrent-ils pas de se laisser aller à l'orgueil en se faisant un homme de miracles, pendant que lui, le vénérable père, rougissait comme d'un crime de ces manifestations d'en haut dont il était le ministre, courbait la tête, s'humiliait, versait des larmes devant eux comme l'enfant grondé par le maître, et cherchait avec un soin ingénieux les moyens de cacher tout ce qui pouvait lui attirer les applaudissemens du monde.

Le grand homme devait avoir aussi des jaloux. L'on ne dicte pas les décisions des conciles, l'on n'est pas consulté par les rois et les souverains pontifes, l'on n'est pas le thaumaturge et la bouche d'or de son siècle, sans que l'envie soit là pour rabaisser tant de mérite et tant de gloire. Les hommes de la pourpre cherchèrent souvent à perdre l'humble moine couvert de la tunique. On ne lui épargna ni les injures, ni les calomnies, ni les persécutions ; on alla même jusqu'à prévenir con-

tre lui le pape Innocent II, qui lui était redevable de l'extinction du schisme de Pierre de Léon. Le souverain pontife eut le malheur d'être ingrat et de donner les noms d'importun et de traître à celui qui ne lui parla jamais qu'avec l'humilité d'un saint, tout en conservant la liberté d'un apôtre.

Au concile de Rheims, où son génie avait été si nécessaire pour débrouiller les subtilités des novateurs, ses envieux allèrent jusqu'à dire qu'étant religieux il serait mieux dans son cloître qu'au milieu des prélats. Saint Bernard ne s'offensa point de ces plaintes injustes : quelque amertume que son cœur en ressentît, il demanda humblement qu'on ne l'employât plus à ce qui n'était pas de sa charge, et qu'on laissât la grenouille dans son marais, l'oiseau dans son nid et la colombe dans les fentes de la pierre.

Nous l'avons vu, l'homme de la Providence ne lui a point été infidèle. Placé comme la sentinelle vigilante, partout où l'Église a demandé ses fatigues, ses sueurs, sa parole, saint Bernard s'est trouvé sur la brèche ; et je dis l'Église, car au douzième siècle l'Église, c'était le monde ; il n'y avait ni peuples, ni rois hors de son sein. L'Église portait dans ses bras l'humanité encore entourée de langes et l'allaitait de ses croyances, penchée sur le berceau où son souffle réchauffait les nations dans leur sommeil. Le moment n'est peut-être pas éloigné où le prêtre sera comme alors le soutien et le tuteur des peuples, parce que dans la transformation des âges, ils doivent renaître de leurs cendres. L'humanité ne meurt pas si elle consent à se rajeunir par des croyances impérissables. Le christianisme seul renferme la sève féconde qui renouvelle les sociétés. Elles seront sauvées le jour où Dieu fera naître un saint à la parole énergique et entraînante, qui prendra son siècle, l'appellera autour de lui, ira le chercher jusque dans le dernier des hameaux, le serrera dans ses bras comme Jacob l'ange du Seigneur, et le jettera tout épuisé et haletant aux pieds de la croix.

Aujourd'hui moins que jamais il ne faut pas séparer le génie et la foi. Leurs sublimes accens mêlés ici-bas doivent s'élever ensemble comme le plus bel hommage que des créatures intelligentes puissent adresser à celui qui trouve partout sa gloire, et dans le chant inspiré du poète et dans la prière silencieuse du dernier de ses enfans.

L'Abbé Michon,

Supérieur de l'École des Thibaudières.



UN ÉPISODE.

Le jour se levait, le ciel était pur, quand je m'acheminai sur la pente du Simplon, à travers les belles et sauvages forêts de mélèzes, où la route promène ses contours. Et parfois, avec ce sentiment de tristesse qui suit le départ d'un ami, je me retournais pour saluer encore du regard le Rhône, notre grand fleuve, que je voyais naître et descendre du mont de *la Fourche*, et dont les eaux majestueuses s'en allaient se promener par la France. Bientôt je le perdis, et ma pensée s'absorba dans la contemplation des magnifiques tableaux qui se déployaient devant moi. Ma vue se perdait dans ces ravins où elle voulait descendre, à ces pics où elle ne pouvait atteindre, et dans les sinuosités de ce chemin suspendu par l'homme à mi-flanc de la montagne et sur les plus effroyables précipices. Le temps passait sans que je pusse le compter, et je marchais en silence. Par degrés la végétation avait cessé, la montagne s'étaient faite nue et aride, l'horizon s'était rétreci, les bruits de la vallée étaient morts; autour de moi, tout était solitude. Puis les nuages étaient descendus, le temps se gonfla, grossit; le vent faisait entendre des sifflemens sinistres contre les cimes de glaciers où il se brisait: le ciel baissa encore, et ma tête était dans la nue, et une brume épaisse étendit son voile gris devant moi. Une bise froide et humide frappait contre ma poitrine; et cette grande tristesse de la nature, qu'augmentaient encore les mugissemens d'un torrent et les craquemens plaintifs d'un char dans le lointain, m'avait jeté dans de sombres et religieuses méditations.

Oh! que l'homme se trouve frêle et chétif quand il se mesure face à face avec ces immuables colosses dont les siècles ont noirci la cime, et dont la moindre parcelle en tombant l'écraserait! C'est là, mieux que jamais peut-être, que l'on comprend ce que vaut une vie; et que l'on trouve fous tous les rêves de gloire et d'avenir, quand on se dit que la gloire et l'avenir auront passé avant que l'eau qui suinte de ces neiges se soit tarie, avant que la mousse ait cessé de couvrir le flanc noueux de ces pierres, avant que les angles tranchans du rocher se soient arrondis au frottement de la vague. Un instant je me sentis dominé par une terreur indéfinissable; mon imagination, égarée dans des concep-

tions étranges, se créait d'absurdes fantômes; je sentis ma poitrine oppressée par une de ces impressions pénibles dont on ne se rend pas compte : j'avais peur enfin, seul ainsi au milieu des plus sublimes effets dé la nature. Mais, à quelques pas, dans un enfoncement de la roche, une cabane laissait échapper de son toit de chaume quelques tourbillons dû fumée; à l'entour, des enfans se jouaient, des chèvres paissaient, une vache tintait sa clochette, une fontaine murmurait en s'échappant d'un tuyau d'écorce, des oiseaux voltigeaient et chantaient : et leur cri avait quelque chose de bien triste, pauvres petits! si loin de la verdûre et des fleurs! — Je retrouvai de la vie, et j'en éprouvai un indicible soulagement. Et pendant que je considérais ces enfans, et tous ces êtres dont le calme refluait sur mon ame, un voyageur vint à passer.

Il était jeune comme moi; il portait dans sa tournure et sur sa physionomie ce cachet où se révèlent toujours la naissance ou l'éducation; nous échangeâmes un regard dont l'interprétation ne pouvait être douteuse, et nous cheminâmes ensemble. C'est que, quand les hommes ont paru nous manquer un instant, on subit le besoin de les retrouver, de se rapprocher d'eux, la confiance devient un instinct, et le salut de deux êtres que le hasard réunit au milieu d'un paysage désert usurpe tous les dehors d'une vieille amitié. Notre conversation n'eut point les embarras d'une étude préliminaire; elle fut intime tout d'abord.

Il y avait quelques instans à peine que notre connaissance s'était faite, lorsque, passant devant la chapelle d'une madone, élevée sur le bord de la route, je vis mon compagnon se découvrir pieusement, s'agenouiller sur la terre, et réciter une courte prière. Bien que je n'eusse pu me défendre de l'imiter, il lut quelque surprise dans mon regard, et posant sa main sur mon bras :

« Ceci est une histoire, dit-il, la voici :

» Il y a quatre ans environ, quelques artistes pèlerins traversaient cette montagne pour aller demander à l'Italie ses modèles et ses inspirations. Ils étaient bien gais, ma foi, et bien fous, tous ensemble, narguant la neige qui venait blanchir leurs épaules, et l'ennui qui n'osait approcher de leur bruyante caravane. Arrivés près de cette même chapelle, ils rencontrèrent des bûcherons occupés à relever le corps ensanglanté d'un enfant roidi par la mort et par le froid. L'infortuné! une main criminelle l'avait frappé lorsqu'à peine il faisait ses premiers

pas dans la vie, car son menton était vierge encore, et la mort n'avait pu ternir tout-à-fait le coloris rosé de ses joues. Cette scène a dû laisser dans ma mémoire d'ineffaçables souvenirs, j'y assistais.

» Avide de voir et d'apprendre, plein de confiance et d'espoir, heureux, car il avait quelque fortune et une mère qui l'aimait, Albert était parti par le monde avec un ami de collége, qui partageait ses joies, ses fatigues et sa bourse, et qui lui avait en retour promis protection. Cet ami, qui se nommait Léon, avait vingt-trois ans. Il était né entre la misère et le vice, et si on l'avait jugé aux traits de son visage, on aurait pu pressentir que cette tache originelle avait laissé dans son ame des germes qui n'attendaient qu'une occasion pour se développer. L'éducation qu'il avait due à une bienveillante charité, loin de détruire ces funestes penchans, n'avait fait qu'y ajouter un aiguillon nouveau, en lui donnant un sens de plus pour percevoir le venin de la basse jalousie dont son cœur était dévoré. Mais, doué d'un grand empire sur lui-même, d'une maturité précoce, d'une présence d'esprit plus qu'ordinaire, il était parvenu à donner le change aux plus clairvoyans; il avait la réputation d'un jeune homme sage, modeste et réfléchi; la mère d'Albert l'avait choisi pour servir de Mentor à son fils, et celui-ci s'était livré à ce guide avec d'autant plus d'abandon, qu'il y avait moins de rapports entre leurs caractères. Les affections d'enfance, vous l'avez remarqué sans doute, se lient le plus souvent entre les contrastes: le fort et le faible, le riche et le pauvre, la franchise et la dissimulation.

» Ils allaient donc, faisant des rêves et des projets, ils allaient avec joie et sécurité, car la bourse d'Albert était ronde, et ils n'avaient aucune des inquiétudes de la vie. L'enthousiasme d'Albert devenait plus verbeux et plus expansif à mesure qu'ils s'approchaient de cette contrée, berceau poétique des arts et de la science, dont chaque écho redit une gloire, dont chaque pierre porte un souvenir du peuple roi. Accoutumé aux fréquens accès de taciturnité de son ami, il ne s'arrêtait pas à chercher une inquiétante interprétation au silence obstiné qui accueillait ses transports; son ame candide n'aurait osé concevoir un soupçon; les saillies de sa gaîté luttaient contre ce qu'il appelait la rêverie du philosophe; et, quand une contraction nerveuse se trahissait sur le visage de Léon, loin d'y lire la révélation de ce terrible combat que se livrent, sur le seuil d'un premier crime, la cupidité et la conscience,

il s'apitoyait sur une tristesse dont il ne pouvait découvrir la cause.

» Ils côtoyaient ainsi le précipice. Léon marchait par derrière. Plusieurs fois déjà, on aurait pu le voir commencer un mouvement qu'arrêtait une effrayante hésitation ; plusieurs fois il avait pressé le pas, et serré convulsivement dans sa main le couteau avec lequel il affectait de se jouer ; sa figure était couverte d'une sueur qu'il ne songeait point à essuyer ; son regard était étrange et égaré ; sa poitrine se soulevait avec effort.... Enfin, poussant un râlement sauvage, il s'élance sur le malheureux Albert ; d'un bras l'étreint avec une vigueur surhumaine et de l'autre dirige vers son cœur la pointe de son poignard. — Albert n'eut le temps ni de comprendre, ni de jeter un cri ; il put à peine étendre une main suppliante vers la madone dont il implorait la protection, et tomba privé de sentiment contre le parapet.... »

L'émotion extraordinaire qu'éprouva mon compagnon de voyage pendant cette partie de son récit le força à s'interrompre. Une pâleur extrême s'était répandue sur ses traits, et sa voix s'était sensiblement altérée. J'étais moi-même ému, et j'interrogeais sa contenance avec quelque inquiétude. Il s'en aperçut et reprit :

« La frénésie de l'assassin s'était dissipée subitement, le vertige avait cessé ; il avait ce calme extérieur et exagéré qui succède à une grande crise. Il s'empara du porte-feuille et de la bourse de sa victime ; il le dépouilla de ses bijoux et de sa montre ; puis, saisissant le corps par les pieds, le traîna jusque sur la pente du ravin, et l'on entendit une masse qui, tombant sur la neige, glissa pendant quelque temps, et s'arrêta contre une pierre au bord du torrent.

» Léon alors poussa avec son pied un peu de neige fraîche sur le sang qui couvrait la terre, et comme d'ailleurs il neigeait abondamment, il s'en rapporta au ciel pour faire disparaître les autres traces de son crime, et continua sa route.

» Mais il n'était point assez endurci encore pour résister à une si violente secousse ; bientôt une lassitude invincible se répandit dans tous ses membres ; toute sa force physique l'abandonna, il sentit ses jambes fléchir, et fut contraint d'aller demander au premier *refuge* qu'il rencontra quelques liqueurs qui l'aidassent à surmonter cet accablement.

» Il ne devait pas attendre long-temps le prix de son forfait ; il avait compté sur la solitude et le silence pour échapper à la justice des

hommes, mais il avait oublié que le doigt de Dieu sait, quand il lui plaît, retrouver le coupable. Le sang avait reparu sur la neige qu'il avait fait fondre; le corps d'Albert avait été immédiatement aperçu par des voyageurs que la Providence avait envoyés sans doute. Léon fut arrêté, et à un mois de là son cadavre se balançait au gibet. Il mourut sans faire un aveu, sans donner le moindre signe de repentir!.... Puisse son ame avoir trouvé grâce devant la miséricorde infinie!....

» Et si j'ai dit une prière aux pieds de cette madone, c'est pour qu'elle veille sur moi, qu'elle me préserve de tout accident dans mes voyages, c'est pour qu'elle soit ma protectrice; c'est enfin le tribut de la foi et de la reconnaissance.... »

Il se tut, et nous gardâmes quelque temps le silence, car il m'avait fait partager, par l'accent de vérité qu'il avait donné à ses paroles, toutes les impressions qu'il avait paru lui-même en ressentir. Mais lorsque son visage eut repris sa sérénité, et que je fus moi-même remis de mon trouble momentané :

« Votre histoire est bien triste et bien intéressante, lui dis-je. Mais, maintenant que vous m'en avez donné toutes les émotions, vous ne refuserez pas sans doute d'y ajouter, comme épilogue, l'aveu d'une aimable supercherie dont je vous sais d'autant plus de gré, qu'elle est venue ajouter les grands effets d'un drame aux sublimes beautés de la nature qui nous entoure. Pour donner à votre narration tout le coloris de la vérité, vous l'avez embellie de détails fort minutieusement circonstanciés; je dois vous faire remarquer que ces détails n'ont pu être connus de personne; car le crime, m'avez-vous dit, n'a pas eu de témoins, l'assassin n'a rien confessé, et je ne pense pas que du sein de la mort, Albert....

» Albert?... interrompit-il, avec un sourire dont je n'oublierai jamais la touchante expression.... Albert! c'était moi. »

Victor de Nouvion.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE.

Volberg, par M. Siméon Pécontal. — Les Loisirs d'une Femme, par Mademoiselle Mélanie de Grandmaison. — Défense de l'ordre social, par M. l'abbé Boyer. — L'Agonie du genre humain, par M. F. Ponchon. — Voyage du duc de Raguse. — Mauprat, par Georges Sand.

Depuis quelque temps le camp littéraire est en émoi ; mais l'entrée en campagne que la critique attendait pour courir sur le champ de bataille, a été transformée tout-à-coup en une promenade militaire. On se proposait un combat à outrance qui devait se faire avec toute la rage d'une réaction : on commençait même à déployer les bannières, et voilà que soudain tout s'est amorti; seulement, on a voulu tirer à la cible, contre M. Victor Hugo d'abord, sans pitié ni merci pour ce grand poète; et puis après, contre M. Sainte-Beuve (1). Ses poésies, si fortement trempées dans l'espérance et la foi chrétienne, n'ont pu trouver grâce devant la phalange du feuilleton.

C'est que le temps n'est plus de ces ardeurs belliqueuses où la littérature avait deux bannières, où cavaliers et têtes-rondes se heurtaient, se pressaient, l'épée au poing et le délire à la tête. Les idées du bien et du mal, du beau et du laid, si long-temps confondues, se relèvent de plus belle. On a vu que l'imagination, *cette folle du logis*, comme l'a dit Xavier de Maistre, s'était égarée dans des chemins tortueux pour aller aboutir à un cercle fatal, et que le luxe de vitalité dont elle faisait parade n'était qu'un mouvement faux, qu'une apparence trompeuse. Le fard est donc tombé de son visage et nous avons découvert sa triste défaillance.

Mais, en revanche, la critique travaille, à l'heure qu'il est, sous l'influence d'un préjugé qui verse le fiel dans tous ses travaux. La réaction, qui est son ouvrage, a dépassé de bien loin les limites du devoir et de la justice. C'est à nous maintenant de garder une sage réserve. Trève à la haine comme à la complaisance, soyons vrais avant tout, sévères pour le talent qui abuse de sa supériorité, mais indulgens et amis pour celui qui commence.

I.

POÉSIE.

Volberg, poème, par *M. Siméon Pécontal* (2).

Lorsqu'un nom littéraire se montre pour la première fois aux yeux du critique, celui-ci l'interroge d'abord sur la couleur de sa cocarde. Il mesure, le compas prosaïque à la main, l'inspiration de sa muse, l'élévation de sa pensée

---

(1) L'étude de M. Sainte-Beuve sera complétée par un article détaillé sur les *Pensées d'août*; il sera fait à part.

(2) 1 vol., chez Charles Gosselin.

et la profondeur de ses sentimens, et lorsque ce travail préparatoire est accompli, une niche est toute prête dans la république des lettres pour y placer le nouveau-venu.

Peu nous importe à nous que M. Pécontal marche sur les traces de M. de Lamartine ou de M. Victor Hugo, lorsque nous pouvons enregistrer un véritable succès. Le poète a longuement mûri dans sa tête le sujet de son livre, il l'a étudié sous toutes ses faces, et il a voulu le traiter selon les élans de son cœur, sans prendre garde si un autre écrivain avait essayé de remuer, avant lui, le même élément poétique dans la conscience du public. Une seule pensée a dirigé ses louables efforts, c'est la tendance du siècle et de l'humanité toute entière vers une existence plus forte et plus réelle, si nous pouvons parler ainsi, dans le sein de Dieu.

Voilà l'idée mère qui a présidé à la composition de ce poème : Volberg est un des heureux du siècle ; il a des châteaux avec leurs tours féodales ; il compte bien des noms illustres parmi ses ancêtres ; il a assisté à toutes nos révolutions sans en chercher l'énigme ; mais un cri a retenti dans sa conscience, et il a répété avec les esprits forts de la philosophie : *Les dieux s'en vont!!*

Et seul, tristement assis au milieu des ruines du présent, osant à peine élever sa pensée dans les hautes régions de l'avenir, parce que la foi ne donne plus d'ailes à son intelligence, il se sent balloté entre le néant qui l'appelle et l'espérance qu'il n'a plus, mais qu'il voudrait avoir. Les sombres figures de Don Juan et de Faust, de Méphistophélès et de Manfred, de Werther et de Child-Harold l'épouvantent. C'est en vain que, pour échapper à leurs clameurs, il invoque la sagesse des temps antiques et les lumières de la révélation ; le doute, cette négation indécise et flottante, s'est assis dans son cœur et le dévore. Il a goûté, en passant dans la vie, toutes les jouissances physiques et matérielles ; il a connu l'amour, l'amour qui, seul, eût suffi pour ramener à Dieu les anges rebelles, et le voilà rejetant aujourd'hui l'existence humaine comme un vêtement usé dont il veut se dépouiller d'un seul coup ! Mais un prêtre arrive, avec ses paroles d'espérance et de foi, qui retient le poignard et lui dit :

» O mon fils, comme vous, j'ai suivi ce chemin.
» Fils du siècle dernier, et mon Voltaire en main,
» Le jeune âge passé, je désertai l'Église
» Pour le raisonnement et la grande analyse.
» Je fus mêler ma voix à ce chœur infernal
» Qui renia le Christ, et qui prit pour *fanal*
» La déesse Raison!... Plus tard, quand la démence
» Eut promené partout la saturnale immense ;
» Religion et lois, quand on eût tout jeté
» Par terre, — sur les morts un autel fut planté !
» Vous savez quel autel. — A ce hideux calvaire,
» Le peuple, pour servant, nomma le victimaire,
» Et sur nous il se fit une profonde nuit ;
» Le sang alors coula par torrens, et le bruit
» S'accrut, et la charrette, un jour, devant ma porte,
» Passa, portant le tronc d'une royauté morte !...

» Mon fils, l'orgueil est grand, mais l'esprit perverti
» Recule quelquefois et se sent averti.
» Pour moi, lorsque je vis toute ville baignée
» Dans le sang ; quand je vis l'œuvre de la cognée,
» Je sentis en moi-même un douloureux frisson,
» Et mon esprit flotta dans le vaste horizon
» De ses rêves passés ; il me sembla connaître
» Que j'avais mal compris et mal choisi le maître ;
» Il me sembla sentir le vide au fond du cœur,
» Et sur mon front passer le vertige, — j'eus peur !
» Et je fus, comme vous, à l'ombre des platanes,
» Feuilleter en tout sens le livre des brachmanes ;
» Puis, mon esprit chercha la lettre de Memnon ;
» Puis, j'écoutai parler Épictète et Zénon.
» Mais ces traditions obscures de la terre,
» Cette raison des Grecs sur le vaste mystère
» Ne versaient qu'une pâle et douteuse lueur.
» O mon fils, j'eus alors la sanglante sueur !
» Et l'affreux suicide, au fond de ma pensée,
» Se leva pour m'offrir une tombe glacée.
» Mais une main puissante écarta le poison :
» Le malheur et la mort vinrent dans ma maison.
» Or, quand l'homme ici-bas dans son orgueil sommeille,
» Le malheur a cela de grand qu'il le réveille !.... »

C'est ainsi que le prêtre attaque les doctrines de Volberg en lui montrant son cœur tout sillonné de longues cicatrices ; il pleure encore sur les égaremens de la pensée et sur les suites funestes qu'ils entraînent, et bientôt un retour vers la croyance grandira dans l'ame de Volberg, et l'amour lui préparera les voies pour sa réhabilitation complète aux pieds de la croix !

Le fragment que nous avons cité porte l'empreinte du talent du poète. Il y a je ne sais quelle énergie, dans l'expression poétique, qui plaît, et la pensée n'enlève rien au coloris et à la fraîcheur du style. Le christianisme a inspiré à M. Siméon Pécontal des passages bien faits et bien sentis qui sont comme la promesse d'un avenir poétique ; mais, nous devons le dire aussi, nous y avons rencontré de loin en loin quelques images fausses qui déparent une poésie harmonieuse et facile.

Les Loisirs d'une Femme, par *Mlle Mélanie de Grandmaison.*

Ce tout petit volume de poésies est le premier pas d'une jeune muse languedocienne dans la carrière des lettres. Nous l'avons lu avec un charme parfait, une satisfaction bien douce ; car il ne s'agit pas ici de ces douleurs factices, de ces tièdes inspirations et de ces froides élégies dont la littérature a été inondée pendant si long-temps. Non, Mademoiselle Mélanie de Grandmaison n'imite pas ces poètes aux joues fraîches et bien joufflues qui viennent chanter quelques airs plaintifs pour obtenir un *hélas* ! sympathique. Dans son livre, tantôt ce sont deux muses qui s'entretiennent tout bas, bien bas ; tantôt c'est

un souhait accompli, une épître à un ami, à un brave officier de marine que l'*Héroïne* emporte loin des rivages de la patrie, et quelquefois aussi une sympathie pour le pauvre enfant qui pleure.

C'est ainsi que la jeune poète, douée de nobles facultés, se sent naître tout naturellement des larmes dans les yeux, car la douleur est contagieuse. Elle pleure, elle aussi, mais jamais par égoïsme. Alors, assise au bord du beau lac Léman, admirant les teintes vaporeuses du soleil qui va se perdre derrière le Mont-Blanc, elle prête une oreille attentive aux moindres bruits que le vent lui apporte. *C'est la fin d'un beau jour et d'une courte vie !* et la cloche du soir tinte mélancoliquement au fond de la vallée, et, dans ce moment, une femme, jeune, belle, riche, puissante, adorée, s'endort dans la paix de Dieu !

Viennent aussi les souvenirs du sol natal avec leurs parfums poétiques :

Doux pays ! mes aïeux t'ont choisi pour patrie,
Et vinrent t'apporter leur épée et leur nom,
Quand, exilés des champs de la Neustrie,
Ils fuyaient le joug d'Albion.
De vous encor je garde souvenance,
Abondantes moissons, fruits dorés, fraîches fleurs,
La brise des mers vous balance,
Et les feux du matin animent vos couleurs.
O mon Occitanie, ainsi brillante et belle,
Je t'ai chantée avec amour,
Et si j'étais une agile hirondelle
L'on me verrait partir pour ton riant séjour.

Ce livre est rempli de pages tendres et bien senties. L'inspiration en est calme et transparente. On pourrait reprocher peut-être au poète un peu trop de réserve dans son élan et de retenue dans sa mélancolie.

II.

PHILOSOPHIE.

Défense de l'Ordre social contre le Carbonarisme moderne, par *M. Boyer*, directeur du séminaire de St-Sulpice.

La première partie de cet ouvrage a paru depuis long-temps. L'auteur s'était attaché à combattre en faveur de la vieille cause de la civilisation et de la royauté, en remontant à l'origine du pouvoir ; et une seule dissertation sur ce sujet important remplit le premier volume presque tout entier.

Dans la seconde partie, M. Boyer vient d'examiner successivement la souveraineté du peuple, l'insurrection que nos prédicans révolutionnaires ont proclamée comme le plus juste de tous les droits, comme le plus saint de tous les devoirs, au milieu d'une multitude avide de ruine et de pillage, la liberté, l'égalité et la séparation du spirituel et du temporel ; deux autres fragmens terminent cet ouvrage, où les points de vues politiques viennent s'appuyer sur

la science religieuse et philosophique. Le premier a pour but le progrès *humanitaire*, comme on l'appelle de nos jours, qui fait tendre l'humanité vers une perfection en dehors de la foi chrétienne; et le second, enfin, examine cet ardent amour de la *religion* qui s'est emparé de bien des ames et qui pousse l'esprit humain à la croyance et à la certitude religieuse.

Voilà, en résumé, tout l'ouvrage de M. Boyer. Il a considéré la souveraineté du peuple dans son origine, ses progrès et son influence quelconque sur la civilisation. On la voit surgir tout-à-coup au milieu de la nuit du moyen-âge, alimenter et soutenir les procédures de l'épiscopat français contre les différens papes compétiteurs du trône pontifical et coupables du schisme d'Occident. Luther arrive, et le drapeau de la réforme lui promet une espèce d'émancipation qui grandira dans l'avenir. Elle se préparera dans les écoles et deviendra enfin une théorie de l'esprit humain, un système que l'orgueil de l'homme voudra poser un jour sur les débris de la foi et sur les décombres des monarchies chrétiennes. Aidée et soutenue par les sectateurs de Calvin, elle partagera l'Europe en deux camps et donnera le signal d'une guerre désastreuse dont la conséquence finale sera l'implantation du régime populaire dans l'église catholique et dans l'ordre social.

La souveraineté du peuple a enfanté la puritanisme en Écosse et la démocratie logique et purement rationnelle de son clergé presbytérien; elle a placé Marie Stuart en présence de sa cousine Élisabeth, et l'a conduite devant un tribunal sanglant qui préparait déjà le supplice pour cette ancienne reine de France au nom de la reine d'Angleterre! et voilà la première tache de sang qui rejaillit sur le front de la souveraineté populaire!

L'Angleterre a son jour marqué au nom de la même doctrine. Il y a là le principe follement régulateur des niveleurs et des indépendans et les querelles du long-parlement avec le roi qui propagent les fureurs d'une guerre civile. La souveraineté du peuple, comme l'a si bien dit M. Boyer, *sert de degrés à Cromwell pour monter sur le cadavre de Charles Ier, et, du piédestal d'une république fictive, s'élever jusqu'à la monarchie la plus absolue et au despotisme le plus arbitraire.*

« Avec les puritains rigides, ajoute l'écrivain, *défenseurs de la vieille cause*, c'est-
» à-dire *de la république à cheval de Cromwell*, elle se réfugie en Amérique. Là,
» elle fonde la république fédérative des États-Unis; c'est elle qui dirige con-
» stamment la guerre civile des Anglo-Américains contre la métropole. » Dans l'ardeur de cette lutte, tous les élémens de la démagogie passent sous les yeux des rois de l'Europe *qui semblent y applaudir comme à une belle philosophie.* La France, *cette terre classique de la liberté*, selon l'expression de M. Boyer, envoie les esprits forts de sa noblesse combattre en faveur d'une souveraineté qui les précipitera plus tard dans le sang et la ruine en leur tendant la main pour les faire monter sur l'échafaud!

Ce dernier volume, de près de six cents pages, aborde toutes les plus hautes questions de l'ordre social et les résout à la manière d'un professeur chrétien, habitué à la parole de Dieu et à l'inspiration de la philosophie, digne héritier de la plume savante des pères de l'Église et des penseurs du dix-septième siècle.

L'Agonie du genre humain, par *M. F. Ponchon* (1).

« Le monde s'en va ! » telle est l'idée-mère de cet ouvrage que la province nous envoie ; il se distingue de toutes les productions du jour par une couleur sombre qui fait passer dans l'ame du lecteur tous les combats, toutes les luttes dont l'auteur a dû être agité en l'écrivant. Il y a une verve étincelante, une logique profonde, une force d'expression qui tient de la plus haute satire, et surtout une conscience à toute épreuve qui semble dire : « Si je connaissais » une vérité bien forte, bien terrible, qui fût inconnue des autres hommes, je » la proclamerais de toute ma voix !!! »

M. Ponchon a suivi, du fond de sa province, tous les mouvemens de notre civilisation si folle et si décrépite, si pleine d'erreurs et d'apostasies. Il a vu le malaise général qui travaille toutes les intelligences et qui préside au déplacement de toutes les classes de la génération actuelle, et il a bientôt reconnu *que tout était mort autour d'elle*, et ce qui faisait autrefois l'exaltation héroïque de nos pères, Dieu, le roi, la patrie ! et ce qui les rendait si aimables, si spirituels, si enjoués, si français enfin, l'amour, la volupté, la jeunesse. Tous les sentimens nationaux ont disparu de nos cœurs dégradés par l'égoïsme. L'auteur s'est élevé par la pensée dans les hautes régions, il en est redescendu pour sonder la terre, et il s'est écrié : *Depuis les hauteurs des airs jusqu'aux profondeurs de l'abîme, partout il y a désordre, partout le principe de ruine est en progrès... le monde s'en va !!*

Et qu'on ne vienne pas accuser M. Ponchon d'être prophète de malheur par calcul ou entêtement peut-être ; car, avant de prononcer cette terrible parole, il a étudié la société tout entière, il a considéré tous les rouages qui la font se mouvoir au milieu de toutes les criailleries des passions humaines. Les *beautés du siècle* ont passé devant lui, le *suicide* lui a montré son poignard encore tout dégoûtant de sang, le *progrès* lui a dit ses ridicules fanfaronnades, et il l'a vu dégoiser sur le bord d'une tombe, le *journalisme* a entassé ses ruines devant lui, la *famosité* a élevé ses tourbillons, l'*égoïsme* a rongé le cœur de l'homme comme un vampire, et puis la *loi* lui est apparue comme une croyance éteinte, le *législateur* comme un être assimilé à la banquette, la *liberté* comme un leurre, la *patrie* comme un fantôme, les *rois de l'Europe* comme des trembleurs, et la *France*, enfin, comme un condamné qui marche au supplice.

Maintenant, figurez-vous un homme plein de religion et de vertu, plein de science et d'entraînement, qui se demande : Où va le genre humain avec tant d'élémens hétérogènes, tant de passions et de discordes, tant de vices et si peu de vertus? *Le genre humain est à l'agonie !* s'écriera-t-il ; mais il n'abandonnera pas entièrement la cause de l'humanité, car il connaît les miracles du catholicisme, et il vous dira, avec la foi et la croyance, que *le catholicisme seul peut sauver le genre humain.*

Telle est l'analyse succincte de l'ouvrage de M. F. Ponchon ; ce livre a été

(1) Lyon, chez MM. Pelagaud, Lesne, etc. ; Paris, Poussielgue-Rusand, rue Hautefeuille, 12.

composé sous l'influence d'une idée magnifique qui, poussée à l'exagération, semblerait porter atteinte à l'ordre providentiel qui régit les sociétés humaines, qui les frappe d'impuissance ou les relève avec grandeur, selon le souffle de la volonté divine.

III.

VOYAGES.

Voyage du duc de Raguse (1).

M. le duc de Raguse a visité la Hongrie, la Transylvanie, la Russie méridionale, la Crimée, les bords de la mer d'Azoff, Constantinople, quelques lieux de l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, dans l'espace de dix mois et vingt jours, et présente aujourd'hui à l'Europe les notes rapides de son itinéraire.

La Hongrie garde encore l'empreinte du moyen-âge : la propriété y est basée uniquement sur la législation des fiefs : tout émane de l'état pour y revenir après l'extinction de la famille de celui qui en a reçu l'investiture. De là vient la rareté des discordes politiques et des transactions civiles de ce peuple contenu par le système féodal. La Transylvanie renferme deux millions d'habitans qui offrent un pêle-mêle de Hongrois, d'Allemands, de Szeklers, d'Arméniens et de Valaques, peuple indigène qui comprend la moitié de la population. L'état ne reconnaît politiquement que trois nations : les Hongrois, les Szeklers et les Saxons, terme générique qui comprend tous les autres peuples.

Le maréchal de France a visité les colonies militaires de la Russie, dont il a pu connaître les ressources matérielles et l'organisation. Pour maintenir la grandeur de sa puissance et son influence dans les affaires politiques, la Russie est obligée d'avoir en temps de paix une armée beaucoup plus nombreuse que les autres nations européennes. Mais l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher pour la Russie qu'il ne l'est pour la France, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Le soldat anglais est celui qui coûte le plus.

La situation de la Syrie et de l'Égypte a été parfaitement bien décrite par M. le duc de Raguse ; il a été traité sur un pied de parfaite égalité par Méhémet-Ali, qui lui a montré toutes les ressources de son administration politique et militaire. L'empire ottoman est en pleine décadence ; les divisions des Turcs et des indigènes a fait voir combien la puissance des premiers était mal assise : les vaincus n'ont fait que plier la tête sous la force des armes, mais avec l'espérance de la relever bientôt. De là vient que l'amalgame entre les vainqueurs et les vaincus n'a pu avoir lieu, et le Grand-Seigneur, pour retenir sa puissance, est obligé d'avoir recours à la protection d'autrui. Il faut qu'il choisisse l'un des deux grands systèmes qui partagent l'Europe. D'un côté se trouve la Russie, ce grand colosse qui épouvantait Napoléon dans ses prévisions pour l'avenir, et de l'autre les puissances maritimes, y compris l'Autriche.

A la première émeute qui fera trembler Constantinople, dès qu'on signalera

---

(1) 4 vol., avec atlas, chez Ladvocat.

sur les mers les flottes de la France et de l'Angleterre, une escadre russe franchira le Bosphore avec quelques mille soldats de l'armée de terre, tandis qu'une plus forte armée sautera le Danube et les Balkans pour se jeter dans Andrinople. Qu'on y prenne garde ! Pendant que nous faisons des protocoles, pendant que les affaires de l'intérieur de l'Occident nous poursuivent, quelque chose de plus grand se remue là-bas, là-bas, derrière les Dardanelles. La Russie a toujours les yeux fixés sur sa proie ; elle sait qu'il est presque impossible qu'elle lui échappe, aussi dédaigne-t-elle d'en prendre possession. Mais, que la France le sache bien, les passages du Bosphore et de l'Hellespont sont étroits, deux nations ne peuvent pas y tenir à l'aise, et le pavillon de la Russie peut nous barrer tout une mer.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans toutes ses courses dans la Syrie et dans l'Égypte, qui vit les exploits de son épée. Mais nous nous arrêterons au Caire avec lui, et nous serons reçus avec le maréchal, par Soliman-Pacha, français, né à Lyon, qui a servi sous ses ordres et dont le nom primitif est Selves. On trouvera dans cet ouvrage des renseignemens positifs, des indications claires et précises, et des considérations politiques qui trahissent partout l'homme de guerre et l'administrateur. Enfin, on reconnaîtra dans ses pensées comme dans son style, dans sa marche aventureuse comme dans ses considérations, la grande école de Napoléon qui classe les objets au pas de charge.

IV.

ROMANS.

Mauprat, par *Georges Sand*.

Mauprat n'est pas une de ces œuvres, comme on en voit tous les jours, qui passent légères et tremblottantes comme des fantômes errans pendant la nuit et qui disparaissent au premier rayon du soleil. Le talent de Georges Sand est trop grand, son intelligence trop profonde pour avorter dans le délire. Avec lui, tous les rêves du génie se colorent en prenant une forme brillante et gracieuse, et, si les autres romanciers n'écrivent plus que sur le sable, Georges Sand grave toujours sur l'airain.

Dans l'ouvrage dont nous parlons, l'auteur a voulu mettre en scène toute la société du dix-huitième siècle, cette époque d'incertitude et d'attente où les passions sommeillent encore pour se traduire bientôt par le crime et l'échafaud, où la guerre d'Amérique attire vers elle la plus belle partie de la noblesse de France, cette folle guerrière qui a besoin de combattre avant tout, et qui part, imprudente qu'elle est, sans songer que chaque pas qu'elle fait vers la terre de l'Union est une heure de moins qui la rapproche de sa tombe.

Mauprat, l'abbé Aubert, Patience et Edmée, voilà les principaux caractères du roman ; chacun est une personnification symbolique d'une partie de la société. Mauprat, c'est le gentilhomme enthousiaste qui rêve de combats et d'amour. Georges Sand a jeté sur son front je ne sais quelle tache de sang dont il a hérité de ses ancêtres; il est constamment obsédé de livides fantômes, il a parfois le

glapissement du tigre dans la bouche. C'est une injustice bien grande que celle-là, et surtout quand elle se trouve écrite de la plume de Georges Sand ! Pourquoi donc ces terreurs qui l'assiégent, ces élans de cruauté que Mauprat a tant de peine à contenir, et cette passion sauvage qui sent le fond des bois ? Non, ce n'est point là le caractère distinctif de cette vaillante noblesse qui a expié, dans les larmes et la misère, les crimes dont vous l'accusez et qu'elle n'avait point commis. Pourquoi donc ne l'admireriez-vous pas, au contraire, vous, écrivain de cœur et d'intelligence, lorsque vous la voyez téméraire jusqu'au délire, remuante et ambitieuse, mais vaillante et héroïque, parfumer sa tombe avant de s'y coucher, en l'inondant de son sang ?

L'abbé Aubert, c'est le clergé du dix-huitième siècle, le prêtre qui éprouve toute l'influence du voisinage de Voltaire et qui vit au milieu d'une époque maudite qui n'a gardé un peu de foi que pour croire aux révolutions. Après bien des hésitations et des tremblemens, le doute, comme une main glacée, s'est appesanti sur sa tête et sur son cœur. Tout est ténébreux autour de lui et l'atmosphère est imprégnée de je ne sais quelle odeur fétide qui va se mêler aux parfums des autels ! les croyances s'en vont ! elles tombent, incertaines et tremblantes, sous les coups du philosophisme qui accomplit une mission de l'enfer. Cependant l'abbé Aubert n'abandonnera pas la lutte. Il retourne ses yeux vers Rome, cette lumière évangélique, et le cœur vient au secours de la foi pour tenir tête à la raison !

Patience, c'est l'homme du peuple, c'est l'ouvrier en sabots qui doit monter sur la scène lorsque les deux premiers auront quitté la partie. Son amour philantropique est enté sur l'évangile et le contrat social, et toutefois, son caractère n'est pas encore troublé ! Il attend, en silence, l'heure des événemens ; le voilà humble et soumis avec résignation, mais il aime l'égalité, comme le devoir, sans comprendre ni l'un ni l'autre, et va sécher la sueur de son front à la grande clarté des cieux qui brillent sur sa tête avec leur cortége d'étoiles !

Edmée, c'est la femme philosophe et chrétienne à la fois, c'est l'idéal de toutes les perfections, un astre de l'Eldorado. Elle veille également auprès de son père, auprès de Mauprat, comme auprès de Patience, car elle a brisé son écusson, par avance, afin de mieux pratiquer la bienfaisance et toutes les vertus. Enfin, pour tout dire en un mot, c'est une jeune fille légère et rieuse, quelquefois impérieuse et arrogante auprès de son amant qu'elle subjugue, toujours douce et compatissante, toujours bonne et toujours aimée.

Voilà Mauprat. On retrouve dans cet ouvrage les traits principaux de cette époque bâtarde, si pleine de vices et de vertus. Le dix-huitième siècle est là, tout entier, devant vous avec ses misères dorées et son esprit qu'il jette à tous les vents. Le tableau en est savamment colorié. Le style de Georges Sand est toujours le même, c'est-à-dire léger et facile, brillant et animé, plein d'ornemens et sans apprêt.

Bertrand Bop, *bibliophile*.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE NOVEMBRE.

Les dernières feuilles ont jonché les allées attristées. Le pâle soleil n'a plus la force de dorer de ses rayons la rivière brumeuse. La campagne ne peut plus faire illusion à ses hôtes les plus obstinés. Aussi déjà plus d'un retour désiré est-il venu nous réjouir. Encore quelques jours et Paris aura secoué son long sommeil. Vienne donc cette renaissance fortunée, sortons au plus vite de ce triste mois, antichambre de l'hiver.

Notre plus grand événement, les élections ont fourni le sujet d'un jeu d'esprit fort ingénieux. Je ne résiste pas au désir de vous en apprendre les règles: étant donnés les noms des députés, noms qui expriment pour la plupart un sens quelconque, il s'agit, par les combinaisons diverses de ces mots, de composer des odes, des drames, des élégies. Cette littérature constitutionnelle au berceau est déjà bien riche. Nous avons remarqué une pastorale tout-à-fait dans le goût de Florian, qui commençait ainsi : *Lebœuf Paixhans Lherbette, Lebeau Berger Colin Laborde.* — On nous a montré de séduisans madrigaux, tournés de cette façon galante, des ballades jolies. Car toutes les formes, tous les genres sont admis. L'épopée seule est interdite; l'élément épique surabondant à la chambre, ce serait trop facile. — Il n'y aurait plus de plaisir; mais la fable, qui recrute ailleurs ses personnages, est en honneur.

Cette aimable invention nous a consolés des statistiques électorales. Pauvre chambre! à peine née, et déjà toisée en tout sens par d'impitoyables géomètres! Les chefs de parti n'ont pas suffi cette fois: on a imaginé des *orateurs-symboles*. Edgard Quinet en a tressailli de joie.

Tandis que nous nous abandonnions à ces divertissemens mythiques, l'Autriche et l'Angleterre se donnaient de plus vifs plaisirs. Vienne se passait la splendide fantaisie d'un concert de 1000 musiciens. Londres offrait un banquet municipal à sa jeune reine. La Cité a été éblouie de ces magnificences qui ont rappelé les foules ondoyantes que l'on voit défiler dans Froissart, en pourpoint de velours et de satin, au son des fanfares triomphantes, sur de fiers chevaux, secouant des housses de drap d'or. Si cette cérémonie appartenait au moyen-âge par ses pompes oubliées, l'apparition d'un assassin, qui devient de nos jours le parasite obligé des fêtes royales, lui imprimait un cachet tristement moderne.

Notre vanité nationale a gémi de voir surpasser les merveilles de la Juive. Un bien autre échec lui était reservé; nous nous étions figuré, en vrai parisien que nous sommes, que la carte du café de Paris avait atteint la plus haute poésie culinaire possible. Nous ne demandions jamais, sans une émotion à laquelle vous croirez sans peine, des côtelettes à la Soubise. — Les mets assaisonnés au souvenir historique, plus l'assaisonnement, nous semblaient délicieux, *le turbot, sauce à la crème*, coquet; *le canneton, sauce à l'orange*, délirant.

—Mais ce n'est plus rien; c'est de la littérature de l'empire, du Jouy, de l'Arnault, je dirai même du Baour. Une nouvelle école s'est levée, son art poétique, c'est la carte dressée pour le repas de Guidhall par le Carême britannique. On a vu à cette mémorable représentation des *rougets farcis à la Villeroi*, *des timballes de volaille à la dauphin*, voilà une cuisine que le duc de Saint-Simon eût aimée; *des filets de bœuf à la sanglier en chasse*, à la bonne heure, voilà qui est clair, on sait ce que l'on mange. Ne désespérons donc pas de la poésie, lorsque nous la voyons parfumer l'Angleterre de si brillantes fleurs.

En fait de choses imprévues, je n'oublierai point l'élection de M. Caraffa, ancien écuyer de Murat, à la place de Lesueur, au détriment de M. Onslow, qui n'est qu'un grand musicien, fort peu cavalier du reste, n'ayant jamais songé à faire entrer l'équitation dans ses études musicales. Sans doute l'Académie de Musique voulait avoir son Dupaty. Ce choix est tout-à-fait du goût de M. de Montalivet, qui a reçu en héritage cette intelligence de la musique, sœur de l'éloquence, de son prédécesseur, l'éloquent dilettante M. de Gasparin.

J'aimerais mieux savoir quand reviendront les artistes bien-aimés, quand se reformera la phalange séraphique dont Panofka et Ernst se sont faits les brillans avant-coureurs. La Belgique ne rougirait-elle pas de nous reprendre nos Batta, cette unique et pourtant suffisante expiation de tant de griefs? Ne nous donneront-ils pas bientôt ce troisième frère promis, ce violon dont ils doivent s'enrichir?

Seigneurs, *ayez pitié de nous!* ne nous laissez pas en proie aux fantaisies sur le trombonne, qui rappellent la danse de Miss Djeck, aux caprices sur l'ophicléide. Jamais, colosse vénérable, je ne t'aurais soupçonné de ces airs folâtres! Le besoin d'indépendance le plus indiscret travaille les instrumens qui semblaient voués à la soumission et à l'obscurité. Si ce mouvement devient contagieux, la grosse caisse, forçant son naturel, voudra se créer une position personnelle. Quelle fatuité! déjà le chapeau chinois, merveilleuse sagacité d'un étranger, s'est fait industriel, il vend de la bière. Chaque jour vous le rencontrerez, servant de héraut aux haquets de la brasserie lyonnaise, rival de la sonnette qui prête, depuis l'origine de Paris peut-être, son bruit argentin aux débitans nomades du plus pacifique des breuvages. Venez mettre ordre à ce scandale. Venez souffler sur cette musique d'été qui s'éteint d'ordinaire sans laisser de vifs regrets, avec les derniers feux de Bengale de Tivoli.

Au milieu de cette désolation, Strauss a été le bien-venu. Il l'eût été en tout temps, riche de ces walses délicieuses dont Musard s'était fait, l'hiver dernier, l'introducteur officieux. D'ailleurs, ne venait-il pas escorté de ces belles transfuges des Italiens, qui, sur la foi de son entraînante réputation, avaient cru à je ne sais quelle walse fantastique, et, la taille cambrée, les lèvres souriantes, l'œil étincelant, s'étonnaient, naïves et charmantes, que le démon qu'elles avaient rêvé ne vînt pas les enlacer de ses bras amoureux. —Mais non! Strauss n'a pas cet archet impérieux qui saisit, transporte et lance les plus calmes dans un irrésistible tourbillon. Il séduit, il enchante de ses mélodies, qui, parfois égoïstes, brodent de leurs arabesques sans fin le rhythme disparu. Ce n'est pas à la folle danse des jeunes femmes qu'il nous

excite. Ce n'est pas la fougueuse ardeur du boléro qu'il inspire. Écoutez.... cette douce harmonie n'est-elle pas empreinte de toute la grâce rêveuse d'une chanson tyrolienne? Voyez... cette danse n'est-elle pas blonde comme Marguerite, mélancolique comme une ballade de Gœthe? Croyez-moi, lord Byron ne l'eût pas maudite.

La statue de Philopœmen fixe les regards des rares promeneurs des Tuileries. Les médecins n'ont pas assez d'éloges pour cette ostentation anatomique qui fait du héros grec un digne sujet du musée Dupuytren. Pour les profanes, qui ne vont pas chercher dans la statuaire des leçons d'ostéologie, l'énergie de la figure et la vérité de la pose ne rachètent pas le hideux spectacle de cette poitrine creusée, de ces membres appauvris par l'âge. Nous savons un sculpteur qui emploie plus heureusement que M. David un égal talent d'imitation. Barre choisit avec tant de goût ses modèles, qu'ils laissent oisive cette puissance d'idéaliser que nous a révélée sa statue de *l'Ange et l'Enfant*. Son atelier est un écrin de perles exquises que nous pourrions sans crainte opposer aux pages les plus ravissantes du *Book of Beauty*. Interrompant ces gracieuses études pour des œuvres plus graves, il achève une statuette de M. Berryer, dont nous espérons bientôt saluer l'inauguration dans tous les salons d'élite. Au moment de l'ouverture des chambres et du renouvellement de l'année, ce bel ouvrage nous viendra avec un double à propos.

Au début d'une session, on lit avec intérêt les *études parlementaires* du ci-devant vicomte de Cormenin, qui cache aujourd'hui, sous le nom aimable et patriotique de Timon, sa noblesse hors de saison. Timon, puisque ce pseudonyme lui plaît, en se renfermant dans un prudent silence, après ses apparitions à la tribune, a fait preuve de tact et d'une profonde connaissance des qualités exigées de l'orateur par les assemblées délibérantes. Aussi, nous voici tout disposé à nous rendre à ses appréciations. Nous le supposons impartial, puisque ce ne sont pas des émules qu'il juge. Laissons-le donc faire modestement du sens critique la faculté reine. C'est aussi la prétention de M. Nisard. Vous savez pourquoi. Laissons-le exalter l'auteur aux dépens de l'orateur. Nous n'ignorons pas que le rôle de Quintilien lui sied mieux que le rôle de Cicéron. Doué d'un goût aussi fin, aussi difficile, le Luther de la liste civile, lorsqu'il parle, serait pour lui-même un pénible sujet d'étude, si l'œil se voyait. Ecrit-il, il a de la justesse souvent, de l'esprit toujours. Mais une des plus précieuses, des plus rares qualités du critique lui a été refusée: il n'a pas su discipliner, dompter l'épigramme. Il se laisse aller aux tentations qui l'assiégent, et cette faiblesse enlève toute autorité à la plupart de ses jugemens.

Le mois s'enfuit avec une médiocre moisson dramatique. — Une représentation monstre à l'image... oh! qu'est-ce que je dis là!.. au bénéfice de mademoiselle Georges; les *Indépendans*, comédie de M. Scribe, jugée généralement avec une liberté digne du sujet: voilà tout notre butin.

Mais que le mois qui se lève est riche de promesses! *Caligula*, d'Alexandre Dumas; *Mauprat*, de Georges Sand; une parade tragique de M. Dupaty; l'ouverture de l'Odéon, et du Casino, sous l'invocation de Paganini; les débuts de M. de Candia, le Dupré de l'aristocratie. Des émotions de tout genre nous attendent.

A. H.

VOITURES DE M. DIETZ PÈRE.

Paris va jouir d'un spectacle qui a émerveillé Bruxelles ; une société française vient d'acquérir un nouveau remorqueur, destiné à fonctionner sur les *routes ordinaires*, et un système de waggons affecté au transport des voyageurs et des marchandises.

Cette société est propriétaire des brevets d'invention et de perfectionnement accordés pour cette importante application de la vapeur, qui fait espérer que bientôt tous les pays pourront jouir des avantages qu'offrent les chemins de fer, et cela sans qu'il soit nécessaire de rien changer à nos routes actuelles.

Économie, Célérité et Sureté, voilà ce que donnera, ce que garantit la nouvelle invention de M. Dietz père, un des premiers mécaniciens de l'Allemagne.

Le remorqueur perfectionné va bientôt arriver à Paris. Des waggons d'une suspension toute nouvelle viennent de le précéder.

Rien de plus ingénieux que ces élégans et légers waggons qui peuvent être mis en mouvement par toute espèce de moteur. Aussi l'on peut regarder comme prochaine une révolution complète dans tout le roulage.

On a vu à Bruxelles, à plusieurs reprises, deux chevaux mener au grand trot quatre-vingts voyageurs, des malles et des ballots, et n'être pas plus fatigués après plusieurs heures de course que des chevaux de poste après un court relai.

Voici ce qu'un journal de Bruxelles disait, il y a deux mois, des voitures de M. Dietz, voitures qui vont incessamment fonctionner sous nos yeux.

« Ainsi que nous l'avions annoncé, M. Dietz a fait hier, dimanche, la deuxième » expérience de ses nouvelles voitures. Nous avons répondu à l'invitation du » savant industriel, et nous avons voulu juger sa découverte par l'expérience. » Son convoi, composé de cinq waggons élégans et de formes différentes, est parti » à cinq heures un quart de la chaussée d'Anderlecht, pour parcourir différens » quartiers de la ville, la route de Vilvorde et retour. Il était attelé de quatre » chevaux conduits par des postillons, et contenait 80 personnes.

» Arrivé sur la Grand'Place, après avoir traversé la rue d'Anderlecht encom- » brée de curieux et de la foule chômant la kermesse, il en fait le tour en plu- » sieurs sens, et a décrit autour de la lanterne des circonférences de toutes les » formes; il a ensuite suivi des rues étroites dans lesquelles il est entré et sorti » en tournant à angle droit, de manière que chaque waggon n'opérait sa conver- » sion qu'au fur et à mesure que ce mouvement devenait nécessaire pour suivre » sans déviation le waggon qui le précédait.

» Arrivant à la place de la Monnaie, il a tourné à angle droit devant le café » des Mille Colonnes; il a fait le tour de cette place en tournant à chaque angle, » avec autant d'aisance qu'un cheval dressé dans le carré d'un manége, et est » revenu effectuer diverses évolutions autour de l'arbre de la liberté qui est au » milieu de la place. Là, tous les connaisseurs comme les simples curieux ont pu

» remarquer la régularité des mouvemens de toutes ces voitures. Dans un mo-
» ment la circonférence était si parfaite que la tête des premiers chevaux tou-
» chait le dernier waggon. Chacun admirait l'heureuse combinaison qui donne un
» mouvement si uniforme à cinq voitures, et chacun a pu se convaincre qu'il en
» serait de même, le nombre de voitures étant plus grand.

» Le convoi a poursuivi sa marche vers la porte de Laeken, par la Longue rue
» Neuve ; arrivé au boulevard, on a appris que les grilles de l'Allée-Verte étaient
» fermées à cause de la pluie du matin, ce qui a fortement désappointé les ama-
» teurs à équipages, les cavaliers qui suivaient le convoi et les piétons, car il a fallu
» prendre la route pavée pour aller au pont de Laeken qui a été traversé par
» le convoi en allant et revenant, au milieu de la foule, avec moins de difficulté
» que pour une calèche. On s'est arrêté à l'extrémité de l'Allée-Verte ; les wag-
» gons ont été aussitôt entourés d'une grande affluence de personnes, qui tou-
» tes, les jugeant avec plus ou moins de connaissances spéciales, en faisaient
» l'éloge. Nous avons entendu plus d'une explication flatteuse pour le construc-
» teur.

» Les équipages ordinaires s'étaient rangés de chaque côté du convoi, et leurs
» propriétaires, parmi lesquels on remarquait beaucoup d'Anglais, enviaient déjà
» les douceurs du système de suspension inventé par M. Dietz. On s'était donné
» rendez-vous de toutes les extrémités de la ville pour être témoins de cette ex-
» périence. Tout le monde en a paru extrêmement satisfait, sauf les entrepre-
» neurs d'omnibus et de messageries qui croient voir dans cette innovation une
» grave atteinte à leurs intérêts. Cependant, comme ils pourront eux-mêmes y
» avoir recours, ils devraient au contraire s'en réjouir.

» Rentrant en ville, le convoi était escorté par une si grande affluence de per-
» sonnes à pied, à cheval, en voitures, qu'il a dû marcher au pas pour éviter des
» accidens. Il a renouvelé ses évolutions sur la place de la Monnaie, et cette fois
» une quinzaine de curieux étant entrés dans le cercle formé par les waggons, ils
» le remplissaient, et n'ont pu s'empêcher de donner des applaudissemens à ce
» qui se passait sous leurs yeux.

» Nous ne pouvons que féliciter M. Dietz du succès surprenant qu'il a obtenu,
» il est maintenant incontestable, et nous l'engageons avec instances à faire jouir
» promptement la Belgique d'une invention qui améliorera considérablement le
» bien-être des voyageurs à cause de l'extrême douceur des mouvemens de ses
» voitures, et parce qu'il paraît qu'avec elles nul accident n'est possible. La trac-
» tion par les chevaux a aussi beaucoup à gagner de ce procédé, car après avoir
» traîné un poids de près de 18 mille livres, pendant près de deux lieues, les qua-
» tre chevaux de poste étaient moins fatigués que s'ils avaient conduit une sim-
» ple chaise au même pas. M. Dietz, dont l'imagination est constamment appli-
» quée aux perfectionnemens, arrivera à faire une nouvelle révolution dans la lo-
» comotion ; bientôt il recevra la récompense due à l'homme de génie qui se
» grandit devant les difficultés. »

Ces voitures ont fait, depuis cette expérience, le voyage de Bruxelles à Louvain, et de Bruxelles à Paris, sans accident et avec célérité et agrément pour ceux qui y avaient trouvé *place*.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

par M. P.-J. Ferrand (1).

On sait qu'une bonne chronologie est la condition essentielle de toute bonne histoire, et qu'on ne peut avoir une vraie connaissance de l'une sans bien savoir l'autre. Mais la chronologie est hérissée de difficultés, et des hommes d'un haut savoir ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour les vaincre.

M. Ferrand nous paraît avoir été plus heureux que ses devanciers : il a su mettre à profit leurs travaux ; et, en s'emparant avec bonheur de ce que les uns et les autres avaient fait de mieux, il a créé un système qui, s'il n'est pas parfait, est au moins un grand pas vers la perfection. Son tableau est divisé en deux parties : la première comprend tous les temps antérieurs à l'ère chrétienne. La deuxième commence à J.-C. et se prolonge jusqu'à nos jours. L'auteur n'a pas craint de remonter la chaîne des temps. Il s'est judicieusement écarté des traditions de la Vulgate pour suivre celles des Septante, et a donné, sans les mutiler, les chronologies de tous les peuples. Ses listes sont faites avec la plus grande exactitude ; elles marchent dans une admirable harmonie et offrent souvent d'heureux synchronismes. Aussi son tableau, que nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs, devra-t-il être dans les mains de tous ceux qui voudront se livrer à une étude sérieuse de l'histoire.

Un de nos honorables collaborateurs, M. Alfred Nettement, publie *l'Histoire du Journal des Débats*. Cet ouvrage, plein de la verve d'un homme de bien et d'une sainte indignation contre le *cynisme des apostasies*, sera mis en vente aux bureaux de l'*Echo de France*, dans le courant de ce mois.

Messieurs les actionnaires de l'*Écho de France* sont convoqués en assemblée générale pour le 9 décembre prochain, à une heure après midi.

---

(1) On le trouve rue de Seine, 54, et chez l'auteur, rue Saint-Jacques. Prix : 4 fr.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

---

*Les bureaux de l'*Écho de France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel.

— IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36. —

